
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Bordeaux. — Imprimerie G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXIVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME IV

1902



97604
12/8/69

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 45, RUE DES TOURNEURS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

PQ
6001
B8
année 4

L'IDOLE DE MIQUELDI, A DURANGO

(Planche I)

Je dois à D. José María de Bernaola, membre de la Société de Correspondance hispanique, en résidence à Durango, de pouvoir présenter aux lecteurs du *Bulletin* un des plus vénérables monuments de l'Ibérie, le très antique animal de pierre que la tradition locale appelle l'Idole de Miqueldi. La planche I est exécutée d'après la seule photographie qui existe, à ma connaissance, de cette sculpture, et que D. José María a bien voulu me prêter. Non moins précieuses sont les notes qu'il m'a envoyées, et que je me fais un plaisir de transcrire :

« Dans le privilège de confirmation des *fueros* et libertés donné à la ville de Tavira (aujourd'hui Durango) par le roi de Castille D. Juan Ier, à la date du 1er janvier 1372, à Burgos, lequel privilège, écrit sur parchemin, se conserve aux archives municipales de Durango, il y a un paragraphe où se lit ce qui suit : « *et si el tal fechor negare, jure a la puerta de Sant Vicente* » *de Jurreta e sea quito,* etc. » Le lieu désigné là sous le nom de *Sant Vicente* s'appelle aujourd'hui *Miqueldi,* et cela depuis plusieurs siècles, car dans un livre imprimé à Séville en 1634, sous le titre de *Micrologia geográfica de la Merindad de Durango,* D. Gonzalo de Otalora écrit les lignes suivantes : « Près d'un » ermitage de la ville de Durango appelé *Miqueldi* il y a une » grande pierre aussi monstrueuse de forme que de dimension, » dont la figure est celle d'un rhinocéros, avec un très grand » disque entre les pattes; sur ce disque sont gravés des carac- » tères étranges et incompréhensibles; par dessous se trouve » une saillie pointue qui s'enfonce en terre; l'animal s'élève » au-dessus du sol de plus de deux *varas*. On n'a aucun sou-

» venir de son origine, et le monument passe pour une idole » antique. » Sans doute c'est de cette mention que s'inspire le Père Augustin Enrique Florez, et c'est renseigné par le Supérieur des Augustins de Durango qu'il écrivit dans son œuvre *España sagrada,* à la fin du XVIII[e] siècle, quelques lignes relatives à l'existence de la pierre de Miqueldi, qui, à cette époque, devait être à moitié enfoncée dans le sol, dans l'état où nous l'avons connue jusqu'au 2 mai 1896. C'est à cette époque qu'elle fut placée dans la position où elle se voit actuellement. Le Père Florez croit que c'était un monument élevé par le peuple carthaginois; mais il ne dit rien des caractères, qui sans doute avaient alors disparu. »

A ces deux indications de M. de Bernaola, j'en puis ajouter trois autres. Ceán Bermudez, d'abord, dont les renseignements ne sont pas tout à fait justes, a dit dans son *Sumario de las antiguedades romanas que hay en España* (p. 170): « Dans un *despoblado* du territoire de Durango, il y a un monstre de pierre de grandes dimensions, comme ceux qui existent à Ségovie et autres lieux de la Vieille-Castille. En Biscaye, on l'appelle l'idole de Miqueldi, je ne sais pourquoi. Il est long de deux *varas* et un tiers, haut d'une et demie et épais de deux tiers. Il lui manque la tête, et il représente, semble-t-il, un éléphant; il ne porte aucune inscription ni lettre, ainsi qu'il est prétendu dans la *Micrologia geográfica* d'Otalora; mais il y a entre ses pattes un globe, symbole du monde, comme l'éléphant lui-même est le symbole de l'Afrique que les Carthaginois cherchaient à répandre dans le Nord de l'Espagne, parce qu'ils avaient la prétention de dominer le monde entier depuis qu'Annibal avait vaincu Rome à la bataille de Cannes ». Ces lignes étaient publiées en 1832. Le regretté Emil Hübner a signalé rapidement la statue dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* (II, n° 2919), et dans son *Arqueología de España* (p. 254), et l'on en trouve aussi la simple mention dans un article de E. de Mariategui publié dans *Arte en España* (IV, p. 44). Plus instructive, enfin, est la note suivante qui a paru sous les initiales A. C. (Arturo Campion?) dans le *Boletín de la Comisión de monumentos histó-*

ricos y artísticos de Navarra (I, 1895, n° 248) : « Quelques-uns supposent que les peuples hispaniques pratiquèrent la zoolatrie, et appuient leur dire sur la trouvaille de taureaux et de porcs de pierre, dont les prototypes sont ceux de Guisando et Avila... A cette classe de monuments appartient sans doute la fameuse *Idole de Miqueldi,* près de Durango, matière de nombreuses et vives controverses, et qualifiée poliment par certains de *mamarracho.* C'est un informe quadrupède. L'inoubliable Trueba repousse l'idée que ç'ait été un monument religieux, et suggère l'hypothèse que c'est tout simplement une de ces nombreuses sculptures extravagantes qui ornaient les édifices du Moyen-Age, comme celles qu'il y avait à Durango, et qui disparurent pendant les terribles incendies de 1554 et 1672. Le Père Fita, avec plus de critique, le qualifie de *porc servant de terme* (cerdo terminal), qui peut-être fut adoré comme un dieu terme, et rappellerait le dieu aquitain *Urdoxus.* »

De ces divers renseignements, il résulte avant tout que l'Idole de Miqueldi n'est pas une œuvre isolée ; elle se rattache à cette série bien connue en Espagne d'animaux de pierre dont les plus célèbres sont les *Toros de Guisando*, maintes et maintes fois cités et dessinés.

On sait que ces sculptures sont extrêmement répandues ; on en a retrouvé un grand nombre d'après les constatations d'Emil Hübner, dans la vallée supérieure du Tage, depuis Tolède jusqu'à Talavera, et sur le versant septentrional de la Sierra de Guadarrama, dans la région des Vettons, des Carpetani et des Arevaques ; mais il n'en manque pas non plus dans les autres parties du nord et du centre de la Péninsule. D. Aureliano Fernandez Guerra en a dressé une liste de plus de 350 exemplaires provenant de plus de cinquante lieux distincts[1]. Cette liste pourrait aisément s'augmenter.

Bien que la littérature relative à ces monuments soit déjà considérable, ils n'ont jamais été étudiés de près comme ils le méritent ; on les a décrits et signalés, on en a discuté l'usage et le sens, mais sans se préoccuper de savoir quelle en est la valeur historique, et sans parvenir à en fixer à peu près la

1. *Arqueologia de España*, p. 254.

date. Entreprendre ici une monographie des *becerros,* comme on les appelle en Espagne, serait déplacé; mais il y a peut-être intérêt à dire pourquoi l'Idole de Miqueldi est plus et mieux qu'un numéro quelconque de la série.

Je laisse de côté la question de savoir à quel usage était destiné le cerdo, ou plutôt j'admets avec Hübner qu'il n'était ni une idole de culte, ni un dieu terme, ou plus simplement une borne terminale, mais bien une figure funéraire. Si l'on avait la bonne fortune de trouver une sculpture de ce genre encore en place, il n'est pas douteux qu'une fouille facile mettrait au jour le sépulcre et les restes de quelque guerrier. Ce qui est plus important, c'est de déterminer exactement à quel art il faut rapporter l'œuvre. L'opinion de Trueba, rapportée plus haut, n'est évidemment pas soutenable, et le Moyen-Age n'a rien à voir ici. Mais faut-il reconnaître dans ce monstre un produit de la sculpture ibérico-romaine ou de la sculpture ibérique?

Quelques-uns des animaux analogues portent des inscriptions: ce sont l'un des *toros* de Guisando[1]; l'un de ceux d'Avila[2]; celui de San Vicente, dans la Terra de Alcantara[3]; l'un des quatre de Torralva, près de Talavera de la Reina[4], et celui de Coca, près de Ségovie[5]. Or, toutes ces inscriptions sont des inscriptions latines. Il semblerait qu'on doive en conclure que les statues où sont gravés ces textes ont été sculptées à l'époque romaine. A mon avis, ces épitaphes n'ont ici qu'une valeur secondaire, n'étant que des adjonctions postérieures d'un très grand nombre d'années, et voici mes arguments :

Des raisons religieuses ou mythologiques avaient sans aucun doute déterminé le choix de ces animaux, ornements

1. *Corp. inscr. latin.,* II, n° 3052. Ces *toros* de Guisando sont au nombre de cinq; un seul porte une inscription antique, mais sur tous les cinq ont été gravées des inscriptions modernes destinées, à ce que suppose M. Hübner, à fournir des arguments à certaines théories sur l'emplacement de Munda. Une tradition raconte, en effet, que le roi maure Abenjuza, fuyant l'armée du roi Rodrigue, chargea ces monuments sur des chars et les emporta de Bétique en Bastitanie (*C. I. L.,* II, n° 278*).

2. *Ibid.,* n° 3051.

3. *Ibid.,* n° 734 (Ager Norbanus).

4. *Ibid.,* n° 947.

5. *Ibid.,* n° 2727.

ou gardiens de la tombe qu'ils surmontaient; ces raisons, l'état de la science ne permet pas de les connaître, mais il est bon de noter que le taureau — si l'on admet pour certaines de ces figures le nom de toros — jouait un rôle important dans la symbolique de l'Espagne primitive, et que les images en sont extrêmement fréquentes dans les musées et les collections, surtout coulées en petits bronzes dont le caractère votif est très net. Quant au porc — et certainement il y en a dans le nombre — on n'ignore pas que les Grecs, et les Romains à leur image, le consacraient et le sacrifiaient aux divinités de la terre dans le sein de qui reposent les morts; il n'y a rien d'invraisemblable à ce qu'une attribution du même genre ait été faite en Ibérie. Quoi qu'il en soit, il est impossible d'admettre que l'usage d'ériger ces monstres de pierre au-dessus des tombeaux ne date que de l'époque romaine, car je ne connais rien de tel dans le rituel funéraire des Romains. Je le tiens au contraire pour extrêmement vieux et purement indigène; mais au lieu de se perdre, comme il aurait pu faire, il a persisté pendant des siècles dans certaines régions. Ou bien l'on a continué à façonner ces grossières images conformes au rite et à la tradition ancienne, ou bien l'on a repris, pour les employer de nouveau, celles qui étaient perdues dans la campagne, et la seule innovation que l'on ait imaginée, à l'époque romaine, c'est de graver le nom du défunt sur la statue funéraire, comme le faisaient les Romains sur leurs stèles et leurs édicules. Il n'y a donc pas à tenir compte de ces épigraphes, qui ne font en rien préjuger l'âge des sculptures où elles apparaissent. D'ailleurs, ce me semble un principe essentiel que ce qui fixe l'âge véritable d'un monument pour l'historien de l'art, ce n'est pas toujours la date exacte où il a été exécuté, mais c'est son style et son caractère; il faut toujours tenir compte des traditions historiques ou religieuses, des routines d'atelier et des survivances. Les *becerros* sont, à n'en pas douter, des œuvres ibériques, dont la barbarie révèle l'origine extrêmement lointaine. Gros, lourds, trapus, bas sur pattes, informes, taillés sans aucun modelé dans des blocs de pierre dure, ils ne sont que les premières ébauches d'ouvriers mala-

droits, dont l'œil ne savait ni regarder ni voir la nature, dont la main ne se servait qu'avec une brutalité enfantine d'outils probablement très rudimentaires. Dans les moindres balbutiements de l'art grec à sa naissance, on sent une sincérité, une naïveté, une vérité qui charment malgré la laideur, quelquefois la hideur des paroles. En Espagne, rien de tel; de simples blocs de pierre taillés dans une pure forme géométrique, que l'on eût posés sur les tertres funéraires, auraient mieux décoré la tombe que ces monstres indistincts, dont seuls le sentiment religieux et l'idée pieuse des survivants pouvaient se satisfaire.

A ces raisons extrinsèques, l'Idole de Miqueldi permet d'ajouter un argument de fait. Sur le disque façonné entre les jambes de la bête, nous avons vu qu'au XVIIe siècle Gonzalo de Otalora avait remarqué « des caractères étranges et incompréhensibles »; mais Ceán Bermudez, au commencement du XIXe, n'a pas retrouvé trace de cette inscription. Elle n'est pas pourtant effacée de façon complète, car M. de Bernaola a relevé au centre du disque (du côté droit) le caractère ᚹ, sur la gauche le caractère ∠ et en bas le caractère c. Ces signes n'ont aucune apparence de lettres romaines; du reste, s'ils avaient été romains, l'historien du XVIIe siècle aurait su les lire, et ne les aurait pas qualifiés d'étranges et incompréhensibles. Ils appartiennent donc à un alphabet local, que nous pouvons appeler de ce terme général et commode : ibérique, et l'origine du monument où ils sont gravés se trouve absolument confirmée.

Quant à ce disque lui-même, où Ceán Bermudez veut reconnaître un symbole, j'estime qu'il n'a pas cette valeur; c'est tout simplement une sorte de cartouche disposé pour recevoir l'inscription. Plusieurs des becerros sont si grossièrement façonnés que le sculpteur n'a pas même dégagé du bloc de pierre les piliers qui leur servent de pattes, et il y a sous leur ventre comme un épais cube qui ne fait qu'un avec leur corps; c'est cette masse de matière inutile que l'ouvrier de Durango[1]

1. M. de Bernaola m'a écrit : « La pierre est manifestement tirée des carrières de *Gailanda*, situées à une demi-heure au nord de Durango; sa nature sablonneuse ne permet de la confondre avec aucune autre des pierres de la région. »

a utilisée et à laquelle il a cherché à donner un aspect moins primitif.

Ainsi, l'Idole de Miqueldi offre quelques particularités qui méritent qu'on lui fasse une place à part dans le nombreux troupeau des becerros et des cerdos. Moins célèbre que les toros de Guisando, elle est plus instructive, et j'estime qu'on devra la prendre surtout pour exemple lorsqu'on voudra montrer l'état de barbarie où se trouvait la sculpture ibérique à ses origines. Dans des productions si misérables, on chercherait en vain quelque indice d'esprit créateur ou de main susceptible de progrès; rien, absolument rien ne laisse même à l'œil le plus pénétrant prévoir que d'une telle ébauche pourront quelque jour sortir des œuvres méritant le nom d'œuvres d'art. Et ce qui porterait encore à refuser tout don artistique à cette race en apparence déshéritée, c'est justement qu'au courant de longues périodes de son histoire, elle a probablement répété, multiplié à satiété ces mêmes figures, sans souci de les rendre plus précises, plus vraies ni plus élégantes. Il fallait l'intervention d'heureuses influences étrangères pour amener les grossiers tailleurs de pierre à rompre avec leur maladresse à la fois native et routinière.

Combien il serait à désirer que toute barbare qu'elle est, cette œuvre ne se perdît pas! Il appartiendrait à D. José María de Bernaola d'obtenir que Doña Saturnina de Isusi, qui la possède, la fît transporter en lieu sûr, par exemple sous la belle halle antique qui est l'un des principaux attraits de la gracieuse Durango.

Pierre PARIS.

NOTES IBÉRIQUES

I

Villes-Neuves ibériques de la Gaule[1].

Un des moyens les plus sûrs de reconnaître l'extension d'un peuple et la marche d'une civilisation, c'est d'étudier les cités-villes auxquelles on donne le nom de neuves. L'histoire des Villeneuve en France est un des épisodes les plus curieux de la vie municipale de notre pays. Les fondations de *Noviodunum* marquent les étapes de la conquête celtique en Europe.

Il convient donc, pour nous rendre compte de ce qu'ont été la langue et la race soi-disant ibériques, d'examiner de près les lieux qui correspondent aux *Noviodunum* gaulois.

Ces lieux s'appellent *Iliberris,* mot composé qu'on a toujours rapproché des deux mots basques *iri, berri,* « ville » et « nouveau »[2]. — Nous en connaissons deux dans la Gaule du Sud.

Iliberris = Elne.

Dans la Gaule narbonnaise, c'est *Iliberris* sur le Tech, qui est aujourd'hui la petite ville d'Elne en Roussillon[3].

1. Ce qui suit est extrait, pour la plus grande partie, de la *Revue des Études anciennes,* t. III, 1901, n° 4, p. 327-334.

2. On sait, du reste, que cette analogie est une des preuves les plus importantes pour rattacher le basque à la langue d'un peuple connu de l'Antiquité; voyez, entre autres, Luchaire, *Les Origines linguistiques de l'Aquitaine,* 1877, p. VII et 15.

3. L'existence d'*Iliberris* est prouvée, sans interruption, depuis 218 jusqu'à la fin de l'Empire. C'était, au temps d'Hannibal comme au temps de Vespasien, la première station au nord des Pyrénées, sur la grande route méditerranéenne. Tite-Live, XXI, 24 (*Iliberris,* cf. p. 329); Strabon, IV, 1, 6, p. 182 (Ἰλίβιῤῥις, ici, nom du Tech); Méla, II, 5, 84 *(Eliberrae);* Pline, III, 32 *(Eliseberae? Illisebere,* etc., *Illiberis);* II, 244 *(Illiberis),* à rapprocher de Agathémère, IV, 17 (Ἰλλιβίῤῥεως), tous deux venant sans doute d'Artémidore; Ptolémée, II, 10 (Ἰλλιβέρις; cf. Ἰλλέριος ποταμοῦ); Table de Peutinger *(Illiberre).* C'est la Ἑλένη de Zosime, II, 42 (Aurélius Victor, *Caesares,*

Ce qu'il y a de particulier pour cette « ville neuve », c'est que nous connaissons l'ancienne cité qu'elle a remplacée. C'est la célèbre et à demi légendaire Pyréné[1], qui, cinq cents ans avant notre ère[2], était une importante place de trafic pour les marchands grecs de Marseille[3].

Pyréné était alors au pouvoir ou sous la dépendance des Sordes, peuple qui occupait à peu de chose près le Roussillon actuel, depuis les Pyrénées jusqu'au cap Leucate[4]. L'auteur primitif du périple d'Aviénus, qui visita ces régions au ve siècle, parle longuement des Sordes et de Pyréné. Il ne mentionne pas « la ville neuve » d'Iliberris.

Iliberris serait-elle une fondation plus récente des Sordes, reconstituant sous un nom significatif Pyréné détruite ou délaissée? Ou faut-il voir en elle, comme dans les *Noviodunum* du Nord, la ville neuve d'un peuple nouveau?

C'est cette seconde hypothèse que j'accepterais plus volontiers. Les Sordes n'ont pas toujours été les maîtres en Roussillon[5]. Ils y ont été remplacés, après 400, par un peuple nouveau, celui des Bébryces : Hannibal en 218[6] et Hasdrubal

XLI, etc.). Voyez, entre autres ouvrages de seconde main, de Gazanyola, *Histoire du Roussillon*, 1857, p. 4 : « Ce qu'Aviénus dit du pays démontre assez qu'Illibéris n'existait pas à l'époque dont il parle; mais, comme elle avait une certaine importance lors du passage d'Annibal, on peut supposer sa fondation antérieure de deux à trois siècles à ce grand événement. »

1. Hypothèse des plus vraisemblables, remise en honneur par Müllenhoff (*Deutsche Altertumskunde*, 1870, t. I, p. 182). Comparez, en effet, Aviénus, vers 559 : *Pyrenae civitas ditis Laris*, et les deux textes identiques de Pline et de Méla au sujet de Iliberris : *Magnae urbis tenue vestigium*, renseignement que tous deux me paraissent emprunter à la même source grecque.

2. Je ne puis placer le périple d'Aviénus, sous sa forme primitive, qu'entre 500 et 400. Pour ne citer que les dernières opinions émises, je préfère celle de Sieglin (vers 470, *apud* Hirschfeld, *Aquitanien*, 1896, p. 18) à celles de Atenstaedt (fin du ve ou commencement du IVe siècle, *De Hecataei Milesii fragmentis*, 1891, p. 71) ou de Marx (400-350 pour cette partie, *Rheinisches Museum*, t. L, 1895, p. 347). C'est remonter trop haut que de parler du VIe siècle (en dernier lieu, Rice Holmes, p. 255).

3. Aviénus, vers 559-561 ; Hérodote, II, 33.

4. Aviénus, vers 552-570.

5. De ce que Pline et Méla parlent encore de la région des Sordes (*regio Sordonum*, Pline, III, 32 ; *ora Sordonum*, Méla, II, 5, 84), il ne s'ensuit pas qu'ils existassent toujours comme peuple, à moins de supposer que la conquête romaine leur ait rendu leur territoire et ait renvoyé les Bébryces dans les hautes terres, sous le nom de *Consoranni* ou autres.

6. Les différents récits du passage d'Hannibal se complètent et ne se contredisent pas : 1° Voici d'abord Polybe (III, 41) qui se borne à dire (dans la partie qui nous est conservée) qu'Hannibal traversa le pays, entre les Pyrénées et le Rhône, τοὺς μὲν χρήμασι πείσας τῶν Κελτῶν τοὺς δὲ βιασάμενος. — 2° Tite-Live (XXI, 24) est plus complet : Hannibal franchit les Alpes, campe *ad oppidum Iliberri*. Les *reguli Gallorum* se concen-

en 207 [1], rencontrèrent les Bébryces en descendant des Pyrénées et avant d'arriver à l'Aude, et ce fut près de leur ville d'Iliberris qu'ils dressèrent leur premier campement hors de l'Espagne.

Nous savons d'où sont venus ces Bébryces. Aviénus nous

trent à *Ruscino*, qui paraît marquer la fin du territoire gaulois, négocient avec lui, et le rejoignent *ad Iliberrim*. Hannibal se remet en route et atteint *Volcarum agrum* (26), lesquels Volques paraissent donc différents des *reguli Gallorum* mentionnés plus haut: ce sont les chefs des ἄδοξα ἔθνη καὶ μικρά dont parle Strabon (IV, 1, 12). Il y avait, entre les Pyrénées et Narbonne, et peut-être même le long de la côte jusque près de Béziers, plus de peuplades ou de petits royaumes qu'on ne se le figure d'ordinaire, et on a tort d'englober tout ce pays sous le nom des Volques. — 3° Dion Cassius semble distinguer entre la traversée du pays des Bébryces et celle du pays des gens de Narbonne. C'est, en effet, à ce séjour des Carthaginois en Roussillon que se rapporte ce fragment de Dion, conservé par Tzétzès (Scolies à Lycophron, 516): Τῶν πάλαι μὲν Βεβρύκων νῦν δὲ Ναρβωνησίων ἐστὶ τὸ Πυρηναῖον ὄρος (édit. Boissevain, XIII, 56, 2, où on trouvera aussi le texte similaire de Zonaras, VIII, 21, 5). Le mot de Ναρβωνησίων s'applique dans ce passage, je crois, à la province de Narbonnaise plutôt qu'à la ville de Narbonne (contrairement à ce qu'on a soutenu dans une discussion à la Société d'anthropologie, *Bulletins*, 1868, p. 121 et suiv.); je ne crois pas que Narbonne ait étendu son territoire jusqu'aux Pyrénées (*colonia Ruscino*, Méla, II, 5, 84; *Ruscino Latinorum*, Pline, III, 32), et je suis sûr, en tout cas, que les Bébryces n'ont jamais possédé Narbonne. — 4° C'est à un historien de cette guerre (peut-être Dion Cassius), plutôt qu'à un mythographe de la légende d'Hercule, que Tzétzès emprunte ce détail (Scolies à Lycophron, 1305): Βέβρυκες, ἔθνος Γαλατῶν, μεταξὺ Πυρήνης καὶ Κεραυνίων ὀρῶν καὶ Ἰβηρίας κείμενον, οἱ καλοῦνται Ναρβωνήσιοι. On a corrigé Κεραυνίων tantôt en Κεῤῥητανῶν, tantôt en Κεμμένων : laissons le mot tel quel; ou bien Tzétzès aura confondu avec les Acrocérauniens d'Épire (ne place-t-il pas ailleurs l'Illyrie, traversée par Hercule, entre les Pyrénées et l'Éridan celtique, c'est-à-dire chez les Bébryces? Cougny, t. VI, p. 151); ou bien ce nom fut réellement donné par les Grecs aux Corbières, région d'orages et de foudre s'il en fût; les Corbières finissent, en effet, à la hauteur du cap Leucate *(jugum) Candidum*, où commençait la région de Narbonne (cf. Müllenhoff, I, p. 185). — 5° Le même Tzétzès, dans le passage sur Hercule auquel nous venons de faire allusion (Cougny, t. VI, p. 151), dit: Ἡρακλῆς ὁδοιπορῶν διὰ τῆς Ἰλλυρίδος, ὄρους τοῦ Πυρηναίου : je me demande si Ἰλλυρίδος n'est pas ici par confusion avec Ἰλλιβέρις, puisque, d'après Silius Italicus, Hercule séjourna chez les Bébryces, auxquels appartenait Iliberris, et que, d'ailleurs, ce nom se trouve écrit chez Ptolémée (II, 10) Ἰλλέριος. — 6° Silius Italicus, dans son récit de la marche d'Hannibal, mêle également les Bébryces et Hercule (III, 420, 423: *Bebrycia in aula*, 443: *Bebryciae fines aulae*): pour lui aussi, les Bébryces sont des Gaulois (III, 418), mais différents des Volques (III, 445). — Il semble résulter de ces rapprochements que ces différents textes se ramènent à une source commune, sans doute très ancienne, où, à propos du récit détaillé du séjour d'Hannibal à Iliberris, il était fait allusion à celui d'Hercule chez les Bébryces: la légende d'Hercule, sur ce point, a dû se localiser autour de la ville de Pyréné. — Je crois, à ce sujet, qu'on a tort (cf. dans ce sens en dernier lieu Bauer, *Das Verhältnis der Punica des C. Silius Italicus zur dritten Dekade des T. Livius*, 1883, Erlangen) de rattacher Silius uniquement à Tite-Live. En dépit de toutes les attaques dont il a été l'objet, Heynacher me paraît avoir eu raison de dire que l'auteur des *Punica* s'inspire beaucoup moins de Tite-Live que des plus anciens annalistes, qu'il donne *ein anschauliches Bild von dem Wissensinhalt und Wissensumfang der ältesten Annalistik* (Heynacher, *Ueber die Stellung des Silius Italicus unter den Quellen zum zweiten punischen Kriege*, 1877, Nordhausen, p. 68).

1. Silius Italicus, XV, 494: *Bebrycia populos armabat Poenus in aula.* Ce séjour, très vraisemblable, d'Hasdrubal à Iliberris, n'est mentionné que par Silius. Et c'est pour moi une raison, non pas de rabaisser, mais de rehausser le mérite historique de ce poète, au sujet ou plutôt en faveur duquel on a eu tort de ne pas suivre les conseils donnés par Heynacher.

les montre, au temps où les Sordes dominaient dans le Roussillon, toujours au v[e] siècle, habitant les hautes terres de l'Espagne du Nord-Est, entre les vallées supérieures de l'Èbre et du Jucar. C'était alors un ramas de hordes sauvages, vivant surtout de l'élevage des bestiaux, et sans doute à demi nomades[1]. Plus tard, refoulés par des nouveaux venus, ou chassés par des voisins, ou émigrant simplement par désir d'aventure, ils ont reflué au delà des Pyrénées et vers la Méditerranée, pour conquérir et détruire, et se bâtir près du rivage des demeures nouvelles[2].

Ces descentes de peuples, venus des plateaux espagnols à la conquête des terres basses voisines de l'Atlantique et de la Méditerranée, sont un des faits périodiques de l'histoire lointaine. Peut-être est-ce une invasion de ce genre qui, dans une période reculée des migrations européennes, chassa vers la mer de Sicile les Sicanes ou soi-disant Ibères du Jucar[3]. Avant 400, au temps dont parle Aviénus, les Cempses et les Sèfes, tribus du Nord et du Nord-Ouest de l'Espagne, refoulèrent les Ligures[4] « vers le Septentrion »[5].

Eliberre = Auch.

C'est à une migration de ce genre, peut-être contemporaine de celle des Bébryces, qu'est due la fondation de la seconde « ville neuve » du Midi, Auch[6].

Le peuple qui l'a fondée était le plus important de la Gaule aquitanique. De tous les noms ethniques de cette province,

1. Aviénus, vers 483-9. Le manuscrit unique, aujourd'hui disparu, paraît avoir porté *Berybraces*. La correction en *Bebryces* ne fait (dit Müllenhoff, I, p. 166) aucun doute. — Voyez, en effet, Scymnus de Chio (vers 201-2), qui place les Βέβρυκες ἐπάνω des Ibères, c'est-à-dire *intus* (d'après Éphore, milieu du IV[e] siècle). — Le texte d'Étienne de Byzance dit simplement (au mot Βεβρύκων ἔθνη...) : Τὸ δὲ παρὰ τοῖς Ἴβηρσιν.

2. L'identité des Bébryces d'Espagne, de Gaule et d'Asie est une des thèses favorites de M. Lagneau (*Mémoires de la Société d'anthropologie*, II[e] série, t. II, 1875, p. 397 et s., et souvent ailleurs). Cf. *contra* d'Arbois de Jubainville, I, p. 383 et suiv. — Je ne peux me prononcer sur le rapport de ce nom des Bébryces avec celui du castor, indo-européen *bhebhru*, pas plus que sur l'analogie que présente *Berybraces* avec *Bibrax* et *Bibracte*.

3. En acceptant la tradition rapportée par Thucydide (VI, 2, 2), qui est d'ailleurs très discutable à tous les points de vue.

4. En admettant qu'il faille corriger en *Ligus* le texte *lucis* d'Aviénus.

5. Vers 195-198. Sur les *Cempsi*, cf. Denys le Périégète, vers 338 : Κεμψοί θ' οἳ ναίουσιν ὑπαὶ πόδα Πυρηναῖον.

6. Méla, III, 2, 20 : *Aquitani clarissimi sunt Ausci... In Auscis Eliumberrum*. Itinéraire Antonin, p. 462 : *Climberrum* (var. *Cliniberrum*, etc.). Table de Peutinger : *Eliberre* (cf. Hirschfeld, *Corpus*, XIII, p. 57).

c'est — (avec celui des *Bigerriones,* le peuple voisin du Sud)[1] — le seul qui ait une physionomie franchement « ibérique »[2], et on l'a souvent rapproché du nom que les Basques donnent à leur langue, *euskara.*

Les conquêtes romaines en Narbonnaise et en Aquitaine, les ordres ou les armes de Pompée, de César et d'Auguste arrêtèrent ces invasions périodiques[3]. On fixa dans leurs montagnes les descendants ou les héritiers des Bébryces, des Cempses et des Sèfes : Vascons, Cantabres et autres[4]. — Mais, à la chute de l'Empire, les Vascons recommencèrent à descendre vers la plaine[5].

C. JULLIAN.

P.-S. — A propos de toponymie.

Ces pages étaient écrites lorsque M. Wentworth Webster, le célèbre basquisant anglais, m'a fait l'honneur de m'adresser les lignes suivantes, que j'ai du reste provoquées :

« Sare, 20 septembre 1901.

»... Pour moi, les mots de Tubino doivent faire la base de toute investigation ethnologique de la Péninsule :

« *Pensar, pues, que hubo un momento en que la Península se halló*

1. Nous sommes là sur une des plus vieilles routes pyrénéennes du Sud-Ouest, celle de la Ténarèse, et probablement route d'invasion dans les temps antiques; cf. Breuils, *Revue de Gascogne,* t. XXI, 1891, décembre; Labrouche, *Bulletin de géographie historique,* 1897, n° 1.

2. Sieglin *apud* Hirschfeld, *Aquitanien,* p. 447.

3. Attestées, en outre, par les découvertes de monnaies celtibériennes au nord des Pyrénées (voy. Taillebois, *Le Trésor de Barcus, découverte de 1750 deniers celtibériens en argent,* trouvés à Barcus, près de Mauléon; *Borda,* 1879, p. 243 et suiv.) et par le texte de César (III, 26, 6). Taillebois, à propos du trésor de Barcus, fait remarquer l'analogie de ce nom avec celui de *Uxama Barca* (cf. *Corpus,* II, p. 387, et XIII, n° 18*).

4. L'exemple des *Convenae* est connu. A rapprocher d'eux les *Consoranni* ou *Consuarani* (Pline, III, 32; IV, 108), qui paraissent aussi un peuple fixé de cette manière, peut-être aussi les *Cerretani* (Pline, III, 23).

5. Je n'ai point voulu, dans les lignes qui précèdent, prendre parti sur la question « ibère » ou « basque », et je ne sais encore si je dois faire des Sordes, des Bébryces et des Élésyces, leurs voisins de Narbonne, des Ligures ou des Ibères, ou des Ibéro-Ligures. La question des langues et des races dites ibériques demeure encore la plus obscure de toutes les questions d'ethnographie primitive : l'Espagne (et j'ajoute à elle volontiers le Roussillon et le Languedoc) a été, des grandes régions de l'Europe, celle où les invasions ont le plus enchevêtré, stratifié ou mêlé les races et les langues. Je n'ai voulu, dans ce qui précède, tenir pour vraisemblable qu'une chose : c'est que, quatre à cinq siècles avant notre ère, il importe de bien distinguer entre les peuples du littoral (depuis le cap Saint-Vincent jusqu'en Languedoc) et les grandes nations ou hordes du Nord-Ouest et des plateaux : Bébryces, Cempses et Sèfes. — M. Lagneau fit des Sordes et des Bébryces d'abord des Ligures (*Bulletins de la Société d'anthropologie,* 1861, p. 358), puis des Ibéro-Ligures (*Anthropologie de la France,* 1879, p. 613). Desjardins inclinait vers cette dernière opinion (II, p. 107). Les Sordes et les Bébryces

» *ocupada por una sola casta ó linaje, llamado Ibérico, linaje que » gozaba de una sola civilización, que tenía un solo lenguaje, un solo » culto y un solo modo de ser moral, es forjarse una idea fantástica » que la reflexión y la realidad, en cuanto podemos disfrutarla, contra- » dicen.* » Tubino, *Los Aborígenes Ibéricos ó los Bereberes en la Península* (Madrid, 1876, p. 86)...

» Les tribus ibères n'étaient pas fixes. Elles se portaient toujours vers le Nord. Il y eut un mouvement de ce genre au VIe siècle de notre ère; mais dire qu'à cette époque les Basques, ou un peuple qui parlait une langue analogue au basque, entrèrent pour la première fois en Aquitaine, c'est aller contre toute évidence.

» Jusqu'au parallèle de l'Adour, la même langue était parlée le long de la chaîne, des deux côtés des Pyrénées, jusqu'au second siècle. On peut douter si cette langue fut un des dialectes du basque actuel. Mais certainement il y avait quelques mots lui ressemblant.

» Les mots *Iliberris, Mendiculeia, Iluro, Ilurco, Iria Flavia,* etc., nous montrent le même fait sur une grande étendue de l'Espagne. ...*Iri,* en basque, est « ville », *berri* est « nouveau ». Pour le changement de *l* en *r*, nous avons dans les provinces basques, entre plusieurs *Iriberri*, un qui s'appelle aussi *Ulibarri;* il y a neuf *Villanueva,* dont un *se llama tambien en Vascuence Iriberri*[1]. Je ne vois pas de doute possible. *Villeneuve* et *Newtown* ne sont pas français ou anglais, si *Iriberri, Iliberri, Ulibarri, Iria Flavia* ne sont pas des mots basques. Il est même étonnant qu'ils soient transcrits avec tant d'exactitude.

» La toponymie d'un pays est souvent descriptive : toponymie et topographie concordent et se complètent. Le vieux nom d'Oloron est *Iluro, Elarona : il, iri* = ville, *ur* = eau, *on* = bon, en Basque; *iluro* = « ville de bonne eau ». Vous connaissez sans doute le position d'Oloron au confluent des deux rivières. *Ilurco* en Bétique est de même à un confluent. La même concordance se remarque pour *Mendiculeia,* « Rougemont, » qui est véritablement une colline rouge.

» Les géographes classiques ne nous ont conservé que relativement peu de mots de l'ancienne toponymie de l'Espagne. Ils en ont estropié beaucoup. Ils ont baptisé beaucoup d'endroits de noms latins. Nous pouvons alors nous attendre à trouver des traces de l'ancienne toponymie dans des noms qui leur ont échappé. Comparez le mont *Haya* ou *Aya, Andaya,* le cap Figueras, avec *Ayamonte,* les îles Figueras, sur la frontière sud-est du Portugal; *Vera* en Navarre et *Vera* en Andalousie, et beaucoup d'autres. Ces faits dénotent, il me semble,

sont de « race ibérique » (Luchaire, *Étude sur les idiomes pyrénéens,* 1879, p. 30); les Sordes, « puissante nation ibérique » (Maury, *Journal des Savants,* juillet 1877, p. 414).

1. Cf. aussi le *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées,* de Raymond, p. 83. Voyez maintenant sur cette question le livre, si garni de faits, de M. W. Webster, *les Loisirs d'un étranger au Pays basque,* 1901, p. 5 et suiv.

qu'une langue semblable au basque a été parlée dans une grande partie de l'Espagne.

» C'est la même chose qui s'est passée pour la langue celtique dans d'autres parties de l'Espagne. L'Espagne a été habitée par des Celtes aussi bien que par les Basques. La toponymie donne les mêmes résultats dans les deux cas... » WENTWORTH WEBSTER. »

Dans cette lettre de M. Webster, je tiens à signaler ces deux règles de méthode, qui sont précisément celles que j'ai appliquées dans cette étude et dans les notes qui précèdent.

1° Étudier, pour retrouver le territoire d'un peuple, les analogies qu'offrent les noms de lieux[1]. — Entre ces noms, examiner de préférence les noms composés *(Noviodunum, Iliberris)*, qui sont presque toujours des noms communs, des noms descriptifs, et des noms d'un usage courant[2].

L'application de cette règle nous fournit la preuve que, dans l'Antiquité, les mêmes peuples ont, pendant un temps, habité le long de tout le versant nord des Pyrénées. — *Eliberre* à Auch, *Iliberris* à Elne: voilà pour le peuple dont on rapproche les Basques. — Et voici un autre fait du même genre. Les deux plus anciens noms de lieux ou de peuples que nous trouvions, au nord des *Pyrénées de l'Est*, c'est celui des Sordes du Roussillon et c'est celui de Narbonne. Or, deux des plus anciennes localités habitées par l'homme au nord des *Pyrénées de l'Ouest* portent les mêmes noms: c'est Arbonne, près de Biarritz, autrefois *Narbona* ou *Narba*[3], et c'est Sordes, près de Peyrehorade[4], l'antique *Sordua*[5].

1. On connaît les résultats auxquels, en appliquant cette règle, sont arrivés Müllenhoff et M. d'Arbois de Jubainville dans leurs études sur le domaine ligure. C'est de la même manière que de Humboldt avait procédé pour délimiter le domaine de la langue ibérique. On a fait, à propos de ce dernier, d'assez cruels reproches à cette méthode. Elle ne les mérite pas. De ce qu'elle a été appliquée avec imprudence, sur des matériaux incomplets et insuffisants, sans une enquête préalable sur la forme primitive de chaque nom de lieu et sur la topographie du lieu lui-même, il ne s'ensuit pas qu'elle soit mauvaise. — Pline avait déjà remarqué la fréquente répétition de certains noms de lieux (*Secontia et Uxama, quae nomina crebro aliis in locis usurpantur*, III, 27).

2. C'est pour cela que je ne désespère pas qu'on arrive un jour à une connaissance plus profonde du vocabulaire ligure par l'étude des noms composés de la toponymie: *Mastramela (Mastrabala)*, étang; *Blustiemelus*, montagne; *Lebriemelus*, source; *Eniseca, Vendupalis*, rivière; *Berigiema, Caeptiema*, montagne; *Porcobera*, fleuve; *Veraglasca, Vinelasca, Tulelasca, Nebiasca*, fleuves; *Rubacascus*, dieu topique (de source?).

3. Cf. *Revue des Études anciennes*, 1899, p. 236 (NARBES ou NARBAS: comparez le mot à la forme primitive de Narbonne, qui paraît avoir été *Narba;* d'Arbois de Jubainville, I, p. 41).

4. Sordes est certainement une des plus anciennes stations humaines de cette région. On sait la découverte, qui y fut faite, d'antiquités préhistoriques et autres (grotte Duruthy, gisement paléolithique et sépulture néolithique, *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 1874, p. 102 et s.; *Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1874, p. 516 et suiv.; bracelet en or, Saint-Germain, Reinach, p. 177; mosaïques, *Congrès archéologique*, LVe session, 1888, p. 70).

5. Cf. le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde*, par Raymond, 1873.

2° Pour retrouver l'étymologie de ces noms, étudier la situation des lieux : « toponymie et topographie concordent, » dit M. Webster. — J'ajoute : étudier l'histoire primitive, économique ou religieuse, ce que j'appellerai l'origine humaine de ces lieux habités. — C'est de cette manière qu'on pourra, je crois, modifier quelques-unes des étymologies proposées pour les noms de lieux gaulois. Et c'est pour des raisons tirées de leur aspect et de leur histoire, par exemple, que les différentes cités en *-magus* de la géographie gallo-romaine, *Caesaromagus*, *Juliomagus*, *Noviomagus*, *Senomagus*, *Augustomagus*, etc., me paraissent être autant de *fora*, c'est-à-dire de « places de marché » transformés en villes, et qu'elles correspondent aux *Forum Julii* ou *Caesaris*, *Forum novum*, *Forum vetus*, *Forum Augusti* des pays latins[1].

La voie romaine du Perthus.

Puisque l'occasion s'est présentée de parler ici du Roussillon, signalons à nos amis d'Espagne la jeune et vaillante *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, qui commence en 1902 la troisième année de son existence, et dans cette revue les articles de M. Freixe sur les *Trophées de Pompée* et sur le tracé de la *voie Domitienne de Narbonne à Gerona*. Voici le trajet qu'il propose pour la partie espagnole : du Perthus à la Junquera, par la route de Perpignan à Barcelone ; au delà, par cette même route jusque *als Hostalets* ; puis à l'*Aygueta* [à Figueras, la *calle de la* CALZADA rappelle la chaussée voisine], à *San Pau de la* CALZADA, à *Bascara*, à *San Julia de Ramis* (1901, p. 387 et suiv.)[2].

C. J.

1. Au moment où j'écris ces lignes, M. Bérard donne des conseils semblables dans son livre sur *les Phéniciens et l'Odyssée*, 1902, t. I, *Topologie et Toponymie*, p. 5 et 6, et ailleurs.

2. M. Freixe me paraît écarter complètement l'hypothèse d'une voie longeant le littoral. En tout cas, je ne crois pas que cette voie, si elle existait, fût la voie principale, comme le prétendait de Gazanyola (*Histoire du Roussillon*, p. 59). La grande route, celle d'Hannibal et des Antonins, m'a toujours paru la route du Perthus. — Elle fut réparée en 238, d'après le milliaire du musée de Gerona (*Corpus*, II, 6243).

INSCRIPTIONS LATINES D'ESPAGNE[1]

Nouvelles inscriptions de Tortose.

Rarement, parmi les assez nombreuses inscriptions sépulcrales que le hasard a fait découvrir en Espagne, il s'en trouve quelqu'une dont le contenu offre un intérêt un peu plus élevé. Mais il s'en trouve cependant, et cela prouve que, si l'on se décidait à faire des fouilles en des sites bien choisis, certainement on en recueillerait un nombre beaucoup plus grand.

A Tortose, aux embouchures de l'Èbre, l'ancienne *Dertosa* ou, comme les Romains l'appelaient officiellement, la *Colonia Hibera Iulia Ilercavonia* (voyez *Corpus*, II, p. 535), tout près de la cathédrale, qui, comme en d'autres villes, désigne l'ancien centre de la ville, l'emplacement du forum et du temple principal, au mois d'août 1900, en creusant le sol pour établir les fondements d'une maison nouvelle, dans la rue dite *Cuesta de Capeltanes*, on a trouvé trois grandes bases. Elles ont été placées, avec quelques autres restes de l'époque romaine, dans le musée municipal tout récemment établi, grâce aux soins de MM. Théodore González, député aux Cortès de la ville et du district, et Jean Abril, architecte de la ville. M. Angel del Arcos y Molinero, le directeur du musée archéologique de Tarragone, en a publié les textes, en caractères courants, dans le *Bulletin de l'Académie de l'histoire de Madrid*[2], sans y joindre aucun commentaire. Mais, comme les textes ne manquent pas d'intérêt général, et comme je suis à même d'en publier de bonnes copies d'après des photographies, dues à l'obligeance de MM. Arro et Pita, grâce auxquelles la date peut en être

1. Cet article nous a été envoyé par le regretté M. E. Hübner, il y a un an, peu de jours avant sa mort.
2. T. XXXVII, octobre 1900, p. 326.

fixée à très peu près, ils méritent d'être communiqués aux lecteurs du *Bulletin hispanique,* avec le peu d'explications qu'ils exigent.

1. Grande base de pierre calcaire du pays : hauteur, $0^{m}95$; largeur, $0^{m}67$; épaisseur, $0^{m}058$; lettres très belles, hautes de $0^{m}087$ à $0^{m}055$.

M · //// E L I O · M · F
GAL · GRACILI (I *dans* L)
QVAESTORI · LEG
//// V G V S T I
DERTOSANI · PATRoNO (TR *liés*)

M. Aelio M. F(ilio) Gal(eria) Gracili,
quaestori, legato Augusti, Dertosani patrono.

Rien ne manque à la fin du texte, qui du reste, n'exige rien de plus. Le caractère paléographique des lettres indique environ le milieu du premier siècle, et c'est, en effet, l'époque à laquelle le personnage mentionné appartient, comme je vais le montrer.

Legatus Augusti, sans y ajouter le nom d'une province ou d'une légion, indique, comme M. del Arcos l'a observé justement, la charge assez connue du *legatus juridicus*, magistrat de dignité prétorienne, remplaçant le *legatus Augusti pro praetore provinciae* de dignité consulaire dans ses fonctions de juge. Le premier personnage qui, à ce que nous savons jusqu'à présent, a rempli cette fonction, à l'époque de Vespasien ou d'un de ses fils, dans l'Espagne citérieure, dont *Dertosa* faisait partie, fut *Q. Glitius Agricola,* assez connu par la longue série d'inscriptions honorifiques qui lui ont été dédiées à Turin (*Corpus*, V, nos 6974, 6987; voyez la *Prosopographie de l'empire,* t. II, p. 119, n° 114). Un *Aelius Gracilis* est nommé comme *legatus Augusti* de la Gaule belgique en 58 (*Prosopographie*, t. I, p. 16, n° 138). L. Antistius Vetus, le légat de Néron, en l'année citée, de la Germanie supérieure (*Prosopographie,* t. I, p. 89, n° 612), avait conçu le projet d'unir le Rhône, la Saône

et la Moselle par des canaux. Mais *invidit operi Aelius Gracilis, Belgicae legatus, deterrendo Veterem ne legiones alienae provinciae inferret studiaque Galliarum adfectaret, formidolosum id imperatori dictitans, quo plerumque prohibentur conatus honesti* (Tacite, *Annal.*, XIII 53). Il est très probable que le même Aelius Gracilis, avant de passer à la charge plus élevée de légat de la Belgique, quoique aussi prétorienne, a été légat juridique en Espagne citérieure. Ses noms ne se retrouvent que, peut-être par héritage, parmi ceux d'un homme de dignité équestre, procureur impérial de différentes provinces, *Cn. Pompeius Homullus Aelius Gracilis Cassianus Longinus* (*Prosopographie*, t. III, p. 66, n° 465). Le caractère des lettres correspond exactement à l'époque de Claude et de Néron (voyez, par exemple, mes *Exempla*, n° 182 et 220), mais non à celle d'Auguste, à laquelle le premier éditeur avait attribué l'inscription, non sans vraisemblance, tant il est difficile de distinguer exactement entre la paléographie d'époques si proches.

Il n'est dit nulle part que les juridiques des provinces eurent une résidence fixe dans une des villes les plus importantes, hormis la capitale où résidait le légat suprême. Il semble plutôt probable que les juridiques devaient se transporter partout où leurs fonctions les appelaient, comme le faisait auparavant le suprême magistrat de la province. C'est pour soulager ces derniers que la nouvelle charge des *juridiques* fut instituée. Cependant, comme le second des deux juridiques de la province citérieure, que nous connaissons, semble avoir résidé à Braga (voyez la préface du *Corpus*, II, p. LXXXVI du *Supplément*), il n'est pas impossible que l'autre, tout en visitant parfois les autres *conventus juridici*, ait eu sa résidence ordinaire à Dertosa. Mais il y a un autre moyen d'expliquer que la commune de *Dertosa* — *Dertosani*, c'est-à-dire les *coloni* et les *incolae*, toute la population de la ville — lui ait érigé une statue. Sa tribu est la Galeria, qui est aussi celle de la cité ; il était donc, probablement, un fils de la ville et, grâce à sa position de *patronus*, qui lui donnait une certaine influence, son bienfaiteur. Quelques branches de la *gens Aelia*, comme la famille de l'empereur Adrien, étaient d'origine espagnole.

2. Base de la même pierre et presque de mêmes dimensions que la précédente : hauteur, 0^{m}95 ; largeur, 0^{m}65 ; épaisseur, 0^{m}080 ; lettres élégantes de presque la même époque, hautes de 0^{m}075 à 0^{m}053, parfaitement conservées.

L· MVNNIO · L· F
GAL. PLACIDO
ĪIVIR· FLAMINI (IR *liés*)
ROM · ET · AVG
L· MVNNIVS
PLACIDVS· EX
TEST· PATRIS

L. Munnio L. f(ilio), Gal(eria), Placido, II vir(um), flamini Rom(ae) et Aug(usti), L. Munnius Placidus ex test(amento) patris.

Dertosa, comme les autres villes principales des provinces, du temps d'Auguste, avait un culte spécial de la déesse Rome et de l'empereur régnant avec ses prédécesseurs, culte officiel des colonies et municipes de citoyens romains ; cela n'était pas douteux, quoique la preuve épigraphique en manquât jusqu'à présent. Elle doit avoir eu aussi, en dehors du culte municipal, un *flamonium* près le concile de la province à Tarragona ; mais on n'en possède encore aucun témoignage. A peu près au même temps où la commune élevait une statue à son patron Aelius Gracilis, au *duovir* et *flamen L. Munnius Placidus*, d'origine dertosane comme lui (sa tribu l'indique), son fils et aussi sa mère, comme nous verrons tout à l'heure, érigèrent deux statues, placées probablement sur le *forum*, à côté de la première. Le nom de la famille, assez obscure, des *Munnii* est plutôt rare. Il y a eu des *Munii* en Italie, comme des *Munatii* ; un des *Munii* devint même sénateur (*Prosopographie*, t. II, p. 393, n° 541). Cependant, *Munna* et *Munnius* semblent plutôt des noms d'origine ou celtique ou ibérique (voyez Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, p. 653).

3. Base complètement pareille à la précédente : mêmes

lettres, seulement un peu plus petites, hautes de $0^{m}060$ à $0^{m}050$.

L · MVNNIO
L·F·GAL-
PLACIDO
$\overline{\text{II}}$VIR·FLAMINI
ROM·ET·AVG
EX·TESTAM
PORCIA · L · F
PLACIDA·M

L. Munnio L. f(ilio) Gal(eria) Placido, II vir(um), flamini Rom(ae) et Aug(usti), ex testam(ento) Porcia L. f(ilia) Placida m(ater).

M. del Arcos explique la dernière lettre, M, par *m(arito).* Ce n'est pas impossible, mais un peu contre l'usage; une M simple dans la plupart des cas signifie *mater.* Comme elle s'appelle *Placida,* le fils paraît avoir hérité de son *cognomen;* pourtant il ne serait point impossible que le mari se fût appelé *Placidus,* et la femme *Placida.* Enfin, peu importe que la mère ou la femme ait exécuté la dernière volonté du défunt en lui érigeant une statue. Je prends *ex testamento* comme équivalant à *ex testamento patris* de l'autre inscription; il n'était pas nécessaire d'y ajouter *eius* ou *filii,* pour éviter que l'on ne pensât au propre testament de la mère. Il me semble plus aisé de supposer que le défunt avait ordonné de lui ériger deux statues, une aux frais de son fils, l'autre aux frais de sa mère. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute que les deux bases avec leur statue ont été érigées en même temps. Le style bref et chaste des deux *tituli* — manquant d'un verbe fini et d'éloges — convient à l'époque. Les *Porcii,* descendants peut-être de l'ancienne clientèle de Caton le Censeur, se trouvent ailleurs, dans la province citérieure, comme à *Aeso* (*Corpus,* II, n°s 4466-4467).

Je ne dirais pas que les deux statues de Munnius Placidus ne peuvent pas être d'une dizaine ou même d'une vingtaine d'années plus récentes que celle du patron; mais la différence d'époque ne fut certainement pas grande.

Les trois statues, celle du patron et les deux du magistrat et sacerdote, formaient, dans leurs dimensions uniformes, sans doute une des décorations principales du *forum* de *Dertosa*. Si l'on essayait de fouiller là, dans les environs du temple, qui fut peut-être celui de la déesse Rome, pourvu que les constructions modernes ne s'y opposent pas, on serait en droit d'espérer des résultats intéressants.

L'Inscription métrique d'Oviedo.

L'inscription intéressante du VIII[e] siècle d'Oviedo en Asturies, publiée pour la première fois dans ce Bulletin[1], vient d'être étudiée de nouveau, avec l'érudition et la perspicacité propres à cet auteur, par le Père Fita, dans le dernier fascicule du *Boletín de la Real Academia de la historia de Madrid*[2]. A cette occasion, il a publié pour la première fois la relation de la *Comisión de Monumentos* de la province des Asturies sur la trouvaille de ce document, et reproduit entièrement le texte de l'édition que j'en ai faite plus tard dans le *Supplément des Inscriptions chrétiennes de l'Espagne*[3]. Les lecteurs de ce Bulletin ont, je crois, le droit d'être informés sur le résultat de cette nouvelle publication.

Le premier point discutable dans la restitution et l'interprétation du texte, mutilé à la fin de chaque ligne, est le nom du prince illustre — *principum egregius* — qui fut l'auteur de l'édifice auquel l'inscription appartenait. J'avais proposé, seulement pour remplir la lacune à la fin du premier vers conformément à l'espace et au mètre, comme il ne reste que le commencement du nom, ce qui suit :

... *principum* [*eg*]*regius hanc aulam* *Vu*[*lfila fecit*].

Le nom de Vulfila a été assez commun chez les Goths, surtout ceux de l'Est; il nous est familier comme celui du

1. T. I, 1899, p. 204 et suiv.
2. T. XXXVIII, janvier 1901, p. 35 et suiv.
3. Berlin, 1900, nº 484, p. 115.

célèbre traducteur des évangiles. J'ignorais s'il y a eu des individus de ce nom dans la dynastie des princes des Asturies. Les auteurs de la relation de la *Comisión de Monumentos* m'apprennent qu'il existait un *comes Vulfila*, ou bien *Ulfila*, au temps du roi Alfonso III (866-910), époque pas trop éloignée de celle à laquelle notre inscription doit être attribuée, selon toute probabilité. J'avais indiqué comme époque du monument, d'après le langage, la métrique et le caractère paléographique, le VIIIe ou le IXe siècle.

Le Père Fita cite un passage de la Chronique du roi Alfonso III et du *Chronicon Albeldense*, selon lequel le roi Froila ou Fruela (757-768) tua son frère *Vimaranes*[1]. Il propose donc de lire :

principum egregius hanc aulam W[imara fecit].

Je n'insiste pas sur le fait que la pierre montre très distinctement — comparez la photographie[2] — deux VV, qui me conduisaient au supplément *Vu[lfila]*. Les deux V peuvent être pris pour W ; l'écriture de noms comme *Visigoti, Wisigothi* n'est pas constante. Je n'insiste non plus sur la forme *Vimaranem* des chroniques, qui semble indiquer un nominatif *Vimaranes*, non *Vimara*. De *Vimara* on attend plutôt un accusatif *Vimaranum*, comme d'*Egica* on faisait *Egicani* (*Inscr. hisp. christ.*, n° 172), d'*Oppila, Oppilani* (*ibid.*, n° 123), et de *Svinthila, Svinthilanus* (*ibid.*, n° 161). Il se peut bien que les deux formes, *Vimaranes* et *Vimaranus*, aient été substituées à la forme primitive, gothique ou ibérique, *Vimara*[3]. Enfin je ne saurais non plus décider si l'on prononçait *Vimāra* ou *Vimăra*. J'accepte donc le nom *Vimara* ou *Wimara*, comme supplément

1. *España sagrada*, t. XIII, p. 452 et 481 : *Galleciae populos contra se rebellantes... devastavit, denique fratrem suum nomine Vimaranem... interfecit.*

2. T. I de ce *Bulletin*, p. 321, et *Supplément des Inscriptions chrétiennes de l'Espagne*, n. 484.

3. Qu'il y ait eu deux déclinaisons distinctes, c'est possible ; toujours est-il qu'on trouve en quatre lignes dans la chronique d'Alphonse III (*Esp. sag.*, n°s 6 et 7), n. *Witiza*, abl. *Witizane*, gén. *Witizani*. L'accusatif *Witizanem* est plus haut au n° 5. *Wimaranem* conviendrait donc en fait à un nominatif *Wimara*. Quant au V pour W ou inversement, c'est une question de graphie pure. On trouve l'un et l'autre dans les manuscrits, *Vamba* et *Wamba*, *Vitiza* et *Witiza*. Ce *V* ou *W* à part, le texte que donne Florez est conforme, du reste, aux meilleurs manuscrits, tout au moins pour les noms cités ici. — G. C.

admissible. *Vimaranes,* frère de Froila, était le chef d'une rebellion du royaume de Galice. Cependant il n'est pas impossible qu'on le nommât *principum egregius* à Oviedo, capitale des Asturies, et qu'il y ait construit une *aula.* Nous gagnons, en acceptant le supplément proposé par le Père Fita, une date probable pour l'inscription, date qui convient exactement à son style et à sa paléographie.

Le second vers offre plus de difficulté. J'avais proposé :

hec ore hoc mag[*no*] *eximia macina* [*pollet*].

Le Père Fita prend *hecore* pour *aequore.* La même pensée m'était venue, ainsi qu'à quelques autres savants; mais je l'ai rejetée pour différentes raisons. L'aspiration fausse, *hecore* pour *ecore,* comme en *haula* à côté de *aula,* est bien admissible, de même que *e* au lieu de *ae.* Et comme on écrivait en ancien latin *com* et *quom, cotidie* et *quotidie, colonia* et *quolonia,* etc., *ecor* peut signifier très bien *aequor.* Mais quand on lit, avec le Père Fita :

hecore hoc magno eximia macina [*prostat*],

il faut supposer que l'édifice dont il est question, la *macina eximia,* se trouvait sur la côte de la mer, bien loin d'Oviedo, ville méditerranéenne, située à 171 kilomètres de Gijon, le port plus prochain. Le Père Fita croit qu'il s'agit d'un édifice faisant partie de l'ancien château de Gauzón ou Gozón, à présent détruit, près du cap de Peñas, entre les villes de Luanco et Avilés, beaucoup plus loin encore d'Oviedo que Gijon. Par conséquent, la pierre découverte dans l'autel de la chapelle de Sainte-Léocadie de la cathédrale d'Oviedo devait y avoir été transportée de cette grande distance. Je ne saurais aucunement accepter cette hypothèse, surtout quand il s'agit d'un pays où les matériaux nécessaires aux constructions d'architecture abondent, et qui n'a jamais été assujetti aux Arabes, ennemis, comme on suppose généralement, des travaux de carrières. Et puis je trouve des difficultés à admettre l'expression *aequor hoc* :

hecore HOC *magno eximia macina prostat.*

J'entends plutôt *aequore magno* HAEC *eximia macina prostat,* puisqu'il ne s'agit que d'une seule mer. Si on lit, avec moi :

HEC *ore hoc magno eximia macina pollet,*

les mots *haec macina* indiquent très proprement l'édifice même, et *hoc os,* sa grande porte, le *os magnum,* prêt à recevoir beaucoup de monde. Il n'y a pas grande différence à lire *prostat* ou *pollet;* on pourrait aussi suppléer *surgit.* Mais *prostare* rarement, et, à ce qu'il semble, seulement dans le langage très ancien, signifie simplement : « existe, s'élève; » les autres significations du mot sont connues. *Pollet* est un mot très en vogue dans ce genre de poésie, comme je l'ai démontré auparavant.

Pour le vers qui suit, le Père Fita accepte ma restitution :

undivagumque maris pelagum habita[*re suetos*].

Pour le dernier, il propose de lire :

haula tenet homines inmenso [*proxima caelo*]

au lieu de mon supplément *inmenso* [*aequore vectos*]. Son supplément est de nouveau fondé sur la supposition que l'édifice se trouvait au château de Gozón et, pour cette raison, « près du ciel immense ». Ici je ne discute ni la hauteur de ce château ni la propriété d'une telle expression. La poésie a ses droits, et celle de cet âge s'en servait avec une bien grande liberté. Du reste, le sens des deux vers ne change pas notablement : l'édifice, près du ciel ou non, à Gozón ou à Oviedo, tient *(tenet),* entoure, embrasse des hommes accoutumés à la navigation, *undivagum maris pelagum habitare* [*suetos*], ou [*peritos*]. Il doit donc avoir été, comme je l'avais expliqué auparavant, une espèce d'hospice pour les marins. Il importe peu qu'un édifice de ce genre se soit trouvé dans une localité toute proche de la mer, comme à Gozón, ou plus loin d'elle, dans la capitale de la principauté des Asturies.

La nouvelle discussion des questions difficiles qui s'attachent au texte de l'inscription métrique d'Oviedo n'a pas été tout à fait privée de fruits. Le nom du prince *Vimara,* au moins, si

nous l'acceptons, lui fournit une date conforme aux indications épigraphiques et littéraires. Je laisse aux lecteurs à juger s'ils préfèrent la restitution de mon savant confrère à Madrid :

principum egregius hanc aulam Wimara fecit.
hecore hoc magno eximia macina prostat,
undivagumque maris pelagum habitare suetos
haula tenet homines inmenso proxima caelo,

ou bien la mienne :

principum egregius hanc aulam Vulfila fecit.
hec ore hoc magno eximia macina pollet,
undivagumque maris pelagum habitare suetos
haula tenet homines inmenso aequore vectos.

E. HÜBNER.

Berlin, janvier 1901.

LES DÉFENSEURS DE LA COMEDIA

Comme complément et comme correctif à l'*Arte de hazer comedias* de Lope de Vega, je réimprime quelques-unes des apologies du nouveau drame écrites pour les besoins de la cause par divers poètes dramatiques du XVII[e] siècle. Ces morceaux sont assez connus : Schack et d'autres les ont reproduits, Menéndez y Pelayo les a analysés, mais il ne me paraît pas inutile d'en donner une nouvelle édition revue sur les textes originaux et accompagnée de quelques éclaircissements.

I. TIRSO DE MOLINA

C'est à propos de son drame historique *El Vergonzoso en Palacio* que Tirso a proclamé l'excellence du nouveau genre de théâtre consacré par Lope. Inséré comme post-scriptum à l'édition du drame dans les *Cigarrales de Toledo* (Madrid, 1624), le petit manifeste a été réimprimé de nos jours plusieurs fois : d'abord, par Hartzenbusch dans le tome X de son *Teatro escogido de Fray Gabriel Tellez* (Madrid, 1841), et c'est sur ce texte, où ont été pratiquées quelques coupures, que Schack a fait sa traduction partielle allemande (*Geschichte*, t. II, p. 556); plus tard, par M. Breitinger, dans sa dissertation sur *Les unités d'Aristote* (Genève, 1879 ; 2[e] édit., Genève, 1895) : cette édition, qui tend à reproduire le texte des *Cigarrales* de Barcelone, 1631, est d'une incorrection effroyable, et la traduction franco-germanique très abrégée qu'en donne le professeur de Zurich ne vaut guère mieux que son texte espagnol. Enfin, on trouvera encore dans le tome III de l'*Historia de las ideas estéticas en España* de Menéndez y Pelayo tous les passages essentiels du morceau.

La défense du *Vergonzo* doit sa réputation au nom de Tirso, à la vivacité et à l'agrément de son style, plutôt qu'à la précision et à la profondeur de sa doctrine. On en a de nos jours exagéré l'importance, et même un savant professeur anglais a récemment attribué à l'écrit de Tirso une bonne fortune et une influence qu'on lui souhaiterait assurément, mais qui dépasserait de beaucoup sa valeur réelle et eût bien étonné le poète espagnol lui-même. D'après M. W. P. Ker, l'apologie de Tirso aurait peut-être inspiré l'une des plus célèbres poétiques dramatiques de nos littératures modernes, l'*Essay of Dramatic Poesy* de John Dryden[1]. La question n'est pas sans intérêt : je voudrais donc examiner si l'hypothèse de M. Ker a quelque fondement.

Son point de départ est une déclaration de Lord Bolingbroke à Joseph Spence que celui-ci a recueillie dans ses *Anecdotes, observations and characters of books and Men*[2] : « Dryden has assured me that he got more from the Spanisch critics alone, than from the Italian and French, and all other critics put together. » Quels sont ces critiques espagnols auxquels Dryden aurait plus emprunté qu'aux Italiens, aux Français et à tous les autres critiques mis ensemble? M. Ker a songé à Tirso : « It is not impossible that Dryden may have known, though he does not mention, the *Cigarrales de Toledo* (Madrid, 1624) of Tirso de Molina, the author of the original *Don Juan*, who reports conversations about the nature of Comedy, the Unities, the authority of the Ancients, and other subjects in which Dryden was interested, in something like Dryden's liberal manner... the Spanish conversations of Tirso de Molina may claim to be considered among the possible sources of the *Essay* « a little discourse in dialogue, fort the most part borrowed from the observations of others (*Defense of the Essay*, p. 112[3]) ». Il y a ici deux questions à résoudre. A supposer que Dryden ait tenu le propos qu'on lui prête, est-il vrai qu'il ait, spécialement dans son essai sur le poème dramatique, pris des

1. *Essays of John Dryden*, éd. W. P. Ker. Oxford, Clarendon Press, 1900, 2 vol. 8°.
2. Deuxième édition, Londres, 1858, p. 11.
3. *Essays of John Dryden*, éd. W. P. Ker, t. I, p. xxxv.

idées à la critique espagnole, et, en second lieu, si le fait peut être établi, Tirso de Molina a-t-il plus particulièrement que tout autre inspiré le poète anglais, comme le conjecture M. Ker?

L'*Essay* de Dryden, écrit en 1668, est un colloque auquel prennent part quatre personnages : Crites (Sir Robert Howard), Lisideius (Sir Charles Sedley), Eugenius (Lord Buckhurst) et Neander (Dryden). Les deux premiers interlocuteurs prêchent : Crites, l'imitation du théâtre antique et des préceptes d'Aristote comme on les comprenait alors; Lisideius, l'imitation du théâtre français qui a trouvé les moyens de concilier les Règles avec les exigences d'un public moderne. Les deux autres, au contraire, prennent la défense du drame libre anglais, quoique Neander reconnaisse l'habileté des dramaturges français, surtout de Corneille dont il discute avec respect les *Discours* et les *Examens,* et qu'il marque bien les défauts de composition et les absurdités de beaucoup de pièces anglaises. A l'égard du théâtre, les critiques anglais se trouvaient dans une situation assez analogue à celle des critiques espagnols : presque en même temps, dans les deux pays, on avait vu naître et s'épanouir une superbe floraison dramatique, mais un peu touffue et sauvage, que les esprits formés à l'étude des modèles antiques, et troublés par ce qu'ils jugeaient une grave infraction aux règles établies et consacrées, prétendirent, en bons jardiniers de lettres, tempérer et retondre. Les plus intransigeants, comme Sidney en Angleterre, comme plusieurs Espagnols dès la fin du XVIe siècle, condamnaient assez brutalement le drame nouveau, ou, comme ils le nommaient, la tragi-comédie; d'autres, plus larges et intelligents, sentaient la vigueur et l'éclat de cette plante aborigène, ils désiraient seulement en diriger la croissance et y introduire la greffe de principes dont l'expérience avait démontré la valeur. Dryden est de ceux-ci; il est vrai qu'il écrit en 1668, longtemps après la période de lutte, à une époque où les plus grands maîtres de la scène anglaise sont définitivement acceptés et où les plus imbus de classicisme ne s'aventureraient pas à parler du théâtre libre sur le ton qu'on pouvait prendre soixante ans auparavant. Ce que les critiques anglais de la fin du XVIIe siècle

avaient de plus que leurs confrères espagnols à combattre ou à louer, selon leurs goûts particuliers, était le théâtre français qui exerçait alors, par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler, une influence considérable de l'autre côté du détroit, tandis que cette influence ne s'est fait sentir en Espagne que plus tard et n'y a pas produit les mêmes résultats.

Dans cet *Essay*, dont un de ses derniers éditeurs a dit qu'on le doit tenir pour « le premier morceau de bonne prose que puisse présenter avec orgueil la littérature anglaise »[1] et qui est, en effet, une œuvre charmante d'érudition enjouée et fine, avec çà et là quelques airs de bravoure, comme le fameux passage sur Shakespeare, dans cet *Essay* il est assez peu parlé du théâtre espagnol. Quelques allusions, rien de plus. Ainsi, Eugenius mentionne la division du drame adoptée par les Espagnols en trois *jornadas* et à laquelle, dit-il, les Italiens se sont en partie ralliés. Ailleurs, Lisideius marque que les Français diffèrent des Anglais et des Espagnols en ce qu'ils ne s'embarrassent pas d'intrigues trop compliquées, préférant prendre à une histoire juste ce qui leur est nécessaire pour construire une action dramatique; ils se donnent par là le loisir de creuser le sujet, d'étudier les passions, ce qui, à coup sûr, est une des obligations du poète, et ne sont pas constamment ballottés de côté et d'autre, « comme il arrive dans ces pièces de Calderon récemment jouées en Angleterre sous le nom d'intrigues espagnoles » :

Another thing in which the French differ from us and from the Spaniards, is, that they do not embarrass, or cumber themselves with too much plot : they only represent so much of a story as will constitute one whole and great action sufficient for a play... they have leisure to dwell on a subject which deserves it; and to represent the passions (which we have acknowledged to be the poet's work), without being hurried from one thing to another, *as we are in the plays of Calderon, which we have seen lately upon our theatres, under the name of Spanish plots*[2].

1. *Dryden. An Essay of Dramatic Poesy*, édit. Thomas Arnold, Oxford, 1896. p. v.
2. Dans le prologue de *Troilus and Cressida*, Dryden insiste sur le mauvais agencement des pièces espagnoles, « where accident is heaped upon accident, and that which is first might as reasonably be last » (*Essays*, édit. Ker, t. I, p. 208).

Plus loin, à propos des pièces françaises nouvelles de Molière, Thomas Corneille, Quinault et autres, qui rappellent les tragi-comédies anglaises, Neander remarque que « beaucoup de ces pièces récentes, comme quelques pièces anglaises, dérivent de nouvelles espagnoles ». Il reconnaît que les Français ont tiré le meilleur parti possible de ces données espagnoles : « Ce qui était amusant avant eux, ils l'ont fait régulier, » mais, en retour, ces imitations régularisées sont toutes coulées dans le même moule et fatiguent par leur monotonie :

But of late years Molière, the younger Corneille, Quinault, and some others, have been imitating afar off the quick turns and graces of the English stage. They have mixed their serious plays with mirth, like our tragi-comedies... *Most of their new plays are, like some of ours, derived from the Spanish novels. There is scarce one of them without a veil, and a trusty Diego, who drolls much after the rate of the « Adventures »*[1]*... I grant the French have performed what was possible on the ground-work of the Spanish plays; what was pleasant before, they have made regular;* but there is not above one good play to be writ on all those plots; they are too much alike to please often, which we need not the experience of our own stage to justify.

Ces passages ne donnent pas l'impression d'une connaissance directe et un peu approfondie du théâtre espagnol auquel Dryden passe cependant pour avoir emprunté les sujets ou les *plots* de plusieurs de ses pièces, telles que *The Wild Gallant* et *The Rival Ladies* (la comédie *An Evening's Love, or The Mock Astrologer* ne procède de l'*Astrólogo fingido* de Calderon qu'au travers du *Feint Astrologue* de Thomas Corneille)[2]. Dryden savait-il même l'espagnol? C'est fort douteux. Les quelques mots de cette langue qu'il cite et qui lui viennent sans doute de Pérez de Hita, tels que *juego* (sic) *de toros*, *zambras, sortijas*, ne prouvent pas grand'chose. Comment donc aurait-il pu

1. La pièce de Sir Samuel Tuke, intitulée : *The Adventures of five hours*, qui fut représentée en 1662. C'est une traduction de *Los empeños de seis horas* de Calderon (Ward, *A History of english dramatic literature*, t. III, p. 305). Dryden parle encore de cette pièce, qui avait eu un grand succès, à propos de *The Silent Woman* de Ben Jonson. Il fait remarquer que l'artifice de la pièce espagnole est surpassé dans la pièce anglaise, qui ne dure que trois heures et demie.

2. Ward, *l. c.*, III, p. 346, 347 et 352.

s'inspirer des critiques espagnols qui ont écrit pour ou contre la *comedia* et dont aucun n'a été traduit en français? Les coïncidences entre certains raisonnements de l'*Essay of Dramatic Poesy* et ceux de ces Espagnols tiennent à la nature du sujet et n'établissent aucun contact direct. Le seul passage, d'ailleurs, où l'analogie soit un peu marquée dans l'expression est celui qui traite du drame-chronique de Shakespeare, drame, dit Lisideius, qui enferme dans les limites des deux heures et demie de représentation une période de trente ou quarante années : cela, ajoute-t-il, n'est pas imiter la nature, c'est en faire la miniature, c'est la rapetisser, c'est la regarder par le mauvais bout de la lunette :

> If you consider the historical plays of Shakespeare, they are rather so many chronicles of kings, or the business many times of thirty or forty years, cramped into a representation of two hours and a half; which is not to imitate or paint nature, but rather to draw her in miniature, to take her in little; to look upon her through the wrong end of a perspective, and receive her images not only much less, but infinitely more imperfect than the life.

Ceci rappelle un peu les tirades de López Pinciano, dans sa *Philosophia antigua poetica* (1596), et de Cervantes, sur la transgession de l'unité de temps, qui ont abouti à la formule du vers de Boileau :

> Enfant au premier acte, et barbon au dernier.

Mais est-il nécessaire de supposer que Dryden ait eu recours en cette occurrence aux Espagnols, quand il avait, sans parler des Français, dans sa propre littérature, la correspondance exacte de ces critiques d'outre-Pyrénées, à commencer par certains passages de la *Defense of Poesy* de Sir Philip Sidney, et les vers si souvent cités de Ben Jonson sur le drame-chronique qui contiennent précisément l'allusion à l'enfant au berceau promu barbon?

> To make a child now swaddled, to proceed
> Man, and then shoot up, in one beard and weed,
> Past threescore years [1].

1 Prologue de *Every Man in his Humour*.

Et si Dryden n'a rien pris, comme je le crois, ni à López Pinciano, ni à Cervantes, ni à Cascales, dont les théories se rapprochent assez des siennes, en quoi Tirso, qui défend en indépendant le nouveau théâtre de Lope, aurait-il pu l'inspirer, sans compter que Tirso ne jouissait d'aucune notoriété dans l'Angleterre du XVII[e] siècle et que ses *Cigarrales de Toledo* devaient y être profondément ignorés? La « libre manière » de Tirso et celle de Dryden, dont parle M. Ker, ne se ressemble qu'assez superficiellement, et rien dans l'argumentation du poète espagnol, fondée sur les rapports entre les produits de la nature et ceux de l'intelligence, ne nous fait penser à un passage quelconque de l'*Essay*. J'estime donc qu'il faut simplement écarter l'hypothèse un peu aventurée du professeur anglais[1].

La *Comedia famosa del Vergonzoso en Palacio* dont la représentation à Buenavista, une *quinta* de la *vega* de Tolède, provoqua la discussion qui devint, sous la plume de Tirso, une sorte d'exposé de principes, est un drame assez mal agencé, avec des parties épisodiques trop longues et parfois ennuyeuses; mais il contient quelques morceaux charmants, du Tirso de la meilleure manière, surtout la scène fameuse entre D[a] Magdalena et D. Dionis, qui nous a été fort agréablement jouée l'an dernier à Paris par M[me] Guerrero et D. Fernando Díaz de Mendoza. Je me dispense donc de l'analyser, d'autant mieux que l'analyse très suffisante qu'en a donnée Viel-Castel[2] pourra

1. Tout dernièrement, à une question que je lui avais posée, M. Ker a bien voulu me faire la réponse suivante : « I do not now think it probable that Dryden had ever seen the *Cigarrales de Toledo*. But how is me to esplain his (reported) reference to Spanish Critics? I see no reason to doubt that he said something of the kind — that at any rate he spoke of Spanish Critics as if he knew them. He certainly knew some Spanish, which he had picked up in connexion with his Granada plays, and although he usually makes a display of all his reading, this is not always the case : sometimes he knows more than he confesses. I still think that he had some acquaintance, direct or indirect, with Spanish criticism. He must of course have known and appreciated the critical passages in *Don Quixote*. Were *these* his Spanish authors? In that case he would probably have named Cervantes or his book, instead of leaving the term general. I confess that very little is to be made of this question. I give up Tirso de Molina, but I still hanker after the *Arte* as a possible source of some of Dryden's views. » Que Dryden ait connu les passages du *Don Quichotte* relatifs au théâtre, c'est très probable; qu'il ait connu l'*Arte* de Lope, c'est possible; néanmoins, je ne pense pas que le propos que lui attribue lord Bolingbroke soit autre chose qu'une boutade. A une allusion faite dans une conversation à ses emprunts aux critiques italiens et français, il aura dû répondre un peu vivement, pour les atténuer : « Mais je dois beaucoup plus aux Espagnols..., » et ses interlocuteurs n'y ont pas été voir.

2. *Essai sur le théâtre espagnol*, Paris, 1882, t. I[er], p. 264.

rafraîchir la mémoire de ceux qui ont un peu oublié les détails de la pièce; je passe tout de suite à la critique de la comedia.

Le premier reproche qu'un des Zoïles fait à l'auteur du drame est d'avoir altéré la vérité historique en ce qui concerne le duc de Coïmbre, et manqué aux égards dus à la maison d'Aveiro : « Afirmò merecer castigo el poeta, que, contra la verdad de los Anales portugueses avia hecho pastor al duque de Coimbra D. Pedro, siendo assi que murio en una batalla que el rey D. Alonso su sobrino le dio, sin que le quedasse hijo sucessor, en ofensa de la casa de Avero y su duque, cuyas hijas pinto tan desembueltas, que, contra las leyes de su honestidad, hizieron teatro de su poco recato la inmunidad de su jardin. » Schack et Breitinger rapportent les mots « en ofensa de la casa de Avero » uniquement à ce qui suit, à la conduite trop délurée de D[a] Magdalena et D[a] Serafina, mais la grammaire s'y oppose. D'après le critique, la maison d'Aveiro recevait un premier affront résultant de l'erreur commise au sujet du duc de Coïmbre. En quoi l'erreur pouvait-elle atteindre cette maison portugaise? Parce que les ducs d'Aveiro descendaient d'un D. Jorge de Portugal, fils légitimé du roi Jean II, qui reçut le titre de duc de Coïmbre, porté auparavant par le D. Pedro de la comedia. Au temps de la publication des *Cigarrales*, la maison d'Aveiro, représentée par D[a] Juliana, troisième duchesse, et par D. Jorge, duc de Torresnovas, marié en secondes noces à une Manrique de Lara, fille du duc de Maqueda et dame d'honneur de la reine Isabelle, occupait une haute situation à la cour d'Espagne. Il se peut fort bien que sa morgue portugaise se soit formalisée d'une pièce dont l'auteur manquait un peu de déférence envers un si illustre nom, d'autant plus que la pièce, nous dit Tirso, avait été jouée, en une occasion qu'il ne précise pas, « por uno de los mayores potentados de Castilla » qui y remplit le rôle du *Vergonzoso :* la comedia, en conséquence, dut faire alors un certain bruit dans le grand monde. Quant au premier duc de Coïmbre, D. Pedro, le « pedante historial » a raison de dire qu'il mourut dans une bataille que lui livra son neveu Alphonse, la bataille d'Alfarrobeira (20 mai 1449), mais il commet à son tour une autre

erreur en disant que le duc ne laissa pas d'enfants : il en laissa deux, dont l'un, le connétable D. Pedro, est célèbre.

Une autre question que soulève l'examen du *Vergonzoso* et qui mérite d'être examinée concerne l'unité de lieu : « Siendo assi que este (poema) ha de ser una accion, cuyo principio, medio y fin acaezca a lo mas largo en veinte y quatro horas *sin movernos de un lugar* ». Breitinger déclare à ce propos que « *Tirso de Molina parle le premier formellement de la troisième unité, celle du lieu. Il paraîtrait donc qu'entre 1618, date du Passajero de Figueroa, et 1624, date de notre apologie, la théorie des unités en Espagne a franchi son dernier pas* » [1]. Quoique l'unité de lieu ne semble pas avoir été formulée en termes tout à fait explicites avant Jean de la Taille, qui dit : « il fault tousiours représenter l'histoire ou le jeu en un mesme jour, en un mesme temps *et en un mesme lieu* [2], » cette unité est déjà très suffisamment recommandée par Castelvetro dans sa *Poetica* (1570), où se lisent les expressions « in picciol spatio di luogo » et « strettezza del luogo », et où l'auteur déclare que « il luogo stretto è il palco » [3]. On peut croire que cette théorie, patronnée par un maître jouissant d'un très grand crédit, s'était de bonne heure répandue en Espagne, en tout cas avant la publication des *Cigarrales*, et si Tirso avait été vraiment le premier à en parler, ce serait là un fait accidentel et dont il n'y aurait pas à tirer grande conséquence; mais en fait l'unité de lieu est mentionnée déjà dans le romance qu'on lira plus bas de Cárlos Boyl publié en 1616.

Reste un seul passage qui réclame un petit éclaircissement. Tirso, après avoir transcrit une déclaration d'Antonio de Nebrija sur la différentiation de certaines espèces végétales, ajoute que de deux espèces, il arrive qu'on en crée une troisième : « comme on le voit dans la duracine (*durazno*, pêche lisse) qui, greffée sur le coing, produit la pêche (*melocotón*, pêche velue). » Je ne sais s'il a raison et j'ignore s'il se connaissait en fruits, mais je crois bien qu'il n'a fait ici

1. *Les Unités d'Aristote avant le Cid de Corneille*, 2ᵉ édit., p. 35.
2. Prologue de *Saül le Furieux*, Paris, 1572.
3. J. Ebner, *Beitrag zu einer Geschichte der dramatischen Einheiten in Italien*, p. 41.

qu'épouser l'opinion du savant Andrés de Laguna, le traducteur de Dioscorides : « Es el melocoton verdaderamente un durazno bastardo, porque nace del durazno y del membrillo enxertos el uno en el otro : empero no por esso dexa de ser mejor y mas hermoso que los legitimos, como suele acontecer en muchos hijos bastardos que en bondad, industria y valor hazen gran ventaja a los herederos[1]. »

L'examen du *Vergonzoso* est bien écrit : Tirso, quand il le voulait, maniait la prose aussi adroitement que le petit vers dramatique — la nouvelle des *Tres maridos burlados* fournit en ce genre un joli exemple de son savoir-faire, — mais en prose il se laissait aller plus aisément au cultisme. Ici, sauf deux ou trois affectations de langage, il n'y a rien à lui reprocher. Je noterai cependant deux exemples d'une recherche un peu puérile qu'il goûtait particulièrement; la juxtaposition de deux substantifs dont l'un qualifie l'autre : *argumentos zoïlos, armonia música*. Ce procédé, qui se trouve déjà en latin *(turba incola, juvenes anni, princeps locus),* apparaît souvent dans les comedias de notre auteur, comme l'a remarqué Hartzenbusch : « A veces adjetiva Tellez los sustantivos; pero en ninguna comedia tan frecuentemente como en esta *(La Huerta de Juan Fernández)*. Sin salir del acto primero, encontrará el lector, ademas del ejemplo de arriba *(esperanzas flores)*, los de *parientes obligaciones*, *tálamos deseos*, *antojos mugeres*, *curiosidades doncellas*, *clausuras vírgenes,* y algun otro[2]. » Dans *Por el sótano y el torno*, j'ai relevé : *faetontes atrevimientos*. *amor recoleto*, *gustos siqueos*, *competencias narcisas* (I, 15), *favores barberos* (II, 1), *matrimonio setenta* (II, 16), *viudas recolecciones* (II, 17), *bronces correspondencias* (III, 5), *bodas culebras* (III, 7), *teseos amantes* (III, 17); dans *Maria Hernández* aussi : *hechos alejandres*, *enojos magestades*, *delitos amantes* (I, 1), *gusto magestad* (I, 2), *suegras lechones* (II, 1). On voit que, bien que le procédé ne lui appartienne pas exclusivement au XVII[e] siècle (cf. *Bulletin hispanique*, II, 127), il en a usé et même abusé plus qu'aucun autre écrivain de l'époque.

1. *Dioscorides*, trad. par Andrés de Laguna, Salamanque, 1570, p. 104.
2. *Teatro escogido de Fray Gabriel Tellez*, Madrid, 1840, t. V, p. 115.

Le texte qu'on va lire a été très soigneusement transcrit sur un exemplaire des *Cigarrales* de l'édition de Madrid, 1624, par M. John D. Fitz-Gerald, à qui j'adresse ici tous mes remerciements. L'édition de 1624 est la plus ancienne et c'est celle qu'il convient de suivre. On a parlé vaguement d'une édition présumée de 1621, parce que celle de 1624 contient un privilège daté de cette dernière année[1], mais M. Morf a montré que l'exemplaire incomplet que Salvá croyait de 1621, doit être de l'édition de Madrid, 1630, que possède la bibliothèque de l'Arsenal[2].

Con la apazible suspension de la referida comedia, la propiedad de los recitantes, las galas de las personas y la diversidad de los sucessos, se les hizo el tiempo tan corto que, con averse gastado cerca de tres horas, no hallaron otra falta sino la brevedad de su discurso. Esto en los oyentes desapassionados y que assistian alli mas para recrear el alma con el poetico entretenimiento que para censurarle; que los zanganos de la miel, que ellos no saben labrar y hurtan a las artificiosas abejas, no pudieron dexar de hazer de las suyas y con murmuradores susurros picar en los deleitosos panales del ingenio[3].

Quien dixo que era demasiadamente larga y quien impropia. Pedante huvo historial que afirmò merecer castigo el poeta, que, contra la verdad de los anales portugueses, avia hecho pastor al duque de Coimbra don Pedro, siendo assi que murio en una batalla que el rey don Alonso, su sobrino, le dio, sin que le quedasse hijo sucessor, en ofensa de la casa de Avero y su duque, cuyas hijas pintô tan desembueltas, que, contra las leyes de su honestidad, hizieron teatro de su poco recato la inmunidad de su jardin. Como si la licencia de Apolo se estrechasse a la recoleccion historica y no pudiesse fabricar, sobre cimientos de personas verdaderas, arquitecturas del ingenio fingidas!

No faltaron protectores del ausente poeta, que, bolviendo por su honra, concluyessen los argumentos Zoylos, si pueden entendimientos contumaces[4], Narcisos de sus mismos pareceres, y discretos mas por

1. P. Salvá, *Catálogo de la biblioteca de Salvá*, nº 1441.
2. Breitinger, *l. c.*, p. 26.
3. Un rapprochement s'impose entre cette phrase et celle que Hardy a mise en tête de sa tragi-comédie de *Théagène et Chariclée* (1623) : « Je sçay bien que beaucoup de ces frelons qui ne servent qu'à manger le miel, incapables d'en faire, trouveront à censurer sur ce que d'autres devant moy n'ont enchaîné tels poëmes à une suite directement contraire aux lois qu'Horace prescrit en son *Art poétique;* mais que ceux-là se représentent que tout ce qu'approuve l'usage et qui plaît au public devient plus que légitime. »
4. « Entêtés. »

las censuras que dan en los trabajos agenos que por lo que se desvelan en los propios, convencerse.

« Entre los muchos desaciertos, » dixo un presumido natural de Toledo (que le negàra la filiacion de buena gana, sino fuera porque, entre tantos hijos sabios y bien intencionados que ilustran su benigno clima, no era mucho saliesse un aborto malicioso), « el que mas me acaba la paciencia es ver quan licenciosamente salio el poeta de los limites y leyes con que los primeros inventores de la comedia dieron ingenioso principio a este poema, pues, siendo assi que este ha de ser una accion cuyo principio, medio y fin acaezca a lo mas largo en veinte y quatro horas, sin movernos de un lugar, nos ha encajado mes y medio por lo menos de sucessos amorosos; pues, aun en este termino, parece impossible pudiesse disponerse una dama ilustre y discreta a querer tan ciegamente a un pastor, hazerle su secretario, declararle por enigmas su voluntad y ultimamente arriesgar su fama a la arrojada determinacion de un hombre tan humilde, que, en la opinion de entrambos, el mayor blason de su linage eran unas abarcas, su solar una cabaña y sus vassallos un pobre hato de cabras y bueyes. Dexo de impugnar la ignorancia de doña Serafina, pintada, en lo demas, tan avisada, que, enamorandose de su mismo retrato, sin mas certidumbre de su original que lo que don Antonio la dixo, se dispusiesse a una baxeza indigna aun de la mas plebeya hermosura, como fue admitir a escuras a quien pudiera con la luz de una vela dexar castigado y corrido[1]. Fuera de que no se yo porque ha de tener nombre de comedia la que introduze sus personas entre duques y condes, siendo ansi que las que mas graves se permiten en semejantes acciones no passan de ciudadanos, patricios y damas de mediana condicion. »

Yva a proseguir el malicioso arguyente, quando, atajandole don Alexo (que, por ser la fiesta a su contemplacion, le parecio tocarle el defenderla), le respondio :

« Poca razon aveys tenido, pues, fuera de la obligacion en que pone la cortesia a no dezir mal el combidado de los platos que le ponen delante (por mal sazonados que esten), en menosprecio del que combida, la comedia presente ha guardado las leyes de lo que aora se usa; y, a mi parecer (conformandome con el de los que sin passion sienten), el lugar que meceren las que aora se representan en nuestra España, comparadas con las antiguas, les haze conocidas ventajas, aunque vayan contra el instituto primero de sus inventores. Porque, si aquellos establecieron que una comedia no representasse sino la accion que moralmente puede suceder en veinte y quatro horas, quanto mayor inconveniente serà que, en tan breve tiempo, un galan discreto se enamore de una dama cuerda, la solicite, regale y festeje,

1. Acte III, sc. 12 et suiv.

y que, sin passar siquiera un dia, la obligue y disponga de suerte sus amores, que, començando a pretenderla por la mañana, se case con ella a la noche? Que lugar tiene para fundar zelos, encarecer desesperaciones, consolarse con esperanças y pintar los demas afectos y accidentes, sin los quales el amor no es de ninguna estima? Ni como se podrá preciar un amante de firme y leal, si no passan algunos dias, meses y aun años en que se haga prueva de su constancia? Estos inconvenientes mayores son, en el juizio de qualquier mediano entendimiento, que el que se sigue de que los oyentes, sin levantarse de un lugar, vean y oygan cosas sucedidas en muchos dias; pues ansi como el que lee una historia en breves planas, sin passar muchas horas, se informa de casos sucedidos en largos tiempos y distintos lugares, la comedia, que es una imagen y representacion de su argumento, es fuerça que quando le toma de los sucessos de dos amantes, retrate al vivo lo que les pudo acaecer, y, no siendo esto verisimil en un dia, tiene obligacion de fingir passan los necessarios para que la tal accion sea perfeta: que no en vano se llamô la poesia pintura viva, pues, imitando a la muerta, esta en el breve espacio de vara y media de lienço pinta lexos y distancias que persuaden a la vista a lo que significan, y no es justo que se niegue la licencia, que conceden al pincel, a la pluma, siendo esta tanto mas significativa que essotro. Quanto se dexa mejor entender el que habla, articulando silabas en nuestro idioma, que el que, siendo mudo, explica por señas sus conceptos! Y, si me arguis que a los primeros inventores devemos los que professamos sus facultades guardar sus preceptos, pena de ser tenidos por ambiciosos y poco agradecidos a la luz que nos dieron para proseguir sus habilidades, os respondo que, aunque a los tales se les deve la veneracion de aver salido con la dificultad que tienen todas las cosas en sus principios, con todo esso es cierto que, añadiendo perfeciones a su invencion (cosa, puesto que facil, necessaria), es fuerça que, quedandose la sustancia en pie, se muden los accidentes, mejorandolos con la experiencia. Bueno seria que, porque el primero musico sacô de la consonancia de los martillos en la yunque la diferencia de los agudos y graves y la armonia musica, huviessen los que agora la professan de andar cargados de los instrumentos de Vulcano, y mereciessen castigo, en vez de alabança, los que a la harpa fueron añadiendo cuerdas y vituperando lo superfluo y inutil de la antiguedad, la dexaron en la perfeccion que agora vemos! Esta diferencia ay de la naturaleza al arte, que lo que aquella desde su creacion constituyò no se puede variar, y assi siempre el peral produzirâ peras y la encina su grossero fruto, y con todo esso, la diversidad del terruño y la diferente influencia del cielo y clima a que estan sugetos, las saca muchas vezes de su misma especie y casi constituye en otras diversas. Pues, si hemos de dar

credito a Antonio de Lebrixa, en el prologo de su *Vocabulario*[1], no criò Dios, al principio del mundo, sino una sola especie de melones, de quien han salido tantas y entre si tan diversas, como se ve en las calabaças, pepinos y cohombros, que todos tuvieron en sus principios una misma produccion, fuera de que, ya que no en todo, pueda variar estas cosas el hortelano, a lo menos en parte (mediando la industria del ingerir). De dos diversas especies compone una tercera, como se ve en el durazno, que, engerto en el membrillo, produze al melocoton, en quien hazen parentesco lo dorado y agrio de lo uno con lo dulce y encarnado de lo otro. Pero, en las cosas artificiales, quedandose en pie lo principal, que es la sustancia, cada dia varia el uso, el modo y lo accessorio. El primer sastre que cortô de vestir a nuestros primeros padres fue Dios (si a tan inclito artifice es bien se acomode tan humilde atributo, mas no le serâ indecente, pues Dios es todo en todas las cosas) : fuera pues razon que, por esto, anduviessemos agora como ellos cubiertos de pieles y que condenassemos los trages (dexo los profanos y lascivos, que essos de suyo lo estan, y hablo de los honestos y religiosos), porque ansi en la materia como en las formas diversas se distinguen de aquellos? Claro està que direis que no, pues si, en lo artificial, cuyo ser consiste solo en la mudable imposicion de los hombres, puede el uso mudar, en los trages y oficios, hasta la sustancia, y, en lo natural, se produzen por medio de los ingertos cada dia diferentes frutos, que mucho que la comedia, a imitacion de entrambas cosas, varie las leyes de sus antepassados y ingiera industriosamente lo tragico con lo comico, sacando una mezcla apacible destos dos encontrados poemas, y que, participando de entrambos, introduzga ya personas graves, como la una, y ya jocosas y ridiculas, como la otra? A demas que, si el ser tan excelentes en Grecia Equilo y Enio[2] *(sic)*, como entre los Latinos Seneca y Terencio, bastò para establecer las leyes tan defendidas de sus professores, la excelencia de nuestra española Vega, honra de Mançanares, Tulio de Castilla y Fenix de nuestra nacion, los haze (ser[3]) tan conocidas ventajas en entrambas materias, ansi en la quantidad como en la qualidad de sus nunca bien conocidos, aunque bien embidiados y mal mordidos estudios, que la autoridad con que se les adelanta es suficiente para derogar sus estatutos. Y aviendo el

1. « Esso mesmo los cohombros, que eran de una figura e nombre entre ellos (los antiguos), subitamente nacieron en Campania redondos, e de la simiente dellos hecho un nuevo linage començaronse a llamar melones e pepones. Mas nosotros, allende el cohombrillo amargo e el que se labra y e el que subito nacio en Campania, otros generos vemos que llamamos pepinos, badehas, sandias. » (*Vocabulario* de Nebrija, d'après La Viñaza, *Biblioteca histórica de la filologia castellana*, col. 1449.)

2. Lapsus assez étrange. Hartzenbusch a substitué *Menandro*, et Menéndez y Pelayo *Euripides*.

3. Le mot *ser* est ici de trop.

puesto la comedia en la perfeccion y sutileza que agora tiene, basta para hazer escuela de por si y para que los que nos preciamos de sus dicipulos nos tengamos por dichosos de tal maestro y defendamos constantemente su dotrina contra quien con passion la impugnare. Que si el en muchas partes de sus escritos dize que el no guardar el arte antiguo lo haze por conformarse con el gusto de la plebe, que nunca consitio el freno de las leyes y preceptos, dizelo por su natural modestia y porque no atribuya la malicia ignorante a arrogancia, lo que es politica perfecion. Pero nosotros, lo uno por ser sus professores y lo otro por las razones que tengo alegadas (fuera de otras muchas que se quedan en la plaça de armas del entendimiento), es justo que del[1], como reformador de la comedia nueva, y a ella como mas hermosa y entretenida los estimemos, lisongeando al tiempo para que no borre su memoria.»

II. RICARDO DE TURIA

Ce nom, d'après quelques auteurs, aurait été le pseudonyme de D. Luís Ferrer de Cardona, gouverneur de Valence, membre de l'Académie des Nocturnes et auteur de quelques comedias recueillies dans le *Norte de la poesia española* (Valence, 1616); mais La Barrera a démontré que cette identification ne saurait être admise, et la meilleure preuve qu'il en donne est que Cárlos Boyl, l'auteur du romance qu'on lira plus bas, contemporain et compatriote de Luís Ferrer et du mystérieux Ricardo de Turia, les distingue nettement. Il est très probable, suivant La Barrera qui se fonde sur des renseignements donnés par Onofre Esquerdo et Jimeno, que le nom de Ricardo de Turia s'applique à D. Pedro Juan de Rejaule y Toledo, magistrat de Valence, qui fut accusé d'avoir mal rempli son emploi et eut à subir de dures persécutions. Un vers du romance de Boyl

El verso conceptuoso
Y los quintillas perfetas
Del culto Ricardo busque,
Pero no afecte su estrella,

que n'avait pas compris Mesonero Romanos, ferait précisément allusion à ces mésaventures.

1. Lire : *a el.*

Ricardo de Turia ou Pedro de Rejaule, que Cervantes dans *El viage del Parnaso* qualifie de « insigne valenciano, y grande defensor de la poesia », outre quelques comedias qui se trouvent dans le *Norte*, a écrit pour ce recueil un morceau de critique dramatique, sous le titre d'*Apologético de las comedias españolas*, qui peut passer pour le manifeste de ce qu'on a appelé un peu pompeusement l'école de Valence, c'est-à-dire des *ingenios* valenciens qui se mirent à l'école de Lope. L'apologie en question se recommande par quelques vues assez originales (par exemple sur le rôle du *gracioso*), par un joli entrain et du bon sens. C'est à peu près ce que Lope lui-même aurait pu et dû écrire s'il n'avait pas eu cette malencontreuse préoccupation de plaire aux *científicos* et de se faire pardonner par une pédante élucubration ses concessions au goût du *vulgo*.

Il n'y a dans l'*Apologético* que deux passages qui réclament quelque commentaire : d'abord l'allusion à Ganassa, à propos du style bas de la comédie. Sur cet acteur italien de la *commedia dell' arte,* qui jouait surtout le second Zanni, c'est-à-dire Arlequin, je transcrirai une partie de la notice que lui a consacrée Francesco Bartoli : « Recitava la parte ridicola del secondo Zanni, e fu molto riservato stando lontano da qualsivoglia oscenità. Egli abbondava solamente di motti ridicoli e graziosi in modo, e tanto modesti che ogni spettatore virtuoso ne riceveva gran diletto, e veracemente se gli affezionava. Ganassa fu in Ispagna al servizio di Filippo II intorno al 1570 conducendovi la sua ben regolata comica truppa, e benche da principio non fossero nè lui nè i suoi compagni troppo intesi da quella nazione, pure egli s'ingegnò co' gesti e con qualche parola di piacere e far ridere, sino che impratichito poi della lingua cercò di mescolare al proprio dialetto bergamasco qualche vocabolo spagnolo, onde farsi poi sempre intendere con infinito contento della Corte e del Re... Egli in Ispagna si fece ricco, e fu da quella Maestà tenuto in istima e generosamente beneficato[1]. » Bartoli reproduit ensuite un spécimen des *recitamenti* de Ganassa : « Lamento di Giovanni Ganassa

1. *Notizie istoriche de' comici italiani*. Padoue, s. d., t. I, p. 248.

con M. Stefanello Bottarga suo padrone sopra la morte di un pidocchio, di lingua bergamasca ridotta nell' italiana toscana. » D'après Casiano Pellicer, Ganassa se trouvait à Madrid en 1574 et y louait pour sa compagnie le Corral de la Pacheca[1]; l'année suivante on le trouve à Séville, où il revint en 1578 et en 1583[2]; enfin Pellicer constate encore sa présence à Madrid en 1603[3], d'où résulte qu'il dut venir en Espagne à plusieurs reprises. Dans un document produit par Sánchez-Arjona il se nomme « Alberto Nazeri Ganaça »; Bartoli lui attribue le prénom de Giovanni. Sans aller jusqu'à prétendre avec certains Italiens que Ganassa apprit aux Espagnols « à faire leurs comédies », il est certain qu'il obtint en Espagne le plus grand succès et que son souvenir se conserva longtemps. Clemencin cite un romance du XVIIe siècle où il est question d'une scène entre Ganassa et Trastulo (*trastulo* ou *trastullo* semble avoir été un rôle de la *commedia dell' arte*)[4], et Lope de Vega dans un passage de sa *Filomena* rappelle également les

Donaires de *Ganasa* y de *Trastulo.*

L'autre passage de l'*Apologético* a trait aux peintures de Gerónimo Boscho, c'est-à-dire de Jérome Van Aeken, dit Jérôme Bosch. On sait combien les fantasmagories grotesques et étrangement grimaçantes de cet ancêtre des Brueghel, des Callot et des Goya était goûtées en Espagne qui en possède encore les plus importants spécimens. Philippe II notamment en avait une jolie collection, dans le nombre plusieurs représentant la tentation de saint Antoine[5], auxquelles a sans doute pensé le *novelista* Salas Barbadillo quand il fait dire à un de ses personnages : « Me dexé arrebatar de un sueño desabrido y fantástico, en que vi mas peregrinas figuras que las que pinta *Geronimo Bosco* en las tentaciones de aquel santo, cuyo animal aborrecen los christianos modernos y cuyo fuego les castiga »

1. *Tradado histórico sobre el origen y progresos de la comedia y del histrionismo en España*, t. I, p. 53.
2. José Sánchez-Arjona, *Noticias referentes á los anales del teatro en Sevilla*, Séville, 1898, p. 47.
3. *L. c.*, t. I. p 72.
4. Éd. du *Don Quichotte*, t. IV, p. 126.
5. Elles se trouvent maintenant au musée de Madrid.

(*Casa del plazer honesto*, Madrid, 1620, fol. 24 v°). Le caractère lugubre des diableries de Bosch répondait bien aux goûts de Philippe II; il y pensait souvent, et par deux fois, dans sa correspondance avec ses filles, il les mentionne en parlant des diables de la procession de la Fête-Dieu à Lisbonne (Gachard, *Lettres de Philippe II à ses filles*, Paris, 1884, p. 187 et 193). Elles impressionnèrent aussi très fortement des ascètes tels que le P. Sigüenza qui reprochait aux esprits superficiels de n'y voir que des *disparates*, et elles inspirèrent le plus grand humoriste espagnol du XVIIe siècle dans ses sarcastiques revues de la société de son temps (voy. le Quevedo de Fernández-Guerra, t. I, p. XVII).

Je dois à l'obligeance de M. Le Gentil, ancien élève de l'École normale supérieure, la copie de l'*Apologético* et du *Romance* de Boyl fidèlement exécutée sur un exemplaire du *Norte de la poesía española*.

Apologetico de las Comedias españolas por Ricardo de Turia.

Suelen los muy criticos Trensiacos [1] y Plautistas destos tiempos condenar generalmente todas las comedias que en España se hazen y representan, assi por monstruosas en la invencion y disposicion, como impropias en la elocucion, diziendo que la poesia comica no permite introducion de personas graves, como son rreyes, emperadores, monarcas y aun pontifices, ni menos el estilo adequado a semejantes interlocutores, porque el que se ciñe dentro de esta esphera es el mas infimo. Como lo vieron los que se acuerdan en España del famoso comico Ganaça, que en la primera entrada que hizo en ella robo igualmente el aplauso y dinero de todos; y lo ven agora los que de nuestros Españoles estan en Italia, y aun los que sin desamparar su patria se aplican al estudio de letras humanas en todos los poetas comicos, haziendo mucho donayre de que introduzgan en las comedias un lacayo que en son de gracioso, no solo no se le defienda el mas escondido retrete que bive la dama y aun la rreyna, pero ni el caso que necesita de mas acuerdo, estudio y experiencia, comunicando con el altas razones de estado y secretos lances de amor; assi mesmo de ver los pastores tan entendidos, tan filosofos morales y naturales, como si toda su vida se huvieran criado a los pechos de las universidades mas famosas. Pues, al galan de la comedia (que, quando

1. Sic pour *Terenciarcas*, fait sur *heresiarcas*.

mucho, en el se retrata un caballero hijo legitimo de la ociosidad y regalo) le pintan tan universal en todas las sciencias, que a ninguna dexa de dar felice alcance. Pues, si entramos en el transcurso del tiempo, aqui es donde tienen los mal contentos (cierta secta de discretos que se usa agora, fundando su doctrina y superior ingenio en recebir con nauseas y hamagos quanto a su censura desdichadamente llega) la fortuna por la frente, aqui es donde con tono mas alto, sin exceptar lugar ni persona, acriminan este delito por mayor que de lesa Magestad; pues dizen que si la comedia es un espejo de los sucesos de la vida humana, como quieren qu'en la primer jornada o acto nazca vno, y en la segunda sea gallardo mancebo, y en la tercera experimentado viejo, si todo esto pasa en discurso de dos horas?

Bien pudiera yo responder con algun fundamento y aun exemplos de los mesmos Apolos, a cuya sombra descansan muy sosegados estos nuestros fiscales, con dezir que ninguna comedia de quantas se representan en España lo es, sino tragicomedia, que es un mixto formado de lo comico y lo tragico, tomando deste las personas graves, la accion grande, el terror y la commiseracion, y de aquel, el negocio particular, la risa y los donayres; y nadie tenga por impropiedad esta mixtura, pues no repugna a la naturaleza y al arte poetico que en una misma fabula concurran personas graves y humildes. Que tragedia huvo jamas que no tuviese mas criados y otras personas deste jaez, que personages de mucha gravedad? Pues si vamos al Aedypo de Sophocles, hallaremos aquella gallarda mezcla del rrey Creonte y Tyresias, con dos criados que eran pastores del ganado; y si hechamos mano de la comedia de Aristophanes, toparemos con la mixtura de hombres y dioses, ciudadanos y villanos, y hasta las bestias introduze que hablan en sus fabulas; pues si debaxo de un poema puro, como tragedia y comedia, vemos esta mezcla de personas graves con las que no lo son, que mucho que en el mixto como tragicomedia la hallemos? Y los Españoles no han sido inventores deste mixto poema (aunque no perdieran opinion quando lo fueran), que muy antigo es, y en qualquier dellos ha lucido mas el ingenio del poeta por el grande artificio que incluye en si la mezcla de cosas tan dictinctas y varias y la union dellas, no en forma de composicion como algunos han pensado, sino de mixtura (porque va mucho del un termino al otro): doctrina es del Filosofo en el primero *de Generatione*, muy vulgar, donde muestra la diferencia que hay entre lo mixto y lo compuesto[1]. Porque en lo mixto las partes pierden su forma, y hazen una tercer materia muy diferente, y en lo compuesto cada parte se conserva ella misma como antes era, sin alterarse ni mudarse, antes bien se compone y junta, y lo que nace desta composicion no es un tercero

1. Aristote, *De generatione et corruptione*, livre I. ch. 10.

alterado debaxo de diferente forma, pero son dos cuerpos que trocandose no se compadecen entre si, y se quedan los mesmos que eran antes, assi en acto como en potencia. Lo mixto, podemos comparar (porque exemplificando declararemos mejor nuestro concepto) al fabuloso Hermofrodito *(sic)*; este de hombre y muger formava un tercero participante de la una y otra naturaleza, de tal manera mixto que no se podia separar la una de la otra. Lo compuesto, es semejante a un hombre que se abraça con una muger, y, desasidos, cada uno buelve en su ser; porque sabida cosa es, que el abraçarse no los confunde de manera que assi el hombre como la muger dexen de ser el mismo hombre y la muger misma que eran antes, y qualquiera dellos no guarde y reconozca entera su naturaleza, su ser y su forma. De aqui nacen los no entendidos pasmos de los amantes, viendo que no pueden unir y mezclar los cuerpos en la misma forma que las almas: porque ellos por medio de la voluntad, que no tiene otro acto que la cosa querida, acordandose y conformandose en querer una cosa misma, se juntan facilmente y de dos almas se hazen una; pero los cuerpos que no se pueden trocar ni penetrar, como se esmeran y trabajan en añudarse, vienen con esto a unirse de manera que hazen de dos (al parecer) un cuerpo solo, como de dos voluntades una.

Pero bolviendo a nuestro proposito, que del no poco nos hemos divertido. Digo que, sin defender la comedia española, o por mejor dezir tragicomedia, con razones philosophicas ni metaphisicas, sino arguyendo *ab effectu,* y sin valerme de los exemplos de otros poetas extrangeros que felizmente han escrito en estilo y forma tragicomica, pienso salir con mi intento. Quando por los Españoles fuera inventado este poema, antes es digno de alabança que de reprehension, dando por constante una maxima que no se puede negar ni cabillar, y es que los que escriven, es a fin de satisfazer el gusto para quien escriven, aunque echen de ver que no van conforme las reglas que pide aquella compostura; y haze mal el que piensa que el dexar de seguillas hace de ignorallas, demas que los comicos de nuestros tiempos tienen tambien provada su intencion en otras obras, que perfetamente han acabado y escrito con otros fines que el de satisfazer a tantos, que no necesitan para eternizar sus nombres de escrivir las comedias con el rigor a que los reduzen estos afectados censores con quien habla mi *Apologia.* Supuesta esta verdad, pregunto que hazaña sera mas dificultosa, la del aprender las reglas y leyes que amaron Plauto y Terencio, y, una vez sabidas, regirse siempre por ellas en sus comedias, o la de seguir cada quinze dias nuevos terminos, y preceptos? Pues es infalible que la naturaleza española pide en las comedias lo que en los trages, que son nuevos usos cada dia. Tanto que el principe de los poetas comicos de nuestros tiempos, y aun de

los pasados, el famoso, y nunca bien celebrado Lope de Vega, suele, oyendo assi comedias suyas como agenas, advertir los pasos que hazen maravilla y grangean aplauso, y aquellos aunque sean impropios imita en todo, buscandose ocasiones en nuevas comedias, que como de fuente perenne nacen incesablemente de su fertilissimo ingenio : y assi con justa razon adquiere el favor que toda Europa y America le deve y paga gloriosamente. Porque la colera española esta mejor con la pintura que con la historia[1]; digolo, porque uná tabla o lienço de una vez ofrece quanto tiene, y la historia se entrega al entendimiento o memoria con mas dificultad, pues es al paso de los libros o capitulos en que el autor la distribuye. Y assi llevados de su naturaleza, querrian en una comedia no solo ver el nacimiento prodigioso de un principe, pero las hazañas que prometio tan estraño principio, hasta ver el fin de sus dias, si gozo de la gloria que sus heroycos hechos le prometieron. Y assi mismo en aquel breve termino de dos horas querrian ver sucesos comicos, tragicos y tragicomicos (dexando lo que es meramente comico para argumento de los entremeses que se usan agora), y esto se confirma en la musica de la misma comedia, pues si comiençan por un tono grave, luego le quieren no solo alegre y joli[2], pero corrido y bullicioso, y aun abivado con saynetes de bayles y danças que mezclan en ellos.

Pues si esto es assi, y estas comedias no se han de representar en Grecia, ni en Italia, sino en España, y el gusto español es deste metal, porque ha de dexar el poeta de conseguir su fin, que es el aplauso (primer precepto de Aristoteles en su *Poetica*), por seguir las leyes de los pasados, tan ignorantes algunos que inventaron los prologos y argumentos en las comedias, no mas de para declarar la traça y maraña dellas, que sin esta ayuda de costa tan ayunos de entendellas se salian como entravan? Y la introduction de los lacayos en las comedias no es porque entiendan que la persona de un lacayo sea para comunicalle negocios de estado y de govierno, sino por no multiplicar interlocutores : porque si a cada principe le huviesen de poner la casa que su estado pide, ni havria compañia, por numerosa que fuese, que bastase a representar la comedia, ni menos teatro (aunque fuese un coliseo) de bastante capacidad a tantas figuras; y assi haze el lacayo las de todos los criados de aquel principe; y el aplicar donayres a su papel, es por despertar el gusto, que tal vez es necesario, pues con lo mucho grave se empalaga muy facilmente, como se vio en la donosa astucia de que uso aquel grande orador

1. Cervantes, dans *El Rufian dichoso*, fait dire à la Comedia : « Ya represento mil cosas, No en relacion como antes, Si no en hecho. »

2. Quoiqu'il y ait un exemple de *juli* dans le *Cancionero de Baena* (au glossaire, sans renvoi), le mot semble plutôt emprunté au dialecte valencien (cf. le cat. *juliu*, correspondant du v. fr. *jolif*, de l'it. *giulivo*).

Demostenes, quando vio la mayor parte de oyentes rendida al sueño, y, para recordallos en atencion y aplauso, les conto la novela *de umbra asini*, y, en cobrandolos, añudo el hilo de su discurso[1]. Y hazer faciles dueños a los rudos pastores de materias profundas no desdize de lo que famosos y antiguos poetas han platicado; y, por evitar proligidad, bolvamos solo los ojos a la tragicomedia que el laureado poeta Guarino hizo del *Pastor fido*, donde un satiro que introduze (a imitacion de los que en esta figura reprehendian los vicios de la republica, de donde les quedo nombre de satiras a los versos mordazes) habla en cosas tan altas y especulativas, que es el mejor papel de la fabula, y difine el mismo poeta al satiro, diziendole en boca de Corisca : *mezzo homo, mezzo capra, e tutto bestia*[2]. Pues, obra es la del *Pastor fido* y opinion es la del autor de las primeras que en Italia se celebran. Assi que no esta la falta en las comedias españolas, sino en los Zoylos españoles, pareciendoles breve camino y libre de trabaxo para conquistar el nombre de discretos la indistincta y ciega murmuracion, y si le preguntays al mas delicado destos que os señale las partes de que ha de constar un perfecto poema comico, le sucede lo que a muchos poetas pintores de hermosuras humanas, pues las atribuyen facciones tan disformes que si el mas castigado pincel las reduxera a platica, no huviera inventado demonio tan horrible Geronimo Boscho en sus trasnochados diabolicos caprichos.

Desta calidad, desta traça y estilo (que antes procuro calificar que disculpar) son las doze comedias que hoy Aurelio Mey expone al juycio y censura de toda España, deseando lisongealla, haciendole propias (con sacallas a luz) algunas obras que, con serlo de sus hijos, el olvido las oprimia de manera que, si bien no les robava, les impidia tan dichoso blason: la figura en que las hallo (imagen del cadaver de Sagunto) y la en que hoy las restituye, con lo que supone de vigilante diligencia, acredita de lucido trabaxo. Dellas se representaron en tiempo (que no disputo si era el mesmo que nos preside agora), pero bien se que en una general acceptacion resonaron los eccos del ultimo verso. Dellas han salido a luz en esta era (ni se si diga dichosa o trabajosa) no con menor suerte que las primeras; con todo, no se las aseguro feliz por ver que no es un mismo contraste el que quilata en el theatro, y el que califica en la impresion; no todo lo representable tiene esplendor impreso, ni todo lo impreso illustra al que lo recita: este riesgo corren, pero sin el, que pluma, por culta que fuese, bolo por la region deste siglo?

1. L'apologue de l'*ombre de l'âne* fut racontée par Démosthène à des juges devant lesquels il plaidait et qui ne prêtaient pas d'attention à la cause. C'est ce que rapporte Suidas, dans deux passages de son *Lexique*.

2. « Mezz' uomo e mezzo capra, e tutto bestia. » (*Pastor fido*, acte II, sc. 6.)

III. CARLOS BOYL

D. Cárlos Boyl Vives de Canesmas, *olim* de Arenos, seigneur de la ville de Masamagrell, appartenait au groupe valencien des adeptes de la *comedia nueva*. Membre de l'Académie des Nocturnes, auteur de quelques poésies de circonstance et de quelques œuvres dramatiques dont on ne connaît guère que *El marido asegurado*, l'une des comedias du *Norte de la poesía española* qu'a réimprimées Mesonero Romanos (tome 1er des *Drámaticos contemporáneos á Lope de Vega*), cet estimable amateur occupe une petite place dans l'histoire du théâtre espagnol à cause de la pièce ci-dessous reproduite et qui, avec l'*Apologético*, sert d'introduction au recueil du *Norte*, publié par Aurelio Mey à Valence, en 1616. L'intérêt du romance de Boyl réside dans la précision des recettes qu'il donne au licencié peut-être imaginaire qui désirait connaître les secrets du nouvel art.

Voici une analyse du morceau dont l'ordonnance laisse à désirer et dont plusieurs passages assez mal écrits ne dévoilent qu'imparfaitement la pensée de l'auteur.

Versification (v. 25-40; 53-56; 81-84). Le vers normal de la comedia est, d'après Boyl, l'octosyllabe en couplets de dix vers *(redondillas... de a diez)* : il faut cent de ces couplets pour un acte *(cada jornada... cien)*[1]. On a lieu d'être surpris de l'entendre parler ici de dizains, car dans *El marido asegurado* il n'emploie que deux formes de *redondillas* : d'abord et presque constamment la *quintilla* du type le plus ordinaire *(ababa)*, puis très rarement la *cuarteta (abba)*. Concevait-il ses *quintillas* comme formant des dizains? La *copla real*, en effet, se compose de deux *quintillas* qui peuvent avoir le même arrange-

1. Boyl était un peu plus généreux que le disciple chéri de Lope, D. Juan Pérez de Montalban : « Cada jornada deve constar de tres scenas, que vulgarmente se dizen salidas. A cada scena dava Montalban trecientos versos, porque dezia que novecientos eran circulo suficiente a cada jornada. » (José Pellicer, *Idea de la comedia de Castilla*, dans *Lagrimas panegiricas á la temprana muerte del... Doctor Juan Perez de Montalban*, Madrid, 1639.)

ment de rimes : la vraie *décima*, au contraire, doit varier dans ses deux parties l'ordre des rimes, par ex : *abbaa-ccddc* [1]. Boyl recommande ensuite de « diviser une *redondilla* en demandes et en réponses », c'est-à-dire de ne pas faire parler par couplets entiers chacun des interlocuteurs, ce qui serait d'une symétrie et d'une monotonie choquantes. Dans *El marido asegurado* (acte Ier), il donne un exemple de son précepte :

MENANDRA

Esposo, ¿cómo has dormido
Esta noche?

MANFREDO

Descansado.

MENANDRA

Y, ¿cómo estás?

MANFREDO

Con enfado.

MENANDRA

¿Quién te le da?

MANFREDO

Tu partido.

Cette recommandation nous prouve qu'à Valence on en était encore à l'*abécé* du métier. En dehors des *redondillas,* il ne tolère pas grand'chose. Il faut, dit-il, éviter les tercets et les stances, et par stances il entend sans doute les octaves et peut-être les *silvas*. Il ne permet de plus qu'un sonnet et qu'un romance. C'est, en effet, ce qu'on trouve dans *El marido asegurado :* un romance dans le deuxième acte *(Sabrás pues, Manfredo amigo...)* et un sonnet dans le troisième. Enfin, s'il s'agit d'exprimer un sentiment de « grande tristesse », un morceau chanté sera bien accueilli du public ; et de ce précepte nous avons encore un exemple dans la comedia de Boyl (acte III), lorsque Menandra demande à sa suivante de lui chanter « le romance le plus triste qu'elle sache » ; en somme, on le voit,

1. Il est à remarquer que le Rengifo de 1592 ne dit rien de la *décima,* il ne connaît que la *copla real.*

la versification recommandée par le poète valencien est notablement plus pauvre que celle de l'*Arte* de Lope.

Style (v. 65-80). Pas trop de pensées ni de sentences, point de réflexions à propos de n'importe quel incident, car ainsi l'on fatigue le public qui n'est plus capable de les goûter quand une occasion se présente vraiment de remonter le ton du discours. Il y a des rôles bas, ceux du valet, de la soubrette, de l'écuyer et de la duègne, auxquels il faut prêter le langage de leur condition sociale.

Composition (v. 45-52; 57-64; 85-100). Au précepte d'Horace « nec quarta loqui persona laboret », Boyl substitue : *quatro figuras en peso.* — La règle de la « suspension de l'intérêt » est très formellement posée : *la suspension hasta el fin;* toutes les parties du drame doivent être étroitement liées et rien ne doit finir avant le troisième acte. Boyl cite comme modèle du procédé le roman de *Théagène et Chariclée;* il s'est souvenu ici d'un passage du *proësme* de notre Amyot qu'il avait lu dans la version espagnole : « Y cierto la disposicion es singular, porque comiença en la mitad de la Historia, como hazen los poetas heroycos, lo qual causa de *prima facie* una grande admiracion a los lectores, y les engendra un apassionado desseo de oyr y entender el comienço, y todavia los atrae tambien con la *ingeniosidad* de su cuento, que no entienden lo que han leydo en el comienço del primer libro hasta que veen el fin del quinto, y quando alli han llegado, aun les queda mayor deseo de ver el fin que antes tenian de ver el principio. *De suerte que siempre el entendimiento queda suspenso hasta que viene a la conclusion*[1]. » — Unité de lieu *(negocio... que... dentro una casa acontesca)* décrétée en vertu des « règles comiques ». — Éviter les répétitions et les trop longs monologues, qui font qu'on siffle ceux qui les prononcent.

Sujets (v. 101-132). L'amour et le courage guerrier, voilà les sujets essentiels; mais il ne faut pas exagérer ces sentiments de peur de verser dans le genre larmoyant ou dans le genre san-

1. *Historia Ethiopica trasladada de frances en vulgar castellano por un secreto amigo de su patria y corrigida segun el griego por el mismo, dirigido al ilustrissimo señor Don Alonso Enriquez abad de la villa de Valladolid.* Anvers, 1554.

guinaire. Cela posé, « on choisira un sujet qui assure le succès de la pièce en se souvenant que ceux qui réussissent le mieux sont : ou un homme loyal qui se donne pour traître, quoique on lui en veuille de cette feinte, ou un homme persécuté qui n'a que du dédain pour son persécuteur, ou un homme que la fortune favorise ou maltraite à son gré, ou un généreux Alexandre », etc. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ni bien traduit les vers 115 à 118.

PARTIES ACCESSOIRES DU DRAME (v. 133-148). La comedia comporte des morceaux chantés, des prologues et des intermèdes. Boyl dit qu'il vaut mieux que ces accessoires ne soient pas de l'auteur de la pièce principale; il convient de les demander aux spécialistes : le texte (*letra*) des chansons à D. Gaspar Mercader, un poète valencien, membre de l'Académie des Nocturnes, auteur du *Prado de Valencia;* les *loas* à Luis Ferrer; le reste au *culto* Ricardo de Turia.

GENRES DE COMEDIAS. Boyl n'en distingue que deux : les pièces d'intrigue et de mœurs contemporaines *(comedias de capa y espada)*, et les pièces à machines et de caractère religieux *(de divinas apariencias);* les premières s'adressent au public des salons *(salas)*, les autres, au public populaire du théâtre.

Del mismo Don Carlos BOYL
a un licenciado que deseava hazer comedias.

ROMANCE

Señor licenciado, cure
las cataratas que ciegan
los ojos que en la memoria
dan luz a la inteligencia;
porque, curadas, abive
su vigilante Minerva,
si es que desea saber
el arte de hazer comedias.
La comedia es una traça,
que desde que se comiença,
hasta el fin, todo es amores,
todo gusto, todo fiestas.
La tragicomedia es
un principio cuya tela
(aunque para en alegrias)

en mortal desdicha empieça.
La tragedia es todo Marte,
todo muertes, todo guerras,
que por esso a las desgracias
las suellen llamar tragedias.
La comedia antiguamente
tenia coros y scenas,
pasos y autos; pero agora
en tres jornadas se encierra,
y cada jornada tiene
cien redondillas, aunque estas
son de a diez, porque con esto
ni corta, ni larga sea.
De tercetos y de estanças
ha de huir el buen poeta;
porque redondillas solo
admiten hoy las comedias.
Partir una redondilla
con preguntas y respuestas,
a qualquier comedia da
muchos grados de excelencia;
puesto que hay poetas hoy
avaros con tantas veras,
que hazen (por no las partir)
toda una copla mal hecha.
No le ha de doler borrar
una y otra escrita scena;
que quien algunas no borra
lexos està de la emienda.
Quatro figuras en peso
han de llevar su quimera,
porque es de mas artificio
con esto el enredo della.
Hazer la postrer jornada
sin acabar la primera,
es señal de que la traça
tiene mucho de perfeta.
Un romance y un soneto
pide solo la que es buena,
lo demas es meter borra
para hinchir vasios della.
La propiedad de su enredo
(segun las comicas reglas)
negocio ha de ser que acaso
dentro una casa acontesca.
Segunda ni media vez
relatar acaso en ella
lo que se ha dicho al principio,
maraña es de ingenio agena.
El lenguaje el mas castizo,

y un pensamiento o sentencia,
entre quatro redondillas
bien se escucha y mejor suena.
Porque dezir de ordinario,
tras una y otra quimera,
uno y otro pensamiento,
cansa al gusto, y no se lleva.
Y en ocasion de apretar
un paso de mas alteza,
no le logra la costumbre
cansada de oyr sentencias.
El lacayo, y la fregona,
el escudero y la dueña,
es lo que mas en efeto
a la boz comun se apega.
Una letra, en ocasion
de un paso de gran tristeza,
al vulgo mientras se canta
embuelto en silencio eleva.
Salir un comico solo
contando una larga arenga,
es ocasion para que
con silvos dentro se buelva.
Que solo quien solo sale,
por no cansar, en tres letras,
su razon ha de dezir,
y, si en menos, no lo yerra.
La suspension hasta el fin,
el autor de Clariclea *(sic)*
en Teagenes confirma
lo que en esto el gusto alienta.
Que conocer al principio
los sucesos del fin della,
ni es de mano artificiosa,
ni es obra de ingenio llena.
Algunos por varios modos
amor sin guerras condenan,
y otros guerras sin amor :
ay de quien tal gusto templa!
Ellas pues havran de ser
ni tan bravas ni tan tiernas
que den por uno en lloronas.
y den por otro en sangrientas.
Despues, Licenciado mio,
que estas reglas y artes sepa,
un sugeto escogera
que dè nombre a su comedia.
Supuesto al fin que el mayor
de los que el aplauso aprueva,
es ver fingir un traydor

un leal, aunque le ofendan;
un perseguido de quien
la persecucion desdeña;
un hómbre a quien la fortuna
o le sube, o le atropella;
un dadivoso Alexandro,
una Eriphile avarienta,
un cruelissimo Neron,
una piadosa Phedra:
porque destas circunstancias
el emphasis que se muestra
suspende, y la suspension
de un cabello al vulgo cuelga.
Luego de otros atributos
al panal de sus colmenas
el abeja de su ingenio
pondra en la mas alta esphera.
Letras, loas y entremeses
buscara de mano agena,
porque la propia de todos
como propia se condena.
De don Gaspar Mercader,
conde de Buñol, las letras
seran, porque siendo suyas
tendran gracia y seran buenas.
Las loas del gran Ferrer
que ha de governar Valencia,
el divino don Luys
doctissimo en todas sciencias.
El verso conceptuoso,
y las quintillas perfetas
del culto Ricardo busque,
pero no afecte su estrella.
Y al fin, fin, de espada y capa
dara a las salas comedias,
y al teatro para el vulgo
de divinas apariencias.
Estos los compendios son
de las artes de mi escuela;
aprendalos y saldra
fino comico cometa,
Ser esto verdad le juro
por las mas que humanas letras
del *arte amandi* de Ovidio,
que assi juran los poetas.

Ces apologies, ou justifications, de la comedia qu'on vient de lire ne sont pas les seules qu'on pourrait produire; il y en a d'autres du commencement du XVIIe siècle, celles par exemple

d'Alfonso Sánchez et du *montañés* Francisco de la Barreda, qui ont été fort bien analysées par M. Menéndez y Pelayo. J'ai néanmoins préféré m'en tenir à celles de Tirso, de Ricardo de Turia et de Boyl, parce qu'elles émanent d'hommes du métier qui ont su joindre la pratique à la théorie, et qu'elles ont quelque chose de jeune, de prime-sautier, de spirituel et de gai, un air de fète, un son de triomphante fanfare : on sent que ces Espagnols étaient heureux et fiers de posséder un genre bien à eux, d'avoir créé une forme de théâtre dont aucune autre nation ne pouvait leur disputer l'invention. Et jamais le contentement ingénu des émules de Lope ne s'est mieux exprimé que par la bouche d'une *dama* de Tirso, la D[a] Serafina du *Vergonzoso en Palacio,* dans une de ces tirades fringantes et fougueuses dont le gentil poète avait le secret :

En la *comedia* los ojos
¿ No se deleitan y ven
Mil cosas que hazen que esten
Olvidados sus enojos?
La música ¿ no recrea
El oido, y el discreto
No gusta alli del concelo
Y la traza que desea?
Para el alegre, ¿ no ay risa?
Para el triste, ¿ no ay tristeza?
¿ Para el agudo agudeza?
Alli el necio, ¿ no se avisa?
El ignorante, ¿ no sabe?
¿ No hay guerra para el valiente,
Consejos para el prudente,
Y autoridad para el grave?
Moros hay, si quieres moros;
Si apetecen tus deseos
Torneos, te hazen torneos;
Si toros, correran toros.
¿ Quieres ver los epitetos
Que de la comedia he hallado?
De la vida es un traslado,
Sustento de los discretos,
Dama del entendimiento,
De los sentidos banquete,
De los gustos ramillete,
Esfera del pensamiento,

Olvido de los agravios,
Manjar de diversos precios,
Que mata de hambre a los necios
Y satisface a los sabios[1].

Mais qu'aurait dit Schack, qui malmène si fort et avec si peu de goût et de vraie intelligence notre théâtre classique et nos préceptistes, s'il avait pu savoir que c'est au pays des Règles qu'est due l'une des plus anciennes et incontestablement la plus forte et la plus hardie des dramaturgies *romantiques* du XVIIe siècle? J'ai eu l'occasion de citer précédemment le *Traité de la disposition du poème dramatique* attribué à Durval, écrit destiné à combattre les théories des « Savants » et des « Réguliers » surtout en ce qui concerne les « vingt-quatre heures », quoi qu'il touche en passant à bien d'autres questions et témoigne d'un esprit singulièrement clairvoyant et ouvert. Mais avant ce traité, nous avions mieux, et dès 1628 le théâtre libre en France possédait sa poétique. J'entends parler de la préface que François Ogier a mise à la seconde édition de la tragicomédie de *Tyr et Sidon* de Jean de Schelandre : morceau des plus remarquables, autant par la connaissance solide et vraiment méritoire pour l'époque des conditions du théâtre antique, que par la justesse de ses aperçus sur les destinées du théâtre moderne[2].

Ainsi, à propos de l'unité de temps, Ogier montre que les anciens, pour n'avoir « rien voulu représenter que les seuls événements qui peuvent arriver dans le cours d'une journée », sont « tombez en deux fautes aussi importantes que celles qu'ils vouloient fuyr » : l'une de ces fautes est qu' « ils font eschoir en un mesme jour quantité d'accidens et de rencontres qui, probablement, ne peuvent estre arrivez en si peu d'espace »; l'autre est qu'ils sont « contraints d'introduire à chaque bout de champ des messagers, pour raconter les choses qui se sont passées les jours précédents, et les motifs des

1. Acte II, sc. 14.
2. La préface d'Ogier, réimprimée dans le tome VIII de l'*Ancien Théâtre français* de la *Bibliothèque elzévirienne*, a été brièvement analysée par Victor Fournel, *La littérature indépendante et les écrivains oubliés*, Paris, 1862, p. 20.

actions qui se font pour l'heure sur le théâtre ». D'ailleurs, les anciens ont parfois violé eux-mêmes leurs règles, et il cite l'*Antigone* de Sophocle et le *Heauntontimoroumenos* de Térence qui dépassent la limite du temps. Ces transgressions à la vérité sont rares, parce que les anciens considéraient que « leurs tragédies faisoient une partie de l'office des dieux et des ceremonies de la religion » et que leurs poètes « désirant d'emporter le prix destiné à celui qui auroit le mieux rencontré, s'obligeoient d'escrire à l'appetit et au goust du peuple et des juges, qui, sans doute, eussent refusé d'admettre au nombre des contendans celui qui n'eust gardé les formes d'escrire observées en telles occasions auparavant luy »; mais ces raisons-là n'existant pas pour nous, ne nous lient point :

La poesie, et particulierement celle qui est composée pour le theatre, n'est faite que pour le plaisir et le divertissement, et ce plaisir ne peut proceder que de la variété des evenements qui s'y representent, lesquels ne pouvant pas se rencontrer facilement dans le cours d'une journée, les poètes ont esté contraints de quitter peu à peu la practique des premiers qui s'etoient resserrez dans des bornes trop estroites; et ce changement n'est pas si nouveau que nous n'en ayons des exemples de l'antiquité...

Et je dis que l'ardeur trop violente de vouloir imiter les anciens a fait que nos premiers poètes ne sont pas arrivez à la gloire ny à l'excellence des anciens. Ils ne consideroient pas que le goût des nations est different aussi bien aux objects de l'esprit qu'en ceux du corps, et que, tout ainsi que les Mores, et sans aller si loing, les Espagnols, se figurent et se plaisent à une espèce de beauté toute differente de celle que nous estimons en France, et qu'ils desirent en leurs maistresses une autre proportion de membres et d'autres traits de visage que ceux que nous y recherchons, jusques là qu'il se trouvera des hommes qui formeront l'idée de leur beauté des mesmes lineamens dont nous voudrions composer la laideur; de mesme il ne faut point douter que les esprits des peuples n'ayent des inclinations bien differentes les unes des autres, et des sentiments tout dissemblables pour la beauté des choses spirituelles, telle qu'est la poësie...

Il ne faut donc pas tellement s'attacher aux methodes que les anciens ont tenues, ou à l'art qu'ils ont dressé, nous laissant mener comme des aveugles; mais il faut examiner et considerer ces methodes mesmes par les circonstances du temps, du lieu et des personnes pour qui elles ont esté composées, y adjoustant et diminuant pour les

accommoder à nostre usage, ce qu'Aristote eust avoué : car ce philosophe, qui veut que la supresme raison soit obeie par tout, et qui n'accorde rien à l'opinion populaire, ne laisse pas de confesser en cet endroit que les poètes doivent donner quelque chose à la commodité des comediens pour faciliter leur action, et ceder beaucoup à l'imbecillité et à l'humeur des spectateurs. Certes, il en eust accordé bien davantage à l'inclination et au jugement de toute une nation, et s'il eust faict des loix pour une pièce qui eust deu estre representée devant un peuple impatient et amateur de changement et de nouveauté comme nous sommes[1], il se fust bien gardé de nous ennuyer par ces narrez si frequents et si importuns des messagers, ny de faire reciter près de cent cinquante vers tout d'une tire à un chœur, comme fait Euripide en son Iphigénie en Aulide...

On le voit, nous n'avons rien à envier aux indépendants d'outre-monts, aux défenseurs les plus décidés du théâtre libre. Seulement, en Espagne, ce sont les novateurs qui ont triomphé et fait prévaloir leur comedia; chez nous, malgré quelques velléités d'indépendance, nous nous sommes courbés pendant deux siècles sous le joug des Règles, dont on peut bien dire qu'elles ont été la cause de certains défauts et aussi de beaucoup de grandes beautés du théâtre français classique.

ALFRED MOREL-FATIO.

1. Ceci répond bien à la *cólera española* de Ricardo de Turia.

BIBLIOGRAPHIE

Antonio Blázquez, *Descripción de España por Abu-Abd-Alla-Mohamed-al-Edrisi, obra del siglo XII.* Madrid, Depósito de la Guerra, 1901, in-8° de 64 pages.

M. Antonio Blázquez a eu l'excellente idée de publier à part tout ce qui, dans la géographie d'Al-Edrisi, concerne l'Espagne musulmane: idée qu'avait eue jadis Saavedra (cf. ses articles sur la *Geografía de España del Edrisi* dans le *Boletín de la Sociedad geográfica* de Madrid, t. X-XIV et XVIII), et que son vaillant ami vient de mener à bonne fin. Un index complète le travail. Tout ce qui concerne l'Espagne chrétienne a été traduit par Saavedra dans le tome XXVII de la Société de géographie de Madrid. Nous signalons à ce propos les renseignements géographiques contenus chez Qazwînî, trop peu connus en France et en Espagne (édit. Jacob, 1896). Je n'apprends à personne que ces textes des écrivains arabes ont souvent permis de compléter ou de comprendre les notions laissées par les géographes romains eux-mêmes. Voyez, par exemple, pour la question d'Iliberris, *Corpus*, II, supplément, pages 882 et 883. C. J.

Crónica troyana, códice gallego del siglo XIV de la Biblioteca nacional de Madrid con apuntes gramaticales y vocabulario por **D. Manuel R. Rodriguez**. *Publícalo á expensas de la Excma. Diputación de esta provincia* **Andrés Martinez Salazar**. Vol. I, XVI-366 pages; vol. II, 368 pages petit in-f°. La Coruña, 1900.

Cette belle publication, qui fait grand honneur au patriotisme de la députation provinciale de La Corogne, ainsi qu'aux deux érudits qui l'ont menée à bonne fin, nous offre une version galicienne de la traduction castillane du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte More, exécutée par ordre d'Alphonse XI, et qui ne fut terminée que sous le règne de Pierre le Cruel, en 1350. Les éditeurs ont complété le manuscrit de la Bibliothèque de Madrid (fonds Osuna), auquel manquent quelques feuillets, par des emprunts à un manuscrit mi-partie galicien et castillan appartenant à M. Menéndez y Pelayo et à un autre manuscrit du texte castillan conservé à l'Escorial. L'introduction

de D. Andrés Martínez Salazar donne tous les renseignements nécessaires sur le manuscrit galicien qu'il publie, et qui fut exécuté en 1373 par Fernán Martis, chapelain de D. Fernán Pérez de Andrade, seigneur de la Corogne, de Betanzos et de Pontedeume, et à la demande de ce puissant personnage. L'étude grammaticale et le glossaire dus à D. Manuel R. Rodríguez, travaux d'autant plus méritoires que leur auteur est aveugle, rendront certainement de bons services, quoiqu'ils ne soient pas exécutés selon la méthode aujourd'hui usitée.

L'éditeur, M. Martínez Salazar, s'est expliqué sur son système de transcription qui nous semble généralement louable et dont l'exactitude peut être en partie contrôlée, et par l'examen du fac-similé d'un passage répondant aux pages 150 à 153 du tome Ier de l'édition, et par la publication de quelques morceaux du manuscrit de Madrid due à M. Jules Cornu[1]. Ce dernier éditeur a conservé quelques signes graphiques que son émule n'a pas jugé à propos de reproduire, notamment les accents qui marquent deux voyelles consécutives : *sóó, mandá*, etc.; il a parfois résolu autrement certaines abréviations, par exemple *pera* et non *para*, mais je crois qu'en somme l'édition de la Corogne peut inspirer confiance.

Une étude sur les diverses versions de l'*Histoire troyenne*, telle que l'ont traitée et connue les Espagnols du moyen âge, eût été l'introduction toute naturelle de ce livre. M. Menéndez y Pelayo, qui s'en était chargé, n'a pas pu la terminer à temps, mais nous comptons bien qu'il n'a pas renoncé à son projet. Les rapports des versions manuscrites entre elles et avec la *Crónica troyana* imprimée soulèvent diverses questions qui n'ont pas été résolues, et que M. A. Mussafia, dans son premier et excellent travail, n'a pu qu'indiquer, faute de renseignements. C'est cet éminent érudit, on le sait, qui a identifié le *Beneyto de Santa Maria*, signalé par Amador de los Rios, avec Benoît de Sainte More et ses déductions resteront le point de départ de tout ce qu'on écrira désormais sur ce sujet. A. M.-F.

Los Moriscos españoles y su expulsión. Estudio histórico-crítico, por **D. Pascual Boronat y Barrachina, Pbro.**, con un prólogo del **Excmo. Sr. D. Manuel Danvila y Collado.** Tome I, LIX-690 pages; tome II, VII-744 pages in-4°.

Cet ouvrage considérable sur la condition des musulmans en Espagne, particulièrement de ceux qui furent soumis, après l'achèvement de la reconquête, à la domination chrétienne, a paru à peu près en même temps que le livre, fort important aussi, de M. Lea, *The*

1. *Estoria Troyãa acabada era de mill et quatroçentos et onze annos (1373). Extraits du ms. de la Bibliothèque de Madrid I-i-67, publiés par* J. Cornu (*Miscellanea linguistica*, publ. en l'honneur de M. G. Ascoli. Turin, 1901).

Moriscos of Spain (Philadelphia, 1901, 1 vol. in-8°). Les deux auteurs ne s'accordent pas dans leurs conclusions : M. Lea condamne, M. Boronat excuse l'expulsion des Morisques de 1609; mais l'un et l'autre ont très consciencieusement étudié leur sujet, et l'ecclésiastique espagnol a de plus le mérite d'avoir fait connaître un grand nombre de documents du plus haut intérêt, qui jettent beaucoup de lumière sur les rapports entre l'Église et l'État pendant la longue campagne entreprise contre les Morisques, sur la situation économique des pays où l'élément musulman était le plus abondamment représenté, sur les conséquences en matière financière et agricole de l'expulsion. L'ouvrage de M. Boronat est précédé d'une longue introduction due au savant historien D. Manuel Danvila, qui avait déjà traité la question dans une série de conférences données à l'Ateneo de Madrid (*La expulsión de los Moriscos españoles. Conferencias pronunciadas en el Ateneo de Madrid,* Madrid, 1889, 1 vol. in-8°).

Je ne ferai qu'une observation à propos d'un mémoire en seize articles rédigé dans les premières années du XVIIe siècle par Gómez Dávila, partisan résolu de l'extermination des Morisques, et auquel M. Boronat attribue une grande importance parce que ce Gómez Dávila n'aurait été autre que le deuxième marquis de Velada, grand maître de la maison de Philippe III. Cette identification n'est pas admissible. L'auteur du mémoire ou des *Discursos,* dont Marco Guadalajara a inséré un résumé dans sa *Memorable expulsion* (Pampelune, 1613), se donnait lui-même, et cela suffit pour le distinguer du marquis de Velada, le nom de « Don Gomez Davila de las Ruelas, natural de Toledo », comme on le voit dans un mémoire un peu différent de celui qu'a analysé Guadalajara, mais qui porte sur la même question. J'en donnerai les extraits suivants, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, parce que plusieurs des accusations qu'il porte contre les Morisques se retrouvent presque à la lettre dans le *Coloquio de los perros,* et qu'il serait donc possible que Cervantes eût connu le factum du terrible *arbitrista,* qui devait être un personnage assez obscur, mais dont les idées reflètent bien l'opinion de la masse.

Don Gomez Davila de las Ruelas, natural de Toledo, digo que... en España ay tanta division de nombres de gentes que parece que como ay division en los nombres, la ay en la religion. En el Reyno de Portugal ay christianos nuevos, que ellos mesmos se llaman assi de la nacion, y como tales hazen sus juntas y tienen sus pretensiones. Ay tambien en España otros que se llaman Christianos nuevos, que descienden de Moros, unos se llaman Mudexares, otros se llaman Tangarinos, otros se llaman Granadinos : y aunque todos se llaman Christianos, viven de tal suerte que su proceder y vivir es con grande escandalo que causan a los fieles y Catolicos Christianos, y los tenemos por sospechosos en la Fê, pues a muchos dellos, y a los mas en general, no se les administra el Sanctissimo Sacramento, la Missa oyen compelidos con la pena que por no oyrla se les lleva; el llevarles muchas vezes

la pena de dos reales por no oyr la Missa parece que es darles licencia para que no la oyen con que paguen dos reales, y por el consiguiente para que esten siempre en pecado mortal, ò le puedan hazer cada vez que no oyen la Missa; las confessiones hazen de la mesma suerte : jamas oyen el oficio Divino, oyen sermones, andan Estaciones, ganan Jubileos, ni van en Romerias. Con esto causan grande escandalo, con la division de los nombres debaxo de titulo de Christianos; dan a entender que ay division en los ritos, y con esso causan temor de gran levantamiento. Son sobrios en el comer y bever, y esto les causa larga vida, no son los suyos y las suyas clerigos. frayles ni monjas, las mugeres dellos se casan temprano, y las que embiudan moças luego se tornan a casar. porque no se pierda su generacion, no van a la guerra, estan mui aliados y conformes entre si, y assi ni la guerra ni pendencias ni la mar, porque no son marineros, los consume, antes este pueblo con estas cosas va en grande aumento.

Han se metido en trato de peso y medida y cosa viva y con esto ganan mucho y ahorran mucho, trabajan poco, que les causa poco gasto, larga vida y mucho ahorrar de hazienda, de manera que van creciendo en numero y en riquezas, que son cosas que el ver que no son verdaderamente Christianos, nos haze vivir con escandalo y que justamente temamos cierto y averiguado levantamiento suyo.

La conservacion de la lengua en el Reyno de Valencia y los Granadinos en Castilla, y el embiar los de Aragon, que no la tienen, sus hijos a que la aprendan adonde la ay para que les sepan leer su Alcoran, y el ver generalmente por los caminos, en las ventas y mesones, publicamente que no comen tozino, ni de lo que adereçan en sus ollas los Christianos viejos porque estan guisadas con ello, causa general escandalo por ser cosa publica, juntamente con que en general no beven vino. Ay en Castilla particulares lugares, como son Hornachos, Bustillo, Magazela y otros, que escandaliza tanto su republica quanto a todo el Reyno es notorio, por los muy ordinarios castigos que el Santo oficio y la justicia real en la gente dellos haze por su mal vivir y proceder...

Es tan notorio, sabido y averiguado que los de unos Reynos se cartean con los de los otros, que aviendo yo dado un memorial al Rey N.-S. don Felipe Segundo que esta en el cielo... que aviendo yo dado el dicho memorial sobre esta materia a su Magestad, llevando la copia del conmigo, estando en una venta dos leguas y media de la ciudad de Valencia, le ley a un clerigo amigo mio que alli topè, y tornadole a poner en una bolsa de arzon en que le llevava, y colgadola en un clavo junto a mi, un morisco que servia la venta me sacò el memorial de la dicha bolsa, y le embiò a los Granadinos de Castilla, y esto se yo por que al Licenciado Zavallos, un hijodalgo regidor de la ciudad de Toledo en el estado de los Cavalleros, se le llevò el procurador de los Christianos nuevos granadinos porque era su abogado, y el conde de los Arcos le vio en su poder y le conocio por mi letra, porque yo se la avia enseñado...

Et D. Gómez Dávila termine par un appel au massacre général qui est exprimé exactement comme dans le quinzième de ses discours cités par Guadalajara : « Concertemonos todos y hagamos en ellos un Vesper Siciliano, porque no le hagan ellos en nosotros. »

A. M.-F.

Emporio científico é histórico de organografía musical antigua española, por **Felipe Pedrell**. Barcelona, Juan Gili, 1901, 147 pages in-12°.

Précieux manuel historique des instruments de musique usités en Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'auteur, que connaissent déjà les lecteurs de notre *Bulletin*, est un musicien et un érudit consommé, qui connaît à fond l'histoire musicale de l'Espagne; il a résumé ici le fruit de longues recherches dans les livres et les documents d'archives pour le plus grand profit des profanes qui ont besoin d'être guidés en ces matières par des spécialistes.

Je me permettrai deux questions. Qu'entend-on au juste en Espagne par *trompa de Paris* (instrument qui ne figure pas dans le manuel de M. Pedrell)? Est-ce la guimbarde, comme semble l'indiquer la définition d'Oudin : « Trompe qu'on joue entre les dents et avec le doigt? » Le poète Antón de Montoro, au xve siècle, oppose la *trompa de Paris* au son de *las trompetas* (n° XIII de son *Cancionero*, éd. Cotarelo). Dans une note de la page 120, M. Pedrell s'occupe de l'*aoi* de la *Chanson de Roland*, de l'*eya* de Berceo, du *sus eia* du chant des pèlerins de Saint-Jacques. A ce propos, je lui demanderai son avis sur les *regujios* dont parle Juan de la Cueva dans son *Egemplar poético* et qu'il dérive des chants des anciens Goths. Notre savant collaborateur, M. Cuervo, m'avait, il y a plusieurs années, suggéré un rapprochement avec le *ixuxu* des Asturiens, cri prolongé qui accompagne la *danza prima* : on voudrait avoir à ce sujet l'opinion d'un savant aussi compétent que M. Pedrell. A. M.-F.

Historia de la literatura española desde los orígenes hasta el año 1900 par **Jaime Fitzmaurice-Kelly**, *traducida del inglés y anotada por* **Adolfo Bonilla y San Martin**, *con un estudio preliminar por* **Marcelino Menéndez y Pelayo**. Madrid, La España Moderna, [1901], XLII-613 pages in-8°.

Quand il eut fini son *Histoire de la littérature anglaise*, Taine pensa un moment entreprendre dans le même esprit et avec la même méthode une histoire de la littérature espagnole. Le tempérament espagnol l'attirait et la forte saveur de terroir de ce qu'il avait lu des auteurs les plus représentatifs d'outre-monts l'avait extraordinairement captivé. Détourné par d'autres travaux, il renonça à son dessein, mais indiqua le sujet à Anatole France, qui n'en fit rien. M. Bergeret a cueilli d'autres lauriers. Certes si Taine nous avait donné pour l'Espagne un pendant à sa *Littérature anglaise*, nous aurions un très beau livre de plus, et notre public lettré ne serait pas contraint de deman-

der à un Américain du nord et à un Anglais ce qu'il lui importe de connaître des choses littéraires d'Espagne. L'Américain, c'est-à-dire Ticknor, commence à vieillir; son Moyen-Age, déjà fort insuffisant quand il l'écrivit, n'a plus aujourd'hui la moindre valeur, et ses derniers chapitres sur la période moderne ne nous mènent pas assez loin : il ne subsiste vraiment de son histoire que le milieu (xvie-xviiie siècles) où l'on trouve encore à se renseigner utilement. Par malheur, Ticknor, dont il faut admirer le zèle si méritoire et l'information étendue et précise, — « el nunca bastante alabado Ticknor, » a dit Menéndez y Pelayo, — n'était pas un esprit supérieur : son grand livre le laissait entrevoir, ses lettres et souvenirs de voyages le prouvent surabondamment. En fait d'ouvrages dus à des écrivains nationaux, nous n'avons, après le *Manual* de Gil y Zarate, estimable mais terne, bien sommaire et bien arriéré, que la terrible *balumba* d'Amador de los Rios qui a écrasé son auteur au milieu de la route[1]. Sans doute Menéndez y Pelayo nous donnera un jour cette histoire générale dont il a écrit déjà de très importants chapitres, et ce jour-là nous n'aurons plus rien à demander; en attendant, le lecteur studieux, mais qui ne peut se livrer à de longues et fastidieuses recherches, réclame un livre maniable, un résumé lisible, un guide exact et sûr.

C'est pour répondre à ce désir très légitime que M. Fitzmaurice-Kelly a redigé son ouvrage dont l'édition anglaise avait déjà bien réussi; il nous l'offre aujourd'hui en une version espagnole due aux soins de D. Adolfo Bonilla et qui a profité d'additions de l'auteur et du traducteur. L'entreprise, très recommandable, mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux lettres espagnoles. Sans doute le plus médiocre des érudits, embusqué dans ses études spéciales, trouverait ici à compléter et à corriger, mais il n'écrirait pas le livre. Une œuvre qui embrasse l'ensemble d'une littérature se condamne à être inégale : on ne peut tout savoir également bien. M. Fitzmaurice-Kelly, qui connaît certaines parties de la littérature espagnole très exactement, doit se résigner à donner prise à la critique pour d'autres parties, qu'il n'a fait qu'effleurer. Dans une préface à cette histoire, M. Menéndez y Pelayo a déjà signalé avec tact et mesure quelques points faibles, quelques lacunes; d'autres continueront cet erratum. Pour ma part, je dois dire que j'ai lu M. Fitzmaurice-Kelly avec plaisir et profit; je le louerai surtout d'avoir parfois établi d'heureux rapprochements entre les littératures espagnole et anglaise. Une littérature moderne de l'Europe occidentale n'est pas un phénomène spontané et isolé sans attaches avec ce qui l'entoure; on ne saurait en parler convenablement sans faire de fréquentes incursions sur les territoires voisins :

1. Je n'ai garde d'oublier pour l'époque moderne et contemporaine le livre plein de talent, mais un peu *einseitig*, du P. Blanco García.

l'Italie et la France, même l'Angleterre et l'Allemagne ne doivent jamais être perdues de vue. Il faut féliciter M. Fitzmaurice-Kelly de l'avoir compris; il a ainsi élargi le sujet et l'a rendu accessible à un plus grand nombre de lecteurs, qui lui sauront gré de ne pas s'être cantonné dans le milieu strictement national. A. M.-F.

Prim, par **H. Léonardon**. Paris, Alcan, 1901, 214 pages in-12.

Ce petit volume, qui fait partie de la collection « Ministres et hommes d'État », nous offre un portrait très vivant et très exactement posé du célèbre général, l'un des hommes d'État espagnols qu'il nous importe le plus de connaître en France à cause des maux qu'il nous a volontairement ou inconsciemment causés. L'information de M. Léonardon est aussi précise et complète qu'on pouvait le désirer pour une époque si récente : n'ayant point eu l'accès des archives qui nous révéleront peut-être un jour les mobiles de certains actes de Prim, il a dû se contenter des écrits contemporains, des mémoires, des journaux. De toute cette littérature, qu'il convient de manier avec circonspection et une critique toujours éveillée, M. Léonardon a fait un usage excellent, et il est résulté de son enquête intelligemment conduite un livre vraiment instructif, d'une lecture facile et même attachante. La personnalité du général ressort dans ces pages en traits fort nets, mais le milieu y est aussi décrit et expliqué : il le fallait, car notre public est bien ignorant des détails de la politique espagnole au XIXe siècle et se perd aisément dans l'imbroglio des partis qui se sont disputé le pouvoir sous le règne d'Isabelle II. Il y a dans la vie de Prim des épisodes qui nous touchent d'assez près : l'affaire du Mexique et les candidatures au trône d'Espagne après la révolution de 1868. M. Léonardon les a traités avec un soin particulier, et ce qu'il n'a pas pu dire dans ce livre où il devait se borner à l'essentiel, il l'a exposé avec plus de détails dans deux articles des *Annales des sciences politiques* de janvier 1901 et du tome LXXIV de la *Revue historique*, qui forment le complément nécessaire de cette remarquable étude d'histoire politique contemporaine. A. M.-F.

Anibal Echeverria i Reyes, *Voces usadas en Chile*. — *¿Solecismo Chileno?* — *Nociones de ortografía castellana.*

Les deux premières des brochures dont les titres précèdent datent de 1900, la dernière de 1897 : nous n'avons pu en prendre connaissance que récemment. Les *Notions d'orthographe castillane*, revêtues de l'approbation universitaire, ont pour but de fixer, pour les écoles primaires et les lycées du Chili, les règles de l'orthographe : elles tendent, avec les réserves ici nécessaires, à faire triompher la notation phonétique, et à établir pour chaque son distinct un seul signe gra-

phique. « *L'ortografía nazional,* » préconisée depuis longtemps dans la péninsule par D. Fernando Araujo, compte, à Santiago et à Valparaiso, des partisans actifs et convaincus, comme Carlos Cabezón, E. Salazar, K. Newman, etc. Sans aller aussi loin que ces réformateurs, M. Echeverria se permet cependant d'« insinuer quelques innovations qui pourront préparer le chemin pour les réformes futures ». — Dans *Solecismo Chileno,* l'auteur s'applique à défendre la légitimité de l'expression : se *vende* licores, qui avait été taxée d'incorrecte. Quoique l'usage classique paraisse certainement peu favorable ici à l'emploi du singulier, l'auteur montre que cette construction a été employée par de bons auteurs, qu'elle est courante en Espagne ainsi que dans tous les pays hispano-américains : il y voit le terme logique d'une évolution de la syntaxe castillane.

Le plus important de ces opuscules est le premier. Il se compose : 1° d'une bibliographie d'ouvrages relatifs à la langue espagnole en Amérique, qui enrichit sensiblement la liste, assez incomplète, donnée dans la *Filología castellana*, du C[te] de la Viñaza; 2° d'une étude de l'hispano-chilien (pp. 23-117), qui comprend quatre chapitres, la phonétique, la morphologie, la syntaxe et la lexicologie; 3° d'un dictionnaire (pp. 117-244) donnant tous les mots employés avec un sens ou une forme spéciale au Chili. — Nous ne saurions entrer dans l'étude détaillée et critique de cet ouvrage, composé d'une foule d'observations minutieuses, fruit d'une longue expérience. Il fournit une riche matière au phonéticien et au lexicographe ; en dehors de l'énumération méthodique des particularités purement chiliennes, il montre encore, si je ne me trompe, d'abord que le vocabulaire panaméricain — je veux dire celui qui, tout en s'écartant plus ou moins du castillan, est commun à toutes les républiques de langue espagnole — est plus considérable que l'on ne serait tenté de le croire ; et, en second lieu, que les déformations syntaxiques présentent, sur des points assez éloignés les uns des autres, des analogies qui ne sauraient être de pures rencontres fortuites : il serait intéressant, en les comparant entre elles, de rechercher les lois auxquelles elles obéissent. En rapprochant, par exemple, certains des *chilenismos* enregistrés par M. Echeverria, des *bogotanismos* étudiés dans l'ouvrage classique de R. Cuervo, les *Apuntes*, on constate des tendances identiques, des phénomènes phonétiques ou morphologiques, des usages syntaxiques, analogues ou même tout à fait semblables. En attendant cette grammaire comparée des dialectes hispano-américains, qui, toute proportion gardée, serait un pendant aux grammaires romanes de Diez ou de Meyer-Lübkre, on ne peut que souhaiter de voir se multiplier, sur tous les points du continent américain, des monographies aussi utiles et aussi bien informées que celle que nous a donnée M. Echeverria.

E. M.

Estudios histórico-artísticos relativos principalmente á Valladolid basados en la investigación de diversos archivos, por **Don José Martí y Monsó**, pintor, director de la Escuela de artes é industria de Valladolid. Valladolid, 1898-1901, XVII et 698 pages in-folio.

Ouvrage de la plus haute importance pour l'histoire de l'art espagnol des XVe, XVIe et XVIIe siècles (architecture, sculpture et peinture), particulièrement à Valladolid et dans la Vieille-Castille; il est plein de documents reproduits avec infiniment d'exactitude, plein de renseignements biographiques sur beaucoup d'artistes et une foule de personnages historiques, M. Martí ayant eu la bonne idée de donner *in extenso* les épitaphes des monuments qu'il décrit.

Jean Rotrous « Cosroès », seine Quellen und Nachahmungen, von **Arthur Ludwig Stiefel**. Berlin, W. Gronau, 1901, 120 pages in-8°.

L'auteur de cette dissertation sur les sources et les imitations du *Cosroès* de Rotrou, bien connu par ses travaux sur le théâtre espagnol, s'attache à démontrer que Rotrou a fait dans cette pièce des emprunts à une comedia de Lope, *Las mudanzas de fortuna y sucesos de D. Beltran de Aragon.*

Nuevo diccionario enciclopédico ilustrado de la lengua castellana, por **Miguel de Toro y Gómez**, con la colaboración para el « Diccionario biográfico, geográfico é histórico » de **Mario Roso de Luna**. Paris, 1901, A. Colin, VIII et 1036 pages in-8°.

Ce dictionnaire, rédigé sur le modèle du Petit Larousse, et qui contient pour la langue tous les mots de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie espagnole, rendra de bons services à toute une classe de lecteurs dans les pays de langue espagnole et aussi chez nous.

Diccionario español-francés, basado en la parte francesa sobre el gran diccionario de E. Littré y en la parte española sobre el diccionario de la lengua castellana, por **F. Corona Bustamente**. Paris, Hachette y C^ia, 1901, 1459 pages gr. in-8°.

Étant donné qu'il ne peut y avoir de bon dictionnaire de la langue castillane moderne, parce que les travaux lexicographiques préparatoires qui seuls permettraient de rédiger un inventaire à peu près complet de l'idiome n'existent pas, ce nouveau dictionnaire espagnol-français n'est pas plus mauvais que beaucoup d'autres; il est même sur certains points meilleur que certains autres. Comme dans les autres, on n'y trouve pas beaucoup de mots et de tournures de la

littérature contemporaine (sans parler du langage courant). Quand donc se mettra-t-on à dépouiller, au point de vue lexicographique, des auteurs tels que Galdós, par exemple, qui représentent le mieux le langage vivant de la seconde moitié du XIX[e] siècle?

Historia de España y de la civilización española, por **Rafael Altamira y Crevea**. Tomo II, Barcelona, Juan Gili, 1902, 570 pages in-8°.

Le second volume de cet important ouvrage comprend la quatrième et la cinquième époque (1252-1516). On y trouve, comme dans le premier volume, de nombreux chapitres consacrés aux institutions, à l'économie politique et sociale, à l'industrie, à l'art et aux lettres. L'illustration est en progrès.

Inventario de un Jovellanista, con variada y copiosa noticia de impresos y manuscritos, publicaciones periódicas, traducciones, dedicatorias, epigrafía, grabado, escultura, etc., por **Julio Somoza de Montsoriú**. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1901, 204 pages in-4°.

Ce travail bibliographique sort des concours institués par la Bibliothèque nationale de Madrid qui ont produit déjà un bon nombre de répertoires de la plus grande utilité. M. Somoza est un fervent de Jovellanos : en 1883, il avait publié un catalogue des papiers de l'Institut de Jovellanos à Gijón, et, en 1885, un petit volume fort intéressant : *Jovellanos, nuevos datos para su biografía*. Ce nouvel ouvrage complète les deux autres, et à voir tout ce qui subsiste encore des travaux et surtout de la correspondance de Jovellanos, on se prend à espérer que M. Somoza lui-même ou, à son défaut, quelqu'un d'autre suffisamment qualifié, entreprendra bientôt d'écrire une biographie détaillée et solidement documentée du célèbre Asturien.

Toledo en el siglo XVI, después del vencimiento de las Comunidades, par **el conde de Cedillo**. Madrid, Hijos de M. G. Hernández, 1901, gr. in-8°.

Étude historique qui a fait l'objet du discours de réception du comte de Cedillo à l'Académie de l'Histoire. On remarque parmi les « ilustraciones y documentos » des dissertations relatives à des coutumes tolédanes (*El Obispillo de San Nicolás*, par ex.), des relations des *autos de fé* de 1570 et 1571, un marché conclu entre le Greco (Dominico Theotocopuli) et le patron de la chapelle de San José pour l'exécution d'un retable, etc. A la suite de cette étude, une copieuse bibliographie des écrits de D. Pedro de Madrazo, que le comte de Cedillo a remplacé à l'Académie.

Carácter de la conquista y colonización de las Islas Canarias, por **D. Rafael Torres Campos.** Madrid, Depósito de la Guerra, 1901, gr. in-8°.

Discours de réception à l'Académie de l'Histoire. Cette dissertation bien documentée d'un savant économiste et géographe nous offre un tableau très intéressant des Iles Fortunées, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de Castille. A remarquer l'enquête minutieuse prescrite en 1477 par les Rois Catholiques au sujet des droits de l'État sur les îles.

Typographie ibérique du XVe siècle. Reproduction en fac simile de tous les caractères typographiques employés en Espagne et en Portugal jusqu'à l'année 1500. Avec notices critiques et biographiques, par **Conrad Haebler.** La Haye, M. Nijhoff, 1901, in-f°, 1re et 2e livraisons.

Cette belle publication remplacera avantageusement pour l'époque antérieure à 1501 l'ouvrage bien arriéré de Méndez, revu et complété par Hidalgo. M. Haebler commence par un chapitre sur les origines de la typographie, où, grâce à ses propres recherches et à l'admirable travail de D. Manuel Serrano y Morales sur l'imprimerie à Valence (voy. *Bulletin hispanique,* t. II, p. 47), il établit que l'introducteur de l'art de Gutenberg en Espagne fut Jacob Vizland, représentant à Valence avec son frère Philippe de la grande compagnie de commerce allemande Joushompis, et qu'il commença à imprimer dans cette ville en 1475 avec son associé Lambert Palmart, originaire de Cologne et dont M. Claudin a trouvé les traces dans les registres de la nation allemande de l'Université de Paris, où il fut reçu bachelier en 1466. Les autres imprimeurs dont il est parlé dans ces deux premiers fascicules sont : Alfonso Fernández de Cordova (1477-85), qui travailla pendant un temps à Valence avec Palmart; Mateo Flandro (1475), imprimeur à Saragosse; Antonio Martínez, Alonso del Puerto, Bartolomé de Segura (1477-86), imprimeurs à Séville; Nicolas Spindeler (1477-1506), qui imprima à Tortosa, Barcelone, Tarragone et Valence; plusieurs imprimeurs anonymes de Saragosse (1478-82); Henri Botel (1479-95), imprimeur à Lérida; imprimeur anonyme du monastère de Corpus Christi, à Luchente (1480); Pedro Posa (1481-1518), imprimeur à Barcelone; première imprimerie de Salamanque (1481-88); Antonio de Centenera (1482-92), imprimeur à Zamora; Salomon ibn Al-Kabiz (1482), imprimeur juif à Guadalajara; Mateo Vendrell (1483-84), imprimeur à Girone et à Barcelone; Alvaro de Castro (1483-85), imprimeur à Huete; Frédéric Biel de Bâle (1485-1517), imprimeur à Burgos; Nicolao Calafal (1485-87), imprimeur à Majorque; Elieser ben Alantausi (1485-90), imprimeur juif à Hijar, en Aragon; Juan Vasquez

(1486), imprimeur à Tolède; imprimeur anonyme de l'*Officium b. Mariae virg.*, à Valence (1486). Le texte bilingue (espagnol et français) de ces notices n'est pas toujours très correctement écrit, et il faut parfois quelques efforts pour saisir la pensée de l'auteur; quant aux planches, elles sont très satisfaisantes. L'ouvrage aura cinq fascicules. On souscrit chez Nijhoff, à la Haye, au prix de 20 francs le fascicule.

Esquisse d'une dialectologie portugaise. Thèse pour le doctorat de l'Université de Paris (Faculté des lettres), présentée par **J. Leite de Vasconcellos**. Paris, Aillaud et Cie, 220 pages in-8°.

Le savant linguiste, qui est en même temps un archéologue et un folk-loriste consommé, a demandé à l'Université de Paris la consécration de bien des années de labeur et de beaucoup d'excellents travaux qu'apprécient tous les romanistes. Ce diplôme n'ajoutera rien au mérite de M. Leite de Vasconcellos, mais nous sommes heureux qu'il l'ait sollicité : il a eu ainsi l'occasion de résumer en français un sujet qu'il connaît à fond. On trouvera dans ce livre une précieuse bibliographie dialectologique portugaise, une grammaire sommaire des dialectes portugais divisés en dialectes continentaux, dialectes insulaires (Açores et Madère), dialectes d'outre-mer (brésilien et créoles d'Asie et d'Afrique), portugais des juifs et co-dialectes portugais (gallicien et parlers de la frontière espagnole). L'ouvrage se termine par d'intéressantes considérations sur les dialectes portugais.

Mélanges d'étymologie française, par **Antoine Thomas** (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, XIV). Paris, Alcan, 1902, III, 217 pages in-8°.

Ces belles recherches étymologiques de l'éminent professeur de philologie française de l'Université de Paris intéressent beaucoup la langue espagnole, car M. Thomas fait souvent des incursions dans le domaine hispanique, soit qu'il y étudie des mots qui ont passé en français, soit qu'il se serve de phonèmes castillans ou portugais pour en expliquer d'autres des parlers de la Gaule. Voici la liste de la plupart des mots hispaniques sur lesquels M. A. Thomas apporte des éclaircissements : *acabdar, agrazon, alabesa, alar, añojal, arcea, azada, burgalés, cadarzo, cincuesma, colondra, degaña, derrengar, gafo, garnacha, guadamecil, ijada, loberno* (gallicien), *rebollo, treo, vara.*

AGRÉGATION

Extrait du rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901, *adressé par* M. Morel-Fatio, *président du jury, à M. le Ministre de l'Instruction publique.*

Le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901 a réuni onze candidats pour l'espagnol et dix-sept pour l'italien, auxquels il faut joindre une candidate femme. Seuls, dix candidats pour la première langue et douze pour la seconde ont traité tous les sujets de l'épreuve écrite préparatoire. A la suite de cette épreuve, le jury a déclaré admissibles aux épreuves définitives cinq candidats pour chacune des deux langues.

Le texte du thème espagnol était une page de J.-J. Rousseau sur la brièveté de la vie humaine qui ne contenait aucune de ces difficultés d'interprétation ou de vocabulaire capables de dérouter ou d'embarrasser des candidats n'ayant à leur disposition ni dictionnaires ni autres livres; mais elle exigeait de la précision et de la propriété dans le choix des expressions pour bien rendre la suite logique des idées. Il a paru que le choix des mots n'était pas toujours suffisamment dicté par le souci de rendre clair cet enchaînement des pensées. La traduction, trop souvent modelée exactement sur le texte, garde un tour beaucoup plus français qu'espagnol; la pensée aurait besoin d'être, en quelque sorte, refondue dans un moule espagnol. D'ailleurs, l'ensemble des copies a été fort satisfaisant, et les premières d'entre elles se suivaient de très près. Deux seulement ont été tout à fait inférieures à ce que l'on est en droit d'attendre pour l'agrégation. Il importe de rappeler que, contrairement à ce qui a lieu pour le certificat, le thème n'a, à l'agrégation, qu'un coefficient simple, tandis que les deux dissertations ont un coefficient double...

La version espagnole avait pour sujet le portrait d'une duègne pris dans le *Pasagero* de Cristóbal Suárez de Figueroa, bon écrivain du XVIIe siècle, dont l'esprit chagrin et caustique se reflète bien dans son style, riche en locutions expressives, parfois un peu saccadé, mais en général d'une concision élégante et où tous les mots portent. L'intelligence exacte et complète du morceau supposait la connaissance de quelques usages du temps de l'auteur, notamment de certains détails d'étiquette auxquels la lecture des livres espagnols du XVIIe siècle

nous a habitués; il fallait aussi porter son attention sur quelques expressions à double entente ou d'un usage peu courant, au moins dans la langue de nos jours. Plusieurs candidats ont mal rendu *hacer ventajas á uno,* qui signifie non pas « procurer des avantages à quelqu'un », mais « l'emporter sur quelqu'un », ce qu'indiquait d'ailleurs assez clairement le contexte; d'autres n'ont pas compris *á mi despecho idolatra,* où *idolatra* est substantif. Le nom d'*Urraca,* appliqué ici à la duègne et qui dans la langue commune a aussi le sens de « pie », vise son costume composé de noir et de blanc : il convenait de le faire sentir, et un petit nombre seulement y ont réussi. Cinq versions sur onze ont dépassé la moyenne des points, et deux seulement ont mérité les notes 14 et 15...

Tout compte fait, l'épreuve préparatoire de la version a donné des résultats meilleurs que ceux de l'an dernier.

La dissertation française pour l'agrégation d'espagnol avait pour sujet : « De la poésie de Fray Luís de León. Examiner et définir son esprit, ses origines et ses formes (langue, style et versification). » Plusieurs candidats ont cru devoir raconter la vie du grand augustin, parler de son procès devant l'Inquisition, etc. : c'était inutile, ou du moins quelques allusions suffisaient à expliquer le sens et la portée de telle ou telle ode, sans compter qu'en s'inspirant d'écrits surannés, ils ont dans cette digression biographique commis des erreurs de faits et de dates qui ont été depuis longtemps redressées. Les sources des idées philosophiques, de l'érudition théologique, de la culture classique et de la foi religieuse de Fr. Luís, voilà ce qu'il fallait tout d'abord déterminer et décrire, en s'efforçant de montrer dans quelle mesure sa doctrine, ses croyances et ses sentiments intimes se peignent dans sa poésie. En ce qui concerne les formes de cette poésie, ce qu'il importait de mettre en évidence avant tout était l'imitation d'Horace pour le style, l'imitation des Italiens pour la versification. La langue du poète offre quelques particularités intéressantes, comme l'emploi d'adjectifs précédés de *no* au lieu d'adjectifs composés avec la particule négative *in,* certains archaïsmes voulus dans une de ses pièces les plus célèbres, la *Prophétie du Tage,* et enfin, pour ce qui a trait à la prononciation, le maintien de l'*h* aspirée initiale provenant d'une *f* latine prouvé par le rythme de beaucoup de vers. Deux dissertations du concours ont développé ces points dans un ordre convenable et qui attestait une connaissance précise et étendue du sujet. Dans les autres, outre d'assez graves défauts de composition, les correcteurs ont eu à relever des ignorances surprenantes touchant, par exemple, l'origine de la strophe lyrique la plus employée par le poète, où plusieurs n'ont pas su reconnaître la *lira* de Garcilaso de la Vega, des remarques tout à fait erronées sur de prétendues imitations des mètres antiques, et enfin trop d'incorrections de style. On

a su gré à quelques concurrents d'avoir cité les jugements portés sur la poésie de Fr. Luís de León par divers critiques et montré par là que d'importantes questions d'histoire littéraire ne leur étaient point étrangères...

Les candidats à l'agrégation d'espagnol avaient à discourir, en langue espagnole, sur la matière suivante : « Origen de la *novela* española é historia compendiada de sus varias clases hasta fines del siglo XVII°. » Emprunté aux Italiens, le mot *novela* s'est d'abord appliqué en Espagne exclusivement à la nouvelle de facture italienne, au genre consacré par Boccace et les autres *novellieri* des XVe et XVIe siècles. Divers témoignages d'auteurs, tels que Lope de Vega et Tirso de Molina, ne laissent aucun doute à cet égard, au moins pour toute la durée du XVIIe siècle. Alors, ni le *Libro de caballerias*, ni le roman satirique et social ou roman picaresque, ni les pastorales à la façon de l'*Arcadie* de Sannazare, comme la *Diane* de Montemayor, n'étaient, à proprement parler, des *novelas*. A la vérité, les *Novelas egemplares* de Cervantes, en s'écartant souvent du type italien, élargissent déjà l'acception du terme, et cette qualification d'*egemplar*, destinée à marquer certaines visées morales, introduit dans la littérature espagnole une autre manière du *novelar* qui fut assez discutée à l'époque de l'habile initiateur. Puis, peu à peu, l'expression s'étendit à toutes les variétés de la littérature narrative d'imagination en prose; actuellement, la *novela* comprend ce que nous entendons par *roman*. et, subsidiairement, ce que nous appelons *nouvelle* ou *conte*. Il s'agissait donc, en somme, de présenter une histoire résumée du roman espagnol jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Faute d'avoir bien compris l'intitulé de la question, plusieurs candidats ont omis de traiter des parties essentielles du sujet ; tel n'a rien dit ou a dit trop peu de chose du roman picaresque, cette variété si intéressante et si caractéristique du roman espagnol; tel autre n'a fait que toucher en passant, sans y insister comme il le devait, à la riche littérature des *caballerias* et des *novelas pastoriles*. A quelques recherches recommandables d'érudition, qui distinguent certaines compositions et que les correcteurs ont appréciées, s'oppose malheureusement presque partout une grande pénurie de renseignements sur la période des origines. Parfois, certains candidats, peut-être pour dissimuler leur information trop insuffisante, ont porté tous leurs efforts sur des questions accessoires qu'on ne leur demandait pas d'aborder, par exemple la provenance du *pícaro*. Pour la forme, on a pu constater que l'art et l'habitude de la composition, la juste disposition des divers éléments d'une dissertation, le sens de l'importance relative à donner aux points à traiter manquent encore à plusieurs. Quelques-uns seraient tentés d'oublier qu'une accumulation de petits faits, citations, dates, etc., ne dispense point de pouvoir, quand le sujet le

comporte, développer quelques idées générales et justifier un jugement personnel. Le style, sauf dans trois dissertations où il est tout à fait mauvais, a paru généralement assez correct. Dans la meilleure, cotée 32, les correcteurs ont goûté une langue facile et bien espagnole; dans d'autres, il y a de bons morceaux, des tournures agréables, des souvenirs heureux de lectures attentives, mais à côté des incorrections notoires, des distractions et beaucoup de mollesse...

Les épreuves orales ont révélé au jury deux défauts assez graves dans la préparation des candidats : une prononciation négligée et parfois incorrecte; une étude trop peu poussée des auteurs du programme. Aux épreuves du thème et de la leçon dans la langue étrangère, plusieurs candidats n'ont pas surveillé leur diction et ont commis de grosses fautes de prononciation et d'accent. Le jury ne saurait trop recommander aux futurs candidats d'apprendre à prononcer correctement la langue qu'ils se proposent d'enseigner, et, en outre d'apprendre à bien dire, à parler, sinon avec élégance, au moins avec précision et clarté, à construire leurs phrases conformément à la syntaxe de l'idiome qui leur sert d'instrument, à les finir toujours sans laisser tomber la voix dans un bredouillement inintelligible, en un mot, à ne rien laisser d'indécis ni de confus dans leur diction : il les prévient qu'il donnera désormais une plus grande importance encore à cette partie du concours.

Le nombre des auteurs à préparer avait été réduit autant que possible dans le programme du concours de 1901, où il était notablement inférieur à celui des agrégations d'allemand et d'anglais. La représentation encore trop faible de nos études dans l'enseignement supérieur, le grand éloignement de beaucoup de candidats des centres d'études et des bibliothèques un peu fournies de livres espagnols ou italiens, sans parler d'autres motifs qui rendent la préparation des auteurs assez laborieuse, avaient décidé le jury à restreindre ainsi son choix, mais il espérait que tous ces auteurs, et particulièrement les plus difficiles dont il n'avait inscrit au programme que des morceaux de peu d'étendue, seraient étudiés à fond. Ces morceaux devaient être lus et relus afin d'en pénétrer les difficultés, et les candidats étaient tenus de prouver que, s'ils n'avaient peut-être pas réussi à les surmonter toutes, ils les avaient senties et s'étaient efforcés de les résoudre. Le jury a constaté à regret que plusieurs d'entre eux ne s'étaient pas soumis à cette obligation. Dans la version d'une ode de Fr. Luís de León, on a noté, outre des hésitations fâcheuses sur la construction à adopter pour certains passages des plus connus et dont le sens n'est pas douteux, une ignorance choquante et de la mythologie et de l'histoire d'Espagne, à laquelle eussent remédié une préparation attentive et un peu de réflexion. Un passage des *Promessi Sposi,* pourtant assez facile, a été traduit sans exactitude et sans goût, et le candidat

n'a su présenter sur le texte aucune observation intéressante, rien, par exemple, sur la question de la langue du roman et des théories linguistiques de Manzoni dont l'étude avait été expressément recommandée dans le programme. Il est juste d'ajouter que deux versions, l'une d'une romance du Cid, l'autre d'un passage difficile du *Paradis* de Dante, qui dénotaient un travail consciencieux, ont pleinement satisfait le jury.

Le programme des auteurs pour le concours de 1902 est l'équivalent du précédent; presque toutes les époques des littératures espagnole et italienne y sont représentées. Une bibliographie raisonnée de ces auteurs paraîtra avant la fin de l'année dans le *Bulletin hispanique* et dans le *Bulletin italien*, et pour l'un des ouvrages porté au programme de l'agrégation d'espagnol, dont le texte n'a pas été fort bien établi et qui offre certaines difficultés d'interprétation, il sera donné une nouvelle édition au cours de l'année scolaire dans le *Bulletin hispanique* [1].

Quelques leçons de grammaire ont répondu à ce que l'on est en droit d'attendre de professeurs de l'enseignement secondaire, entre autres deux leçons sur le pluriel des noms en espagnol et sur les verbes *caber* et *hacer*, et, pour l'italien, une leçon sur « les prépositions : origine, forme et emploi de chacune d'elles ». Par contre, la leçon sur « les sons vocaliques de l'italien frappés par l'accent tonique, rapports avec le latin et comparaison avec les sons français correspondants » n'a pas été heureuse. Sans doute l'on ne saurait exiger des candidats des connaissances spéciales très étendues et très approfondies en fait de grammaire historique et de grammaire comparée des langues romanes : encore faut-il qu'ils n'en ignorent pas les principes essentiels et soient en mesure de les énoncer clairement. Une autre leçon sur les pronoms démonstratifs en italien a été jugée franchement mauvaise.

Les meilleures leçons de littérature, en langue étrangère, portant sur des auteurs du programme, ont été, tant pour le fond que pour la forme, celle qui avait pour sujet l'analyse et les tendances morales et sociales du roman de *Gloria* par Pérez Galdós, et celle où l'on a disserté sur les odes de Parini.

Malgré donc certaines défaillances, le concours de 1901 s'est élevé un peu au-dessus du niveau du concours précédent; surtout le jury a vu avec plaisir que les candidats admissibles l'an dernier ont fait des efforts sérieux et se sont en partie conformés aux conseils qui leur avaient été donnés. Parmi les candidats, nouveaux qui affrontaient pour la première fois les épreuves, il en est certainement qui ne

1. Un tirage à part de cette bibliographie et des articles consacrés aux auteurs d'agrégation par le *Bulletin hispanique* sera envoyé gratuitement aux candidats sur demande adressée au secrétaire de la Rédaction.

s'étaient point exercés du tout à la dissertation française ou en langue étrangère et qui n'avaient que très superficiellement lu les auteurs du programme; dans ces conditions, ils ne peuvent s'étonner d'avoir échoué et ils savent maintenant à quel entraînement méthodique ils devront s'astreindre s'ils veulent réussir.

Aux vœux exprimés déjà l'année dernière concernant les bourses de voyage et de séjour à l'étranger ainsi que la création de quelques chaires d'espagnol et d'italien destinées aux candidats reçus et qui ne sont pas encore pourvus de l'enseignement auquel les destine leur nouveau grade, le jury croit devoir en ajouter cette année un autre. Il serait désirable que l'inspection des professeurs et des chargés de cours des deux langues méridionales fût confiée temporairement à des maîtres qui professent ces langues dans nos universités, et, si possible, à des membres du jury d'agrégation. En effet, ce jury est fort mal renseigné sur l'état de l'enseignement de l'espagnol et de l'italien dans nos lycées et collèges, il ne sait pas quels sont les besoins les plus pressants de cet enseignement ni comment s'en acquittent et les maîtres du régime antérieur aux examens institués pour en relever le niveau, et les maîtres nouveaux pourvus du certificat ou du diplôme d'agrégé. Il arrive que ces derniers adressent au président du jury d'agrégation des protestations et des doléances, se plaignant parfois de l'hostilité ou de l'indifférence qu'ils rencontrent dans certains milieux, ou bien demandant à être déchargés de tâches qui leur sont imposées et qui ne répondent pas à leur spécialité. Le président ne peut que transmettre à qui de droit ces réclamations; il n'a aucun moyen d'en examiner le bien fondé. Un second avantage d'une inspection confiée à des juges compétents serait d'éclairer le jury et de lui permettre de diriger les épreuves qu'il fait subir aux candidats à l'agrégation dans le sens le plus immédiatement utile à l'enseignement auquel il est chargé de pourvoir.

Alfred MOREL-FATIO.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

O Archeologo português.

Nº 7, 1899-1900. — J. L. DE V. : Estação romana da Ribeira (Tralhariz) [Mosaïques, fûts de colonne, etc.]. — A. DOS SANTOS ROCHA : A goiva de pedra nas estações neolithicas das cercanias da Figueira [Gouge à deux tranchants]. — J. L. DE V. : Antiguidades de Cárquere [Inscriptions réunies par Manoel Negrão]. — P. DE AZEVEDO : Do Areiro á Mouraria (topographia historica de Lisboa) [suite dans les nos 9-10].

Nº 8. — J. L. DE V. : Da Lusitania a Betica. Pax-Julia, Serpa, Myotilis, Baesuris [Restes archéologiques, inscriptions, jetons, etc.] — A. PEREIRA LOPO : Estevaes do Mogadouro (Serra da Novalhaira). — J. L. DE V. : Inscripção romana da Pedrulha. — P. A. DE AZEVEDO : Extractos archeologicos das « Memorias parochiaes de 1758 » [Suite. Continue dans les numéros suivants].

Nos 9-10. — A. PEREIRA LOPO : Torre de Chama. — J. L. DE V. : Carranca de bronze romana ; — Antiguidades romanas de Lisboa [Dernières découvertes, inscriptions, monnaies] ; — Amuletos [Plan d'un livre projeté]. — A. PEREIRA LOPO : Archeologia trasmontana.

Nos 11-12. — A. VIEIRA DA SILVA : A Judiaria velha de Lisboa. Estudo topographico sobre a antiga Lisboa [avec un plan de l'ancienne juiverie rapporté sur le plan moderne]. — C. DA CAMARA MANUEL : Ruinas do convento do Alcance (Alemtejo). — J. L. DE V. : Antiguidades do Sul de Portugal. [Extraits du *Bulletin de la Société des Antiquaires de France,* 1899, p. 269-273.] — A. PEREIRA LOPO : Museo municipal de Bragança [Curieuses fibules acquises par ce musée]. — P. A. DE AZEVEDO : Noticias varias [Extraits de journaux].

Nos 1-2, 1901. — J. LEITE DE VASCONCELLOS : A industria nacional dos tecidos. Legislação do seculo XV [Documents] ; — Extractos da correspondencia de F. Martins Sarmento (1881-1883) [Lettres adressées par cet archéologue à M. Leite de Vasconcellos].

Nº 3. — J. L. DE V. : Emilio Hübner e a archeologia lusitano-romana. — J. PESSANHA : Notas de archeologia artistica. [Reproduction des grilles en fer forgé de la cathédrale de Lisbonne et du cimetière de la cathédrale de Braga]. — SANTOS ROCHA : Sepulturas abertas em roca viva.

N° 4. — J. L. de V. : Les monnaies de la Lusitanie portugaise [Mémoire lu au Congrès de numismatique de Paris en 1900. Reproductions]. — P. A. de Azevedo : Erecção em 1568 da freguesia da Conceicão de Lisboa e seus primitives limites. — A. Pereira Lopo : Museo municipal de Bragança [Acquisitions de ce musée. A noter une inscription avec un animal en relief, ressemblant à un porc, peut-être un taureau : cf. celui de Miqueldi].

G. C.

Boletín de la Sociedad española de excursiones.

Mai 1900. — José de Igual : Excursiones. Olmedo (Apuntes de viage). — Narciso Sentenach : Las tablas antiguas del museo del Prado. [Il s'agit des tableaux les plus anciens, à peu près tous peints à l'huile, que renferment les salles d'Alphonse XII au *Prado* et le *Museo arqueológico ;* indications sur les influences italienne, flamande et allemande.] — Rodrigo Amador de los Ríos : Epigrafía arábiga; fragmento de lápida sepulcral existente en Lorca. — Vicente Lampérez y Romea : El bizantinismo en la arquitectura cristiana española (siglos vi al xii). [*Suite.* L'auteur croit à une influence *directe* de l'architecture byzantine sur l'architecture espagnole de cette époque, et attribue en grande partie cette influence aux Bénédictins; elle se serait fait sentir en Espagne plus tôt qu'en France, ce qui n'exclut pas, du reste, l'influence franco-byzantine. Description des coupoles de Santa María de Tarrasa, de San Pedro de las Puellas, de Santa Cruz de la Serós (haut Aragon), de la cathédrale de Jaca, de San Miguel de Frómista, de San Pedro de Camprodón, de Santa Cruz de Castañeda, de la Abadia de San Quirce, de San Millán et de San Esteban de Segovia, de San Juan de Rabanera. Gravures.] — Viage à Loria, à Almazán y Huerta. — Planches : Los reyes católicos en oración ante la Virgen (museo del Prado). Sépulcre à San Esteban et Abside de San Esteban (Cuellar.)

Juin. — Alfonso Jara ; Notas de una excursión á Coca. La villa y los Fonseca. — Enrique Serrano Fatigati ; Inventario gráfico de los monumentos españoles. [Projet d'un double catalogue bilingue, rédigé en espagnol et en français, de l'architecture espagnole, sous la forme : 1° d'un catalogue énumérant les monuments et indiquant les revues qui en ont publié des reproductions; 2° d'un inventaire avec gravures et descriptions.] — Viage de los señores Duques de Béjar (lire « de Abrantes ») al santo desierto de las Batuecas. [Cette relation versifiée est une curiosité dans son genre; elle comprend la description des monuments de cette localité.] — Vicente Lampérez y Romea : El bizantinismo en la arquitectura cristiana española (siglos vi al xii). [*Suite.* El monasterio de Silos; la catedral vieja de Salamanca. Gravures. Conclusion : l'auteur voit des traces de l'influence byzantine dans les lanternes des cathédrales de Tarragone, Lérida, Burgos même, et

encore dans le plan de San Cayetano de Madrid aussi bien que dans celui de Santa Clara de Palencia.] — Ultimos descubrimientos realizados en Toledo. [Quatrième chapiteau du Cristo de la Luz, un sépulcre dans l'église de San Andrés, arcs de la tour de San Lorenzo, colonnes de San Sebastián.] Planches : Feuille d'un diptyque de marbre (siglo XV). Abside et Portail de San Basilio (Cuellar).

Juillet. — Viage de los señores Duques de Abrantes *(suite)*. — N. SENTENACH : Las tablas antiguas extrangeras en el museo del Prado. [Tableaux italiens, flamands, hollandais et allemands.] — ADOLFO FERNÁNDEZ CASANOVA : Iglesia mayor de Lebrija. [Étude descriptive avec reproductions.] — Planches : San Millán de Segovia. San Bruno. Entrada de Jesus en Jerusalen et Cristo en la luz (ivoires des XVe et XIVe siècles appartenant à D. José Lázaro Galdeano).

Août-Octobre. — V. ESCOLAR : Excursión á Sotosalvos; descubrimiento artístico. [Il s'agit de l'église même de ce village, transition du roman à l'ogival.] — J. RAMÓN MÉLIDA : El jinete ibérico. [A propos des fibules, provenant de Palencia et représentant un cheval, possédées par le *museo arqueológico nacional;* de la fibule formée d'un cheval et d'un cavalier aussi laids que fantaisistes et faisant partie de la collection de D. Antonio Vives; enfin d'un objet trouvé en Extremadure et constitué par un cavalier dont le cheval est placé sur un chariot à quatre roues, M. Mélida se demande s'il ne faut pas rapprocher ces diverses représentations du *jinete* (les chevaux de Palencia, ou quelques-uns, ont dû être montés) de celles qu'on trouve sur les pierres tombales de Lara de los Infantes, sur les monnaies ibériques de l'Espagne citérieure; il examine les rapports qu'elles peuvent avoir avec le mythes de Castor et de Pollux, et conclut que le cavalier ainsi figuré dans des attitudes diverses, suivant les localités, est bien Castor, et qu'on a affaire ici à la tradition qui le présentait isolé, antérieure à la tradition romaine, qui le présentait avec Pollux]. — ENRIQUE SERRANO FATIGATI : Escultura románica en España. Antecedentes para su estudio. — R. RAMÍREZ DE ARELLANO : Artistas exhumados. [Continue dans les numéros suivants.] — A. FERNÁNDEZ CASANOVA : Iglesia mayor de Lebrija *(suite)*. — Notas bibliográficas : *El espectáculo más nacional*, par le comte de Las Navas. — Planches : la Vierge et l'Enfant, de Luis Morales. Chapiteaux du cloître de Ripoll. Plan et coupe longitudinale de l'Iglesia mayor de Lebrija. Chapiteaux romans de l'ancienne cathédrale de Pampelune. Chapiteaux de San Pedro de Huesca et de San Juan de la Peña. Portique de San Millán de Segovie.

Novembre. — E. SERRANO FATIGATI : Relieves de los capiteles. Período de formación [Influence syrienne sur l'art wisigothique : influences arabe et normande sur l'art du IXe siècle. L'auteur suggère la comparaison des données fournies par les mss. Vigilanus et Emilianensis et des reliefs à personnages de San Pedro de la Nave (prov. de

Zamora), celle de l'église du Sauveur de Sepúlveda, de San Pedro de la Nave, du cloître de San Benito de Bages (près de Manresa) et de San Isidoro de León, pour l'art des xe-xie siècles.] — Planches : Le couronnement de la Vierge de « El Greco ». Chapiteaux du collège de la Vega de Salamanca. Cloître et chapiteaux de S. Benito de Bages.

Décembre. — PEDRO A. BERENGUER : Noticias para la historia de la arquitectura en España. Jerónimo Guijano [architecte du second corps de la tour de Murcie]. — E. SERRANO FATIGATI : Esculturas de los siglos XII y XIII. Aragón y Cataluña. — Planches : Chapiteaux du monastère de Santo Domingo de Silos. Portails de Santiago de Carrión et de Moarbes (prov. de Palencia), de Santiago de Puente la Reina, et Tympan de la porte de San Salvador de Leyre.

Janvier 1901. — VICENTE LAMPÉREZ Y ROMEA : Notas sobre algunos monumentos de la arquitectura cristiana-española. La Basílica de San Vicente en Avila. — NARCISO SENTENACH : Las Tablas antiguas españolas en el museo del Prado. [École hollandaise.] — E. SERRANO FATIGATI : Esculturas románicas navarras. [L'auteur étudie particulièrement le tympan de San Salvador de Leyre, les chapiteaux de l'atrium de l'église de Gazolaz, le portail de Santa María la Real de Sanguesa, et les Évangélistes de Hirache, pour le début du XIIe siècle; les chapiteaux de l'ancienne cathédrale de Pampelune, les cloîtres de San Pedro la Rúa et de Tudela, etc., pour la brillante période qui suit.] — Planches : Chapiteaux de San Pedro la Rúa (Estella). Porte latérale de la cathédrale d'Orense. Saint François et ses compagnons, cuivre émaillé avec figures de cire, du XVIe siècle.

Février. — ALFONSO JARA : Recuerdos de un viaje á Avila (fin dans le numéro suivant). — V. LAMPÉREZ Y ROMEA : San Miguel de Almazán (prov. de Soria). — E. SERRANO FATIGATI : Esculturas de los siglos IX al XIII, asturas, leonesas, castellanas y gallegas. — FR. CÁCERES PLA : Tradiciones lorquinas. El pendón real [Extrait du livre paru sous le titre précédent]. — Planches : Triptyque peint et sculpté par Juan Hispalense. Chapiteaux de Frómista (prov. de Palencia).

Mars. — E. SERRANO FATIGATI : Esculturas de los siglos IX al XIII (fin). — V. LAMPÉREZ Y ROMEA : La catedral de Granada. — Compte rendu de l'*Ancien trésor de l'Abbaye de Silos,* de Dom Roulin. — Planches : Portrait de P. Berruguete par lui-même. Stalles du chœur et Porte du cloître de la cathédrale de Pampelune. G. C.

Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanos.

Août-Octobre 1900. — A. ELÍAS DE MOLINS : Obras y estudios biográficos y bibliográficos relacionados con la literatura castellana *(suite).* — L. COMENGE : Patria y escritos de Martin Acakia. — F. GIRBAL : Impresiones sobre *la familia Asparó,* novela por Dª Dolores

Moncerdá de Madrid. — A. : España y la literatura sud-americana. — Comptes rendus de *D. Jaime de Aragón, último conde de Urgel,* par A. Gimenez Soler; de *Noticia de las cosas memorables de Guipúzcoa,* par Pablo de Gorosábel; de *Portugal e Italia, Elenco de manuscritos portuguezes existentes nas Bibliothecas de Italia,* par A. de Portugal de Faria; du *Théâtre espagnol* (Bibliothèque des bibliographies critiques), par A. Morel-Fatio; de *Historia de España y de la civilización española,* par R. Altamira; de *Estudios de historia y de crítica literaria,* par L. A. de Cueto. — Outre les ouvrages inédits dont elle a commencé la publication dans les numéros précédents, la *Revista crítica* commence le *Cancionero popular turolense, ó Colección de canciones y estribillos recogidos de boca del pueblo en la ciudad de Teruel,* par Severiano Oporto.

Novembre-Décembre. — L. de Saralegui : El museo arqueológico de Pontevedra. — Antonio Vives : La numismática en la obra *Orígenes históricos de Cataluña,* par D. José Balari y Jovany. [Critique détaillée de cet ouvrage, qui, selon M. Vives, du moins pour le chapitre des Monnaies, «es un desacierto grande».] — E. Carré Aldao : La literatura gallega en en siglo xix *(suite).* Los precursores. Eduardo Pondal, Perez Ballesteros, Fernandez Morales. — Fr. P. Garofalo : Sulle relazioni fra la Sicilia e la Spagna nell' antichità. — A. Gómez Izquierdo : Comptes rendus de *Las coplas del peregrino de Puez Monçon,* par M. de Pano; de *Orígenes del justicia de Aragón,* par J. Ribera; de *Decadencia y desaparición de los Almoravides en España,* par Fr. Codera; de *El collar de Perlas,* de Muza II, roi de Tlemcen, traduit par M. Gaspar.

Janvier-Février 1901. — Cartas de D. José Vega y Senmenat y de D. Juan Antonio Mayans Siscar. — A. Elías de Molins : Compte rendu de *Le Bienheureux Raymond Lulle,* par Marius André. — Fr. de las Barras : Compte rendu de *Los trabajos geográficos de la Casa de contratación de Sevilla,* par M. de la Puente y Olea.

Mars. — Caiel : Eça de Queiros. [Notice biographique et bibliographique sur le grand écrivain portugais.] — F. Canella y Segades : Campoamor. [Notice biographique et bibliographique.] — J. Subirana : El testamento original de Quevedo. — A. Alegrel : Compte rendu de *Ciutats jocenses del litoral Cosetá,* par A. M. Gisbert. G. C.

Boletín de la Sociedad arqueológica de Toledo.

N° 3. Mai 1900. — El licenciado Guadiana : La iglesia parroquial de los Santos Justo y Pástor. [Description avec reproductions et historique.] — Rodrigo Amador de los Ríos : Capilla mudejar de San Justo. — Anacleto Heredero et Miguel García y Martín : Inscripciones hebreas de Nuestra Señora del Tránsito. — M. G. Simancas : Templete árabe en San Lorenzo. [Découverte récente d'un mihrab.]

N° 4. Juillet. — Fr. Valverde : La situación del Agaliense. [Cf. dans le numéro 2 l'article de M. Fernández Valbuena, dont l'opinion est ici combattue. On ne comprend pas que M. Valverde fasse usage d'un texte absolument apocryphe emprunté au Maxime de Saragosse de Román de la Higuera. Parce qu'il le trouve cité dans le Dr Salazar de Mendoza, devait-il le produire pour cela dans une étude sérieuse, même avec les réserves les plus grandes? Il est inouï de rencontrer des phrases comme celle-ci : « La cita en cuestión aparece (sans doute parce que Mendoza l'y a prise) casi con las mismas palabras en la crónica del famoso jesuita toledano Jerónimo Román de la Higuera, de cuya veracidad tanto ha dudado la crítica moderna (elle a fait plus qu'en douter, elle n'a plus le moindre doute); la admitimos sin embargo como verosímil, porque tiene apoyo en la argumentación que vamos desarrollando. »] — J. B. : Un documento importante. [Il s'agit du privilège accordé, en 1086, par Alphonse VI à l'Iglesia mayor de Tolède. Ce ne serait pas, comme le dit Rodrigue de Tolède, quelque temps après la prise de la ville, ni dans les circonstances assez extraordinaires exposées par cet historien, que la mosquée aurait été ainsi arrachée aux Maures et transformée en église sous le vocable de Sainte-Marie.] — Juan Moraleda y Esteban : Las espadas toledanas. [Données sur l'histoire de la fabrication des armes blanches à Tolède.] — José López : Toledo y las comunidades [Conférence.]

N° 5. Septembre. — Anacleto Heredero : Información de limpieza de sangre de D. Pedro Calderón de la Barca. [Document écrit de la main de Calderón et conservé dans les archives de la R. Capilla de Reyes nuevos.] — Juan G. Criado : La Loca del Sacramento. [Ce surnom fut donné par le pape Jules II à la veuve de D. Gutierre de Cárdenas, laquelle fonda à Rome et dans plusieurs villes d'Espagne des confréries du T. S. Sacrement, et bâtit à Torrijos la collégiale del Corpus Cristi.] — Guillermo Reyna : Hermandades. [Généralités sur cette institution.] — Manuel de Morales : Garcilaso de la Vega. [Biographie du célèbre poète toledan. Continue dans le numéro suivant.]

N° 6. Novembre. — José María Sbarbí : ¡Así se escribe la historia! [Récit plaisant d'une méprise à laquelle exposa l'auteur un document portant qu'un Fray Maximiliano de San Andrés, né en 1578, « escribió » des *Canciones* où M. Sbarbi reconnaissait l'œuvre de Juan de la Cruz. « *Escribió* » voulait dire en réalité « copia ».] — Conde de Cedillo : Goya en Toledo [Il s'agit d'un litige dans lequel intervint Goya à Tolède comme arbitre.] — Manuel Castaños : Aspecto de la población de Toledo. [Protestation contre les projets de la municipalité relativement au percement de voies et à la transformation de la vieille capitale.] — V. Reyes Prósper : Nuevas noticias acerca del astrónomo toledano Arzaquel.

G. C.

CHRONIQUE

Le 7 juillet 1901, notre distingué correspondant de Madrid, D. Antonio Vives, a été reçu publiquement à l'Académie de l'Histoire. Après un éloge discret, mais ému, de ses deux illustres prédécesseurs, D. Emilio Castelar, qui élu depuis de longues années n'avait jamais pris séance, et D. Valentin Carderera, « le porte-étendard de la propagande romantique monumentale en Espagne, » le récipiendaire a lu une fort intéressante étude sur *la monnaie castillane*. On connaît la compétence et l'autorité du savant qu'a placé au premier rang des numismates de son pays le grand ouvrage sur *les Monnaies des dynastiques arabo-espagnoles*. Aussi le succès de la nouvelle étude, qui dépasse les bornes d'un discours académique, a-t-il été très grand auprès de la Compagnie qui l'écoutait. La réponse de D. Eduardo Saavedra n'a pas été moins goûtée. On y lit, dès le début, cette délicate appréciation du talent de son nouveau confrère : « Ne cherchez pas dans les œuvres de D. Antonio Vives l'éclat de l'éloquence; ne demandez pas à ses écrits le brillant du style, mais proposez-lui la solution d'un problème qui intéresse l'histoire de la civilisation espagnole, et vous verrez avec quelle promptitude, quelle sûreté, quelle autorité il résoudra l'énigme jusqu'à présent indéchiffrée. Son grand et perpétuel souci est et a toujours été celui-ci : répandre en détail et sans l'ombre d'avarice les fruits de son vaste savoir, comme s'il avait établi des consultations publiques... » Personne mieux que nous n'est à même de ratifier un pareil jugement; les lecteurs du *Bulletin* savent avec quel libéralisme notre correspondant nous autorise à puiser dans sa riche collection d'antiquités ibériques.

Les discours de MM. Vives et Saavedra ont été publiés en une brochure, selon la coutume, à Madrid, chez la veuve et les fils de M. Tello. P. P.

~~~ Notre correspondant à Valence, D. Luis Tramoyeres Blasco, nous a envoyé le compte rendu de l'inauguration solennelle des cours de 1901-1902 à la *Royale Académie des Beaux-Arts de San Carlos* (Valence, Domenech, 1901). On y trouve d'abord une allocution de M. Tramoyeres Blasco lui-même, secrétaire de l'Académie, sur l'état des études à l'Académie, qui est une véritable École des Beaux-Arts très prospère, sur l'enrichissement du Musée archéologique et de peinture réunis dans le même local que l'École, pour le plus grand bien des études. Vient ensuite un discours de D. Carlos Giner y Vidal, membre de l'Académie, sur le *concept de la beauté*, discours très élevé
~~~

de pensée, et très brillant de forme. La brochure se termine par le *palmares* de l'année 1900-1901. La lecture de tous ces documents prouve hautement que l'Académie de San Carlos n'a rien perdu de son antique éclat, et que la ville de Valence tient à garder pures les traditions de son brillant passé artistique. P. P.

~~~ M. Mérimée a pris pour sujet de cours public, cette année, à la Faculté des lettres de Toulouse, *La poésie lyrique espagnole au XIXe siècle*. M. Martinenche, à la Faculté des lettres de Montpellier, traite des *Origines du drame espagnol*. M. Bourciez, à la Faculté des lettres de Bordeaux, expose les *Principes de la philologie romane (I. Évolution des sons)*, en dirigeant spécialement son attention vers les langues de la péninsule hispanique.

~~~ Nous donnerons dans notre prochain numéro une analyse et des extraits de l'importante étude sur Lope de Vega et son théâtre, publiée en russe par M. D. K. Pétrof (thèse de doctorat de l'Université de Saint-Pétersbourg).

~~~ Onze candidats s'étaient présentés au concours d'agrégation d'espagnol en juillet 1901. Cinq ont été admissibles. Deux ont été reçus : M. Morère et M. Saroïhandy. Vingt-quatre candidats ont concouru pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol. Deux ont été reçus : M. Gayan et Mlle Milhau. Pour la licence, à la session de juillet, deux candidats sur huit ont été reçus à Toulouse, deux sur cinq à Bordeaux ; à la session de novembre, trois sur cinq à Toulouse, zéro sur deux à Bordeaux.

~~~ Le comité de l'*Alliance française*, à Bordeaux, organise pour cette année des cours pour les étrangers qui veulent se perfectionner dans l'étude du français. Ils auront lieu du 16 juin au 13 juillet et comprendront trente-quatre conférences de littérature, de grammaire historique et pratique, et de géographie commerciale. Une séance de conversation aura lieu tous les jours sous la direction de deux professeurs d'espagnol, capables par conséquent d'enseigner aux Espagnols, à qui ces cours sont plus spécialement destinés, les différences souvent délicates qui séparent les deux langues. On s'inscrit au secrétariat de la Faculté des Lettres.

25 février 1902.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



L'IDOLE DE MIQUELDI, A DURANGO

Phototypie Charles Chambon-Bordeaux.

LE PRÉTEUR L. CORNÉLIUS PUSIO

Voici une observation de nature à intéresser quelques-uns des lecteurs du *Bulletin hispanique:* car elle a pour objet une inscription ancienne, récemment trouvée en Espagne et tendant à rattacher à ce pays un ou deux membres de l'aristocratie romaine du premier siècle après Jésus-Christ.

Il s'agit d'une petite inscription, trouvée sur les bords du Guadalete et publiée, d'après copie et estampage de M. Molina, par le R. P. Fita dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia,* t. XXXIX, p. 308 : MARTIALI, | L. CORNELI | PVSIONIS | SER... Comme on le voit, cette inscription indiquait la sépulture d'un *Martialis,* esclave d'un certain *L. Cornelius Pusio.* Le savant éditeur a fait remarquer que le nom du maître de Martialis, *L. Cornelius Pusio,* apparaît ici pour la première fois dans l'épigraphie de l'Espagne. Avant 1892, on aurait pu dire, de plus, qu'aucun personnage de ce nom n'était connu dans la totalité du monde romain. Mais, depuis, on a pu connaître un L. Cornelius Pusio qui ne me semble pas différent du maître de Martialis. Vers 1892, on a trouvé à Rome, Via Nazionale, dans les travaux de construction du palais Campanari, une plaque de bronze portant cette inscription (publiée pour la première fois par M. Bienkowski, *Mittheilungen des kais. deutschen archaeolog. Instituts in Rom*, 1892, p. 199; puis par M. Gatti, *Notizie degli scavi*, 1893, p. 194) :

L·CORNELIO·L·F
GAL·PVSIONI
III*vi*R·VIAR·CVRANDAR
TR·MIL·LEG·XIIII·GEMINAE
QVAESTORI·TR·PL·PR·LEGAT
AVGVSTI·LEG·XVI

M·VIBRIVS·MARCELLVS
7 LEG·XVI

Ce L. Cornelius Pusio, qui, après avoir débuté comme *quattuorvir viarum curandarum,* et après son service comme *tribunus militum* dans la XIVe légion, avait successivement rempli les charges sénatoriales de questeur, *tribunus plebis* et préteur, appartient au plus tard à l'époque de Claude ou de Néron, la XVIe légion, qu'il avait commandée après la préture, ayant été dissoute à la suite des troubles des années 69 et 70. — Selon M. Bienkowski, le premier éditeur de l'inscription, il aurait vécu sous Tibère et Caligula, à cause de certaines particularités du buste dont nous parlerons bientôt. — Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est la *tribus Galeria* de L. Cornelius Pusio, tribu répandue particulièrement parmi les citoyens romains d'Espagne, coïncidence qui rend presque certaine l'identité du L. Cornelius Pusio de la plaque de bronze trouvée à Rome avec le seigneur espagnol, dont un esclave avait été enterré près du Guadalete. Je voudrais croire que L. Cornelius Pusio était de Gades, ville qui, parmi les centres d'une certaine importance, est la plus proche du lieu où a été trouvée l'inscription de l'esclave Martialis. A vrai dire, *El Portal del Guadalete,* où a été découvert notre texte, est compris dans le territoire actuel de Jerez de la Frontera, où l'on place généralement l'ancienne *Hasta Regia.* Mais le vrai site de Hasta Regia était *Mesa de Asla,* à plusieurs milles au nord de Jerez (voyez Hübner, *CIL.*, II, p. 175), et beaucoup plus éloigné de *Portal del Guadalete* que Cadiz. Gades était ville romaine depuis le commencement de l'empire et possédait la *tribus Galeria* (Hübner, *CIL.*, II, *suppl.,* p. 873). A cause de son nom, *L. Cornelius*, Pusio paraît avoir été lié à la famille du premier citoyen romain de Gades, le célèbre L. Cornelius Balbus, investi de la *civitas Romana* par Pompée et défendu par Cicéron en 56. Le fils de ce L. Cornelius Pusio semble avoir été un sénateur Pusio qui parvint jusqu'au consulat sous Vespasien, simultanément avec le jurisconsulte Pegasus (Justinien, *Inst.,* II, 23, 5; Gaïus, *Inst.*, I, 31; II, 254). Il est vrai que les sources ne nous donnent pas les noms complets du collègue de Pegasus; mais l'extrême rareté du nom *Pusio* permet de rattacher le consul du temps de Vespasien au préteur de l'époque précédente.

Du préteur L. Cornelius Pusio on ne connaît pas seulement la carrière : mais, par hasard, nous avons aussi son portrait. En même temps que la plaque de bronze qui contient son *cursus honorum,* on a trouvé une tête de même métal, qui fut jugée appartenir à la plaque, à cause de son oxydation identique. Cette tête, selon M. Bienkowski, qui l'édita (*Mitth. des archaeol. Inst.*, *l. c.*, *tab.* VI), a les traits caractéristiques des temps de Tibère et de Caligula. Dans ce cas, L. Cornelius Pusio serait, avec Sénèque, le plus ancien Espagnol dont le portrait soit venu jusqu'à nous.

Je profite de cette occasion pour signaler à l'attention des épigraphistes d'Espagne l'inscription d'Ampurias publiée par M. Botet y Sisó dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, t. XXXVI, p. 497 :

APPIO CLAVDIO
PVI. . . . .
. . . .

Un estampage de cette inscription, envoyé à Madrid, pourrait permettre au R. P. Fita sinon de compléter le texte de l'inscription, du moins de constater à quelle époque elle appartient à peu près. Peut-être avons-nous ici le reste d'un monument érigé dans *Emporiae* à cet Appius Claudius Pulcher qui gouverna l'Espagne après son consulat de l'an 38 avant Jésus-Christ et fit sa rentrée à Rome le 1er juin 33 ou 32, avec les honneurs du triomphe (*Tabul. triumph. Barberin.*, *CIL.*, I, p. 478, 2e édit., p. 76).

H. DESSAU.

Charlottenburg, le 14 février 1902.

UNE RECHERCHE A FAIRE A ROSAS

Le mémoire de M. de Mély sur *Les deniers de Judas dans la tradition du Moyen-Age* (*Revue numismatique*, 1900, p. 500 sq.) est une contribution intéressante non seulement à cette branche de l'archéologie chrétienne que les spécialistes ont baptisée du nom de « lipsanographie », mais à ce qu'on pourrait appeler le folk-lore de la numismatique. Les vieilles monnaies donnent parfois lieu à des explications populaires tout à fait étranges : en Syrie, par exemple, les Arabes musulmans s'imaginent reconnaître dans les types des monnaies antiques l'image du porc, *khenzir*, qu'ils croient que les païens adoraient. Les vieilles monnaies deviennent naturellement l'objet de superstitions, sont recherchées, les unes comme reliques, tels les tétradrachmes rhodiens, devenus des reliques de la Passion; les autres comme talismans, par exemple les *Regenbogenschüsselcher*, que les paysans d'Allemagne croient provenir de l'arc-en-ciel [1], ou, dans le Levant, les κωσταντινᾶτα, comme le paysan grec appelle les pièces d'or byzantines [2], ou encore les monnaies à l'effigie d'Alexandre dont plusieurs, dans la basse Antiquité, ont certainement été regardées comme jouissant de vertus prophylactiques [3].

Voici quelques additions au travail de M. de Mély :

1. Le « denier de Judas », qui a servi de point de départ à M. de Mély, est celui qui est conservé dans la chapelle des reliques de la Passion, attenante à la basilique Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. M. de Mély se demande quel est le prénom du cardinal qui a voué le reliquaire dans lequel le denier de Sainte-Croix est exposé : s'il avait connu le monument original ou lu l'article que feu Mgr Barbier de Montault

1. Jacob Grimm, *Deut. Myth.*, p. 695; Strebor, *Über die sog. Regenbogensch.* (*Abhandl.* de l'Acad. des sc. de Munich, 1860-1861); *Mélusine*, II, p. 15; *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1884, p. 25.
2. *Mélusine*, II, p. 40 (Politis).
3. Longpérier, *Œuvres*, article sur « le trésor de Tarse », t. III, p. 168.

a publié dans la *Revue de l'Art chrétien* sur *Le reliquaire du denier de Judas à Rome,* il aurait appris que ce reliquaire porte une dédicace au nom du cardinal Bernardin de Carvajal (un autre Carvajal que celui dont il est question dans le drame de Mérimée, *La famille de Carvajal*).

2. M. Léon Germain de Maidy, l'érudit secrétaire de la Société d'archéologie lorraine, m'a raconté que, visitant, en 1898, à Enghien (Belgique), l'église des capucins, qui possède aussi un denier de Judas, le capucin qui lui montra cette relique lui en faisait remarquer l'inscription ΡΟΔΙΟΝ : « le commencement du mot est effacé; il manque la première syllabe, car, n'en doutez pas, c'est le nom d'Hérode. » Il est vrai qu'en grec le nom d'Hérode s'écrit Ἡρώδης avec un oméga, mais un capucin n'y regarde pas de si près, ni la tradition non plus. Mais pourquoi la tradition a-t-elle imaginé que les deniers reçus par Judas devaient être à l'effigie d'Hérode? C'est qu'elle pensait que des pièces frappées par ce méchant roi Hérode, qui voulut faire égorger l'Enfant-Dieu et qui massacra les Saints Innocents, étaient bien celles qui convenaient pour payer la trahison de l'Iscariote. — Le denier d'Enghien, avant d'appartenir à ce couvent de capucins, a appartenu aux célestins d'Héverlé. M. de Mély en parle comme s'il était encore à Héverlé; sa présence à Enghien avait été signalée par Matthieu (*Enghien,* p. 120). Depuis l'article de M. de Mély, cette relique a fait l'objet d'une note de M. de Villenoisy : *Le denier de Judas du couvent des capucins d'Enghien* (Enghien, chez Spinet, 1900).

3. Un autre denier de Judas, sur lequel M. de Mély aurait pu donner des détails plus complets, est celui d'Oviédo. Il est mentionné dans le *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques-de-Compostelle au commencement du XVIIIe siècle* (Montdidier, 1900, p. 104). Ce texte curieux, auquel j'ai été amené pour avoir lu le bel article de M. Jullian, *Routes romaines et routes de France,* a été fort bien édité par M. de Bonnault d'Houët. C'était la coutume que le doyen et le chapitre de l'église Saint-Sauveur, à Oviédo, donnassent aux pèlerins qui

allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle ou qui en revenaient, un bref mémoire des reliques conservées dans la *camera santa* de leur église; le pèlerin picard avait pris note de cette liste, le denier y figure.

4. Un denier de Judas dont M. de Mély n'a point parlé, et qu'il est bon de signaler ici pour que quelque lecteur du *Bulletin hispanique* en procure des reproductions exactes, se trouve dans l'église de Rosas, en Catalogne. C'est une pièce de Rhodes, que l'on conserve enfermée dans une petite boîte en forme de breloque; on trouvera, dans le *Monde illustré*, 1877, I, p. 317, des croquis sommaires représentant la boîte et les deux faces de la pièce; la boîte porte des inscriptions qu'il faudrait relever. Le texte qui correspond à ces dessins s'exprime ainsi : « Le denier de Judas, un des treize *(sic)*, dit la légende, qui servit au traître disciple pour vendre son Maître, est conservé dans une boîte en or faisant partie du trésor de l'église de Rosas. C'est une curiosité que bien des numismates voudraient avoir dans leur collection, et dont notre correspondant dit avoir pris l'empreinte. » La présence de cette pièce rhodienne à Rosas, la Ῥόδη des Grecs[1], le *municipium Rhodinorum* des Romains[2], serait intéressante si vraiment Rosas devait sa fondation et son nom à une colonie de Grecs rhodiens. Mais les géographes et historiens anciens et modernes[3] qui ont cru à cette illustre origine de la ville catalane ont été dupes d'une ressemblance fortuite de noms, dont avait abusé la vanité grecque[4]. Au vrai, Ῥόδη, pour avoir été longtemps un comptoir massaliote, date d'une époque plus reculée que celle de la colonisation grecque; ce n'est point une ville de fondation hellénique, et ce n'est point non plus une ville ibérique; de par son nom, analogue à celui du Rhône, *Rhodanus*, elle est ligure.

Paul PERDRIZET.

1. Ou encore, dans Ptolémée, par analogie avec Ῥοδιανόπολις de Carie, Ῥοδήπολις, Ῥοδίπολις.

2. *CIL.*, VIII, 1148, inscription expliquée par Hübner, *CIL.*, II suppl., p. 988.

3. Cette erreur, contre laquelle se sont inscrits en faux Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie* (1878), p. 497, et Hübner, *CIL.*, II, p. 615, est encore reçue comme article de foi par M. Bloch, p. 16, 22, 44 de son *Histoire de la Gaule*.

4. Cf. Strabon, III, 4, 8 : ἐνταῦθα δ' ἔστι καὶ ἡ Ῥόδη πολίχνιον Ἐμποριτῶν, τινὲς δὲ κτίσμα Ῥοδίων φασίν. D'après le Pseudo-Scymnos (v. 202-207), Rhodé serait un comptoir marseillais qui devait sa première fondation aux Rhodiens.

QUELQUES MOTS SUR LA « CÉLESTINE »

Pendant que je composais ma thèse latine[1], qui fut écrite en 1899 et achevée d'imprimer en mars 1900, j'avais d'abord vainement cherché en Espagne, puis j'avais fini par trouver à la Bibliothèque nationale à Paris[2] un exemplaire de l'édition en seize actes de la *Célestine* (Séville, 1501). Pressé que j'étais pour des raisons personnelles, je n'avais pu tirer de cet exemplaire tout le parti que j'aurais voulu, et je m'étais promis de l'étudier avec soin dès que mes loisirs me le permettraient. Depuis lors, M. Foulché-Delbosc nous a rendu le précieux service de publier dans sa *Bibliotheca hispanica* ce texte de la dernière importance, et, dans le fascicule de sa *Revue hispanique* qui contient le premier et le deuxième trimestre de 1900, il nous a présenté sous ce titre : *Observations sur la « Célestine »* une série de réflexions qui font honneur à son ingéniosité aussi bien qu'à son érudition. Peut-être cependant ne sont-elles pas aussi concluantes qu'il semble le croire, et ce sont les doutes qu'elles soulèvent encore que je me propose d'exposer brièvement.

Un premier point paraît maintenant acquis. Les seize actes dont se composait la *Célestine* sous sa forme première sont l'œuvre d'un seul et même auteur. Je l'avais indiqué dans ma thèse latine. M. Foulché-Delbosc ne pouvait la connaître quand il a écrit son article, puisqu'elle était encore dans les cartons de la Sorbonne, et c'est pourquoi je suis d'autant plus heureux de voir mon sentiment confirmé par le sien. J'avais été surpris d'abord par les variantes qui se rencontrent dans

1. *Quatenus Tragicomædia de « Calisto y Melibea » vulgo « Celestina » dicta ad informandum hispaniense theatrum valuerit.* Nîmes, 1900.
2. Réserve, Yg. 63.

le premier acte. Rojas n'aurait-il pas respecté le texte de son prédécesseur s'il s'était vraiment contenté de le continuer? Et puis, et surtout, n'est-il pas singulier qu'en 1501, ni dans la lettre à un ami ni dans les vers acrostiches du début, il ne connaisse ni l'un ni l'autre de ces prétendus auteurs du premier acte qui seront cités quelques mois après dans l'édition en vingt et un actes? Ne voulait-il pas, enfin, nous laisser deviner sa supercherie quand il annonçait[1] pour distinguer le commencement de son œuvre propre une croix qui doit se trouver à la marge et qui ne s'y rencontre point? C'est précisément par peur d'avoir été trop bien compris qu'il nomme en 1502 Juan de Mena et Rodrigo de Cota, et précise le passage où s'arrête l'œuvre qu'il prétend continuer. Il se ménage ainsi le moyen de partager à l'occasion avec un autre la responsabilité des peintures trop libres qu'on pourra lui reprocher. Les malins ne seront pas dupes, mais le décorum sera sauvé.

M. Foulché-Delbosc arrive à une autre conclusion. Il affirme que l'auteur de la *Comedia* n'a écrit ni la lettre à un ami ni les vers acrostiches. Si la lettre, dit-il, « était réellement écrite par l'auteur de la *Comedia,* il faudrait admettre que c'est de connivence avec lui qu'Alonso de Proaza attire l'attention du lecteur sur l'acrostiche du début. Dès lors, à quoi bon ce mystère dont on a grand soin de donner la clef? » Mais une réflexion se présente aussitôt à l'esprit. La lettre à un ami et les vers acrostiches révélateurs se rencontrent pour la première fois dans l'édition de Séville 1501[2]. Il y en a eu au moins deux autres avant celles-là[3], et dans aucune d'elles l'auteur n'avait indiqué son nom. Dès lors, pourquoi ne pas admettre que, voyant le succès de son œuvre, il a désiré se laisser deviner sous un voile transparent? N'était-il pas naturel de recourir au correcteur d'imprimerie pour faire découvrir

1. « Y porque conozcays donde comiençan mis maldoladas razones y acaban las del antiguo autor: en la margen hallareys una cruz: y es el fin de la primera cena. Vale. » — (Édition de Séville 1501).
2. C'est ce qu'il me semble que M. Foulché-Delbosc a parfaitement établi.
3. L'une de ces deux éditions est représentée par l'exemplaire Héber, et, comme elle porte dans son titre la mention « con sus argumentos nuevamente añadidos », elle suppose nécessairement au moins une édition antérieure.

son secret, mais à la fin du livre seulement? De la sorte Rojas avait le double avantage de piquer la curiosité de ses lecteurs et de rejeter ensuite l'indiscrétion commise sur Alonso de Proaza. Ce sont là de ces coquetteries d'auteur chères aux satiriques espagnols et bien connues, d'ailleurs, de tous les gens de lettres. Aujourd'hui encore, quand on ne veut point signer tout simplement, on imagine un personnage et on écrit au-dessous de son nom : Pour copie conforme. Il n'est pas plus difficile de trouver un ami pour ¡vous faire, en certains cas, le plaisir d'être indiscret.

Mais M. Foulché-Delbosc, qui a un flair particulier pour les acrostiches, préfère supposer un *éditeur malicieux* « qui imagina une série de fables : l'*antiguo autor,* l'achèvement de l'œuvre en quinze jours, un continuateur nommé Fernando de Rojas ». Ce dernier personnage lui paraît, en effet, « inventé de toutes pièces par l'auteur de la lettre et des vers acrostiches, » et il traite de « simples racontages » les renseignements dénichés par D. Bartolomé José Gallardo dans une Histoire manuscrite de Talavera qui se trouve à la Biblioteca nacional de Madrid. Il résulte pourtant de ces quelques lignes qu'un Fernando de Rojas, qui fut *alcalde mayor* à Salamanque, a vécu et fut enterré à Talavera. Mais comment Gomez de Tejada, qui nous donne ces détails, a-t-il su que ce Rojas était l'auteur de la *Célestine?* Il est certain qu'il ne nous le dit pas. Mais il ne nous dit pas non plus, comme le déclare M. Foulché-Delbosc, que la naissance à Montalban de ce même Rojas ne lui fût connue que par ses vers acrostiches. Voici ce qu'il a écrit : « Nació en la Puebla de Montalban, como el lo dice al principio de su libro en unos versos de arte mayor acrósticos; pero hizo asiento en Talavera ». Ce « como » ne signifie pas forcément que Gomez de Tejada ne tient son renseignement que de cette source. Il peut être tout aussi bien la confirmation d'une indication venue d'une autre origine. Le « pero » qui suit ne semble-t-il pas ajouter : « Oui, sans doute, il est né à Montalban, mais il a vécu à Talavera »? Qui sait même si on ne pourrait pas conclure de ce passage, comme aussi de l'indication précise du tombeau de Rojas, que

Gomez de Tejada a dû faire des recherches dont il ne nous donne que les résultats? Je reconnais cependant que l'identification du Rojas de Talavera avec celui de la *Célestine* ne saurait être admise comme une vérité indiscutable, mais je ne crois pas non plus qu'en l'état actuel de la question on puisse y voir une inexactitude formelle. D'ailleurs pourquoi l'*éditeur malicieux* imaginé par M. Foulché-Delbosc se serait-il donné la peine de composer des acrostiches révélateurs si le nom qu'ils révèlent n'était qu'un nom de fantaisie? Autant le découvrir tout de suite. Et, s'il s'agissait de donner le change aux lecteurs, pourquoi raconter que l'auteur a composé quinze actes en quinze jours de vacances? Cette invraisemblance s'explique si elle est une excuse de l'auteur. Elle devient difficilement intelligible si elle a été inventée par l'*éditeur malicieux*.

Ce personnage malin ne suffit pas pourtant à M. Foulché-Delbosc dont la défiance est extrême à l'égard des supercheries littéraires. Avec une subtilité déconcertante, il suppose un second mystificateur. Les cinq actes nouveaux qui, en 1502, viennent s'ajouter aux seize déjà publiés seraient, d'après lui, l'œuvre d'un autre auteur, d'un «*adicionador*». Les raisons qu'il en donne sont très fortes, et, comme je vais les résumer très vite et partant très mal, je prie qu'on se reporte à son article. M. Foulché-Delbosc est d'abord frappé des modifications qui se rencontrent en 1502 dans la lettre à un ami et dans les vers acrostiches. Elles ne s'expliquent, en effet, que si on attribue à l'auteur de la *Comedia* et cette lettre et ces vers. Mais M. Foulché-Delbosc, qui n'est point de cet avis, fait de ces variantes l'œuvre d'un autre personnage qui aurait également composé le prologue : *Todas las cosas ser criadas*. Il est choqué de voir l'auteur de ce prologue (qui apparaît en 1502 pour la première fois) déclarer bien inutiles et conserver pourtant les *argumentos* ou résumés mis par les imprimeurs en tête de chaque acte. Si cet auteur était aussi celui de la *Comedia*, n'aurait-il pas purement et simplement supprimé les *argumentos?* A quoi l'on peut répondre que, comme il le dit, en effet, l'auteur, une fois sa responsabilité dégagée, peut par-

faitement maintenir des résumés qui, en servant de table des matières, se conforment à un usage ancien. On voit moins bien, au contraire, pourquoi l'*adicionador* aurait si maladroitement soulevé cette question. Mais ce ne sont là que des observations de détail. En voici qui ont une tout autre importance.

M. Foulché-Delbosc a soigneusement relevé les mots et les lignes que son prétendu *adicionador* a intercalés dans les actes II à XV de l'édition de 1501, et il estime que ces additions ne sont que maladresses ou redites. Je me permets cependant de remarquer avec lui, d'abord que ces additions ne sont pas très nombreuses et qu'entre elles et le texte primitif il n'y a pas de différences de style, ensuite et surtout qu'elles se composent presque toujours de maximes et de proverbes. Or n'est-il pas évident que l'auteur, puisqu'il a fait révéler son nom, doit, pour excuser la liberté de ses peintures et justifier l'utilité de son œuvre, insister sur ces « sentencias filosofales e avisos muy necesarios para mancebos » dont il est question dans le titre même? D'autre part, il est loin d'être exact que toutes les variantes soient malheureuses. Ainsi, au début de l'acte XIV de 1501, Calixte s'écrie : « Nadando por este huego de mi deseo toda mi vida. » L'édition de 1502 porte au lieu de *huego* le mot *piélago* qui est, en effet, plus naturellement amené par *nadando*. — J'avoue enfin que je ne me figure pas très bien un *adicionador* qui, dans une comedia en seize actes, éprouve le besoin, pour grossir le volume, d'ajouter, outre cinq actes nouveaux, 439 lignes à quatorze des actes déjà publiés. Je me représente beaucoup plus aisément un auteur revenant sur son œuvre pour la saupoudrer de maximes et proverbes qui en augmentent la portée morale. Que penserait-on du raisonnement qui consisterait à refuser à Montaigne la paternité des dernières éditions authentiques de ses *Essais* sous le prétexte qu'on y rencontre beaucoup trop de citations nouvelles et inutiles?

« Mais, dit M. Foulché-Delbosc, les cinq actes de mon *adicionador* ne peuvent pas être l'œuvre de l'auteur primitif puisqu'ils en détruisent l'admirable unité. » C'est ici, en effet, le point fort

de son argumentation. Il est indiscutable que, dans l'édition en seize actes, l'intrigue de la *Célestine* est beaucoup plus dramatique. L'intervention de *Centurio* et l'histoire de la vengeance qu'Élicie et Aréuse veulent tirer de Calixte et de Mélibée ralentissent et refroidissent l'action. Mais n'oublions pas que la *Célestine* n'était pas faite pour la scène. Alonso de Proaza nous en fournit la meilleure preuve, puisqu'il prend la peine de nous indiquer de quelle manière doit se *lire* cette tragicomédie. Dès lors, pourquoi refuser à l'auteur des seize premiers actes la pensée de prolonger son succès en allongeant et variant son œuvre? D'ailleurs, même dans les lenteurs de ses vingt et un actes, il serait injuste de ne pas reconnaître un progrès incessant. Aréuse et Élicie, avec leur soif de vengeance, ne jouent pas un rôle si déplacé, puisqu'après l'ivresse des deux amants, enfin réunis, elles renouvellent notre émotion en jetant dans notre âme une crainte que dissipent ensuite les fanfaronnades de Centurio. Et quel contraste ainsi préparé avec les scènes tragiques de la mort de Calixte et du suicide de Mélibée!

M. Foulché-Delbosc tient en réserve un dernier argument. Il estime que les caractères de Calixte et de Mélibée sont étrangement déformés par l'*adicionador*. A son avis, notre *galan* abuse en 1502 des souvenirs de l'antiquité. Mais n'en usait-il pas en 1501, et de la manière la plus fâcheuse? On peut regretter que Rojas ait cru devoir faire toujours plus parade d'une érudition qui était pour lui à la fois une excuse et un moyen de contrôler la vérité de ses observations. Je ne crois pas qu'on soit en droit de tirer de cette constatation un argument péremptoire contre l'authenticité des cinq actes ajoutés en 1502 à la *Célestine*. Faut-il enfin se laisser troubler par la prétendue impudicité de la Mélibée de l'*adicionador?* Voici le passage incriminé : « Cata, angel mio, que asi como me es agradable tu vista sosegada, me es enojoso tu riguroso trato : tus honestas burlas me dan placer, tus deshonestas manos me fatigan, quando pasan de la razon. Dexa estar mis ropas en su lugar, y si quieres ver si es el habito de encima de seda o de paño, para que me tocas en la camisa? Pues cierto es de lienzo. »

Cela est-il si brutal? Et le sourire de Mélibée n'excuse-t-il pas un peu la liberté de sa malice? Eh! quoi, s'écrie M. Foulché-Delbosc, « Elicia et Areusa lui auraient-elles donné des leçons? » — Non, répondrons-nous, il a suffi de Calixte. La jeune fille, ou plutôt la jeune femme a mis à profit ses rencontres nocturnes avec son bel amoureux. « Perdona, lui avait dit Calixte à l'acte XIV, á mis desvergonzadas manos, que jamás pensaron de tocar tu ropa con su indignidad y poco merescer; agora gozan de llegar á tu gentil cuerpo y lindas y delicadas carnes ». Si l'on s'étonne cependant qu'un mois seul ait donné tant d'esprit à Mélibée, il convient de ne pas oublier que la jeune fille (et c'est un trait de psychologie assez juste) s'est fait, dès qu'elle est devenue femme, une excuse et comme un devoir de son plaisir. « Señor; por Dios; pues ya todo queda por ti, pues ya soy tu dueño, pues ya no puedes negar mi amor, no me niegues tu vista; y las mas noches que ordenares sera tu venida por este secreto lugar á la mesma hora, porque siempre te espere apercibida del gozo con que quedo, esperando las venideras noches. » (Acte XIV.)

M. Menéndez y Pelayo, cité par M. Foulché-Delbosc, vante « la admirable unidad de pensamiento que en toda la obra campea, la constancia y fijeza en el trazado de los caracteres, el desarrollo lógico y gradual de la fábula y el dominio y señorío con que el bachiller Rojas se mueve dentro de ella, no como quien continua obra ajena, sino como quien dispone libremente de su labor propio ». J'avoue que je serais tenté de souscrire à ce jugement. La *Célestine* m'apparaît comme l'œuvre d'un seul auteur qui l'a successivement développée avec la liberté d'un Montaigne complétant ses *Essais*. Je me figure volontiers qu'elle s'est présentée d'abord à son esprit sous la forme d'un dialogue qui, au lieu de faire porter sa satire sur des faits politiques, comme les *Coplas de Mingo Revulgo,* ou sur la peinture des bergers, comme les *Eglogas de Juan del Encina,* devait s'appliquer à noter sur le vif le monde de jeunes gens, d'entremetteuses et de courtisanes où Rojas avait vécu pendant son séjour d'étudiant à Salamanque. Ce n'est plus l'amour idéal et lyrique qu'il cherchait à présenter, comme le fait le

Diálogo de Cota, mais la passion ardente et brutale dans ses plus réelles et familières manifestations. Peu à peu, sous l'influence de sa féconde imagination, ses personnages ont pris une vie plus intense. A mesure qu'ils parlaient, leurs caractères se précisaient en s'opposant les uns aux autres. Et ainsi le dialogue, de simple divertissement qu'il était d'abord, devenait un drame véritable et se découpait en scènes et en actes que reliait une intrigue émouvante. Voilà pourquoi, ainsi que Rojas le note dans son Prólogo, son œuvre, qui commençait comme une comédie, finissait comme une tragédie, à mesure que les actions de ses personnages les entraînaient à la honte et à la mort. La longueur du premier acte semble bien indiquer que primitivement il devait être le seul. La seconde forme qu'a prise l'œuvre est celle de l'édition princeps dont nous ne pouvons absolument rien dire. Depuis lors, les trois états que nous connaissons[1] nous montrent des additions et retouches qui me semblent venir de la même main. Peut-on supposer en 1502 un *adicionador* qui aurait remanié les vers acrostiches non seulement pour y introduire les noms de Mena et de Cota, mais même lorsqu'aucune apparente nécessité ne s'en faisait sentir? Pourquoi, par exemple, aurait-il modifié le vers 4 de la quatrième *octava* :

«la otra que oy su inventor ser sciente?»

Pourquoi surtout aurait-il transformé dans les vers acrostiches la dernière *octava* (Olvidemos los vicios que assi nos prendieron...) pour la transporter en tête d'une conclusion qui précède, en 1502 seulement, les *octavas* de Proaza et qui ne s'explique guère si elle n'est pas le dernier plaidoyer de l'auteur découvert en faveur de son œuvre et de ses bonnes intentions? Est-il enfin admissible qu'à quelques mois de distance un *adicionador* ait pu, s'il n'était pas l'auteur lui-même, arranger à sa guise la *Comedia* de 1501? Je dois ajouter, pour terminer, que, s'il a vraiment existé, cet *adicionador* est en tout cas fort loin d'être l'écrivain maladroit que suppose

1. Exemplaire Héber, exemplaire de l'édition de Séville 1501, édition de Séville 1502.

M. Foulché-Delbosc. Il est, en effet, dans la *Célestine,* une scène qui a fait songer à Shakespeare, et qui mérite cet honneur. Cet immortel duo d'amour, ce n'est pas celui de l'acte XIV, c'est celui de l'acte XIX. J'ai presque autant de peine à le refuser à l'auteur primitif que j'en aurais à refuser à Pierre Corneille la seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène.

M. Foulché-Delbosc formule ses conclusions de la manière suivante : « Les seize actes de la *Comedia de Calisto y Melibea* sont d'un seul auteur. — Cet auteur est inconnu. — Il est resté entièrement étranger aux additions successives que son œuvre a subies. » Je puis, bien entendu, me tromper, et même grossièrement; mais, pour le moment, je ne serais pas éloigné de répondre à la première de ces affirmations : oui certes ; — à la seconde : peut-être; — et à la troisième : non.

E. MARTINENCHE.

Les lignes qui précèdent étaient écrites lorsque M. A. Morel-Fatio, après en avoir pris connaissance, voulut bien me communiquer une étude consacrée par Mme C. Michaëlis de Vasconcellos aux *Observations sur la Célestine* de M. Foulché-Delbosc. Cette étude a paru dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (n° 1 de 1901). Après avoir exposé et discuté la première et la troisième des thèses soutenues par M. Foulché-Delbosc, Mme C. Michaëlis de Vasconcellos s'efforce de prouver que l'une et l'autre sont loin d'être marquées du caractère de la certitude. La route qu'elle suit diffère assez sensiblement de la mienne, mais elle conduit, et j'ai naturellement plaisir à le constater, vers une conclusion analogue. Mme C. Michaëlis de Vasconcellos finit par se demander si les raisons qui ont fait supposer à M. Foulché-Delbosc l'existence d'un *adicionador* ne seraient pas, au contraire, une nouvelle preuve de l'intervention d'un seul et même et ironique auteur. Je renvoie à cette étude substantielle, que je ne veux point étrangler en quelques lignes, ceux que la question pourra intéresser.

RELATION DU VOYAGE FAIT EN 1679

AU-DEVANT ET A LA SUITE

DE LA

REINE MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, FEMME DE CHARLES II

La relation que nous publions ci-après est conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, sous la cote 7862 (anciennement T 245). Le manuscrit est de format petit in-4°, relié en parchemin souple. Il présente tous les caractères d'un document original : ratures, mots rajoutés, notes marginales, passages laissés en blanc, avec l'intention de les compléter plus tard, allure courante et irrégularités de l'écriture. Le rédacteur avait-il l'intention de publier sa relation, après l'avoir revue et lui avoir donné une forme plus châtiée? La façon dont il parle de lui, en se désignant dans son texte par le mot : *el autor,* peut le faire supposer. En tout cas, son désir ne semble pas s'être réalisé. Notre obligeant collègue et ami, D. Pedro Roca, du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, a eu l'amabilité de faire à cet égard des recherches tant dans l'ouvrage de D. Jenaro Alenda : *Solemnidas y fiestas públicas en España,* que dans ses notes personnelles, et il n'a pas trouvé d'indication donnant à croire que cette relation ait été jamais imprimée. L'état actuel du manuscrit, avec ses lacunes dans les énumérations des officiers et des dames de la Maison de la Reine, les incorrections de son style et le décousu de sa rédaction nous confirment dans l'opinion qu'il est, en effet, resté inédit.

Le voyage qui fait l'objet de cette relation fut entrepris à la fin de septembre 1679. Les personnes qui y prirent part,

appartenant pour la plupart à la Maison de la Reine, étaient envoyées à la frontière de la Bidassoa, pour y recevoir et pour escorter ensuite leur jeune souveraine, Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur et de feue Madame, Henriette d'Angleterre, déjà mariée par procuration au roi d'Espagne, Charles II. Notre auteur raconte avec un certain détail les péripéties du voyage, depuis le départ de Madrid jusqu'à Irun, puis d'Irun à Burgos, où séjourna quelques jours le couple royal; son récit s'arrête brusquement un peu avant le retour de la Cour à Madrid, à l'étape de Aranda de Duero. Il s'intéresse à ce qu'il voit en route, châteaux ou églises, et les décrit volontiers. Sa narration prend un intérêt tout particulier à partir du moment où la Maison de la Reine arrive à la frontière de la Bidassoa. C'est d'abord l'impression de propreté et de richesse, fort relatives sans doute, que lui cause la ville d'Hendaye. Puis ce sont des observations, empreintes de peu de complaisance, sur les manières des Français accompagnant la reine. Vieux serviteur, blanchi dans le respect de l'étiquette, un peu aigri aussi par la misère intime de la Cour, dont souffraient surtout les plus minces officiers, il juge sévèrement au passage le sans-façon des manières de nos gentilshommes et de nos dames, et il laisse percer son regret des prodigalités d'apparat, où passe l'argent du roi son maître, tandis qu'en vain il implore pour lui-même quelque modeste *ayuda de costa*. Enfin il nous a conservé sur la reine elle-même et sa façon de vivre en voyage, des souvenirs qui complètent utilement les récits officiels de la correspondance diplomatique.

Sur l'auteur de cette relation il n'y a pas d'hésitation à avoir; il a lui-même apposé sa signature sur le titre : *D. Joseph Alfonso Guerra y Villegas*, et il s'est désigné d'une façon expresse au folio 41 de son manuscrit : « *D. Joseph Guerra, el auctor.* » Les renseignements que nous possédons sur ce personnage sont assez brefs. Nous les avons trouvés dans une supplique imprimée par son fils, D. Juan Alfonso de Guerra y Sandoval, figurant dans un recueil manuscrit qui fit autrefois partie de la *librería* de ce fils et est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, sous la cote Y, 98, du dépar-

tement des manuscrits. D'après cette pièce, D. Joseph Alfonso Guerra y Villegas aurait été *Rey de Armas principal,* et même il resta assez longtemps en fonctions pour devenir le plus ancien des rois d'armes, ses collègues. Attaché successivement à la maison de six personnes de la famille royale, il fut de tous les voyages de la Cour en qualité de *ayuda de la furriera de camara y aposentador;* enfin, après quarante ans de fidèles services, il obtint sa mise à la retraite, avec une pension de 400 ducats. Peut-être dans les manuscrits assez nombreux ayant appartenu soit à lui, soit à son fils, et que possède la Bibliothèque nationale de Madrid, serait-il possible de trouver quelques indications supplémentaires, et notamment dans les *Papeles pertenecientes á la casa de Guerra y su apellido* (ms. Y, 27); mais, à notre grand regret, la brièveté de notre séjour à Madrid ne nous a pas laissé le loisir de nous y référer.

H. LÉONARDON.

Relacion de la jornada que se hizo el dia ... del mes de septtre, año de 1679, hasta el ... y subcesos de ella en las Reales entregas de la Reyna Nuestra Señora Da Maria-Luisa de Orleans, hija de los Serenissimos Señores Duques de Orleans[1]. — *D. Joseph Alfonso Guerra y Villegas.*

Mayordomo mayor. El Excelentisimo señor Dn... de Osorio, marques de Astorga y San Roman, conde de Trastamara[2].

Mayordomos. El marques de Villa Mayna Dn... de Toledo[3], y primer cavallerizo de la Reyna nuestra Señora, y Dn Juan de Villaviçençio[4], de el Orden de San Juan.

1. Nous avons respecté l'orthographe de l'original manuscrit, mais en développant les abréviations et en le ponctuant. Des points indiquent les endroits laissés en blanc par l'auteur.

2. D. Antonio Pedro Gómez Davila Alvarez y Osorio, Xe marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Román, comte de Trastamara, nommé grand-maître de la maison de la Reine le 22 janvier 1679. Mort le 27 février 1689 (Morel-Fatio et Léonardon, *Instructions aux ambassadeurs de France en Espagne,* t. I, p. 294-5. — *Mémoires de Villars,* édit. Morel-Fatio, p. 286). — Pour ce personnage et les suivants nous renvoyons pour plus de détails aux deux ouvrages que nous venons de citer.

3. D. Luis de Toledo Enríquez, IIe marquis de Villamaina, à la fois majordome et premier écuyer de la Reine (*Mémoires de Villars,* édit. Morel-Fatio, p. 16).

4. D. Juan de Villavicencio, de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés alors chevaliers de Malte. Il fut nommé ambassadeur extraordinaire de l'Ordre de Malte à Madrid en juin 1680 (Archives des Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne*, t. LXIV, fol. 400).

Camarera mayor. La Excelentisima señora Dª... duquesa de Terranoba[1].

Cavallerizo mayor. El duque de Osuna, marques de Ureña y conde Peñafiel[2]. Acompañole su hierno el duque de Uzeda, marques de Montalban[3], gentilhombre de camara del Rey nuestro Señor.

Damas.

Damas: fueron a esta jornada damas de la Reyna nuestra Señora, Dª Francisca Enriquez de Velasco, hermana del duque de Uzeda, hija de la marquesa de Alcanizas[4].

Dª Josepha de Figueroa, menina que fue de la Reyna nuestra Señora el año de 1670[5].

Y Dª Ana la Croy.

Y Dª Maria Henrriquez[6].

Y Dª..., hija del duque de Hijar[7].

1. Doña Juana de Aragón y Cortés, Vᵉ duchesse de Terranova, née le 12 sept. 1619, nommée camarera mayor de Marie-Louise le 22 janv. 1679, forcée de se démettre de sa charge le 28 août 1680. — Voir la notice de M. Morel-Fatio, *Mémoires de Villars*, p. 288.

2. D. Gaspar Téllez-Girón, Vᵉ duc de Osuna, par son premier mariage. Notre auteur intervertit ses autres titres: il était, héréditairement, IXᵉ comte de Ureña et Vᵉ marquis de Peñafiel. Né le 25 mai 1625, D. Gaspar avait rempli les plus hautes charges: vice-roi de Catalogne, gouverneur de Milan, président du Conseil des Ordres, etc. D'un esprit inquiet et hautain, il disputa au marquis d'Astorga la première place auprès de la jeune reine, fut blâmé par le Roi et rappelé avant la fin du voyage. Il dut cesser de remplir ses fonctions de grand écuyer, et dut même les résigner en 1683, époque à laquelle il fut banni de la cour. Il fut rappelé en 1689. Mort subitement le 2 juin 1694, en présence du Roi. — Cf. *Mémoires de Villars*, p. 287. — F. Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española*, t. II, p. 574-580.

3. Don Juan-Francisco Pacheco Téllez-Girón, IIIᵉ comte de la Puebla de Montalban, IVᵉ duc de Uceda et Grand d'Espagne par son mariage avec doña Isabel-María-Francisca Gómez de Sandoval Téllez-Girón, fille du duc de Osuna et de doña Feliche de Sandoval Ursino, et IVᵉ duchesse de Uceda du chef de sa mère. Le duc de Uceda devint gouverneur de Galice en 1682, vice-roi de Sicile, puis, en 1700, ambassadeur à Rome. Il était conseiller d'Etat depuis 1699. Maintenu ambassadeur à Rome par Philippe V, et en même temps investi des charges de capitaine de la Garde espagnole, de Président du Conseil des Ordres, puis du Conseil des Indes, créé chevalier du Saint-Esprit par Louis XIV, le duc de Uceda fit défection en 1710, sans qu'on en ait bien pénétré le motif, et passa au service de l'archiduc Charles. Il mourut à Vienne le 25 août 1718. — Cf. Fernández de Béthencourt, *op cit.*, t. II, p. 453-457 et 580.

4. Dª Francisca était la demi-sœur du duc de Uceda, étant fille de la même mère, doña Juana de Velasco et de son troisième mari D. Juan Enríquez de Almansa Borja Inca y Loyola, VIIᵉ marquis de Alcañizes et de Oropesa. — Fernández de Béthencourt, *op. cit.*, t. II, p. 451-452.

5. Dª Josepha de Figueroa y Guzmán, fille de D. Pedro Lasso de la Vega, de la maison de Figueroa, IIᵉ comte de los Arcos, capitaine de la Garde espagnole, et de Dª Agnes Davila y Ulloa, fille de D. Francisco Davila y Guzman, marquis de Loriana (Imhof, *Genealogiæ viginti illustrium in Hispania familiarum*, p. 131. — Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. IV, p. 45).

6. L'abbé de Vayrac (*op. cit.*, t. IV, p. 166) cite une fille naturelle de D. Juan Gaspar Enríquez de Cabrera, VIᵉ duc de Medina de Rio-Seco, almirante de Castille (mort en 1691), qui porta ce nom de Dª María Enríquez et épousa le IIᵉ marquis de Benamejí (mort en 1693).

7. Le Vᵉ duc de Hijar, don Jaime Francisco de Silva y Sarmiento, eut deux filles

Meninos y brazero.

Brazero : Dⁿ Bernardino Manrrique de Guzman, hijo del marques de Villa Manrrique[1].

Menino : Dⁿ Antonio de Bracamonte[2] y D... y D... su hermano, hijos del marques de Palacios.

Señoras de onor.

Dª... Condesa de Orgaz[3].

Dª ... Marquesa de Mortara[4].

Dª Laura de Alagon, guarda mayor.

Azafatas.

Dª Ana Maria Jiner que lo fue del Rey nuestro Señor y al presente lo es de la Reyna nuestra Señora. Fue sirviendo sus *(sic)* ausiençia Dª Maria de Molina, azafata que fue de la Señora Reyna Christianissima Madama Maria Theresa de Austria, hija de los Señores Reyes Don Phelipe 4° el Grande y el Piadoso y Dª Ysavel de Borbon.

Guardamujeres.

Dª Eufrasia de Ulloa, que quedo enferma en la villa de Berlanga. — Murio.

Dª Theresa de Gonzalez de Montalbo, que quedo en Burgos asistiendo a la enfermedad de Dª Josepha de Guzman de Figueroa, hija de los condes de los Arcos ; y Dª Manuela Ortiz, que es la mas antigua.

Dueña de retrete. — Dª Inés de Padilla.

Camaristas.

Dª Mariana Vara, mas antigua bufetera.

Dª Agueda de el Pulgar.

Dª Margarita de Angulo, — de zapatos.

Dª Antonia Patiño, — del retrete.

de sa seconde femme doña Mariana Pignatelli y Aragón, morte en 1681. Il s'agit probablement ici de la première, née en 1666, doña Juana Petronilla de Silva Aragón Sarmiento y Villandrando, plus tard VIᵉ duchesse de Hijar, mariée en 1688 à D. Federico de Silva y Portugal, et en secondes noces à D. Fernando Pignatelli (Imhof, *op. cit.*, p. 289. — L'abbé de Vayrac, *op. cit.*, t. IV, p. 127. — Pinedo y Salazar, *Historia de la insigne Orden del Toyson de oro*, t. I, p. 428-429).

1. Dⁿ Bernardino, second fils de D. Manuel Luis de Guzmán y Zúñiga, IVᵉ marquis de Villamanrrique, et de Dª Ana Davila y Osorio, XIᵉ marquise d'Astorga, plus tard gentilhomme de la chambre du Roi, mort célibataire en 1694 (Imhof, *op. cit.*, p. 113).

2. Fils du IIᵉ marquis de Fuente del Sol, D. Luis Mosen Rubí Bracamonte Davila, président de la Casa de Contratación, et de Dª Mariana, comtesse de Torres-Vedras.

3. Dª Maria de Sandoval, veuve de D. Baltasar Hurtado de Mendoza, Vᵉ comte d'Orgaz, fille de D. Diego Gómez de Sandoval, VIIIᵉ duc del Infantado et Vᵉ duc de Lerma (*Mémoires de Villars*, p. 17. — Imhof, *op. cit.*, p. 194).

4. Dª Isabel Manrique de Lara, veuve de D. Francisco de Orozco y Ribera, IIᵉ marquis de Mortara, du Conseil d'État, mort gouverneur de Milan, le 26 déc. 1668 ; morte elle-même en avril 1682 (*Mémoires de Villars*, p. 17. — *Instructions, Espagne,* t. I, p. 127).

El dia martes 26 de septiembre de 1679 fue la familia de la Reyna nuestra Señora por Su Majestad Catholica a Francia. Durmio en Alcala de Henares en las casas que llaman el Palacio del Cardenal [1], seys leguas de la Corte. No hubo otra novedad.

Miercoles, 27. — A Guadalaxara, al palacio de el Duque de el Ynfantado y Pastrana [2], una de las obras primorosas de España por las grandes y maravillosas labores doradas en las techumbres de los salones artesonados, echas al tiempo antiguo con todos los ricos ombres y capitanes sus ascendientes, echos de talla dorados; y el patio de el palacio executado por grandes artifizes y encima de los arcos escripto en letras goticas diferentes timbres de la grandeza de esta cassa. — Ay 4 leguas. — Y detras de ella un bello jardin con un estanque grande de muy buena pesca [3].

Juebes, 28. — El juebes a Yta [4], y el auctor y otras personas fueron a ver el milagroso poço y cadena que esta junto al combento de Monges Benitos de Nuestra Señora de Sopetran, en una ermita de piedra de canteria donde esta el sitio en que fue baptiçado el moro Petran por mano de la Reyna de los Angeles, y la cadena es con que le trujo. Haze muchos milagros el agua de el [5].

Antes de llegar al lugar un coche en que venian parte de la familia de la Reyna, Dª... dama de la Reyna nuestra Señora, se bolco, haviendola maltratado mucho.

En Yta esta aquel eminente castillo tan nombrado. Esta oy en dia arruynado, aun que se conoce en sus cenizas la grandeza y defensa que tubo en los pasados siglos. Es esta villa de la casa de el Ynfantado. — Leguas... [6].

1. Sans doute le collège de San Ildefonso, que fit construire le cardinal Ximénez de Cisneros, œuvre attribuée à Alonso de Covarrubias.

2. Ce palais, qui existe toujours, et dont les *Guides* donnent des descriptions analogues à celle de notre auteur, aurait été construit vers la fin du xvᵉ siècle, par D. Iñigo López de Mendoza, fils de D. Diego, premier duc del Infantado, et du vivant même de celui-ci (mort en 1479). — Le titulaire du duché del Infantado, à l'époque de notre relation, était D. Gregorio de Silva Mendoza y Sandoval, duc de Pastrana, qui avait hérité du duché del Infantado du chef de sa mère (Núñez de Castro, *Historia eclesiastica y seglar de la muy noble y muy leal ciudad de Guadalaxara...*, Madrid, 1653, in-fol., p. 5, 156, 155. — Imhof, *op. cit.*, p. 178 et 290).

3. Ce membre de phrase, rajouté par l'auteur après coup, doit se lire à la suite de la description du palais de Guadalajara, sans tenir compte du : Ay 4 leguas, relatif à la distance entre Alcalá et Guadalaxara.

4. Hita.

5. Núñez de Castro (*Historia de Guadalaxara*, déjà citée, p. 4) parle de ce sanctuaire en termes à peu près identiques : El santuario de Nuestra Señora de Sopetran, único y raro en milagros, tres leguas poco mas dista de Guadalaxara : Monges Benitos son los que ministran la Angelical Camara. — Il existe une histoire de ce monastère : Fr. Basilio de Arce, *Historia del ilustrísimo monasterio de Sopetran*, 1676, in-4°. Cf. J. Catalina García, *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara*, Madrid (Rivadeneyra) 1899.

6. Nous retrouverons plusieurs fois cette mention de la longueur de l'étape, mise en marge par l'auteur, tantôt incomplète comme ici, tantôt avec le nombre de lieues parcourues.

Biernes, 29. — El dia siguiente, que fue viernes, vino a hacer noche la dicha familia a Jadraque, villa de el Ynfantado, lugar de mucha delicia. Sirvio de palacio una casa de un particular, muy alajada, y con un jardin muy capaz y fuente. Tiene un quarto de legua corto un castillo de dicha casa, que llaman de el Cid, que ademas de ser el sitio para resistir y ofender, es su obra executada con gran curiosidad. Esta entero aunque algo maltratado. — Leguas...

Savado, 30. — El savado se vino a Paredes, lugar de el condado de Coruña o Barajas[1], por causa de haver el achaque de sarampion en Atienza, donde estava el transito. Estubose con grande descomodidad por no tener 40 vecinos el lugar, y las casas del muy pequeñas. Salio del dicho lugar el auctor despues de media noche con sus compañeros para prevenir a Dn Juan Clavero, aposentador mayor en esta jornada, algunas cosas que faltavan, los que se perdieron en el desierto de los campos de Baraona[2], donde andubieron bagando hasta que amanecio, pegandoseles el contajio de la descomodidad con que salieron de Paredes. — Leguas...

Domingo. — Domingo... de el dicho mes, se hizo jornada a Berlanga, villa del condestable de Castilla y Leon, uno de los mejores lugares de ella. Haviendose echo el ospedaje en su palacio, que ademas de ser muy grande y adornado de pinturas, tiene siete jardines tan vistosos y compuestos de diferentes quadros y fuentes, y el sitio tan apacible y agradable que puede competir este lugar con los de mas nombre. Siguensele 5 huertas muy compuestas y otra muy dilatada que esta baldia. Tiene una noria con tal arte executada que desde el quarto principal de[l] palacio se sube el agua por una cadena de hierro echa en forma de escala, con diferencia de goznes, y por arcaduzes unas basijas de cobre, de echura de zenzerros, que como van subiendo y bajando hacen armonia gustosa.

Tiene por cimera o remate sobre este palacio su castillo fuerte, compuesto de muchos cubos y en medio un bastion que señorea la tierra, sirviendole de media luna un christalino rio[3] donde se cojen muy sabrosas truchas.

Ay iglesia collexial. Este palacio esta adornado todo de muchas y buenas pinturas y otras alajas, con que no es necessario para vivir en el mas que entrar la persona, pues no ay falta de otra cosa. — Leguas...

Lunes. — Lunes benimos a la villa de Santisteban de Gormaz, que

1. Le comté de Barajas fut donné par Philippe II à D. Francisco Zapata de Cisneros (1572) (Salazar de Mendoza, *Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon*, Madrid, 1794, in-4°, p. 256). — Nous ne nous expliquons pas l'identification faite par l'auteur entre ce comté et un prétendu comté de *Coruña*.

2. Barahona.

3. Ce *cristalino rio* est l'Escalote ou Bordecorés.

es de los duques de Escalona, marqueses de Villena. Vino la casa real a hospedarse a la casa de D[n] Christobal de Bermeo, mayordomo de dicho marques. Pasa arrimado a esta villa Duero, por cuya raçon es muy regalado de pesca y su ribera esta llena de guertas y frutales. Sobre el lugar tiene puesto sobre una peña tan eminente y grande que se halla capaz de tener sobre si, un castillo que tiene de cerco redondo mill y cinquenta pasos, que medi, echo y executado inexpugnablemente con sus prados para sembrar, agua y lo demas que necesita una fortaleza. Esta desmantelado y desechos los techos y algunas bobedas. La cerca primera que tenia el castillo es tan grande quanto dentro de ello se podia fundar una gran ciudad. Sus murallas eran de tierra enpotrada de maderos muy gruesos, que parecian eternas, mas el tiempo, que todo lo desaçe, las tiene por el suelo sino es algunos vestijios.

Este dia por la tarde, al entrar de una puente, se bolco un coche de la camarera mayor, en el qual yban gentilhombres y pajes, y al uno de ellos, que era muchacho de hasta 15 años, le cojio devajo desaciendole parte de la cara. Quedo a curarse en Santisteban. — Leguas...

Martes. — El martes se vino a hazer mansion a Aranda de Duero, en el qual haviendose echo el ospedage, se mudo por causa de haver en la casa palacio un hombre con dolor de costado y tabardillo. Este dia por la tarde vino correo de el Rey nuestro Señor (Dios le guarde) para que fuesen acortandose las jornadas por causa de que la Reyna Catholica no salia de Paris hasta el dia 22 de septiembre. — Esta villa es realenga. — Ay 7 leguas.

Miercoles. — Miercoles se hizo noche en la villa de Gumiel de Mercado[1], de los duques de Medina Celi. — Ay 3 leguas.

Juebes. — Juebes se vino a la villa de Lerma y se hospedo en el palacio de sus Duques, que es muy capaz y con su guerta y el despeñadero de los toros, siendo el palacio de los mayores de toda España; y las vistas son a un parque muy grande, ameno y lleno de caza; riberas del rio Arlanza tiene muchas y deleytables huertas y alamedas.

Viernes. — Biernes se vino a la ciudad de Burgos, grande por su antiguedad y mayor por su yglesia cathedral, siendo su cruzero y columnas, labores, torres y piramides mas para vistas que para creydas, pues la ymajinazion las puede solo ponderar con tan estremadas y prodigiosas labores. Tiene esta santa yglesia una magnifica capilla de los condestables de Castilla, correspondiente su grandeza a su obra. Tiene su castillo oy en dia abitable y bien tratado; es capaz de tener guarnizion de 4 mill ombres. Esta en una eminencia que predomina a la ciudad. Tiene un hospital de San Juan, de los

1. Gumiel del Mercado.

buenos de España, aunque excede a todos en grandeza, sitio y riqueza el hospital real de el Parral[1], el qual dista de Burgos medio quarto de legua. Es su fundazion de el señor Rey Don Alfonso el 8°, que gano la batalla de las Nabas de Tolosa tan celebrada. Tiene de renta este hospital mas de 30 mill ducados, sin otras muchas rentas y los pasajeros peregrinos tienen en el su hospedage y se les asiste con todo cuydado y regalo, dandoseles comida, cama y cena, y es estatuto ymbiolable que si cien peregrinos fuesen juntos y el uno de ellos cayesse enfermo, se les asiste a todos los demas en la misma conformidad hasta que mejora o muere. Obra de tan christianissimo y catholico Rey fundose por los años de mill ciento y sesenta, poco mas o menos. Tiene maravillosas recreaciones. Haze le cinta el rio Relançon (?)[2], tan nombrado por la pesca de truchas que en el se cojen y otra pesca, y en particular en la tabla de los comendadores de este hospital. Goviernan esta casa doze comendadores y un comendador mayor, todos de el avito de Calatrava. Hazense rigurosas ynformaziones para dar su encomienda y goçan salarios de hasta 600 ducados, 700 y ochozientos de renta; y tienen musica, tambien con renta, y todo lo demas que requere una casa tan magnifica como esta. Son sus enfermerias las mayores y mejores de la Christiandad, dispuestas con gran aseo y limpieza. Ay ocho comendadores que viven debajo de clausura, siendo sus celdas un quarto muy capaz con su huerto cada una. Tiene un ynterprete que entiende todas lenguas para los estrangeros que vienen al hospital, y ha sucedido muchas veces no ser catholicos, y hallandose con enfermedad peligrosa con santo celo se les procura curar el alma, educandoles y enseñandoles los misterios de la fee, de que se saca cada dia gran fructo a las almas.

En esta ciudad quedo enferma la señora Dª Josepha de Figueroa y...[3] hija de los señores condes de Arcos, capitan de la guarda española y gentilhombre de la camara de su Magestad, dama de la Reyna nuestra Señora.

El savado. — Savado se vino a haçer noche a la villa de Bribiesca de los condestables de Castilla y Leon. Hospedose en su palacio la casa real, ques muy buena obra por su disposicion, aunque la mejora estar para refujio de los criados honrrados que sirven a esta casa, dandoseles comida, cama y todo lo demas, obra de mucha piedad.

Domingo. — Se hizo mansion en la villa de Pancorbo, lugar realengo, puesto entre dos peñascos tan encumbrados y ynacesibles

1. Aujourd'hui *Hospital del Rey*, sur la rive gauche de l'Arlanzón, auprès de la route de Burgos à Valladolid.

2. Le petit cours d'eau qui passe auprès de l'hôpital est une dérivation de la rivière l'Arlanzón, dont Burgos occupe la rive nord.

3. Guzmán. — Voir ci-dessus.

que me parece no le ay mas alto en toda España. Tiene una peña que predomina el lugar, tan eminente que parece yncreyble haverse fundado sobre ella un castillejo ynespugnable, que tendra veynte pasos de ancho y ciento y cinquenta de largo, y para subirse a el estan los escalones echos en la misma peña, que es necesario subir trepando a el, y en otra peña ynmediata, que esta cercada, tiene artilleria; mas abajo tenia cerca y contracerca, y despues otra muy grande que hacia media luna a la forma de forma *(sic)* que haviendose ganado lo referido, no havia esperança de apoderarse de la peña por su naturaleza y defensa, aunque tiene padrastros a los lados, estan tan distantes que, aunque se pudiese subir artilleria (que no se puede), no se haria daño. — El camino es muy entrincado y se pasava por una peña oradada, si vien se ha echo otro camino pegado a este. Es el duque de Yjar castellano de esta fortaleza[1].

Lunes. — El lunes siguiente vino la casa a la villa de Miranda de Ebro. Tiene este apellido por pasar el rio Ebro junto á ella y tener su nacimiento muy cerca de ella.

Tiene un castillo que, aunque mal tratado, da evidentes señales de su grandeza y fortaleza. Tiene tres contramurallas, dos puentes lebadiças, quatro puertas antes de entrar a la plaza de armas, foso y contrafoso, quatro bastiones y otros tantos cubos. En la muralla de adentro tiene muchas bobedas que salian a dar vista fuera de el castillo con sus troneras, para que las centinelas estubiesen sin riesgo alguno. Tenia muchas camaras fuertes y viviendas capazes para mucha jente. El casco principal de el castillo tiene mas de quinientos passos y con las demas murallas de afuera mas de mil y quinientos. La muralla estava coronada de almenas y por de vajo de ellas sus troneras. Para defender sin peligro tenia en lienzo principal sus bentanas todas con rejas muy fuertes y en las dichas puertas sus rastrillos y una puerta de yerro muy fuerte. Es villa de mucha recreacion, que es arto que este tan poblado y vien dispuesto, siendo de el Rey nuestro Señor.

Cierto criado de la Reyna nuestra Señora dio una puñalada a un pobre mozo de mulas de que es a la muerte. Dicen que sin mucha causa. Dios sobre todo. — Fue en el lugar de Pancorbo, que fue el Domingo.

Martes. — El martes venimos a la ciudad de Victoria, haviendo venido por la ribera de el rio Çagorra[2], el mas ponderable que ay en España, pues todo el esta lleno de poços muy profundos y peligrosos, y a la cavezera de ellos poca agua al parecer y en llegando a poner

1. Il subsiste encore des ruines des châteaux de Sta Marta et de Sta Engracia à Pancorbo.
2. Zadorra.

los pies, se unde qualquier persona o cavalleria de manera que se haoga, y cada ynstante se suceden mil desgracias[1]. Este pasa por junto a un combento de religiosos franciscanos que esta al pie de las Peñas, que llaman Conchas, y encreciendo no ay passo, de suerte que es necesario subir por un monte muy aspero. Aqui se cayo una peña de lo alto de los riscos al camino al tiempo que pasava la jente de la familia. Fue Dios servido obrar como Padre de Misericordia, pues no hizo daño. Costo mucho travajo con palancas para apartarla de el camino. Esta este combento un tiro de mosquete de la Puebla[2], un lugar de el condestable de Castilla. Es esta ciudad[3] muy poblada y con buenos edificios, siendo de muy gran trato y comercio. Hospedose el marques de Astorga en casa de Dª Ysavel Suarez de Ribera.

Miercoles. — Miercoles siguiente se passo a hacer noche a Salinas, lugar de mucho recreo puesto en la profundidad de unos riscos, siendo cada casa de el una recreacion, assi por las fuentes como por los huertos y alamedas que tiene tan espesas que ay casa en que da muy poco sol en todo el año, que parece una primavera muy florida, siendolo todas estas tres provincias de Alava, Guipuzcoa y Bizcaya, y sus naturales muy grandes hombres en todo, no exceptuando las armas y letras, pues todo el mundo los venera y estima por tales, y adbierto que no me toca nada.

Juebes. — El juebes se hizo mansion en la ciudad de Oñate, que dicen ser de el conde, aunque ellos lo niegan, no dandole el uso de cosa alguna en ella, antes vien pretenden no le toque la provision de los veneficios que antes tenia.

Ay en dicha ciudad collexio de el obispo Mercado, natural de ella, siendo su obra maravillosa por su capacidad y de grandes artifices executadas sus figuras de talla, un vibo remedo de las de la yglesia de Burgos, con que queda harto ponderada.

Sirvio de palacio la casa de Dⁿ Gabriel de Ayzaga, cavallero de la Orden de Santiago[4], primo de un cuñado del autor. Es el sitio de Oñate de los mas amenos y deleytosos de toda la Biscaya, y todas las casas con sus parras a la puerta de la calle, con que forman un parayso. Tiene en la yglesia que llaman de San Miguel una particularidad grande, que son 15 escalones para subir al altar mayor, los quales tienen 21 palmo[s] y medio de largo, siendo de una pieza y de

1. En marge, l'auteur a rajouté : Dicen los vecinos no ay rio de mas pesca de todo genero.

2. Le couvent de la Madre de Dios, près la Puebla de Arganzón.

3. C'est de Vitoria qu'il s'agit, et non de la Puebla qui n'est qu'une petite ville.

4. Il faut, sans doute, identifier ce personnage avec le baron Gabriel de Areizaga y Ondarza, mentionné comme natif de Villarreal (Guipúzcoa) et ayant fait ses preuves en 1658, dans le *Indice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Santiago*, de Vignau et Uhagón, 1901, p. 24.

piçarro, que es lo mayor que he visto en mi vida de este genero de piedra.

Hizo noche en este lugar el duque de Pastrana y sus hermanos Dn Gaspar y Dn Joseph que venian de Francia a llebar la joya a la Señora Reyna de España[1].

Viernes. — El biernes se vino a Villa Real de Zumarraga[2], asimismo lugar de mucha recreacion, puesto en un balle y todo cercado de espesos huertos y jardines de frutas y sus montes eminentes llenos de robles. — Hizose[3] noche en el palacio de Dn Luys de Nicolalde[4], cavallero del avito de Santiago, que es la mejor de Vizcaya y de mas recreo, primo de Dn Diego de Zavaleta, cuñado mio. — Nos llobio este dia tanto en las cumbres que juzgamos ero *(sic)* otro dilubio general, siendo al parecer ymposible se pudiese caminar pues las nuebes tenian zerrado el paso de calidad que no se veyan los unos a los otros, y caminando por lo alto se dejava percivir el arco yris por devajo. Tiene un rio caudaloso este camino[5], y si acaso hubiese crecido un palmo mas no se hubiera podido pasar adelante. — Aqui[6] se undio un suelo andando por el Lucas, el que enciende las lamparas, y me hubo de matar, estando devajo. — Ay 5 leguas.

Savado. — El savado venimos a Tolosa que es uno de los mejores de Bizcaya. Hiçose noche en la casa palacio de Dn Juan Ydiaquez, condutor de Embajadores[7], obra arto excelente y grande. Esta vecina al rio Azuibervia[8], y le baña sus murallas y sobre unos arcos que comiençan en punta estan las paredes maestras con grande arde *(sic)*[9] y haziendo presa el agua entra en la misma casa, donde estan dos molinos de vara echura. Va muy caudeloso y tanto que suelen en el cojerse salmones, como sucedio pasando la Magestad de el señor Rey Phelipe 4°, arrimado a las ventanas de[l] palacio, que peso 26 libras. La vista de este palacio, tabla y despeñadero de el agua es mejor que

1. D. Gregorio María de Silva, Sandoval y Mendoza, Ve duc de Pastrana, IXe duc del Infantado. — Sur ce personnage et ses deux frères, cf. Morel-Fatio et Léonardon, *Instructions, Espagne*, t. I, p. 511-512, notice relative à la mission du duc de Pastrana en France. — On sait qu'en Espagne c'était la coutume, à la veille d'un mariage royal, d'envoyer un grand personnage porter à la future reine un riche présent de bijoux, la *joya*.

2. Aujourd'hui l'on distingue Zumarraga, situé sur la rive droite de l'Urola, de Villarreal de Urechu, sise en face, sur la rive gauche.

3. Note en marge.

4. D. Luis de Nicolalde y Zavaleta, originaire de Villarreal, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques en 1650, figure à la page 244 de l'*Indice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Santiago* de Vignau et Uhagón.

5. Le rio Oria.

6. En marge.

7. D. Juan de Idiáquez Isasi, nommé conducteur des ambassadeurs en 1677, mort en charge en janvier 1686 (*Instructions, Espagne*, t. I, p. 280, note).

8. Nous ne trouvons pas à Tolosa de rivière de ce nom, mais le confluent de l'Aspiroz et de l'Oria, et un autre cours d'eau, le Berástegui.

9. Mot douteux : arcada (?).

el de Aranjuez, con que dejamos en su justo valor los meritos de esta hermosa villa. La yglesia es de la adbocacion de Sta Maria. Es muy grande y toda ella labrada a lo mosayco, ygual toda la nave y sus columnas redondas, has *(sic)* [1] ariba y toda de piedra fuerte. Tiene un retablo de escultura de gran primor, executado por Bernabe Cordero [2], el de la historia de Christo. No le quieren dorar, por decir se quitara parte de su perfeccion.

En dicha yglesia esta una bonba en el altar de San Ygnacio de Loyola, laqual, estando sitiada Fuenterabia, echaron los Franceses dia de este Santo, y cayendo en medio de la jente que tenia el capitan D. Martin de Lizalde [3], natural de la dicha villa de Tolosa, estando la gente durmiendo, fue Dios servido que al caer no prendiese, por lo qual, en hacimiento de gracias la trujo para memoria de el fabor que su Divina Magestad les hizo.

Domingo. — El domingo se passo a Hernani en el qual lugar ay una yglesia de la adbocazion de San Juan, donde esta enterrado Juan de Urbieta, natural de ella, quien valerosamente en la batalla de Pabia prendio al Rey Francisco de Francia, para cuya memoria ademas de tenerlo escripto en su sepultura, estan en la pared de la Yglesia, junto a la sacristia, unos bersos en latin con letras de oro, hazaña vien memorable [4].

Tienen en esta yglesia una cruz grande de plata sobredorada, echa a ymitazion de la custodia de Toledo, y en ella un Christo cruzificado, obra de mucho valor y primor, laqual se dize dio el señor Emperador a esta villa en ocasion de haverle prestado cierta cantidad de dinero y la dejo en reenes, y en el remate de ella tiene las aguilas ymperiales; y una rica custodia dorada que se trujo de Yndias por un cavallero natural de ella, harto aseada y de valor. En la plaza que esta frente de

1. Hasta (?).

2. Sculpteur du XVIIe siècle (E. Llaguno y Amirola, *Noticias de los arquitectos de España*, 1829, in-4°, t. IV, p. 48).

3. L'orthographe exacte doit être *Lixalde* ou *Leijalde*.

4. Ni Mignet (*Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*), ni Champollion-Figeac (*Captivité de François Ier*) ne mentionnent ce Juan de Urbieta. Ils disent simplement que François Ier remit son épée au vice-roi de Naples, Charles de Lannoy. Mais d'après une relation due à un page du marquis del Vasto, Juan de Oznayo, François Ier se retirant presque seul vers le pont du Tessin eut son cheval tué sous lui d'une arquebusade, « é yéndose á caer con él llegó un hombre darmas de la compañía de Don Ugo de Moncada, llamado Joanes, vizcaino, é viéndole tan señalado, va sobre él cuando el caballo caia, y poniéndole el estoque al costado dijole que se rindiese. » (*Documentos inéditos para la Historia de España*, t. IX, p. 470). Ce fut seulement un peu plus tard que François Ier fut remis par ce Joanes et ses camarades au marquis de Pescara et au vice-roi de Naples. Cette relation entre dans beaucoup de détails sur cet épisode. — Quant à ce « Joanes, vizcaino », ce serait ce Juan de Urbieta, qui plus exactement devrait être appelé Juanes de Urbieta y Berastegui, en l'identifiant, comme il paraît très légitime de le faire, avec le personnage de ce nom, capitaine, natif de Hernani, qui, d'après l'*Indice* de MM. Vignau et Uhagón (p. 351), fit en 1542 ses preuves pour revêtir l'habit de Santiago.

esta yglesia se esta haziendo una casa para ayuntamiento, fabrica vien particular y prodigiosa, que mas pareze obra de Romanos que no de Biscaynos, toda de arcos de piedra pizarra, unos sobre otros, y un relox muy grande, con su ombre armado que da las oras.

Esta misma noche se pego fuego a la casa donde posava el marques de Astorga y fue milagro no quemarse dos o tres pajes, sino fuera por algunos cavalleros sus camaradas.

Lunes. — El lunes diez y seis de octubre, llegamos a Yrun, lugar puesto a la orilla de la ria que entra en la mar, y todos los dias con la creciente llega a la yglesia. Tiene una vistossa playa de mar.

Passamos embarcados a Fuenterabia, donde vimos el muelle y la fabrica de los navios, reconociendo su fortaleza que es muy buena. Hazele cinta el mar ancho, azotando su muralla continuamente. Todas las piezas de bronce con las armas de Francia han se ganado en diferentes ocasiones y en particular en el sitio de el año de 38[1], siendo una de ellas de veynte y cinco palmos y medio de largo, que llaman culebrina, puesta a la parte de Andaya, lugar de Francia. Ay otra pieza de artilleria puesta en passo oculto. Llamanla la pieza de Simon de Ygola, por causa de que en el sitio de Fuenterabia, haviendo dado el Frances siete asaltos, con gran perdida de los Españoles que la defendian, desde este lugar se le mato con solo ella gran numero de gente, hasta que, reconociendo la falta, se disparo otra pieza de el enemigo a la parte donde estava, y dando en dicha pieza se llevo un pedaço en la mitad de el cañon. En esta misma parte tienen una puerta con su puente levadiza, la qual taparon abra diez años, por haver un carnicero de Fuenterabia tenido trato para entregar la plaza, como despues se supo. El castillo es muy fuerte y capaz. Tiene la plantaforma mas de 150 pies de largo, de piedra de canteria, bobeda que tiene mas de 12 pies de grueso, y en medio su escalera de caracol para subir la artilleria. No ay guarnicion para defensa, por causa de no pagarse a los soldados y estar desnudos, y no pagarse 15 meses ha, enfermedad antigua de España.

Frente de este mismo lugar esta la ermita por donde vajo el Almirante de Castilla[2], marques de Mortara[3] y demas señores que dieron

1. Il s'agit du siège de 1638. L'armée française passa la Bidassoa le 7 juin et après avoir occupé Pasajes, assiégea Fontarabie. Le prince de Condé commandait en chef. Il fut secondé par l'archevêque de Bordeaux et sa flotte. Cependant Fontarabie résista, reçut du renfort et fut débloquée le 7 septembre par une armée de secours à laquelle Condé, mal secondé par son lieutenant La Valette, ne sut pas résister. Ce fut pour l'armée française un sérieux échec que le cardinal de Richelieu déplora amèrement (Avenel, *Lettres du cardinal de Richelieu*, dans la collection des *Documents inédits*, t. VI et VII, *passim*).

2. D. Juan Alonso Henríquez de Cabrera, IX[e] amiral de Castille, V[e] duc de Medina de Rioseco, né le 3 mars 1597, mort en 1647 (Imhof, *Historia Italiæ et Hispaniæ genealogica*, Nuremberg, 1701, in-fol., p. 106).

3. D. Francisco de Orozco, II[e] marquis de Mortara, plus tard vice-roi de Catalogne et de Milan, etc., mort le 26 décembre 1668 (*Instructions, Espagne*, t. I, p. 127, note).

con el socorro y vatalla terror a los Franceses y valor para resistir a los Españoles que se hallavan con gran necesidad de todo.

La noche antes que nos embarcamos, en la misma parte donde estubimos, se fue a pique un nabio, haviendo toda la tarde padecido tormenta.

Pasamos a Andaya, villa de Francia, donde nos agasajaron mucho. Es la gente mas cortesana y limpia que he visto en mi vida.

Murio el juebes en Yrun Juan de Legarda, un alguaçil de corte y de el bureo de la Reyna nuestra Señora.

Subimos a la torre de la yglesia de Yrun, que es toda de piedra picada, la qual tiene 166 escalones para subir hasta las campanas, no mas, y despues esta puesta encima de un corredor la media naranja y la lanterna, con que viene a ser muy alta, y el caracol es muy extraordinario y de grande arquitecto executado.

(A suivre.)

LES POÉSIES LYRIQUES DE QUINTANA[1]

Il y a de bonnes raisons pour commencer par Quintana l'histoire de la lyrique espagnole au XIXe siècle. C'est dans les premières années de ce siècle qu'il composa ou qu'il publia ses poésies les plus justement célèbres : les éditions de 1802, de 1808 et de 1813 renferment, ou peu s'en faut, tout ce qui devait subsister de son œuvre lyrique. L'on pourrait négliger ce qui précède et ce qui suit sans nuire sensiblement à la gloire du poète. Mais cette considération, purement chronologique, n'est pas, à nos yeux, la plus importante : la véritable raison est d'un autre ordre. Avec Quintana, on sent décidément que l'on entre dans une ère nouvelle, que la société se transforme et que la pensée s'oriente résolument vers l'avenir. Certes, les idées nouvelles, répandues à travers l'Europe par les encyclopédistes, avaient trouvé avant lui des interprètes en Espagne, dans la littérature aussi bien que dans la politique : il suffit, pour s'en convaincre, de songer à Jovellanos. Mais, malgré l'influence de ce dernier sur Quintana, malgré les témoignages de filiale gratitude que l'auteur de l'*Ode à l'Imprimerie* prodigue à Meléndez, il y a, entre lui et ceux qu'il proclame ses maîtres, sinon une opposition formelle, du moins des différences sensibles. Ni les idées religieuses, ni la conception sociale, ni surtout le système politique de Quintana ne demeurent dans la tradition nationale, à laquelle, avec plus ou moins de réserves, les premiers restaient attachés. C'est par excellence « le poète de 89, le héraut du nouveau soleil qui se lève à l'horizon, *el heraldo y el nuncio del nuevo sol que se levanta en el horizonte* ». Ainsi le définit

1. Rédigé d'après les notes d'un cours sur la *Poésie lyrique espagnole au XIXe siècle.*

M. Menéndez y Pelayo, tout en le rattachant résolument au XVIIIe siècle[1]. Les révolutionnaires *doceañistas*, en l'adoptant comme l'interprète de leurs revendications, l'opposition des périodes suivantes, en se réclamant de ses idées, les libéraux de 1855, en couronnant sa glorieuse vieillesse, ne s'y trompèrent point : ils le regardaient, ceux-là comme leur porte-parole, ceux-ci comme un précurseur et un ancêtre. Il y a loin assurément de notre démocratie triomphante au libéralisme de Quintana, d'ailleurs très résolu déjà, mais celui-ci n'est pas en contradiction avec celle-là. Au contraire, cette démocratie y est en germe, comme les théories sociales ou politiques de 89 étaient elles-mêmes en principe dans les encyclopédistes du XVIIIe siècle. Il est clair qu'il ne saurait y avoir dans l'évolution des idées de sauts brusques ni de solutions de continuité absolues. C'est en ce sens que la société et la cité modernes nous paraissent pouvoir revendiquer avec raison Quintana comme l'un de leurs précurseurs les plus certains.

Je reconnais qu'il ne fut pas le seul. D'autres, à son époque, pressentent le *novus ordo rerum*, et s'avancent, à tâtons parfois, vers un avenir vaguement entrevu. Si nul ne marche d'un pas plus résolu dans la voie de la révolution politique et philosophique, plusieurs le devancent dans celle de la révolution littéraire. Disons mieux : tandis que d'autres, Cienfuegos, par exemple, semblent frissonner déjà au souffle avant-coureur de la tourmente romantique, Quintana ne la soupçonne même point, et, l'eût-il soupçonnée, il n'en serait demeuré que plus fermement attaché aux doctrines classiques. Mais ce qui me semble certain, c'est qu'il versa dans un moule ancien des idées sur bien des points nouvelles, qu'il les exprima avec plus de force qu'aucun de ses contemporains, et que, par la vigueur, un peu sèche mais puissante, de son génie, il prit, au début du siècle, la première place parmi les poètes. C'est assez pour voir dans son œuvre le véritable trait d'union entre les deux siècles.

1. *D. Manuel José Quintana. La poesía lírica al principiar el siglo 19°. Conferencias históricas del Ateneo, curso de 1886-87,* dans *la España del siglo XIX*, p. 248-87. — *Idem, Ideas estéticas,* tomo III, vol. II, p. 210 et suiv.

*
* *

Je n'ai point l'intention de raconter sa vie en détail[1]. Il faut cependant la résumer brièvement, parce qu'il semble impossible, si l'on en ignore les principaux événements, de bien juger le poète. Entre l'homme et l'œuvre la conformité est parfaite : on ne peut les séparer. Au surplus, sa vie est d'une si noble et si généreuse ordonnance qu'elle mériterait de figurer elle-même parmi ces biographies d'Espagnols célèbres qu'il a composées pour notre édification. Elle répond exactement à l'idée que l'on se ferait de l'auteur d'après ses seuls écrits. Non moins que ces derniers, elle a été un exemple de logique et de persévérance dans le même idéal, à une époque qui eut, plus que toute autre, besoin de telles leçons.

José Manuel Quintana naquit à Madrid en 1772, fut élevé à Cordoue et vint terminer ses études à Salamanque..On sait qu'à cette époque la vieille ville universitaire était devenue le centre d'un mouvement littéraire et poétique, suffisamment caractérisé par les noms de Meléndez, de Cienfuegos, du P. Fernández, de Iglesias et d'autres qui s'y rattachent, de Jovellanos surtout. Le jeune homme y trouva des protecteurs, des modèles et des maîtres : il se plut à le proclamer avec une bonne foi touchante. Il partagea le respect universel pour le patriarche de cette église, Jovellanos, comme aussi l'admiration de toute cette génération pour sa gloire la plus brillante, Meléndez Valdés. — Meléndez, Jovellanos! il a célébré ces noms dans deux poésies vibrantes d'enthousiasme[2] qui constituent, en dehors de leur mérite propre, des documents instructifs pour établir la filiation littéraire ou politique de l'auteur.

Comme tant d'autres, Quintana mena de front l'étude du droit et celle de la littérature. Son premier recueil de vers, dédié au ministre réformateur et philosophe le comte de Flori-

1. Outre les ouvrages déjà cités, voir Fernández Cuesta, *Museo Universal*, 1857. — L. de Cueto, Marqués de Valmar, *Historia crítica de la poesía castell. en el siglo 18*, tome II, p. 76-89, III, p. 364-67. — *Id. Discurso de entrada en la Acad. españ. 1858.*

2. *A Meléndez, cuando la publicación de sus poesías* (1797). — *A D. Gaspar de Jovellanos, cuando se le encargó el ministerio de Gracia y Justicia* (1797).

dablanca, date de 1788. Trois ans plus tard, il présentait à un concours un poème didactique : *Las reglas del drama.* Ces essais seraient justement oubliés s'ils n'étaient signés de son nom. Ainsi que le fait remarquer M. E. Piñeyro[1], le poème didactique, remanié en 1821, sert surtout à montrer que sur les points essentiels la doctrine de l'auteur, à ces deux dates, était restée la même. Elle s'inspirait du classicisme le plus résolu, et ses poésies sont d'un disciple, pour ne pas dire d'un écolier, suivant docilement les directions de ses maîtres. Bachelier en droit, avocat, Quintana quitta Salamanque pour Madrid en 1795; il y obtint une place dans la Junte du commerce.

Il semble que le séjour de la capitale ait eu un effet heureux sur le développement de son talent. C'est du moins entre les années 1800 et 1808 que se produisit le rapide épanouissement de son activité littéraire : elle se manifeste avec éclat dans des directions assez différentes. Il faut mettre au premier rang les poésies lyriques, écloses à la chaleur des événements contemporains, et qui marquent le progrès de sa pensée philosophique. Elles forment les deux recueils, on pourrait dire les deux éditions, de 1802 et de 1808. Sans doute, les éditions postérieures (1813, 1821, 1852) contiennent un nombre plus considérable de pièces; le texte, primitivement adouci ou mutilé par crainte de la censure, apparaît, dans la dernière, sous sa forme définitive; mais déjà dans le recueil de 1808 se trouvent la plupart des compositions qui devaient assurer la gloire de l'auteur : les odes *à Jean de Padilla, à l'Invention de l'Imprimerie, à l'Expédition espagnole pour la propagation de la vaccine en Amérique, à l'Espagne après la révolution de Mars, aux Provinces espagnoles armées contre les Français,* etc. Le vrai Quintana est déjà là tout entier. Ce fut également dans cette période qu'il donna ses deux tragédies, *le Duc de Viseu* (1801) et *Pelayo* (1805). Malgré le succès de cette dernière, dû surtout aux allusions qu'elle contenait, l'auteur ne renouvela point — et il eut grand'raison — ces tentatives dramatiques. Il écrivait alors la première série des *Vidas de Españoles*

1. *Manuel José Quintana, ensayo crítico y biográfico por Enrique Piñeyro.* Paris-Madrid, 1892.

célèbres, qui parut en 1807 : elle renfermait les cinq biographies du *Cid*, de *Guzmán el Bueno*, de *Roger de Lauria,* du *Prince de Viane* et de *Gonzalve de Cordoue.* Déjà l'on voyait poindre en lui le critique en même temps que l'historien : il songeait au *Recueil de poésies choisies* et aux *Études sur la littérature espagnole.* Il amassait alors pour l'avenir et jetait les fondements de l'édifice futur.

Les événements tragiques qui se produisirent l'arrachèrent brutalement à ses projets. Le temps n'était plus aux longs loisirs studieux ; il fallut renoncer à cette vie charmante qu'il avait rêvé de consacrer uniquement aux Muses[1]. La patrie envahie, l'indépendance menacée, après la liberté perdue, lui dictaient son devoir. Il se rappela la maxime inscrite en tête du *Pelayo : Patriaeque impendere vitam,* et, sacrifiant à son pays son repos, ses intérêts, sa gloire d'écrivain, il ne songea plus qu'à mettre d'accord sa conduite avec ses principes, ses actes avec ses écrits. Rien d'ailleurs n'était mieux fait, pour assurer à ces derniers l'estime de la postérité, que « cet accord toujours persistant entre le cœur et la plume, *el concierto nunca desmentido entre el corazón y la pluma* », dont il se vantait avec un noble orgueil[2]. Les fonctions dont il fut investi, de 1808 à 1811, par la Junte centrale de Séville, par la Régence de Cadix et par les Cortés, les proclamations qu'il rédigea au nom du Gouvernement, les accusations dont il fut l'objet et les réponses qu'il y fit, tout cela appartient à l'histoire. Son rôle dans ces événements, s'il honore sa mémoire, le désignait aux soupçons de Ferdinand VII, enfin rendu à l'*affection* de ses sujets. Enfermé pour six ans dans la forteresse de Pampelune, il n'en sortit que le 11 mars 1820 ; le *pronunciamiento* de Riego et le rétablissement du régime constitutionnel le restituèrent à la vie publique. Le 7 novembre 1822, jour de son installation comme directeur de l'Instruction publique, il prononçait un discours passionné et hardi. En dépit de la dure expérience des années précédentes, il conservait intact le généreux idéal qui lui

1. Voyez son *Mémoire* sur son procès et son emprisonnement en 1814.
2. Discours de mars 1814 lors de sa réception à l'Académie espagnole, cité par Piñeyro, p. 131.

avait dicté, en septembre 1813, son *Rapport sur l'Instruction publique*. Ce rapport — soit dit en passant — ne lui fait pas moins d'honneur que les plus parfaites de ses poésies : il n'a d'autre défaut que de vouloir brusquer la marche du progrès social, toujours si lente, si exposée à des arrêts, à des réactions lamentables. C'est la même passion qui anime le discours de 1822. J'en citerai un passage, parce qu'il traduit avec force les sentiments de l'auteur, qu'il forme le commentaire naturel de quelques-unes de ses meilleures poésies, et qu'il n'est lui-même qu'une ode nouvelle à la liberté de penser; il n'y manque que le mètre et les rimes : « Faut-il, Messieurs, s'écriait l'orateur, faut-il vous rappeler cette époque abominable où tous les principes de l'équité, tous les sentiments de reconnaissance, tous les scrupules de la pudeur furent si scandaleusement foulés aux pieds? Alors que pour satisfaire leurs passions rancunières et mesquines, on décréta de sang-froid l'éternelle dégradation, l'abrutissement et la ruine d'une nation si noble et si généreuse?... Et que prétendaient-ils donc, nos persécuteurs, par des efforts si acharnés? Espéraient-ils stériliser toutes les semences de la science, fermer à jamais tout passage à l'esprit de liberté? Mais quoi! Est-il un plus sublime éloge de la science que cette aversion qu'elle inspire aux tyrans? Ils s'imaginaient peut-être rendre vaine l'expérience des siècles, obscurcir le soleil en plein midi, élever une barrière le long des Pyrénées, entourer d'un mur les rivages de nos mers? Pensaient-ils, dans leur folie, comprimer indéfiniment l'indignation qu'excite sans cesse le spectacle de l'oppression et de l'iniquité, la répugnance invincible qu'éprouve tout être intelligent pour *l'injustice qui commande et pour la sottise qui gouverne?* Oui, ils pourront brûler un livre, tuer un homme, mais arrêter le grand courant de la science et changer le lit de ce fleuve!... Ah les insensés! Les eaux, un moment contenues par leur folle tentative, reprennent bientôt leur cours et leur niveau; elles emportent les vaines barrières qu'on leur oppose et elles reviennent, avec plus d'abondance que jamais, fertiliser les champs de la science. La liberté triomphe enfin!... »

Quintana se trompait. Avant de triompher définitivement, la liberté avait à traverser bien d'autres épreuves. Il a lui-même raconté les phases de cette lutte de trois ans (1820-23) entre l'esprit libéral et la réaction, dans ses *Lettres à lord Holland,* publiées en 1851, mais écrites du 20 novembre 1823 au 12 avril 1824. Elles constituent un document de premier ordre pour l'histoire de ce *triennium* mémorable et pour l'étude de Quintana lui-même. A cette époque, malgré de cruelles désillusions, il ne désespère pas encore; il croit toujours que l'Espagne, victime jusque-là trop résignée, « a des qualités, des vertus propres aux peuples libres, » et que « de toutes les nations du continent celle-ci est peut-être la plus apte à recevoir avec fruit les germes de la liberté ». — Mais je ne puis m'arrêter, comme elles le mériteraient, à ces *Lettres,* si pleines de doctrine, si riches de portraits, de descriptions, de tableaux, si fermes aussi de pensée et de style.

En écrivant ses mémoires, en poursuivant ses études d'histoire littéraire ou les *Vies d'Espagnols célèbres,* Quintana tâche de se consoler, dans la retraite d'Estrémadure où il s'est volontairement relégué. De retour à Madrid en 1828, il continue ces travaux, publie deux nouveaux volumes des *Vidas* (1830 et 1833), donne, en quatre volumes, une réédition de la première partie des *Poesías selectas castellanas,* que vient compléter, en 1833, la deuxième partie (*Musa épica*). Désormais, il ne sortira plus de son silence et de l'ombre où il se plut à vivre que dans de rares circonstances. Quelques charges, plutôt honorifiques, subvenaient à peine à ses besoins. En 1855, on se souvint enfin de ce vieillard, qui mettait à se faire oublier autant de soin que d'autres à se produire. Le 25 mars de cette année, Quintana, âgé de 83 ans, fut solennellement couronné par la reine Isabelle, son élève, en présence de toutes les illustrations du pays. Un membre de sa famille a révélé plus tard que le héros de la fête dut emprunter pour payer le costume d'apparat nécessaire; du moins cette cérémonie théâtrale, où le vieillard se montra pour la dernière fois au public, termina avec éclat une vie consacrée à la patrie, à la liberté et aux lettres. Quintana mourait en effet deux ans plus tard, le 11 mars 1857.

*
* *

Tels sont les événements essentiels de la biographie de Quintana : ils suffisent, je crois, à en montrer l'admirable unité. Sa vie offre ceci de caractéristique, qu'elle suit et marque exactement, par ses diverses péripéties, les reculs et les progrès de la liberté en Espagne. Lui-même le constatait avec simplicité le jour de son couronnement : « J'ai constamment suivi mon pays, disait-il, dans toutes les vicissitudes de sa fortune, tombant avec lui, me relevant avec lui, lui consacrant tous les efforts de mon activité, toutes les énergies de mon âme. » De tous les éloges, trop souvent emphatiques, dont on l'accabla ce jour-là, aucun n'était plus mérité ni plus enviable.

La plupart des critiques l'ont remarqué avec raison, rien n'est plus facile à découvrir, rien n'est plus limpide que les sources de la poésie de Quintana : elles découlent, à peu près exclusivement, de son patriotisme et de son amour de la liberté, soit politique, soit philosophique et scientifique. Et c'est là aussi la meilleure classification de ses œuvres lyriques, d'ailleurs peu nombreuses. Les autres, celles où il célèbre l'amour, la beauté, les arts, l'amitié, quel qu'en soit le mérite, pâlissent auprès des premières. Elles pourront nous arrêter un instant : elles ne sont pas essentielles à l'étude de son talent.

Quintana fut donc d'abord le poète de la liberté sous toutes ses formes. Il le fut dès la première heure, et il vibra par avance au souffle encore lointain des révolutions politiques. Sans doute, il n'avait besoin d'aucune initiation pour aimer la liberté, la patrie ou même la science : ces sentiments n'ont pas été inventés à la fin du XVIII[e] siècle, et ils ne sont le monopole d'aucun peuple. Il est certain cependant qu'ils n'auraient pas été chez lui ce qu'ils furent, si, comme l'élite de la société espagnole, il n'avait été profondément pénétré d'idées et de principes nouveaux, qui venaient du dehors. Disciple des encyclopédistes, c'est à eux qu'il doit sa philosophie, sa morale et sa conception de la religion ; c'est d'eux qu'il tient ce respect

presque superstitieux de la science et du progrès, dont ils étaient, à ses yeux, les représentants; c'est enfin dans leurs œuvres qu'il ira chercher ses sujets habituels. Nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui cet enthousiasme pour la philosophie française de cette époque. Il était très répandu cependant; d'autres, même en Espagne, s'en étaient inspirés dans leurs vers, à commencer par Jovellanos, par Meléndez et par Cienfuegos. Il n'est point de meilleure preuve de la force d'expansion de cette philosophie, scientifiquement si médiocre, moralement si puissante, ni de l'inutilité des précautions prises contre elle, que les conquêtes qu'elle fit au pays de l'Inquisition. Elle pénètre partout, s'infiltre sous toutes les digues et mine de toutes parts le vieil édifice caduc. Nul n'en ressentit l'ascendant avec plus de force que Quintana, dont l'esprit, plus absolu qu'étendu, plus entêté que souple, creusait volontiers où il s'était une fois attaché, sans éprouver, comme d'autres, le besoin ou le désir du changement. Le poète est chose ailée, a-t-on dit; il faut croire que les ailes n'avaient été données à celui-ci que pour planer toujours dans le même cercle ou pour s'élever dans la même ligne. Si l'on veut voir dans quelle mesure s'unissaient, vers 1790, les souvenirs classiques et les idées de la Révolution, pour former, au sein de l'Espagne théocratique et monarchique, des âmes nouvelles, on consultera avec fruit ses premières poésies. Elles n'ont guère, au demeurant, que ce seul intérêt.

Dès 1790, cette préoccupation maîtresse apparaît dans tout ce qu'il écrit, et elle éclate parfois au moment le plus inattendu. Dans l'une de ses premières œuvres, l'*Épître à Valerio, sur la philosophie de la peinture*[1], on lit le couplet suivant, sorte de profession de foi ou de *Chant du départ :* « Lorsque Caton et Brutus contemplaient les libres et grandioses images des premiers consuls du Tibre, et quand ils voyaient briller sur leurs fronts généreux la flamme du patriotisme et de la liberté, ils s'enflammaient eux-mêmes d'un noble enthousiasme et s'apprêtaient à délivrer la patrie. Caton, le plus parfait des mortels, en voyant un barbare tyran triompher, se tue de sa

1. *Biblioteca de autores españ.*, de Rivadeneira, t. LXVII, p. 194.

propre main, et, dans une noble exaltation, Brutus sacrifie cette victime si longtemps désirée; il s'ensevelit au milieu des ruines dans la tombe même où gisait l'antique liberté. Héros sublimes, si mon humble lyre, qui, languissante, n'a su jusqu'ici que soupirer les amours, pouvait chanter vos exploits!... » Si l'on ne voit pas bien ce que ces souvenirs républicains, ces déclamations tyrannicides ont à faire avec la philosophie de la peinture, on y retrouve du moins la phraséologie révolutionnaire; on y sent aussi une passion juvénile qui cherche sa voie, et qui, si elle la trouve, ouvrira peut-être une route nouvelle; on prévoit, pour parler la langue du poète, que le ton, sinon la technique, de la lyre espagnole va changer, et que, pour sa part, il est tout prêt à y faire vibrer, sur des modes antiques, une corde inconnue. Selon l'expression de Núñez de Arce, la poésie, abandonnant enfin les cimes de l'Olympe et les vallons épuisés de l'Arcadie, revient sur terre; séduite par la grandeur des événements, elle prend parti entre les combattants, et, pour traduire des sentiments nouveaux, augmente les cordes de la lyre[1].

Et, en effet, attentif aux événements qui, douloureux ou joyeux, résonnent fortement en son âme, le poète célèbre, en des vers vigoureux, chaque conquête de la liberté, ou propose aux vivants l'exemple des grands morts. Il chante, comme d'autres célébreraient l'avènement du Messie, l'entrée au ministère de Jovellanos, le vrai père de cette génération impatiente. Ce qu'il voit en lui, ce n'est plus le patriarche, le berger d'un aimable troupeau poétique, *el mayoral Jovino;* c'est le Réformateur auquel la patrie, anéantie par « vingt siècles d'erreurs », confie le soin de son salut, le Justicier, vers lequel l'innocent opprimé tend les mains comme vers un Dieu; le Civilisateur, qui, la torche de la Raison en main, dissipe l'ignorance au vol pesant, *rastrera la ignorancia;* c'est le fondateur de l'Institut Asturien, « premier autel que la Raison espagnole ait élevé à la Science,

altar primero
Que alzó á Minerva la razón hispana. »

1. *Discurso sobre la poesía* (1887). — Cf. D. Juan Valera, *Florilegio de poesías castell.*, I. Introd., p. 24.

Et le disciple, à son tour, encourage, excite le maître : « O grand Jovino, presse, combats, triomphe! Que le monstre horrible expire en mugissant!

Tú, gran Jovino,
Insta, combate, vence : el mónstruo horrible
Bramando espire... »

Un autel, un temple, un Dieu!... C'est bien cela, en effet. Il parle avec une gravité toute religieuse; semblable au néophyte, introduit enfin dans le sanctuaire, il fait vœu de consacrer lui-même ses jours à servir et sa voix à chanter la divinité restaurée : « Non, la poésie n'a point toujours mis son honneur dans ces accents amollissants, dans ces flatteries caressantes, dans ces objets frivoles qui la réclament pour notre honte... Ah! les jours vénérables et sacrés n'ont pas encore lui, où le poète reprendra sa mission généreuse et sainte; mais ils brilleront, ces jours! Peut-être, ô mon ami, ne serai-je plus alors; jamais peut-être ma voix, tremblante d'enthousiasme au milieu d'hymnes grandioses, ne pourra se déployer et toucher ma patrie... et l'écho n'emportera pas mon nom au milieu des applaudissements furieux de tout un peuple... O toi, qui que tu sois, je te salue, chantre sublime à qui si grande gloire est réservée!...[1]. » Cette gloire, annoncée dès 1798, en ces vers prophétiques, c'était bien à lui-même qu'elle était réservée. Mais que parlait-il d'avenir? Ces chants avaient commencé déjà, et ce n'était ni la ferveur ni l'enthousiasme qui leur faisaient défaut. On en jugera par ce couplet : «... Ne voyez-vous pas comme la terre mugit, et de quelle fureur elle s'enflamme autour de vous pour secouer de ses épaules la servitude? Et l'on vous verra, plongés dans une oisiveté infâme et dans vos rêves misérables, voler les derniers à cette généreuse entreprise? Non, que le lion d'Espagne, enflammé d'une rage violente et d'une fureur dévorante, rugisse enfin et s'élance, pour ensevelir sa honte dans le sang! Que l'épée étincelante brille entre ses griffes, et qu'à sa vue, sur le trône, tremble son

1. *Bibl. A. E.*, t. XIX, p. 27. *A D. Ramón Moreno, Sobre el estudio de la poesía.*

oppresseur, le pâle tyran! Vertu, patrie, courage : voilà la route que je vous ai ouverte le premier. Regardez-la, suivez-la, volez! que mon nom, mon nom vengeur, vous guide à la bataille, que Padilla soit le cri de vos armées, Padilla, le mot d'ordre de la victoire, Padilla, le gage de la liberté et de la gloire!...[1]. »

C'est Padilla, en effet, qui parle ici et qui apostrophe les *Comuneros* de Castille, avec plus d'emportement, il faut le reconnaître, que de vérité historique. Mais son langage, s'il eût étonné ces derniers, était aisément compris des Espagnols de 1797, auxquels il s'adresse en réalité. Dans cette ardente *Marseillaise,* si différente des pastorales de Batilo ou de Delio, ils saisissaient sans peine les allusions, et remplaçaient les noms de Padilla, de Philippe et des « pâles tyrans » par d'autres, plus rapprochés d'eux. A tort ou à raison, le nom du héros de Villalar était devenu le symbole des libertés publiques, comme celui de Pélage la personnification de la patrie.

Toute l'histoire d'Espagne, Quintana la fait servir à sa propagande révolutionnaire, transportant hardiment aux âges disparus les passions du jour. Jamais il ne le fit avec plus de bonheur que dans la scène fantastique intitulée *le Panthéon de l'Escorial* (1805)[2]. Elle est restée la plus populaire de ses poésies. On en connaît le thème, plusieurs fois repris dans la suite[3]. Le poète, hanté par la vision de « l'agonie misérable de l'Espagne », se réfugie dans les caveaux, imaginés par Philippe II, où dorment côte à côte, comme écrasés sous l'énorme masse de granit, les princes de la Maison d'Autriche. Sa pensée évoque leurs ombres; il voit les spectres s'éveiller, secouer leurs suaires, sortir de leurs tombeaux; il les entend, sous l'aiguillon de leur conscience, se reprocher mutuellement leurs crimes. Lui-même n'intervient que pour préparer la scène; il s'efface dès que les personnages évoqués — le prince D. Carlos, Isabelle de Valois, Philippe II et ses successeurs, enfin Charles-Quint — en ont pris possession.

1. *Bibl. A. E.*, t. XIX, p. 3. *A Juan de Padilla.*
2. *Bibl. A. E.*, t. XIX, p. 35.
3. Voyez particulièrement Núñez de Arce, *Gritos del combate, Miserere.*

Il leur laisse le soin de faire justice; on n'entend plus que leurs voix accusatrices retentir sous les sombres voûtes. — Cette conception, à peine déparée par quelques gaucheries d'exécution, a de la grandeur; elle me semble supérieure à celle de *Hernani,* où Charles-Quint évoque l'ombre de Charlemagne, non certes par la richesse de l'imagination ou par l'éclat du verbe, mais parce que la morale en est plus claire et plus haute, et que la mise en scène, toute romanesque qu'elle est, semble la suite naturelle des pensées du poète et prépare logiquement la « *terrible lección* » placée dans la bouche de D. Carlos : « O vous tous, imbéciles descendants de Philippe II, dites-lui donc ce qu'il reste maintenant de cette nation qui fut un temps la maîtresse et la dominatrice du monde! »

*
* *

Mais, pour le poète, la liberté politique n'est que le premier terme d'un progrès qui doit fatalement aboutir à l'affranchissement de la pensée humaine, ou, pour mieux dire, ce sont là deux faces d'une même vérité, deux manifestations d'un même dogme, qui s'imposent à notre esprit et à notre volonté.

La science, libératrice de la pensée, est la véritable divinité à laquelle il rend un culte. Non point précisément que « l'ode de Quintana soit un temple sans Dieu », comme dit M. Menéndez Pelayo; ce n'est point à « une divinité inconnue » qu'il élève cet « autel tout nu » que l'on entrevoit au fond du temple. La science, la raison, le progrès, la justice qu'il y intronise, sont plutôt pour lui les formes diverses que revêt aux yeux dessillés de l'homme « l'Être suprême », si souvent dégradé par la superstition. Si nous n'en pouvons atteindre l'essence elle-même, qui échappe à notre prise, du moins en devons-nous adorer les multiples manifestations, dans la nature ou dans l'humanité. Les vérités, qui en sont le rayonnement, n'éclairent pas seulement notre entendement, elles émeuvent notre cœur, elles entraînent notre adhésion passionnée. De même, ceux qui en assurent le bénéfice à l'humanité, arrachée à « l'empire du mal », sont les légitimes représentants et comme

l'incarnation de cette divinité; qu'ils se nomment Guttemberg, Balmis ou Jovellanos, Copernic ou Newton, nous leur devons des autels comme à des génies tutélaires :

« ..... *Su exaltación eleva altares*
Donde, á par de sus genios tutelares,
Siglos y siglos adorar la vea..... »

Ce culte des héros est pour le philosophe ce que le culte des saints est pour le croyant. « Gloire éternelle à leurs noms! s'écrie-t-il, donnez des roses, donnez le laurier immortel pour orner et pour ceindre leurs fronts généreux!

¡Gloria eterna á sus nombres! ¡Dadme rosas,
Dadme lauro inmortal, que adorne y ciña
Sus frentes generosas! »

Je doute que jamais mystique ait exprimé avec plus d'émotion son amour pour son Dieu. Que celui de Quintana ait été précisément celui de Fr. Juan de la Cruz ou de Fr. Luís de León, je ne me hasarderais pas à l'affirmer. Mais ce que j'ose dire, parce que ses œuvres en font foi, c'est que, si ce nom divin n'y est point prodigué, il n'en est pas absent non plus, et je ne puis me décider à rien voir d'irréligieux dans l'hommage qui lui est rendu. « *Dios estaba en el fondo de su corazón,* » a dit le marquis de Valmar, naturellement peu sympathique aux idées de Quintana. L'auteur n'imaginait pas qu'entre l'idée de la Divinité et celles de science, de progrès, de liberté, il pût y avoir contradiction, et c'est pourquoi ces termes se confondent dans ses vers, comme ils s'unissaient sans doute dans sa pensée. Quoi qu'il en soit, il convient de reconnaître qu'il parle de la « Superstición » comme Lucrèce de la « Religio ». Il éprouve pour elle la même horreur, il la décrit à l'aide des mêmes images, celles-là précisément que Marchena[1] empruntait au poète latin pour flétrir l'Inquisition.

A ce point de vue, la plus significative de ses poésies c'est l'*Ode sur l'Invention de l'Imprimerie* (juillet 1800)[2]. Ainsi que

1. *Bibl. A. E.*, t. LXVII, p. 624.
2. *Bibl. A. E.*, t. XIX, p. 33. — Sur les différentes formes de cette poésie, voyez les intéressants détails fournis par Piñeyro, *op. cit.*, p. 86 et suiv.

l'a remarqué M. Piñeyro, elle a été directement inspirée par un article de l'*Encyclopédie*, qui recommandait aux poètes les sujets tirés des progrès des sciences : une note de l'édition de 1802 (supprimée depuis) ne laisse aucun doute à cet égard. Quintana énumérait dans cette note quelques-uns des sujets de ce genre qu'il se proposait de traiter. Beaucoup de ses contemporains, en Espagne aussi bien qu'en France, pensaient comme lui sur ce point, ce qui nous a valu, hélas! force poèmes dans le genre de celui de Javier de Burgos sur les *Progrès de l'industrie*. Lista ne proclamait-il pas que, sans la science, il n'y avait point de poésie?

« *Sin la antorcha de las ciencias,*
No esperes, mi dulce Eugenio,
Penetrar de Apolo y Clio
Los soberanos misterios. »

Plus tard, Quintana modifia ses idées sur les rapports de la science et de la poésie. Dans son Introduction à la poésie du XVIIIe siècle, c'est en partie à la diffusion des sciences qu'il attribue la décadence de la poésie, « cette fille de l'imagination. » « Il est nécessaire, dit-il, que cette décadence se produise, quand les considérations utilitaires prédominent, » théorie superficielle, fondée sur une simple antithèse, et que le siècle suivant devait si brillamment démentir. Il ajoute — et ici c'est presque une confession — que si les « poètes modernes » ont plus d'idées, de philosophie, d'instruction, ceux qui les ont précédés, c'est-à-dire les poètes du Siècle d'or, ont en revanche plus d'abondance, de facilité, de richesse d'imagination et d'harmonie. Mais lorsqu'il méditait d'élever ce monument à la gloire de l'esprit humain, il n'admettait pas plus l'antagonisme entre « ces deux filles de l'esprit humain », la science et la poésie, qu'il n'était effrayé de difficultés à peine soupçonnées.

« *L'invention de l'imprimerie* » fournissait une belle matière à l'exaltation du génie humain, en même temps qu'une antithèse toute naturelle entre l'ignorance et le savoir, les ténèbres et la lumière, l'oppression et la liberté, selon que l'on considère les temps qui ont précédé ou ceux qui ont suivi la découverte de Guttemberg. Cette antithèse, le poète la développe avec sa

force habituelle; loin d'atténuer ce qu'elle peut avoir d'excessif, il la pousse à l'extrême, il en exagère tellement les termes, que l'ode ne put être imprimée, sous sa forme complète, qu'en 1808 et 1813, c'est-à-dire dans l'interrègne de cette même tyrannie, contre laquelle elle était dirigée. C'est là, en effet, que se trouve cet audacieux couplet, qui a tant scandalisé la critique orthodoxe et académique, dans lequel l'auteur célèbre la ruine de l'« Alcazar que bâtirent la stupide ignorance et la tyrannie ». — « Où est-il, dites-moi, ce monstre immonde, affreux, qu'enfanta le Dieu du mal et qui, dans son insolence, osa placer son trône abominable sur le Capitole en ruines? » — L'Inquisition, restaurée en 1814, eut la curiosité de savoir quel était ce *mónstruo inmundo y feo* et ce *Dios del mal,* et, naturellement, elle le demanda à l'auteur, qu'elle tenait précisément en prison. Celui-ci répondit qu'il s'agissait de la Barbarie, maîtresse du monde, après la chute de Rome. L'explication manquait de clarté et peut-être de franchise. On s'en défia, non sans quelque raison, et l'on enjoignit à l'auteur de faire disparaître le passage; précaution bien inutile, qui n'eut d'autre effet que d'en souligner la portée[1].

D'ailleurs, cette ode tout entière est emportée d'un beau mouvement, qui, cette fois-ci, résulte moins de l'abondance des figures de la rhétorique classique, apostrophes, exclamations, antithèses, que de la passion réellement ressentie. Le poète remonte le cours des âges, il salue au passage les grands bienfaiteurs, Saturne, « le Dieu des siècles d'or, » le Génie inconnu qui, par l'écriture, « fixa la parole fugitive, » Guttemberg, qui multiplia à l'infini la vérité, Copernic, Newton, conquérants des cieux, et, enfin, ceux qui ont proclamé et restauré la liberté humaine. Grâce à eux, désormais l'Univers est libre, l'Amour et la Paix triomphent, et, « sur son trône d'or, le Dieu du bien étend par les airs son sceptre éternel. » — Toutes ces images grandioses se pressent dans le tableau qui se déroule rapidement, saluées au passage par les cris enthousiastes et reconnaissants du philosophe, que la sincérité de son émotion réussit

1. Piñeyro, *op. cit.*, p. 90. — Quintana, *Defensa ante el Tribunal de la Inquisición.*

à sauver de la déclamation. « Il est donc venu, le grand jour où un mortel divin, dressant son front au milieu de la honte universelle, cria, de sa voix toute-puissante, à la face du monde : l'homme est libre!... Libre, oui, libre! Oh! douce parole! mon cœur s'épanouit en t'entendant, et palpite. Oh! joie! La terre n'est donc plus cette misérable planète que ravageaient l'implacable ambition et l'horrible guerre... Les hommes ont eu conscience de leur égalité, et pour la reconquérir, ils ont, d'une force invincible, levé leurs mains vaillantes. O gloire! Il n'est plus désormais d'esclaves, ni de tyrans!... »

Quintana ne s'est jamais élevé plus haut que dans cette ode, où ses qualités se montrent avec éclat, où ses défauts sont moins sensibles. C'est qu'à cette époque il était toujours dans la première ferveur de sa foi; il ne prévoyait pas les désillusions; il se laissait emporter à ce beau courant héroïque, qui coulait encore dans les premières années du siècle, et dont quelques flots avaient franchi les Pyrénées. Plus tard, la Muse se heurtera à des obstacles imprévus, elle repliera son aile lassée. Elle gardera au fond le même idéal, mais elle n'osera plus le proclamer avec une si belle assurance.

« *La vaccine et sa propagation en Amérique* » se prêtait mal, semble-t-il, à un développement poétique. Le sujet rentrait néanmoins dans le même ordre d'idées. Ce n'était plus l'esprit qui était affranchi, mais le corps qui était délivré d'un fléau meurtrier : dans un cas comme dans l'autre, la science humaine triomphait. Quintana essaya de rajeunir par une antithèse nouvelle une inspiration qui, évidemment, n'était point inépuisable et dont plus qu'un autre son génie, vite essoufflé, sentait les limites. — C'est en Amérique que Francisco Balmis allait vulgariser l'invention de Jenner, et ce philanthrope était un Espagnol; on pouvait voir dans cette rencontre une sorte de satisfaction offerte par la mère-patrie à cette « Vierge du monde », à cette « Amérique innocente » qu'elle avait découverte sans doute, mais aussi asservie, pillée et dépeuplée. Le crime racheté par le bienfait, tel est bien l'enseignement moral qui se dégage de ces vers et qui en fait presque tout le mérite, car, en dehors des premières strophes, où il est contenu, l'ins-

piration languit. Malgré la rhétorique qu'il appelle à son aide, l'auteur surmonte mal les écueils du sujet. Et certes, avec ses principes littéraires, il lui fallait une sorte d'héroïsme pour aborder un sujet où l'on devait s'attendre à voir apparaître la petite vérole, le vaccin, la vache et autres choses alors sévèrement proscrites de la haute poésie. Il profite largement, il est vrai, il abuse même de la permission que l'on s'octroyait alors de ne point appeler les choses par leur nom. Il ose nommer « *la viruela* » mais il l'accompagne aussitôt d'une épithète aussi noble que vague : « *hidrópica* ». La vache devient aussi la « *esposa dócil del celoso toro*, l'épouse docile du taureau jaloux »; ses mamelles se transforment en « *copiosas fuentes... donde su leche cándida* (!)... *dispensa á tantos alimento y vida*, fontaines abondantes où son lait blanc tient pour tous en réserve les aliments et la vie. » Quant au vaccin, il faut le deviner sous le « *venturoso antídoto* » ou le « *precioso don* ».

Mais, pour ne parler ici que du fond, il y avait quelque mérite, pour un Espagnol, dans cet aveu des torts passés, alors même qu'il les rejetait sur les passions de l'époque : « *Crimen fueron del tiempo.* » Il fallait se mettre au-dessus des préjugés de race, et d'une *patriotería* d'autant plus chatouilleuse qu'on prévoyait déjà l'inévitable séparation des colonies. La conquête et l'asservissement de l'Amérique passait encore pour l'une des gloires les plus indiscutables de l'Espagne; rares étaient ceux qui estimaient que cette gloire avait été amplement effacée par l'avidité et par la cruauté des conquérants. Quintana, lui, n'hésita pas; il sacrifia le point d'honneur national à un large sentiment d'humanité. — « Partout, devait-il dire plus tard, partout où je rencontre, soit dans le passé, soit dans le présent, des agresseurs et des victimes, des oppresseurs et des opprimés, en dépit de toute considération d'utilité postérieure, *ou même en dépit de tout esprit national*, je ne puis me mettre du côté des premiers, ni refuser ma sympathie aux seconds. » En ce qui touche l'Amérique en particulier, sa conviction ne varia jamais. « L'auteur, écrit-il dans la Vie de Bartolomé de Las Casas, ne s'est fondé sur d'autres principes que ceux de l'équité naturelle, sur d'autres sentiments que ceux qu'il trouvait dans son propre

cœur. Les documents qu'il a multipliés dans les Appendices, la lecture attentive de Herrera, d'Oviedo et d'autres historiens, aussi impartiaux et aussi judicieux, conduisent aux mêmes conclusions. Que faire donc? Faut-il combattre ces impressions, refuser de se rendre au jugement de l'humanité et de la justice, pour ne point compromettre ce que l'on appelle l'*honneur national?* Mais l'honneur d'un pays consiste dans les actions véritablement grandes et nobles de ses citoyens, et non dans ces justifications et ces excuses par lesquelles on veut dissimuler ou atténuer les actions iniques et inhumaines. »

C'est là le langage d'un honnête homme : ce fut celui de Quintana dès le début. La fameuse proclamation de la Régence aux Américains pour la convocation des Cortés, en 1810, était son œuvre personnelle; elle affirmait leur liberté, elle leur assurait l'exercice de leurs droits, elle reconnaissait la légitimité de leurs protestations séculaires en même temps que la réalité de leur esclavage. « Vous avez été les victimes de l'indifférence qui vous dédaignait, de l'avidité qui vous torturait, de l'ignorance qui vous anéantissait. » Ce langage, on le lui fit payer cher. On l'accusa d'être mauvais patriote, on le priva de son emploi. Ces accusations, survivant aux passions de l'époque, ont été parfois reproduites jusque dans ces derniers temps, comme si la confession des fautes passées, le désir de les réparer n'étaient pas plus nobles, et même plus habiles qu'un silence qui ressemble trop souvent à une complicité.

* * *

La patrie, avons-nous dit, fut, à côté de l'affranchissement de la pensée humaine, la grande inspiratrice de Quintana. Ses poésies patriotiques, dont nous avons à parler maintenant, sont peu nombreuses, mais elles sont restées, et à juste titre, plus populaires encore que celles dont nous nous sommes occupé jusqu'ici. Les principales sont les odes *A la paix de 1795 entre l'Espagne et la France; Au combat de Trafalgar* (1805); *A l'Espagne après la Révolution de Mars* (avril 1808); *Au soulèvement des provinces espagnoles contre les Français* (juillet 1808). On y

peut joindre les poésies *A Jean de Padilla* (mai 1797), et *A Guzmán el Bueno* (1800). Dans l'ensemble, elles demeurent encore au premier rang parmi celles que firent éclore les événements, et l'on sait combien ces dernière furent nombreuses : on pourrait former des *Cancioneros* du *Dos de Mayo* ou du *Combat de Trafalgar*. Tous les poètes et les rimeurs du temps, de Moratín à Arriaza et à Hidalgo, de Gallego à Lista et à Blanco, portèrent à l'envi leur offrande sur l'autel de la patrie, lequel en fut parfois encombré. Quintana conduit ce chœur, et tous s'inclinent devant le Maître, « ce chantre divin, disait Lista, dont la voix, poussant le courageux Ibère aux autels du patriotisme et aux cruels combats, fut la terreur du Gaulois, le charme de l'Espagne.

...Aquel vate divino, cuyo canto
Trayendo al fuerte Ibero á los altares
Del patriotismo y á las tides fieras,
Fué del Galo terror, de España encanto[1]. »

Et longtemps après, M. Núñez de Arce[2] rendait encore le même témoignage :

« *Pobre niño inocente,*
¿Quién, pregunté á mi padre, animar pudo
Vuestro brazo nervudo?..... »
Y mi padre llorando respondía :
« *¡ La voz del gran Quintana !* »

Le patriotisme est pour Quintana un sentiment très profond, très ardent, mais qui ne saurait cependant prévaloir contre la raison. Quand il viole l'idée du Droit, de la Justice, de la Liberté, il se voile, il s'amortit, il devient semblable à un fantôme sans vie. « Patrie ! s'écrie Padilla, Patrie ! nom joyeux, puissance divine, source éternelle de vertu, où les bons puisent leur inextinguible ardeur, Patrie !... Mais ma vue surprise ne trouve plus de patrie autour de moi ; ma voix ne saurait implorer d'un si beau nom le froid fantôme qui a pris sa place. » Il n'y a de patrie digne de ce nom que lorsqu'il y a à la fois liberté et indépendance. Mais cependant, pour être livrée aux despotes ou aux conquérants, elle n'en est que plus digne de

1. A. Lista, *A Quintana, en su vuelta á Madrid, en 1828.*
2. *Gritos del Combate.* — A Quintana, 1855.

notre culte; elle conserve tous ses droits sur nous, et notre premier devoir est de la rétablir dans sa dignité et dans ses titres. Quintana reste fortement attaché à cette vérité banale, que l'instinct populaire proclamait alors si héroïquement, et qu'oubliaient tant d'esprits cultivés, non pas toujours par égoïsme et par ambition, mais par rancune contre le despotisme traditionnel, ou par dédain de philosophes pour les préjugés d'une foule stupide et dégradée. Nul mieux que lui ne comprenait les bienfaits de la liberté de penser et de la philosophie, apportés par la France, mais, malgré ce qu'il devait à cette dernière comme homme, il n'eut pas, comme Espagnol, un seul moment d'hésitation. En cette tourmente il pensa, il agit comme le dernier des paysans ou des ouvriers. Il ne chercha pas de périphrase, d'atténuation, pour qualifier la conduite des *afrancesados :* c'est une trahison. Et pourtant, il voyait parmi eux des amis tendrement chéris et quelques-uns des plus illustres écrivains de l'époque, Moratín par exemple, ou, douleur plus grande encore, ce même Meléndez qu'il avait célébré comme « l'orgueil et la joie de la patrie », comme « l'Homère qui avait réveillé du sommeil et de l'oubli honteux où il languissait, le génie espagnol »[1]. Maintenant, ces « scandaleux déserteurs de la philosophie et de la raison », qui croyaient au contraire s'excuser par elles, ces « hypocrites de l'honneur et du patriotisme », sont du côté de « l'iniquité la plus exécrable qu'aient jamais vue les siècles ». Il prend pour confidente de cette amère douleur « l'ombre inexorable » de ce charmant et héroïque Cienfuegos, qui préféra à la soumission la captivité, l'exil et finalement la mort, et dont les vers — n'en exagère-t-il pas la portée? — « feront la nourriture des âmes sensibles, enflammées de l'amour du bien ». — « O Cienfuegos! s'écrie-t-il, cette tourmente a été un temps d'épreuves. Combien triste, combien cruelle est l'expérience qu'ont faite quelques-uns de la solidité de leurs principes et de la réalité de leurs vertus!... Tu connaissais beaucoup d'entre eux, tu les aimais, tu les estimais : aurais-tu jamais imaginé pareille chose?... Ah! puissent ces lignes, si jamais elles

1. *A Meléndez, cuando la publicación de sus poesías* (1797).

leur tombent sous les yeux, leur montrer l'horrible différence entre ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils paraissaient être auparavant! »

Cette dédicace à Cienfuegos (20 juin 1813) forme un commentaire éloquent des poésies patriotiques. Lorsque dans la lutte « la voix moribonde » de ce poète patriote se tut, Quintana s'offrit pour « soutenir l'ardeur des Espagnols »; il prit sa place dans la mêlée, et, comme le soldat recueille le drapeau abandonné, il reçut la lyre de ses mains défaillantes. Pour relever les courages, il rappelle le passé glorieux et les prouesses des ancêtres. Dans ce passé, dont il flétrissait naguère les crimes, où il « cherchait vainement honneur et vertu »; dans « ces fastes sanglants », où parmi tant de « colosses du mal », il ne trouvait « qu'un nom immortel », *Uno solo!* et « une ombre sublime », il ne veut voir maintenant que les gloires, ce qui unit et non plus ce qui divise. — Qu'est-ce à dire? Est-ce une transformation, comme le dit M. Menéndez Pelayo, une amende honorable, un démenti à tant de jugements si sévères? Je ne le crois pas. Il n'y a pas contradiction entre les jugements de l'historien et l'évocation par le poète des gloires disparues. On peut rappeler la puissance et les conquêtes de l'Espagne, — comme au début de l'*Ode à l'Espagne,* — tout en réprouvant les mobiles qui dirigeaient sa politique, admirer l'énergie des *conquistadores* du nouveau monde, tout en flétrissant

« el rigor de sus duros vencedores,
Su atroz codicia, su inclemente saña; »

on peut surtout, sans être accusé d'inconséquence, distinguer entre l'héroïsme, les solides vertus du peuple et l'ambition ou les vices de ses maîtres. En fait, Quintana n'attendit point l'invasion napoléonienne pour chercher dans un passé que l'imagination embellit aisément, un refuge contre les misères présentes, vivement ressenties. Que l'on se rappelle l'*Ode à Guzmán el Bueno* (1800). — « Non, Espagne, ma patrie, les stigmates honteux qui ternissent l'honneur de ton noble front, n'ont pas toujours existé. En d'autres temps, qu'embellissait un patriotisme victorieux, tu t'es vue glorieuse et splendide.

Ah! malheureux, pourquoi n'ai-je point vécu alors! » Certes, l'exemple était médiocrement choisi, car, en réalité, il y eut peu d'époques aussi tristes que ce règne de D. Sancho et la minorité qui suivit, sévèrement jugés par Quintana lui-même dans la *Vida de Guzmán el Bueno*. Mais, en somme, si l'on tient compte des hyperboles familières à l'*Ode* héroïque et des exagérations naturelles à une âme passionnée, on reconnaîtra l'historien dans le poète. La philosophie de l'histoire est, au fond, la même dans les odes et dans la préface des *Vidas* (1807). Quelque sévère que soit l'auteur pour l'« *odioso tropel de hombres feroces* », comment pourrait-il nier les gloires nationales? « Quelle est, dit-il, la nation qui n'a point ses héros à admirer et à imiter, qui n'a point eu ses alternatives de bien et de mal, au milieu desquelles se produisent ces hommes extraordinaires? Assurément, ce n'est point ce peuple qui, dans les montagnes du Nord, leva l'étendard de l'indépendance contre la fureur fanatique des Arabes... Et quand les musulmans sont enfin chassés, on voit les Espagnols, semblables à un incendie violemment comprimé qui s'échappe enfin, se rendre maîtres de la moitié de l'Europe, qu'agite leur activité ambitieuse, s'élancer sur des mers inconnues et donner à l'humanité un monde nouveau. Pour pousser une nation sur un théâtre aussi vaste et aussi divers, il faut sans doute des caractères énergiques, hardis, une constance à toute épreuve, des talents extraordinaires, des cœurs faits pour la vertu ou le vice, mais à un degré héroïque et sublime. » (Préface aux *Vidas*.) L'inspiration de ce livre, écrit pour la jeunesse *sin odio y sin favor*, diffère-t-elle beaucoup de celle des poésies?

Le mérite de Quintana c'est de n'avoir jamais sacrifié la raison à une sentimentalité banale et vide, d'avoir confondu dans son œuvre deux inspirations qui ne sont contradictoires que pour des fanatiques, d'avoir aimé passionnément « *la Madre España* » et « *su sin igual belleza* », sans dissimuler hypocritement ses fautes. Nous-mêmes aujourd'hui nous ne saurions juger autrement qu'il ne fit. Et qu'on ne dise pas que seul un Espagnol est bien placé pour décider en cette matière. Le patriotisme est de même nature d'un côté des Pyrénées et de l'autre : il ne

saurait prévaloir contre la justice. Pour nous, tout en admirant la valeur des vainqueurs de Saragosse ou de Gérone, nous n'éprouvons nul embarras à condamner l'ambition de celui qui les employa à si criminelle entreprise.

Nous en éprouverons moins encore à reconnaître la beauté souveraine des appels aux armes du poète à ses compatriotes soulevés contre nos propres soldats. L'ode d'avril 1808, en particulier, est toute vibrante de cette fureur guerrière qui allait, le mois suivant, rendre mémorable la date du *Dos de Mayo,* et qui enflammait les défenseurs de Saragosse. D'un bout à l'autre, elle est animée d'un beau souffle, et, à part quelques métaphores, qui sont la marque de l'époque, la langue en est d'une sobriété toute martiale. La verve de Quintana, lente à s'émouvoir, son imagination, qui ne s'échauffe que peu à peu, sont dès l'abord secouées par la gravité tragique des événements. Le cri de guerre, réveillant dans leurs tombes les héros «*padres de la Patria*», que l'on voit «*cruzar por los aires vanos*», l'appel qu'ils adressent à leurs descendants pour défendre «l'autel de la patrie élevé par leurs fortes mains», le serment dicté par le poète à ses compatriotes et répété à l'envi par ces derniers; enfin l'image grandiose de l'« héroïque Espagne levant sa tête ensanglantée du sein du carnage pour montrer à la terre tremblante son sceptre d'or et son blason divin», toutes ces strophes retentissantes sont vraiment dignes du sujet. L'auteur en avait sans doute conscience lorsque, se comparant à Tyrtée, il se voit «sous la rayonnante lumière du soleil, sur le haut sommet de Fuenfría, parmi les pins et les rochers, chantant d'une voix qui résonne comme un tonnerre dans la *sierra*, et lançant par les champs de Castille les accents de la gloire et de la guerre»[1]. Cela dépasse manifestement cette pseudo-lyrique du XVIII[e] siècle, cette poésie de cabinet, factice et conventionnelle, qui, selon Sainte-Beuve «n'avait plus de destination directe, d'occasion présente, de point d'appui dans la société.» La lyrique, dans la mesure encore

1. Ne peut-on voir la première idée de cette strophe dans un passage de l'*Ode á Elmira* (1802)? Mais ce que le jeune poète lançait alors aux échos de la *encumbrada sierra*, ce n'était que sa plainte amoureuse: *mis sollozos y mis amores.*

possible, retrouve un moment sa fonction sociale, son rôle primitif, qui était de « s'appliquer à une nation, à une société, la saisir à l'instant, à l'endroit qui l'intéresse, prendre et mordre sur elle, avoir le tact délicat, le génie de l'occasion..., en un mot, se sentir vivre, ne fût-ce qu'en naissant. » Elle redevient, en cette circonstance, classique, au vrai sens du mot.

L'ode *Al armamento de las Provincias* est postérieure de trois mois (juillet 1808). Elle me paraît, dans l'ensemble, inférieure à la précédente. Le début en est d'une majesté un peu froide et emphatique. Les métaphores banales, les apostrophes trop généreusement prodiguées, les épithètes, compagnes inséparables des substantifs, alourdissent fâcheusement le vol de la Muse. Celle-ci, malgré cette surcharge, finit cependant par prendre son essor. Le couplet à Madrid *(Y tú ¿Callas, Madrid...?)*, celui aux Génies de la Victoire, celui du chêne dans la tempête sont parmi les meilleurs que Quintana ait écrits. Ce qu'il faut noter, c'est qu'alors que tout semblait perdu pour l'Espagne, sans armées, sans généraux, sans gouvernement, en face des vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna, l'auteur n'a pas un moment douté du triomphe du Droit; et ce qui ajoute du prix à son patriotisme, c'est que cette victoire fatale sera, non une vengeance, ni une conquête, ni même un châtiment, mais le signal de l'affranchissement des peuples : « Liberté aux nations! Tel est, ô peuple grand, ô peuple fort, le prix que le sort réserve à ta valeur magnanime. »

Je crois inutile d'analyser les quelques poésies où l'on trouverait encore des inspirations analogues : elles pâliraient à côté des précédentes. Les vrais titres de Quintana sont là, et lui-même ne s'y trompait pas. Quand, par la suite, il parle de sa gloire un peu oubliée, ce qu'il rappelle tout d'abord ce sont les odes philosophiques ou patriotiques :

« Cuando del mar en la tendida playa
Canté la gloria y el poder inmenso...
O cuando rayos sin cesar lanzaba
Contra el poder del déspota europeo,
Dando en defensa de la patria mía
Ecos de libertad entonces nuevos [1]... »

1. A la Sª Marquesa de Cerralbo (1848); mêmes idées déjà dans le romance à Somoza (1826).

Les sentiments tendres et moyens, l'amitié, le dévouement, la reconnaissance, la compassion, etc., touchent fortement son âme; ils lui ont inspiré des vers qui lui font honneur[1]. L'amour, la beauté, l'art, ne l'ont pas laissé indifférent[2]. Mais le patriotisme, l'amour de la science libre l'avaient réellement fait poète.

Cependant cette double passion, très capable d'inspirer des œuvres fortes, n'est ni inépuisable ni indéfiniment variée dans son expression. Elle est simple, toujours identique à elle-même. Elle n'offre point ces complications, ces péripéties psychologiques qui fournissent à la poésie une matière presque infinie. Chaque homme, selon son caractère, selon les circonstances, a sa façon à lui d'être ambitieux, ou amoureux, ou malheureux. Les sens, l'éducation, la race, le milieu, modifient de mille façons l'intensité, et, si je puis dire, la couleur de nos sentiments. Ni l'idée de patrie ni celle de liberté ne paraissent se prêter à tant de diversité. En outre, les autres passions, qui livrent à l'invention poétique la matière qu'elle met en œuvre et les lieux communs dont elle vit, sont toujours et partout agissantes; elles n'ont point besoin, pour se manifester, de ces révolutions, de ces grandes secousses sociales qui exaltent les vertus civiques ou qui réveillent la conscience de notre dignité d'hommes. Aussi les poètes du patriotisme n'apparaissent-ils que de loin en loin, à certains moments historiques. Leur inspiration ne survit guère aux causes qui l'ont fait naître; après quelques cris éloquents, après quelques chants rapides, elle se tait ou se transforme : sa mission est finie. La *Marseillaise* naît d'elle-même au moment voulu et n'a point de lendemain. Il en est plus ou moins de même des plus beaux chants patriotiques.

Si le poète se tait de bonne heure chez Quintana, cette raison suffirait, à la rigueur, à expliquer un silence, qui étonna ses contemporains. Il en est d'autres, cependant, auxquelles on

1. Voir *A Fileno; Despedida de la juventud; En la muerte de un amigo; A Cienfuegos, convidándole á gozar del campo* (1797); *Para un convite de amigos* (1807); *A una negrita*, etc.

2. Voir *A Valerio; A Luisa Todi, cuando cantó las dos óperas de Armida y Dido* (1795); *A la Hermosura; La Danza; A Célida; A Elmira; A Licóris; A la Duquesa de Alba, presentándole una obra de escultura consagrada á su beneficiencia*, etc.

peut songer, en dehors de la nature de son génie poétique, plus vigoureux, répétons-le, qu'abondant, et plus profond que varié. Lui-même nous en fournit une très vraisemblable dans le romance adressé, en 1826, à D. José Somoza, ce même ami auquel il dédiait, trois ans plus tard, le tome IVe des *Poésies choisies*. Somoza essayait de réveiller la muse endormie. Quintana lui répond que les temps ne sont plus à la poésie, qu'après l'écroulement de ses rêves de citoyen et d'homme libre, c'en est fait de l'enthousiasme, qui jadis lui dictait ses vers :

« Huyó aquel tiempo : los años,
Las desventuras me agobian,
Y lo que ántes fué osadía
En desaliento se torna. »

Les désillusions, qui percent à chaque page des *Lettres à Lord Holland*, le découragement, si excusable en présence de l'inutilité de l'effort, ont définitivement tué le poète. Peut-être ressusciterait-il si quelque improbable sauveur tirait de son tombeau l'Espagne agonisante : « Délivre la malheureuse Espagne de la prison profonde où la tient enchaînée l'iniquité de l'Europe; réveille en ses fils avilis le sentiment de l'honneur qui les faisait aspirer au laurier de la victoire, et alors peut-être ma voix fatiguée et éteinte se ranimera, et sur mon front le flambeau sacré du génie luira de nouveau. » Jusque-là, sa lyre, suspendue au cyprès funèbre, se taira, comme son maître : « Il se tait, lui dit-il, imite son exemple; abandonnée, solitaire, laisse-toi balancer au souffle des vents; garde le silence et repose. »

Ce romance, qui, d'un tour si aisé, exprime une mélancolie si pénétrante, montre que si le poète se taisait, c'était moins impuissance que découragement. Et s'il en fallait d'autres preuves, nous pourrions citer, non point précisément l'*Epithalame* officiel commandé pour les noces de Ferdinand et de Christine (que ne pouvons-nous l'effacer de ses œuvres!), mais le gracieux romance de *la Fuente de la Mora encantada* (1826), ou encore l'*Élégie sur la mort de la duchesse de Frías* (1831), dans laquelle l'on retrouve l'énergique concision et les fortes images des poésies de la meilleure époque. La première de ces œuvres

surtout mérite d'être signalée, parce qu'elle s'éloigne sensiblement de la manière habituelle de l'auteur. La légende, qui en fait le sujet, très répandue dans le Folk-Lore, mêle curieusement la fable classique d'Hylas aux chansons germaniques des Ondines et aux traditions orientales. Elle devait faire plus tard le sujet du joli conte de Bécquer : *Les yeux verts*. Ce fut, d'ailleurs, — on ne peut que le regretter, — l'unique excursion du vieux classique sur un terrain où d'autres commençaient à s'aventurer et à se signaler. C'est cette même année, par exemple, que cédant au même courant national et vaguement romantique, Gallego écrivait son romance *El conde de Saldaña*.

Quel que soit le mérite de ces poésies, arrachées le plus souvent à l'auteur par l'amitié, elles n'étaient plus que des accidents dans sa vie littéraire : celle-ci avait pris décidément une autre direction, où nous n'avons pas à la suivre. Et c'est là sans doute la dernière raison — et non la moindre — de son renoncement à la poésie. Depuis longtemps on voyait en Quintana se développer, à côté du poète, le critique : on pouvait prévoir que celui-ci tuerait celui-là. Non certes qu'en thèse générale l'esprit critique ne puisse coexister avec l'inspiration poétique. Si le premier a tari la seconde chez Joseph Delorme, par exemple, ils ne semblent point s'être nui chez Léopardi. A la longue cependant il est naturel que l'habitude de s'abstraire de soi-même pour pénétrer dans les pensées d'autrui, et la pratique de l'analyse, si facilement tyrannique, enlèvent à l'expression de nos propres sentiments quelque chose de sa spontanéité et de sa fraîcheur. Il est bon sans doute, lorsque l'on prétend juger les poètes, d'avoir été poète soi-même, mais, sauf exceptions, il est à craindre que la faculté critique ne s'exerce aux dépens de la faculté créatrice. L'exemple de Quintana n'y contredirait certes point. Son goût pour les recherches littéraires ou historiques apparaît de bonne heure. Déjà, de 1803 à 1805, il insère de nombreux articles dans le journal *Variedades de Ciencias, Literatura y Artes*. Peu après, il entreprend la collection des *Poésies choisies,* qui lui sera une occasion d'exposer, avec une ampleur croissante, ses vues en la matière. Et c'est alors aussi qu'il commence le recueil des

Vidas, lequel, s'il n'a d'abord d'autre ambition que d'être une « obra de agradable lectura y de utilidad moral », devient, par la suite, plus approfondi et plus richement documenté. Toute son activité littéraire se porte donc de ce côté, au moment même où son talent poétique atteint le plus haut point de perfection dont il est capable.

* * *

Ce qui précède nous amène naturellement à rechercher quels étaient les principes littéraires de Quintana, et comment il les a appliqués dans ses poésies lyriques. A cette question, la réponse ne saurait être longue ni difficile. A l'époque où il écrivait ses premières poésies, Quintana était un classique intransigeant; il appliquait strictement, je serais presque tenté de dire qu'il exagérait encore les théories ultra-conservatrices de l'école française du XVIIIe siècle. Ses *Reglas del drama,* composées dès 1791, « au sortir du collège et le lait de la rhétorique aux lèvres, *al salir del colegio y con la leche de la retórica en los labios,* » contiennent la pure doctrine de Boileau, revue et parfois aggravée par La Harpe, Marmontel, Le Batteux, Blair. C'est une question de savoir si Sánchez Barbero dont les *Principes de rhétorique et de poétique* parurent en 1805, n'est pas plus libéral que lui [1]. Il admet, sans songer à les discuter, les règles les plus étroites de l'*Art poétique* et des traités qui en procèdent. Il condamne d'un trait de plume tout le théâtre espagnol,

> « *Que arte, decoro y propiedad hollaba;* »

il souscrirait presque à la boutade de Montesquieu sur la littérature espagnole, qui n'a produit qu'un bon livre, celui qui montre la nullité de tous les autres. Il tient les tragédies de Voltaire pour la perfection de l'art et ses timides innovations comme le maximum des concessions possibles. Il croit fermement à l'immuable division des genres et à leur nécessaire hiérarchie. Il soutient, contre Reinoso et Blanco,

1. Voyez l'analyse des *Principios* dans *Ideas estét.,* III, II, p. 101.

que le merveilleux chrétien doit être banni, et que tout poème où il apparaîtra sera par là-même « dénué d'invention, timide dans le plan, mesquin et pauvre dans les ornements », cela au moment où l'on traduisait Milton, et deux ans après le *Génie du Christianisme*. Cette intransigeance étonne chez un esprit si affranchi, en d'autres matières plus graves, de tout préjugé, et préparé, semble-t-il, par l'étude des chefs-d'œuvre nationaux, à des conceptions plus libres et plus larges. Cet ennemi du fanatisme était resté lui-même fanatique en littérature, contradiction souvent constatée[1], mais qui rarement apparaît plus choquante. Hâtons-nous de rappeler toutefois qu'à mesure qu'il avança dans la vie, il élargit sa critique, se dégagea de l'exclusivisme de l'école, tempéra l'injustice de ses jugements contre la littérature nationale, loua certaines de ses créations originales, les *Romances*, par exemple, « qui sont, dit-il, notre véritable poésie lyrique. » De même, il atténue la « sévérité excessive » de Luzán, répudie les excès de Nasarre, reconnaît les mérites de Huerta, et en arrive à déclarer qu'entre la théorie « *romántica ó romanesca* » et le théâtre classique, on peut parfois hésiter. Cet élargissement graduel de la doctrine, fruit de ses études sur la littérature nationale, a été souvent signalée : elle lui fait honneur. Mais quand il écrivait ses poésies, il n'éprouvait aucune hésitation sur la légitimité des principes, aucun besoin, aucune tentation de rajeunir les procédés, les formules, la technique de l'art.

La poésie lyrique lui apparaît exclusivement sous la forme de l'ode pindarique, quel que soit d'ailleurs le mètre qu'elle emploie. Lui-même est pour ses contemporains un Tyrtée ou un « Píndaro nuevo ». — « Est-ce la lyre de l'énergique Pindare que j'entends? disait le plus illustre de ses rivaux. Non, c'est le plectre ardent du grand Quintana...

... ¿ Es la lira de Píndaro valiente?...
No, que es del gran Quintana el plectro ardiente[2]. »

1. « *En Quintana, como en Voltaire, contrasta la timidez de las ideas literarias con la audacia de otro género de ideas.* » *Ideas estét.*, III, II, p. 217.

2. J.-N. Gallego, *A Quintana por su oda al combate de Trafalgar* (1805). — *Bibl. A. E.*, t. LXVII, p. 413.

« Calliope et Polymnie » doivent toujours « élever jusqu'aux cieux leur vol ambitieux », et entretenir « commerce avec les Dieux », les Dieux de l'Olympe, bien entendu. Mars, Vénus, Minerve trouveront dans les vers de Quintana l'un de leurs derniers refuges. Il se fait de la mission du poète une idée à peu près semblable à celle des siècles antiques : c'est à la fois un justicier, un voyant et un civilisateur, qui distribue le blâme ou l'éloge au nom de l'éternelle justice, et prépare le règne de Saturne, l'âge d'or, où l'humanité, affranchie par la Raison et par la Science, verra enfin s'accomplir ses destinées. Comment nous étonner de rencontrer une telle conception chez un classique de 1808, lorsque nous la retrouverons encore intacte dans Victor Hugo, des *Chants du Crépuscule* aux *Feuilles d'Automne,* et des *Rayons et des Ombres* aux *Châtiments?* En particulier, la préface des *Odes* (de 1824) et l'Ode I[e] « *Le poète dans les Révolutions* » pourraient fort bien servir à caractériser le « rôle historique » de Quintana :

> « *Parmi les peuples en délire*
> *Il s'élance, armé de sa lyre,*
> *Comme Orphée au sein des enfers !* »

A propos du *divino* Herrera, Quintana devait tracer du « vates sacer interpresque Deorum » un portrait idéal, sur lequel, au début, il se modèlerait volontiers, dans la mesure désormais possible. « Les grands poètes modernes, ajoute-t-il, ont pensé que pour rendre à la poésie ce caractère exalté et divin qu'elle eut à l'origine, il était nécessaire de la transplanter à nouveau dans le pays où elle naquit, et de la remplir des idées, des images et même des expressions antiques. » Sans doute c'est la pure doctrine classique, celle-là même qu'exprimait en 1798 Berguizas, le traducteur de Pindare, mais l'on devine en même temps, à ces mots inquiétants, que la convention, l'artifice, le vain mécanisme verbal et phraséologique vont sortir de cette imitation si consciencieusement puérile. Et en effet le poète prodigue ces mouvements de style, ces transports impétueux, ces figures, exclamations et apostrophes, toute cette mimique conventionnelle qui trop souvent simule l'inspiration, singe la

passion et réalise le « beau désordre, effet de l'art ». — « Le poète lyrique, pensait-il encore avec La Harpe, est censé céder au besoin de répandre au dehors les idées dont il est assailli, de se livrer aux mouvements qui l'agitent, de nous présenter les tableaux qui frappent son imagination. » Quintana a dû parfois faire, plus qu'un autre, violence à sa nature pour se livrer à cette sorte de gymnastique, car il paraît avoir eu l'imagination timide et lente. M. Menéndez Pelayo rapporte que notre auteur, au dire de ses amis, écrivait d'abord ses odes en prose, et il montre que ces dernières commencent d'ordinaire par une sentence d'un caractère général et abstrait, d'où, par une série de déductions logiques, le poète tire tout l'enchaînement de ses idées. On se le représente fort bien, en effet, traçant à tête reposée, dans le silence du cabinet, le plan de ses poésies, et en parsemant ensuite la trame de fleurs empruntées au riche herbier recueilli et classé par les Dumarsais. Comment s'étonner, en présence de pareils procédés, de la froideur et de la monotonie trop fréquente dans cette poésie emphatique et artificielle? Nous sommes plutôt surpris de sentir encore, en maints endroits, la flamme qui échauffait l'âme du patriote, et d'éprouver, malgré cette phraséologie morte, quelque chose de l'impression des contemporains. La forme n'a pas réussi à étouffer le fond, ou, si l'on veut, la vivacité du sentiment, unie à la grandeur des événements, permet d'oublier les puériles conventions de la forme. C'est contre ces dernières que les romantiques s'élèveront, tout en proclamant que l'ode, régénérée et débarrassée des mailles ridicules de ce filet, serait aussi propre que tout autre genre à retracer « ce que les trente dernières années de notre histoire présentent de touchant et de terrible, de sombre et d'éclatant, de monstrueux et de merveilleux ». Ainsi s'exprimait Victor Hugo, en tête des *Odes et Ballades* (1822). Et il ajoutait : « L'auteur a cru découvrir que cette froideur n'est point dans l'essence de l'ode, mais seulement dans la forme que lui ont donnée jusqu'ici les poètes lyriques. Il lui a semblé que la cause de cette monotonie était dans l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes que l'on prodiguait dans l'ode. Il

a donc pensé que si l'on plaçait le mouvement de l'ode dans les idées plutôt que dans les mots; si, de plus, on asseyait la composition sur une idée fondamentale quelconque, qui fût appropriée au sujet, et dont le développement s'appuyât, dans toutes ses parties, sur le développement de l'événement qu'elle raconterait, en substituant aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne, on pourrait jeter dans l'ode quelque chose de l'intérêt du drame. »

Il serait injuste, certes, — ce serait presque le contraire de la vérité, — de dire que Quintana a « placé le mouvement de l'ode dans les mots plutôt que dans les idées », mais ce que l'on pourrait peut-être avancer, c'est que, si la vigueur de la pensée lui fait rarement défaut, ce ne sont point les procédés de la poétique ancienne qui pouvaient donner à ses vers ce qui leur manque surtout, à savoir la couleur, le rythme et la grâce. Or, il l'a remarqué lui-même, c'est précisément l'absence de ces qualités que l'on pardonne le plus difficilement au poète. Elles sont un « don du ciel auquel aucun effort ne peut suppléer, *don natural que nace de la sensibilidad de los órganos y de la movilidad del alma; secreto que ni se aprende, ni se comunica, ni puede tampoco reducirse á reglas* ». Personne, je crois, n'a mieux indiqué ce qui a manqué à Quintana que Quintana lui-même, lorsque, à propos de Iriarte et de Samaniego, il parle du prosaïsme.

Ce qui lui a manqué encore, en dehors de la couleur, du rythme et de la grâce, c'est l'aptitude à voir les formes plastiques des choses et à rendre l'infinie et délicate variété de la nature. Il est comme insensible à l'aspect extérieur, qui ne l'intéresse pas : il va tout droit et d'instinct à l'idée. On peut étudier à ce point de vue l'ode *A la mar* : elle est caractéristique. On y trouverait assurément quelques vers pittoresques et sonores :

« ... *Inquieto centellea*
En tu cristal el sol...
... este ciego,
Este hervir vividor, estas oleadas
Que llegan, huyen, vuelven,
Sin cansarse jamás : tiembla la arena

Al golpe azotador, y tú rugiendo
Revuélveste y sacudes
Una vez y otra vez: al ronco estruendo,
Los ecos ensordecen,
Los escollos más altos se estremecen.»

Mais cela suffit-il pour que l'on puisse admirer dans ces vers « toute la pompe, l'animation et les couleurs du monde de la matière »[1] que M. Leopoldo de Cueto y croit découvrir? En réalité, la description est faite de quelques traits généraux, copiés sur le patron classique. Elle s'arrête court à chaque instant, pour faire place aux considérations philosophiques ou historiques. C'est la mer vue par un moraliste, que sa pensée favorite poursuit partout. La richesse verbale, l'abondance des images, si magnifiquement prodiguées par les romantiques, Hugo ou Vigny, Espronceda ou Zorrilla, lui fait aussi défaut. Le vocabulaire, assez pauvre, court et sec, de la lyrique salmantine lui suffit amplement. Loin de chercher à l'enrichir, comme le faisaient inconsciemment un Meléndez ou un Cienfuegos, il le réduirait encore davantage. De même il ramène la variété des formes métriques contemporaines, saul quelques rares exceptions, à la *Silva* hendécasyllabique et au *verso suelto*. Au point de vue de la pureté de la langue et de la correction grammaticale, nous n'oserions pas personnellement prendre parti dans les querelles que lui cherchèrent Capmany, Hermosilla, Tineo ou même Moratín[2]. Mais de bons juges en ont montré l'inanité. « Que valent, s'écriait Gallego, toutes ces misérables chicanes de grammairiens? Ne s'évanouissent-elles pas comme une fumée à la simple lecture d'une strophe, pour peu que l'on ait une âme qui sente, une imagination capable de s'exalter, une oreille pour percevoir la musique des beaux vers? » Comme le remarque à propos M. Piñeyro, ces chicanes n'ont point empêché des grammairiens comme Bello et Cuervo de citer à chaque page Quintana comme l'un des maîtres du bon langage.

1. M. de Valmar, *op. cit.*, II, p. 88.
2. Voir surtout Gallego, *Examen del Juicio crítico... Bibl. A. E.*, t. LXVII, p. 426. — Menéndez Pelayo, *Ideas Est.*, III, II, p. 212, 244. — Piñeyro, *op. cit.*, p. 54-65.

Malgré ses défauts, que le temps et les théories nouvelles ont fait de plus en plus ressortir, Quintana ouvre brillamment le dernier siècle. Il devait exercer sur ses contemporains et sur les poètes postérieurs une influence dont on suivrait aisément la trace depuis Gallego jusqu'aux robustes et viriles inspirations de M. Núñez de Arce[1]. En dépit de la faillite de la vieille école pseudo-classique et de la prodigieuse transformation de la poésie lyrique, au cours du dernier siècle, il a gardé jusqu'à nos jours une place que personne chez nous ne songerait à revendiquer pour un J.-B. Rousseau ou un Lebrun-Pindare, auxquels cependant il ressemble tant « vu du dehors ». C'est apparemment qu'il y avait dans l'ardeur de sa passion et dans la sincérité d'inspirations puisées directement dans la réalité environnante un principe de vie qui a triomphé de la pauvreté, souvent trop visible, de la forme. « Son inspiration, dit M. Valera, ne pouvait être plus populaire ni plus espagnole. » C'est aussi ce qui explique l'indulgence des critiques les plus modernes. « Il reste pour les uns, dit M. Menéndez Pelayo, le premier de nos lyriques classiques, et pour les autres, le second... Il est digne de servir perpétuellement de modèle à quiconque voudra exprimer en langue castillane, avec solennité et pompe, des sentiments élevés et magnanimes[2]. » — « Son nom, dit à son tour M. Piñeyro, est le premier entre les lyriques castillans, et tant que la langue existera, on admirera ses vers, quels que soient les caprices ou les révolutions du goût. » Nous pourrions facilement multiplier ces citations et ces formules, chères aux critiques. Elles prouvent tout au moins — avec une autorité qu'un étranger ne saurait revendiquer — que le nom de ce noble poète mérite une place honorable dans l'histoire de la poésie castillane.

E. MÉRIMÉE.

1. Piñeyro, *loc. cit.*, p. 24.
2. *Conferencias del Ateneo*, t. III, p. 286.

VARIÉTÉS

Ferrer les oies.

S'il a paru à propos d'insérer ici une note sur ce dicton français, c'est que le plus ancien exemple qu'on en connaisse se trouve chez un auteur espagnol du XIVe siècle. *Ferrer les oies* signifie, d'après Cotgrave qui enregistre l'expression : « to spend both time and labour very vainly; » c'est donc faire quelque chose d'inutile et d'absurde, ou bien tenter l'impossible. Ainsi l'aimable rimeur de la première moitié du XVe siècle, Jean de Garencières, qui adresse, mais sans espoir d'être agréé, ses hommages à une blonde demoiselle, se sert de ce tour pour marquer la folie de son entreprise :

Car je ne suis jolis, ne avenant,
Ne ne sçay bien ne chanter ne dancer,
Ne je ne sui saige ne bien vaillant,
Ne n'ay nul bien qui me deust faire amer.
Mon cuer se mesle bien des *oes ferrer*
Qui cuide faire tant qu'il en soit amés[1] !

En Italien, le proverbe *Come disse colui che ferrava le oche : E'ci sarà che fare,* se dit de quelqu'un qui s'est embarqué dans une affaire difficile et longue qu'il risque de ne pas mener à bonne fin[2], et c'est bien dans ce sens-là qu'a pris l'expression Pedro López de Ayala, l'auteur espagnol dont je viens de parler, qui l'avait sans aucun doute entendue en France. Sans compter sa courte captivité dans les domaines anglais de France, probablement à Bayonne ou dans les environs, après la bataille de Nágera (3 avril 1367), Ayala vint encore chez nous à plusieurs reprises comme ambassadeur, en 1379 et

1. A. Piaget, *Jean de Garencières*, dans *Romania*, t. XXII, p. 437. M. Ad. Tobler, qui a bien voulu me signaler ce passage, ne connaît pas d'exemple plus ancien de *ferrer les oies* en vieux français. A propos de l'exemple de *ferrer oes et canettes* du *Grand Testament* de Villon, M. A. Longnon remarque : « Ce sont les pauvres d'esprit que l'on envoyait ferrer les oies et les canards, comme on leur fait encore mener les poules pisser... Un méreau d'un évêque des Innocents, du XVe siècle, représente un personnage tentant de ferrer un palmipède » (*Œuvres complètes de François Villon*, Paris, 1892, p. 306).

2. Manuzzi l'interprète ainsi : « perciocchè le oche alzando il piè, stringono la pianta. »

en 1380, puis en 1395 et 1396[1]. Pendant ces séjours, et surtout pendant le second, qui paraît s'être prolongé deux ans, puisqu'il assista aux côtés de Charles VI à la bataille de Roosebeke (26 novembre 1382) et fut alors créé chambellan du roi[2], Ayala put s'initier tout à loisir à la langue et à la littérature françaises : cette initiation nous est d'ailleurs attestée par ses travaux de traduction qu'ont évidemment inspirés les translateurs français du temps des rois Jean, Charles V et Charles VI, et, notamment, par sa version castillane du Tite Live de Bersuire. Dans le prologue de son abrégé des *Moralia in Job* de Grégoire le Grand, il y a une allusion à sa vie en France et à la satisfaction qu'il éprouva des honneurs qui lui furent décernés par le roi Charles VI : « E fueron estos dichos... sacados de latin en rromançe por mano del noble y onrrado señor, prudente y discreto varon, don Pero Lopez de Ayala, chançiller mayor del Rey de Castilla y uno de los del su alto consejo y coronista, porque lo el quiso ser non resçibiendo salario por ello ; *e aun por las sus excellencias y virtudes fue escogido por uno de los del consejo del Rey de Françia çerca del qual fue syenpre muy açepto*[3]. » Pour le dire en passant, ce prologue présente un intérêt particulier en ce qu'il contient probablement la première tentative qu'un Espagnol du Moyen-Age ait faite pour expliquer à ses compatriotes les principes de la construction latine :

Otrosy paren bien mientes los que en este dicho libro leyeren al romançe que el dicho trasladador fizo, y la orden y manera que tovo guardando todavia la costumbre de los sabios antiguos filosofos y poetas, los quales syenpre guardaron en sus palabras y en sus dichos la virtud de los vocablos y la significacion dellos segunt la realidad. E guardaron syenpre este estillo de llevar la sentençia suspensa fasta el cabo y de anteponer los casos del verbo del qual han rregimiento. los quales segunt la arte de la gramatica en costruyendo deven ser pospuestos. E esto fizo el por guardar el color de la rretorica y la costunbre sobredicha de los sabios que dificultaron sus escrituras y las posieron en palabras dificiles y aun obscuras, porque las leyesen los onbres muchas vezes y mejor las rretoviesen y mas las preçiasen quanto en ellas mas trabajo tomasen ; ca lo que con mayor trabajo se gana con mayor presçio se guarda[4].

Revenons à nos oies. C'est dans la strophe 289 du *Rimado de Palacio* (éd. Janer) qu'Ayala a cité le dicton recueilli par lui en France. Trai-

1. Ces diverses missions diplomatiques, inconnues au biographe d'Ayala D. Rafael de Floranes (voy. le tome XIX de la *Colección de doc. inéd. para la hist. de España*), ont été mises en lumière par M. G. Daumet, dans son *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècle*, Paris, 1898.
2. *Crónica de D. Juan primero*, ann. 1382, ch. 6.
3. Rodriguez de Castro, *Biblioteca española*, t. II (Madrid, 1786), p. 398.
4. Ce passage a été aussi cité par H. Knust dans une note du *Jahrbuch für romanische Literatur*, t. VIII, p. 366, mais il m'a paru utile de le remettre sous les yeux du lecteur.

tant dans ce passage de son poème moral de l'obligation qui s'impose aux rois, quand ils ont une décision à prendre, de s'adresser à des conseillers compétents, à des gens du métier, à des spécialistes, il formule son idée en l'appuyant sur un précepte de la sagesse populaire :

Otrosi al consejo deven siempre llamar
A aquellos que sopieren en tal caso fablar,
Ca, segunt dizen en Francia, mucho es de rebtar
Aquel que se entremete de ansares ferrar.

Le passage, je crois, méritait d'être signalé : il renferme peut-être le seul exemple littéraire d'un emprunt fait au langage parlé de la France par un Espagnol du XIVe siècle.

A. M.-F.

AGRÉGATION

Notes au Poema de Fernán González.

I

Venta del caballo y del azor[1].

Les lecteurs du *Poema de Fernán González* se souviennent que le comte de Castille vendit *en unas cortes* au roi don Sanche de Léon son cheval et son autour au prix de mille marcs[2] à la condition que, si le paiement n'était pas effectué au délai fixé, le prix doublerait en progression géométrique ($a \times 2^n$)[3]. Les jours passant et le roi ne paraissant pas s'inquiéter de son engagement, Fernán lui rafraîchit la mémoire *corriéndole las tierras*, si bien que Sanche se décide à envoyer au farouche comte son intendant avec les sommes jugées nécessaires pour éteindre la dette. Mais tous calculs faits, on s'aperçoit que les intérêts se sont tellement accrus que la couronne entière de Léon ne suffirait pas à les acquitter. Sanche décide alors, en union avec ses vassaux, l'exemption du Comté de Castille, à quoi consent volontiers Fernán González.

Tel est en substance le récit de notre *Poema*. Il ne nous semble pas inutile de comparer à la sienne la narration d'autres documents poétiques d'époque peu distante de sa composition. En premier lieu, le *Poema de las mocedades de Rodrigo* nous présente un récit de l'épisode qui ne diffère de celui du *Fernán* que par la seule particularité de la taxation du cheval et de l'autour, estimés « *treynta é cinco mill maravedís* » au lieu de « *mil marcos de aquella moneda* ». La *Crónica* d'Alphonse X, composée entre 1260 et 1270, se borne, en général, on le sait, à délayer en prose les vers du *mester*. Elle traite la matière qui nous intéresse en un seul chapitre : *de como el conde Fernan Gonzalez envio demandar su auer al rey y de comol dio el rey el condado*. Nous n'y notons aucun détail qui n'ait été déjà mentionné dans le *Fernán*. Il n'en est pas de même du *rifacimento* de 1344. Cette rédaction emploie des sources épiques aujourd'hui

1. *Copl.* 567 et sq.; *Gallardo, Ensayo*, I, 795.

2. ...*que de aquella* (= *de aquel tiempo?* ou *de aquella tierra?*) *moneda mil marcos le daría*... (*Copl.* 569, c.).

3. ...*si el aver no fuese aquel día pagado, Syenpre fuese cada día en día doblado* (*Copl.* 570). C'est le *gallarín*.

disparues et certainement différentes sur beaucoup de points de celles qu'utilisa le *rey sabio*. C'est ainsi que l'épisode *del Caballo y del Azor* y est narré en deux chapitres. Une particularité surtout nous frappe ici : la netteté avec laquelle on insiste sur le caractère *légal* de la clause du *gallarín*, dont le roi Sanche ne songe jamais à contester la validité, s'insurgeant uniquement à l'idée d'être contraint sans réplique de détacher de sa couronne le fleuron castillan : « *...e el rrey entendio todo lo que le deçian e bien veya que le deçian verdat, mas non queria mostrar cosa que en mengua le tornase* ». Mais les conditions de ce monstrueux *gallarín* semblent bien être considérées comme inattaquables « *segunt las posturas e cartas que entre ellos avia* ».

Or, c'est précisément sur la nature du contrat appelé *gallarín* que nous voudrions appeler l'attention. Nous ne nous attarderons pas à discuter le point de départ même de l'épisode : la vente matérielle du cheval et de l'autour. Le cheval de Fernán avait appartenu au « *Moro Almozorre* » (par un anachronisme que n'auront pas manqué de noter les lecteurs du Poème) et aurait pu tenter tout autre souverain que *Sancho el Gordo*, que ses vassaux déposèrent et contraignirent à se réfugier à Pampelune, chez son aïeule la reine Tota, précisément sous prétexte que son extrême corpulence l'empêchait de monter à cheval et lui donnait un air ridicule[1]. Quant aux autours, nul n'ignore la passion avec laquelle les seigneurs espagnols de l'époque de la *reconquista* s'adonnaient, dans les rares intervalles de paix avec le More, au sport de la *cetrería*. Les *adtores mudados* sont en grande estime dans les *cantares* et les *romances* anciens[2] et dans notre ROLAND les *hosturs muez* font partie des animaux de choix que Marsile envoie à Charlemagne. Llorente, pour nous borner à l'Espagne, ne cite-t-il pas une charte du 25 novembre 1057 dans laquelle Sancho V de Navarre vend à *Sancho Fortúñez* le monastère de San Miguel de Yécoza avec toutes ses dépendances au prix d'un cheval et de deux autours dressés, l'un à la chasse du héron, l'autre à celle du canard sauvage[3]? Il est hors de doute, à notre humble avis du moins, que la tradition du *Fernán* repose sur un point de départ historique. Mais nous n'avons pas, nous le répétons, l'intention de discuter en lui-même l'épisode de la vente du cheval et de l'autour : nous établirons seulement quelques considérations sur la nature du *gallarín*. Qu'est-ce

1. Cf. Altamira y Crevea (*Historia de España y de la civilización española; tomo I, pág. 245*).

2. Dans son *Art de la Chasse*, Frédéric II définit ainsi l'autour mué : « *plumagium autem saurum seu non mutatum differt a mutato in eo quod generaliter plumae et pennae post mutam sint meliores et alterius coloris.* » Cf. Ducange, au mot *Saurus*.

3. « *Accepi ex te unum caballum in precio de quingentos solidos et uno acetore garcero in precio de ducentos solidos et alio acetore anatero in precio de ducentos solidos.* » (*Provincias Vascongadas*, t. III, escr. 46.) Cf. *Memorial histórico español*, XI, p. 321 : *de los extraordinarios precios en que se han vendido halcones en España* (*Miscelánea* de Zapata).

que cette clause d'intérêt? Appartenait-elle à la législation wisigothique alors en vigueur en Castille et dans le royaume de Léon [1]? A-t-elle laissé d'elle-même l'obscure et mystérieuse trace qui, au fond des imaginations populaires, donne naissance à ces phrases pittoresques et aujourd'hui le plus souvent inexplicables, comme nous en rencontrons tant dans l'idiome castillan? — Il n'existe pas, à notre connaissance, dans le droit wisigothique, de clauses du genre de celle qui consisterait à doubler la somme due par chaque jour de retard. Dans l'esprit du *Fuero Juzgo,* comme de tout l'ancien droit en général [2], l'engagement, de quelque nature qu'il soit, doit être tenu à la lettre, pourvu qu'il ait été pris d'une façon régulière et l'on peut dire qu'il n'est considéré comme régulier que si certaines conditions de forme sont réunies. Il est difficile de s'engager, mais une fois qu'on est engagé, si pénible que soit l'obligation, si bizarre que soit la clause, force est de l'exécuter. Néanmoins, le *Fuero Juzgo* ne contient pas de loi qui nous permette d'introduire une comparaison, même lointaine, avec les conditions du *gallarín* [3]. Le *Diccionario de Autoridades* au mot *galarín (ó gallarín)* dit : « *galarín : modo de contar procediendo por progressión dupla, doblando siempre el número antecedente, en la forma que se dice vulgarmente de la cuenta de los clavos, de las herraduras del caballo, de los granos del trigo en las casas del juego del axedrez.* » Salvá ne devait pas comprendre le sens du mot *gallarín,* car dans son *Diccionario de la Lengua Castellana,* à l'expression : *salir al gallarín,* il ajoute : *ó más bien : salir á la cara,* comparant ainsi deux *modismos* absolument distincts et d'origine si opposée. Cette expression : *salir al gallarín* que l'on entend parfois encore en Castille [4], est employée une fois dans le *Quijote,* et Clemencín, qui a si bien relevé les phrases anciennes du livre et donné d'elles une explication souvent heureuse, est ici muet et se borne à citer le dictionnaire (*Quijote,* VI, 343). Le P. Santa Rosa nous apprend qu'au XVI[e] siècle il existait en portugais la phrase : *contando ao galalim,* et l'on sait qu'aujourd'hui elle est devenue *contar ao galarim,*

1. « *Gobernábanse, es á saber, por un antiguo libro y fuero que contenía las antiguas leyes de Castilla, cuya mención se halla muy ordinaria en los papeles y memorias deste tiempo y que tuvo fuerza hasta el tiempo del rey don Alonso el Sabio que le derogó y en su lugar ordenó las leyes de las Partidas...* (Mariana, *Hist. de Esp.*, lib. VIII, cap. III).

2. Cf. Michelet : *Origines du droit français,* 1837, p. 77 et suiv.

3. Le passage qui nous paraît le plus caractéristique est celui qui, dans l'édition de Madrid, 1815, II, 5, 8, condamne à payer « *fasta tres duplos* » le débiteur récalcitrant. Cf. aussi l'expression populaire « *lastar con las setenas* » employée par Sancho (Quijote I, IV) et la note de Clemencín, qui affirme que « *esta pena (de las setenas,* c'est-à-dire de la restitution au septuple) *se encuentra ya aplicada en las leyes del Fuero Juzgo, donde suele dársele el nombre de « siete duplo », que equivale á « séptuplo ».* Dans aucun cas, le redoublement ne dépasse des proportions très moyennes.

4. Nous l'avons recueillie, en octobre 1900, de la bouche d'un paysan de *Simancas.* Elle signifie : *suceder á uno alguna cosa mal ó vergonzosamente;* on voit que le sens de *pérdida (exorbitante)* y subsiste.

dans le sens précis qu'attribue à *gallarín* le *Diccionario de Autoridades*. Il ne nous est guère possible d'éclaircir davantage la nature du *gallarín* ancien au moyen de documents espagnols. A. de Fuentes, dans sa glose du romance

Haziendo unas ferias el Rey de León don Sancho,

qui traite de la *venta del caballo y del azor*, suivant la *Crónica* de 1344, dit du pacte en question que ce fut « *diabólica invención de contractar que en Castilla se permitió por gran tiempo* ». Fray Benito Montejo [1] ignore absolument la nature du *gallarín,* qu'il essaie d'expliquer, ainsi que *Berganza*[2], comme une sorte de redevance féodale. Nous tenterons une autre explication, qui nous paraît mieux fondée. Le *gallarín* (dont l'étymologie n'a pas encore été expliquée ni même tentée scientifiquement, à notre connaissance)[3] est une coutume orientale implantée en Espagne à une époque très ancienne, peut-être durant la colonisation phénicienne. Pour peu que l'on ait pris contact avec la littérature des Orientaux, on aura certainement été frappé par la fréquence avec laquelle ces peuples usent de clauses embrouillées et de progressions compliquées. Est-il besoin de rappeler les imbroglios de ce genre que nous offrent les conteurs arabes, qui reflètent mieux que les historiens les mœurs de leur race? L'application du *gallarín* au jeu d'échecs, dans l'explication du *Diccionario de Autoridades,* semble bien déceler cette origine orientale. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette hypothèse, dans l'impossibilité où nous sommes présentement de la confirmer par des faits juridiques qui ne sont pas du ressort de nos études, ou par des rapprochements littéraires qu'un orientaliste, nous en sommes convaincu, trouverait en grand nombre à l'appui de notre thèse. D. Rafael de Ureña y Smenjaud, l'éminent professeur de droit de l'Université Centrale, si versé en matière d'influences sémitico-arabes sur le droit ancien espagnol ; D. Francisco Fernández y González, dont la compétence est incontestée sur certaines origines arabes de la littérature et des institutions espagnoles, pourraient, nous en sommes sûr, jeter une lumière définitive sur ce point.

CAMILLE PITOLLET.

II

Nous donnons, à l'adresse des candidats à l'agrégation, d'après le *Codex Escurialensis,* les variantes *les plus importantes* aux fragments du *Poema* insérés dans Gorra. Nous les devons à l'obligeance de

1. *Mem. de la Acad. de la Historia,* III, p. 296.
2. *Antig. de España,* 1, 262.
3. Il est, en effet, absolument hors de propos de rapprocher, comme nous l'avons vu quelque part, le mot *gallarín* de l'expression *gallara*, employée par Berceo (*Sant Laurençio,* 22). Quant à l'étymologie de *Gallo,* nous ne savons sur quoi elle se fonde.

M. C. Carrol Marden, de l'Université Johns Hopkins, de Baltimore, lequel va publier une édition diplomatique de ce texte.

Coplas.	*Codex.*	*Gorra.*
227 *c.*	Pa (pora)	para.
228 *d.*	fuxo	fuyo
229 *c.*	laçadrra	laçerada.
233 *b.*	me seguia	mes erguida
235 *a.*	dyxo	Dyxol
235 *a.*	ay	ny
239 *b.*	quien	quienes
239 *d.*	sangrũe	sangre
241 *c.*	veran	veras
241 *d.*	muy mal espantado	muy espantado
242 *c.*	departyrles	departyrlos
243 *a.*	espydete	Despydete
244 *a.*	nin llanto	nin por llanto
245 *c.*	non	no
247 *d.*	ser vos ha	se vos ha
248 *b.*	quiero.. lo qũinto	quero.. lo quero
250 *a.*	alegrrũe	alegrre.
487 *d.*	traya	tenya
489 *c.*	covierto	sangryento
440 *d.*	fuesele	fueselo
491 *a.*	le	lo
492 *a.*	mucho	muy.
493 *a.*	maguer	maguer que
494 *b.*	e muy	muy
494 *d.*	acorriendo	acorrieron
496 *b.*	falesçer	falesçir
497 *d.*	oy	ay
499 *a.*	qual	que
499 *c.*	tanmanna	tamanna
627 *b.*	al	el
629 *d.*	alegrũe	alegre
630 *d.*	comigo	conmigo
631 *b.*	saliredes	saldredes
632 *d.*	muger	mũier.
634 *a.*	dixo cosa f.	dixo una cosa f.
636 *b.*	ençinal	ençina
638 *a.*	la matar	las matas

III

« *Vasquebanas* »?

El conde Ferran Gonçales, cuerpo de buenas mannas,
Cavalga en su cavallo, apartose de sus conpannas,
Pora yr vuscar el puerco, metiose por las montannas,
Fallolo en un arroyo, cerca de Vasquebanas.

Ainsi se lit la *copla* 227 du *Poema del Conde Fernán González* dans le manuscrit de l'Escorial, le seul connu jusqu'ici. Au lieu de *Vasquebanas,* Gallardo (*Ensayo,* I, col. 776) donne *Vasque Vanas.* Dans l'un et l'autre cas, la rime indique qu'il faut lire — *bannas (-bañas)* et *-Vannas (-Vañas).* — Quel est l'endroit ainsi désigné? Il faut évidemment le placer dans les environs immédiats d'Arlanza : c'est là que chassait le comte, parti de Lara, lorsqu'il rencontra le sanglier. Je n'ai pu trouver, ni sur les lieux ni dans les textes anciens, aucun village ou lieu-dit portant ce nom ou un nom analogue, dans le triangle formé par Mamblas de Lara à l'Ouest, Ortigüela à l'Est et Arlanza au Sud. S'il en a jamais existé, le souvenir en paraît totalement disparu. Du moins personne dans le pays ne le connaît plus, et un vieillard de soixante-deux ans, qui a passé toute sa vie dans le *monte* de Arlanza, assure n'en avoir jamais entendu parler. Sous cette graphie, probablement dénaturée, on peut, il est vrai, supposer que se cache, non pas un nom de village, mais une désignation commune, telle que *cabañas,* ou *bañas.* On sait que les noms géographiques dérivant de *capanna* (forme vulgaire déjà attestée par S. Isidore, au VIIe siècle) sont très nombreux en Espagne. Un document de Silos, de 1085[1], nous fournit un *Val de Cabannas,* près de l'actuelle Villabañez. Quant à *baña,* c'est un terme de vénerie qui signifie : « *charco de agua ó laguna pequeña donde las reses mayores van á beber y bañarse.* » Le *Diccionario de Autoridades,* auquel nous empruntons cette définition, l'éclaire par un exemple tiré de l'*Arte Ballest.* lib. 2, cap. 29 : « ··· *viniendo muy de mañana á requerir lo que ha hecho el javalí, si ha entrado en la* BAÑA, *ó no.* » Mais ce ne sont là que de pures hypothèses, et il serait aisé de les multiplier.

Si je n'ai point trouvé la solution de ce petit problème, j'ai recueilli du moins quelques traditions locales, relatives à Fernán González, qu'il n'est peut-être pas inutile d'enregistrer. Les localités qui portent le nom du Comte de Castille ne sont pas rares dans le pays. Il y a entre autres *el Valle del Conde,* dans lequel se jette un petit ruisseau ordinairement à sec, et qui suit à peu près la direction Nord-Sud. On peut, à la rigueur, descendre ce ruisseau à cheval, mais lorsqu'il débouche dans le *Valle,* il faut forcément mettre pied à terre, car il y a là un brusque ressaut formant cascade. Pour gagner la vallée à cheval, il faudrait faire un détour de deux kilomètres. Une tradition raconte que de l'extrémité de ce *valle* qui est près du couvent, Fernán González *tiró la barra* et atteignit la tour : on y montre encore la trace du coup. En amont de ce même *valle,* sur son versant ouest et en face de la *Fuente de las Mozas,* il existait encore, il y a une douzaine

1. D. M. Férotin, *Recueil des Chartes de Silos,* p. 27-28.

d'années, un chêne très gros et très vieux, qui fut vendu à cette époque à des charbonniers. On le nommait *la encina del Conde*, parce que, disait-on, «*en ella ató el caballo el Conde para perseguir al javalí.*» Enfin, une autre légende assure que Fernán González, poursuivant un jour les Maures, sauta le vallon à cheval, et l'on montre encore, sur l'un des bords, les traces des fers du cheval, comme l'on montre, entre Salas et Vilviestre, *la pata del caballo* de Dª Alambra[1].

E. M.

Sur un procédé de style de Francisco de Melo.

Le castillan du Portugais Francisco de *Mello* passe, aux yeux des Espagnols, pour être de la meilleure qualité. C'est là une appréciation à laquelle notre plus court est de souscrire, car s'il fallait prouver en quoi la langue de la *Historia de los movimientos, separación y guerra de Cataluña en tiempo de Felipe IV* offre un modèle et un parfait spécimen de l'espagnol classique, comme en donnent un du français classique les *Provinciales,* par exemple, ou une bonne partie du *Gil Blas,* ce n'est pas à des impressions subjectives qu'un étranger pourrait s'en rapporter.

Il est plus facile de noter, et c'est à quoi on se bornera ici, un procédé de style assez curieux; d'autant plus curieux qu'on le retrouve chez des écrivains qui ont de commun entre eux une certaine recherche, une affectation de styliste, si l'on peut employer ce mot « affectation » sans l'ombre même de dénigrement. Tacite, La Bruyère, Flaubert, cette réserve faite, sont des écrivains *affectés;* Melo en est un autre. C'est précisément chez eux, comme chez lui, que l'on peut le plus souvent relever le procédé en question.

Il consiste à terminer un développement par une pensée ou profonde, ou, si l'écrivain est un La Bruyère ou un Flaubert, ironique, ou même simplement subtile. Il s'agit de mettre au bout du paragraphe comme le mot de la fin, à faire porter pour ainsi dire tout le poids de l'idée sur les derniers mots de l'alinéa. La paresse du lecteur, avant d'aller à la ligne et de passer à un autre ordre de faits ou de considérations, est contrainte à la réflexion, et par là même à la collaboration avec l'écrivain. — C'est encore, si l'on veut, quelque chose comme le point d'orgue.

Ainsi placé, le trait porte mieux et laisse une impression plus vive et plus nette. Ces clausules expriment même souvent toute la quintessence du développement qu'elles ferment.

1. Cf. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, p. 194.

Qu'on examine, par exemple, celles-ci, pour lesquelles on voudra bien se reporter au chapitre des *Grands* de La Bruyère :

« ...les petits entourent, saluent, se prosternent, et tous sont contents. »

« ...et l'amour pour la vertu et pour les vertueux, une troisième chose. »

« ...heureux s'ils deviennent leurs gendres! »

« ...s'il la lui refuse, je les plains tous deux. »

« ...par leur chute, deviennent traitables, mais inutiles. »

« ...laisser dire les empêche de faire. »

Il est plus remarquable de voir un tel procédé employé non plus dans des portraits, des « caractères », où l'usage en est assez indiqué, mais dans un récit, roman ou histoire. On a nommé Flaubert. Évidemment, la plume de ce romancier peu fécond ne courait pas sur le papier, et ce n'est pas de verve qu'il trouvait le rythme et l'ironie de ses phrases. Mais il savait la puissance de certains effets, particulièrement de celui qui nous occupe.

Remarquons, en effet, le mordant de ces fins de paragraphes où l'on nous montre :

La mère et la première femme de Bovary le *scarifiant* par leurs réflexions : « Quel entêtement de ne pas vouloir porter de flanelle! »

L'impression causée à Charles par la mort de ladite première femme : « Elle était morte! quel étonnement! »

Les qualités d'Emma comme maîtresse de maison : « Il rejaillissait de tout cela beaucoup de considération sur Bovary. »

La béatitude de celui-ci : « Au sortir de la messe, on le voyait sur sa porte avec de belles pantoufles en tapisseries » ; et encore : « ...puis s'allait mettre au lit, se couchait sur le dos, et ronflait » ; et enfin : « Il connaissait l'existence humaine toute du long, et il s'y attablait sur les deux coudes avec sérénité. »

Les relations de belle-mère à bru : « ...chacune lançant des paroles douces d'une voix tremblante de colère. »

Les conseils de la mère au fils : « Elle... concluait qu'il n'était point raisonnable de l'adorer (Emma) d'une façon si exclusive. »

Emma à la soirée du château : « Elle mangeait alors une glace au marasquin, qu'elle tenait de la main gauche dans une coquille de vermeil, et fermait à demi les yeux, la cuiller entre les dents. »

De quelle ressource ne sont pas pour Tacite les clausules de ce genre? On se contentera de citer celles des huit premiers paragraphes du premier livre des *Annales* en renvoyant encore au texte lui-même :

« ...sine ira et studio, quorum causas procul habeo. »

« ...inualido legum auxilio, quae ui, ambitu, postremo pecunia turbabantur. »

« ...Quotus quisque reliquus, qui rem publicam uidisset? »

« ...Seruiendum feminae duobusque insuper adulescentibus, qui rem publicam interim premant, quandoque distrahant. »

« ...simul excessisse Augustum et rerum potiri Neronem fama eadem tulit. »

« ...eam condicionem esse imperandi, ut non aliter ratio constet, quam si uni reddatur. »

« ...nam uerba uultus in crimen retorquens recondebat. »

« ...auxilio scilicet militari tuendum, ut sepultura eius quieta foret. »

On n'a pas choisi ici les exemples. Il n'en manque point[1]. Il est intéressant de noter que des chapitres pris à la suite dès le début de l'œuvre de Tacite en présentent déjà d'évidents. Y aurait-il là plus qu'un procédé : une méthode?

On peut se poser la même question à propos de Melo. Qu'on voie comment se terminent les paragraphes suivants :

77. « ...se disimulaban más de lo que se comedían. »

78. « ...escusando aquella vez el peligro á la injuria. »

81. «... deseaban justificar su intención para cualquier suceso. »

82. «... ó también porque ellos no entendiesen eran tan poderosos que su peligro ó su remedio podía estar en sus manos. »

83. «... como que advertidamente fuesen venidos para algun hecho grande. »

84. « ...no había demostración que no prometiese un miserable suceso. »

88. « ...y el que descubría y mataba, ese era tenido por valiente, fiel y dichoso. »

89. «... los mismos que en ellas debían servir á la paz, ministraban el tumulto. »

93. « ...los provinciales ni querían mandar, menos obedecer. »

96. « ...Fueron rotas las carceles, cobrando no solo libertad, mas autoridad los delincuentes. »

Sans doute, on ne trouve pas toujours de ces finales qui closent admirablement le développement au lieu de le laisser tomber sur des mots et une idée quelconques. On en rencontre toutefois assez (cf. les nos 3, 5, 6, 11, 20, 31, 32, 48, 52, 58, 103, 104 du livre I) pour se persuader que Melo, qui, comme Tacite, vise à la concision, à la gravité du style, qui recherche les expressions inattendues ou inaccoutumées (n° 84 : « *encendidos de su enojo* paseaban *llenos de silencio* por las plazas ; » « el furor *oprimido por la duda, forcejaba por salir asomándose á los efectos* ») ; qui, comme Flaubert, aime la comparaison surtout en clausule (n° 53 : « como sucede al agua, que detenida

1. Voyez les premiers paragraphes des *Histoires* : 1. « ...ubi sentire quae uelis et quae sentias dicere licet ; » 2. « ...et quibus deerat inimicus, per amicos oppressi ; » 3. « ...non esse curae deis securitatem nostram, esse ultionem. »

por algún espacio, revienta por otra parte ó sale por aquella con mayor ímpetu; » nº 87 : « como acontece que el rocío de poca agua enciende mas la llama en la hornaza; » II, nº 47 : « tal suele ser de mayor peligro la segunda enfermedad que la primera; » nº 52 : « así acontece al condenado, desviar los ojos del acero que sabe le ha de ministrar el suplicio »)[1], appartient à la catégorie des écrivains pour qui écrire consiste à condenser les idées dans le moins de mots possible, les mieux choisis, les mieux placés, et qui tirent leurs plus grandes ressources des figures de mots, de pensée, de grammaire, en un mot, de l'image sous toutes ses formes. — Rien de tout cela, ou presque rien dans Mariana[2], chez qui l'énergie de la pensée est à peu près exclusivement rendue par le mouvement ou le tour oratoires, chez qui l'abondance et l'allure souvent passionnée contrastent étrangement avec la sobriété, la tenue froide et l'on dirait diplomatique de l'historien portugais.

G. C.

1. Flaubert : « L'avenir était un corridor tout noir, et qui avait au fond sa porte bien fermée; » — « Et son âme s'enfonçait en cette ivresse et s'y noyait, ratatinée comme le duc de Clarence dans son tonneau de malvoisie; » — « Et son existence, jusque dans ses recoins les plus intimes, fut, comme un cadavre que l'on autopsie, étalée tout du long aux regards de ces trois hommes. » Voyez, au surplus, le *Flaubert* d'Ém. Faguet.

2. Sauf en ce qui concerne les images, qui sont précisément une des beautés de son style par leur justesse, leur énergie, et parfois aussi leur grâce : « Con esto el comercio se embarazará, que es como la leche delicada, que con cualquier inconveniente se corta y estraga » (*Trat. de la Moneda*, éd. Riv., II, p. 589[2]). Parlant de la mauvaise tenue dans les églises, contre laquelle les gouvernants ne prennent pas de mesure : « La verdad es que muchos, como acaece en lugares hediondos, con la costumbre no echan de ver este mal olor » (*Juegos públ.*, *ibid.*, p. 462[b]). Il compare le style des pièces de théâtre aux prés couverts de fleurs et à l'or émaillé de pierreries (*ibid.*, p. 420).

BIBLIOGRAPHIE

Obras de Ramón Lull. Libre del Gentil e los tres Savis. Libre de la primera e segona intencio. Libre de mil proverbis. Textos originales publicados é ilustrados con notas y variantes, por **Jerónimo Rosselló**. Prólogo y glosario de M. **Obrador y Bennassar**. Palma de Mallorca, 1901; LXVII-522 pages in-8°.

L'édition des œuvres de Ramón Lull, commencée par D. Jerónimo Rosselló et interrompue par la maladie et la mort de l'éditeur, a été reprise par une Commission de zélés lullistes majorquins qui se propose de terminer les volumes laissés incomplets par Rosselló et d'en publier d'autres. Cette Commission renonce au système de publication par livraisons, très peu pratique, en effet; mais nous espérons que les souscripteurs de l'édition Rosselló qui possèdent les fascicules de plusieurs ouvrages inachevés seront admis à acquérir ce qui leur manque.

Le premier volume de la collection contient trois ouvrages, dont le plus important est le *Libre del Gentil e los tres Savis.* Dans l'introduction, M. Obrador y Bennassar, disserte sur cet écrit de Lull, l'un de ceux qui ont eu le plus de succès et ont été le plus souvent traduits; il parle de l'ancienne version française, dont Francisque Michel a fait connaître le quatrième livre *(la loi au Sarrazin),* dans son édition du *Roman de Mahomet* (Paris, 1831); il parle aussi de la version castillane de 1378, due au Cordouan Gonzalo Sánchez de Uzeda, dont il signale deux manuscrits : l'un à la Nationale de Madrid, l'autre au British Museum. Ce dernier, on le sait, porte une note d'acquisition de Ferdinand Colomb; il a donc appartenu à la Colombine d'où il est sorti indûment, et, en effet, Gallardo l'y a vu (*Ensayo,* II, col. 526). Quant au traducteur, je remarquerai qu'il était le père du poète Pedro González de Uzeda : le *Cancionero de Baena* (n° 342) qualifie ce dernier de « fijo del noble e leal cavallero Gonçalo Sánchez de Uzeda el Viejo, natural de la çibdat de Cordova, el qual era ombre muy sabio é entendido en todas sçiençias, *espeçialmente en el arteftçio e libros de maestro Ramon* ». Je noterai de plus qu'il existe un manuscrit du texte catalan dans la Bodléienne d'Oxford (Mss. Canonici Ital. 147. Catalogue Mortara, p. 290).

Ce que M. Obrador dit des deux autres ouvrages m'a paru judicieux; et il faut le féliciter, en outre, d'avoir rédigé un petit glossaire des trois textes qui sera bien accueilli. Souhaitons maintenant que l'entreprise marche régulièrement et, si possible, rapidement. A. M.-F.

Cancionero inédito de Juan Alvarez Gato, *poeta madrileño del siglo XV*. Madrid, imprenta de la *Revista española*, 1901; XVI-222 pages in-12.

Dans l'orchestre de la poésie courtoise au temps de Jean II et de Henri IV de Castille, le poète Alvarez Gato joue la petite flûte. Son œuvre est gracieuse, parfois spirituelle, mais, en somme, assez insignifiante. Il y a peu de choses à tirer de ces pièces de circonstance pour l'histoire et moins encore pour la langue. Un mot cependant mérite d'y être noté : *hablestana* (lire *hablistana?*) qui confirme le *hablistan* du *Dialogo de la lengua* de Juan de Valdés, à propos duquel on a beaucoup discuté :

Horas eres *hablestana*,
otras horas sordomuda,
otras horas muy sesuda,
otras veces grande ufana.

L'édition est due aux soins de D. Emilio Cotarelo, l'infatigable érudit. Un copieux erratum ne corrige malheureusement pas toutes les fautes qu'un imprimeur inexpérimenté a commises dans ce petit livre. A. M.-F.

Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII recogidos, por D. Cristóbal Pérez Pastor. Madrid, imprenta de la *Revista española*, 1901; 418 pages in-12.

Ces documents extraits d'archives notariales, municipales, paroissiales concernent les impresarios et les acteurs espagnols des XVI[e] et XVII[e] siècles à partir de l'an 1570. On y trouve beaucoup de renseignements sur les pièces jouées à Madrid pendant cette période si brillante du théâtre espagnol, sur les décors, les costumes, les rôles. A remarquer, entre autres, l'expression *papel de la graciosidad, la graciosidad*. Des index de noms de personnes, de lieux et de titres de comedias terminent ce précieux volume, qui prendra place à côté du recueil de G. Cruzada Villaamil (*El Averiguador* de 1871) et du livre bien connu de Casiano Pellicer. Il est souvent question, dans ces extraits, des pièces religieuses ou profanes jouées dans la semaine de l'octave de la Fête-Dieu. A ce propos, je rappellerai un passage de Tirso de Molina, sur les « fiestas que todas las octavas del Corpus Christi celebra la famosa villa de Yepes, tan nombrada por el culto con que sirve á este misterio, cada año, como por el generoso licor que produze » (*Cigarrales de Toledo*, édit. de Madrid, 1630, fol. 4) qui semble bien indiquer que la première représentation du *Mágico prodigioso* de Calderón eut lieu, en 1637, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, ce qu'on avait contesté A. M.-F.

Enrico Carrara, *Studio sul teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi.* Cagliari, Valdès, 1901; in-8° de 61 pages.

L'étude que M. E. Carrara vient de consacrer au théâtre « hispano-vénitien » de Carlo Gozzi est intéressante, et la curieuse figure du dramaturge vénitien, pour en sortir assez diminuée, s'en trouve du moins plus exactement connue. M. Carrara, qui possède la bibliographie très complète de son sujet, fait remarquer que le titre d'« *ispano-veneto* », appliqué au théâtre de Gozzi, n'est point nouveau. Philarète Chasles en usait déjà en 1847. Mais le critique français caractérisait ainsi les *Fiabe,* dont les sources sont des plus diverses, et où la part de l'invention personnelle reste considérable.

Au contraire, il ne disait mot des *Tragicommedie,* qui sont non pas certes ce qu'il y a de meilleur, mais ce qu'il y a de plus « espagnol » dans l'œuvre dramatique de Gozzi. C'est ce que M. Carrara a voulu faire ressortir en montrant d'abord par quel concours de circonstances Gozzi s'est trouvé amené à s'inspirer des auteurs espagnols, ensuite comment il s'est inspiré d'eux, « comment et dans quelle mesure a pénétré l'âme du drame espagnol dans la forme vénitienne » (p. 13).

Gozzi, parlant de ses modèles, les traite avec un sans-façon incroyable et se vante d'avoir fait beaucoup mieux qu'eux. En réalité, il les suivait de très près, et les quelques modifications qu'il leur faisait subir n'étaient point toujours heureuses.

M. Carrara le démontre en confrontant l'une après l'autre ses pièces avec leurs originaux :

La donna vendicativa et *Rendirse á la obligacion,* de Diego et José de Córdoba; — *La punizione nel precipizio* et *La venganza en el empeño,* de Juan de Matos Fragoso; — *Il pubblico secreto* et *El secreto a voces,* de Calderón; — *La principessa filosofa* et *El desden con el desden,* de Moreto; — *I due fratelli nemici* et *Hasta el fin nadie es dichoso,* de Moreto.

La conclusion de ces rapprochements, c'est que Gozzi « n'était pas homme à entendre toute la grâce et la force du théâtre espagnol, dont il ne vit que la grosse trame des scènes, dont il n'entendit que les grands cris des passions, choses bonnes *pour épater les bourgeois* (en français), mais non pour faire œuvre de valeur. Son âme resta fermée à la poésie, si singulière et si exotique, qui émane de ce monde hyperbolique... » S'il améliora en quelque chose, ce fut dans l'agencement des scènes, dans la conduite des pièces, parce que c'était un homme rompu aux difficultés du métier. Mérite tout à fait secondaire, et qui ne justifie point les louanges prodiguées par les poètes romantiques à son théâtre hispano-vénitien.

Eugène BOUVY.

Florilegio de poesias castellanas del siglo XIX, *con introducción y notas bibliográficas y críticas*, por **Juan Valera**, tomo I, Madrid, Fernando Fé, 1902; XV-380 pages in-12.

Ce choix de poésies lyriques castillanes du XIXe siècle aura cinq volumes (prix de souscription pour l'ouvrage entier : 12 pes. 50 payables d'avance). Le premier volume que nous annonçons contient une longue étude de D. Juan Valera (255 pages) sur les poètes dont les œuvres seront représentées dans son anthologie. Cette étude, publiée sous sa première forme dans l'*Ilustración española y americana*, a été écrite un peu au courant de la plume, d'après des souvenirs d'anciennes lectures le plus souvent, j'imagine; mais on aime toujours à entendre disserter sur des sujets qu'il connaît très bien un homme d'autant d'esprit et de talent que D. Juan Valera : ses jugements, si même l'on ne s'y soumet pas, sont bons à connaître. Il est fâcheux, par exemple, que les poésies comprises dans ce recueil ne soient pas datées, qu'on ne mentionne pas exactement les éditions d'où elles sont tirées; il est fâcheux surtout que les textes n'aient pas été soigneusement revisés. Dans la seconde satire de Jovellanos, le *Florilegio* reproduit la vieille faute d'impression de l'épigraphe : *Carm. ad Pisan.* pour *Carm. ad Pison.*, et il doit y avoir bien d'autres fautes. Évidemment l'éditeur (j'entends le libraire) a envoyé à l'imprimerie ce qui lui est tombé sous la main. Les notes biographiques et critiques manquent dans ce volume, mais peut-être les réserve-t-on pour le dernier.

A. M.-F.

Curial y Guelfa, Novela catalana del quinzen segle, publicada á despenses y per encarech de la Real Academia de Buenas Letras, per **Antoni Rubió y Lluch**. Barcelona, E. Redondo, 1901; XVI-532 pages in-8°.

Ce roman d'aventures un peu délayé, mais d'une lecture agréable, n'était connu que par des extraits publiés par Milá y Fontanals. L'édition de M. Rubió sera fort bien accueillie, car si le roman est en lui-même une œuvre qui marque dans la littérature catalane du Moyen-Age, il contient en outre des allusions aux littératures française et italienne intéressantes pour l'histoire littéraire. M. Rubió a ajouté quelques notes utiles au texte, assez correctement établi.

Deux ouvrages inconnus de Fernand de Cordoue, par **René Poupardin**. Paris, 1901; 13 pages in-8° (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Charles*, t. LXII).

Ces ouvrages sont une défense de la philosophie platonicienne — Fernand, protégé du cardinal Bessarion, avait pris parti comme son maître pour Platon contre Aristote — et un traité des urines. M. Pou-

pardin a trouvé le premier à la Vallicelliane et le second au Vatican, dans le fonds de la reine Christine. Il les décrit très exactement et en analyse le contenu. A remarquer dans cette petite dissertation une anecdote amusante qui a trait à l'*Ars magna* de Raimond Lulle. Fernand était un adversaire décidé de l'apôtre majorquin, qu'il considérait comme un charlatan.

A Spanish Anthology. A Collection of Lyrics from the thirteenth century down to the present time. Edited with introduction and notes by **J. D. M. Ford.** New York, Boston, Chicago, Silver, Burdett and C°, 1901; LII-390 pages in-8°.

Cette anthologie de la poésie lyrique castillane fait partie d'une série de *Modern Language Text-Books* publiée sous la direction de M. Adolphe Cohn, professeur à Columbia University; elle est spécialement destinée à l'enseignement de l'espagnol à la Harvard University où professe M. Ford. L'introduction porte surtout sur la prosodie et la versification. Il n'y a pas de graves objections à faire à la doctrine qui y est enseignée, mais on peut trouver que M. Ford use trop souvent de termes propres à la poésie *métrique*, et pose des règles dont les poètes eux-mêmes n'ont jamais eu la moindre notion. Il eût été certainement préférable de choisir des pièces entières plutôt que des fragments de longs morceaux. Quant au choix des pièces, il est en général assez heureux. Les notes de la fin ne renvoient pas toujours aux travaux les plus récents, mais elles seront certainement utiles aux étudiants de Harvard.

Lope de Rueda y el teatro español de su tiempo, por **D. Emilio Cotarelo y Mori.** Madrid, imprenta de la *Revista española*, 1901; 116 pages in-8°.

Étude très nourrie et très documentée qui avait paru d'abord dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos* de 1898, et que son auteur a très utilement complétée depuis, grâce à quelques nouvelles découvertes. Il est fort à désirer que M. Cotarelo, auquel l'histoire du théâtre espagnol doit déjà beaucoup, continue cette série de monographies si instructives.

The complete Works of Miguel de Cervantes Saavedra. Vol. VII. *Exemplary Novels.* Vol I. Edited by **Jas. Fitzmaurice-Kelly**; translated by **N. Maccoll.** Glasgow, Gowans and Gray, 1902; XLV-215 pages in-12.

Cette traduction anglaise des œuvres de Cervantes avance très rapidement. Après le *Don Quichotte* dont nous avons annoncé les deux premiers volumes (*Bulletin hispanique*, t. III, p. 425) et qui

vient d'être terminé, voici le premier volume des *Nouvelles* traduites par M. Norman Maccoll, l'hispanisant anglais bien connu et si estimé. M. Fitzmaurice-Kelly a écrit pour ce volume une étude très documentée sur les *Nouvelles* de Cervantes. Il aurait pu consacrer moins de place à la question de la *Tia fingida,* qui n'a pas en elle-même une très haute importance et que d'ailleurs il ne résout point : l'attribution à Cervantes de la plaisante historiette ne pourra être sérieusement discutée que lorsque nous posséderons un lexique de la langue du grand écrivain.

El Loaysa de « El celoso extremeño ». Estudio histórico-literario, por **Francisco Rodriguez Marín.** Sevilla, Fr. de P. Diaz, 1901; 369 pages petit in-4°.

Le Loaysa de la nouvelle de Cervantes est-il ou n'est-il pas le poète picaresque sévillan Alonso Alvarez de Soria? C'est ce que décideront ceux qui se donneront le plaisir de lire le nouveau livre du spirituel et érudit auteur. Mais quand même l'identification proposée n'aurait que la valeur d'une ingénieuse hypothèse, cette étude n'y perdrait rien, car M. Rodríguez Marín sait rendre la sauce aussi *riche* que le poisson. La Séville du temps de Cervantes défile ici tout entière sous nos yeux : c'est un spectacle non moins divertissant qu'instructif et que seul pouvait nous offrir un si excellent connaisseur des choses d'Andalousie.

Proceso de Lope de Vega por libelos contra unos cómicos, anotado por **D. A. Tomillo** y **D. C. Pérez Pastor** é impreso á expensas del Excmo. Señor Marqués de Jerez de los Caballeros. Madrid, Fortanet, 1901; xv-371 pages in-8°.

De nouvelles trouvailles et très importantes sur un incident de la vie de Lope de Vega qui l'obligea dans sa jeunesse à s'éloigner de Madrid. Amant d'une comédienne, Elena Osorio, qui le trompa avec un neveu du cardinal de Granvelle, Lope se vengea de la façon la plus... malpropre, en écrivant des libelles anonymes contre sa maîtresse et le frère de celle-ci. Condamné pour ce fait et exilé de la capitale et du royaume, Lope se retira à Valence où il passa plusieurs années. La découverte à Simancas d'une copie du procès intenté au poète et d'autres pièces a, en outre, permis à MM. Tomillo et Pérez Pastor d'identifier sûrement les principaux personnages de la *Dorotea,* où l'on avait depuis longtemps pressenti un récit autobiographique. A la fin de ce volume, dû à la munificence d'un amateur éclairé auquel l'histoire littéraire d'Espagne doit plus d'un présent de ce genre, M. Pérez Pastor a réimprimé en les complétant d'autres études biographiques sur Lope insérées dans l'*Homenaje* à M. Menéndez y Pelayo (voyez *Bulletin hispanique,* t. I, p. 210).

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revue hispanique.

N°s 23 et 24, 3e et 4e trimestres 1900. — L. Barrau-Dihigau. Chartes de l'église de Valpuesta, du ixe au xie siècle. [Ces chartes, conservées actuellement à l'*Archivo histórico nacional* de Madrid, vont de 804 à 1087. La publication qu'en fait M. Barrau est suivie de la liste des évêques de Valpuesta, de celle des abbés cités et d'une table de concordance.] — F. Adolpho Coelho. De algumas tradições de Hispanha e Portugal (à propos de l'étymologie de *Estantigua*). — R. Foulché-Delbosc. Note sur trois manuscrits des œuvres poétiques de Góngora. [1° Manuscrit de D. Antonio Chacón, offert à Olivares et capital pour la connaissance de l'œuvre de Góngora. 2° Manuscrit Estrada. 3° Manuscrit Yriarte, antérieur au précédent, mais présentant avec lui certaines analogies.] — Varia. — A propos des origines du royaume de Navarre. — Les deux femmes de Fernández de Portocarrero. — Rojas, *alcalde mayor*. — *Don Quixote* in Gujerati and Japanese. — Comptes rendus.

N°s 25, 26, 27, 28. Année 1901 (en une seule livraison). — *Correspondencia de Dª Magdalena de Bobadilla*, publiée par M. Foulché-Delbosc d'après des copies de la *Biblioteca Nacional* de Madrid (49 lettres de D^a Magdalena à D. Diego de Mendoça; 8 de Mendoça à Magdalena; 1 de Magdalena à D. Juan de Silva; 2 de Silva à D^a Magdalena). — Foulché-Delbosc. Conseils d'un Milanais à D. Juan d'Autriche, 1571. [Sorte de mémorial sur la conduite à tenir en Italie par le jeune prince, publié d'après deux manuscrits de la *Biblioteca Nacional*. Cette instruction a déjà été publiée en 1873 dans la *Revista de Archivos, bibliotecas y Museos*, t. III, p. 140-2; 155-9; 173-4; 187-91, par D. Toribio del Campillo, d'après le ms. X-53 de la B. Nacional de Madrid. Une autre copie de la dite instruction (Bibl. Nat. Paris, collection Moreau, t. 772, fol. 227) l'attribue au jurisconsulte Claro qui a une notice dans le Dictionnaire de Bayle. Cf. la *Revista de Archivos*, t. VII, p. 298 et 324; t. VIII, p. 112.] — Léo Rouanet. Œuvres dramatiques du licencié Juan Caxes. [Détails sur la famille florentine des Caxesi ou Caxes; énumération des six pièces connues de Juan Caxes; étude des quatre premières; texte inédit de l'*auto* de *El espital de San Roque*, — *de los Desposorios de la Virgen*, — *de los dos primeros hermanos*, — d'un

autre *auto*, également intitulé *Los Desposorios de la Virgen.*] — Adolfo Bonilla y San Martín. Clarorum hispaniensium epistolae ineditae. [Très intéressante contribution à l'histoire de l'humanisme en Espagne.] — Foulché-Delbosc. Trois cent quarante Séguedilles anciennes. — Foulché-Delbosc. *El sastre del cantillo.* — Carolina Michaelis de Vasconcellos. Pedro de Andrade Caminha. [Savante contribution à l'étude biographique et littéraire du poète portugais; nombreux documents relatifs à ce dernier et à sa famille; tableaux généalogiques, indication du contenu du manuscrit de Lisbonne. Complément indispensable de l'édition du Dr Priebsch.] — G. Desdevises du Dézert. Philippe V, d'après l'ouvrage de M. Baudrillart: *Philippe V et la Cour de France.* — Émile Legrand. La fille du roi d'Espagne, complainte grecque moderne. — Varia. Une règle des Dominicains, texte castillan du xive siècle, — *El Tizon de España,* — Deux gloses de *Puesto el pie...*, — Romance burlesque, — *Origen de los villanos,* — Éventail historique, — *Diccionario antibárbaro,* de Huerta, — Le genre grenadin au théâtre, — Théodore Carlier et les Araucans, — Le nombre des mots castillans. — Comptes rendus. *Vida del soldado Miguel de Castro* (Peseux-Richard). Imprimeurs anciens d'Espagne et de Portugal, de K. Haebler (Keidel), Hippolyte d'Espinchal: — *Prim*, de Léonardon (Desdevises du Dézert). — La *Festa* d'Elche, de F. Pedrell (Rouanet). — L'imprimerie à Cordoue, de Valdenebro y Cisneros (Foulché-Delbosc). — *Las Novelas ejemplares,* de Cervantes, par Icaza *(idem).* — Juan Ruiz, arcipreste de Hita, de Ducamin *(idem).* — Le Diable prédicateur, de L. Rouanet *(idem).* — Le Pèlerinage à Compostelle, de l'abbé C. Daux; les Archives historiques nationales de Madrid, de Desdevises du Dézert (J. Chastenay). — *A propos du Bulletin hispanique.* [On sait que dans le numéro précédent de la *Revue,* M. Foulché-Delbosc avait copieusement épanché sa bile contre notre modeste *Bulletin;* il éprouve encore le besoin de me consacrer personnellement un supplément de six pages, où l'invective domine. Nous avions cru devoir répondre à son premier factum, et expliquer à nos lecteurs le traquenard qui nous avait été tendu. Mais je ne suivrai pas M. Foulché-Delbosc sur le nouveau terrain où il veut m'entraîner : sa supériorité y est trop solidement établie. A ce genre d'attaques, le dédain suffit.] — A propos de l'*Electra,* de Galdós (G. Lenormand). — Articles nécrologiques : Balaguer, Valmar, Campoamor, Puymaigre. — Notes. E. M.

Revista Española de Literatura, Historia y Arte.

Num. 8. 15 Avril 1901. — *M. Núñez de Arce.* C. Michaelis de Vasconcellos. A propos d'une *copla* de Álvarez Gato: *Olvidé y aborrecí.* — *Poesías satíricas del siglo XVII.* — Foronda. Une pragmatique des Rois Catholiques sur les Gitanos (1499). — E. C. Sur l'authenticité

du *Centón Epistolario,* étude complète de cette question, sur laquelle d'ailleurs la lumière semble faite. Se continue aux n°s 9, 10, 11 et 12. — *El Lazarillo de Manzanares,* suite. La fin au n° 9. — *Cancionero inédito* de Álvarez Gato. La suite aux n°s 9, 10, 11. — Notes sur l'histrionisme au XVIe et au XVIIe siècle. Documents du 4 mars 1592 au 10 mars 1599. Cette utile publication de Pérez Pastor se continue dans les quatre numéros suivants, et va jusqu'au 21 mars 1612. — E. C. Renseignements inédits sur quelques représentations de pièces de Calderón au palais royal. La continuation de cette étude aux n°s 9, 10, 11 et 12. — *Diálogo de D. de Hermosilla;* ce dialogue sur la situation des Pages, ainsi que la *Comedia de Sepúlveda,* réédités par la *Revista,* se continue dans les numéros suivants. — A. C. Sceau inédit de Roy Pérez, arbalétrier de Alfonse XI. — Bibliographie.

Num. 9. 1er Mai. — *D. Eduardo de Saavedra.* Catalogue des écrits de l'illustre académicien. — Díaz de Escovar. La comedia de San Cristóbal. — Suite d'articles précédents. [Voir n° 8.] — Bibliographie.

Num. 10. 15 mai. — *D. Emiliano Alcalá Galiano.* Rodríguez Marín. Lettre inédite de Lope de Vega. — Satire contre Valenzuela. — Sceau de D. Enrique, 4e fils de S. Fernando. — Suite d'articles précédents. [Voir n° 8.] — Bibliographie.

Num. 11. 1er Juin. — *Mariano Catalina.* Suite d'articles précédents. [Voir n° 8.] — J. R. Mélida. Coffret en fer du XVIIe siècle. — Bibliographie.

Num. 12. 15 Juin. — *D. Miguel Colmeiro.* — Fr. Hieronymo Delgado. Censura de un libro de Quevedo. Cette censure inédite du *Chitón de las Taravillas* est datée de Séville, 26 avril 1630. — Deux lettres à Lope de Vega, la première d'un groupe de lettrés de Séville, la seconde de B. E. de Medinilla. — Procès de Miguel de Pedriola, le prophète. Il s'agit d'un pauvre fou, qui vivait au XVIe siècle. — J. R. Mélida. Heurtoirs et clous de porte.

Ce numéro est le dernier que nous ayons reçu de la *Revista Española,* dont la publication est interrompue. Nous espérons, avec tous ceux qui s'intéressent aux lettres espagnoles, que cette interruption n'est que provisoire. Nous connaissons trop le zèle, l'activité et l'habileté de son savant directeur, D. Emilio Cotarelo, pour ne pas espérer voir bientôt la Revue renaître sous une forme nouvelle. Sans doute c'était une entreprise téméraire que d'espérer intéresser le grand public espagnol à une publication uniquement littéraire et érudite, paraissant deux fois par mois. Elle eût eu, sans doute, la vie plus longue, si elle se fût occupée du scandale du jour, de la chronique du monde élégant, ou des petits incidents de la comédie politique. Ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement que de constater une fois de plus qu'il est à peu près impossible à une publication de ce genre de vivre longtemps en Espagne. La *Revista Española* aura du moins prouvé que ce n'est point faute de travailleurs de bonne volonté.

E. M.

Revista de bibliografia catalana.

Any. I. Num. 2. Julio-novembre de 1901 (Barcelona. « L'Avenç »). — Ce numéro contient : des documents relatifs à Pere March et au poète Auzias March son fils, commentés par M. Amédée Pagès, auquel nous devrons bientôt une étude biographique et littéraire complète sur le plus célèbre des poètes catalans ainsi qu'une édition de ses œuvres ; la suite du catalogue des manuscrits de l'Athénée de Barcelone, par M. Massó Torrens (je note en passant que le *Libro de la cámara del príncipe Don Juan,* par Gonzalo Fernández de Oviedo, a été publié en 1870 par la Sociétés des bibliophiles espagnols de Madrid) ; une bibliographie de la presse en langue catalane en 1901 (supplément à celle du numéro antérieur), et un bulletin bibliographique de tous les ouvrages intéressant les pays catalans publiés depuis le 1er juillet 1901. Ce dernier répertoire, rédigé avec beaucoup d'exactitude, rendra d'excellents services. A. M.-F.

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.

Novembre 1900. — Lorenzo González Agejas : Un Padrenuestro desconocido. [Essai de reconstitution des *Coplas hechas por un soldado sobre el saco de Roma,* déjà publiés par E. Teza dans l'*Archivio della R. Società Romana di Storia patria* (X), et dont les trois premières strophes se trouvent dans le manuscrit signalé p. 13 du *Catálogo* de R. Menéndez Pidal.] — J. R. Mélida : La colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives. [*Fin.* Vases sacrés romains, nombreuses planches.] — J. P. García y Pérez : Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España. [*Suite.* Continue dans les numéros suivants.] — A. Paz y Melia : Biblioteca fundada por el Conde de Haro en 1445. [*Suite.* Finit dans le numéro suivant.] — M. Gutiérrez del Cano : Ensayo de un Catálogo de Impresores españoles desde la introducción de la imprenta hasta fines del siglo xviii. [*Suite.* Continue dans les numéros suivants.] — Documentos. Conquista de Málaga. Acta de la reposición de Fr. Luís de León en una cátedra de la Universidad de Salamanca. Proceso inquisitorial contra D. Tomás de Iriarte. — C. r. de *Le cronache italiane nel medio evo descritte da Ugo Balzani; La Genealogia y la Heráldica en la Historia,* par Fr. Fernández de Béthencourt ; de *Schweizergeschichtliche Forschungen in spanischen Archiven und Bibliotheken,* par H. Reinhardt.

Décembre. — R. Amador de los Ríos : Reliquias hispano-mahometanas. [Moule d'orfèvre découvert à Tortosa. Chapiteau arabe de Cordoue, etc. Planches.] — P. Roca : Vida y obras de D. Francisco Pons y Boigues *(fin).* — R. Ramírez de Arellano : Ilustraciones á la biografía de Antón de Montoro. El motín de 1473 y las ordenanzas de los aljajibes. — Documentos. Carta literaria del P. Fabián López al P. Alonso Fuertes (1630). — C. r. de *Ensayo de un Diccionario de los*

artífices que florecieron en Sevilla desde el siglo XIII *al* XVIII *inclusive*, par J. Gestoso y Pérez. G. C.

Boletín de la Real Academia de la Historia.

Janvier 1901. — Francisco Codera : *El filósofo autodidacto* de Abentofail [à propos de la première traduction française, par M. Léon Gauthier, de l'ouvrage philosophique « le plus original et le plus profond de la littérature arabique-espagnole »]. — Cesáreo Fernández Duro : El apelativo y la patria del almirante Roger de Lauria. [Le nom du célèbre amiral d'Aragon se trouve sous ces différentes formes : Lluria, Luria et Leria. La seule authentique serait Lauria.] — Francisco Codera : Sur un Glossarium latino-arabicum, du XI[e] siècle, Bibliothèque de Leyde. — Fidel Fita : Literatura hispano-hebrea. [Compte rendu d'un livre de M. Kaiserling : *Dictionnaire bibliographique des auteurs juifs et de leurs ouvrages espagnols et portugais*.] — La lápida insigne de Oviedo, la lápida monumental de Alfonso III, la lápida monumental de Visnara, la Basílica del Salvador en el Castillo de Gozón. — Æmilius Hübner : La nueva lápida de Oviedo.

Février. — R. de Uhagón : Salazar in Italia. [Nouveaux renseignements sur la famille des Salazar, originaire d'Italie, qui eut en Espagne de nombreux et célèbres représentants, d'après une brochure de D. Lorenzo Salazar, directeur du musée de San Martino, à Naples.] — Fidel Fita : Inscriptions de Alcorrucén, Cartagena, Santa Pola, Denia, Turis et Tortosa. — Pertusa y Mondragón, documentos inéditos. — R. de Uhagón : D. Ramón de la Cruz, nota bibliográfica [à l'occasion de la publication par le comte de Vilches des *Sainetes* inédits de D. Ramón de la Cruz, tirés de la Bibliothèque Municipale de Madrid et publiés par les soins de la municipalité, en 1900]. — Cesáreo Fernández Duro : Sur quelques antiquités de Tarragone, dignes d'être préservées. — Fidel Fita : Concilio Ovetense del año 900 (?). [Texte inédit d'un ms. du Chapitre de la cathédrale de Tolède.] — Álvarez de la Braña : Igualación de pesos y medidas por D. Alfonso el Sabio. [Copie d'un nouveau texte d'un décret déjà connu, suivie de rapprochements et considérations sur la valeur des monnaies au XIV[e] siècle par M. Fidel Fita.] — Francisco Codera : Inscription sépulcrale arabe trouvée à Málaga. — I. Díaz de Escovar : La victoria de Málaga. Monumentos epigráficos. — La Inquisición de Toledo, su Archivo y Cárcel en 1552. [Document inédit, très important pour l'histoire de l'Inquisition espagnole.]

Mars. — José María Asensio : Compte rendu d'un livre de D. José Wangüemert y Poggio, intitulé : *Consideraciones históricas acerca de las Islas Canarias*. — R. Ramírez de Arellano : La Inquisición de Córdoba. [Collection de très curieuses notices sur les frais des autodafés, le nombre des victimes du Saint-Office, les mauvais traitements

qu'ils avaient à subir et les fêtes théâtrales données en l'honneur des Inquisiteurs.] — FIDEL FITA : El Abad san Íñigo y dos códices del monasterio de Oña. [Un de ces manuscrits avec le livre de *Sentencias* de S. Isidore, un catalogue de toute la bibliothèque du monastère.] La reacción metropolitana de Tarragona y el concilio compostelano del año 959. — VICENTE VIGNAU : Los caballeros del Santo Sepulcro [à propos d'un livre de D. Carlos de Odriozola y Grimaud qui contient les noms des chevaliers dudit ordre créés de 1541 à 1848, parmi lesquels Chateaubriand, en 1806]. — CESÁREO FERNÁNDEZ DURO : Memoria autobiográfica de Gonzalo de Argote de Molina para su hijo Agustín. [Elle constitue un résumé très précis de la vie et des titres du célèbre auteur de la *Nobleza de Andalucía*.]

Avril. — FIDEL FITA : Nuevas inscripciones romanas de Talavera de la Reina, Cartagena y Lugo. — FRANCISCO CODERA : Traducción francesa de dos obras árabes interesantes para nuestra historia. [Il s'agit de l'Afrique septentrionale au XII[e] siècle de notre ère. Description extraite du *Kitab el Istibçar* et de l'histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée : *Al-Bayano l'Mogrib*, publiées par M. Fagnan.] — CESÁREO FERNÁNDEZ DURO : La batalla de Toro (1476). [Notes et documents pour une monographie historique, à propos d'un travail publié dans la *Revista militar* de Lisboa, par M. Sousa Viterbo.] — MIGUEL ASÍN : El Intérprete arábigo, de Fr. Bernardino González [Note bibliographique.] — ANGEL DE ALTOLAGUIRRE Y DUVALE : Estudio jurídico de las capitulaciones y privilegios de Cristóbal Colón. [L'auteur se demande si les rois pouvaient, sans manquer à la gratitude et à leurs engagements, reconnaître aux successeurs de Colón la souveraineté effective du Nouveau Continent et de ses îles. Il se prononce pour l'affirmative.] — RAFAEL RAMÍREZ DE ARELLANO : Matanza de Judíos en Córdoba [Chapitre intéressant ajouté au livre d'Amador de los Ríos.] — JUAN RUBIO DE LA SERNA : Alfar de Mataró. Apuntes arqueológicos é históricos. — C. FERNÁNDEZ DURO : Nuevas de la familia de Miguel de Cervantes. [Trois documents présentés dans un discours à l'Athénée de Séville par M. Rodríguez Marín, établissant que le père de Cervantes, *médico çurujano*, résidait avec ses enfants à Séville en 1564.] — C. FERNÁNDEZ DURO : Relación de los inquisidores generales de España. [Liste des inquisiteurs nommés en 1481.] — Pleito contra la langosta. [Bizarre consultation juridico-théologique : Convient-il d'aller contre les desseins de Dieu en signifiant aux sauterelles d'avoir à épargner les états de sa Majesté catholique?]

Mai. — MANUEL DANVILA : Cortes de 1645 en Valencia. [Étude sur les dernières cortes célébrées à Valence comme royaume séparé du reste de l'Espagne, d'après un manuscrit communiqué à l'Académie par ordre royal et complétant les documents légaux qui permettent d'apprécier le régime parlementaire de l'ancien royaume de Valence.]

— F. DE BETHENCOURT : Índice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Santiago desde 1501 hasta la fecha [à propos d'un ouvrage de MM. Uhagón et Vignau qui ont donné une monographie de cet ordre de chevalerie et de ses membres, en attendant un semblable travail sur les ordres de Calatrava, Alcántara et Montesa]. — J. MALDONADO MACANAZ : Informe acerca de los volúmenes IV y V de la obra histórica de M. Baudrillart, *Philippe V et la cour de France*. — FIDEL FITA : Patrología latina. Renallo, gramático de Barcelona. Nouveaux renseignements biographiques. — La Almudena de Madrid y Santa María del Tornero. — Diploma inédito del rey D. Enrique IV. E. B.

Juin. — ADOLFO CARRASCO : Sur le catalogue de la *Armería*, par le Cte de Valencia de Don Juan. [Rend hommage à ce livre, qui a fait justice de beaucoup d'inexactitudes et de fausses attributions des catalogues antérieurs.] — TRAMOYERES BLASCO : Sur la monographie, de Vives y Liera, du *Rat-Penat* ou chauve-souris, qui figure dans les armes de Valence. — J. MALDONADO MACANAZ : Sur le livre de A. Professione, *Il ministerio in Spagna é il processo del cardinale Giulio Alberoni*. — F. FITA : Epigrafía romana. [Étude intéressante des dernières découvertes.] — Mis DE MONSALUD : Nouvelles inscriptions romaines et visigothiques d'Estrémadure. — F. FITA : Bulles inédites de Silvestre II [décembre 1002] et de Jean XVIII [novembre 1007].

Juillet-Septembre. — Ce fascicule, de 240 pages, est tout entier occupé par les lettres et documents relatifs à *Philibert de Chalon*, prince d'Orange (1502-1530), publiés par M. U. ROBERT, comme pièces justificatives de l'histoire de ce capitaine diplomate, qu'il a fait paraître à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de ce prince. Publication, à divers points de vue, des plus importantes. Suite dans les quatre Bulletins suivants.

Octobre. J. M. ASENSIO : Sur la *Crónica troyana*. — B. OLIVER : L'évêque de Nicastro (Innocent IX). — RAMÍREZ DE ARELLANO : Document autographe de Argote de Molina, 28 juillet 1579. — A. FERNÁNDEZ GUERRA : Sur les antiquités de Linares, Cazlona et Baeza. [Article daté du 4 février 1876.] — F. FITA : Inscription romaine de Portal de Guadalete.

Novembre. CATALINA GARCÍA : Compte rendu du livre tauromachique du Cte de las Navas. — FERNÁNDEZ DURO : Sur Haënke, naturaliste de l'expédition de Malaspina autour du monde (1789-1794). — *Id.* Sur le caractère de la conquête espagnole en Amérique ; compte rendu détaillé d'un ouvrage de Genaro García. — E. SAAVEDRA : Article nécrologique sur E. Hübner. — F. FITA : Variétés épigraphiques.

Décembre. R. RAMÍREZ DE ARELLANO : Rebellion de Fuente Obejuna contre le comendador mayor de Calatrava (1476). [Étude approfondie du sujet à l'aide des documents ; commentaire précieux de la comédie de Lope de Vega.] — SUÁREZ INCLÁN : Article élogieux du livre de

A. Danvila sur *Cristóbal de Moura*. — FIDEL FITA : Chartes royales du XIII[e] siècle, relatives à des affaires ecclésiastiques, et aux Cortes de Toro de 1216. E. M.

La Ciudad de Dios.

5 Février 1901. BENIGNO FERNÁNDEZ : Crónica de la Real Biblioteca escurialense. [Section nouvelle de la ciudad de Dios consacrée mensuellement à ladite Bibliothèque.] — **5 Mars.** Crónica de la R. B. escurialense. [Tableau comparé des anciennes et des nouvelles cotes.] — **20 Mars.** FR. BONIFACIO MORAL : Catálogo de escritores agustinos españoles, portugueses y americanos. [*Suite.* Continue dans les numéros des 5 avril, 20 mai, 5 et 20 juin, 5 juillet.] — **5 Avril.** FR. LUIS VILLALBA MUÑOZ : Palestrina y la edición medícea. [Il s'agit de la paternité de l'édition célèbre du Graduel romain, publiée *iussu Pauli V* et attribuée à tort, selon l'auteur de l'article, à Palestrina par le D[r] Haberl. L'intervention de Philippe II et du musicien espagnol Fernando de las Infantes empêcha du reste cette édition d'être reconnue comme officielle.] — **20 Avril.** FR. BENIGNO FERNÁNDEZ : Antiguo catálogo crítico de manuscritos griegos del Escorial. [Trois index dont les éléments remontent au philologue écossais David Colvilo, dont un index a été découvert en 1898 à la Bibliothèque ambrosienne.] — Revista de Revistas : Critique de l'article de M. Cuervo, *El Castellano en América*, paru dans le *Bulletin hispanique*. — **5 Mai.** Crónica de la R. Biblioteca escurialense. [On donne connaissance de trois listes dressées à l'effet de faciliter l'identification des mss. latins et en langue vulgaire de l'Escorial, d'après les cotes marquées lors des trois principaux classements.] — **5 Juin.** FR. BENITO R. GONZÁLEZ : La catedral de León. — Crónica de la R. Bibl. escurialense. [Indication sommaire des incunables espagnols de cette Bibliothèque.] — **5 Août.** Crónica de la R. Bibl. escurialense. [Note sur un exemplaire du *Tractado de la nobleza y lealtad*, imprimé par Diego de Gumiel à Valladolid en 1502 ; sur différents incunables espagnols, entre autres d'un exemplaire des *Introductiones latinae* de Nebrija, Salamanque, 1495, et de deux de *Flor de virtudes*. Cf. sur ce dernier le numéro du 5 octobre.] — **20 Août.** FR. BENIGNO FERNÁNDEZ : Antigua lista de manuscritos latinos y griegos inéditos del Escorial [à propos d'un Index dressé par le P. Alaejos, disciple d'Arias Montano, des « Codices Bibliothecae ms. qui nusquam impressi inveniuntur », que le P. Fernández publie dans les numéros du 20 septembre, du 20 octobre et du 20 novembre.] — **5 Septembre.** FR. GUILLERMO ANTOLÍN : San Hermenegildo ante la crítica histórica. [Il est regrettable que la critique du P. Antolín se range du côté de la *majorité* en ce qui concerne la généalogie d'Herménégilde, au lieu d'appuyer Flórez et Arévalo. Suite dans les numéros du 5 octobre et du 20 novembre.] — Crónica de la R. Biblioteca escurialense. [Description d'incunables espagnols : Fernando del Pulgar,

Glosa de las coplas del rreuulgo; id., *Letras;* García Martín, *La traslation del muy excellente doctor Chaton lamado...;* Íñigo de Mendoza, *Vita Christi fecho por coplas*, etc.] — **5 Novembre.** Fr. Restituto del Valle Ruiz : El último poeta romántico [à propos de A. Bécquer et de ses *Rimas*]. — Crónica de la R. Bibl. escurialense. [Notes sur des incunables espagnols : *Alborayque;* J. de Alexandria, *In libros Aristotelis naturales...;* Alfonso el Sabio, *Las siete partidas,* Sevilla, Ungut 25 de octubre de 1491, etc.] G. C.

Revista de la Asociación artístico-arqueológica Barcelonesa.

Mars-Avril 1901. — M. de Berlanga : Estudios epigráficos. [Suite de l'étude sur la población de Sierra Elvira.] — Joan Pié : Anals inédits de la vila de la Selva del camp de Tarragona *(suite).* — Joaquim de Gispert : Porta de l'hospital de la Santa Creu de Barcelona. — Notices nécrologiques : Morgades ; Victor Balaguer.

Mai-Juin. — M. de Berlanga : Fin de l'article du numéro précédent : l'auteur conclut que Elvira a été « *una población importante, capital del Qualiato;* que sur le versant de Sierra Elvira « existió en lo antiguo una población romana ». — Joan Pié : Continuation de l'article du numéro précédent. — Joaquim de Gispert : Fin de l'article du numéro précédent. — Una información acerca de la sede de Barcelona en el año 1464. — Compte rendu de l'ouvrage de D. Francesco P. Garofalo *De Asturia*, et de l'étude de D. Manuel R. de Berlanga, parue dans le *Bulletin hispanique* de janvier-mars 1901, sur *Alhaurín-Iluro.*

Juillet-Août. — M. de Berlanga : Ensayo bio-bibliográfico del doctor Emilio Hübner. — Joseph Mas : Taula del cartulari de S. Cugat del Vallés. — A. Elías de Molíns : Memorias leídas en la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona en el siglo xviii y principios del siguiente. — B. Grases y Hernández : La medalla hebrea de la efigie del Salvador ante la crítica de M. Battandier.

Septembre-Octobre. — M. de Berlanga : Estudios epigráficos. [Prologue destiné aux articles de l'auteur parus antérieurement. Appendice : synchronismes des Fastes de l'Espagne romaine, des Fastes d'Iliberis et des Fastes de Grenade.] — Joan Pié : Continuation de l'article de mai-juin. — Joseph Mas : Continuation de l'article du numéro précédent. — Emilio Grahit : La Junta de Gerona en sus relaciones con la de Cataluña en 1808 y 1809. — Conservació de la iglesia de San Miquel de la Pobla de Lillet.

Novembre-Décembre. — M. de Berlanga : Estudios epigráficos. [Addition à la note nécrologique sur Hübner.] — Joseph Mas : Suite de l'article du numéro précédent. — Emilio Grahit : *Id.* — M. López Domínguez : Diferencias entre los estilos mudéjar, mozárabe y morisco. [L'épithète *mudéjar* a été introduite dans l'usage de la langue par D. José Amador de los Ríos pour marquer l'entrée d'éléments chré-

tiens dans l'art arabe; *mozárabe* indique l'influence inverse; le prétendu style *morisco* est un développement du style *mudéjar* et fleurit surtout à Grenade. L'auteur réfute l'opinion de l'existence d'un véritable *estilo morisco.*] — P. C. Y G. : Las excavaciones de Cnosos y el arte prehistórico de los Griegos. [Traduction d'un article de M. Salomon Reinach, publié dans la *Chronique des Arts*, et résumé lui-même d'une étude de M. Evans dans le *Journal of hellenic studies.*] — JOAN PIÉ : Continuation de l'article de septembre-octobre. — Compte rendu du livre de D. Federico Pastor y Lluis : *Narraciones Tortosinas, páginas de historia y biografía.* CAM. P.

Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana.

Mars 1901. — JOAN GARAU : Estudi de la doctrina filosófica qui'o conté en el « Libre del gentil y los tres Sabis » del Bto Ramón. — P. A. SANCHO : Prohibicíon de traer esclavos moros á Mallorca si no han sido apresados por buques armados en corso. [Document de 1387.] — PEDRO SAMPOL Y RIPOLL : Informe sobre el oficio de acequiero y administración de las aguas de la fuente de la villa. — E. AGUILÓ : Documents curiosos del sigle XIV. [Lettre de Pierre IV, du 30 septembre 1374.] — ESTANISLAU AGUILÓ : Notice nécrologique sur D. Eusebi Pascual y Orrios.

Avril. — ESTANISLAU AGUILÓ : Actes de la elecció de sindichs de la ciutat y de los parroquies foranes per fer sagrament y homenatge a n' Alfons III de Aragó com a Rey de Mallorca. [Documents latins de 1285.] — Vida de sor Anna María del Santíssim Sagrament, escrita per Dr. Gabriel Mesquida Pre [de l'an 1690 à 1692]. (Continuée dans les numéros suivants.) — ALFONS DAMIÁNS Y MANTÉ : Motí en Mallorca contra genovesos [1330]. — P. A. SANXO : Ordinacions sobre la guarda de les naüs y dels catíus (1387). — Rúbrica dels llibres de Pregons de la antigua curia de la governació [Any 1392-1393].

Mai, Juin, Juillet. — E. AGUILÓ : Renovació dels pactes de infendació del Regne al ser restituit aquest pel Rey de Aragó al de Mallorca (29 juny de 1298). [Document latin.] — MOSSEN ANTONI ALCOVER : Diccionari de la llengua catalana. [Lettre d'invitation à la collaboration à un dictionnaire catalan et plan de l'œuvre, méthode à suivre dans la composition des articles, etc.] — BARTOLOMÉ FERRÁ : Policía de la acequia que conduce l'Aygua Mayor de la Font hasta la ciudad. — E. AGUILÓ : Notes dels llibres de *Dades* de la Procuració Real, any 1329.

CAM. P.

CHRONIQUE

On vient de distribuer le prospectus du *Gran Diccionario de la lengua castellana autorizado con ejemplos de buenos escritores antiguos y modernos,* par Aniceto de Pagés. Il s'agit d'un dictionnaire rédigé sur le plan de l'ancien et si précieux *Diccionario de autoridades* publié au siècle dernier par l'Académie espagnole. Malgré les recommandations très ronflantes d'écrivains plus ou moins qualifiés qui ornent ce prospectus, la lecture des quelques pages reproduites à titre de spécimen *(aijada-airoso)* ne donne une haute idée ni de la méthode ni de la préparation du lexicographe. D'abord, les citations ne sont accompagnées que du nom de l'auteur, ce qui rend toute vérification impossible; les *Autoridades* renvoyaient au livre et à la page. En second lieu, il n'est fait ici aucune distinction entre les mots *morts* et actuels, entre l'usage ancien et celui de la langue vivante : grave défaut, auquel une disposition analogue à celle du *Dizionario della lingua italiana* de Petrocchi aurait permis d'obvier. Quant au choix des autorités, au classement des sens, à l'étymologie, il y aurait bien des critiques à présenter. Tout compte fait, l'entreprise semble prématurée et, en effet, pour republier dans de bonnes conditions un *Diccionario de autoridades,* il faudrait que le lexicographe pût disposer de toute une série de travaux préparatoires qui n'existent pas : pour les grands auteurs classiques notamment, de répertoires dans le genre du *Shakespeare-Lexicon* de Schmidt, ou, au moins, des lexiques de la *Collection des grands écrivains de la France.* Un seul homme peut difficilement dépouiller toute une littérature. D'autre part, il est juste d'ajouter qu'un recueil d'exemples, quelque défectueux qu'il soit, rend des services et nous souhaitons que celui-ci en rende, encore qu'il ne réponde que bien incomplètement aux desiderata les plus modestes.

~~ Le programme de licence ès lettres avec mention espagnol comprendra, à partir du 1er juillet 1902 :

A Bordeaux : *Poema del Cid,* vers 1-393; — Mariana, *Historia de España,* liv. I-VI; Lope de Vega, *Auto de la Siega;* — Cervantes, *Don Quijote,* I, cap. 21-22; — Tamayo y Baus, *Un drama nuevo;* — Núnez de Arce, *Gritos del combate;* — Pérez Galdós, *Doña Perfecta.*

A Montpellier : Teatro completo de Juan del Encina. Edición de la R. Academia española, Madrid, 1893 : *Egloga representada en la noche de Navidad* (Dios salve); *Representación á la santísima resurrección de Cristo* (Oh sepulcro singular); *Egloga representada en recuesta de unos amores* (Pascuala, Dios te mantenga); *Egloga representada por las mismas personas* (¡Ha Mingo! quedaste atrás?); *Egloga de Plácida y Vitoriano; Egloga de Cristino y Febra;* — Cervantes, *Novelas ejemplares;* — *El Lazarillo de Tormes,* Ire partie; — Alarcón, *La Verdad sospechosa;* — Tamayo y Baus, *Un Drama nuevo;* — Pérez Galdós, *Doña Perfecta.*

A Toulouse : *Cronica general,* 4a parte, cap. III (le fragment cité dans Gorra, *Lingua e letturatura spagn.,* pages 296 et suiv.); — *Romancero del Cid;* — Luis Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo;* — Moreto, *El Valiente justiciero;* Quintana, *Don Alvaro de Luna;* — J. Zorrilla, Composiciones varias (*Margarita...; A buen juez...; Para verdades...*)

~~ Grâce aux dispositions prises par le Ministre de l'instruction publique, M. le comte de Romanones, les Universités espagnoles ont commencé cette année à envoyer à l'étranger leurs meilleurs étudiants avec une bourse de séjour (une par Université). Les professeurs eux-mêmes pourront désormais prendre un an de congé avec la moitié de leur traitement. Félicitons nos collègues espagnols de cette mesure intelligente, qui leur fera certes des jaloux parmi nous.

~~ Deux chaires d'espagnol ont été créées récemment dans l'Académie de Bordeaux, au lycée de Pau et au lycée de Mont-de-Marsan. Nous nous faisons un devoir de présenter à M. le recteur Bizos nos félicitations respectueuses pour cette création qui lui est entièrement due, et nous espérons que les professeurs auxquels sont confiées ces chaires sauront convaincre leurs chefs hiérarchiques immédiats de l'importance de cet enseignement dans notre région.



15 avril 1902.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

ANTIQUITÉS DE CABEZA DEL GRIEGO

(Planche II)

Ce lieu se trouve dans la province de Cuenca, district judiciaire de Tarancon; le centre des découvertes est une haute colline, de facile accès d'un côté, de l'autre sauvage et escarpée. qui s'arrête au rio Gigüela dont les eaux mettent en mouvement les meules du moulin appelé moulin de Solacabeza, et situé au pied du Cerro.

Les premières trouvailles archéologiques faites à Cabeza del Griego ne datent pas de notre époque, car dès les années 1572 à 1577[1], quand Philippe II ordonna de faire des recherches pour la description générale de l'Espagne, nous voyons qu'il y avait déjà dans les murs du monastère d'Uclés des pierres avec des inscriptions et des ornements sculptés provenant de ce lieu. Avant cette date même, en 1546, D. Luis de Lucena écrivait : « Il y a là beaucoup d'antiquités[2]. » Mais bien que nous ayons ces indications, et quelqu'autre peut-être de faible importance relativement à l'existence de telles antiquités, les vrais travaux d'exploration n'ont été entrepris qu'en 1765, aux frais de l'Académie royale de l'Histoire; ils furent dirigés par D. José Alsinet, et continués en 1790 par D. Antonio Tavira, prieur d'Uclés; ils donnèrent lieu à d'innombrables discussions et controverses plus ou moins scientifiques, qui pour la plupart furent publiées dans les *Mémoires de l'Académie*, t. I et III; mais d'autres restèrent en manuscrits, par exemple l'étude conservée à la Bibliothèque nationale sous ce titre : *Notice sur l'antiquité et la situation de Segobriga*[3].

1. D'après Ambrosio de Morales.
2. *Bibliothèque de l'Académie*, cod. E. 187, fol. 297.
3. Outre les mémoires cités, Cabeza del Griego a occupé : le Père Risco, l'abbé Masdeu, Capistrano de Maya, Hervas y Panduro, José de Cornide, et de notre temps le P. Fita, de la Rada y Delgado, et le P. Capelle.

En 1875, 1880 et 1889, on reprend les travaux, toujours avec succès, aux frais de D. Roman Gavira, habitant d'Uclés; j'en

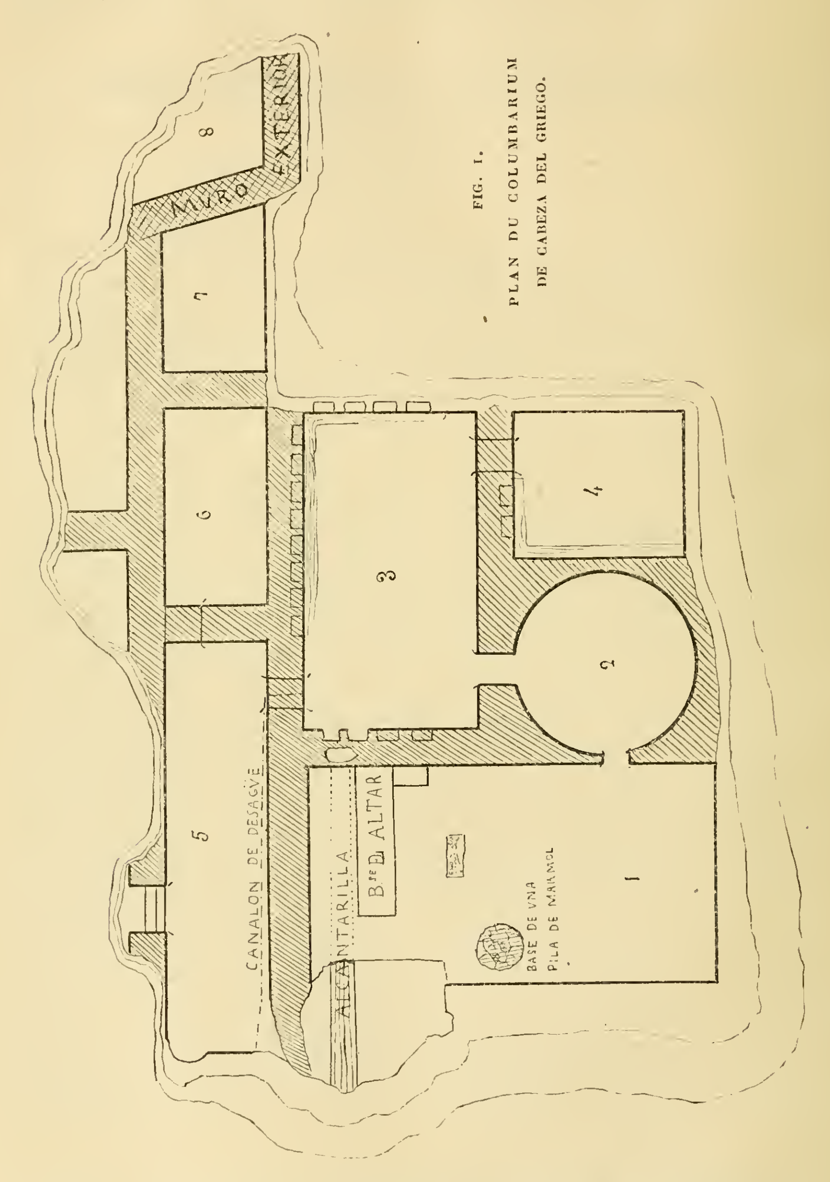


FIG. 1.
PLAN DU COLUMBARIUM
DE CABEZA DEL GRIEGO.

ai déjà rendu compte dans la *Revista de España* et le *Boletín de la Academia*. Encouragé par les résultats obtenus, et surtout désireux de trouver une inscription qui fixe l'identification

géographique antique de ce lieu, un Anglais, M. Thomson, se décida à entreprendre de nouvelles fouilles où j'eus l'heureuse fortune d'assister, et dont la description fait l'objet de cet article.

M. Thomson avait l'intention d'ouvrir des tranchées en diverses directions, et de les approfondir jusqu'au roc ; c'est ce qu'il fit, en commençant par la pente nord de la colline, à cent mètres à gauche du cirque ; le résultat ne put être plus prompt, car à quelques pieds de profondeur on toucha le sol d'une chambre, qui, une fois déblayée, apparut comme formant partie, avec deux autres contiguës, d'un columbarium de famille ; c'est ce qui résulte de la forme et du plan de la ruine, et de la découverte, dans une des salles, d'un petit autel dédié aux Lares.

La première chambre, marquée sur le plan ci-joint *(fig. 1)* par le chiffre 1, fut sans doute destinée à la crémation des cadavres et aux premières cérémonies religieuses. On y trouva une large pierre en forme de table, avec, à la surface, une ligne creusée en forme de canal qui la traverse d'un côté à l'autre, en passant par le centre, et un peu en arrière, sous le sol, un conduit voûté communiquant avec un soupirail ou une cheminée ouverte dans le mur. La salle, qui est rectangulaire, mesure 10^{m}30 sur 5^{m}50 ; elle était pavée de petits cubes d'argile, et devant la face principale de la pierre ci-dessus mentionnée il y avait un morceau de mosaïque *(opus tesellatum)* formant un rectangle de 0^{m}38 sur 1^{m}99, et sur laquelle on peut lire en lettres formées de pierres blanches sur fond rouge l'inscription suivante :

//// ESSO //// LOC //// BELCILE //// RTIFEX AFVDAME ////

qui peut s'interpréter ainsi :

B]*esso* [*abi*] *loc*[*um*] *Belcile*[*sis A*]*rtifex a fu(n)dame*[*ntis*]

Près de cette mosaïque, un peu à gauche, on rencontra un piédestal cylindrique, supportant les restes d'un pilier en pierre qui, à en juger par sa forme et ses traces de flammes, servait probablement pour entretenir le feu du culte. Une porte étroite

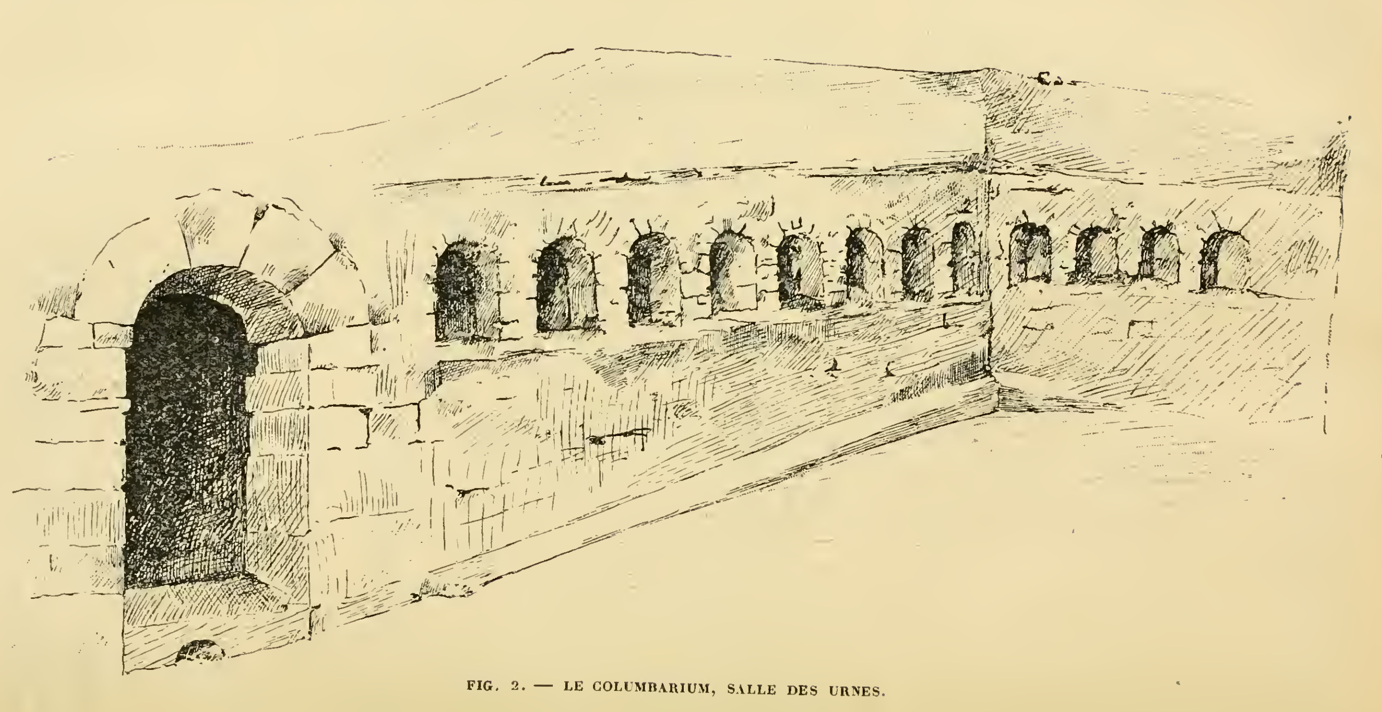


FIG. 2. — LE COLUMBARIUM, SALLE DES URNES.

donne accès à une autre chambre circulaire, avec un pavement en mosaïque semblable au précédent, et dans laquelle ne se trouvait rien qui mérite une mention. C'est comme l'antichambre de deux autres pièces (n°s 3 et 4) dans les murailles desquelles sont creusées diverses niches destinées à recevoir les urnes des défunts. La première de ces chambres funéraires a seize niches disposées sur trois de ses parois, ainsi qu'il est indiqué sur le plan; elles sont construites en pierre et en mortier, et on y recueillit des urnes cinéraires, des vases à parfums en verre et en bronze, des lampes, des ex-voto, des ornements, etc., qui en précisent la destination (*fig.* 2).

Le sol est creusé dans la roche et couvert de mosaïque rhomboïdale, avec un petit canal pour l'écoulement des eaux, et une espèce de banc qui court tout le long de la chambre. Ce banc pouvait fort bien servir de lit dans les banquets funéraires, et le petit canal qui court devant lui servir de déversoir aux liquides des libations. Trois portes étroites et basses avec arc en plein cintre mettaient en communication cette salle avec les salles voisines, et toutes les trois furent trouvées bouchées au moyen de pierres et de tuiles romaines fortement unies avec de la chaux; mais on voyait aux montants qu'il y avait eu autrefois des vantaux auxquels on a substitué plus tard ce remplissage.

Les objets découverts dans ce columbarium furent : une espèce d'amphore de terre cuite, une urne cinéraire et les restes d'une seconde, des fragments de *barro saguntino,* où étaient représentées des scènes funèbres[1], deux fragments de petits autels votifs, des ex-voto consistant en deux pieds de bronze, des lampes avec des symboles païens, une avec le nom de GABINIA, des restes de vases et de fioles à parfums en verre et bronze, des monnaies, des styles, des épingles en os, des défenses de sanglier, des cornes de quadrupèdes, etc.; mais ce qu'il y a de plus intéressant, au point de vue artistique, ce sont des mascarons de terre cuite de caractère ibérique bien

1. Voyez le dessin qui représente deux serviteurs et deux pleureurs, et qui est décoré de pavots (*fig.* 3).

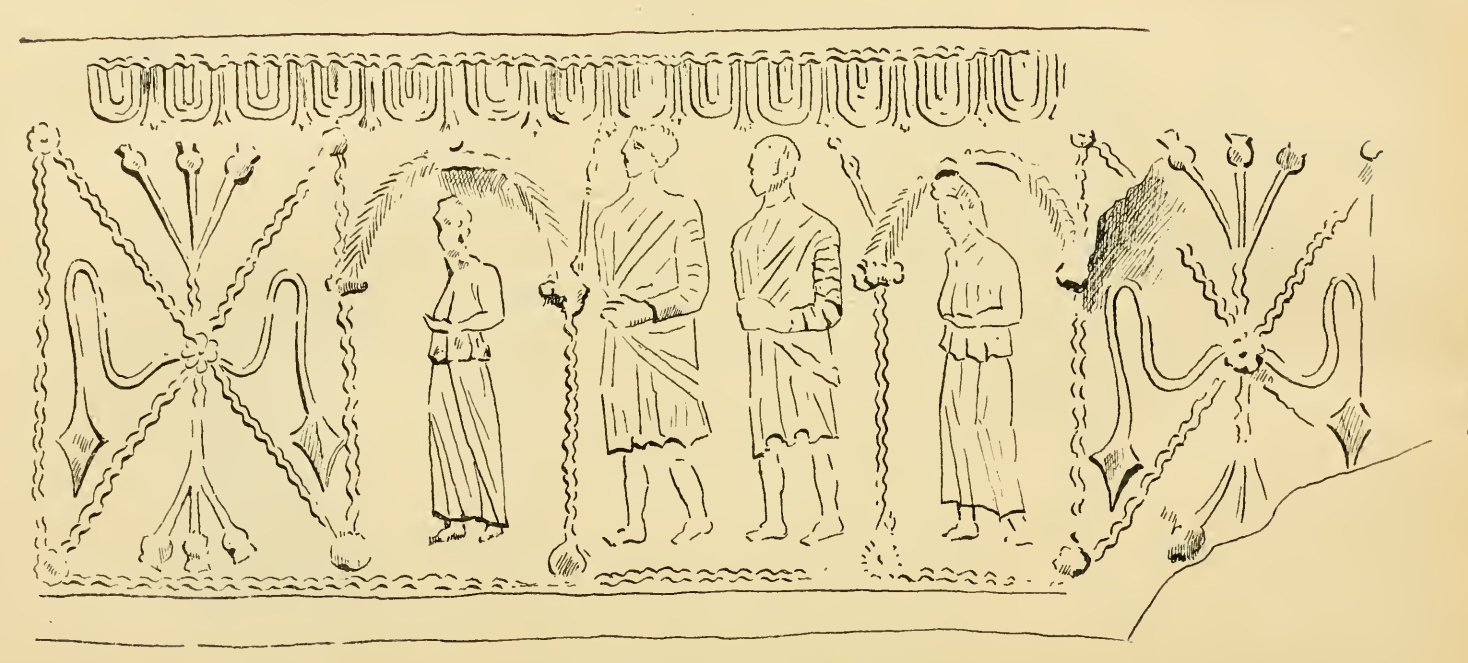


FIG. 3. — FRAGMENT DE VASE EN BARRO SAGUNTINO
(Grandeur naturelle).

marqué[1], qui, sans doute, formèrent partie d'une décoration murale, puisqu'au revers se trouve une saillie destinée à les assujettir au moyen de mortier *(Pl. IV* et *fig. 4)*. Entre les débris d'une chambre supérieure placée au-dessus de celle que nous venons de décrire, on a ramassé de petits morceaux de jaspe variés et des fragments de corniche et de décoration qui, avec un diadème de bronze doré *(fig. 5)* et deux mains de marbre, accusent une civilisation très postérieure à celle des objets auparavant énumérés.



FIG. 4.
FRAGMENT DE MASCARON EN TERRE CUITE.

Si l'on fait une étude attentive tant des ruines que des antiquités que l'on y a recueillies, on peut affirmer que ces

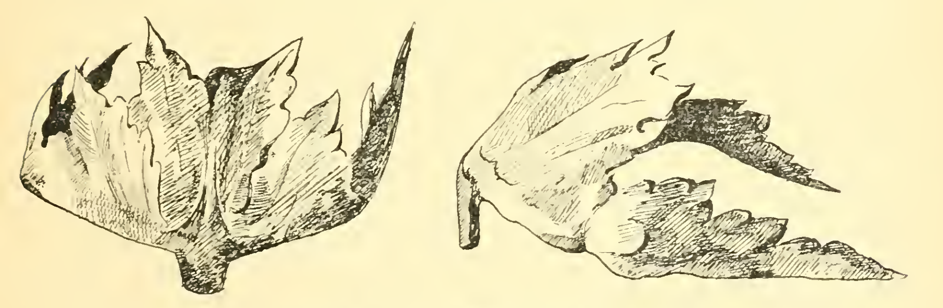


FIG. 5. — FRAGMENT DE DIADÈME EN BRONZE DORÉ (0^m20).

chambres furent destinées au culte des dieux Lares[2], et que sous le règne de Tibère ou un peu après, parce que les monnaies les plus récentes trouvées sont de cette époque, on

1. Les figures ont les yeux fermés, comme dans le sommeil; une seulement, un peu plus grande, les a très ouverts, et l'on remarque dans cet exemplaire un certain air oriental. Voyez du reste la note insérée à la suite de cet article.

2. Sur les autels retrouvés, on lit : L(aribus) VIA(libus) AMAVCA PRO. ELV(i)A MARCE(ll)A V(otum) S(olvit) : Aux dieux Lares Viales, ex-voto d'Amauca pour Elvia Marcella. — C(ornelia) VER(ina) FORTV(næ) V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). A la Fortune, ex-voto de Cornelia Verina.

boucha les portes de la manière que j'ai dit; les Wisigoths les ignorèrent ou les respectèrent.

La grande quantité de dents de sanglier et de cornes indique le caractère de chasseur du peuple qui habita primitivement à Cabeza del Griego, et conséquemment, le culte que l'on y rendit à Diane, culte prouvé par le *Sacellum* taillé dans le roc qui, encore aujourd'hui, se voit au lieu connu sous le nom de *Los Almudejos*. Les masques de terre cuite et un autre petit qui formait partie d'une lampe *(fig. 6)*, montrent une tendance artistique distincte de la romaine, et très semblable à celle du Cerro de los Santos. Et finalement, les débris confus trouvés au centre de la salle principale, provenant de l'effondrement d'un étage supérieur, nous montrent une civilisation très postérieure qui peut bien être la civilisation wisigothe, à en juger par l'art du diadème de bronze *(fig. 5)* qui, destiné à une statue, fut recueilli en cet endroit.



FIG. 6.
FIGURE DÉCORANT UNE LAMPE D'ARGILE
(Grandeur naturelle).

En même temps que se faisaient ces découvertes, se pratiquaient des excavations à la partie haute de la colline et dans le cirque. Les premières firent rencontrer un grand nombre de pierres travaillées, fûts de colonnes, chapiteaux, bases, fragments ornementaux, etc., avec un caractère wisigothique bien marqué, comme on peut le voir par le dessin où je reproduis un chapiteau de marbre blanc, qui, bien qu'inspiré de l'ordre composite des Romains, montre certains rapports avec les premiers que sculptèrent les Arabes en Espagne *(fig. 7)*. Ces travaux durent être abandonnés à cause du mauvais état de tous les objets, et du peu de profit scientifique ou artistique qu'ils procuraient, et l'on transporta les recherches aux abords du Cirque.

Au flanc du Cerro, face à la chaussée romaine qui, partant des ruines, se dirige vers Uclés presque en ligne droite, on

rencontre les ruines du Cirque, dont il reste aujourd'hui

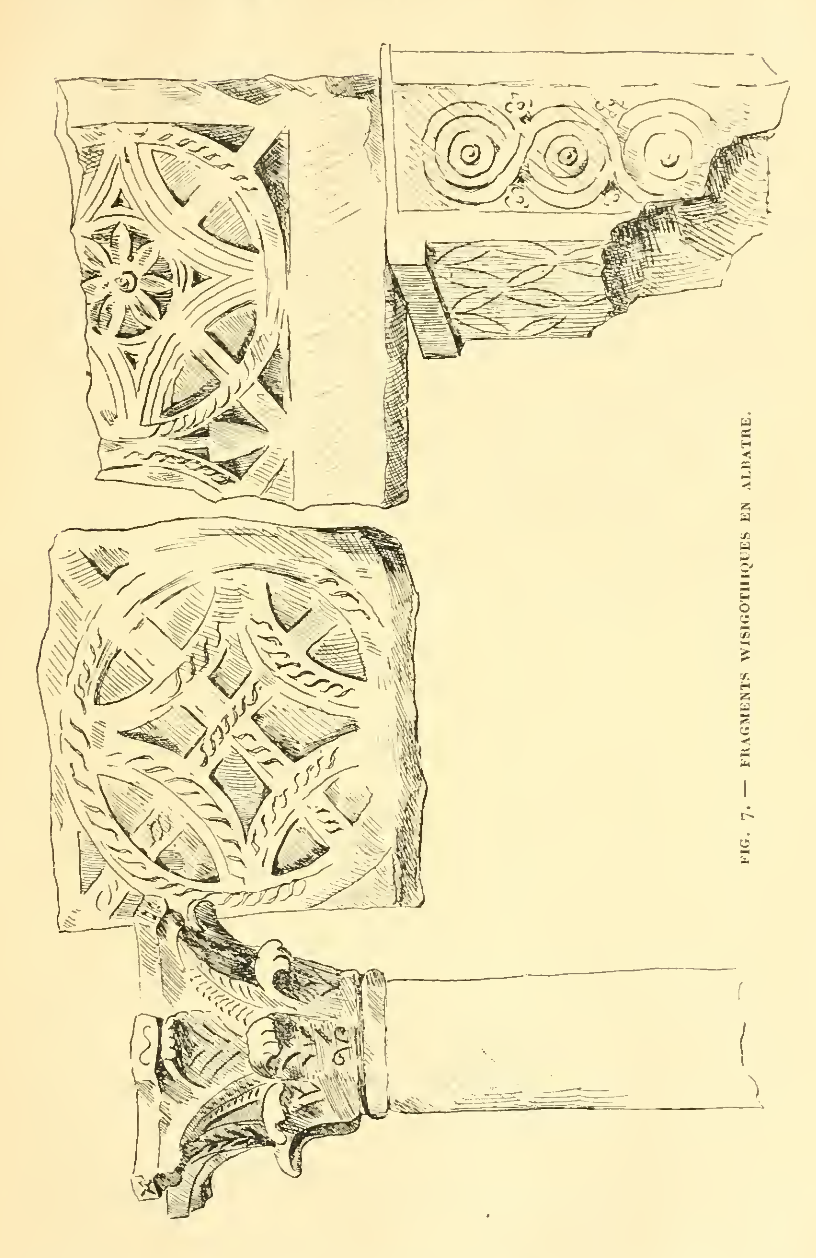


FIG. 7. — FRAGMENTS WISIGOTHIQUES EN ALBATRE.

quelques *Carceres* et un *vomitorium*. Au centre, sur tout ce qui formait l'arène, se trouve amoncelée une couche de cendres

et de charbons épaisse de 2 mètres, et cela, joint à d'autres détails observés sur le terrain, prouve que la ville fut détruite par ses habitants eux-mêmes, qui n'ayant pas la force de se défendre, s'enfuirent dans les montagnes avec leurs richesses et brûlèrent en commun tout ce qu'ils ne pouvaient emporter.



FIG. 8. — STÈLE AVEC INSCRIPTION (Pierre calcaire, hauteur 1 mètre).

Sur l'un des côtés du Cirque on fit une tranchée profonde, et l'on trouva une chambre aux parois couvertes de stuc rouge, pavée d'une mosaïque de petites pierres rhomboïdales, des os d'animaux, et une monnaie d'or de Recaredus frappée à Tolède, la seule pièce wisigothique qui se soit rencontrée.

Ces travaux, qui débutaient si heureusement, ne purent pas être poursuivis, à cause de l'opposition du propriétaire du terrain ; du reste, l'époque avancée de l'automne exigeait aussi qu'on les remît à une meilleure occasion, qui, par malheur, ne s'est pas présentée jusqu'à présent.

Sans énumérer les types principaux des monnaies trouvées par nous et dont aucune n'a l'intérêt de l'inédit, je termine cette relation en donnant l'inscription géographique que j'ai volontairement laissée pour la fin. Cependant je noterai comme l'une des monnaies importantes un *as* ibérique commun à *Contrebia* et *Carbaca*, dont le type se répète aussi sur des monnaies d'argent, avec une légère variante dans la manière d'écrire le mot Contrebia[1].

1. On voit encore les vestiges de la voie romaine qui de Carbaca et Contrebia menait à Cabeza del Griego.

Très fréquentes sont aussi les pièces ibériques et romaines avec le mot *Segobriga.*

L'inscription géographique, qui peut avoir un mètre de hauteur, et dont la figure 8 donne la forme, a une importance capitale parmi toutes celles qui ont été trouvées au Cerro. Elle dit en lettres du premier siècle :

//////////// ARAEREI
CÆ SEGO
NSIUM
IMIL
LICA
ECIT

[Barb]arae rei[publi]cæ Segob[rig]ensium
[servo f]amil[ia pub]lica [f]ecit.

« A Barbaras, esclave de la république de Segobriga, la famille publique a consacré... »

Ce texte vient donner plus de force à ceux qui soutiennent la théorie que Segobriga fut la cité antique à qui appartiennent les restes dont nous nous sommes occupés; mais il ne suffit pas pour donner le droit d'affirmer que *Caput Celtiberi* ou *Segobriga* fut la grande ville qui était située sur le Cerro aujourd'hui dépeuplé de Cabeza del Griego.

Pelayo QUINTERO.

P.-S. — En août 1899, avec mon jeune collègue Pierre Waltz, j'eus l'occasion de visiter Uclés et Cabeza del Griego. A Uclés, M. Roman Gavira voulut bien me montrer quelques objets provenant du Cerro, parmi lesquels des urnes cinéraires ibériques décorées de bandes circulaires au pinceau, de petits styles ou des spatules de bronze terminées par une petite silhouette de coq, et surtout trois ou quatre mascarons de terre cuite. D. Roman eut l'extrême bonté de me donner l'un de ces derniers objets, qui m'avaient fort intéressé.

Ayant appris que notre correspondant et collaborateur, D. Pelayo Quintero, possédait lui-même un mascaron analogue, je priai notre ami commun, M. Arthur Engel, de lui demander s'il ne consentirait pas à le céder au Musée du Louvre, comme j'allais céder le mien. D. Pelayo se prêta avec

la meilleure grâce à cette combinaison, et les deux terres-cuites sont actuellement au Musée. Je ne saurais trop exprimer de gratitude à M. Quintero pour cette libéralité; voici donc deux objets de valeur archéologique conservés en lieu sûr, et leur provenance bien établie. Je me rappelle avoir vu au Musée archéologique de Madrid plusieurs mascarons du même type, qui, pour moi, proviennent de Cabeza del Griego, ou tout au moins de la région, et qui sont égarés dans la salle des terres-cuites de l'Italie méridionale, sans étiquette spéciale.

On me permettra d'ajouter quelques mots à ce que dit de ces mascarons M. Quintero. Il a parfaitement indiqué, selon moi, que ces objets sont de style ibérique; je ne sais s'il y a lieu de les rapprocher des sculptures du Cerro de los Santos, car le type du visage, avec son nez crochu, le galbe creusé des joues, le menton en galoche, ni la forme de la coïffure, ne me rappellent en rien les œuvres du Cerro; mais il est bien certain que ces ornements ne sont de fabrication ni grecque, ni romaine, ni wisigothique; ils ont un caractère tout à fait original, et une certaine âpreté de barbarie dont l'exemple est fréquent dans les œuvres soit artistiques, soit industrielles de l'Ibérie; un œil un peu exercé ne peut confondre l'art indigène de l'Espagne primitive avec nul autre, et c'est ici le cas.

Quel était l'usage de ces figures? M. Quintero les appelle des *mascarons,* des *masques,* et il suppose qu'ils s'appliquèrent contre les murs de la salle principale du Columbarium. Pour moi, j'estime que ce sont des antéfixes qui décoraient, à l'intérieur, le toit de cette pièce du premier étage qui s'est écroulée dans la salle principale du rez-de-chaussée. Ce qui le prouve, à mon avis, c'est :

1° Que la forme conique donnée à la coiffure semble spécialement choisie pour donner au masque la forme des antéfixes en Grèce ou en Italie;

2° Que le revers des deux figures du Louvre porte très nettement une saillie convexe, laquelle est brisée et découpée irrégulièrement; c'est certainement le reste d'une tuile convexe à l'extrémité de laquelle s'adaptait le masque; or, c'est la disposition essentielle des antéfixes.

Il faut donc admettre que l'architecte de l'édifice si bien fouillé et décrit par MM. Thomson et Quintero a voulu imiter des constructions soit grecques, soit romaines, au moins par le détail de ces antéfixes. Ces pièces décoratives sont de fabrication locale, œuvres d'un potier très naïf, et très peu expert en ces sortes de figures. C'est ce que prouvent les différences qui existent entre les diverses pièces, sorties pourtant, à ce qu'il semble, du même moule, et les irrégularités et maladresses de cuisson, qui ont produit des différences dans la teinte de l'argile, et des écaillements.

M. Quintero remarque que les yeux sont fermés, sauf sur le fragment que représente la figure 4. On serait tenté de croire que ce détail est intentionnel, et que ces yeux clos, ce sommeil conviennent fort bien à un édifice funéraire; mais je crois plutôt que, dans l'état actuel, nous sommes victimes d'une illusion: c'est l'usure ou le peu de netteté du moule qui donne l'apparence des yeux clos; le fragment où les yeux sont ouverts est mieux conservé, ou le céramiste a repris au moyen de quelques traits d'ébauchoir les contours aveulis des yeux; c'est du moins ce que semble indiquer le dessin de M. Quintero.

P. P.



REMARQUES SUR LA PHONÉTIQUE

DU *Ç* ET DU *Z* EN ANCIEN ESPAGNOL

L'histoire du *ç* et du *z* en ancien espagnol a été facilitée dans ces dernières années par la publication de deux excellents travaux. C'est d'abord l'article de M. Cuervo, paru en 1895 dans le tome II de la *Revue hispanique* sous le titre de : *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas*. Vient ensuite une dissertation de M. Ford, un jeune hispanisant américain, élève en 1898 de notre École pratique des Hautes Études et dont le *Bulletin hispanique* (t. III, p. 439) signalait récemment une étude à propos de l'influence de la littérature anglaise sur la littérature espagnole au XIXe siècle.

La dissertation de M. Ford, intitulée : *The Old Spanish Sibilants* qui avait été, en 1897, présentée manuscrite à l'Université de Harvard pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, a, depuis, été publiée dans le septième volume des *Studies and Notes in Philology and Literature* (Boston, 1900). Elle est donc postérieure à l'article de M. Cuervo, et les conclusions générales, pour ce qui concerne le *ç* et le *z*, en sont les mêmes. Cependant l'intérêt en est encore très grand : M. Cuervo avait réuni sur la valeur du *ç* et du *z* les témoignages les plus rares et les plus précieux; M. Ford s'est attaché surtout à discuter les sources de ces deux sons, et, dans les remarques qui suivent, son travail ne nous sera pas de moindre utilité que le premier.

I

Le *z* était une lettre de l'alphabet latin; quant au *ç*, il n'apparaît qu'assez tard dans les textes espagnols, et l'on peut

dire que l'usage ne s'en est répandu qu'au XIIIe siècle[1]. Avant cette époque, on employait le *c* devant *e* et devant *i*, le *z* devant les autres voyelles. On écrivait, d'une part : *decir, facer, iacer, placer, cierlo, nacer, conocer, ofrecer, mancebo, vencer;* d'autre part : *lazo, brazo, sazon, corazon, tristeza, cabeza, fuerza, marzo, lenzuelo.* D'assez bonne heure, on trouve le *z* écrit aussi devant *e* et devant *i* : *dezir, plazer, nazer, venzer,* mais ce sont là des exceptions. Lorsque le *ç* fut entré dans l'usage, on attribua bientôt au *ç* et au *z* une fonction distincte. Dès le XIVe siècle, on écrivit avec une régularité frappante : *maça, plaça, caçar, braço, pedaço, coraçon, moço, cabeça, pieça, empeçar, calçar, esperança, março, onça, començar, lienço, lençuelo.* A côté, on écrivait, tout aussi régulièrement : *lazo, plazo, gozo, pozo, rrazon, sazon, lizon, amenaza, filaza, tenaza, fiuza, lechuza, corteza, belleza, firmeza, ceniza, fechizo.* Il y avait alors, en espagnol, entre *ç* et *z* la même différence que celle qui existe aujourd'hui en français entre *s* et *z*, entre *f* et *v*, ou bien encore entre *ch* et *j*[2]. C'est-à-dire que *ç* représentait une fricative sourde[3], et *z* la fricative sonore correspondante[4].

Devant *e* et devant *i*, la distinction entre la sourde et la

1. L'emploi de la cédille est probablement, en Espagne, une imitation d'un usage français ou provençal. Le plus ancien exemple français se trouverait dans la *Passion de Jésus-Christ*, str. 127 (v. Diez, *Gram.*, trad. franç., I, p. 427, note). Le *ç* espagnol ne se trouve ni dans les *Anciennes Gloses*, publiées par J. Priebsch dans la *Zeits. für roman. Phil.*, XIX, ni dans l'*Épitaphe* du roi saint Ferdinand, enterré en 1252 à la cathédrale de Séville, ni dans le *Mystère des Rois Mages* (éd. G. Baist. Erlangen, 1887). Çependant on relève *tenienca (Gloses), cabeca, alco, esforcado (Épitaphe), ofrecremos (Mystère.* Cf. *vencremos, P. del Cid*, éd. Pidal, v. 2330). Dans une charte latine octroyée à Saragosse en 1147, dont l'original serait entre les mains de M. Mariano de Pano et que ce savant vient de publier dans la *Revista de Aragón*, numéro de mars 1902, on voit de nombreux exemples de mots écrits avec *ç*. Il serait à désirer que, par une étude attentive de documents d'archives, on arrivât à préciser l'époque de l'introduction en Espagne du *ç*. On aurait là un précieux point de repère qui pourrait aider à dater certains manuscrits.

2. Prononcez : *sss...zzz, fff...vvv, chchch...jjj*, sans appuyer la consonne d'une voyelle.

3. M. Cuervo, par inadvertance, appelle le *ç* une *plosive* sourde (*Disquisiciones*, pp. 38 et 45).

4. La distinction absolue dans l'écriture entre *ç* et *z* ne se fit pas sans transition ; il y eut sans doute une époque pendant laquelle les deux lettres furent employées indifféremment l'une pour l'autre. Dans des textes du XIIIe siècle étudiés par M. Ford (*Poème d'Amour, Débat du vin et de l'eau*, éd. Morel-Fatio, *Romania*, XVI; *Fragmento de un poema castellano antiguo*, éd. Octavio de Toledo, *Zeits. für rom. Phil.*, II), on relève : *lenzuelo, corazon, amanezient (Fragmento); plaçe, façedes (Débat); deçir, deçia (Poème).* Il est à remarquer que ces trois textes sont plutôt aragonais que castillans.

sonore était aussi rigoureuse : *pazes, vozes, luzes, vezes, rraizes, fazer, yazer, plazer, cozer, dezir, azero, vezino, quinze, donzella, enzina,* en regard de : *çeja, çerca, çielo, dulçe, mançebo, vençer, ençima, merçed, terçero, naçer, conoçer, creçer, mereçer, enriqueçer, peçes, neçio* [1].

Cet état de choses dura pendant près de trois siècles, mais peu à peu la prononciation du *z* se relâcha, et nous savons que déjà, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, sa valeur était, dans certaines régions, exactement la même que celle du *ç* [2].

Pendant quelque temps, la tradition orthographique fut encore respectée, puis le *ç* et le *z* finirent par être confondus dans l'écriture comme ils l'étaient dans la prononciation [3], et on écrivit : *brazo, corazon, maza, plaza, pieza, cabeza, empezar, enriquezer, enzima, dulze, — placer, hacer, yacer, cocer, poço, ame-*

1. Devant *e* et devant *i*, la cédille s'écrivait assez régulièrement : dans le *Poème du Cid*, par exemple, on ne trouverait guère de mots où elle fût omise; mais il n'en serait pas de même dans tous les textes. A partir du XV[e] siècle, les cas d'omission deviennent de plus en plus fréquents; Nebrija se fit une règle de ne plus l'employer. Cf. Cuervo, *Disquis.*, p. 19. Après Nebrija, il est assez rare de rencontrer la cédille devant *e* ou devant *i*. On écrivait *çurujano (cirujano)*. Notez cependant *Françesillo* dans le *Laberinto Amoroso* imprimé à Barcelone en 1618. Cf. Ford, p. 39.

Au lieu de *naçer, conoçer, creçer,* on trouvait aussi *nasçer, conosçer, cresçer,* à cause du latin *nascere, conoscere, crescere,* ou de l'espagnol *nasco, conosco, cresco.* Cf. encore *mereçer (meresçer)* ou, sans la cédille, *merecer (merescer).* On rencontre même des graphies comme *enderesçar* au lieu de *endereçar*. Cf. Cuervo, p. 23.

2. Fr. Juan de Cordova, dans son *Arte en lengua zapoteca* (Mexico, 1578), écrivait : « Los de Castilla la Vieja dizen *haçer* y en Toledo *hazer.* » Cité par Cuervo, p. 39. A la fin des mots, la confusion entre *ç* et *z* est beaucoup plus ancienne : on trouve *raiç* (*Libro de Apollonio* 487 b), *fornaç* (*Libro de Alexandre,* 2250), *paç, dieç* (*Poëme barcelonais,* éd. Morel-Fatio, *Romania,* XI), *faç* (*Diez mandamientos,* éd. Morel-Fatio, *Romania,* XVI); *paç, asaç, luç* (*Colección de poesías de un cancionero inédito del siglo XV,* éd. A. Pérez Gómez Nieva, Madrid, 1884). Tous ces textes sont originaires d'Aragon ou de régions voisines. M. Baist, dans le tome VI de la *Zeit. für rom. Phil.*, p. 170, relève des graphies comme *faz*[e], *diz*[e], *plaz*[e], qui indiquent elles aussi la confusion des deux sons (cf. Ford, pp. 95 et 96).

3. M. Cuervo a constaté que, jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, il n'y a guère de confusion entre le *ç* et le *z* dans les livres imprimés. Les premiers exemples relevés sont de 1570, 1577 et 1587. Ils sont très peu nombreux. Ils ne commencent à se multiplier que dans les premières années du XVII[e] siècle : 1613, 1615, 1623 et 1630. En 1651, le P. Juan del Villar, parlant de l'extrême confusion qui existait de son temps entre le *ç* et le *z*, estime qu'il n'y a plus à ce sujet de règle à observer et qu'on peut écrire *con lo que mas presto à la memoria venga*. Cf. Cuervo, *Disquis.*, pp. 42, 43 et 44.

Dans les manuscrits, il semble qu'il y ait déjà des exemples de confusion entre *ç* et *z* au XV[e] siècle, même dans l'intérieur des mots. On trouve *açor* et *azor, crucen* et *cruzen* dans le *Libro de la Caza* de Don Juan Manuel. Cf. Ford. pp. 37 et 52. Dans trois autres textes du XV[e] siècle : *El Libro del Cavallero et del Escudero, La Estoria del Rey Anemur e de Josafat e de Barlaam* et un *Lapidaire* édité par Volmöller, M. Ford (p. 11) relève *facer, plaçer (C. & Esc.); feçieron (Est.), ueçes (Lapid.).* Cependant on pourrait aussi se demander si les derniers exemples ne sont pas des vestiges de l'ancienne orthographe. Cf. plus haut.

naça, almorçar, en même temps que *braço, coraçon, maça, plaça, pieça, cabeça, empeçar, enriquecer, encima, dulce, — plazer, hazer, yazer, cozer, pozo, amenaza, almorzar*. Pendant tout le XVII[e] siècle, il régna dans l'emploi des deux lettres le plus grand désordre. Au siècle suivant, l'Académie espagnole résolut d'y porter remède. Elle supprima le *ç* et décida qu'on écrirait : *pieza, cabeza, maza, plaza, brazo, corazon*. Si j'avais été académicien, j'aurais proposé de conserver l'ancienne graphie *pieça, cabeça, maça, plaça, braço, coraçon* et de remplacer *lazo, plazo, gozo, pozo, razon, sazon, corteza*, par *laço, plaço, goço, poço, raçon, saçon, corteça*. Le *z* avait perdu dans ces mots son ancienne valeur, et ne devait pas y être conservé. J'aurais de plus insisté pour qu'on écrivît avec la cédille : *paçes, voçes, luçes, veçes, haçer, plaçer, coçer, deçir, quinçe, donçella, ençima*. On en serait ainsi arrivé à toujours représenter le même son par le même signe.

II

Malgré les recherches de M. Cuervo et de M. Ford, il est resté dans l'histoire du *ç* et du *z* quelques points obscurs. Et d'abord quelle était la valeur exacte de ces deux lettres dans la prononciation? Ont-elles toujours représenté un son non composé comme celui que l'on donne actuellement en espagnol à la *zeta?* Il semble bien qu'au moins à l'origine, le son n'était pas simple et qu'il était précédé d'un élément dental : *açor* et *rezar* devaient se prononcer *atsor, redzar* [1].

Pour ne parler que du *ç*, il existe des témoignages qui laisseraient croire que la prononciation indiquée ici aurait longtemps subsisté. Des grammairiens de la seconde moitié du XVI[e] siècle, comparant les sons de l'espagnol et de l'italien, déclarent que *çanca, vicio, dança, fuerça* se prononçaient

1. *Açor* (**acceptorem, *acetor, *açtor*) et *rezar* (*recitare, *rezedar, *rezdar*) ne peuvent guère s'expliquer que par des formes intermédiaires prononcées *atstor, redzdar*, dans lesquelles la seconde dentale est tombée, à cause de la présence d'une consonne semblable dans la syllabe précédente (cf. Ford, pp. 37 et 91 ; Cuervo, pp. 17 et 18).

comme *zanca, vitio, danza, forza*[1]. Une affirmation aussi précise ne laisse pas grande place au doute, aussi M. Ford et M. Cuervo pensent-ils tous deux que le *ç* espagnol avait à cette date la valeur de *ts*[2].

Mais d'autres témoignages nous apprennent qu'à la même époque le *ç* était considéré comme ayant une valeur très voisine de celle de l'*s*. Le grammairien castillan Juan López de Velasco, dans un livre publié à Burgos en 1582, nous fournit un précieux renseignement en notant que les étrangers qui éprouvent de la difficulté à prononcer le *ç*, disent toujours *se* au lieu de *ce*[3].

Les textes espagnols que les Juifs ou les Arabes d'Espagne ont écrits en se servant de leur alphabet ne sont pas moins instructifs. Nous constatons que le *ç* y est toujours représenté par un *s*[4].

1. Alfonso de Ulloa (1553), Alessandri d'Urbino (1560), Juan de Miranda (1567), Christoval de las Casas (1570). Voir Cuervo, pp. 31 et 32. Luis de Avila y Zúñiga (1546-1547) transcrit *Landshut* et *Zwickau*, villes d'Allemagne, par *lançuet, çuibica* (Cuervo, p. 32).

Pour le *z*, il existe des témoignages du même genre. Selon *La parfaite méthode pour entendre, escrire et parler la langue espagnole* (1596), *z* doit se prononcer comme *ds*. Doergangk (1614) est d'avis que *alteza, vezino* se prononcent presque *altedsa, vedsino* (Cuervo, p. 35); Miguel Sebastian (Saragosse, 1619), nous dit que « la consonante *zeta* componen unos, de los *t* y *s*, los mas de las *d* y *s* » (Cuervo, p. 38). Cet Aragonais est le seul grammairien espagnol qui déclare nettement que le *ç* et le *z* étaient précédés d'une dentale.

2. « Their value... has all along been assumed to be that of *ts* [for *ç*] and *dz* [for *z*] ». Ford, p. 88. « Parece probado que la *ç* correspondía á algo como *ts* y la *z* á *ds* » (Cuervo, p. 45).

3. *Orthografia y Pronunciacion Castellanas.* « De donde naçe la dificultad que los estranjeros sienten en pronunciar la ç cedilla diciendo siempre *se* por *ce* » (Cuervo, 37).

Et de fait, quelques grammairiens étrangers (un peu postérieurs) enseignent que le *ç* se prononce *s* : Lewis Owen (1605). « Sound it as *s*, example : *cabeça*, a head, *moço*, a young man : ... sound *cauesa, moso* » (Ford, 91); César Oudin (1610). « ç... vaut autant que... l'*s* » (Cuervo, 33). Cf. encore Luis de Avila y Zúñiga (1546) transcrivant l'allemand *Schäfermesser* par *Xefermecer* (Cuervo, 32). Ces cas où le son du *ç* est assimilé à celui de l'*s* ont plus d'importance que ne semble leur en attribuer M. Ford : « [they] are few and probably inaccurate attempts to gauge the Spanish sibilant » (p. 91) ».

4. Le *Pentateuque* publié à Constantinople en 1547 représente le *ç* par *samech* ס, le *z* par *zayin* ז (Cuervo, 47). *La Obligaçion de los coraçones*, qui parut à Salonique au commencement du XVIIe siècle, transcrit par *zayin* l'*s* sonore de *cosa* et le *z* de *dezir*. Une semblable confusion entre *s* sonore et *z* se retrouve très anciennement dans certains manuscrits espagnols où l'on relève par exemple *fisiesen* au lieu de *fiziesen* et *quizo* au lieu de *quiso* (Menéndez Pidal, *Romania*, 1901, pp. 437 et 438). Il ne faudrait pas, je crois, en conclure que l'*s* sonore et le *z* espagnol aient jamais été identiques, mais leur confusion dans l'écriture appuie singulièrement l'opinion de Joret et de Rydberg qui estiment, eux aussi, que le *z* avait, à une certaine époque, perdu la dentale qui le précédait. M. Ford (p. 97) combat sur ce point les deux romanistes.

Si nous ajoutons encore que, d'après Arias Montano[1], ce fut précisément au XVI[e] siècle qu'à Séville on se mit à prononcer *s* au lieu de *ç*, nous n'aurons pas de peine à conclure que ce dernier son, qui était remplacé par un *s* dans la prononciation de la plupart des étrangers, dans celle des Juifs et des Arabes, dans celle des Andalous, devait très vraisemblablement avoir perdu son élément dental.

Mais quel pouvait être le son qui, sur une oreille étrangère, faisait l'impression tantôt de *s*, tantôt de *ts*? C'était, à mon avis, le son actuel de la *zeta*[2].

Cette consonne *z* n'est pas équivalente au θ du grec moderne, ni au *th* sourd de l'anglais, comme on le va répétant. Elle ne se prononce pas entre les deux rangées des dents ni

Le *samech* et le *zayin* de l'hébreu ont pour correspondants en arabe le *sin* س et le *zay* ز. Dans les textes *aljamiados*, le *sin* est employé pour représenter le *ç* et le *zay* pour transcrire le *z* (Cuervo, 48).

Il y a en hébreu une lettre que les Juifs espagnols du Levant prononcent encore *ts* et qui paraît avoir eu cette valeur dès les temps les plus reculés. Elle est employée au XIII[e] siècle pour figurer le *c (ts)* du français *force;* on la trouve aussi représentant le *ts* du catalan (Ford, 173). On lui donne parfois le nom de *tsade*. Or, dans les textes espagnols en caractères hébraïques, le *tsade* צ n'est jamais employé pour représenter le *ç*. On ne saurait apporter de meilleure preuve pour établir que le *ç* n'avait plus la valeur de *ts;* malheureusement, je ne vois pas que les phonéticiens admettent que le *tsade* soit l'équivalent de *ts*, ils le donnent plutôt comme une variété de l'*s*, un *s* guttural que Lepsius, dans son *Standard Alphabet*, 1863, représente par *S̱*.

Au *tsade* hébraïque correspondait sans doute la lettre de l'arabe que l'on désigne en Espagne sous le nom de *çad*. Dans les mots arabes qui ont passé en espagnol ou dans ceux qui sont transcrits en caractères espagnols, nous voyons bien que le *ç* tient ordinairement la place du *çad* ص, mais l'inverse n'a pas lieu, et dans les textes de l'*aljamía*, le *çad* n'apparaît jamais comme le représentant du *ç*. Il faudrait rechercher si très anciennement le *çad* n'a pas eu la valeur de *ts* et si dans les mots d'origine latine qu'il est arrivé aux écrivains arabes de transcrire à différentes époques, il ne s'en trouverait pas dans lesquels le *çad* serait employé pour représenter le *ç*. On arriverait peut-être de cette façon à déterminer le temps où le *ç* a perdu l'un des deux éléments dont on le suppose avoir été composé. M. Vianna, dans un petit opuscule, *Deux faits de phonologie historique portugaise*, Lisbonne, 1892, p. 4, cite des noms de lieu de la péninsule transcrits au XII[e] siècle par un géographe arabe. On en remarque deux où le *ç* espagnol est transcrit par *çad*. Ce sont *Alcaçer* et *Çafim*, mais ces mots, qui sont eux-mêmes d'origine arabe, ne prouvent rien pour nous.

1. La prononciation du *ç*, vers 1550, aurait encore été à Séville celle de la Castille. A la fin du siècle, les vieillards auraient été les seuls à l'avoir conservée (Cuervo, 39).

2. M. Vianna croit que le *ç* a été à un certain moment l'équivalent de *s* français ou à peu près (*Revue hispanique*, I, p. 10), ce qui ne me semble guère admissible, parce qu'on s'expliquerait difficilement comment un tel son a été souvent perçu comme *ts*. D'ailleurs, on peut observer de nos jours dans les Pyrénées aragonaises le passage direct de *ts* à *ç*. Dans la vallée de Benasque, non loin des frontières de la Catalogne, on prononce *tots, cantats, dits, fets*, et dans la vallée voisine de Bielsa, c'est *toç, cantaç, diç, feç* que l'on entend. Un simple relâchement de la prononciation suffit, je pense, pour expliquer la transformation subie par le *ts*.

contre les dents supérieures. C'est un *s* très avancé[1] pour lequel la langue s'appuie sur la partie bombée de la gencive, ne dépassant jamais l'endroit de la naissance des dents. Aussi, les étrangers non prévenus, même les Anglais, la transcriraient d'ordinaire par un *s* et elle est, en effet, prononcée comme un *s* dans plusieurs contrées du domaine espagnol[2].

Mais il faut reconnaître que le son de la *zeta* n'est pas non plus très différent de celui de *t* + *s* et que, surtout dans certains cas[3], il ne serait pas impossible de les prendre l'un pour l'autre. En le faisant, l'erreur commise n'est guère plus grande que celle où tombent bien des étrangers en prononçant *l* + *i* l'*l* mouillé de l'espagnol ou de l'italien, disant *batalia* au lieu de *batalla (bataglia)*. L'équivalence entre le son composé et le simple n'est pas rigoureusement exacte, mais au point de vue pratique, il n'y a pas grand inconvénient à l'accepter.

Revenons maintenant au *ç* et au *z* de l'ancienne langue. Si nous examinons soigneusement ce qu'en disent les grammairiens cités par M. Cuervo, nous verrons que la plupart avaient reconnu que la différence entre les deux sons était celle qui existe entre une consonne sourde et une consonne sonore. Quelques-uns avaient même eu le sentiment que *z* se distinguait du *ç* par le bourdonnement dont il était accompagné, et que produisaient les cordes vocales en entrant en vibration[4].

Pour ce qui est de la position de la langue, on peut

1. Cf. Storm, *Englishe Philologie*, 2ᵉ éd., p. 41, et Cuervo, p. 46. Le *th* anglais peut être interdental, mais ne l'est pas d'habitude; pour la *zeta*, la langue est loin de s'avancer autant dans la bouche que pour le *th*.

2. En Andalousie et dans toute l'Amérique espagnole, sans parler de Valence et de la Catalogne, où la *zeta* n'existe que dans la prononciation de ceux qui veulent imiter les Castillans et qui n'y réussissent généralement pas. La prononciation interdentale donnée à la *zeta* par les provinciaux ou les étrangers paraît aux Castillans très affectée. C'est la remarque que me faisait, lors de son dernier voyage à Paris, mon excellent ami M. Menéndez Pidal.

3. Dans des mots comme *danza, confianza, fuerza, marzo*, il pourrait se développer entre l'*n* ou l'*r* et la *zeta* un son transitoire qui serait perçu comme un *t*. Dans une prononciation un peu emphatique, il pourrait y avoir à l'initiale une courte interruption du passage de l'air, il se produirait une détente (z...zzz) qui serait également sentie comme un *t*.

4. Les auteurs espagnols disent que le *ç* se prononce avec force, le *z* avec douceur (voir, par exemple, Madariaga, 1565; Torquemada, 1570? dans Cuervo, p. 36). Et, en effet, en prononçant le *z* une partie de la force du souffle était employée à faire vibrer les cordes vocales; et le son de la voix, se mêlant au bruit consonnantique affaibli,

s'attendre à ce que plusieurs d'entre eux se soient mépris[1], comme se méprennent la plupart des observateurs modernes. Cependant il s'en trouve qui ont bien vu que le ç n'était qu'une variété de l'*s* et qu'il ne se prononçait pas avec la langue entre les dents[2].

Parmi les informations qui nous ont été laissées sur la valeur du ç, il en est une encore sur laquelle il convient d'insister à cause de son importance. Elle nous est fournie par le même López de Velasco (1582) qui déjà nous a appris que les

produisait à l'oreille un effet plus doux (Cf. Paul Passy, *Les sons du français*, 3e éd., p. 88). López de Velasco, en 1582, observe que pour le *z* le souffle sort en produisant une sorte de bourdonnement (con alguna manera de zumbido) et Ambrosio de Salazar, en 1622, remarque qu'il sort en chatouillant (haziendo un ruido escuro que haga cosquillas saliendo). Voir Cuervo, 37 et 38.

1. Torquemada (1574) et Covarrubias (1611) trouvent qu'il faut prononcer le ç avec la langue entre les dents. Velasco (1582) est d'avis que le *z* se prononce en appuyant la langue contre les dents, mais en ne la mettant pas entre elles. Cuesta (1589) estime, au contraire, qu'il faut l'y mettre et qu'elle doit même sortir un peu en dehors (que salga la lengua un poco fuera). Voir Cuervo, pp. 36 et 37.

2. Si, par exemple, nous prenons les termes mêmes dans lesquels Nebrija décrit le son hébraïque qu'il considère comme étant l'équivalent du ç et que nous songions à les employer pour décrire aujourd'hui la *zeta*, il se trouvera que nous aurons donné de cette dernière une définition si précise qu'elle ne le cède pas de beaucoup à celle qu'a pu en donner un phonéticien aussi expérimenté que M. Vianna : il ressemble (le son hébraïque), dit Nebrija, au cri de l'oie et se prononce en appliquant la pointe de la langue à la racine des dents supérieures (Cuervo, 31). Le *z*, dit M. Vianna, a un son qui se rapproche de celui du *th* anglais de *think*, sans être identique à celui-ci, puisqu'il n'est pas prononcé contre la surface intérieure des incisives supérieures, ou entre les deux rangées de dents, mais bien sur la partie bombée des gencives, la racine de la langue étant retirée vers le fond du palais (*Deux faits de phonologie historique portugaise*, p. 5).

D'après Petro de Alcalá (1505), que nous citerons plus loin, la valeur interdentale donnée au ç, aurait été de son temps un défaut de prononciation. Ce défaut, semble-t-il, a été particulièrement répandu parmi les grammairiens et s'est transmis comme un vice héréditaire jusqu'aux grammairiens contemporains; il faut, je crois, abandonner tout espoir de les en guérir jamais.

Ambrosio de Salazar (1622) décrit très bien, lui aussi, la position occupée par la langue pour prononcer le *z*. On le prononce, dit-il, en avançant un peu la pointe de la langue entre le palais et les dents (entre el paladar y los dientes de delante en redondo). Il ajoute que l'*s* aide beaucoup à la prononciation du *z* (el *s* ayuda mucho a esta letra), entendant sans doute par-là, que l'*s* et le *z* sont des sons de même nature, très voisins l'un de l'autre (Cuervo, 38).

M. Cuervo dit quelque part (p. 41) que ni dans Nebrija, ni dans les grammairiens postérieurs, il ne trouve rien qui lui fasse soupçonner l'existence de la *zeta* actuelle. Je pense, au contraire, que tout ce qu'on a dit du ç pourrait aussi bien être appliqué à la *zeta*. Quand nous lisons dans Velasco (1582) que le ç se forme avec l'extrémité antérieure de la langue presque mordue par les dents (con la estremidad anterior de la lengua casi mordida de los dientes), et, dans la *Fonétika* de M. Araujo, 1894, p. 47, que la *zeta* se produit en mettant la pointe de la langue légèrement mordue entre les dents (poniendo la punta de la lengua suabemente mordida entre los dientes), nous constatons que les deux descriptions manquent l'une et l'autre d'exactitude, mais ne sommes-nous pas obligés de reconnaître qu'elles ont bien pour objet un seul et même son?

étrangers prononçaient *se* au lieu de *ce*. Il ajoute que le *ç* castillan n'a de correspondant exact ni en latin, ni en italien, ni en grec, ni en aucune autre langue vulgaire[1]. Ce qu'avance ici Velasco est confirmé d'autre part. On peut établir que le *ç* n'était l'équivalent ni de *s* ni de *ts*, qu'il n'était pas davantage l'équivalent du *th* anglais, du θ grec, ou bien encore du son de l'arabe qui semble avoir eu une valeur très rapprochée de celle de ces derniers[2].

1. « Assi no hay en el Latin, Griego, Italiano ni otras lenguas vulgares, con que poder escreuir los nombres de personas, linages y otros que en el Castellano tienen ça, ço, çu » (Cuervo, 37).

2. Les étrangers attribuant au *ç* tantôt la valeur de *ts*, tantôt celle de l'*s*, le fait indique assez qu'il ne correspondait exactement ni à l'*s*, ni au *ts*. En 1591, un grammairien anglais, Percyvall, transcrivait *coraça* par *coratsa*. En 1605, *cabeça* était écrit *cabesa* par Lewis Owen. En 1617, Minsheu enseignait que *ça, ço, çu* se prononçaient *tsa, tso, tsu*. Il devait, d'ailleurs, bientôt changer d'avis (Ford, 90 et 91).

Parmi les auteurs qui assimilent le *ç* à l'*s* ou au *ts*, il en est qui ne sont pas nettement affirmatifs. Les deux sons, disent-ils, sont presque les mêmes, ils ne diffèrent pas beaucoup l'un de l'autre : Valdés, vers 1540, constate que le *ç* se prononce presque comme le *z* italien, c'est-à-dire comme *ts* (casi como *z*), Vergara, en 1545, est d'avis que les Espagnols dans un mot comme *cicero* ne donnent pas au *ç* une valeur très différente de celle qu'on donnait au *z* latin, c'est-à-dire *ts* (non multo diuersius enuntiant, quàm *zizero*). L'auteur anonyme de la *Gramatica de la lengua vulgar de España*, Louvain, 1559, dit également que le son du *ç* est presque le même (casi el mesmo) que celui du latin *tio (tsio)* dans *perfectio, ratio* (Cuervo, 31 et 33). Percyvall (1591), après avoir dit que le *ç* se prononce comme *ts*, remarque que cependant on n'appuie pas autant sur le *t* (not altogether so strong upon the *t*) qu'on le ferait en anglais (Ford, 90).

Le *ç* espagnol n'est pas comparé au *th* anglais avant 1623, date de la seconde édition de l'ouvrage de John Minsheu : *The Guide into the Tongues*. Nous avons vu que dans l'édition de 1617, cet auteur attribuait au *ç*, comme Percyvall (1591), la valeur de *ts*. Il serait intéressant de savoir si la publication à Londres en 1623 de l'*Arte* de Juan de Luna (Cuervo, 58) n'aurait pas contribué à lui faire changer d'opinion. Quoi qu'il en soit, il écrit en 1623 que *çaragüelles, çufre, cenogiles, ciento* doivent se prononcer *thsaraguelles, thsufre, thsenogiles, thsiento* (Ford, 90). L'équivalence indiquée par Minsheu entre *ç* et *ths* se comprend assez difficilement pour peu que l'on pense au mouvement de recul que la langue serait obligée d'opérer pour passer de *th* à *s*. Aussi, loin de croire, comme M. Ford, que le témoignage de Minsheu est le plus intéressant de tous ceux qui ont été produits, j'estime plutôt que le brave homme n'avait pas d'idées très arrêtées sur la valeur du *ç*. Sans compter qu'il ne prononce pas le second *ç* de *çoçobra (thsosobra)* comme le premier, dans cette même édition de 1623, il octroie généreusement au *ç* deux autres valeurs, celle de *ts* italien *(diligenza, scienza)* et celle de *s* français, ou à peu près (*viença* or very near).

La prononciation interdentale que le θ a acquise dans le grec moderne était connue au XVIe siècle des Espagnols. Francisco Sánchez de las Brozas note dans sa *Grammaire* (1581) que le θ rappelle le cri de l'oie *(anseris strepitum)*, et cependant il ne le compare pas au *ç* espagnol, pas plus, d'ailleurs, que son prédécesseur Vergara dont la *Grammaire grecque* parut à Paris en 1545 (Cuervo, 33 et 46). Ch. Graux dans son *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, Paris, 1880, a relevé deux mots espagnols ayant un *ç* transcrits par des Grecs, le premier Γαρτζία (Garçia) se lit dans une lettre d'un médecin grec, Calosynas, qui vivait en Espagne en 1574 ; le second, *Mendotza* a été écrit sur la reliure d'un livre ayant appartenu au cardinal de *Mendoça* par un relieur étranger, très probablement de nationalité grecque (Ch. Graux, 63 ; Ford, 174). *Gartzia* et *Mendotza* doivent, sans doute, être

S'il en est ainsi, ne peut-on croire que, malgré des témoignages qui ont pu sembler décisifs, le *ç* espagnol avait déjà au XVI[e] siècle la valeur de la *zeta* d'aujourd'hui, que le *z* était un son de même nature, ne différant du *ç* que par le murmure vocal dont il était accompagné? Quant à l'élément dental dont ces deux sons avaient pu jadis être précédés, il est vraisemblable qu'il était depuis longtemps tombé, à une époque que les renseignements recueillis ne permettent pas de préciser[1].

III

Un autre point obscur de l'histoire des deux sons que nous étudions mérite encore d'être discuté. Puisque le *ç* et le *z* étaient soigneusement distingués au Moyen-Age dans l'orthographe et dans la prononciation, il faut s'attendre à ce que leurs origines ne soient pas identiques. Nous constatons en effet que, par exemple, le groupe latin *ce (ci)*, dans l'intérieur d'un mot, donne naissance à un *z* s'il est placé après une voyelle, à un *ç* s'il vient après une consonne : *paces (pazes), uoces (vozes), cruces (cruzes), luces (luzes), uĭces (vezes), narīces (narizes), *facēre (fazer), iacēre (iazer), placēre (plazer), *decīre (dezir), *ducīre (duzir), uicīnus (vezino)*[2], et à côté : *concilium*

prononcés *Gartsía, Mendotsa ;* on se demande, cependant, pourquoi le ζ a été employé de préférence au σ.

L'arabe avait une consonne interdentale, le *tha* ث, que Pedro de Alcalá (1505) décrit en disant que c'est une variété de *ç* prononcé avec la langue entre les dents, comme le font ceux qui ont le défaut de zézayer (suena a manera de *c*, poniendo el pico de la lengua entre los dientes altos y bajos, de manera que suena como pronuncian la *ce* los ceceosos), et il juge bon de distinguer le son espagnol du son de l'arabe en transcrivant ce dernier par un *c*, surmonté de trois points (cf. Cuervo, 46; Meyer-Lübke, *Gramm.* I, § 441).

1. En supposant que le *ç* avait déjà la valeur de la *zeta*, nous avons pu concilier les témoignages, en apparence si contradictoires, qui nous ont été transmis sur la valeur de cette lettre. Nous en avons cependant négligé deux : 1° l'*Vtil y Breve institution para aprender los principios y fundamentos de la lengua Hespañola* (Louvain, 1555) avertit que le *ç* se prononce plus fortement que l'*s* et plus doucement que le *z*, qu'il occupe une place intermédiaire entre l'*s* et le *z* (Cuervo, 33); 2° la *Gramatica de la lengua vulgar de España*, Louvain, 1559, assure que l'*s* est un son net et clair, l'*x* un son épais, que le *ç* est un intermédiaire entre *s* et *x* et le *z* entre *s* et *ç* (Cuervo, 33). Nous livrons ces textes à la méditation du lecteur et lui souhaitons d'en tirer de bonnes conclusions.

2. *Diezmo (dĕcĭmus), donzella (dominicella), tiznar (*titionare)* sont pour de plus anciens **diezemo, *donezella, *tizonar*. De même *rebuznar*, braire, doit s'expliquer par **rebuzenar (*rebucinare)*. Cf. *bozina*, venant de **bucina* (non de *buccina*).

*(conçeio), mancĭpium (mançebo), *uincēre (uençer), carcerem (carçel), mercedem (merçed), *nascēre (naçer), *crescēre (creçer), *cognoscēre (conoçer), pĭsces (peçes)*[1].

Un cas un peu plus complexe est celui où le même groupe latin est suivi d'une voyelle, comme dans *erīcium*. Il semble *a priori* que le développement du *c* latin ait dû, pour ce mot, être le même que pour *uicīnus (vezino)*, qu'on ait d'abord eu **erizio*, puis que l'*i* atone en hiatus ayant disparu[2], on en soit arrivé à *erizo* qui est, en effet, la forme attestée dans les anciens textes.

D'autre part, le groupe *ti* et le groupe *ci*, suivis d'une voyelle, se trouvent de bonne heure employés l'un pour l'autre dans l'orthographe du latin vulgaire. A côté de la forme *solacium* (qu'on croit être la forme correcte), on relève **solatium*. Au lieu de *titionem*, on rencontre parfois **ticionem*[3]. Puisque les deux groupes étaient confondus dans l'écriture, il n'y avait sans doute plus entre eux de différence dans la prononciation et l'on peut s'attendre à les voir se développer de la même manière. Ce qui se passe en espagnol confirmerait assez cette hypothèse : *cortĭcea* et *tristĭtia* y deviennent *corteza* et *tristeza*. Comparez encore *panizo* de *panīcium* et *granizo* de **granītium*. Mais il n'en serait pas de même dans les autres langues romanes, il n'en serait pas de même surtout en français. La question du traitement des groupes *ci* et *ti* en hiatus a donné lieu à un grand nombre de discussions. M. Ford les a résumées dans son livre et nous allons, après lui, les indiquer sommairement.

En présence de mots comme *minácia (menace), plátea (place)* d'une part, comme *auciónem (oison), pretiáre (priser)* d'autre

1. Le groupe *qu* dans *torquere (torçer), coquere (cozer)* a été traité comme un *c*. On avait prononcé de bonne heure **torkere* et ** cokere*.

2. L'*i* accentué est maintenu : *clericīa* donne *clerezía*.

3. Le passage de *solacium* (que l'on prononçait *solakium*) à *solatium* n'a rien de surprenant. Il y a nombre de gens qui en français disent *cintième* au lieu de *cinkième*. Dans les patois vosgiens, un mot comme *clavum* a abouti à *klō* dans certaines régions; ailleurs, il est devenu *kĭō*, après avoir subi pour le groupe *kl* le même traitement qu'en italien; dans le patois que j'ai parlé dans mon enfance (au pied du ballon d'Alsace) on prononce *tĭō*, ou, plus exactement, ce *tĭō* finit par aboutir à une palatale simple. D'autre part, *ti* passe souvent à *ki: amikié (amitié), pikié (pitié), kien (tien)* (cf. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 509), et *titionem* aboutissant à *ticionem* (pr. *tikionem*), n'étonne pas davantage.

part, F. Neumann[1] avait cru pouvoir affirmer qu'après l'accent les groupes *ci (ti)* intervocaliques avaient abouti à une consonne sourde et qu'avant l'accent il en était au contraire résulté une consonne sonore.

Il y a cependant, en français, des mots comme *acier (aciárium)*, *hameçon (*hamiciónem)* pour lesquels la loi de Neumann était en défaut. A. Horning[2] en restreignit la portée et n'admit plus l'influence de l'accent que dans les mots présentant le groupe *ti*; *riquítia (richesse), ratiónem (raison)*. Dans ces mots, disait-il, on ne saurait mettre en doute cette influence[3].

Parut enfin l'article de M. Mussafia, dans le tome XVIII de la *Romania* (1889). Le savant professeur de Vienne fit observer qu'à côté de *richesse* on avait dit *richoise* en ancien français. Cette dernière forme était, à son avis, la véritable forme populaire. M. Mussafia essaya également de prouver que les quelques autres cas dans lesquels le groupe *ti* intervocalique n'aurait pas, après l'accent, donné une consonne sonore n'étaient en réalité que des exceptions apparentes. De sa démonstration, il résultait que le développement des deux groupes *ci* et *ti* intervocaliques était indépendant de leur place avant ou après l'accent; qu'ils avaient toujours produit, le premier une sourde, le second une sonore[4].

M. Ford accepte pour l'espagnol la théorie de M. Mussafia : *ci* intervocalique serait devenu *ç*; dans la même position, *ti* serait au contraire représenté par un *z*[5].

M. Cuervo est d'un avis tout opposé : *z*, d'après lui, remonterait à *ci* et *ç* proviendrait de *ti* (intervocalique)[6].

Quant à M. Meyer-Lübke, il s'en tient encore à la loi de Neumann: *ti* et *ci* entre voyelles aboutiraient à *z* avant l'accent, à *ç* après l'accent[7].

1. F. Neumann, *Laut- und Flexionslehre des Altfranzösischen*, Heilbronn, 1878, pp. 80 et suiv. Cf. Ford, p. 19.

2. A. Horning, *Zur Geschichte des lateinischen C vor e und i im Romanischen*, Halle, 1883.

3. «Ein entschiedener Einfluss des Tones ist dagegen für die Wörter auf *ty* nicht in Abrede zu stellen,» p. 55.

4. *Romania*, XVIII, p. 529 et suiv.

5. Ford, pp. 21, 22, 23, 47, 48, 49.

6. Cuervo, p. 20.

7. «L'Espagnol est tout à fait obscur, tandis qu'actuellement *s* (sic) s'est introduite

Dans chacune de ces trois hypothèses, il n'y a peut-être qu'une part de vérité : le traitement des groupes *ci* et *ti*, en hiatus, paraît, en effet, avoir été, en Espagne, indépendant de la place occupée par eux avant ou après l'accent, mais *ci* n'y aurait pas eu un développement distinct de celui de *ti*. L'un et l'autre groupe auraient été soumis à la même loi que le *c* devant *e* et devant *i* : après une consonne, ils ont donné naissance à une sourde; après une voyelle, ils auraient tous deux abouti à une sonore. Voici des exemples :

ci (ti) après consonne.

*calcea (calça), cĕrcium (cierço), lancea (lança), ŭncia (onça), *ŭrçea (orça), *asciata (açada), *nescietatem (neçedad).*

*altiare (alçar), *captiare (caçar), *indirectiare (endereçar), *distrŭctiare (destroçar), *esperantia (esperança), *mutantia (mudança), fŏrtia (fuerça), martius (março), *tertiarius (terçero), lĕnteum (lienço)* [1].

ti (ci) après voyelle.

*altĭtia (alteza), *fortalĭtia (fortaleza), pigrĭtia (pereza), riquĭtia (riqueza), tristĭtia (tristeza).*

creationem (criazon), rationem (razon), sationem (sazon), inflationem (hinchazon).

*titionem (tizon), uĭtium (vezo), *granītium (granizo), pŭteum (pozo), *addelicatiare (adelgazar), *minutiare (menuzar).*

acies (azes), facies (fazes), facia (faza), laqueum (lazo), cortĭceam (corteza), fidūciam (fiuza),

**aciarium (azero), *solaciare (solazar), *minaciare (a-menazar), *mordaciare (a-mordazar), *tenaciare (a-tenazar), *expiluceare (espeluzar), *panniciŏlum (pañezuelo), *hamiciŏlum (anzuelo),*

**carīceus (carrizo), *thomīcea (tomiza), *cinīcea (ceniza), erīcius*

conformément à la règle, l'ancienne langue offre tantôt le phonème sourd et tantôt le phonème sonore; elle rend le premier par *s* et le second par *z*. La règle paraît être *s* après l'accent. Ainsi l'on trouve toujours *braço*, suff. *-aço* dans *coraçon* et *cedaço, pedaço, peliça, *carniça* d'où *carniçero*. Mais avant l'accent on rencontre *z : azero, solazar, enlazar, amenazar*, et de là le *z* a passé aussi dans les formes accentuées sur le thème et dans les dérivés : *solazo, lazo, amenaza*, puis *espinazo* » (*Gramm.*, I, § 513). M. Meyer-Lübke (*ibid.*, II, § 480) considère *tristeza (tristitia)* comme irrégulier, tandis que pour lui *cabeça (capitia)* serait régulier.

1. Les groupes *te* et *ce*, suivis d'une voyelle, avaient de bonne heure changé leur *e* en *i* : des mots comme *lenteum, calcea*, étaient devenus **lentium, *calcia*.

(erizo), **factīcius (fechizo)*, *iudīcium (juizo)*, *līcium (lizo)*, *panīcium (panizo)*, *paronychium (panarizo)*. Ajoutez encore : *cañizo*, *roblizo*, *apostizo*, *rollizo*, *enterizo*, *primerizo*, *advenedizo*, *caedizo*, *corredizo*, *apartadizo*, *atravesadizo*, *cavadizo*, *olvidadizo*, *renegadizo*, etc.

**furnaceus (hornazo)*, *lappaceus (lampazo)*, **spinaceus (espinazo)*, **rumacea (romaza)* **lactūceus (lechuzo)*, **terrūceus (terruzo)*, sans compter *mosquetazo*, *puñetazo*, *bavaza*, *filaza*, *fogaza*, *hornaza*, *linaza*, *mostaza*, *sanguaza*, *gentuza*, *canalluza*, etc.

Une pareille liste semble concluante. Cependant, disons tout de suite qu'après une voyelle, il y a un petit nombre de mots dans lesquels les deux groupes latins semblent être représentés en espagnol par un *ç*, comme après une consonne.

Citons d'abord *maçana*[1] (**matiana*), *poçoñar* (**potionare*) pour le groupe *ti*, et, pour *ci* : *pelliça* (**pellīcia*), *coraça* (**coracea*), *picaça* (**picacea?*)[2], *pedaço* (**pitacium*), *cedaço* (**setaceum*), *coraçon* (**coraceonem*).

Il faut y ajouter *cabeça*, *carniça* et *pieça*, soit qu'on rattache ces mots à **capĭtia*, **carnĭtia*, **pĕtia*, comme le voudrait M. Cuervo, soit qu'on accepte l'étymologie **capīcia*, **carnīcia*, **pĕcia*, qui est postulée pour eux par M. Mussafia et M. Ford[3].

Je ne puis me résoudre, comme ce dernier, à considérer *pelliça*, *carniça*, *cabeça*, *pieça*, *coraça*, *picaça*, *pedaço*, *cedaço*, *coraçon* comme exemples du traitement régulier de *ci* intervocalique[4]. Je crois plutôt que ce sont là des cas anormaux

1. *Maçana* et *poçoñar (poçon)* se trouvent très souvent au Moyen-Age dans les textes d'Aragon. Le premier de ces mots existe encore aujourd'hui dans les parlers des Pyrénées aragonaises où je l'ai noté. L'intercalation de l'*n* dans le castillan *mançana* n'est peut-être pas aussi ancienne qu'est obligé de le supposer M. Ford (p. 18 et 164). D'après lui, l'*n* serait entré assez tôt dans le latin *matianum* pour empêcher la production de la sonore.

2. M. Ford (p. 52) indique pour *picaça* l'étymologie **picca* + suffixe *-acea*. Il est à remarquer que ce mot désigne l'espèce de pie que nous appelons *agace*. A côté de *picaça* on trouve aussi *pigaça*. Il ne serait pas impossible que *picaça* et *pigaça* fussent une corruption de **picagaça*.

3. Cuervo, p. 20 ; Mussafia, p. 529 et suiv. ; Ford, pp. 20, 21 et 23.

4. Les anciens suffixes *-aço (-aça)*, *-iço (-iça)*, *-eço (-eça)* n'auraient été, d'après M. Ford, remplacés par des suffixes avec une consonne sonore, qu'à une époque relativement récente. M. Suchier (*Grundriss*, I, 625), ayant expliqué *fournaise* par *fornacem* + *a*, et M. Meyer-Lübke (*Litt. blatt.*, V, 279) ayant fait remonter *espinazo* à *espinaz* + *o*, M. Ford explique de la même façon *hornazo*, *hornaza*, *lenaza*, *amenaza* par *fornacem* + *o*, *fornacem* + *a*, *lenacem* + *a*, *minacem* + *a*. Il reste deux mots embarrassants, ce sont *lazo* et *azero*, pour lesquels M. Ford hésite à proposer une explication du même genre (p. 52 et suiv.).

pour chacun desquels il resterait à chercher une explication.

Coraça est peut-être en Espagne un mot d'importation étrangère[1]. Dans *cedaço (setaceum)*, l's latine initiale est représentée par un *ç*; il y a de ce fait d'autres exemples : *Cerdeña (Sardinia)*, *çampoña (symphonia)*, *çueco (sŏccus)*, *cendal (*sindale)*, *çufre (sulphurem)*. Peut-être a-t-il existé autrefois un **cedazo*, qui, par assimilation de la sonore médiane à la sourde initiale, serait devenu *cedaço*, la seule forme attestée. Quant à *pedaço* de **pilacium*, il faut en rapprocher *braço* de *brachium*.

Comme l'ont très bien vu M. Cuervo et M. Ford, l'espagnol *braço* remonte à un **bracchium*[2] que l'on trouve en latin, à côté de *brachium*[3]. La forme latine avec une consonne redoublée explique la sourde de l'espagnol. Comparez **bucceum (boço)*[4], **post-cocceum (pescueço)*[5], **crocceam (croça)*[6].

Dans l'article dont il a été parlé plus haut, M. Mussafia rappelle avec raison qu'il est en général d'une mauvaise méthode d'avoir recours à des reconstructions hypothétiques dont le seul fondement est de répondre aux besoins de la démonstration[7]. Néanmoins, à côté de *bracchium (braço)*, il serait peut-être permis de supposer un **pilaccium*[8] qui rendrait compte de *pedaço*.

M. Mussafia, par un procédé semblable, expliquait en français *place* et *mace*, qu'il rattachait à **plattea* et à **mattea*, au lieu de *platea*, *matea*, dont il était auparavant exclusivement question. M. Ford accepte pour *plaça*[1] et *maça*[1] l'étymologie de M. Mussafia et en propose une semblable pour *choça*[9] (**plattea* au lieu de *plutea*), et *moço* (**muttius* au lieu de **mutius*)[10]. M. Meyer-Lübke, après avoir enregistré **subglutiare*,

1. M. Cuervo qui cite *galeaça* (p. 21), le considère aussi comme un mot étranger.
2. Cuervo, *bracchium, no brachium*, p. 21 ; Ford, *braço (bracchium)*, p. 46.
3. « Vult Manut. in orthogr. scribi bracchium duplici cc. ex Virgil. Carpensi (cf. Phil. Wagner orthogr. Virgil, p. 419) et aliis veteribus libb. Sed ea scriptio non obtinuit » (Corradini, *Lexicon*.)
4. *Boço* (Cuervo, p. 21).
5. *Pescueço* (Ford, p. 47. V. Körting, *Wb.*).
6. *Croça* (Ford, p. 77).
7. « Giacchè cotali ricostruzioni che non hanno altro fondamento se non il comodo che ci fanno mi sono sembrate sempre poco metodiche » (p. 533).
8. La forme grecque est πιττάκιον (Ford, 52 ; V. Körting, *Wb.*).
9. *Plaça, maça, choça* (Ford, 23).
10. *Moço* (Ford, p. 76); *mutius* avait été indiqué par M. Gröber, *Archiv für lat. Lex.*, IV, 126.

rattache *solloço* à *subgluttium*, avec beaucoup plus de vraisemblance[1]. Remarquons, encore que pour *pieça*, il n'y a aucune raison de rejeter la forme **pettia*, qui a été indiquée par M. Thurneysen[2].

On sait que l'italien, sous l'influence de l'*i* de la diphtongue *-io (-ia)*, redouble d'ordinaire la consonne qui précède : *simia (scimmia), apium (appio), rŭbeus (robbio)*. Diez cite des exemples d'un pareil phénomène en ancien haut allemand, en ancien saxon et en osque[3]. Rien ne dit que la tendance à redoubler la consonne, après une voyelle brève, n'ait pas déjà commencé à se manifester en latin vulgaire[4] et qu'en roman il ne soit pas resté de traces de cette prononciation dans des langues autres que l'italien. Aussi, lorsque nous constatons en espagnol que le groupe *ci (ti)* n'a pas toujours été traité de la même façon, qu'il a abouti ici à une sonore, là à une sourde, je ne sais vraiment si, pour expliquer la sourde, nous ne serions pas autorisés parfois à supposer une forme latine où la consonne aurait été redoublée[5]. Puisque à l'origine de l'espagnol *cabeça* nous ne pouvons mettre **capìtia*, comme le croyait M. Cuervo, ni **capìcia*, comme le voulait M. Ford, puisque la place du groupe *ci* (ou *ti*) après l'accent n'a pas eu d'influence sur son développement, comme l'enseigne encore M. Meyer-Lübke,

1. **Subgluliare*, Meyer-Lübke, *Gram.*, I, § 509. *Subglultium*, *ib.* § 493.

2. R. Thurneysen, *Keltoromanisches*, Halle, 1884, p. 70. (Ford, 50.)

3. De même dans l'ancien haut allemand, suivant la remarque de Grimm, la consonne suivie d'un *i* dérivatif se redouble et l'*i* tombe, par exemple : *sippa* de *sibja*, *brunna* de *brunja*, *sellan* de *saljan*, *wetti* de *vadi*, *wrehho* de *vrakja*, *Gramm.*, I, 123, 148, 167, 192. Mais ici la brièveté de la voyelle, qui amène le redoublement, est originaire et n'est pas occasionnée par l'*i*. L'ancien saxon se rapproche ici davantage de l'italien, en ce qu'il conserve d'ordinaire le *j* dérivé *(i, e) : selljan, frummjan, minnja, merrjan, hebbjan, sittjan, settean, biddjan, beddi, cassjan, wrekkio, huggjan*. Comparez encore le redoublement osque devant *i* suivi d'une voyelle, pour faire ressortir la brièveté de la voyelle qui précède, comme dans *akudunniad, tribarakkiuf*. (Diez, *Gramm.*, I, p. 319, note).

4. A côté de *bracchium (brachium)* dont il a été question, il faut encore citer *acciarium (aciarium)* que Diez a relevé dans un Glossaire latin-grec (*Gramm.*, I, p. 29). Littré, sous le mot *agace*, parle d'un latin *acia* ou *accia*, sans dire sur quelle autorité il fonde cette double forme. Ce sont là des exemples trouvés au hasard. Je serais bien étonné qu'on n'en rencontrât pas d'autres en parcourant dans cette intention les Glossaires latins de la basse époque et le *Dictionnaire* de Du Cange.

5. M. Meyer-Lübke, considérant le mot espagnol *apio (ăpium)* comme un mot populaire, est frappé de trouver un *b* dans *jibia (sēpia)*. Il cherche à expliquer le fait en se demandant s'il n'y aurait pas eu, après voyelle brève, un redoublement comme en italien et si *apio* ne remonterait pas à **ăppium* (*Gramm.*, I, § 506).

ne pouvons-nous songer à faire dériver le mot d'une forme comme **capĭccia* (ou **capĭttia*), qui lèverait toutes les difficultés?[1]

J. SAROÏHANDY.

Versailles, mars 1902.

1. Je ne voudrais pas empiéter sur le domaine français, cependant il me sera peut-être permis de remarquer qu'à côté de *richoise, prooise,* qui seraient les formes véritablement populaires, il en coûte de considérer *noblesse, paresse, richesse, rudesse, tristesse, vieillesse, aigresse, grandesse, maigresse, planesse* comme des mots de formation savante. On ne voit pas trop non plus pourquoi on n'accepterait pas pour *fournaise* l'étymologie **furnacea; furnus* avait déjà en latin le sens de *fournaise.* La forme dérivée aurait gardé la signification de la forme simple.

De sorte que, en français, à côté de **furnacea (fournaise)* on aurait *minacia (menace)* comme on a *riquitia (richoise)* à côté de *riquitia (richesse); fournaise* et *richoise* ne seraient peut-être pas des formes originaires dans le dialecte de l'Ile-de-France et remonteraient à **furnacea, riquitia,* tandis que *menace* et *richesse* dériveraient de **minăccia, *riquĭttia.* Ajoutons encore que le mot français *acier* représenterait *acciarium,* relevé par Diez, et que l'espagnol *azero* correspondrait à la forme normale *aciarium.*

[Les premières épreuves de cet article étaient corrigées, lorsque j'ai pris connaissance du compte rendu que A. Horning et E. Herzog ont fait du livre de M. Ford dans le numéro de mai 1902 de la *Zeits. für rom. Phil.,* pp. 360 et ss. Ces deux savants présentent au sujet du traitement des groupes *ci* et *ti* intervocaliques d'importantes remarques. Je laisserai aux critiques le soin de dire si elles infirment mon hypothèse. Dans un compte rendu antérieur (*Lit. Blatt,* XXII, 297), M. Meyer-Lübke dit qu'à côté de *matianum,* le latin connaissait *mattianum* dont le double *t* explique d'une façon satisfaisante le *ç* de *mançana* (cf. Forcellini, *Onomasticon*).]

UN CASO DE APARENTE FALTA DE CONCORDANCIA

Conocida es la tendencia que manifiesta el castellano á convertir la proposición interrogativa en relativa, con el objeto de realzar un término de la proposición subordinada trasladándolo á la subordinante : en lugar de « Mira qué camino llevas y adónde vas », se dice : « Mira el camino que llevas y adónde vas[1]. » Pero no se pierde del todo el sentimiento de que la proposición subordinada es virtualmente interrogativa, según lo dan á entender locuciones como éstas : « Baliñí, sabido la poca gente con que el Conde se acercaua, dizen que lo escriuio à su Rey » (Coloma, *Guerras de Flandes*, VIII : p. 328, Amberes, 1625) : *sabido* no concierta con *poca gente,* sino con la proposición « con cuán poca gente se acercaba el Conde » ; — « Por el camino, visto las desgracias que auia tenido, les fuy contando a mis criados lo de la burra » (Alemán, *Guzmán,* I, 2, 9 : f. 133 v°, Barcelona, 1599) : *visto* no va con *desgracias* sino con la proposición « cuántas desgracias había tenido ».

Es tan genial del castellano este giro que ocurre aun con verbos que no rigen interrogaciones indirectas, ó que no la llevarían en el caso dado; de modo que podría decirse que igual inversión se observa en las proposiciones subordinadas que llevan el anunciativo *que.* Veamos ejemplos :

« Pues quando ya constó a todos los grandes males que hauian de venir, y que se hauia de cumplir la verdad que los dioses significaron en los prenosticos, tomaron luego aquel lloroso luto, que era mandar cessar todas las lites y pleytos » (Laso de Oropesa, *Lucano traduzido de verso latino en prosa*

1. Bello, *Gramática,* núm. 981; Notas, pp. 126-128 (París, 1902).

castellana, II : p. 26, Burgos, 1578)[1] : el orden natural sería : « Constó á todos que habían de venir grandes males, y que... »

« Corrió fama que les causó la muerte las grandes riquezas que truxeron » (Mariana, *Hist. de España,* XVII, 5 : II, p. 75, Madrid, 1608)[2]; como si dijera : « corrió fama que les causó la muerte el que trajeron, el haber traído, grandes riquezas ».

« En esto llegó a vn camino que en quatro se diuidia. Y luego se le vino a la imaginacion las encrucexadas donde los caualleros andantes se ponian a pensar qual camino de aquellos tomarian : y por imitarlos, estuvo vn rato quedo, y al cabo de auerlo muy bien pensado soltò la rienda a Rozinante » (Cervantes, *Quij.* I, 4 : f. 14 : Madrid, 1605); esto es : « Se le vino á la imaginación que los caballeros andantes se ponían á pensar en las encrucijadas... y por imitarlos... al cabo de haberlo muy bien pensado... »

« Como la derivacion de las palabras debe suponer siempre alguna comunicacion ó correspondencia con las de cuya lengua se tomaron, es claro la grande utilidad que puede resultar al estudio de nuestra historia del de nuestras etimologías » (Jovellanos, *Corresp. con Posada,* 14 de enero de 1801 : Bibl. de Rivad. L, p. 209ª) : « es claro que puede resultar grande utilidad. »

« Quando es demonio, no solo no deja buenos efetos, mas dejalos malos... Dejado la gran sequedad que queda, es vna inquietud en el alma a manera de otras muchas veces que a primitido el Señor que tenga grandes tentaçiones » (S. Teresa, *Vida,* XXV : p. 224 de la edición foto-tipográfica); como si hubiera dicho : « dejado que queda gran sequedad. »

« Pues dicho ya estos efetos que açen los arrobamientos que son de espiritu de Dios, verdad es que... » (La misma, *ib.,* XXI : p. 191) : « dicho ya que los arrobamientos que son de espíritu de Dios, hacen estos efectos... »

1. Lucano, con otro verbo subordinante, emplea el giro interrogativo :

Ergo ubi concipiunt quantis sit cladibus Urbi
Constatura fides Superum, ferale per urbem
Iustitium. (II, 16-8)

2. El texto latino : « Fama fuit, thesauros quos attulerat malo fuisse » (II, p. 103 : Maguncia, 1605).

En vista de lo que precede me parece que no puede afirmarse que los pasajes siguientes ofrezcan una construcción idéntica á la de *se vende libros* por *se venden libros* :

« Pero las grandes causas de su despoblacion [del bosque] son de muy otra naturaleza. Desde luego, contándose los despojos de su poda entre los derechos del gobernador del castillo, mientras la moderacion de alguno respetó los árboles como propiedad pública fiada á su cuidado, la codicia de otro solo trató de despojarlos hasta reducir la copa de los pinaretes á un pequeño hopo en la cima. Agrégase á esto los insultos de los extraños, que en un país escaso de leñas, en un bosque situado entre una comarca pobre y una ciudad populosa, no podían ser ni pequeños ni raros » (Jovellanos, *Descr. del cast. de Bellver* : Bibl. de Rivad., XLVI, p. 399[b]); parece que el encadenamiento de las ideas pide : « agrégase á esto que los insultos de los extraños... no podían ser ni pequeños ni raros. »

« Cada individuo recibe á su entrada una libreta ó asiento en que se anota los vestidos y prendas que lleva al establecimiento y los ahorros que produzca con su jornal, así como los descuentos que se le hagan por sus faltas » (Mesonero, *Escenas matritenses, Una visita á S. Bernardino*) : las frases relativas equivalen á las interrogativas « qué vestidos y prendas lleva », « qué ahorros produzca », y « qué descuentos se le hagan ».

Estas dos últimas citas aduce D. Aníbal Echeverría y Reyes en su interesante opúsculo *Solecismo chileno?...*[1] con ocasión de habérsele censurado la construcción *se vende licores*, que por errata aparece en otra obra suya. Si el análisis que arriba he dado es exacto, faltará á esa construcción el apoyo respetabilísimo de Jovellanos y el menos importante de Mesonero[2];

1. Santiago, 1900. El Sr. Echeverría y Reyes advierte que la cita de Jovellanos es tomada de la obra de D. M. F. Suárez que alego más abajo, y la de Mesonero de los *Borrones gramaticales* de D. M. L. Amunátegui Reyes.

2. Garcés (*Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana*, II, p. 16 : Madrid, 1791) cita con el mismo objeto este pasaje de Coloma : « No *se exercitaba* ya otras armas sino pistoletas y puñales : tan pegados andaban unos con otros » (*Guerras de Flandes*, X); lo mismo se lee el pasaje en las dos reimpresiones de Garcés, Madrid, 1852, 1885, y sobre la fe de este autor lo han reproducido D. Marco Fidel Suárez en

de modo que aunque no pueda negarse que aparezca ella varias veces en el habla desaliñada, juzgo que todos abundarán en la opinión del Sr. Mérimée de que el uso clásico no parece por cierto favorecerla[1].

R. J. CUERVO.

sus interesantísimos *Estudios gramaticales*, p. 355 (Madrid, 1885), y D. Julio Calcaño en *El castellano en Venezuela*, p. 316 (Caracas, 1897); pero lo cierto es que la edición príncipe (Amberes, 1625: p. 458) no dice *exercitaba* sino *exercitauan* ni *pistoletas* sino *pistoletes*. Como Garcés insiste (II, pp. XVI-II) en que la obra de Coloma se publicó en 1627, colijo que se valió de la edición de ese año hecha en Barcelona. La Bibl. de Rivadeneira, tormento seguro de quien tenga que habérselas con ella, afirma que reproduce el texto de la príncipe, y, sin embargo, dice *ejercitaba* (pero no *pistoletas*: XXVIII, p. 162ª); ahora bien, la dicha edición de 1627, f. 259, da *exercitaua* y *pistoletes*, como en el folio anterior «hechos con *estos* señores del foso», donde la de Amberes lee bien *esto* (p. 457), mientras que la de Rivadeneira dice *estos* (p. 161, lín. 21); luego la última se tomó de la de Barcelona ó de otra que la copie. El *pistoletas* es de Garcés.

1. V. *Bulletin hispanique*, IV, p. 70.

COMEDIA DEL POBRE HONRRADO

DE

D. GUILLEM DE CASTRO

El único manuscrito que conocemos de esta obra, incompleto, desgraciadamente, se conserva en la Biblioteca nacional de Madrid. Parece copiado en el segundo tercio del siglo XVII y consta de 45 hojas en 4°. Hállase encuadernado con varias poesias de Bartolomé Leonardo de Argensola, de Góngora y de otros autores, y con algunas comedias y entremeses que se debieron representar por los alumnos de los jesuitas en algun colegio de estos; una de estas obras dramáticas se rotula *El Apolo deseado. A la venida del Pe Crespin Lopez, Provincial, en Gandia. 1629.* De todas ellas da cuenta el Sr Paz y Melia en su *Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional.* Publicamos *El pobre honrrado* con la misma ortografía del original, sin otras modificaciones que la puntuación debida, escribir con mayúsculas los nombres propios y la primera palabra de cada cláusula y no respetar el antiguo uso de la *u* por *v* y de la *v* por *u*.

M. S. y S.

Comedia del pobre honrrado, de D. Guillem de Castro.

SON FIGURAS :

CARLOS, el pobre honrrado.
VALERIO, padre de Carlos.
THEODORA, hermana de Carlos.
LAUDOMIA, esposa de Carlos.
EL CONDE ARNALDO, enamorado de Theodora, hermana de Carlos.
DOÑA LEONOR, hermana del conde Arnaldo y apassionada por Marcelo, cavallero.

MARCELO, cavallero enamorado por Laudomia antes que se cassase con Carlos, y desapassionado de doña Leonor.
LEONARDO, viejo, tio de Marcelo.
VELISARIO,
NESTORIO,
TIRTEO, } deudos de Carlos.
ELIPSIO,
Y FABRICIO, viejo,
FELICIO, criado de Carlos.
Dos criados del conde Arnaldo.
Dos criados de Valerio, padre de Carlos.
SEPULVEDA, escudero de Valerio.
LUCINA, criada de Laudomia.
Un pobre.
Un estudiante musico.
Un hombre que vende aguardiente.
Un alguazil.
Dos corchetes.
Quatro quadrilleros.

[JORNADA PRIMERA]

Salen Carlos y Felicio, criado, y Carlos va leyendo una carta.

Carlos. « Amigo; » ¿que he merecido
este gusto y este nombre?
¡Cielo santo!
Felicio. ¿Si ha perdido
el seso?
Carlos. ¡Felice hombre!
« Si hoy previenes; » ¿que he leido?
« lo concertado; » ¿que advierte?
Dize : « mañana... »
Felicio. Esta loco.
Carlos. « Sere tuya. » Alegre suerte,
dame el gusto poco a poco
porque no me de la muerte.
Dize : « Si previenes hoy
lo concertado, mañana
sere tuya, pues lo soy,
sumo bien, y a mi ventana... »
Felicio. ¿Que es esto?
Carlos. « Esperando estoy.
Laudomia, tu esposa. » Escucha,
Felicio, mira.
Felicio. El juyzio
se le a buelto.
Carlos. Mi Felicio,
mi suerte digo que es mucha;
buelve a vella.
Felicio. Ya da indicio
su gusto.

Carlos. No cabe en mi
ni lo creo; ¿dize aqui :
« y mañana »?
Felicio. Si señor.
Carlos. ¿Y aqui : « tuya »?
Felicio. Si.
Carlos. ¡Ay amor!
¿Aqui : « esposa »?
Felicio. Señor, si.
Carlos. ¿Pues no saltas de plazer?
¿No baylas? ¡Que necio estas!
Felicio. Salto, baylo; ¿ay mas que hazer?
Carlos. Salta mas, que obliga mas
ver constante a una muger.
Felicio, en esto repara :
¿si por tu buena ventura
te sirviera y te importara
de tinieblas la luz clara
y de luz la noche obscura;
si vieres por tu contento
de infinitos orizontes
bolar montes con tu aliento
y vieras passar al viento
la constancia de los montes;
si en el mar vieras sociego
y vieras que un pez la beve;
si vieras helar el fuego,
si vieras arder la nieve,
si vieras estando ciego,
no te huvieras alegrado?
Felicio. Alegrado y admirado.
Carlos. Pues en mas has de tener
ver que cumple una muger
una palabra que ha dado.
Laudomia, tu coraçon
mil contrarios pareceres
ha vencido; con razon
cobran por ti las mugeres
hoy su perdida opinion.
De nuevo al mundo has traydo.
Laudomia, el siglo dorado.
Felicio. Famoso milagro ha sido
que una sola aya cobrado
lo que tantas han perdido.
Carlos. ¿Es Laudomia?
Felicio. A la ventana.
sale y tu hermana con ella.
Carlos. Embidia tengo a mi hermana.

53 *Puedense aplicar a Nuestra Señora* (Nota marginal).

Salen Marcelo y Bellisario. Laudomia y Theodora a la ventana.

Marcelo. Sin duda es una la estrella
que nos guia.
Bellisario. Y soberana.
Felicio. Y[a] Marcelo y Bellisario
llegan.
Carlos. A bueltas del bien
viene a vezes su contrario.
Laudomia. Nunca se haze un desden
de forçoso voluntario;
que se suele apetecer
lo que se niega, si es justo.
Theodora. Y mas en una muger
donde el querer y el poder
van tan asidos al gusto.
Marcelo. Guardeos el cielo.
Carlos. Y hos guarde.
Bellisario. A buen tiempo hemos llegado.
Carlos. Al mexor.
Marcelo. Un desdichado
aun temprano llega tarde.
. . . .
Bellisario. La luz de aquella ventana
alegra el suelo español.
Laudomia. ¡Que dicha raçon!
Theodora. ¡Que llana!
Laudomia. Si soy sol, Theodora, el sol
saldra mas claro mañana.
Felicio. ¿Oyste, [Carlos]?
Carlos. Ya entiendo,
que lagrimas de mil años
ha de enxugar en saliendo.
Marcelo. Bien claro en los desengaños
sale hoy.
Bellisario. Y sale ardiendo.
Theodora. Mira, (que) los abraças.
Laudomia. Bien,
que a otro le dare consuelos.
Felicio. ¿Mirote?
Carlos. Si.
Theodora. ¡Lo que ven
estos de soles y cielos!
Marcelo. De zelos dixeras bien.

Sale un pobre y llega a Carlos primero.

Pobre. Den por Dios.

80 *Falta un verso en esta quintilla.*
94 *Tachado en el ms.* : dos.

Bellisario. ¡Que bien empieça!
Carlos. Un pobre ¿que puede dar
sino la misma pobreça?

El pobre pide a las damas.

Pobre. ¡Charidad!
Marcelo. En tal lugar
no hallareys sino belleza.

Danle limosna las damas.

Theodora. Hagamosle mentiroso.
Pobre. Dios le pague.
Marcelo. ¿Que os a dado?
¡A pobre rico y dichoso!
Carlos. ¡Pobre bien aventurado!
Bellisario. ¡Pobre honrrado!
Felicio. ¡Pobre hermoso!
Bellisario. Andad y podreys sacar
a vuestro gusto un vestido.
Marcelo. Yo mi hazienda os pienso dar.
Carlos. Yo de limosna os lo pido,
pues no os lo puedo pagar.
Marcelo. Para agora esto os dare.

Dale Marcelo una cadena al pobre.

Bellisario. Otra os dare mas pesada,
si esperays a que os la de.
Carlos. Pues no puedo daros nada,
quexarme al cielo podre.
¡A pobreza!
Pobre. Cavallero,
perdona; lo que me das
de presente tomar quiero,
aunque essotra, si la espero,
sera cierto el pesar mas.

Toma la cadena y da el real a Marcelo y vase.

Marcelo. ¡O prenda, el mayor thesoro
que tuvo humano señor!
Tu diste valor al oro,
pues yo estimo su valor
desde que por el te adoro,
Carlos. Corrido estoy.
Bellisario. Yo con pena
de no averme al cuello hechado
otra cadena mas buena.

Felicio. ¿Como puede un hombre honrrado
salir sin una cadena?
Marcelo. De gusto no estoy en mi.
Laudomia. Triste esta tu hermano.
Theodora. Si.
y dissimula el pesar.
Laudomia. Pues yo que el alma le di
no podre dissimular.
Quierole como el vivir
y a su mal remedio aplico
sin poderme resistir.
Llegate aca, pobre rico,
pues obligas sin pedir,
donde charidad te de,
pues la fe el alma te da
de ser tuya, porque este,
como de ordinario esta,
la charidad con la fe.

Dale Laudomia a Carlos un real.

Bellisario. Del todo se ha declarado.
Marcelo. ¡Ay zelos, golpe pesado!
Carlos. Esta merced me hizo Dios
porque penga entre las dos
la esperança que me has dado.
Con las tres a tu luz pura
podre el alma levantar,
y assi, contenta y sigura,
ir subiendo asta llegar
al cielo de tu hermosura.
¡A favor no merecido!
Besaros mil vezes quiero,
pues os gozo y aveys sido
no comprado con dinero
sino por suerte adquirido.
Mi fortuna uvo de ser
quien me le pudo alcançar.
Bellisario. Di, ¿el gusto de una muger
no le pudiste comprar?
Marcelo. Pero podrasle vender
como por el otro aqui.
Carlos. ¿Offreceys tanta riqueza?
Marcelo. Esse te dieron a ti
porque salgas de pobreza;
si me lo vendes a mi...
Bellisario. Bien dizes; Carlos podria
venderle y salir de pena.
Si quiere, y de mi se fia,
yo le dare la cadena

que a esse otro pobre offrecia.
Carlos. ¿A cosa tan importante
tan baxo precio poneys?
Para valor semejante
ni la hazienda que teneys,
ni la del mundo es bastante;
y a no ser tal, esta prenda
de mi se puede pensar
no la empeñe ni la venda:
yo he vivido con mi hazienda,
no de vender ni comprar.
Si es poca y pobre estoy,
esse mas valor me ha dado
con el exemplo que os doy:
que el ser pobre y (el) ser honrrado
es prueva de lo que soy.
Marcelo. Yo soy...
Bellisario. Yo...

Dize Laudomia a Bellisario como que le detiene, y levantanse las damas y cahele a Laudomia una cinta.

Laudomia. Gusta de entrarte.
Bellisario. Dexame, por vida mia.
Laudomia. La cinta azul que traya...
Theodora. Se te cayo al levantarte.

Van todos a tomar la cinta y quedase Carlos con ella.

Carlos. Dexa.
Marcelo. Suelta.
Carlos. ¿Siendo mia?

Sale el Conde y sus criados.

Felicio. El conde.
Conde. ¿Que injusto trato
a este rigor os combida?
Bellisario. Por ti me reporto un rato.
Marcelo. Por ti le dexo la vida.
Carlos. Yo porque quiero no os mato.
De las lenguas el rigor
remitidlo a las espadas,

Ata la cinta en su espada.

que es mas honrra y mas valor,
y compradme este favor
a precio de cuchilladas.
En mi espada esta guardado,
della el caudal ha de ser;

alguno que quiera ser
sobre tierno enamorado,
cavallero y mercader,
llegue, si tiene valor,
pero piense que ha de entrar
por la punta hasta el favor,
que no la podra llevar
sino le muda el color.
Si riquezas athesora
y por rico y principal
imagina que enamora,
haga de azero el caudal
quel oro es infame agora.
Venid por el, pues le adoro;
conocereys, si soys fieros,
que por mas rico thesoro
da el cielo azero y azeros
a los que les quita el oro.

Vase Carlos.

Marcelo. Voy.
Bellisario. Yre.
Conde. ¡Por vida mia!
Marcelo. Honor manda.
Bellisario. Honor dispone.
Laudomia. ¡Que desdicha!
Theodora. ¡Que acedia!
Marcelo. Vuesa señoria perdone.
Bellisario. Perdone vuessa señoria.

Vanse Marcelo y Bellisario.

Laudomia. Ruegale al conde, Theodora,
que escuse un daño forçoso.
Theodora. Tu puedes hazello.
Conde. ¿Es hora
de miraros, cielo hermoso?
Laudomia. Ya se que el conde te adora;
hablale.
Theodora. Pon de tu mano
remedio en tal desventura,
que es colerico mi hermano.
Conde. Pon limite a la hermosura
dese rostro soberano
para ponello a mi llanto,
o premia mi amor y fe.
Theodora. Haz lo que te ruego tanto;
ve al momento.
Conde. Luego yré.

Laudomia. ¿Si se matan entre tanto?
Conde. No haran.
Theodora. Adios.
Conde. Tuyo soy.
Theodora. Con graciosa flema estas
a la prisa que te doy.
Conde. Tu me matas pues te vas,
y yo muero pues me voy.

Entranse ellas y vase el conde y salen Valerio, padre de Carlos, y Leonardo, tio de Marcelo.

Valerio. ¡Que Carlos reñir queria
con Marcelo! Es arrogante;
¿y fue la causa bastante?
Leonardo. Era todo niñeria;
que paso el governador
a buen tiempo, quiso el cielo;
firmaron paz, y Marcelo
quiere tenerla mayor,
pues, por mi, respuesta espera
tuya y de Carlos, que ufano
dezirse amigo y hermano
quiere ser.
Valerio. ¿De que manera?
Leonardo. De dalle su hermana trata
con catorce mil ducados
de contado y seys pagados
en el vestido, oro y plata.
Cesara la competencia
con esto.
Valerio. ¡Que bien procede!
Mucho offrece.
Leonardo. Y mucho puede.
De las buenas de Valencia
es su hazienda y calidad;
quiere a Laudomia, y advierte
que puede hazer desta suerte
de competencia hermandad.
Valerio. ¿Quierela bien?
Leonardo. Que se abraça.
Valerio. Por mi parte, responded
que conosco la merced
que quiere hazer a mi casa,
y que de Carlos confie
lo mismo.
Leonardo. Yo le dire.
Tratalo con el.
Valerio. Si hare.
Leonardo. Dios os guarde.
Valerio. Dios os guie,

Vase Leonardo.

¡O mi casa se mexora
con este bien que me aguarda!

Salen Carlos y Felicio.

Carlos. ¡A Felicio! y como tarda
el tiempo; ¿es hora?
Felicio. No es hora.
Carlos. Otras veces corre y buela.
¿Que hora es?
Felicio. Las nueve son.
Carlos. A las once en punto pon
la cota, casco y rodela.
¿No es mi padre?
Valerio. Pues, leon,
todo es reñir y matar...
Carlos. ¿He de sufrir y passar...
Valerio. Si, yo se tu condicion.
Basta, pues, Marcelo...
Carlos. ¿Quien?
Valerio. Como honrrado y principal
quiere que nasca de un mal
de mi casa el mayor bien.
Carlos. ¿Como assi?
Valerio. Agora de aqui
su tio Leonardo es ydo
y a su hermana te ha offrecido
por muger.
Carlos. ¡Triste de mi!
¿Y esso es bien?
Valerio. ¿Pues no lo es,
si con veinte mil ducados
te la da?
Carlos (dize aparte). En años cansados
puede mucho el interes.
Valerio. ¿Que dizes? ¿no es bien nacido?
Carlos. Si.
Valerio. ¿Y honrrado?
Carlos. Y honrrado fuera
si por mi solo me diera
la hermana que me ha offrecido.
Por escusarse un cuydado
me la da, que es cosa llana
que un hombre, que da una hermana
por un gusto, no es honrrado.

303 Triste. *Ms.* pobre *tachado.*
310 *Ms.* solo la diera.

Valerio. Por cierto, buen argumento.
Carlos. No nace de mi querella;

Carlos prosigue aparte

pero di a Laudomia bella
palabra de casamiento.
Si he dado palabra yo,
¿como podre?
Valerio. ¿Que te oy?
¿Palabra le diste?
Carlos. Si.
¿Quieres que (se) la rompa?
Valerio. No.
Tus cosas me tienen loco.
Carlos. ¿Interes ha de poder
una palabra romper
ni un proposito?
Valerio. Tanpoco.
Carlos. ¿En un honrrado al valor
le an de ygualar los ducados?
Valerio. Agora los muy honrrados
se quedan con solo honor.
Carlos. ¿Y esso es poco entre los buenos?
Valerio. Lo que son de esse compas,
aunque en effecto son mas,
en el mundo valen menos.
Ya los tiempos son passados
en que solian usarse
finezas y desecharse
por el valor los ducados.
Agora basta no ser
culpado en la Inquisicion,
traydor, gallina o ladron,
y tener buena muger.
Todo lo demas, en suma,
se deshaze en un momento
como ceniza en el viento
o en el mar ligera espuma.
Ser hombre de bien veras
al hombre que tiene bien;
quien bien come vive bien,
quien bien vive vive mas.
No pienses por lo que oyste
que te quiero persuadir
a que dexes de cumplir
tu palabra si la diste.
Si a Laudomia se l[a] as dado,

321 *Ms.* te oygo.

solo te digo una cosa :
que ella es pobre y es hermosa
y tu eres pobre y honrrado,
y que haze mucho en tener
la opinion que le conviene
el hombre honrrado que tiene
pobre y hermosa muger,
y que veras el engaño
que apassionado mantienes,
quando el amor que le tienes
se passe en menos de un año.
Tras esto a seguir me obligo
tu gusto y tu gran valor,
que soy padre de tu honor
como de tu gusto amigo.
Carlos. Tu amor conmigo es de modo
que al que es mayor le prefiero,
y assi digo, porque quiero,
padre, responderte a todo.
que las finezas que (h)oy
en una y en otra historia,
pues la[s] tengo en la memoria,
no han passado para mi;
y aunque el mundo agora llame
honrrado al nunca infamado,
no puede llamarse honrrado
con solo no ser infame.
Pues a hydalgo proceder
su mismo valor le obliga,
porque, aunque el mundo lo diga,
no es cierto que lo ha de ser;
ni es raçon que se contente
con el parecerlo, pues
no es honrrado el que lo es
por el dezir de la(s) gente(s);
y assi yo, aunque el mundo hoy
es de maldades abismo,
por estimarme a mi mismo
gusto de ser lo que soy,
y a mi honor no satisfago
y de lo justo me alejo,
si de interesado dejo
lo que de obligado hago.
Demas de que tomo esposa
con mi gusto conquistada,
porque se que es muy honrrada,
aunque es pobre y es hermosa;
quanto y mas que el alma mia
tiene por menores daños
estar sin gusto mil años

que no perder el de un dia,
si es con tu consentimiento,
que sin el no sera parte
mi voluntad.
Valerio. Quiero darte
lo que puedo, que es contento,
pues tanto mi alma llora
ver que hazienda no te de,
que la que moço gaste
me gasta la vida agora.
Mas ¿como negocio tal
yra bien encaminado?
Carlos. Mañana esta concertado
que la saque el official,
y si no es mi suerte escaça,
sera luego mi muger,
por que mañana a comer
aya un huesped mas en casa.
Valerio. Hijo mio, el cielo ordene
lo que sabe que te importa.
Carlos. ¡Padre!

Vase Carlos a hechar a los pies de Valerio.

Valerio. De platica acorta.
Carlos. ¿Quien viene?
Valerio. Tu hermana viene.

Sale Theodora y una criada y un escudero y dos pages con sendas hachas.

Theodora. Sepulveda, dahos regalo
si andays malo.
Sepulveda. No ando bueno;
deste lugar el sereno
es pernicioso.
Theodora. Es muy malo.
Lucia, criada. Es vejez.
Sepulveda. ¿En esso das?
Lucia, ¿disgusto es trataros
un hombre de quarenta años?
Lucia, criada. ¿Quarenta? y quarenta mas.
Sepulveda. ¡Por san Pedro!
Theodora. Quede assi.
Carlos. Estas hachas, ¿cuyas son?
Page. Del conde.
Carlos. ¿Y porque razon
las manda subir aqui?
Dezilde al conde que pasa

434 Años *no es consonante de* trataros.

de lo justo su porfia
y que solo el sol del dia
presta su luz en mi casa;
y otra vez aqui no os halle
con tan necio desatino,
que por mas corto camino
hos hallareys en la calle.

Vanse los pages.

Valerio. Basta.
Carlos. ¡Donoso galan!
Y tu, ¿porque lo sufrias?
Theodora. No bastaron mis porfias.
Carlos. Pues las mias bastaran.
Valerio. ¡Que presto te has enojado,
colerico de impaciente!
Carlos. No ay flematico valiente,
ni, sin ser valiente, honrrado.
Valerio. ¡Que no acabas de entender
que esso es disparate y tema!
El que es valiente con flema
es el que lo sabe ser.
Carlos. ¿Luego culpas mi rigor?
Valerio. No ay disculpa que le quadre.
Carlos. Esto no es colera, padre,
sino honor.
Valerio. ¿Porque es honor?
En Valencia el festear
es uso antiguo de todos
y estos ordinarios modos
de servir y de agradar.
Carlos. Usansa, ¡por vida mia!
bien conveniente a la grey;
el que entroduxo essa ley
no se yo que ley seguia.
Mas ya que passa por gala
y por uso se consiente,
quando en unos es decente
en otros sin duda es mala;
que si el dar consentimiento
al galan que ronda y mira,
es por entender que aspira,
como es justo, a casamiento,
el que puede averiguar
que su muger ha de ser,
si la pide por muger,
no tiene que festear,
pues se viene a collegir
el mal intento que asconde.

Este agravio me haze el conde
y no lo quiero sufrir.
Valerio. Bien dizes; mas como sabio
haz secreta diligencia
con passiencia y con prudencia.
Carlos. No ay passciencia do ay agravio.
Valerio. De tu condicion me aflixo;
tu padre soy.
Carlos. Bien te pago;
esto digo y esto hago,
padre, por que soy tu hijo.

Buelvese a su hermana.

Tu acuerdate de quien eres.
Theodora. En mi proceder veras
tu valor.
Valerio. Baste, no mas.
Carlos. No aya mas, pues tu lo quieres.
Valerio. Que tambien, si lo merece,
provara de mi rigor.
Theodora. ¡Que bien dize que el amor
con las amenaças crece!

Vanse todos y sale Laudomia y Lucina, criada, a la ventana.

Lucina. ¿Oyste?
Laudomia. Las once an dado
la seña.
Lucina. El amor me enseña.
Laudomia. Que el relox haze la seña
y el amor haze el cuydado.

Sale Bellisario y un criado arrodelados.

Bellisario. Quando el bien es tan dudoso
offrece pena tan cierta.
¿Esta la ventana abierta?
Criado. Si, señor.
Bellisario. Yo soy dichoso.
¿Ay quien oyga una verdad

Esto dize buelto a la ventana.

por premiar una affición?
Lucina, criada Siempre la primer razon
de un amante es necedad.
Laudomia. Calla, la tuya lo ha sido.
Criado. Gente viene.
Bellisario. Pues, cuydado.

Sale Marcelo y un criado arrodelados.

Marcelo. ¡Como es proprio a un desdichado

buscarse do se ha perdido!
Laudomia. ¿En que Carlos se detiene?
Lucina. Aun no tarda mucho; aguarda.
Laudomia. Siempre lo adorado tarda,
y lo aborrecido viene.

Salen Carlos y Felicio arrodelados.

Felicio. Siempre ocupada se ve
la calle.
Laudomia. Que es el sospecho.
Carlos. Poco importa, como el pecho
de Laudomia no lo este.
Marcelo, a su criado. Buena ocasion esta es,
mas culparan mi cordura.
Bellisario. A no parecer locura,
diera con todo al traves.
Carlos. Estos muy de espacio estan.
Felicio. Tiene de cruxir la malla.
Carlos. Luego lo veremos; calla.
Laudomia. Que ¿estos necios no se van?

Carlos vuelto a la ventana dize:

Carlos. Esta libertad bien puede
usarla Carlos contigo.
Laudomia. Si es mi esposo y es mi amigo
¿quien abra que se lo vede?
Marcelo. ¿Que ha dicho?
Bellisario. ¿Que le [e] oydo?
Marcelo. ¿Ay mas gloria?
Bellisario. ¿Ay mas agravio?
Marcelo. Embidia tengo.
Bellisario. Yo rabio.
Marcelo. ¡Ay dichoso!
Bellisario. ¡Ay atrevido!
¡Ingrata y facil muger!

Bellisario mete mano a la espada para Carlos y defiendele Marcelo.

Marcelo. Muger con razon querida...
Bellisario. Yo he de acabar con su vida.
Marcelo. Yo le quiero defender.
Bellisario. ¿Tu a defenderle te offreces?
Pues yo le quiero dexar.
Marcelo. Si, que le pienso adorar
por lo que tu le aborreces.

Vase Bellisario.

Carlos. Yo, pues, con brios me siento;
me defendere; ¡a! villanos.

Marcelo. Tente. Besarte ha las manos
quien te adora el pensamiento.
Laudomia el alma te dio;
la que [tu] diste consagro,
que a quien hizo este milagro
por sancto le tengo yo.
Razon es que me prometas
estos pies a quien me inclino,
que algo tienes de divino
pues lo divino sugetas.
Ella que te adora ha hecho
porque adorarme conviene
una reliquia que tiene
por reliquiario su pecho.
Esposo te dixo y tratas
de serlo; tal es tu suerte
que no puedo aborrecerte
y estoy viendo que me matas.
A morir voy y los cielos
por humilde he merecido,
pues el primer hombre he sido
que se ha humillado con zelos.

Vase Marcelo.

Felicio. ¡Buenos van!
Carlos. Señora, ¿viste
lo que puede un desengaño?
Laudomia. Temiendo estuve tu daño.
Carlos. Sin occasion le temiste,
pues que tu favor me toca
y fueran intentos vanos
el resistir con sus manos
las palabras de tu boca,
y mas si salen ayradas.
Felicio. Agora se hecha de ver
que lengua de una muger
corta mas que mil espadas.
Carlos. Tan desvanescido estoy
de lo que aqui me ha passado
que divino me han llamado,
y ya pienso que lo soy.
Laudomia. Y lo eres para mi.
Carlos. Desde que tu me has mirado.
Laudomia. Desde que el alma te he dado.
Carlos. Desde que yo te la di.
Felicio. Ya sale Lucina; bueno.

Sale Lucina a otra ventana.

Esso si, ¡pese al amor!

Denos a todos calor,
pues nos da a todos sereno.
Felicio. ¡Lucina!
Lucina. Felicio, toma.

Hecha algo de comer.

Felicio. Muger, tus cosas celebro;
por toma enpieça el requiebro.
No la tiene el papa en Roma.
Remedio de ambrientos daños,
¿con que te podre pagar?
Lucina. Come y calla.
Carlos. El esperar
haze de las horas años.

Sale un alguazil y dos corchetes y llega uno con una linterna a reconocer a Felicio.

Corchete. ¡Tened al Rey!
Felicio. ¿En que ley
cabe tal descortezia?
Apartar la luz podia.
¿Donde esta el rey?
Corchete. Yo so(y) el rey
que armas porta.
Felicio. ¿Rey gavacho,
siendo tan fino español?
Corchete. ¡Tened al Rey!
Felicio. ¡Boto al sol!
que os de, corchete borracho.
Alguazil. Asilde, llevalde preso,
pues ha sido mal criado.
Carlos. Esperad, que es mi criado,
si esto basta.
Alguazil. Basta esso.
Perdone vuestra merced
y haremosle compañia,
si gusta.
Carlos. Recibiria,
a importarme, la merced.

Vase el alguazil y corchetes.

Felicio. En tu presencia matara,
fuera del rey, a qualquiera.
Laudomia. El que desseando espera
parece que el tiempo para.
Carlos. Mi bien, tanto se ha mostrado
de mi esperança enemigo,
que en passandole contigo

parece que esta parado.
Laudomia. Porque me ha de hazer dichosa
es pesado.
Carlos. ¡Alegre calma!
Eres, Laudomia del alma,
tan discreta como hermosa,
y a las dos cosas ygualo
lo felice de mi estrella.
Lucina. ¡Ay, Felicio, soy donzella!
Felicio. Pues, ¿esso tienes por malo?
Carlos. Venga el bien y tarde mas.
Laudomia. Quando llega nunca es tarde.
Lucina. Y si fuesse... ¡Dios nos guarde!
[Felicio.] Pues ¿que importa? Pariras.
Lucina. Bien, a fe, remedio tuyo.

Canten dentro un romance viejo.

Ya viene el musico amante,
el galan estudiante
y musico.
Lucina. ¿Cuyo?
Felicio. Cuyo
llegue.
Lucina. ¡Por amor de Dios!
Pues le ves de seso escaso,
no le des.
Felicio. ¿Eres acaso,
Lucina, comun de dos?
Una cinta del trençado
me arroja.
Lucina. Tomala.
Felicio. Mira,
quando yo escupiere, tira.
Carlos. ¡Traydor musico!
Laudomia. Penado.

Sale el estudiante cantando y divertido, Felicio le hecha un lazo al cuello de la guitarra y escupe y tira Lucina.

Estudiante. ¡Jesus, mil vezes! ¿quien va?
Mi guitarra, ¡estraña prueva!
algun demonio la lleva,
pues sola en el ayre va.
No es tiempo de detenerse.
¿Si estoy dormido, si sueño?
Demonio, la cruz te enseño:
fugite, partes adverse.
Laudomia. ¡Terribles vozes ha dado!
Carlos. Alguna burla abra sido
de Felicio; es atrevido.
y travieso.

Laudomia. [Y] estremado.
Felicio. A ella tañere, si puedo,
algo dulce.
Lucina. ¡Estraño estas!
Felicio. Para que no cante mas
va sin guitarra y con miedo.
Carlos. Digo, mi bien, que te espera
mi padre con gusto ygual
al mio.
Laudomia. ¡Quien fuera tal
que pagarsele pudiera!
Carlos. Tanta gloria he de tener
que, obligado del desseo,
ya la alcanso y no la creo.
Laudomia. Yo pienso que no ha de ser.
Carlos. Si sera; ruegale al dia
que salga, que, a saber esto,
amaneciera mas presto
a ver tu gloria y la mia.
Jura de no dalle enojos,
pues por ti los ha tenido,
dexando su sol corrido
con las luces de tus ojos.
Laudomia. ¡Dia dichoso! consuela
dos almas, no seas escaso;
mueve el curso, alarga el paso,
no te pares, corre, buela.
Carlos. Parece que te obedece,
pues es mas delgado el velo
que cubre la luz del cielo,
señal de que ya amanece,
y es hora de entrarte ya.
Laudomia. Salga el sol, aunque nos halle
aqui a mi y a ti en la calle.
Carlos. Si no te entras, no osara.
Laudomia. Muy caro te ha de costar.
Carlos. ¡O discrecion sin segundo!
Laudomia. De su luz de gracia al mundo,
y yo se la he de pagar.

Sale uno vendiendo aguardiente.

Aguardentero. ¡Aguardient!
Felicio. Sea bien venido.
Lucina. Pues amanece, ya es hora
de entrarme.
Felicio. Lucina, agora
bevere, pues he comido.

668 *Ms.* con ella.

Aguardentero. ¡Aguardient!
Felicio. Hecha.
Aguardentero. Una, dos,
tres, cuatro.
Felicio. ¡Jesus, qual pica!
. . . .
¡Que fuerte, cuerpo de Dios!
Aguardentero. ¿No paga?
Felicio. Picaro, vete.
¿Pues yo he [te] de pagar
lo que me has hecho llorar?
Aguardentero. ¿No paga?
Felicio. [Si], pagarete
como tu mereces; toma.
Aguardentero. ¡Ay! ay! ay! ay!
Felicio. No des vozes,
ladron; matarte he de cozes.
Aguardentero. Pagueme el agua y redoma.
Carlos. Calla y toma este doblon,
que remediara esse daño.
Aguardentero. ¡Es cavallero!
Felicio. ¡Es picaño!
Carlos. Y estraña tu condicion.
Lucina. Felicio, ¿que te obligo?
Felicio. Lucina, lo que he bevido.
Carlos. Pues el dia ha amanecido
tan alegre como yo,
vete, amiga.
Laudomia. A esperar voy.
Carlos. ¿Que, mi bien?
Laudomia. La mayor gloria.
Carlos. ¿Quien te esfuerça?
Laudomia. Tu memoria.
Carlos. ¿Eres mia?
Laudomia. Tuya soy.
Carlos. ¿Tienes cuydado?
Laudomia. Un poquito.
Carlos. ¿No lo perderas?
Laudomia. Si, hare,
quando en tus braços este.
Carlos. ¿Quieres me mucho?
Laudomia. Infinito;
¿y tu a mi?
Carlos. Como a mis ojos.
Laudomia. ¿Y no mas?
Carlos. Como a mi vida.
Laudomia. ¿Y no mas? Ya estoy corrida.

709 Qual. *Ms.* como.
710 *Falta un verso en el Ms.*

Di mas.
Carlos. Alegres enojos.
Laudomia. Di mas.
Carlos. Tu mesma lo di
como quien dezir podria.
Laudomia. Dilo.
Carlos. Como al alma mia.
Laudomia. Poco has dicho.
Carlos. Como a ti.
Laudomia. ¿Y no mas? ¡cruel estas!
Carlos. Desde el cielo abajo, amor,
te quiero como el honor;
no puedo dezirte mas.
Laudomia. Pues yo me contento, amigo,
Dios te guie.
Carlos. Dios te guarde.
Felicio. Adios, que es temprano y tarde.
Carlos. Ven, Felicio.
Felicio. Ya te sigo.
Lucina. Felicio, espera.
Felicio. (Ya) te espero.
Lucina. ¿Quieres me?
Felicio. Como un faysan.
Lucina. ¿No dizes mas?
Felicio. Como al pan.
Lucina. ¿Y no mas?
Felicio. Como al carnero.
Lucina. Que me aborreces barrunto;
Di mas.
Felicio. Como al tosino.
Lucina. Poco has dicho.
Felicio. Como al vino,
Lucina. Di mas.
Felicio. Como a todo junto.
Lucina. Di mas.
Felicio. Adios.
Lucina. ¿Ya te vas?
Felicio. Si, Lucina.
Lucina. Que, ¿irte osas?
Felicio. Porque despues destas cosas
no puedo dezirte mas.

Vanse y salen Sepulveda y dos pages, sacan alhombras, almohadas, syllas y un banco.

Sepulveda. Poned essa alhombra ay,
essos coxines sobre ella,
ten essa parte y aquella;
acabad, ¿burlays de mi?
¡Reniego de mi fortuna!
Poned sillas a esse lado.

Salen Valerio y Theodora.

Theodora. .....si he convidado
y aun no a venido alguna.
Valerio. Pues, ¿ya es tarde?
Theodora. Si señor,
Mas, ¿quien sera la primera
que ha llegado?
Valerio. ¿Ay page fuera?
¿Quien viene?

Entra un page y dize:

Page. Doña Leonor,
la hermana del conde.
Valerio. Hermosa
y discreta a maravilla;
salgamos a recebilla.

Salen hasta la puerta y entran el conde, Marcelo y Valerio, doña Leonor y sus damas. El conde y doña Leonor entran hablando entre si.

Conde. ¿No es muy linda?
Leonor. Es milagrosa.
Conde. ¡Bivan mil años en ti
causas de tanta alegria!
Valerio. Y muchos vuessa señoria
honrre esta casa y a mi. *(Banco aqui.)*
Leonor. Quando tu hijo querido
te de un nieto regalado...
Valerio. Para que herede el cuydado
que de servirte he tenido.
Marcelo. Y yo el parabien te doy,
aunque mexor te lo diera.
Valerio. Hizolo desta manera
el cielo.
Marcelo. ¡Infelice soy!
Valerio. Pues vuessa señoria ha dado
honrra a esta casa y valor,
para darsela mayor
venga a darla el desposado.
Tu entreten, por vida mia,
a estas damas con cuydado;
honrrado officio te he dado.
Marcelo. El que yo no merecia.

Vase Valerio y queda Marcelo con las damas.

Leonor. ¿Di, por honrrado te tienes?

795 Darla. *Ms.* darsela.

pues yo se que ha muchos años
que a una triste con engaños
y lisonjas entretienes;
pero ya no seran parte
a tal, desde que he sabido
que, porque no te han querido,
has dexado de casarte.
Marcelo. No culpes, señora, un loco.
Leonor. Muy proprio nombre te offreces,
pues lo que tu no mereces
tienes, enemigo, en poco.
Marcelo. Es assi. Ansi Dios te guarde,
que no esta mas en mi mano.
Leonor. El desengaño, villano,
no es bueno si llega tarde.
¡Infame enemigo mio!
¿Es essa buena razon?
¿Lo que es pura obligacion
dexas al libre alvedrio?
¿Que te casavas, traydor,
tan sin miedo y sin recelo,
infame, sin ley del cielo,
a no tener yo valor?
Theodora. ¡Amiga!
Leonor. ¿Yo he de sufrir...
Marcelo. Con raçon te descompones,
mas pedirme a mi razones,
que estoy muriendo, es pedir
vista al ciego, seso al loco,
oro al pobre, al rico ley,
fe al traydor, traycion al Rey,
mucho al mundo, al cielo poco.
Leonor. Luego, ¿culpas mi esperança?
Pues, villano cavallero,
tu satisfaction no espero
porque espero a mi vengança.
Engañate el pensamiento,
infame, no me conoces.
Theodora. Passo, amiga, no des vozes.
Leonor. ¡Ay! Theodora, que rebiento.
Theodora. Ya llegan.
Leonor. Tengo esperança
en mi valor y en los cielos
que han de vengarme.
Marcelo. Mis zelos
bienen a darte vengança.

843 *En el ms. :* bien en darte la v.

Salen Carlos y Laudomia por la mano, Valerio, Leonardo, el conde, Bellisario y un Alguazil que se queda a la puerta.

Marcelo. De embidioso estoy mortal.
¿Que ven mis ojos? ¿que hare?
¿con que pecho le dare
el parabien de mi mal?
Leonardo. Gozar mil años es justo
gustos que tam bien estan
en ambos.
Laudomia. Si, pues seran
para serviros con gusto.
Carlos. Y yo a lo mesmo me obligo.
Marcelo. Tal gloria os conserve el cielo.
Carlos. Dete vida.
Marcelo. ¡Y sin consuelo! *(aparte)*
Maldicion fue de enemigo.
Theodora. Y yo ¿que puedo dezirte?
La misma occasion lo diga.
Laudomia. Yo vengo a servirte, amiga.
Theodora. Yo naci para servirte.

Sientanse el conde, Leonardo y Valerio en sillas, Marcelo y Bellisario en el banco, Carlos y las damas en el estrado, y Carlos este de rodillas mientras se van sentando, y Valerio diga al Alguazil:

Valerio. Señor Alguazil, hara
hoy officio de portero,
y, no siendo cavallero,
no entre nadie.
Alguazil. No entrara.
Carlos. Que, ¿eres ya del todo mia?
milagros del cielo son.
Laudomia. De tu mismo coraçon
puedes saber la alegria.

Hablan Bellisario y Marcelo entre si.

Bellisario. Viendola ingrata, Marcelo,
yo estimo mas mi salud.
Marcelo. Y en su misma ingratitud
yo me abraço.
Bellisario. Y yo me hielo;
ya es muy pequeño su amor.
Marcelo. Para mi siempre es gigante.

Hablan Leonor con Theodora mirando a Marcelo.

Leonor. ¿No le ves en el semblante
como lo siente el traydor?
Theodora. ¡Passiencia, hermana!

Leonor. Es infame.
Alguazil. ¿Si no lo es, ay que dudar?
Dentro. Importame.
Alguazil. No ha dentrar.
Leonor. ¿Quieres que a mi hermano llame?
Conde. ¿Ay comedia?
Valerio. Si, señor.
El mayorasgo dudoso
de Lope.
Conde. Ingenio famoso;
ninguno he visto mexor.
Bellisario. No he visto representar,
como las suyas, ninguna.
Leonardo. Tambien Lope hierra alguna.
Bellisario. A posta las quiere errar,
porque es de mas interez
al vulgo torpe indiscreto,
que los hierros del discreto
dan gusto al que no lo es.
Carlos. Aun no crehe el alma mia
la gloria que gozo en ti.
Leonor. ¡Conde, ce!
Conde. ¡Hermana!
Leonor. Hasta aqui
se llegue vueseñoria.
Laudomia. Quando es mucha siempre es corta.
Carlos. El conde dexa la silla
y delante se arrodilla
de Theodora.
Laudomia. ¿Pues que importa?

Levantase el Conde y arrodillase delante de Theodora.

Carlos. Si me importa, porque el conde
a darme pesar aspira;
eternizado la mira,
el habla y ella responde.
Den asiento al conde. ¿Es justo

Llega un page una silla

que este assi?
Conde. No me la des.
Carlos. Tomala.
Conde. Ninguno es
mas alto para mi gusto.
Theodora. Una cinta no es favor.
Conde. Podria hazerme dichoso,
por ser de tu cielo hermoso.
Carlos. ¿Esto sufro y tengo honor?

Leonor. Dasela.
Theodora. [No], tengo miedo
no lo vean.
Leonor. Yo me obligo
a darsela.
Laudomia. Esposo, amigo,
reportate.
Carlos. Di si puedo.
Laudomia. ¿Hoy es dia de disgusto
donde tanto bien se alcança?
Conde. ¡O bien lograda esperança!
Carlos. El honor destierra el gusto.
Laudomia. ¡Señor!
Carlos. El gusto perdone.
Laudomia. ¡Amigo!
Carlos. Que soy honrrado.
Laudomia. ¡Mi bien!
Carlos. La cinta le ha dado
y el en la gorra la pone;
dexame.
Laudomia. ¿Que hazer pretendes?
Carlos. [Conde], prueva a levantarte,
que en publico quiero hablarte
pues en publico me offendes.
Conoces mi qualidad,
sabes que soy bien nacido,
a te cegado el sentido
esa ciega voluntad.
¡Bien puedo de tu valor
como es justo confiarme,
pues quando vienes a honrrarme
quieres quitarme el honor!
Satisfecho y no impaciente
me huvieras, conde, dexado,
si el honor que tu me has dado
me quitaras solamente.
Mas ¡que mal mirado has sido!
aqui a defenderte vengo
querer quitarme el que tengo
heredado y adquirido.
Con mi hermana tu porfia
pudiera ser escusada,
porque para ser honrrada
te basta el saber que es mia.
Si della te satisfazes,
yo te la doy por muger,
y sino, dexa de hazer
las libertades que hazes.
¿No sabes que soy su hermano
y que a provarte me obligo

que soy tan bueno y si digo...
Conde. ¡Tu mientes!
Carlos. ¡Conde villano!

Todos meten mano a las espadas y se ponen contra Carlos y el conde le ampara.

Bellisario. ¡Detente!
Carlos. ¡Infame, atrevido!
Tente.
Valerio. Hijo, el conde muera.
Conde. Ven a matarme aca fuera.
Theodora. ¡Ay triste!
Felicio. Perdio el sentido.
Valerio. Hijo, a tu honor correspondes.
Bellisario. Pues, al conde.
Leonor. ¡Ay, viejo ayrado!
Carlos. Para un Carlos afrentado
no ay en el mundo hartos condes.

Entranse todos dentro de manera que diga Carlos los dos postreros verços dentro, y dan fin a la jornada primera.

RELATION DU VOYAGE FAIT EN 1679

AU-DEVANT ET A LA SUITE

DE LA

REINE MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, FEMME DE CHARLES II

(Suite[1])

Martes. — Fuymos otra vez a Andaya, lugar muy pulido de Francia, con hermosas casas y limpieza. Ay tiendas muy ricas de mercaderes, aunque se vende mitad mas caro que en España. En este lugar hicieron algunos criados de señores y de la familia de Su Magestad algunas raterias de que se pudo orijinar algun tumulto, mas los Frances *(sic)* cedieron la raçon que les asistia, por no alterar el lugar en tiempo de bodas.

Domingo... de octubre[2], haviendo ydo al lugar de Andaya de Francia, yo y mis compañeros de la furriera y un capellan que es razionero de Bañares, que yba a decir misa, estando yo haziendo oracion junto al altar mayor, se cayo de lo alto de la techumbre una galera grande de madera, que estaba colgado de una maroma, dando tan grande estampido que estremecio la gente que estava oyendo misa, juzgando se havia caydo parte de la yglesia, y dando junto mis rodillas, fue su Divina Magestad servido no me hiziese daño, creyendo los que lo vieron me havia muerto.

Juebes. — Juebes en la noche que se contaron 20 octubre[3], llegaron a Yrun los duques de Osuna, cavallerizo mayor de la Reyna nuestra Señora, y el de Uzeda, su hierno, gentilhombre de la camara de el Rey nuestro Señor, con grande acompañamiento de jente muy lucida de criados y camaradas.

El dia siete de este mes de septiembre se dio noticia como el gobernador y[4] justicia de Fuenterabia havian dispuesto en el castillo, que es la casa donde en otras ocasiones se ospedaron personas reales,

1. Voir le *Bulletin hispanique* d'avril-juin, p. 104-118.

2. Si c'est bien *Domingo* que l'auteur avait l'intention de mettre et non *Miercoles,* il faut lire *Domingo, 22 de octubre,* et le fait cité est rapporté ici avant la place qu'il aurait dû occuper dans l'ordre chronologique.

3. En marge, d'une autre écriture, d'apparence plus moderne : *1679 oct. fue 19 jueves.* Cette correction, ainsi que les suivantes, est exacte.

4. Dans le manuscrit *y* est corrigé, à tort, d'une écriture plus moderne, en *de.*

juzgando fuese la casa a ella, y viendo se quedava en Yrun, despues de haver dado sus quejas y representado su cariño, hubo diferentes desazones, y el alcalde de Fuenterabia fue a la casa de la conferencia, donde se han de hazer las entregas, con bara alta de justicia, dando a entender era de su jurisdicion aquella ribera, y saliendo los franceses le quebraron la vara, maltratandole de palabra, y procurando pasar a la obra, trato el alcalde escapar con la vida, dando gracias a Dios.

Biernes[1]. — El biernes, 21, fuymos con el aposentador mayor de palacio, Dr Juan Clavero, guarda de damas y otras personas de la furriera a Andaya de Francia, a comprar algunas cosas que faltavan para el oficio, y haviendonos embarcado en una gabarra, a la buelta al puerto nos vino tan recio viento que juzgamos yrnos a pique, por ser embarcaziones muy peligrosas, y otras que se hallaron al mismo tiempo en la mar se volbieron atras sin poder aribar, y en medio de ser el riesgo tan conocido, todas las tardes nos embarcavamos.

Savado[2]. — El savado 22 de octubre por la tarde se embarco el duque de Osuna, y el duque de Uzeda[3], y andubo costeando por el puerto en unas gondolas pintadas y cubiertas que se havien *(sic)* echo nuebas. Tubieron un desafio dos criados suyos de escalera ariba : ambos salieron heridos. Este dia por la mañana fue a palacio el duque de Uzeda a visitar a su hermana Da Francisca Enriquez de Belasco, dama de la Reyna nuestra Señora.

Entre la *(sic)* 5 y las 6 de la tarde hubo tan gran tormenta asi de viento, piedra, truenos y relampagos, que fue milagro de Dios que no se fuese apique el duque y su hierno el de Uzeda, haviendo asegurado los naturales se libraron milagrosamente, pues llego a los ultimos lanzes la embarcazion, ademas de la mucha agua que havia dentro de la embarcazion, y echando reniegos arojo el som[brero] contra el suelo de la chalupa, mas como vio que la tormenta se continuaba, trato de pedir misericordia.

25[4]. — El dia 25 de octubre se embarco el Busier[5] de la Reyna nuestra Señora, Dn Ambrosio Gonzalez, y se alboroto el mar con tan grande ympetu, siendo tan descompasado el ayre y el agua, que haviendo se les llenado de agua la barca, se yban a pique sin remedio, si Dios nuestro Señor con su piedad no aplaca el temporal, estavan determinados echarse al agua. Esta mesma noche hubo un uracan tan soberbio que se llebo la casa de la conferencia o entregas, que era

1. Correction en marge, comme ci-dessus : *oct. 20.*
2. Correction : *oct. 21.*
3. La mention relative au duc de Uceda a été rajoutée après coup, ce qui explique l'emploi des verbes au singulier.
4. En marge, de l'écriture plus moderne déjà signalée : *Martes.*
5. Pour *bujier*, huissier.

toda de madera, con quatro piezas, formada a la orilla de la ria desde su fundamento. Hase buelto a hazer nueba, algo mas pulida, aunque es cierto es fabrica vien desengañada, pues mas pareze palomar de barajas que casa para deposito de una señora esposa del mayor monarcha del Orbe, y es que sienten mucho los Franceses gastar dinero sin provecho, como ello dicen.

26[1]. — El dia veynte y seis murio un pobre mozo, criado de los monteros de camara, acompañando el cuerpo dos clerigos y los quatro hombres que le llebaban en las andas, que me causo gran mortificazion y tristeza la poca compañia que se haze a los difuntos.

Entro este dia Dn Juan de Lira que viene de... electo secretario de estado de la parte de Italia[2].

27, juebes; 28, viernes; 29, sabado, y 30, domingo[3]. — Los dias 27, 28, 29 y 30, pasaron de Francia muchas familias a ver el quarto que se tenia en el palacio de Yrum *(sic)* para la Reyna nuestra Señora, y las mugeres vestidas a la Francesa en cuerpo y dadas de la mano con sus maridas *(sic)*. Es cierto que son mugeres hermosas. Usan de gran llaneza y estos dias se entraban hasta donde estava la camarera mayor y se sentaban junto a ella, y escudrinavan los trajes de España con notable atencion y cuidado, tocando y manoteando todo quanto havia, sin reservar cosa alguna, de donde se ynfiere lo jobial con que se tratan en Francia.

Este mismo dia fue, con orden del mayordomo mayor, Dn Alonso Carnero, secretario de Estado (que pasa a Flandes), que esta nombrado para las entregas[4], a San Juan de Luz, donde se hallava Su Magestad, para saver de cierto si havia de ser al otro dia 31 de octubre, martes[5], la funcion y dio aviso se dilatava para el juebes, creyendose era la causa la competencia que se juzgaba ay entre el Marques de los Balbases y el Principe de Ancur, sobre quien a de venir a la mano derecha de Su Magestad[6], de que se orijinan los grandes gastos que

1. Addition moderne : *octubre, miercoles.*

2. D. Manuel Francisco de Lira et non D. Juan. C'est de Hollande, où il avait été huit ans ambassadeur, qu'il venait pour remplir en effet les fonctions de secrétaire d'État pour l'Italie (cf. *Instructions, Espagne*, t. I, p. 235, note).

3. Rectification en marge : *viernes, sabado, domingo, lunes.*

4. D. Alonso Gaspar Carnero (1634-1721) venait en effet d'être désigné pour s'occuper des affaires de Flandre à la secrétairerie d'État et délégué pour procéder à l'acte authentique qui devait constater la remise de la Reine à sa maison espagnole. Une pièce du 31 octobre 1679 (Archives des Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne*, t. LXIII, fol. 83) le désigne ainsi : « Don Alonzo Carnero, Cavallero de la Orden de Santiago, del Consejo de Su Magestad y su secretario de Estado y guerra en el Pays Bajo, y destinado para las entreguas de la Reyna... » (cf. *Instructions, Espagne*, t. I, p. 370, n. 4).

5. A partir d'ici la concordance de la date et du jour se trouve rétablie, comme le constate une annotation de la même écriture que celle des notes rectificatives précédentes : *1679, oct. 31, martes.*

6. Le marquis de Los Balbases, D. Pablo Spinola Doria, accompagnait la Reine, après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur extraordinaire chargé de demander sa

se le siguen al Rey al *(sic)* nuestro Señor, cada dia que se atrasa esta entrega y la necesidad que padecen los criados, siendo el gasto que hacen grande y emplata y la racion se compone de 6 reales y medio de vellon. Dios sobre todo.

1°, miercoles, dia de todos Santos, fui a San Juan de Luz, villa de Francia distante tres leguas de Yrun, a ver a la Reyna nuestra Señora, y haviendo algunos criados de Su Magestad españoles, entramos a besar la mano, haciendonos gran demostracion de cariño y agasajo. Despues salio a comer en publico, una grande y costosa comida [1], estando todos quantos quisieron presentes, muy cerca de Su Majestad. Despues fui a ver al marques de los Balbases y pedirle lizencia para hablar a Su Magestad, la qual paso a pie desde palacio a una casa particular, acompañada del principe de Ancur y otros muchos monsiures y señores. Al salir de ella, di memorial a Su Magestad y le ymbio al punto al marques de los Balbases. Fue a bisperas, dejandose ver muy despacio, que es cierto yba tan vella como un anjel. El dia antes salio a la mañ[a]na a embarcarse en el muelle, que es muy bueno. Havia muchos y grandes bajeles, todos con su artilleria de piezas de hierro, pasado el puente, que es todo de madera, de largo de 150 pasos.

Las casas capazes y bien dispuestas; toda una calle de mercaderes ricos.

Pase por donde estava fundado el castillo de el passe *(sic)* de Biobia, antes de la casa de conferencia de la parte de España, el qual esta aruynado, por haverle dado celos la pintura que del hicieron algunos soldados españoles a la Majestad Cesarea de el Señor Emperador Carlos Quinto, haviendole exagerado tanto que tubo por mejor remedio bolarle que no conservarle tan vecino a Francia, pues no dista un tiro de arcabuz. Sus ruynas dan a entender su fortaleza aun que no era grande.

Este dia murio un criado de escalera abajo de el marques de Astorga.

Juebes. — El dia dos de noviembre se dio aviso venia Su Magestad a la casa de la conferencia, y saliendo el marques de Astorga y la camarera mayor, las damas y toda la demas cassa en forma, y despues de

main à Louis XIV et au duc d'Orléans (cf. *Instructions, Espagne*, t. I, p. 509-511). — Quant au *principe de Ancur*, c'est-à-dire au prince d'Harcourt, il avait reçu de Louis XIV mission de conduire Marie-Louise jusqu'à la frontière, et ensuite de la suivre jusqu'à l'endroit où elle rencontrerait Charles II, en qualité d'ambassadeur extraordinaire (*Ibid.*, t. I, p. 293-302). — Il y eut entre le prince d'Harcourt et le marquis de los Balbases une compétition de préséance, qui fut résolue en faveur du prince d'Harcourt. Celui-ci se plaça en effet à la droite de la Reine, au moment de sa remise au marquis d'Astorga; le marquis de los Balbases tourna la difficulté pour son compte en passant quelques heures avant en Espagne (Arch. des Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne*, t. LXIV, fol. 177-183, Harcourt à Louis XIV, Irun, 3 nov. 1679).

1. Ces cinq mots ont été rajoutés en marge par l'auteur.

toda esta prevencion y aparato, Su Magestad despacho correo en que dio quenta havia estado yndispuesta, siendo, segun se dijo, la causa un baydo[1] de un desconocido en un dedo.

Este dia una embarcazion de Fuenterabia llevaba vandera con la cruz de Borgoña, lo qual sintieron mucho los Franceses, por haver quatro dias antes preso los de Fuenterabia las personas y marineros de una chalupa (por llevar bandera de Francia) de los vecinos de el lugar de Andaya. Y bajando a la marina todos con escopetas y pistolas y todas las embarcaziones que llegavan al puerto, las sacavan con una maroma la calle ariba, con tanto estruendo y alboroto que se temio los soldados de Fuenterabia no disparasen la artilleria y tubiesemos alguna novedad, con que se llegaron con escopetas los Franceses, viendo la chalupa de Fuenterabia, con determinazion de matar a los que venian en ella y quemarla, y lo pusieran por obra, a no haver un Español, que entendia la lengua, oydo el yntento, y se fue corriendo y dio aviso para que quitasen la vandera, executandolo assi, siendo en la ocazion pressente el remedio eficaz para aplacar el fuego que estava empezado a encender[2].

Biernes. — El dia tres de noviembre tocaron los clarines de la camarera mayor al amanezer, dando noticia eran las entregas sin falta, con lo qual se puso toda la familia de la casa real de golilla, haviendose visto tantas y tan costosas galas que parece ymposible que la ponderacion lo exajere, pues el mas pobre corrio este dia parejas con el rico. Las libreas de el marques de Astorga y duque de Osuna fueron muchas y costosas, unos de bordados de oro y plata, otros de encajes de primorosas labores, no haviendose visto en España dia de mas luzimiento, coronando esta grandeza los duques de Osuna, Uzeda y marques de Astorga. Siguio se a esto para el acompañamiento y recivimiento dos compañias de cavallos, una de Dn Joseph de Salazar[3] y la otra de Dn Martin de Unda, y los thenientes D. Joseph..., siendo los mejores montados que se han visto en la milicia española, obcureciendo los soldados y capitanes a los que tubo el ymperio romano.

Despues que llegaron los coches de palacio, con las damas, se que-

1. Vahido. — La reine eut en effet, ce jour-là, une migraine avec vomissements. (Harcourt à Louis XIV, Irun, 3 nov. 1673. Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne,* t. LXIV, fol. 177-183). — Le sens de la fin de la phrase, telle que nous la donne notre copie, nous échappe.

2. En marge l'auteur a mis : *El lizdo don Juan.* C'est sans doute le nom de l'Espagnol qui comprenait le français et apaisa le différend. — Ces rixes entre riverains français et espagnols de la Bidassoa étaient fréquentes. Il y en eut encore une, en mai 1681, où périrent onze pêcheurs de Hendaye (Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne,* t. LXVI, *passim*).

3. Cet officier pourrait s'identifier avec D. Antonio José de Salazar y Gil de la Redonda, capitán de caballos, gentilhombre de la boca de D. Juan de Austria, originaire de Carthagène des Indes, chevalier de Saint-Jacques (Vignau y Uhagon, *Indice de pruebas de los caballeros... de Santiago,* p. 313).

daron a la orilla de la ria, y el mayordomo y la camarera mayor de la parte de España, estando la marea llena, cubierta de embarcaziones, unas doradas, otras coloradas, y otras de diferentes colores. La de Su Magestad era de escultura de figuras doradas y en medio de ella, de la echura de una cama colgada, cielo y cortinas de tela pasada de oro encarnado, y las ventanas con bidrieras de christal, y a las espaldas un escudo de armas de España con su corona ymperial, y toda la barca en circulo de pinturas de nimphas en sus atributos. Llevabanla a remolque otras chalupas y los marineros biscaynos todos vestidos con sus casacas de terciopelo negro y botones de plata. Yban en otra los cavalleros de las tres provincia[s] de Biscaya, Alaba y Guipuzcoa, con muchas y ricas galas, vestidos casi a la francesa, sin faltar señora de todas ellas que viniese embarcada, procurando dejar pobre a Milan con sus telas pasadas, propio animo de la nacion española.

Su Magestad llego a la casa de la[1] conferencia a las cinco de la tarde en su carroza, trayendo consigo la embajatriz princesa de Ancur[2] y su camarera. Entro con su mascarilla y haviendose apeado, entro en la casa de las entregas, que estava colgada y entapiçada, donde estavan la mayor parte de la nobleza de Francia de hombres y mujeres. Despues salio al puente de madera, haziendo ala la compañia de cavallos que traya Su Magestad, aguardando en el al mayordomo mayor que pasase, haziendo al mismo tiempo salba real la cavalleria española. Toda la familia de el marques le acompaño hasta la conferencia, donde entro con el secretario de Estado, D^n^ Alonso Carnero, y haviendo leydo los poderes que traya de la Magestad catholica de el Rey nuestro Señor, y hecha relazion de ellos, se sirbio la colazion, y vevidas, que tenian de la parte de Francia prevenida. Haviendose concluydo esta funcion, Su Magestad despidio los marischales de Francia y demas gente con notable alegria, y saliendo al puente entro en la falua real y en pasando la ria, parte de España, se le hizo salba real por la cavalleria española y dando aviso las centinelas que havia puestas en diferentes partes, se disparo la artilleria de Fuenterabia, con que Su Magestad llego embarcada hasta la yglesia de Yrum, donde la bolbia a recivir la cavalleria haziendo otra salba. Estava la esperando a la puerta el obispo de Pamplona, D^n^ Fray Pedro Roche, religioso francisco[3]. Haviendo echo la zeremonia a Su Magestad, entro dentro de la yglesia, donde se comenzo el *Te Deum laudamus*, y echandola la vendicion episcopal, dio Su Magestad gracias y saliendo se fue a pie,

1. Ces cinq derniers mots sont rayés dans le manuscrit, quoique indispensables pour le sens de la phrase.
2. La princesse d'Harcourt, Marie-Françoise de Brancas d'Oise, était à la gauche de la reine, le prince étant à la droite.
3. Évêque de Pampelune depuis mars 1671; mort dans ce même évêché le 10 février 1683.

sin querer entrar en silla ni coche, a palacio, acompañada de toda su familia española y francesa, llebando la falda la duquesa de Terranoba, su camarera mayor. Yba Su Magestad con un bestido bordado de oro y guarnecido de diamantes, el jubon, los calados y la media manguilla y un collar de diamantes, y joya grande de lo mismo, y muchos clabos, con que entro en palacio tan galanteada de su velleza que parecia un parayso entre la marquesa de los Balbases [1], con un bestido bordado de oro, llena de diamantes y una gargantilla de perlas como avellanas pequeñas, muy yguales, con su hija la duquesa de San Pedro [2], todos los estremos de diferentes piedras preciosas y en medio de los pechos une joya de una aguila ymperial muy rica.

Entraron muchas madamas ricamente vestidas y seis damas de la camara almirablemente *(sic)* vestidas. Diose antes de la cena un gran refresco, participando todos los cavalleros de Francia, siendo tanta la jente de todos estados que concurrio, que era ymposible pasar por las calles.

El arzediano de Madrid que yba por limosnero mayor de la Reyna, nuestra Señora, assi en la conferencia como en Yrum, repartio aqueste dia mas de 600 reales de a ocho arojandolos.

Aquesta noche, a la ora de las 6, vino un repostero de camas frances, con orden de Su Magestad, para reconocer la cama que se le tenia prevenida y mandandome llamar el señor marques de los Balbases, me la dio para que se pusiese la que traya Su Magestad con colchones de pluma, laqual se puso, dejando la otra de respecto, añadiendo a esto el repostero que Su Magestad havia dado esta orden y le havia dicho no se juzgase a desayre ni a poca confiança el que mandase, sino tan solamente el sosegar vien en ellos como tenia de constumbre *(sic)*.

El savado salio Su Magestad a misa a la yglesia parroquial de Yrum, a ora de la una, en la carroza que se llebo de España, llevando consigo a la camarera mayor, poniendo al estribo como cavallerizo mayor el duque de Osuna, pasando a pie a la yglesia, a quien siguio el duque de Uzeda, vestido maravillosamente a la francesa con un bestido bordado quejado de oro ; despues, el Marques de los Balbases, y en aviendo passado el coche de Su Magestad, fue tambien a pie el mayordomo mayor, llevando por brazero a D[n] Antonio Manrrique de Guzman, su sobrino, hijo mayor del marques[3] de Villa Manrrique[4], y toda la fami-

1. Doña Ana Colonna, fille du connétable de Naples, Marco Antonio Colonna, mariée en 1653 au marquis de Los Balbases. — (Abbé de Veyrac, *État présent de l'Espagne*, t. IV, p. 57.)

2. Doña Isabel Spinola, mariée à D. Francisco Maria Spinola, duc de San Pedro (titre napolitain). — (*Op. cit.*, t. IV, p. 58.)

3. Ces deux mots sont répétés une seconde fois dans le manuscrit. C'est un lapsus.

4. Le fils aîné du marquis de Villamanrique, neveu par sa mère, D[a] Ana Davila y Osorio, du marquis d'Astorga, et qui hérita lui-même du titre de marquis d'Astorga en 1692, s'appelait, d'après Imhof et l'abbé de Vayrac, non pas Antonio, mais Melchor. D. Melchor, devenu XII[e] marquis d'Astorga, mourut le 15 avril 1710, après avoir été capitaine général de la Galice.

lia suya de una librea azul muy rica. Despues de haver buelto a palacio, mando Su Magestad la entrasen a besar la mano las tres provincias de Bizcaya, Alava y Guipuzcoa, cada una de por si. Despues mando entrasse la cassa Real a la misma ceremonia, diciendola el ynterprete el oficio de cada uno.

A esta misma ora, mando el mayordomo mayor pasase Dⁿ Juan Clavero, aposentador mayor de palacio al primer transito a disponer el ospedaje a Su Magestad, que era la villa de Hernani. Mando para este efecto le asistiesse juntamente Dⁿ Miguel Vidal, ayuda de furriera mas antiguo, para que juntos lo dispusiesen con todo cuydado.

A esta misma ora mando el mayordomo mayor entrasse a servir con capa Dⁿ Gabriel de Silba, mozo de oficio de la furriera el mas antiguo, y sirbio la vianda, con que gozo los onores de ayuda, aviendole dado esta orden Dⁿ Juan de Villa Vicencio, mayordomo de Su Magestad.

A las ocho de la noche salio Su Magestad a la pieza grande donde se sento en su silla y a mi se me mando servir la almoada, que toca al tapizero mayor, por no haver quien la sirviese, y juntamente servi las de la camarera mayor y la señora madama governante[1], que es viuda y la tray Su Magestad. De este otro lado estubo Madama... y las damas y demas señoras y de este otro lado el duque de Osuna y el duque de Uzeda, y en saliendo Su Magestad, empeçaron a cantar y tocar hasta en numero de 38 musicos y dos musicas, con gran variedad de ynstrumentos y clavicordio, y haviendo tocado y cantado, Su Magestad se entro a su quarto, donde mando se le entrase el claviçordio, lo qual hizimos, Dⁿ Gabriel de Silba, mi compañero, y yo, y preguntando a Su Magestad donde mandava se pusiese, respondio en español con notable gracia : ponganle en cima de el tocador. Su Magestad danço en su camara, delante de sus damas, y despacho correo para Su Magestad la Reyna madre, mandando poner en el sobre escrito : a la Reyna mi señora y mi madre, de donde se collige habla muy bien la lengua española. Salio a zenar en publico, hallandose presente *(sic)* los duques de Osuna y Uzeda y el mayordomo mayor, a la mano derecha la camarera mayor y detras de la silla y arrimada a ella las damas de la camara y el ama que la crio, sirbiendo a la mesa la vianda los meninos, la qual dejavan en manos de las damas, sirviendo la copa Dª Maria Andre de Guzman, copera, hija del marques de Villa Manrrique[2], y de trinchanta Dª Francisca

1. C'était Mme de Clérambault, Louise-Françoise Bouthillier, veuve, depuis 1665, du maréchal de Clérambault, et qui, en 1669, avait été choisie comme gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Morte en 1722 (*Mémoires de Saint-Simon*, édit. de Boislisle, t. V, p. 95, n. 3, et t. X, p. 100).

2. La plus jeune des enfants de D. Manuel Luis de Guzman y Zúniga, IVe marquis de Villamanrique. Elle devint, le 11 décembre 1683, la quatrième femme de

Enrriquez de Velasco, hermana del duque de Uzeda, y Dª Manuela de Velasco, su prima [1], la tocadora y las meninas.

Su Magestad pareze estava disgustada por haver se le perdido un perrico de falda, y haviendo pareçido, çeno aunque poco. La causa fue haver un françes, su criado, que la haçia los paneçicos dicho no le davan arina y que por esa causa no havia dado mas que tres, y haviendo el mayordomo mayor desaçonadose con el sumiller de la paneteria, que lo era en esta jornada Francisco Gonzalez de Salas, y caviendo ..... [2] recivio dos fanejas de arina y que se quedavan con ella. Ablo con grande resoluzion dentro el quarto de Su Magestad el mayordomo Dⁿ Juan de Villa Viçençio a un Monsiur de Françia, diciendo los criados de la Reyna nuestra Señora eran demas de ser hombres de vien y vien naçidos, cumplian con sus obligaziones y no havia razon para poner dolo en personas como ellas, dando demonstraziones grandes asi de su çelo y christiandad como de lo mucho que le devemos toda la familia, experimentandolo en esta jornada.

Hubo muchos dulces y vevidas. Quite la mesa y tijera a Su Magestad despues de haver zenado y le quite la silla. Fue de mucho gusto para mi lograr esta ocasion si despues de esto hubiera la razion para comer, ya que se o deseo servir.

Remitio Su Magestad esta misma noche la bandeja, azafate redondo de ambar, guarnecido con grande primor de filigrana y piedras al señor duque de Orliens su padre, que es cierto es alaja digna de tan soverana persona.

Se me mando de orden de la camarera mayor sirviese el chocolate a tres monsiures de Francia, dejando a cada uno en la mano la jicara y salba, por no tenersela devajo quando lo tomavan, pues les pareçe son prinçipes en el termino del mandar.

A los musicos mando dar Su Magestad sesenta doblones, haviendolos mandado dar a otros françeses mas de 800 reales de a ocho, con que fueron beneficiados y contentos. Dio se esta y otras cantidades de dinero del Rey nuestro Señor.

(A suivre.)

D. Francisco Fernández de Córdova y Aragon, VIIIᵉ duc de Sesa (Imhof, *Genealogiæ XX illustrium in Hispania familiarum*, p. 113). — Elle fut destituée, en septembre 1683, de son office de *Copera* de la Reine, à la suite d'une querelle avec une de ses compagnes et pour avoir manqué aux égards dus à sa souveraine (Archives des Affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne*, t. LXVIII, fol. 464-471).

1. Dª Manuela de Velasco, la plus jeune des filles de D. Francisco Baltazar de Velasco y Tobar, marquis de Jodar, morte à seize ans, le 17 octobre 1682, d'une chute de cheval, dans une promenade à la suite de la Reine, à l'Escorial (Imhof, *op. cit.*, p. 325. — Arch. des Aff. étrang., *Corresp. d'Esp.*, t. LXVIII, fol. 241-243).

2. Il y a là un mot raturé et le mot précédent est d'une lecture douteuse : *cauiendo (cabiendo)* ou *saviendo (sabiendo)*.

VARIÉTÉS

Une lettre de Marchena.

Notre collaborateur M. P. Besques a bien voulu me remettre la copie d'une lettre autographe du célèbre polygraphe espagnol qu'il a trouvée aux archives des Affaires étrangères. Cette lettre, du 1er juin 1798, complète les renseignements sur la vie de Marchena que M. Menéndez y Pelayo et moi avions déjà réunis et publiés[1]; elle se rapporte à un projet de voyage et de séjour en Espagne, où le « philosophe » avait des intérêts à soigner : se sachant fort mal noté dans son pays et craignant surtout que l'Inquisition ne lui mît la main au collet, il sollicite du directeur Merlin une sorte de mission officielle, « un titre quelconque, » afin de sauvegarder sa personne. Marchena, dans cette lettre, fait allusion à un oncle qu'il serait bien aise de revoir pour lui prouver que son impiété n'a pas altéré ses sentiments de famille : mécréant, mais bon neveu ! L'oncle avait, d'ailleurs, « d'assez gros » biens. On sait que Marchena ne mit pas son projet à exécution, et ne rentra en Espagne qu'en 1808.

A. M.-F.

Paris, le 13 Prairial, l'an VI de la République.

Citoyen Directeur,

Le citoyen Bourgoing[2] vient de me mettre dans un terrible embarras, en me conseillant de vous parler par écrit et de ma sollicitude et de mes mérites. J'ai un très mince talent pour la biographie, et je paraîtrais un très pauvre sire, si je m'avisais d'écrire ma propre vie. D'ailleurs il y a tant d'autres histoires plus amusantes ou plus intéressantes que je n'ose pas me mettre *ex-professo* à faire la mienne.

Quant à ma prétention c'est autre chose, elle est développée en deux mots : Avoir un titre quelconque pour voyager en Espagne. J'y ai un bien très mince et une famille qui en a d'assez gros. Mais un oncle à qui ces

1. *Revue historique* de septembre-octobre 1890. — *Obras literarias de José Marchena*, Séville, 1896, t. II, où se trouve l'étude biographique et littéraire très détaillée de M. Menéndez y Pelayo, qu'il a plus tard réimprimée dans la troisième série de ses *Estudios de crítica literaria*, Madrid, 1900 *(Colección de escritores castellanos)*.

2. Jean-François Bourgoing, qui séjourna longtemps en Espagne, comme secrétaire d'ambassade, puis comme ministre plénipotentiaire.

biens appartiennent me croit un scélérat depuis qu'il a des soupçons sur ma foi à l'Immaculée Conception et à la bulle de Sixte IV sur ce mystère adorable. Je suis jaloux de lui prouver que je n'ai pas encore sur le front le signe de la bête, et qu'à mon incrédulité près, je suis resté un assez bon homme. Je crains l'Inquisition, tandis que je n'aurais pas un titre spécial de protection à réclamer auprès du gouvernement français. Car les Inquisiteurs Espagnols reculent devant cette protection comme les démons reculaient devant le plus indigne chrétien, au rapport de l'excellent philosophe Tertullien qui a si bien démontré la vérité de notre Sainte Religion.

Au risque, Citoyen Directeur, d'encourir la note d'importun, j'oserai vous demander un quart d'heure d'entretien, pour vous dire que ma proscription en Espagne ne fut pas une affaire du gouvernement, mais bien de l'Inquisition qui s'inquiétait de mon salut un peu plus que moi-même, et qu'ainsi le titre que je sollicite cesse de paraître si inconvenant. Je ne dis pas que la cour d'Espagne me croit (*sic*) bien attaché au système de l'obéissance passive, mais comme l'occasion ne s'était pas présentée pour moi à ma sortie d'Espagne de faire là-dessus ma profession de foi, j'avais pu m'en dispenser sans avoir recours à la réserve intentionnelle si savamment autorisée par mon compatriote le Révérend Père Escobar.

Je finis, Citoyen Directeur, en vous assurant mon profond respect.

J. Marchena.

Mon adresse est rue des Vieux-Augustins, passage de Vigan, chez la citoyenne Beauland, marchande épicière.

(Autogr. scellé du cachet de Marchena. — Correspondance d'Espagne : 652, folio 189-190.)

Roso.

Le mot ne semble pas s'employer en dehors de la locution *á roso y velloso* que l'Académie traduit par « totalmente, sin excepción, sin consideración ninguna ». Covarruvias donne au mot isolé le sens de « rouge ». Voici l'article de son *Tesoro :* « Es lo mesmo que rojo, y dizese de la fruta que esta ya madura, y ha tomado su color rojo, ponemos el exemplo en el melocoton, y en el membrillo, porque antes de madurar estàn cubiertos de vello, y de aqui naciô una frasis castellana, no dexar roso, ni velloso, que es llevarse lo maduro, y lo que està por madurar. » Les *Autoridades* acceptent l'équivalence *roso-rojo* indiquée par Covarruvias, mais ne citent aucun exemple du mot pris isolément dans le sens de « rouge » ; elles ne connaissent que la locution *roso y velloso*. Oudin, quoiqu'il ne renvoie pas expressément à Covarruvias, a sans aucun doute puisé son information dans le *Tesoro ;* mais il va plus loin et nous sert cette petite dissertation : « C'est le mesme que *rojo* ou *roxo*, mais c'est proprement du fruit qui est meur, ayant pris couleur jaune ou rousse. De là est venüe cette façon de parler *No dexar roso ni velloso*, qui de mot à mot signifie : « Ne laisser

ni roux, ny velu», que nous disons en François : «N'espargner ny rais ni tondu». Mais en Espagnol il se doit entendre de ces fruits qui sont velus avant que d'estre bien meurs, comme sont les coings et les pavies ou milecotons; et sembleroit qu'il fallust dire *raso* pour *roso*, afin de respondre à notre François «raiz», qui est à dire «rasé», mais *velloso*, qui signifie «velu», ne respondroit pas bien à «tondu», estant son contraire; tellement que chaque langue a son proverbe en particulier, et en effect c'est à dire «employer le verd et le sec»[1].

Oudin donc adopte l'explication de Covarruvias, mais il en a entrevu une autre : *roso* serait pour *raso*, seulement ce qui le gêne, c'est que la locution *no dexar roso ni velloso* ne répondrait plus au français «n'espargner ni raiz ni tondu». Ses scrupules n'ont pas de raison d'être, car les deux langues ne sont pas tenues à marcher toujours de pair, et nous pourrions avoir tout aussi bien en français «n'espargner ni raiz ni poilu», une antithèse au lieu d'un renchérissement. La question qui se pose pour arriver à déterminer le sens de *roso* est celle-ci : comment a-t-on interprété la locution? Nous avons vu ce que pense Covarruvias. Voyons ce qu'on disait avant lui.

Dans les fameuses *Coplas de Mingo Revulgo*, on lit (copla XXIV) :

Yo soñé esta trasnochada,
de que estoy estremuloso,
que *ni roso ni velloso*
quedará de esta vegada.

Là-dessus, les deux commentateurs Fernando del Pulgar et Juan Martínez de Barros donnent leur glose : «Quiere decir que ni los chicos ni los grandes carecerian del infortunio que se aparejaba á todos comunmente (Pulgar)... quiere decir que si el pueblo persevera en sus malas obras, de esta vez chicos y grandes perecerán con sus haciendas, sin que nada quede que de este infortunio se libre.» (Martínez de Barros.) Remarquons que le texte de la copla tel qu'il est reproduit dans le commentaire de Martínez de Barros porte *raso* et non *roso*, et peut-être Oudin a-t-il connu cette variante. Les deux commentateurs, on vient de le voir, interprètent *roso ni velloso* autrement que Covarruvias; pour Pulgar, *roso* équivaut à «rasé», ou, si l'on veut, à «imberbe», puisqu'il traduit par «ni petits ni grands», et quant à Martínez de Barros, la leçon *raso* de son texte l'obligeait naturellement de traduire de la même façon. Cette interprétation des deux gloses des *Coplas* et dont l'Académie espagnole n'a pas tenu compte, nous la voyons reparaître dans le *Diccionario de etimologias de la lengua castellana* de Ramón Cabrera (Madrid, 1837) : «Roso y velloso. Modo adverbial. Todo, sin eceptuar ninguna cosa. *Roso* en esta locu-

1. *Tesoro*, éd. complétée par Antoine Oudin, Bruxelles, 1660.

cion se toma, segun se advierte, en un sentido contrapuesto á *velloso*, y por consiguiente significa *raso, terso, lo que no tiene pelo*. Asentados estos antecedentes, que en mi concepto son innegables, cualquiera puede facilmente conocer que *Roso* viene de *Raso* terminac. masc. de ablat. del adj. lat. *rasus, sa, sum,* que vale tambien *lo que està raso y sin pelo*, como se vé en Juvenal satir. 2. verso 97. que dice así :

Caerulea indutus scutulata, aut galbana rasa ».

Cabrera et ses deux devanciers me semblent avoir raison quant au sens à attribuer à *roso*, et je pense que l'interprétation de Covarruvias, qui repose sur l'équivalence *roso-rojo,* ne saurait être admise. D'abord l'opposition entre *roso* désignant la couleur rougeâtre d'un fruit mûr et *velloso* est imaginaire, car ni la pêche ni le coing, les deux fruits cités par Covarruvias, ne perdent en mûrissant leur duvet. Mon savant ami M. Cuervo, que j'ai consulté à ce sujet et qui comprend *roso* comme une antithèse à *velloso* et équivalant à *raso*, a bien voulu me donner la précieuse consultation que voici : « Me ha ocurrido la duda de si la expresión se aplicó en un origen á las telas : « la polilla acabó con *raso* » *(roso)* y *velloso*, » ó al ganado : « el lobo ó la pestilencia no dejó *raso* » *(roso) ni velloso*. » Me inclino á lo último, lo uno por el pasaje de Mingo Revulgo, y lo otro porque en el primer sentido creo que se decia más bien *velludo*. El contraste entre *velloso* y *raido* aparece ya en este verso del *Apolonio* (518) :

De dentro so vellosa, e de fuera rayda;

y que *raso* era lo mismo que *raido* aparece en un fragmento de traducción antigua de la Biblia que trae Scio, *Baruch,* VI, 30 : « Las camisas fendidas, é la barba *rasa*. »

Reste la question de phonétique. *Roso*, avec *s* sonore, ne saurait venir ni de *russus* ou *russeus* ni de *rubeus*, et cela écarte l'hypothèse de Covarruvias. D'autre part, l'étymologie *rasus* proposée par Cabrera n'est pas non plus « phonétiquement » possible; la bonne étymologie serait *rosus* [1], si ce participe avait jamais pu signifier « épilé » : malheureusement je ne crois pas que ce sens apparaisse à aucune époque de la latinité. Il convient donc s'en tenir à *raso,* mais en admettant une entorse à la phonétique, une de ces déformations auxquelles se plaît la langue populaire : *raso* a été refait sur *velloso* pour obtenir entre les deux mots une consonance parfaite. M. Cuervo me rappelle des altérations semblables : *diestro y siniestro; hablar y pablar,* également antiphonétiques. Au surplus, cette explication de *roso* par un *raso* volontairement déformé ne m'appartient pas; elle a été donnée par

1. La 13ᵉ édition du Dictionnaire de l'Académie espagnole connaît deux *roso,* l'un qu'elle traduit par *rojo* et tire de *russus,* l'autre qu'elle traduit par *raído, sin pelo* et tire de *rosus*.

M. Sbarbi, qui connaissait la variante du texte de Martinez de Barros : «la citada locucion hubo de enunciarse en un principio de esta manera : *á raso y velloso,* habiéndola adulterado más adelante el vulgo, segun hoy se usa, por efecto del consonante. Y á creerlo así nos induce la disparidad tan notable de significacion que existe entre los términos componentes de dicha frase; pues sabido es que *roso* equivale á *rojo,* y *raso* á *imberbe,* atendida la correlacion de las palabras en esta ocasion [1]. » On le voit, tout en admettant que dans la locution *roso* est pour *raso,* M. Sbarbi tient encore pour le *roso* = *rojo* de Covarruvias. Je vais plus loin que lui ; j'estime que tant qu'on n'aura pas produit d'exemples de *roso* employé isolément avec le sens de «rouge» et qu'on n'en aura pas expliqué la phonétique, le mot doit être regardé comme un monstre et comme n'existant pas par lui-même, en dehors de la formule *roso y velloso,* qui seule lui a donné naissance.

A. M.-F.

Literatura popular. Más cantares populares toledanos.

Quien por curiosidad ó estudio haya leido mi folleto, hace años publicado, sobre *Cantares populares de Toledo* [2], cuya colección hoy amplío con los siguientes, habrá visto la afirmación consignada referente á la época en que los *cantos populares* se generalizaron en España.

Cónstame que hay quien remonta al tiempo de los fenicios y de los romanos el uso del *canto* en mi suelo patrio : no lo dudo, pero el *canto popular,* el que en sus versos encierra sentencias, epigramas, crítica, amor, odio, adulación, envidia, hermosura, etc., expresando en forma poética los sentimientos mas íntimos del alma, ese, le creo de época mas moderna.

Investiguen y decidan este asunto los eruditos : yo, en tanto, el último entre los curiosos amantes de antigüallas de mi predilecta Toledo, reuno y publico *Más cantares toledanos,* tomados de boca del pueblo.

JUAN MORALEDA Y ESTEBAN.

I

Campana, la de Toledo,
Iglesia, la de León,
Chapiteles, los de Burgos,
Y rollo, el de Vitlalón.

Tiendas de labores finas
Las de telas toledanas,
Y pañuelos de Manila
Para las graciosas damas.

1. *El Refranero general español,* t. VI (Madrid, 1876), p. 67.
2. *Cantares populares de Toledo coleccionados y comentados por el licenciado D. Juan Moraleda y Esteban, Individuo correspondiente de la Real Academia de la Historia y Cronista de la Villa de Orgaz.* Toledo, Imprenta y libreria de Lara, MDCCCLXXXIX.

¡Adiós Virgen del Sagrario,
Cuando te volveré á ver!
Que á la hora de mi muerte
A mi cabecera estés.

Toledo tiene la fama
Del vino y del aguardiente,
De las muchachas bonitas
Y de los hombres valientes.

Catedral, la de Toledo,
Catacumbas, las de Roma,
Mosaicos, los de la Italia,
Lagos, en la Suiza hermosa.

Toledo ya no es Toledo,
Que se llama *Relicario,*
Porque tiene por patrona
A la Virgen del Sagrario.

Nuestra Señora del Prado
Es patrona en Talavera,
La del Sagrario en Toledo;
Esta es mi copla primera.

La del Sagrario en Toledo,
La del Socorro en Orgaz,
La Caridad en Illescas,
La Blanca en el Castañar.

¡Adiós puerta del Cambrón
Con tus cuatro chapiteles!
¡Adiós Cristo de la Vega!...
¡Cuando volveré yo á verte!

¡Adiós puerta del Cambrón
Con tus chapiteles cuatro!
¡Adiós Cristo de la Vega
Que te quedas mas abajo!

Castillo de San Servando
¡Que demolido te veo!
¡Quién desde tus altos muros
Hiciera á tiranos fuego!

Asómate, morenita,
A la puerta de la calle,
Verás pasar á las niñas
Que van á rezar la salve[1].

Eres el sol de Madrid,
Y la luna de Toledo;
Eres sin par hermosura,
Eres brillante lucero.

Mujeres, las de Toledo,
Vino bueno, el *Manzanilla,*
Y gracia para cantar
En Málaga y en Sevilla.

Una morena en Toledo
Me ha robado el corazón,
Subiendo desde la Vega
Por la puerta del Cambrón.

Cuando por la tarde vienes
Por la cuesta de San Martín
En el aire me pareces
Al bravo y vencedor Cid.

Eres Sultana, Toledo,
Por el norte y medio día,
Y de levante á poniente,
Sultana, querida mia.

Yo me voy á la Cruz Verde
Y me siento en la peana,
Y allí me pongo á llorar
La muerte de mi serrana[2].

¡Adiós San Juan de los Reyes
Con tus cadenas colgando,
Que en tiempos de moros fueron
Tormento de los cristianos!

¡Adiós San Juan de los Reyes
Con tus cadenas colgando,
Y puente de San Martín
Que te quedas mas abajo!

Eran muy dulces las aguas
De un pozo de esta ciudad;
lloró en el una judía
Y empezaron á amargar.

1. Costumbre de todos los sábados del año desde muy antigua fecha.
2. En mis *Leyendas históricas de Toledo* me ocupo de este *cantar.*

Quiero mas á mi morena
Que la águila al campanario;
Así pago yo el cariño
De mi Virgen del Sagrario.

En Toledo no se ha visto
Lo que hoy día se vé,
Matar á Don Atanasio
Por que defendió la fe[1].

Desde que aprendí en Toledo
De *¡Patria!* el grito sonoro,
No hay día que yo no grite;
¡Guerra sin cuartel al moro!

Cien cosas tiene Toledo
Que mas de cuatro quisieran,
Que mas de cuatro robaran
Si por robar no prendieran.

Si elegir me fuera dado
Para vivir, cojería
Una cueva en el Alcázar
Y tumba en Santa María.

Calle todo trovador
Donde un toledano cante,
Que cantar un toledano
Es cantar raro gigante.

No extrañeis mi mala cara,
Que hace tiempo que no duermo:
Una hermosa toledana
Me tiene quitado el sueño.

En el mundo hay una España,
Y en la España hay un Toledo,
Y en Toledo hay unas niñas
Que tienen cara de cielo.

Si Aragón está orgulloso
Con su Virgen del Pilar,
Toledo con su Sagrario
Puede estarlo mucho más.

Perder la vida es bien poco
Para todo toledano:
Más sentirían perder
A su Virgen del Sagrario.

Adiós padre y adiós madre,
Adiós Virgen del Sagrario,
Abogada y defensora
De todos los toledanos.

Cuando yo fuí criminal
En los montes de Toledo,
Lo primero que robé
Fueron unos ojos negros.

A Toledo le comparo
Con un montón de melones.
Todo se le vuelven cerros,
Escondites y rincones.

El mazapán de Toledo
Tiene fama universal:
El de Labrador é Infantes
Y Perez no tiene igual.

España fue siempre grande
Por su fe y por su denuedo,
Y hoy se ve abatida y triste
Por que no impera Toledo.

El escudo de Toledo
Tiene águilas imperiales
Como prueba del valor
De todos sus habitantes.

A esta heróica ciudad
Llaman Imperial Toledo:
Si la llaman Imperial
Es porque vale un imperio.

Toledana, Toledana,
Cuando te ahoguen las penas,
Oye un cantar de la *Jota*
Y verás como te alegras.

Tengo ganas de encontrarme
A un chulo de San Miguel,
Decirle cuatro verdades,
Y hasta pegarme con él.

1. En mis *Cantares* cito á dicho señor.

En Madrid, con ser Madrid,
Cuando se cortan un dedo,
Sale sangre colorada,
Como aquí, con ser Toledo[1].

¿Para que quiere Toledo
El filo de sus espadas,
Si matan más los ojillos
De las niñas toledanas?

II

¡Tantos tirabuzones!...
¡Tanto rodete!...
¡Y en dando la *Plegaria*
Vas al Mollete[2]!

Cuando las toledanas
Salen de Madrid,
El camino se alegra
De verlas venir.

Las fuentes de Toledo
Yo las bendigo:
La mejor entre todas
Es *Cabrahigo*.
No la hay mas sana:
Ni la de junto al río,
La Parietaria.

Toledana la quiero
Pese á quien pese,
Que Toledo ha privado
Siempre por siempre.
¡Viva Toledo!...
¡Y vivan los vaivenes
De un cuerpo bueno!

Las calles de Toledo
Son muladares
Que limpian extranjeros
A centenares.
Pues la basura
De la vieja Toledo
Riqueza es pura.

Yo soy la Pasionaria
Que allá en el valle
Debajo de las flores
Por amar yace.

Pasando el barco
Amar juré ¡y ahora
Tanto amor pago!

San Agustin bendito,
Dame tú aliento
Para subir la cuesta
De tu convento.

Mazapán, armas blancas
Y albaricoques
Son de Toledo el fruto
Mejor, señores;
Y está probado
Que no hay mejor acero
Ni otro bocado.

Toledo fuera bueno
Si no tuviera
Fuera de las murallas
Las covachuelas.

No ha habido ni hay mujeres
Mas regarbosas
Que las de nuestra calle
De las Airosas.
Sola esta calle
Honra con sus vecinas
Los arrabales.

La bruja que en Toledo
Bruja naciere,
A su obscuro aquelarre
Brujas la lleven,
Que aquí las brujas
Son todas más sutiles
Que las agujas.

1 Critica los pujos aristocráticos de Madrid.
2. Alude al orgullo de algunas toledanas que iban á recojer la limosna del cabildo de la Catedral á la *Puerta del Niño perdido ó del Mollete*.

El reloj del Alcázar
Es el mas fijo,
Por que apunta la hora
Siempre lo mismo,
Y de ese modo
En lo fijo, señores,
Les gana á todos.

Al Cristo de la Vega
Van las mocitas;
Unas por ver el Cristo,
Y otras la Ermita [1].

Al Cristo de la Vega,
Van las mocitas:
A la Vega del Cristo,
Que no á la Ermita.

Virgen de la Bastida
Siempre estás sola
Entre cerros y valles
Como pastora.

Virgen de nuestro valle
¡Que hermosa estás
Con el río delante
Y el cerro detrás!

Toledo me da voces,
Madrid me llama.
Talavera me dice
Que no me vaya.

Como tiene Toledo
Murallas fuertes,
No pueden mis suspiros
Pasar á verte.

Catedral de Toledo,
Si fueras mía,
De monedas de plata
Te empedraría.

La Virgen del Sagrario
Es capitana
De las siete banderas
Del rey de España.

Visten con ricas telas
Los toledanos
La Virgen mas hermosa,
La *del Sagrario*.
¡Cruel desaire,
Cubrir con ricos paños
Joya tan grande [2]!

Para campana grande,
La de Toledo,
Que cojen siete sastres
Y un zapatero;
Y tocando á Maitines
El campanero.

Siempre que las naranjas
De comer veo,
Me acuerdo del Naranjo
Que hay en Toledo.

¡Oh Virgen del Sagrario!
Tres cosas pido:
Salvacion y dinero,
Y un buen marido:
Ni juegue ni beba,
Ni se vaya con otra,
Sino con *Menda*.

El tren que con la Corte
Une á Toledo
Llaman con gran descaro
El tren expreso.
¡Dos horas muertas
Para llegar á entrambas...
Digo, á sus puertas!

Toledo, Toledito,
Madrid te... absorbe.
Pero la Santa Iglesia
Bien te dá nombre [3].

Viva Toledo
Viva Madrid,
Y viva el Puente
De San Martin.

(Continuará.)

1. En los siete viernes siguientes á la Pascua de Resurrección.
2. Chapada de plata con pedrería.
3. Explicación de otro que dice:
« Toledo, Toledito,
Madrid te vende, » etc.

L'Ateneo de Madrid en 1902.

Dans l'esprit de ses fondateurs, l'Athénée devait être une école de libre discussion et de recherche désintéressée. Fidèle à cette tradition de liberté et de tolérance, il encourage aujourd'hui les manifestations les plus variées de l'activité intellectuelle. L'enseignement qu'il donne est à la fois scientifique et pratique. L'œuvre des professeurs est complétée par celle des conférenciers. Il en résulte que la science se préoccupe davantage des questions nationales et que les débats contradictoires prennent tous les caractères d'une enquête méthodique.

L'Ateneo s'est transformé en *Escuela de estudios superiores* chargée de continuer le travail des universités (centro donde la disciplina científica, perdiendo toda forma propedeutica, sirviese de perfeccionamiento y depuración á las lecciones recibidas en otros institutos). La première condition de l'indépendance étant la spécialisation, le Comité central a créé des sections (sciences historiques, sciences exactes, sciences morales et politiques, science militaire). Chaque groupe comporte lui-même un certain nombre de subdivisions. Les professeurs, affranchis de toute réglementation, peuvent choisir un sujet dont les proportions dépassent l'étendue de l'année scolaire. L'enseignement actuel est donc une sorte de prolongement des leçons antérieures. Les membres de l'Athénée avaient déjà entendu MM. Mélida, Cotarelo, Pedrell, Ureña, Echegaray, Carracido, Marvá. Signalons quelques modifications. M. Menéndez y Pelayo n'a pas pu terminer son étude sur les Polygraphes qu'il devait reprendre en janvier. Un nouveau maître, M. Lampérez, l'un des organisateurs de la *Société espagnole d'excursions,* connu pour ses travaux de la cathédrale de Burgos, a su intéresser une assistance nombreuse à l'histoire de l'architecture chrétienne. Le programme détaillé qui contient le sommaire des conférences fait regretter l'absence d'une publication périodique qui constituerait un recueil de documents précieux. Une revue fondée récemment, *Nuestro Tiempo,* essaye de suppléer à cette insuffisance en insérant quelques extraits : on pourra lire les conclusions de MM. Cotarelo, Pedrell, Lampérez, Carracido. Il est à souhaiter que l'on suive cet exemple, car les cours de cette année s'adressent au grand public. Presque tous, sur la demande des *socios* ou par l'initiative des titulaires, sont orientés vers la tradition nationale. M. de Ureña, qui se consacre à l'histoire comparée de la législation au Moyen-Age, vient d'aborder l'examen du droit castillan, aragonais, navarrais; il avait déjà exposé sa méthode dans une introduction où il déterminait l'état actuel des connaissances juridiques en Espagne. M. Cotarelo, poursuivant ses recherches, établit sur les bases d'une critique solide l'histoire de la littérature dramatique antérieure à Lope

de Vega. Son livre sur Juan del Encina éclaire d'un jour nouveau la formation de la comedia. M. Mélida, qui avait parlé des origines de l'art grec, est arrivé aux origines de l'art en Italie. Il s'est servi de préférence des reproductions des musées madrilègnes. Cette revue générale des œuvres antiques n'est que la préparation d'un mémoire plus détaillé sur les monuments de la péninsule : restes mégalithiques et cyclopéens, vestiges de l'art grec et gréco-phénicien, enfin de l'art ibérique. Les leçons de M. Lampérez représentent la suite logique de cette enquête. Après une étude minutieuse des églises espagnoles, il doit distinguer par leurs traits essentiels l'architecture latine et latino-byzantine, l'architecture romane, gothique, mudejare, celle de la Renaissance, qui par la transition du néo-classique persiste jusqu'au XIXe siècle. Il a terminé l'analyse des constructions romanes de Galice, des Asturies et de Catalogne. Le sujet que traite M. Pedrell : « Le chant populaire espagnol, » n'est pas moins important. Enfin, M. Lázaro a fait une application intéressante des sciences naturelles aux choses de son pays en choisissant pour thème « La flore cryptogame en Espagne ». Il semble qu'un esprit commun inspire tous ces travaux, que ces tendances diverses aient un même objet qui est d'utiliser la discipline scientifique pour juger la tradition espagnole, pour déterminer la provenance et la valeur des éléments qui la composent. C'est ainsi que M. Lampérez est amené à se prononcer sur l'originalité de l'art chrétien, qui a subi des influences diverses depuis le temps des Goths jusqu'à l'époque de la Renaissance. Signalant successivement les rapports de l'Espagne avec le commerce byzantin, les pèlerinages de Saint-Jacques et les ordres religieux, il arrive à cette conclusion que l'architecture espagnole a transformé plutôt qu'elle n'a inventé. M. Pedrell, qui apprécie l'une des formes les plus spontanées de la création populaire, constate l'action profonde de la musique liturgique sur l'imagination de ses compatriotes et démontre brillamment sa thèse en rapprochant un vieux chant d'église de telle mélopée conservée par les aveugles. Ces quelques exemples suffisent pour prouver l'intérêt de cet enseignement et révéler le désir d'impartialité qui l'anime. On voit par suite que ces cours qui paraissent détachés de toute visée pratique, n'en contribuent pas moins à donner aux efforts individuels une certaine unité par l'emploi de méthodes analogues. L'œuvre de l'*École des études supérieures* est bien ce qu'un conférencier appelait récemment « una obra de españolización » et M. Bullón discutant à l'Athénée la question de la réforme de la culture classique n'a fait que donner la formule d'un travail déjà commencé qu'il définissait ainsi : « nutrirse de la sabia del pasado en lo que tiene de aprovechable, que es mucho, y cimentarse solidamente en la tradición. »

L'Ateneo est plus qu'une école des hautes études. Il conserve encore le souvenir des brillantes controverses d'un Manuel de la Revilla ou

d'un Moreno Nieto. Il reste le champ ouvert à tous les orateurs, où l'on applaudit les talents naissants et où l'on admet la lutte courtoise entre les opinions opposées. La liste des conférences de cette année peut donner par sa variété même l'idée de cette tolérance. Mentionnons pour mémoire les *veladas* musicales ou littéraires. Il est juste que l'Athénée consacre les réputations qu'il a fait naître. Ayant toujours prêté un accueil bienveillant aux poètes, il était spécialement désigné pour offrir à Campoamor le témoignage de l'admiration générale. Il ne doit pas davantage rester sourd aux inspirations venues de l'extérieur puisqu'il semble avoir à cœur de réveiller la curiosité nationale. M. Lázaro, éditeur de la *España moderna*, a exposé sous forme anecdotique ses impressions d'un voyage en Russie et en Suède. M. Segarra qui a traversé à pied la France, l'Italie et la Sicile, a indiqué, au moyen de quelques développements oratoires, le plan d'une relation plus précise qu'il rédigera en collaboration avec son compagnon de route. M. le marquis de Bendaña a présenté une dissertation de M. Sosa, écrivain mexicain (En vindicación de los conquistadores de América y en defensa de la verdad histórica). Au surplus, un cercle qui compte parmi ses membres des écrivains éminents ne peut rester en dehors du mouvement littéraire, M. Berrueta a lu une esquisse psychologique sur «l'âme *charra*». M. Zahonero, l'humoriste bien connu, a pris la défense de *Las Flores*, pièce de MM. Alvarez Quintero qui n'avait obtenu qu'un succès d'estime à la *Comedia*. Après avoir attaqué brillamment la critique et les critiques, il a célébré avec une verve poétique les mérites d'un tableau qui reproduit fidèlement la réalité des coutumes sévillanes. On sait, en effet, que MM. Alvarez Quintero se proposent de faire connaître les mœurs de leur ville natale. Ayant composé plusieurs zarzuelas justement populaires, ils travaillent aujourd'hui à l'organisation d'un théâtre d'opéra espagnol qui voudrait résister à la faveur exclusive du *Género chico*. D'autre part, il semble que le domaine propre de l'Ateneo soit l'étude des questions d'ordre pédagogique et social. A vrai dire, les conférences organisées sous le patronage du Comité général se rattachent directement au programme des cours. M. Fernández Jiménez, sur la demande de la section des arts plastiques, a exprimé avec le charme qui lui est personnel quelques réflexions très originales sur les ordres d'architecture dans leur application aux constructions modernes. M. Cervino doit étudier prochainement «Les peintres valenciens du XVIIe siècle». Mais le public des Athénéistes s'intéresse surtout aux questions qui préoccupent l'opinion. C'est ainsi que M. Ibañez Marin a voulu dégager une leçon de la guerre sud-africaine (Enseñanzas de la guerra anglo-boer), que M. Alfonso Ruiz a repris un sujet débattu à la Chambre (El matrimonio en el ejército). Or, les deux événements qui ont passionné les esprits sont d'abord la réunion d'un Congrès de l'enseigne-

ment et plus récemment l'enquête ouverte sur la question ouvrière. M. Zancada a commencé par la lecture d'un travail très documenté : l'examen du problème social. Depuis, la discussion se poursuit méthodiquement. Les représentants de tous les partis sont admis à faire valoir leurs arguments. On a pu entendre successivement les revendications du socialisme chrétien, du collectivisme, l'exposé des théories anarchistes. Nous citerons les noms de MM. Maetzu, Oyuelos, G. Maura, Perez Mínguez, Urales, Madinaveitia, Marquina, Salaverri qui ont pris la parole tour à tour. Les événements de Barcelone ont prêté au débat un intérêt nouveau en démontrant l'opportunité d'une étude qui s'impose. Le Congrès de l'enseignement a été suivi avec la même attention. Rappelons que M. Sales y Ferré, dont le discours a provoqué de nombreux applaudissements et soulevé de vives protestations, était l'an dernier l'un des maîtres attitrés de l'*École des études supérieures*. Ce discours, remanié et complété, a été inséré dans *Nuestro Tiempo* sous le titre de « Psychologie du peuple espagnol ». Nous devons également une mention spéciale à la conférence de M. Bullón sur « Le classicisme et l'utilitarisme dans l'enseignement ». Réfutant la tendance utilitaire, il affirmait la nécessité de se rattacher solidement au passé de la nation pour trouver un principe ferme d'action et lutter à la fois contre l'admiration aveugle de la tradition acceptée sous toutes ses formes et l'imitation irréfléchie de l'étranger. « La cause intime de notre retard, » déclarait-il, « vient moins d'un manque d'adaptation à l'étranger que de l'oubli et de la falsification de ce qui nous est propre. Il faut espagnoliser l'Espagne ou pour mieux dire les Espagnols d'aujourd'hui. »

On voit quelle est la double tendance qui semble inspirer les travaux de l'Athénée : tourner la science vers l'étude du passé national et appliquer à l'examen des questions actuelles la rigueur de la méthode scientifique. La première partie de ce programme est déjà réalisée grâce à l'heureuse initiative des professeurs. On retrouvera de même dans la liste des conférences un écho des préoccupations du jour et l'on constatera que l'Athénée ne se désintéresse pas de ce que Cánovas appelait « le travail intellectuel qui d'abord prépare et conduit, et qui ensuite corrige ou annule les événements ». Par suite, rien de mieux justifié que cette phrase du rapport de 1900-1901 qui pourrait s'appliquer aux résultats de cette année : « Por muy escasos que sean estos ejemplos en nuestra patria, no deja de ser cierto que existen y son demostración palpable de que aun nos quedan alientos para sentar sobre firmes bases el edificio de nuestra regeneración. »

G. LEGENTIL.

BIBLIOGRAPHIE

Actas de las Cortes de Castilla, publicadas por acuerdo del Congreso de los diputados á propuesta de su comisión de gobierno interior. Cortes de 1598 á 1601. Tomo XVIII, in-4°, 649 pages, 1893; tomo XIX, in-4°, 874 pages, 1899. Madrid, Establecimiento tipográfico Sucesores de Rivadeneyra.

Parmi les plus importants recueils de documents relatifs à l'histoire de l'Espagne, il n'en est pas qui dépasse en intérêt celui des délibérations des Cortès de Castille. La collection des actes de ces Cortès, dont l'Académie d'histoire de Madrid avait commencé la publication il y a plus d'un demi-siècle, a été ensuite publiée sous la direction d'une des commissions du Parlement espagnol, et vient d'être récemment confiée de nouveau à l'Académie d'histoire. Elle est parvenue en 1899 à son dix-neuvième volume in-4°, c'est-à-dire à la période de début du XVIIe siècle. Les tomes XVIII et XIX, édités, l'un en 1893, l'autre en 1899, concernent les deux premières années du règne de Philippe III. Ils comptent, réunis, 1523 pages de texte et sont admirablement imprimés sur beau papier avec beaucoup de soin et de netteté. Ils méritent d'ailleurs mieux que ces éloges qui s'adressent à l'exécution typographique. Ils valent la peine d'être signalés aux hispanisants comme une des sources capitales de l'histoire politique, administrative, financière et économique de l'Espagne à la fin du XVIe siècle et au commencement du siècle suivant. Une analyse sommaire montrera mieux que ces simples affirmations l'intérêt que présente ce recueil.

Lorsque Philippe II mourut, les Cortès de Castille se trouvaient réunies en vertu d'une convocation datant de 1592 (septembre 1598). La situation était très grave. Au dedans, l'attitude des Maures inspire de vives inquiétudes. Au dehors, la lutte politique et religieuse continue contre la domination de l'Espagne. Les Castilles épuisées ne peuvent plus subvenir aux dépenses de l'État, et le Trésor vit des emprunts usuraires consentis par les Génois. A la dépopulation croissante amenée par la misère et l'émigration[1], une épidémie terrible vient de donner une nouvelle impulsion. On craignit que les Cortès,

1. *Actas de Cortes*, XVIII, 241.

fatiguées des incessantes demandes d'argent de Philippe II, n'accueillissent pas avec faveur de nouvelles requêtes en vue de l'octroi de subsides. Elles furent donc dissoutes. Bientôt après, une autre assemblée se réunissait pour examiner les questions urgentes et pour statuer sur le vote des taxes requises *(servicio del casamiento)* pour le mariage de Philippe III avec Marguerite d'Autriche. Ces Cortès restèrent en session à Madrid de 1598 à 1601. Leurs délibérations présentent le tableau le plus saisissant de l'administration intérieure de l'Espagne pendant ces trois années. L'organisation politique, financière, militaire, sociale et économique, y apparaît sur le vif, avec son mécanisme et les vices qui la rongent. C'est d'abord l'insuffisance du contrôle des Cortès elle-même qui ressort de ces délibérations. L'assemblée n'est qu'une représentation imparfaite de la nation; elle ne se compose que des députés de treize villes, à savoir: Ségovie, Guadalajara, Léon, Grenade, Murcie, Jaen, Avila, Madrid, Burgos, Cuenca, Soria, Valladolid et Tolède. Ces députés ne sont élus que par des corps municipaux aristocratiques, et le système des élections apparaît clairement dans les pièces de leurs pouvoirs que la collection reproduit. Après lecture des lettres royales de convocation, la municipalité de chacune des villes privilégiées admises à nommer des députés procède à l'élection. A Ségovie par exemple, en 1598, les deux députés sont élus par le lieutenant du *corregidor* et les vingt et un *regidors* qui se disent les fondés de pouvoir des autres regidors absents et des *caballeros, officiales y hombres buenos* de toute la cité. Les délégués reçoivent mandat de se rendre aux Cortès pour y exécuter les ordres du roi *(servir y obedecer á su Magestad)*[1]. Les Cortès n'ont point de palais pour se réunir. Elles se tiennent dans la maison du Président du Conseil de Castille. C'est là que se rassemblent celles de 1598, le jeudi 17 septembre. Elles ne nomment pas leur bureau. La présidence est dévolue à un fonctionnaire royal, le Président de Castille. C'est le roi qui nomme les vice-présidents *(assistentes)* et qui les choisit parmi les membres du Conseil de Castille. Il nomme aussi le premier secrétaire, qui a le même rang et qui exerce la même fonction dans ce Conseil, et le deuxième secrétaire, celui des Cortès, dont la fonction est un office conféré par le souverain. C'est devant ces délégués royaux que se fait la vérification des pouvoirs des députés suivie de la prestation de serment. Ensuite, a lieu le cérémonial traditionnel de la présentation des Cortès au palais du roi. Les députés, sauf ceux de Tolède qui se rendent directement à la salle de présentation, sont tenus à l'*acompañamiento,* c'est-à-dire qu'ils escortent le président et les vice-présidents depuis l'hôtel où ils sont réunis d'habitude jusqu'à la salle du palais. Les délégués de

1. *Actas de Cortes*, XVIII, pages 9 à 15.

Burgos, de Léon, de Murcie et de Jaen marchent les premiers; les autres suivent sans ordre déterminé. Le roi reçoit les Cortès dans la pièce qui précède ses appartements particuliers. Il paraît accompagné de son Conseil, des majordomes et des grands. Il s'assied sur une estrade, sous un dais de brocart, sur un siège de même étoffe. En face de lui, sur un petit banc particulier, prennent place les députés de Tolède. Des deux côtés de ce banc, deux autres bancs plus larges réservés aux autres députés. Le roi permet aux Cortès de s'asseoir et de se couvrir. Puis, il fait lire par le secrétaire du Conseil un exposé général de la situation politique, financière et diplomatique. C'est ce qu'on nomme la *proposicion*. Ensuite, au nom des Cortès, un des députés de Burgos répond par l'affirmation du dévouement des délégués, que le roi déclare agréer. Puis, les Cortès se retirent, pour se réunir de nouveau dans la salle ordinaire de leurs séances et pour y prêter le serment habituel sur la Croix et sur les Évangiles. Ces préliminaires durent quatre jours dans la session de 1598. Les travaux commencent alors, parfois par une sorte de discours ou de rapport détaillé du président sur la situation, qui sert de base aux discussions des commissions et des assemblées[1]. Les séances sont irrégulières; il y en a parfois deux par jour, le matin et le soir. Le nombre des jours de séance varie suivant les mois. Ainsi en 1599, les Cortès siègent vingt-quatre jours en janvier, vingt en février, seize en mars, dix en avril, vingt et un en mai, dix-neuf en juin, vingt-cinq en juillet, vingt et un en août, vingt-trois en septembre, vingt-deux en octobre, vingt-trois en novembre et vingt en décembre. Si l'on remarque qu'il y a lieu de considérer que les députés ne pouvaient se réunir les dimanches et fêtes, on conviendra que le travail parlementaire était fort actif.

Les Cortès se montrent, en effet, pleins de zèle pour le bien public. Elles examinent avec soin jusque dans le détail les propositions qui leur sont faites, et elles osent même à l'occasion tenir tête au pouvoir. Ainsi, dans la session de 1600, soutenus par l'opinion publique, les députés se montrèrent peu disposés à accorder le subside *(servicio)* de dix-huit millions pour six ans que le roi leur demandait de voter[2]. Il fallut que Philippe III allât visiter les quatre cités d'Avila, de Ségovie, de Burgos et de Valladolid dont les mandataires étaient à la tête de l'opposition pour les décider à l'octroi de cet impôt. Les Cortès ont donc conservé des attributions importantes, telles que le vote des subsides, et les demandes de redressement des abus ou griefs *(peticiones de agravios)*. Elles nomment même les administrateurs des *millones*, députés chargés de contrôler l'assiette et la per-

1. Exemple, en 1598, *Actas*, XVIII, 32 et suiv.
2. Cabrera de Córdoba, *Relacion de las cosas sucedidas en la corte de España*, pages 69 et 78.

ception de cette taxe. Elles désignent aussi une sorte de commission intermédiaire à laquelle elles délèguent leurs pouvoirs dans l'intervalle des sessions. La *Diputacion* se compose de trois députés dont deux sont désignés par les cités situées en delà de la sierra de Guadarrama, limite séparative des deux Castilles, et le troisième par les cités situées au sud de la sierra. Ces trois commissaires reçoivent un salaire annuel de 800 ducats[1]. Malheureusement, l'indépendance des Cortès est en fait à peu près nulle. L'assemblée récrimine parfois: elle enregistre à peu près toujours. Elle est peu nombreuse, par suite facilement accessible aux moyens de corruption. L'un de ces moyens consiste dans la répartition des logements *(aposentos)* attribués aux députés, d'autres dans la concession des indemnités de séjour *(ayudas de costa)* et autres grâces *(granjerias)* facultatives que le roi peut répartir à son gré. Les membres des Cortès ne sont pas rétribués. Astreints à de longs séjours et à de coûteux déplacements, ils ont intérêt à ne pas mécontenter la cour, qui les aide à supporter les frais de leur délégation. La réputation d'indigence du Trésor est d'ailleurs telle qu'on voit en 1599, à Madrid, les propriétaires se refuser à héberger les députés malgré la réquisition royale[2]. De là encore pour les membres de l'assemblée obligation de ménager les maîtres de la *Contaduria* (service des Comptes), qui peuvent apporter des difficultés au paiement des *ayudas de costa* et des *granjerias*. Quelquefois il y a conflit, comme en 1600. Généralement, on préfère s'entendre, accorder aux *contadores* des gratifications sur les taxes votées, pour obtenir d'eux en retour la prompte délivrance des mandats d'indemnités et de grâces[3].

Si les libertés politiques apparaissent fort amoindries avec le simulacre de représentation nationale qui porte encore le nom de Cortès, combien plus aperçoit-on la ruine des libertés municipales et le désordre de la gestion administrative. Les charges municipales sont devenues des offices que le Conseil des finances vend à beaux deniers comptants. Les Cortès de 1600 signalent cet abus, demandent qu'on arrête la vente de ces offices et qu'on en réduise progressivement le nombre au chiffre de l'année 1540. Elles citent le cas de la petite ville de Jaen qui se trouve affligée de quarante-cinq offices de régidors au lieu des vingt-quatre légaux et de vingt-quatre charges de jurats, « nombre excessif et nuisible à une bonne administration »[4]. Les députés dénoncent encore le nombre exorbitant des employés *(escribanos)* de tout ordre, administratif, judiciaire, local, toujours

1. *Actas de Cortes*, XIX, 855, 864. — On peut voir aussi aux tomes XVIII (p. 54) et XIX des détails curieux sur le système des votes secrets ou publics, consultatifs ou décisifs, par les fèves, etc.

2. *Actas de Cortes*, XVIII, 315.

3. *Ibid.*, XIX, 2084.

4. *Ibid.*, XIX, 391, 392, 2129.

croissant depuis 1540[1]. Ils réclament la réforme des tribunaux et des audiences[2], et celle du recrutement des officiers de justice[3].

Les actes des Cortès donnent surtout des renseignements de premier ordre sur la désorganisation financière encore supérieure à la décadence administrative. Le discours du Trône *(proposicion)* prononcé en 1598 et la demande de subsides *(peticion de remedios)* qui l'accompagne sont des aveux formels de détresse[4] que l'on retrouve sous une forme précise dans l'exposé présenté aux Cortès par le président du Conseil de Castille. Des 6 millions de recettes que la couronne perçoit annuellement, il ne reste pas un *real*, et l'on doit une forte somme pour les intérêts arriérés d'emprunts contractés auprès de divers traitants. On a déjà dépensé par anticipation le revenu des *services* ordinaire et extraordinaire et d'autres taxes. Le roi est obligé de faire face à 8 millions de dettes venues à échéance. Le président, Don Rodrigo Vasquez de Arce, résume la situation en ces termes saisissants : « Sa Majesté (Philippe II) en mourant a emporté avec lui le patrimoine royal tout entier. » Le comte de Miranda, qui remplace Vasquez de Arce à la présidence des Cortès, n'est pas moins affirmatif: « On peut dire, en vérité, avoue-t-il, que Philippe III n'a hérité que du titre de roi et des charges qui en dérivent, sans avoir les moyens d'y faire face, puisque tous ses revenus sont engagés[5]. » Les députés, émus de cette détresse, se hâtent de voter les services ordinaire et extraordinaire, et l'impôt spécial ou aide pour le mariage du roi *(servicio del casamiento)*, puis ils se préoccupent d'amortir la dette. Il est, en effet, honteux, dit le délégué de Tolède, Avila de Vargas, « et indigne d'un si grand roi d'en être réduit à solliciter et presque à *mendier*[6]. » Mais comment parvenir à combler le gouffre du déficit? Les Cortès s'épuisent en vain à la recherche de combinaisons qui n'aboutissent pas à la surcharge des contribuables déjà accablés. S'ils repoussent comme trop onéreux et impopulaire, en 1600, un impôt sur la mouture, ils accordent des taxes *(sisas)* sur les vins et les huiles, sur le sel, sur le blé, c'est-à-dire sur un grand nombre d'objets de première nécessité et ils octroient, malgré la résistance des communautés, un subside de 18 millions répartis sur six années[7]. Autour des députés s'empressent les faiseurs de projets *(arbitristas)* à la recherche d'expédients financiers *(arbitrios)*. Tantôt ils préconisent la création des taxes sur le papier, sur le savon, tantôt sur le blé, la farine, la viande, le poisson. Parfois, ils proposent, comme

1. *Actas de Cortes*, XIX, 144.
2. *Ibid.*, XVIII, 422 et suiv.
3. *Ibid.*, XVIII, 606 et suiv.
4. *Ibid.*, XVIII, p. 28 et suiv.
5. *Ibid.*, XVIII, p. 426.
6. *Ibid.*, p. 480.
7. *Ibid.*, XIX (session de 1601).

Luis del Valle, l'institution de monts-de-piété. Les délibérations des Cortès montrent à quels expédients la monarchie en est réduite pour vivre : altération des monnaies, engagement du domaine de l'État, abus des anticipations de recettes. Les revenus des grandes maîtrises sont engagés à des traitants *(asentistas)* jusqu'en 1604, et depuis le milieu du XVIe siècle, ils sont abandonnés à la grande maison de banque d'Augsbourg, celle de Fugger[1]. Les produits des taxes appelées *cruzada* et *escusado* sont « consignés aux hommes d'affaires et aux Fugger, en totalité jusqu'en 1602, et pour quelques parties jusqu'en 1603 »[2].

L'argent qu'on attend en 1599 et en 1600 par la flotte des Indes est également engagé aux banquiers qui ont prêté au roi jusqu'à 600,000 ducats sur le produit de ce revenu pour la seule année 1600[3]. Les revenus extraordinaires de trois ans (1598-1600) s'élevant à 600,000 ducats sont aussi assignés d'avance à des traitants, auxquels il reste encore dû 400,000 ducats sur les mêmes chapitres en 1601[4]. Aux agents des douanes *(fronteros)* il est dû 1 million et demi d'avances[5]. Les textes officiels confirment donc la vérité de l'assertion d'un contemporain, Sancho de Moncada, qui écrit dans un de ses opuscules : « En Espagne, les étrangers ont entre les mains les cinq sixièmes du trafic ou des affaires de finances, et dans les Indes les neuf dixièmes, de sorte que les Indes sont vraiment en leur possession puisque les flottes entières arrivent consignées à leur profit, et Votre Majesté n'a qu'un vain titre de souverain »[6]. Presque tous les traitants sont, en effet, des Allemands et des Italiens, surtout des Génois.

Des actes des Cortès on peut tirer des notions précieuses sur l'organisation militaire, sur l'état des armées et des fortifications, sur la situation de la marine et sur les difficultés qu'éprouve l'Espagne à maintenir à cet égard sa suprématie. On y voit, en particulier, qu'elle est obligée de louer aux Génois leurs galères[7]. Quant à l'état social, il apparaît tout à fait conforme aux tableaux qu'en tracent dès lors les publicistes nationaux, tels que les Navarrette et les Moncada. Le clergé se confine dans son égoïsme et son avidité; il prétend échapper aux charges publiques[8], il s'efforce même d'employer les revenus de l'État à acquitter ses charges particulières; il s'attire, en 1600, cette verte remarque des Cortès, à propos d'une requête de l'évêque de Jaen : « Les prébendés sont assez riches pour donner

1. *Actas de Cortes*, XIX, p. 100.
2. *Ibid.*, p. 116.
3. *Ibid.*, XIX, 114.
4. *Ibid.*, p. 114.
5. *Ibid.*, p. 118.
6. Moncada, *Riqueza firme y estable de España*, Madrid, 1619, discours I, ch. XII.
7. *Actas de Cortes*, XVIII, 543; XIX.
8. *Ibid.*, XIX, 50.

quelque chose de leur revenu sans qu'on touche au patrimoine royal[1]. » Les députés essaient en vain de réglementer la collation des bénéfices ecclésiastiques et de limiter les dots des religieuses[2]. Ils s'opposent sans succès à l'extension des justices seigneuriales, dont ils dénoncent l'arbitraire, aussi bien qu'à la vente des juridictions et rentes royales, qui affaiblit le pouvoir central à l'avantage des pouvoirs locaux, dont la bourgeoisie redoute la tyrannie[3]. De même, ils aperçoivent les abus qui résultent de l'extension des statuts de *limpieza*, c'est-à-dire de l'obligation où se trouvent une foule d'Espagnols de prouver qu'ils n'ont parmi leurs ascendants ni Maures, ni Juifs, ni hérétiques. Ils demandent au roi qu'on se montre à l'avenir moins exclusif à cet égard, et cette motion est votée malgré l'opposition des députés de Léon et de Ségovie, qui craignent de faciliter par là « l'entrée de l'Espagne au judaïsme et de l'hérésie »[4]. Sur la question des Morisques, des majorats, des mariages clandestins, sur l'expulsion des gens mal famés de la cour, on rencontre aussi d'intéressants détails.

La collection des actes des Cortès éclaire enfin d'un jour tout particulier l'histoire économique de l'Espagne. La situation misérable de l'agriculture et des classes rurales y est maintes fois dénoncée, surtout au moment où la mortalité des troupeaux suivie de la disette des laines vint aggraver la crise[5]. Les Cortès s'élevèrent principalement contre les privilèges de la Mesta, cette puissante association de propriétaires de troupeaux transhumants qui, depuis le milieu du XVIe siècle, semblait devenir un État dans l'État. Elle ruinait sans pitié la petite culture, empêchait les défrichements et l'enclôture des propriétés particulières au détriment des laboureurs. Elle s'arrogeait une juridiction civile et criminelle sur les éleveurs, les bergers et même sur les cultivateurs, qu'elle accablait de vexations et qu'elle spoliait. Les Cortès demandent, en 1600, « la dissolution de cette association trop puissante, l'abolition de ses privilèges, de ses ordonnances et de sa justice oppressive[6]. » L'industrie et le commerce des soies et des soieries, l'organisation des foires de Medina del Campo, font également l'objet de délibérations des Cortès. L'Assemblée s'occupe de la création de magasins *(positos)* pour les laines, d'ordonnances somptuaires pour la fixation du nombre des domestiques, pour la restriction du luxe dans les vêtements et dans les bijoux, pour la modération des dépenses des équipages. Elle donne son avis sur les ordonnances ou pragmatiques relatives au prix du pain et des

1. *Actas de Cortes*, XIX, 391-392.
2. *Ibid.*, XIX, 785, 809, 1849.
3. *Ibid.*, p. 2071.
4. *Ibid.*, p. 1896, 1901.
5. *Ibid.*, XIX, 298, 339.
6. *Ibid.*, XIX, 289 et suiv.

matières premières, telles que les soies teintes, ou même de toutes les marchandises. Elle émet des vœux pour l'élargissement des débiteurs emprisonnés, pour la création d'hôpitaux et de monts-de-piété, pour le logement et la nourriture des pauvres. Son activité s'étend donc à l'ensemble de la vie politique et sociale, de sorte que le recueil de ses actes ou de ses délibérations constitue à vrai dire une mine de documents fondamentaux pour la connaissance de l'histoire de l'Espagne pendant cette période décisive où la décadence suit de près la grandeur. C'en est assez pour marquer l'intérêt primordial qui s'attache à la continuation de cette précieuse publication que les historiens ne pourront, à l'avenir, se dispenser de consulter.

P. BOISSONNADE,
Professeur à l'Université de Poitiers.

Clarorum hispaniensium epistolae ineditae ad humaniorum litterarum historiam pertinentes. Edidit, notationesque aliquot adiecit **Adolfo Bonilla y San Martin.** Parisiis, 1901; 136 pages in-8°. (Extrait de la *Revue hispanique,* t. VIII.)

L'histoire de l'humanisme et de la philologie classique en Espagne au XVIe siècle a été trop négligée. De nos jours, sauf le livre de Charles Graux sur les origines du fonds grec de l'Escorial, on n'a rien écrit d'important à ce sujet, et il faut remonter à quelques très recommandables travaux d'érudits du XVIIIe siècle pour se renseigner sur les principaux représentants des études grecques et latines en Espagne pendant l'époque glorieuse où ces études, instaurées par Nebrija, qui chassa la barbarie des écoles, fleurirent et brillèrent d'un assez vif éclat. La publication de M. Bonilla, qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres, se rattache assez étroitement au précieux recueil de Francisco Cerdá y Rico, *Clarorum hispanorum Opuscula selecta et rariora,* dont le premier et malheureusement unique volume parut à Madrid, chez Antonio de Sancha, en 1781. Cet excellent érudit, auquel nous devons les meilleures éditions d'auteurs espagnols publiées par Sancha et beaucoup de travaux historiques et biographiques très soignés, avait formé le projet de réunir dans quelques volumes les œuvres les plus notables de l'humanisme espagnol de la grande époque, « ad Hispanorum litteraturam immortalitati consecrandam, eamque ab iniquorum calumniis vindicandam. » Cerdá avait d'excellents principes et qu'il savait appliquer. Dans la préface du tome Ier des *Opuscula,* il s'est élevé contre ces éditeurs négligents et légers qui réimpriment de vieux livres en supprimant les pièces liminaires où se trouvent les plus précieux renseignements littéraires et biographiques : « Non enim satis eorum damnare possum incuriamne dicam, an stultitiam, qui auctorum epistolas et praefationes,

aliaque id genus libris praefigi solita, in quibus plurima reperire licet ad illustrandam historiam litterariam haud parum facientia, tamquam inutilia praetereunt. » Il pensait aussi qu'un éditeur digne de ce nom doit entourer les textes qu'il remet au jour de commentaires sobres, mais de nature à expliquer ce que des lecteurs même intelligents et instruits ne sont pas tenus de comprendre à première vue : c'est ainsi qu'il a fait précéder les opuscules de son premier volume de notices sur leurs auteurs. Cerdá comprenait aussi l'importance du commerce épistolaire de ces humanistes, et le recueil de 1781 contient déjà un choix de lettres de Juan Gelida, réimpression d'une plaquette très rare (La Rochelle, 1571), d'après un exemplaire ayant appartenu à Baluze. En fait d'épistolaires érudits, il faut rappeler celui d'Antonio Agustin dû aux soins de D. Gregorio Mayans, dans le tome VII des œuvres d'Agustin de l'édition de Lucques, recueil complété plus tard par le jésuite Juan Andrés (*Antonii Augustini Epistolae,* Parme, 1804), puis les très utiles publications de D. Ignacio Jordán de Asso, notamment les *Cartas eruditas de algunos literatos españoles,* publiées à Madrid en 1775 sous le pseudonyme de D. Melchor de Azagra et que l'éditeur tira de la bibliothèque du chanoine Besora : ce sont des lettres adressées à Antonio Agustin par divers doctes de son temps. Mais Asso écréma seulement la collection formée par Besora ; d'autres y ont puisé plus tard, tels que Villanueva (voy. le tome XVIII du *Viage literario,* p. 260) et Charles Graux. Le volume où a été réuni ce commerce épistolaire, et qui appartient aujourd'hui à la Bibliothèque universitaire de Barcelone, ne compte pas moins de soixante-douze lettres, d'après le relevé que j'en ai fait pour mon usage, il y a tantôt vingt-cinq ans. Je le signale à l'attention de M. Bonilla.

M. Bonilla semble surtout préoccupé de compléter l'œuvre de Cerdá en ce qui concerne la correspondance des humanistes, aujourd'hui dispersée dans diverses collections ; il a puisé les éléments de ce premier recueil dans la Bibliothèque nationale de Madrid, au British Museum et dans la collection de feu D. Pascual de Gayangos récemment annexée à la grande Bibliothèque madrilègne. Comme son prédécesseur, il a mis en tête de sa publication des notices sur les auteurs des lettres ; il a aussi quelque peu annoté les lettres, mais inégalement, et n'a pas eu assez pitié de notre ignorance : très versé, j'en suis sûr, dans les détails de l'histoire de l'humanisme espagnol, il s'est montré trop avare de renseignements, bien utiles cependant à qui ne possède pas le secret de toutes les questions traitées dans ces correspondances. J'ajoute que les lettres étant ici publiées, non d'après les originaux, mais d'après des copies dont une partie du siècle dernier, on y trouve des obscurités et des incorrections auxquelles il n'est pas toujours facile de remédier : il eût été bon de signaler toujours ce qui ne s'entend pas complètement, et l'éditeur aurait dû

aussi relever toutes les citations d'auteurs anciens dont ces lettres sont remplies; il n'en a signalé qu'un certain nombre. Il ne s'agit là, après tout, que de péchés d'omission, facilement réparables, et quand M. Bonilla reprendra son travail et insérera ces premières lettres dans un recueil plus étendu d'*Epistolae selectae,* il nous donnera sans doute le commentaire définitif que nous attendons de lui.

La présente collection, distribuée en quinze groupes, touche à bien des sujets, mais a plus particulièrement trait à la question érasmienne, aux études gréco-latines et aux affaires universitaires d'Alcalá. Bien entendu, plusieurs de ces lettres sont assez insignifiantes, mais peut-être éclaireront-elles un jour ou l'autre quelque point obscur, et, tout compte fait, M. Bonilla a eu raison de tout imprimer.

J'examinerai successivement chaque groupe de lettres et insisterai un peu sur celles que j'ai lues avec quelque attention et qui m'ont paru particulièrement intéressantes.

I. Lettre d'un inconnu, datée de Valladolid, 7 mai 1523, et adressée à l'adversaire bien connu d'Érasme, Diego López de Zúñiga. M. Bonilla suppose avec vraisemblance qu'elle est d'Alfonso de Valdés. L'auteur y reprend assez vivement Zúñiga pour avoir, dans ses *Erasmi Blasphemiae,* attribué à Erasme des propos que celui-ci met dans la bouche de la Folie; il l'engage à faire la paix avec le grand humaniste : « satis enim jam datum est stomacho, satis bili. »

II. Lettre à Louise Sygée d'un humaniste de Tolède, qui pourrait être, d'après M. Bonilla, soit Juan Vergara, soit Alvar Gómez de Castro. Ami et protecteur du père de Louise, cet humaniste répond à une lettre de celle-ci en disant qu'il se serait encore bien plus intéressé au père s'il avait pu deviner le génie de la fille. La lettre a été écrite au moment où Louise entrait dans la maison de la reine Catherine de Portugal, par conséquent, non pas entre 1550 et 1557, mais plus tôt, en 1543 (voyez la très intéressante publication de Mme Michaëlis de Vasconcellos, *A infanta D. Maria de Portugal e as suas damas,* Porto, 1902, p. 39).

III, 1-11. Onze lettres d'Alvar Gómez de Castro, professeur de grec à Alcalá et à Tolède, l'auteur de la biographie du cardinal Jiménez de Cisneros : à Honorato Juan, l'humaniste valencien, précepteur du prince D. Carlos; à Juan Ramírez, qui succéda, à Alcalá, à Nebrija comme professeur de rhétorique (A. Gómez de Castro, *De rebus gestis Francisci Ximenii,* p. 1141[1]; Matamoros, *De adserenda Hispanorum eruditione,* éd. de 1769, p. 53-54); au célèbre philologue Jean Vergara; à Alexis Vanegas; au cardinal Francisco de Mendoza y Bobadilla, grand amateur d'érudition; à Antonio Gracián, fils de Diego, helléniste et traducteur de Héron d'Alexandrie (Graux en parle); Luís

1. Je cite l'édition de l'*Hispania illustrata* de Schott.

de la Cadena, deuxième chancelier de l'Université d'Alcalá (A. Gómez, *De rebus*, etc., p. 1142; Matamoros, *loc. cit.*, p. 55).

IV. Lettre de Luís de la Cadena, chancelier d'Alcalá, qualifié ici d'*Abbas Complutensis*. Le nom du destinataire manque. La lettre est suivie de trois épitaphes pour Juan Pérez, Juan Ramírez et Francisco Vergara, frère de Juan. Celle du professeur de rhétorique Juan Pérez se lit aussi dans la *Bibliotheca* de Schott, p. 578 : l'un et l'autre textes sont incorrects; dans celui de M. Bonilla, il faut corriger *substituis* par *substituit, intercipis* par *interapis* et *iuvenis* par *iuvenes*. A. Gómez et Matamoros louent beaucoup le talent d'improvisateur de Juan Pérez, et le premier rappelle les comédies qu'il fit jouer à Alcalá : on sait qu'il traduisit en latin plusieurs comédies de l'Arioste.

V. De D. Antonio Gracián à Alvar Gómez de Castro. Escorial, 5 avril 1571.

VI. De Fernán Núñez de Guzman, le fameux *Comendador griego*, à Juan Vergara. De Salamanque, 20 mars, s. a. Très intéressante lettre, écrite peu de temps après le départ de Fernán Núñez d'Alcalá, où il avait succédé dans l'enseignement du grec à Demetrius Ducas. Vergara revenait d'un long voyage, et D. Fernando déplore que le retour de son ami dans sa chère Académie coïncide avec son départ forcé à lui. Nous savons par A. Gómez de Castro ce qui causa la rupture entre Alcalá et l'éminent professeur. Fernán Núñez s'était laissé circonvenir par le turbulent évêque de Zamora, D. Antonio de Acuña, un des chefs de la noblesse révolutionnaire, qui, désireux d'arriver à l'archevêché de Tolède, voulait se créer un parti à Alcalá. Núñez corrompit un jeune écervelé du nom d'Alfonso Castella, qui, grâce à la promesse d'une forte subvention, s'engagea à fomenter une émeute en faveur de l'évêque. Mais, sur ces entrefaites, le retour de l'Empereur et l'écrasement des Comuneros firent avorter le projet, et Castella, trompé dans ses espérances, somma Núñez de Guzmán d'exécuter la convention; il en vint même dans une dispute à tirer l'épée et à blesser le professeur. De cet incident assez louche de la vie du *Comendador griego*, — si l'on admet la version d'Alvar Gómez — et sur lequel Schott et Antonio glissent rapidement, il est précisément question dans cette lettre. Núñez de Guzmán en parle avec beaucoup d'amertume, mais sans donner de détails : « Nec enim te opinor latet vitae et rerum mearum tragoedia, proditorum enim quorumdam et sicariorum Complutensium perfidiam cum magno meo incommodo et honoris detrimento expertus; quum animadverterem non posse me istic diutius sine certo vitae discrimine versari, ad Salmanticenses me recepi tanquam ad stationem quandam tranquillam, ubi tantisper mihi manendum sit dum aut Salmantica ipsa ex statione portus fiat, aut Deus sive fortuna securiorem quempiam portum obtulerit. » A Salamanque, continue-t-il, il s'est remis au

travail, et renonçant momentanément à l'étude des grammairiens, des poètes et des orateurs, il s'est consacré à celle d'Aristote, des médecins et des jurisconsultes. Le reste de la lettre roule sur un échange de manuscrits que D. Fernando propose à Vergara. Celui-ci avait transcrit un manuscrit d'Archimède appartenant à Demetrius Ducas : D. Fernando voudrait cet Archimède pour son frère; — nous savons, en effet, par Schott (*Bibliotheca,* p. 551) que le *Comendador* avait un frère Juan « in Mathematicis excellentem » ; — il propose à Vergara en échange un dictionnaire grec manuscrit provenant du Collège de Gallipoli et consent à donner de plus quelque argent pour le bien relier; le manuscrit, dit-il, est superbe, d'une propreté admirable, et il en fait, en fin connaisseur, une description des plus alléchantes : « Codex est altitudine digitorum quatuor, sine ullis glossematis, omniumque aliarum sordium exors, totus nitidus, totus splendicans, Rhesi equis longe candidior, et candore tuo dignissimus. » En terminant, D. Fernando parle de quelques-uns de ses travaux dont le commentaire sur trois *Sylvae* de Politien ne semble pas avoir été signalé par les bibliographes.

VII. Lettre non datée d'un inconnu à Alfonso de Valdés, à propos du style cicéronien et érasmien.

VIII. Lettre adressée à Juan Vergara par Alexis Vanegas, qui dirigeait une école à Tolède où il instruisait la jeunesse du lieu : « illam acutam inprimis ac subtilem, » dit Schott. Dans cette lettre, il mentionne la publication prochaine d'un livre en espagnol sur l'éducation des enfants, dont on ne sait rien.

IX, 1-2. Deux lettres de l'historien Florian Docampo à Juan Vergara. Dans la seconde, il donne quelques détails sur ses travaux.

X, 1-14. Quatorze lettres de Juan Vergara aux personnages suivants : Florian Docampo; l'évêque Cazalla[1]; un personnage qualifié de « Dominus Eugubinus »; Luís Cesar, élève de Vergara; Érasme; Vives; Alfonso de Virués, l'érasmien bien connu; l'archevêque de Tolède Juan Martínez Siliceo. Dans la lettre « ad Dominum Eugubinum », Vergara annonce que son frère Francisco a été surpris par la mort au moment où il travaillait à une traduction du roman d'Héliodore; il compte achever ce travail et demande à son correspondant de lui envoyer la copie d'un manuscrit du Vatican. A ce propos, M. Bonilla nous communique un passage concernant Francisco Vergara de la biographie de Jiménez par Gómez de Castro, d'après l'exemplaire autographe de cet ouvrage déposé à la bibliothèque de l'Université de Madrid : ce passage ne figure pas dans l'édition. M. Bonilla n'a pas identifié le destinataire de la lettre : *Dominus*

1. Ce Cazalla paraît être le coadjuteur de Cisneros qui eut le titre d'évêque *in partibus* de Troie (*España sagrada,* t. LI, p. 310). Mais je ne m'explique pas les mots *Episcopo Veren.* de l'adresse.

Eugubinus, cela ne fait pas un nom. Je suppose qu'il y a eu un mot omis entre *Dominus* et *Eugubinus* et qu'il s'agit d'Agostino Steuco da Gubbio *(Eugubinus)*, évêque de Chisamo et bibliothécaire au Vatican à partir de l'an 1538 (Tiraboschi, *Storia della letter. italiana,* t. VII, p. 576) : la lettre de Juan Vergara étant de 1545 et Steuco n'étant mort qu'en 1549, l'identification, rendue probable par le sujet même de la lettre, convient aussi pour la date. Mais la lettre la plus importante de ce dixième groupe est adressée à Vives. Datée de Valladolid le 6 septembre 1522, cette lettre informe Vives du décès d'Antonio de Nebrija, professeur de latin à Alcalá, survenu le 2 juillet. Vergara invite très instamment Vives à accepter cette place qu'il remplirait fort bien et qui n'est point mal rétribuée : annuellement, deux cents florins du Rhin et une demeure convenable; le professeur peut même en faisant des « leçons extraordinaires » augmenter ses revenus et l'enseignement n'est pas trop élémentaire ni banal, car il s'agit surtout d'expliquer les bons auteurs. Vergara, vu l'influence dont il dispose, se fait fort de décider la nomination de Vives. Il réussit, en effet, comme le prouve la lettre publiée plus loin par M. Bonilla, sous le n° XI : c'est une invitation formelle du Sénat académique, d'autant plus flatteuse pour Vives que ce corps dit qu'il prend exceptionnellement la responsabilité de son choix, « nulla comitiorum ratione habita. » Nous ignorons quelle réponse Vives fit à cette proposition : il n'est pas question de cette affaire dans la biographie de Vives de la grande édition de Valence. A la fin de sa lettre, Vergara annonce à son ami la nomination d'un historiographe royal, à la place de Nebrija qui remplissait l'emploi : le nouveau titulaire est un dominicain sicilien, ancien précepteur des petits-enfants du deuxième duc d'Albe D. Fadrique de Toledo, auquel a succédé dans ces fonctions le bénédictin Fr. Severo. De ce dernier personnage, dont le nom vit encore dans l'histoire littéraire grâce à l'Églogue II de Garcilaso de la Vega, il est aussi parlé dans une lettre de Vives du 1er avril 1522, à laquelle renvoie M. Bonilla. Vives y raconte d'une façon assez amusante le méchant tour que lui joua certain religieux qui lui fit perdre le préceptorat des jeunes Toledo. J'ajouterai que l'auteur de la *Crónica de Don Francesillo de Zúñiga* cite à plusieurs reprises ce Fr. Severo dont il fait un Italien et qu'il qualifie de « mostrador de Terencio á los nietos del duque de Alba » (Éd. de la Bibl. Rivadeneyra, p. 9^b, 28^b, 58^a, 59^b). La même chronique nous fournit le nom du dominicain sicilien nommé historiographe à la place de Nebrija : Fr. Bernardo Gentile, « coronista y parlerista *in magnam quantitatem,* » ou « coronista parlante de Su Majestad », dit le bouffon (*Ibid.,* p. 28^b et 52^b). Cet historiographe ne figure pas dans les listes des *cronistas reales* publiées par Salazar y Castro, *Advertencias históricas,* p. 156, et dans la *Revista de archivos* de 1872, p. 173 et 190.

XI. Lettre à Vives du Conseil académique de l'Université d'Alcalá mentionnée ci-dessus.

XII, 1-2. Deux lettres de Vives à Juan Vergara de 1527 et 1532. Dans la première, Vives trace un tableau assez sombre de l'état des études classiques en Espagne. Ces études, dit-il, ne progresseront que lorsqu'il y aura dans le pays dix à douze imprimeurs capables de publier correctement les bons auteurs : c'est ainsi que les autres nations ont proscrit la barbarie. Il faut des livres : *neque enim possunt studiosi homines divinare.*

XII, 1-3. Lettres de Diego Gracián, secrétaire d'État et interprète pour les langues étrangères sous Charles-Quint et Philippe II. Il aurait dû s'appeler Diego García, du nom de son père *armero mayor* sous les Rois Catholiques, mais, comme le dit N. Antonio, la latinisation à Louvain, où il étudia, du nom García en *Gratianus* au lieu de *Garcianus*, lui valut de s'appeler Gracián après son retour en Espagne. Diego épousa la fille de Jean Dantiscus, évêque de Culm, ambassadeur du roi de Pologne près Charles-Quint, et en eut entre autres fils l'Antonio mentionné plus haut et Lúcas, l'auteur du *Galateo español.* La troisième lettre adressée à D. Fernando Valdés, archevêque de Séville (1546-1568), est très curieuse. Diego l'intitule *Speravi, sive de falsa et vera spe:* c'est l'énumération de tous les personnages plus ou moins haut placés en qui il pouvait *espérer* et qui l'ont payé en monnaie de singe, à commencer par l'Empereur. Ce factum était illustré par un dessin allégorique dont Diego Gracián annonce l'envoi à son premier correspondant, Juan Vázquez del Mármol, mais qui ne nous a malheureusement pas été conservé. Le morceau affecte d'ailleurs le ton plaisant, et le secrétaire désabusé en a soigné la forme[1]. Voici les personnages en qui Diego Gracián a mis à tort ses espérances : L'empereur ; l'impératrice ; le prince Philippe ; le duc de Savoie ; le Dr Guevara (sans doute le Dr D. Fernando de Guevara, frère de l'évêque de Mondoñedo) ; le secrétaire d'État Cobos et son successeur D. Juan Vázquez de Molina ; le secrétaire d'État Francisco Eraso ; Honorato Juan ; l'évêque de Palencia D. Francisco de Córdoba y Mendoza dont Gracián fut plus de neuf ans secrétaire ; le beau-père Jean Dantiscus qui l'oublia dans son testament quoique Diego eût épousé sa fille sans dot ; le cardinal Juan Tavera ; le cardinal-archevêque de Séville García de Loaysa ; l'archevêque Valdés auquel est adressée la pièce ; l'évêque de Lugo, commissaire général de Croisade, D. Juan Suárez de Carvajal ; les deux confesseurs de l'Empereur,

1. Il l'a émaillé de citations que l'éditeur n'a pas toutes signalées : p. 95, il fallait noter Horace, I Ep. 7, 5, et p. 102 les vers de Virgile, *Aen.* VI, 471 et VII, 225-27. Il eût convenu aussi d'identifier exactement les personnages secondaires mentionnés dans la pièce et que le commun des lecteurs ne connaît pas.

Fr. Pedro et Fr. Domingo de Soto, et enfin D. Diego de Córdoba, fils de l'évêque de Palencia et abbé de Castrogériz.

XIV. Lettre d'un inconnu à Gonzalo Pérez, secrétaire de Charles-Quint, père du fameux Antonio.

XV, 1-8. Lettres de Louise Sygée. Les quatre premiers numéros, en espagnol, ne sont pas à proprement parler des lettres, ce sont des *essais* en forme épistolaire : le premier traite de l'art de la conversation, le second de la tristesse, le troisième des divers genres d'amour, le quatrième de la décoration à donner à une table suivant l'usage auquel on la destine : ces morceaux, un peu maniérés et pédantesques, contiennent quelques idées assez délicatement exprimées. Les autres lettres latines de Louise publiées par M. Bonilla sont la lettre au pape Paul III (elle se lit déjà dans Cerdá, *Clar. hisp. opuscula,* p. XXXIII, et dans Allut, *Aloysia Sygea et Nicolas Chorier,* Lyon, 1862, p. 25), celle à Philippe II (en partie dans Cerdá, p. XXIV), une lettre à Honorato Juan et une autre à son cousin Francisco Pérez. M. Bonilla ne nous donne pas de nouvelles du recueil de trente-trois lettres latines de Louise que possédait N. Antonio et qui, du temps de Cerdá, se trouvait à la Bibliothèque royale (aujourd'hui nationale) de Madrid. Lorsque Allut, en 1862, publia sa dissertation, on ne put lui retrouver, à Madrid, que deux lettres adressées à Alvar Gómez de Castro. Que sont devenues les autres? M. Bonilla rappelle que M. Menéndez y Pelayo a jadis annoncé qu'il possédait seize lettres inédites du célèbre bas-bleu : espérons qu'il les publiera bientôt dans sa *Bibliografía hispano-latina clásica* en cours d'impression dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos;* mais seize ne font pas trente-trois.

En résumé, cette première publication de M. Bonilla sera, je n'en doute pas, fort bien accueillie. L'humanisme espagnol est, comme je le disais, une province encore incomplètement connue et où il reste d'importantes découvertes à faire. Je souhaite que l'auteur du présent opuscule, marchant sur les traces des Mayans, des Cerdá, des Jordán de Asso et des Andrés, l'explore de plus en plus et avec autant de soin et de conscience que ses éminents prédécesseurs.

A. M.-F.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Annales de géographie, janvier 1901 : L. Gallois, Le recensement de Cuba; — mai : L. Gallois, Les Andes de Patagonie; — novembre : P. Choffat, compte rendu de *Le Portugal au point de vue agricole,* publié par la Commission portugaise de l'Exposition de 1900; — septembre : Raveneau, Bibliographie annuelle (pour l'Espagne et le Portugal, p. 169-172; l'Amérique latine, p. 289-295).

Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, 1901 : missions de M. Saroïhandy [dialectes aragonais], et de M. Barrau-Dihigo [diplômes royaux asturiens et léonais antérieurs à 1037; jugements asturiens, léonais et galliciens antérieurs à 1037; chartes des VIe, VIIe, VIIIe et IXe siècles conservées à l'Archivo]; — 1902 : missions de M. J. Calmette [Relations de la France avec l'Aragon sous le règne de Jean II], de M. Martin [La Politique d'Alphonse II, roi d'Aragon].

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, CII, 1899. Comptes rendus. P. 446. Farinelli : Ludwig, *Lope de Vegas Dramen aus dem karolingischen Sagenkreise.* [Éloges, analyse détaillée et additions.] — CIII, 1899. P. 277 : Stiefel, *Ueber die Quelle von G. Fletchers « Island Princess ».* [Selon toute probabilité, cette source est la *Conquista de las Islas Malucas* de Bart. Leonardo de Argensola. De cet ouvrage dérivent aussi, par l'intermédiaire d'une nouvelle française, la *Quixaire* de Gillet de la Tessonerie (1640), et directement la *comedia* de Melchior Fernández de León intitulée : *La Conquista de las Malucas.*] — Comptes rendus. P. 165. Bolte : Schneider (Adam), *Spaniens Anteil an der deutschen Litteratur des 16. und 17. Jahrhunderts.* [Additions bibliographiques.] — P. 467. P. de Mugica : *Gramática histórico-comparada de la lengua castellana,* por el P. Torres. [Vieillot et inutile aux romanistes.] — CV, 1900. Comptes rendus. P. 146. Brandl : Underhill, *Spanish Litterature in the England of the Tudors;* Chandler, *Romances of Roguery.* Part I : *The picaresque Novel in Spain.* — P. 229. P. de Mugica : *Diccionario de la lengua castellana,* por la Real Academia española. 13a edición. [Étymologies fantastiques, définitions « incomplètes et mauvaises », lacunes.] — P. 234. Tobler : Echeverría y Reyes, *Voces usadas en Chile.* [Ouvrage utile, quoiqu'il ne soit pas l'œuvre d'un linguiste

rompu aux méthodes actuelles.] — P. 465. TOBLER : *Macias o namorado, a Galician trobador,* by H. A. Rennert. [« Je ne suis pas bien sûr que le texte » des chansons publiées par M. R. « soit l'original, ni bien assuré d'y retrouver le sens qu'il doit s'imaginer y avoir reconnu ».] — CVII, 1901. Comptes rendus. P. 224. TOBLER : Diego de Neguerucla, *Farsa llamada Ardamisa*, réimpression publiée par Léo Rouanet. — P. 225. TOBLER : *Colección de Autos, Farsas y Coloquios del siglo* XVI, publiée par Léo Rouanet. ERNEST MURET.

Le Bibliographe moderne, 1901 : G. DESDEVISES DU DÉZERT, Les Archives historiques nationales de Madrid (historique et inventaire provisoire).

Bulletin critique, 25 février : A. BAUDRILLART, compte rendu de *La Diplomatie française et la succession d'Espagne*, par A. Legrelle ; — 15 avril : LÉON LEJAL, compte rendu de *Historique du conflit anglo-venézuélien en Guyane* et de *L'Arbitrage anglo-venézuélien de Guyane,* par Georges Pariset ; — H. FROIDEVAUX, compte rendu de *La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete,* par Paul Ruff ; — 5 octobre : A. BAUDRILLART, compte rendu de *Don Cristobal de Moura,* par A. Danvila y Burguero, et de *Historia crítica y documentada de las communidades de Castilla,* par Danvila y Collado.

Bulletin italien, 1901, 3 : A. MOREL-FATIO, L'espagnol de Manzoni.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 1901 : FERD. VILLEPET, Lettre d'indulgences en faveur de l'Église San Salvador d'Oviedo imprimée en 1485 [avec reproduction].

Le Correspondant, 25 mars 1901 : DE LANZAC DE LABORIE, Bourbons d'Espagne et Bourbons d'Italie. La fondation des dynasties, d'après une récente publication (*Philippe V et la cour de France,* par A. Baudrillart) ; — 25 mai : G. DE GRANDMAISON, L'indépendance espagnole. Saragosse et l'empereur (1808-1809) ; — 25 juillet : MARQUISE DE SAN CARLOS DE PEDROSO, La poésie populaire en Espagne. Un peuple poète. Les *Cantares ;* — 25 septembre : A. REDIER, La Colombie et le Vénézuela.

The geographical Journal, août 1901 : Colonel G. EARL CHURCH, Northern Bolivia and President Pando's New Map ; — décembre : FR. P. MORENO, Notes on anthropogeography of Argentina.

La Grande Revue, 1er septembre, 1er octobre et 1er novembre : CH.-V. LANGLOIS, L'Inquisition en Espagne.

Jahreshefte de Vienne, 1900, 3 : Zwei attische Amphoren in Madrid.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, XX, 1899. C. 32. ZAUNER : Hanssen, *Das Possessivpronomen in den altspanischen Dialekten.* — C. 93. STIEFEL : B. de Carvajal, *La Ban-*

dolera de Flandes, ed. Restori; Lope de Vega's *Sin secreto no ay amor,* ed. Rennert; Miguel Sánchez, *La Isla Bárbara* and *La Guardia cuidadosa,* ed. Rennert. — C. 99. W. v. WURZBACH : *Beiträge zur Literatur der Cancioneros und Romanceros,* von K. Vollmöller. I *Der Cancionero von Modena.* — C. 210. ZAUNER : Porebowicz, *Revision de la loi des voyelles finales en espagnol.* — C. 247. STIEFEL : Günthner, *Studien zu Lope de Vega.* [Additions et corrections.] — XXI, 1900. C. 72. ZAUNER : Hanssen, *Ueber die altspanischen Präterita vom Typus* ove, pude. — C. 74. BAIST : *La Estoria de los Quatro Dotores de la Santa Eglesia,* hrsg. von Lauchert. — C. 143. VOSSLER : Croce, *I predicatori italiani nel seicento e il gusto spagnuolo* et *I trattatisti italiani del « Concettismo » e Baltasar Gracian.* — C. 218. BAIST : *El Libro de los Exemplos* [sic] *del Conde Lucanor et de Patronio.* Text und Anmerkungen aus dem Nachlass von H. Knust hrsg. von Ad. Birch-Hirschfeld. — C. 274. E. MARTIN : Hesseling, *Het Afrikaansch.* [Influence du portugais, parlé par les esclaves nègres et les Malais, sur la langue des Boers : le *kral* des Hottentots n'est pas autre chose que le portugais *curral.*] — C. 420. APPEL : Suchier, *Fünf neue Handschriften des provenzalischen Rechtsbuches* Lo Codi. [Deux mss. d'une traduction castillane du texte provençal.] — XXII, 1901. C. 19. C. MICHAËLIS DE VASCONCELLOS : Fouché-Delbosc, *Comedia de Calisto y Melibea* et *Observations sur la Célestine.* [L'auteur de cet important compte rendu persiste à croire que les 21 actes sont d'un seul auteur.] — C. 32. C. MICHAËLIS DE VASCONCELLOS : *La Celestina, conforme à la edición de Valencia de 1514,* Vigo, 1900. [La connaissance de cet article, comme du précédent, sera indispensable à quiconque voudra étudier de près la bibliographie de la *Célestine.* Selon Mme M. de V., l'original de l'édition de 1514 ne saurait être antérieur à 1501 ou 1502.] — C. 115. MEYER-LÜBKE : Schuchardt, *Romanische Etymologien.* II. — C. 297. MEYER-LÜBKE : Ford, *The Old-Spanish Sibilants.* [L'auteur a presque résolu les difficiles problèmes élucidés par MM. Horning et Cuervo.] ERNEST MURET.

Mélanges d'archéologie et d'histoire, août-décembre 1901 : J. CALMETTE, Documents relatifs à Don Carlos de Viane (1460-1461) aux Archives de Milan.

Rassegna critica della letteratura italiana, n°s 5-8 : FR. MILANO, compte rendu de *Una commedia di Lope de Vega ed i « Promessi Sposi »,* par Bruno Cotronel.

Revue archéologique, 1901, novembre-décembre : PIERRE PARIS, Statue d'Ephèbe au Musée du Prado, à Madrid.

Revue d'Auvergne, mai-août 1901 : G. DESDEVISES DU DÉZERT, L'enseignement public en Espagne au XVIIIe siècle.

Revue critique, 7 janvier : L. ROUANET, compte rendu de la *Vida del capitán Alonso de Contreras*, publiée par M. Serrano y Sanz ; —

15 janvier : H. L..., compte rendu de *Lope de Vegas Dramen aus dem karolingischen Sagenkreise,* par A. Ludwig; — 4 février : H. L..., compte rendu de *Los Gusmanes de Toral,* publié par A. Restori; — 4 mars : L. Rouanet, compte rendu de *La Farza llamada Salamantina,* publiée par A. Morel-Fatio; — 15 avril : L. Rouanet, compte rendu de la *Comedia de Calisto y Melibea* et de *La vida de Lazarillo de Tormes,* publiées par R. Foulché-Delbosc; P. Brun, compte rendu de *La Comedia espagnole en France,* par E. Martinenche; — 5 août : L. Rouanet, compte rendu des *Novelas ejemplares de Cervantes,* par F. A. de Icaza, et de *J. Ruiz, Libro de buen amor,* édité par J. Ducamin; — 12 août : H. de Curzon, compte rendu de *Ambrosio de Salazar,* par A. Morel-Fatio, et de *Le Diable prédicateur,* édité par L. Rouanet; — 16 décembre : H. Léonardon, compte rendu de *Spanish literature in the England of the Tudors,* par J. Garrett Underhill.

Revue des Deux-Mondes, 15 novembre, 15 décembre 1900, 15 janvier 1901 : P. d'Espagnal, Souvenirs de la Nouvelle-Grenade; — 15 février : A. Lebon, Américains et Philippins; — R. Doumic, Le drame espagnol et notre théâtre classique : — 1er mars : R. Pinon, La colonie du Mozambique et l'alliance anglo-portugaise; — C. Bellaigue, Un opéra national espagnol : *Los Pireneos ;* — 15 novembre : A. Ebray, Une réconciliation : L'Espagne et l'Amérique latine; — 1er décembre : Ch. Benoist, Un général espagnol : Don Juan Prim.

Revue de géographie, septembre 1901 : E. Daireaux, Découvertes géographiques dans la République argentine à l'occasion du conflit chileno-argentin; — octobre : G. M..., Le Rio Cumina.

Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin 1901 : Louis Clément, Antoine de Guevara, ses lecteurs et ses imitateurs français au XVIe siècle; — Paul Levin, La « Romance mauresque » des orientales; — G. Lanson, compte rendu de *La Comédie espagnole en France de Hardy à Racine,* par E. Martinenche; — juillet-septembre : G. Lanson, Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIe siècle (poètes espagnols et poètes français), Sarasin; compte rendu de *Ambrosio de Salazar,* par A. Morel-Fatio; du *Diable prédicateur,* de L. Rouanet.

Revue historique, janvier-février 1901 : Alfred Stern, La mission secrète du marquis de Bellune, agent du prince de Polignac à Lisbonne, 1830; — H. Léonardon, compte rendu de *The Spanish Revolution,* par E. H. Strobel.

Revue de Paris, 15 août : E. Daireaux, Italiens et Français en Argentine.

G. C.

CHRONIQUE

Les papiers de Fernán Caballero appartenant à la famille Latour, et entre autres sa correspondance avec Antoine de Latour, viennent d'être acquis par l'Université de Chicago. Mlle Élisabeth Wallace, professeur de cette Université, se propose d'utiliser ces documents dans une étude sur le célèbre romancier espagnol.

Mlle Wallace compte aussi publier prochainement *La perfecta casada* de Fr. Luís de León, d'après la dernière édition donnée du vivant de l'auteur. Cette nouvelle édition, qui remplacera avantageusement celle de Merino et les mauvaises reproductions qui en ont été faites, sera fort bien accueillie, en particulier par les candidats à l'agrégation d'espagnol, ce texte ayant été inscrit au programme du concours de 1903.

~~ *Agrégation d'espagnol* (programme pour le concours de 1903). — AUTEURS ESPAGNOLS : Juan Manuel, *El Conde Lucanor;* Pedro López de Ayala, *Rimado de palacio* (les strophes 233 à 706); López de Gomara, *Primera parte de la Historia general de las Indias* (éd. de la Bibl. Rivadeneyra, p. 155 à 224); Fr. Luís de León, *La perfecta casada;* Cervantes, *Don Quijote,* la première partie, sauf les nouvelles du *Curioso impertinente* et du *Cautivo* (chap. 33, 34, 39 à 41); Góngora, Les poésies qui se trouvent dans le *Tesoro* de Quintana (Bibl. Baudry, p. 323 à 346); Moreto, *El desdén con el desdén;* Ramón de la Cruz, *Sainetes* (t. XXXV de la *Bibl. Universal*); Espronceda, *El diablo mundo;* Pereda, *Sotileza.*

AUTEURS FRANÇAIS : Le Sage, *Le Diable boiteux;* Beaumarchais, *Le Barbier de Séville;* Victor Hugo, *Ruy Blas;* A. Daudet, *Lettres de mon moulin.*

AUTEUR ITALIEN : Manzoni, *I promessi sposi* (chap. 31 à la fin).

25 juillet 1902.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.



ANTÉFIXES IBÉRIQUES EN TERRE CUITE DE CABEZA DEL GRIEGO

(MUSÉE DU LOUVRE)

ESTUDIOS NUMISMÁTICOS

UNA MONEDA MAL LEÍDA DE LA HISPANIA ROMANA

Entre las piezas monetales íberas, que suelen con frecuencia encontrarse en las modernas provincias de Castellón de la Plana y de Valencia, hay una con cabeza ibérica en el anverso, á la derecha, delante delfín, detrás hierro de lanza ó bien el signo X, y en el reverso ginete con lanza corriendo á la derecha y debajo el epígrafe de cinco letras X ϒ N ᚠ ↑ que equivale á TMNIV, quizás TaMaNIV.

Hay otra moneda que conjeturaba D. Antonio Delgado que se hubiese acuñado entre Valencia y Murcia tambien con cabeza ibérica en el anverso, á la derecha entre dos delfines y collar al cuello, apareciendo en su reverso ginete con lanza á la derecha y debajo la inscripción X N ↑ M ᚠ ᚹ, que debe leerse TNVSIA, sin duda TaNVSIA (Delgado, *N. M.* III, p. 110 á 112, tab. CXXIII, n. 1, 2 y el dibujo inmediato, que carece de numeración).

El Sr. Delgado resuelve en esta forma los siguientes signos gráficos de los íberos : X por T — Δ por D — ᚠ por I — I por I (Delg., I, p. CXXVI-CXVII-CXX) y sin embargo lee como D la letra inicial X de las dos monedas anteriores. Al ocuparse de su clasificación (III, p. 110 y 111), dando la razón de esta inconsecuencia al resolver el epígrafe numario X I N ᚠ ↑ por DIaNIO, atribuyendo su emisión al *Dianium* de Strabon (III, 4, 6), de Plinio (III, 25) y de Ptolemeo (II, 6, 15), diciendo con este motivo que *trascribe Dianio ó Tianio, pues según parece los pueblos de la costa oriental pronunciaban el primer carácter ya como T, ya como D, adoptando este último sonido*

(III, p. 113, tab. CXXII, la última sin numerar). El error de este razonamiento estriba en dar por cosa cierta que un pueblo greco-hispano pudo batir monedas en el período romano haciendo grabar el nombre de la ciudad en caracteres ibéricos, empeñándose en sostener por lo tanto que X I N ᛗ ↑ equivalía á DIaNIVm, para lo que se ha tenido que violentar el valor de los dos primeros signos XI, suponiéndoles una equivalencia que no es posible que tengan. Ante todo ateniéndose á las más someras nociones críticas de paleografía comparada no podrá menos que aceptarse como cierto que no es dable admitir que aparezca en una palabra simplísima cualquier letra íbera representada por dos figuras tan distintas, y hasta que llegue el caso que estos dos signos homófonos se encuentren juntos al principio de un nombre étnico, como se ve en I ᛗ ◈ ᛚ ᚹ y en I ᛗ Ш A H, sin que pueda salvar semejante dificultad el humorístico recurso de las *Vocales aconsonantadas* debido á la brillante fantasía del Sr. Zobel. Además se hace preciso tener en cuenta que ni en el alfabeto fenicio arcáico, ni en el de transición aparece este signo X como D, sino como T siempre, mientras en el púnico y en el neopúnico esta letra modifica un tanto su forma; pero ni en el uno ni en el otro la X aparece como D (véase Levy, Lenormant y Schröder). Pero viniendo á la parte más culminante de la cuestión, se sabe por Strabón que *entre el río Sucro y Cartago nova había tres colonias marsellesas, próximas al río, entre las que fué la más célebre Hemeroscopio, que tenía en un promontorio un templo consagrado á Diana de Efeso con gran culto, de cuya fortaleza y asilo usó Sertorio para dirigir sus empresas marítimas; lugar fortificado por la naturaleza y descollado, á propósito para la piratería y que puede ser visto desde muy lejos por los navigantes; su nombre es Διάνιον, Dianio,* hoy Denia (Strab. III, 4, 6). Mas tarde en el siglo 1º, Plinio designa á *Dianium* como ciudad estipendiaria (Plin. III, 20 y 25) ¿Cómo es posible que sucediera que un pueblo de origen conocidamente foceo hiciera grabar su nombre griego Διάνιον en letras ibéricas? No conozco un caso análogo en nuestra numismática antigua. Las dracmas griegas de Emporias llevan la leyenda

ΕΜΠΟΡΙΤΩΝ, y los ases ibéricos de los Indigetes el epígrafe ↑NΨ₺S₺N, pero nadie ignora que esta ciudad estaba dividida por un muro, habitando los Foceos la parte que miraba al mar y la otra los Iberos (Liv. 34, 9), llamándose aquellos *Emporitanos* y estos *Indicetes* y la parte de su ciudad *Indica* (Steph. Bizant., v. Ἰνδική, *ciudad de la Iberia cerca de los Pirineos: su étnico* Ἰνδικῆται; la leyenda ibérica corresponde á VNTheCECEN), lo cual explica muy bien las dos acuñaciones y la doble nomenclatura toponímica. Sagunto acuñó monedas municipales romanas con su solo nombre (Delg., III, p. 348 y 349, tab. CLXIV-CLXV, 27 á 34), con proa de buque y cabeza cascada, llevando á su alrededor los nombres de los magistrados decemvirales ó edilicios; así como divisores del as con concha y delfines. *Arse* pueblo íbero también los batió con cabeza bárbara à la izquierda y jinete con lanza galopando á la derecha, llevando al pié los cuatro signos ibéricos ᚦAS₺ que se resuelven sin duda alguna por ARSE (Delg., III, tab. CLXIII, 2, 3). Sagunto las emitió con sus símbolos y su nombre latino y á la vez con el ibérico de ᚦAS₺ por homonoia, como la concertó también ARSE con varios otros pueblos íberos de la península (Delg., III, CLXIII, 17, 18, CLXIV, 20 á 25). Pero de esto á grabar en sus piezas monetales respectivas en letras íberas el nombre de *Emporia* ó de *Sagunto* hay una distancia enorme. — El Sr. Zobel, tomando al pié de la letra el pasaje de Livio 21, 7, en el que se afirma que los Saguntinos eran oriundos de la isla de Zacyntho mezclados con algunos Rótulos de Ardea, echa su imaginación á volar y lee en no sé que moneda de ᚦAS₺ la forma *Arsesaru*, por supuesto concordando los signos á su gusto, que interpreta *Arsense* ó *Ardense* que, según dice, es lo mismo, con lo cual se queda tan satisfecho y aplica á Sagunto toda la emisión de *Arse* que fue pueblo íbero y ni griego ni rótulo. (*Estud. hist.*, II, p. 49 á 53. *Die Münzen von Sagunt* in *Comment. philol. Mommsen.* 1877, p. 804 á 824). La verdad es que aun está por hacer una clasificación seria y metódica de las acuñaciones romano-hispanas de *Saguntum* y de las ibéricas de ᚦAS₺ con sus homonoias. Véase sin embargo lo que tan acer-

tadamente escribe el Sr. Pujol sobre las monedas ibéricas de ᚠΑ≶ϵ (n. 64 á 67, p. 336 y 337 del *Bolet. de la Rl. A. de la Hist.*, tom. XVI, abril 1900). — Pero tiempo es ya después de tan larga digresión de volver á ocuparse de las dos monedas ibéricas de las que comencé á tratar : XΥΝΓΥ↑ y XΝ↑ΜΓΥᚠ.

Estos nombres de *Tamaniu* y de *Tanusia* con ser íberos traen á la memoria otra moneda bilingüe rarísima, que presenta por un lado cabeza bárbara á la derecha, delante delfín, detrás XΥ, iniciales de XΥΝΓΥ↑, y por el opuesto barco bogando á la derecha también, con tres remeros y un timonel, encima TAMVSIENS. Hace muchos años conocía, únicamente por Flórez, la leyenda ЅAMVSIENS que publicó (*Medallas*, III, p. 141 y 142, lam. LXVII, 4), habiéndola leído sobre una moneda del antiguo numismático gaditano D. Antonio José Mosti. Mucho mas tarde examiné la que existe en el Gabinete numismático de Madrid, que según Lorichs no es otra que la misma de Mosti, en la que me pareció por entonces ver confirmada la lectura Floreziana. Vino luego el citado Lorichs y dió á conocer dos epígrafes diversos (*Recherches*, I, p. 97, lam. LXV, 4 y 5), el uno ЅAMVSIENS, repitiendo el de Flórez, que se *encontraba en el gran Gabinete de la Biblioteca nacional*, y el otro TAИSIENSE tomándolo de un ejemplar de la colección del General Alvarez que pasó á su muerte á la de Cerdá (Lorichs, *Recherches*, p. 97). Heiss no supo hacer mas que copiar (Heiss, *Monnaies ant.*, p. 409, pl. LXII, 4 y 5) á Lorichs, y por lo que hace á Delgado reprodujo el TAИSIENS soñado por el danés y se apoya para el ЅAMVSIENS en un ejemplar del P. Gago, que yo había visto hacía ya tiempo y del que no conservaba un recuerdo claro y preciso, ni exacto de su verdadero estado. Para refrescar mi memoria me dirigí á mis ilustrados y amabilísimos amigos los Sres. D. José Ramón Mélida, de Madrid, y D. Francisco de Paula Collantes y Teran, de Sevilla. interesándoles que me procurasen el primero un calco de la moneda del Gabinete numismático y el segundo el de la que fué nuestro común amigo el P. Gago. Tanto el uno como el otro se apresuraron á satisfacer mis deseos. llevando su

bondad el Sr. Mélida hasta el estremo de acompañarme también la impronta de un tercer ejemplar de la misma moneda, muy bien conservada, que yo no conocía y se conservaba en el rico monetario del Sr. Cervera, de Madrid.

Estudiando detenidamente estos tres ejemplares he concluido por fijar la lectura de la leyenda latina de este modo:

Mosti	Gago	Cervera
ϛAMVSIENS	ΓAMVS	TAMVSIEN

debiendo advertir que las dos últimas son de una emisión distinta á la de la primera. En esta la letra inicial, ó por defecto del vaciado ó por el natural desgaste del uso, afecta la forma incompleta de la cabeza de una S algún tanto angulosa: pero viendo la forma incompleta de este signo en el segundo ejemplar, se concluye por adquirir la convicción que en los troqueles que sirvieron para los tres se debió leer claramente grabado como en la del Sr. Cervera TAMVSIEN, sin que pueda aceptarse en buena crítica histórica ni numismática que se encuentre en ejemplares de una misma moneda el étnico del pueblo que la acuñó bajo dos formas distintas, diciendo la una *Samuciense* y la otra *Tamusiense,* sino todas ellas conteniendo este solo y único apelativo, como lo demuestra patentemente el ejemplar del Sr. Cervera, comparándolo con el del Museo y él del P. Gago.

De aquí se desprende que Lorichs se equivocó, ó mejor dicho que su celebrado dibujante copió muy mal y reprodujó pésimamente la leyenda de la moneda de Mosti, única que aquél y éste pudieron examinar en el Monetario del Museo nacional, queriendo corregir la lectura de Flórez que pudo pasar como exacta en su tiempo, cuando no se conocía ejemplar como el del Sr. Cervera. Tampoco anduvo mas acertado el Sr. Zobel, anunciando casi dogmáticamente, que la moneda en cuestión no fué batida en *Samusia,* pueblo que no existió, sino por los *Tamusienses,* aunque este nombre tampoco haya existido en la dicha moneda y sí únicamente en la imaginación de Lorichs y de su grabador.

Respecto al lugar en que debió encontrarse situada la *Tamusia* de estas piezas amonedadas, sólo pueden hacerse conjeturas más ó menos probables. El barco de su reverso como el barco de las de *Ilergavonia* hace suponer que aquel pueblo hispano del que no conservan memoria historiadores ni geógrafos antiguos, hubo de estar levantado en las orillas de algun río navegable ó en las costas del Mediterráneo. Y digo del Mediterráneo porque la cabeza del anverso con el pelo ensortijado, teniendo delante un delfín y detrás dos letras íberas, presentan un carácter tan genuinamente ibérico que es imposible desconocerlo. A juzgar pues por el tipo de su anverso y por la forma paleográfica de los signos de su leyenda bilitera, hay que buscar su fábrica vecina á las de las piezas numarias mas antiguas que le son similares y que se batieron en la zona de tierra que se estiende desde *Dianium* hasta *Emporiton*. D. Antonio Delgado coloca á *Samusia*, que supone igual á *Tamusia*, en la desembocadura del Almanzora, límite entre las provincias de Murcia y de Almería (Delgado, *Nuevo Método*, II, p. 302), conjetura que no resulta suficientemente justificada.

Debo añadir que el ejemplar de Mosti procedía de Cádiz, dos que fueron de Cerdá se adquirieron en Estremadura ó en Granada y el del P. Gago se encontró en un pueblo cercano á Sevilla, lo cual no conduce á deducción alguna probable sobre la ubicación de la Zeca que las emitió, porque, como ya he dicho en alguna parte, de los 125 ejemplares que poseo de las diversas acuñaciones de las monedas púnicas de Malaca, sólo uno se ha descubierto en esta ciudad, habiendo encontrado los demás en monetarios de Sevilla, Granada, Madrid, Barcelona, Valencia y París.

Por eso mientras no haya otra concordancia mas precisa y segura de la Tamusia numaria, persisto en mi deducción de que debió estar situada en algun punto del litoral del Mediterráneo, de Valencia á Gerona ó en las orillas de algun río navegable que por aquellas costas desemboque.

En las del Africa que baña el Oceano, en tierras de la Mauritania Tingitana entre Lix y Sala, en la desembocadura

del *Subur,* se coloca, según la opinión más autorizada (Müller, *Num. de l'anc. Afrique,* III, p. 162), un pueblo fundado por los Cartagineses cinco siglos antes de J. C., que el Itinerario de Antonino llama Thamusida (*Itin. Ant.*, ed. Part. y Pind., p. 3, § 7, 1) y Ptolemeo Ταμουσίδα (Ptol., IV, I, § 13, n. 6, vease IV, I, § 4, n. 1), con la variante de Ταμουσία según algunos editores (Müller, *Ibid.*, not. 2). Esta ciudad africana batió monedas con reverso de dos espigas, meandro y glóbulo, presentando en el anverso cabeza tosca á la derecha y detrás la leyenda neopúnica ᚦOↄXᚦ equivaliendo en nuestro alfabeto á TMDAT ó TAMGT (Müller, *Ibid.*) y correspondiendo á la forma *Tamusida* de Ptolemeo y del Itinerario, antes citada, ó como quiere Müller también á la *Tamusiga* del mismo geógrafo (Ptol., IV, I, § 4, n. 1), que es otra localidad distinta de aquella que también concuerda el citado numógrafo danés con la variante *Tamusia* antes indicada (Müller, *Ibid.*) del texto griego aducido (Müller, *Geog. graeci min.*, ed. Didot, I, p. 2, col. 2, presenta dos variantes de Ptolemeo, *Tamusida* y *Tamusiga,* para la misma población del Africa costeña del Oceano, situada en la desembocadura del Subur, entre Lix y Sala. No debo advertir que Müller el numismático y Müller el geógrafo son contemporáneos, y el uno imprime en Copenhague y el otro en París sus obras respectivas).

No es dable apreciar que relación pudo tener en un tiempo la *Tamusida* púnica del Africa Oceánica con la *Tamusia* ibérica de la Hispania del Mediterráneo, por más que sea indudable que, habiendo entrado los Cartagineses en la Península, probablemente al final del siglo sexto antes de nuestra era (despues de la toma de Tiro por Nabucodonosor en 574 antes J. C.), y sido expulsados en 206 antes J. C., debieron fundar y fundaron en efecto en estos trescientos años largos numerosas ciudades, especialmente en la Bética, donde los Penos vivieron en muchas poblaciones solos ó mezclados con los íberos, como refiere Strabon (III, II, 13). Lo que sí puede en cambio con certeza afirmarse es que ni TaMaNIVm, ni TaNVSIA, ni TAMVSIA, ni TAMVSIDA se encuentran como voces vascongadas en el gran diccionario de *Aizkibel* ni en el

vocabulario de *van Eys*. Tal vez suprimiendo unas letras, agregando otras, permutando ó éliminando las que estorben, se llegará á formar palabras vascas, quizás por aproximación; pero semejante ejercicio no pasaría de ser un pueril entretenimiento, mas adécuado para provocar el sopor que para demostrar la verdad y exactitud de la insostenible teoría *vasco-íbera*.

M. R. DE BERLANGA.

Málaga, 16 agosto 1892.

SOBRE LA BIBLIOGRAFIA DE SAN PEDRO PASCUAL

Al Rmo. P. P. Armengol Valenzuela, Maestro General de la Merced.

Hace tiempo que, examinando los códices de las obras de San Pedro Pascual, me pareció que algunos de los tratados contenidos en ellos eran atribuidos al santo Obispo de Jaén sin motivo ninguno serio; y como ahora, por loable iniciativa de Vuestra Paternidad, se prepara la edición en romance de dichas obras, someto á su consideración las breves reflexiones que siguen.

RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL.

Madrid, Mayo 1902.

En 1645 se entabló un proceso acerca de la santidad del Obispo martir de Jaén, ante el Eminentísimo Señor don Baltasar de Moscoso y Sandoval. Con este motivo se examinaron las obras del santo en virtud de Requisitoria de Su Eminencia para el Prior del Escorial, segun nos dice don Martín de Ximena en su *Catálogo de los Obispos de Jaen*, pág. 271. Como resultado de esta pesquisa, el religioso jerónimo Fr. Cristóbal de la Torre[1] puso en el códice escurialense *h*-iij-3 la siguiente nota, en su hoja primera de guarda: «Aviendo leydo este libro por mandado de nuestro Rmo Pe Prior Fr. Balthasar de Fuenlabrada, a peticion del Señor Cardenal Sandoval, halle que el tratado tercero *(tratado que prueba que Dios es Trinidad)*, el quinto *(glosa del Pater Noster)*, sexto *(contra los hados y ventura)* y séptimo *(los mandamientos con su glosa)* son de Don Pedro Obispo de Jaén, aunque no tienen su nombre (esto no es exacto respecto del *Pater Noster*), por que repite algunas cosas contra la seta de Mahoma para exortar a los cautivos, que estaban con el en Granada presos, no faltaran en la fe; y las frases y particulares modos de hablar son vnas y el estilo el mismo, como constará

1. Su firma, hoy tachada, la tomo de la *Vida de San Pedro Pascual* por el Rmo P. Fr. Pedro Armengol Valenzuela. Roma, 1901, p. 467.

al que los leyiere. Asi lo juzgo.» Ademas de este juicio, Fr. Cristóbal puso al comienzo de cada uno de estos tratados la correspondiente apostilla « del obispo don Pedro ». Fijémonos bien; para ésto solo tuvo dos razones : una, que en los tratados 3, 6 y 7 se habla contra la secta de Mahoma; otra, que el estilo se parece al de la *Impugnación de la secta de Mahoma*, obra evidentemente escrita por el obispo Don Pedro. Pero ¿ cuantos autores no escribieron contra el mahometismo? y ¿á qué deducción no se presta el examen del estilo, especialmente en los autores de la edad media que carecían de él? Véase lo que adelante dígo en el numero 3°, sobre el apóstrofe « amigos ».

Este juicio tan sin fundamento de Fr. Cristóbal de la Torre tuvo buena suerte. El año siguiente de 1646 don Martín de Ximena, ya citado, vió en el Escorial el códice *h*-iij-3, y no solo no dudó del parecer contenido en la nota de Fr. Cristóbal, sino que, por no sé qué equivocación, atribuyó tambien á San Pedro Pascual un tratado más de los contenidos en dicho códice, que es una *Exposición del Credo* con nombre de autor, y que Fr. Cristóbal, más atento examinador del volumen, se había guardado muy bien de atribuir á San Pedro Pascual. La equivocación de Ximena tuvo igual buena suerte, hasta tal punto que fué admitida por Nicolás Antonio. Este gran bibliógrafo (*Biblioth. hisp. vetus,* Madrid, 1788, t. II, p. 99) atribuye, pues, al obispo de Jaén cinco de los tratados contenidos en el códice *h*-iij-3, de los cuales sólo uno le pertenece legítimamente, la *Glosa del Pater noster*. Los otros cuatro se hallan también en otro códice escurialense, *P*-iij-21, citado por Pérez Bayer en las notas á Nicolás Antonio. Enumerémoslos ahora uno por uno :

1° Exposición del Credo, titulada *Libro Declarante* (cód. *P*, fol. 1 ; cód. *h*, fol. 110). Es increible cómo Ximena y Nicolás Antonio atribuyeron esta obra á San Pedro Pascual. El códice *h* en su folio 214, haciendo el índice general de su contenido, dice : « otrosy ay el terçero libro que sobredicho es, del credo, e a nombre Declarante, que ordeno Maestre Alfon, e ay en el doze uersos. » Este tratado es el mismo contenido en el códice de la Biblioteca Nacional Bb-133, en cuya página 3 se nombra

más claramente al autor : « yo Maestre Alfonso de Valladolid que ante había nombre Rabi Amer de Burgos. » Estas palabras (que copia Perez Bayer, *Bibl. Vetus,* t. II, p. 153) faltan en los códices escurialenses *h* y *P*, pero tal omisión no significa nada al lado de la identidad de las obras y de la doble declaración de autor hecha en *h*. Amador de los Ríos deshace ya en parte el error de Nicolás Antonio, pues excluye el Credo de *h* de entre las obras de San Pedro (*Hist. crít.*, t. IV, p. 79 n.) y lo incluye entre las de Maestre Alfonso (*ibid.*, t. IV, p. 88 n.), pero no por eso deja de repetir que el Obispo de Jaén escribió una *Explicación del Credo* (*ibid.*, p. 77). ¿Cual será ésta? No puede ser sino la de *P*, que es idéntica á la de *h*.

2° *Tractado de como prueua que Dios es Trinidat (h,* fol. 137 *v.; P,* fol. 22). « Este libro... concuerda en la doctrina y pruebas contra los Moros y Iudios con el Titulo Quinze del libro sobre la Seta de Mahoma... y parece adícion y mayor prueba del dicho Titulo Quinze, *de la Trinidad* ; » asi dice Ximena (p. 280) interpretando y precisando más ciertas palabras de la nota arriba transcrita de Fr. Cristóbal de la Torre. Nicolás Antonio (p. 99 *b*) copia á Ximena, calificando este Tratado de « ampliatio aut locupletatio tituli XV. *de Trinitate* alterius operis iam laudati contra Mahometanorum sectam ». Ríos (*Hist. crít.*, t. IV, p. 77 n.), sin duda por recordar vagamente las palabras de Nicolás Antonio, convirtió la semejanza de ambos términos comparados en identidad absoluta, y asi afirma que el « *libro en que se prueba que Dios es Trinidad* es el capítulo o título XV de la *Impugnación contra la seta de Mahomah* ».

Tal capítulo XV contra la secta de Mahoma que en otro códice escurialense (*h*-ij-25, fol. 138), empieza : « Por que los moros e los Judios dizen que nos los christianos adoramos muchos dioses por que decimos : padre, hijo e spiritu santo, e dicen que es esto contra ley que dice : videte quia ego sum solus... » etc., no tiene absolutamente nada que ver con el tratado de *h* y *P, Que Dios es Trinidad,* el cual no és más que la última parte del Libro Declarante de Maestre Alfonso. Ambos códices lo dejan ver bien claro ; la exposición del Credo acaba así : « et los vuestros non sabios de los moros e de los judios fyncan por

mintirosos e vanos. E demas que avn yo cuydo prouar en como este señor e criador sobre dicho es Trinidat complida. » E immediatamente empieza el tratado de la Trinidad. « E por que mas entendades que esta creençia susodicha de los christianos es santa e uerdadera, e que a ende muchos testigos ya lo auedes oydo e avn quiero prouar mas que Dios es Trinidad. Agora parad mientes quantos de testigos uos dare syn los que uos he dado. Lo primero mostro Dios que es Trinidat » etc. Al fin de este tratado en *h*, fol. 154, hay esta nota : « Concordat cum cod. *P*-iij-21. Perezius Bayerius. »

3° Capítulo *Contra los que dicen que hay fadas e ventura e oras menguadas* (completo en *h*, fol. 197; *P*, fol. 35, incompleto, comprende solo hasta el fol. 201 *v*. de *h*, faltándole casi otro tanto). La única razón para atribuir este tratado á San Pedro Pascual que tuvo Fr. Cristóbal de la Torre fué el hallarlo copiado en *h* á continuación del *Pater Noster* del Obispo de Jaén. En cambio para atribuirlo á Alfonso de Valladolid tenemos una razón de igual peso, cual es el estar copiado en *P*, tras el Credo de Maestre Alfonso, y otra razón más poderosa, que es el coincidir con el Credo en el prólogo, citándose, lo mismo en el Credo que en el Tratado contra Hadas y Ventura, unos versos de la antigua traducción castellana en cuaderna vía de los dísticos de Catón.

En el comienzo del Credo se dice (*P*, fol. 1): « Amigos, yo el que este libro fiz, oy leyer vna vez vn libro de castigos que se clama Caton que castigaua a ssu fijo e dezia li esta razon :

> fijo, mientre biuieres, non quedes de aprender,
> que por su mal nacio todo aqueill que necio quiere ser.

en que nos muestra a los que non sabemos que escuchemos et aprengamos por que mas valgamos; et dize eill mas :

> fijo, ley muchos libros et ditados
> mas de quoantos leyeres non fagas sus mandados;
> car mucho dizen los sauios et ponen en sus dictados
> que non deuen ser creydos nin deuen ser obrados. »

En el libro contra las Hadas (*P*, fol. 35 *v.*; falta este párrafo en *h*) hallamos:

« Et sobre la razon de los dictos sauios dize Caton :

fijo ley muchos libros e muchos dictados
mas de quoantos leyeres non faras sus mandados:
car mucho dizen los sauios e ponen en sus dictados
que non deuen ser creydos nin deuen ser obrados[1].»

El repertise así en el Credo y Contra las Hadas la misma cita de una traducción oscura y casi ignorada, que, si es verdad que tuvo bastante boga en los primeros tiempos de la imprenta, no se ve citada por ningún otro escritor medioeval, puede pasar por prueba de que ambas obras son de un mismo autor encariñado con la lectura del Catón castellano; y como el autor del Credo es conocido, á él podemos atribuir el Tratado contra las Hadas. El P. Valenzuela (p. 465) tiene este Tratado por obra de San Pedro porque se desarrolla en él un tema expuesto tambien en la Impugnación de la Secta de Mahoma y « en tono oratorio, dirigiendo la palabra á su auditorio con la acostumbrada interpelación *amigos mios*, y aunque no nombra á los cautivos es evidente que habla con ellos. » Ahora bien; la misma forma oratoria, el mismo apóstrofe *amigos* hallamos en el breve párrafo copiado del comienzo del Credo, obra indisputable del Judío converso Alfonso.

Pero es el caso que San Pedro Pascual escribió seguramente un tratado contra las Hadas; en la Impugnación de la Secta de Mahoma (Esc. *h*-ij-25, fol. 36 *r.*) combatiendo la supersticiosa creencia de los moros en las hadas, dice que no tienen en cuenta la doctrina de la predestinación de Mahoma « ca si del començamiento del mundo es escripto en la dicha tabla, que tiene el angel de la muerte ante si, la bien andança e la mal andança de los omes, cierto es que las fadas non pueden fadar el contrario; mas esto e eso es vanidad e mentira, asi como

1. Esta cita importante para la fecha del Catón en quaderna vía no escapó á la diligencia de D. Carlos Pietsch, profesor de la Universidad de Chicago, futuro editor del Catón; pero, naturalmente, atribuye el Credo á San Pedro Pascual. V. *Modern Language Notes*, April 1902, vol. 17, col. 196. Hago esta cita según *P*, en dialecto aragonés, por faltar en *h* uno de los párrafos.

se proba en vn quaderno qu'escribi e ponerlo e en la fin deste libro. » Este cuaderno empieza en el folio 179 *r* del códice : « Despues que este libro fue acabado, acaeciome de aver disputaciones con algunos de los moros, en las quales decian esos entre otras muchas vanidades que las animas de los hombres antes que nascen son judgadas quales deben yr a parayso e quales a ynfierno, » y ni por su comienzo ni por su disposición tiene nada que ver con el tratado sobre igual asunto que he atribuido á Alfonso de Valladolid.

4° *Los diez Mandamientos* (*h*, fol. 205). — La atribución de este tratado á San Pedro Pascual no tiene más fundamento que la tan citada nota de Fr. Cristóbal de la Torre, y acabamos de ver la autoridad que esta nota merece respecto de los números 2 y 3.

Quedan, pues, como obras de San Pedro Pascual en los dos códices escurialenses *h*-ij-25 y *h*-iij-3 las dos siguientes :

1° *La Impugnación de la Secta de Mahoma* (*h*-ij-25); se declara en la rúbrica el nombre del autor : « yo don Pedro Obispo de Jaén, seyendo preso en Granada. » Ximena, p. 268, dice : « el doctor Martinez, Prior de la Santa Iglesia de Iaen y natural de la misma ciudad, escriviò la vida deste santo Obispo en el año de 1428 y parece que este autor alcançò los originales de los libros del Santo Obispo y los copio, porque al fin del Tratado que se guarda en el Escurial, del libro intitulado Contra la Seta de Mahoma, està su firma *Licenciatus Martinez Prior.* » El códice escurialense de que se trata es de letra del siglo XVI. y Ximena asegura que lleva una firma del siglo XV ! Este absurdo arrastrado tambien á las obras de Nicolás Antonio (p. 99 *b*, § 271) y de Ríos (IV, 81 n.), quien cree que el códice se escribió á principios del siglo XV, se deshace leyendo bien la firma, que no es del licenciado Martínez, sino del *lice*[*ncia*]*t*[*us*] *nuñez prior*, estampada en dos folios, 199 y 200, y especialmente clara en el segundo de ellos.

2° *Glosa del Pater Noster* (*h*, fol. 187). — En el prólogo se nombra el autor « yo don Pedro Obispo de Jaen yaziendo prèso en la çibdat de Granada ». Sólo es conocido el códice escurialense de esta obra, pero puedo señalar la existencia de otro

que perteneció antes á la librería del Conde de Puñonrostro y que ha sido enajenado estos últimos años, parando actualmente en poder del librero de Vigo Don Eugenio Krapf. Describieron este códice con toda amplitud Ríos (*Hist. crít.*, t. III, p. 536, n. 1; IV, 597, etc.) y Knust (*El libro de los enxiemplos del Conde Lucanor*, Leipzig, 1900, pág. xxv y sig.).

Ambos citan como 3ª obra del volumen descrito, copiada en sus folios 80 *a*-85 *a* un *Pater Noster*, pero ni uno ni otro reconocieron la obra de D. Pedro Pascual, porque el copista se dejó en el tintero el nombre del obispo, en una de tantas omisiones de cláusula entre palabras iguales, motivada aquí por cuadrar el nombre de Don Pedro entre las dos frases iguales « pater noster ». Para que esto se vea claro, y para dar una muestra de lo distraído y embrollón que era el copista del códice de Krapf, copio aqui el comienzo y el fin del opusculo de San Pedro, añadiendo entre paréntesis algunas variantes de *h* : « E por que algunos moros [*e judios*[1]] dizen que tan bien pueden dezir ellos el Pater Noster [*segunt su seta como nos los christianos segunt nuestra ley, por ende yo don Pedro, Obispo de Jaen, yaziendo preso en la çibdat de Granada, e con muy grand cuydado desta dicha porfia, romançe* el Pater Noster], e deuedes saber que rremanesçian (l. como *h*, *rromançar*) el Pater Noster segun la letra ligero paresçe, mas poderlo entender asi como se deue entender... » etc. Acaba : « e quando dezimos amen deseamos orando e pidiendo merçed al señor que la nuestra oraçion sea oyda e rresçibamos e complimos como do yse (*sic*) nri dominus ihu xpi » (*h* dice solamente : *que la nuestra oraçion sea rrescebida e complida*).

3º El Santo cita en su Impugnación de la Secta de Mahoma otra obra suya perdida. « E sabed amigos que yo escrevi una oracion en latin que comiença *o principium sine principio,* en la qual brevemente comprehendi gran parte de la historia de los Evangelios e de las cosas que son escritas en este Libro. »

1. Pudiera esta palabra ser adición del formador del códice *h*, que en 1392 lo compiló de obras principalmente contra los judios, según dice en el folio último : « fue ordenado este santo libro que es contra los judios que es gente muy dura e para contra todos los turcos que son todos en çrençia (*sic*) de muy grand tenebregura. »

¿Aprovechó el Santo para esta oración la antigua invocación que aparece en el prólogo del Fuero de Cuenca?

Principium sine principio, finis sine fine,
Presidium fer, more pio, Deus unice trine,
Principium verum Deus est ille specierum,
Qui lumen verum speciesque diesque dierum[1].

1. V. Morel-Fatio, *Revista de Archivos*, II, 1898, p. 196.

COMEDIA DEL POBRE HONRRADO

DE

D. GUILLEM DE CASTRO

(Suite et fin [1])

JORNADA SEGUNDA

Sale Valerio y Fabricio viejos, Nestorio, Tirseo y Lisipo (sic), *deudos de Carlos.*

Valerio. Tirole Carlos un guante
y yo dixe : « ¡ el conde muera ! »
— « Ven y matame aca fuera, »
respondio el conde arrogante.
Carlos con manos ayradas
acudiendo a lo que yo,
de mil braços se escapo
y rompio por mil espadas.
Salio tras el conde fiero
a la calle, y quiso Dios
que se puso entre los dos
no menos que un mundo entero.
El porfiava por vencer
y todos por estorvalle ;
al fin huvo de dexalle
por no dexarse prender,
Y con la espada desnuda
escapo de pena muerto
por que no ay dolor mas cierto
que la honrra puesta en duda ;
Y pues el caso sabeys,
vendra, metido en un coche,
aqui, en cerrando la noche,
a que consejo le deys ;
y aun pienso ques el que siento,
que ya la noche ha cerrado.

Sale Carlos.

Toma asiento.
Carlos. Un agraviado.

1. Voir le *Bulletin hispanique* de juillet-septembre 1902, p. 219-246.

¿como puede estar de asiento?
Fabricio. Sentahos, Carlos, por mi amor.
pues teneys braços y espada;
la honrra perdida y cobrada
sirve de añadir valor.
Carlos. Pues mi padre abra contado
mi desgracia, agora hos pido
consejo, que el offendido
suele errar de apassionado;
y a mi contraria fortuna
no temays, pues os prevengo
que sola una vida tengo
y me pesa de que es una,
pues, para bolverme a honrrar,
muchas quisiera tener,
y huviera mas que perder
donde tanto ay que ganar.
Fabricio. Aunque me falte prudencia,
el primero hablaros quiero,
pues que para ser primero
mis canas me dan licencia.
Lisipo. Menos prevencion bastara.
Fabricio. Quando el guante le tiro...
Nestorio. ¿Diole con el?
Valerio. No le dio;
si le diera, bien quedara.
Fabricio. Y bien a quedado ansi.
¿Mostro colera?
Valerio. Si.
[*Fabricio.*] ¿Y fuego
en el deseo?
Valerio. Si.
Fabricio. ¿Y luego
hizo lo que pudo?
Valerio. Si.
Fabricio. Pues yo soy de pareser
que queda bien.
Tirseo. Yo no dudo
que lo que entonces no pudo
le queda agora que hazer.
Lisipo. Si no pudo mas ¿por que?
Nestorio. ¿Quien obliga a lo impossible?
Tirseo. ¿Y no es agora possible
lo que entonces no lo fue?
Siga Carlos su fortuna
y venguese.
Fabricio. Tu le obligas
sin razon.
Tirseo. Antes que digas
mas raçones, oye una.

¿No dixo el conde arrogante:
« Ven y matame aca fuera? »
Carlos. ¿No esperara y no riñera,
a no aver gente delante?
Tirseo. Y a no avelle desmentido,
no huviera avido ygualdad
en ambos.
Fabricio. Dizes verdad.
Tirseo. Luego a provarte he venido
que Carlos queda obligado
a la vengança que espero,
pues fue su agravio primero
y como estava a quedado.
Fabricio. ¿Que agravio puede obligalle
pues el guante le tiro?
Tirseo. ¿Que importa, si no le dio?
Fabricio. ¿No basta que quiso dalle?
Tirseo. Bien dizes, no ay que dudar;
quando no le desmintiera
y desmentirle quisiera,
bastara quererle dar;
mas desmentirle y por paga
querer dalle y no poder,
solo ha sido prometer
lo que le digo que haga.
Fabricio. Pareceme en tu consejo
que eres bravo.
Tirseo. ¿Del te quexas?
Fabricio. Como moçuelo aconsejas.
Tirseo. Y tu tempras a lo v[i]ejo.
Lisipo. Y puede tasar ninguno
su consejo y opinion?
Nestorio. Buenos pareceres son,
mas es riguroso el uno.
Tirseo. Los de tu edad den consejos
entre republicos sabios,
por que en galas y en agravios
tienen mal gusto los viejos;
si por verse cerca el cielo,
temen al cielo, tambien
lloren duelos y no den
parecer contra el duelo.

Vase a levantar Fabricio y reportale Valerio.

Fabricio. Si yo...
Valerio. Fabricio ¿ha de aver
en esta occasion disgusto?

1040. *Ms.* queda Carlos.

Fabricio. Viejo soy y por tu gusto
agora lo quiero ser.
Carlos. Callando estoy y escuchando
lo que porfiaros dexo,
porque el que pide consejo
ha de esperarle callando;
mas pues veo que en ninguno
vuestros gustos conformays,
quiero de dos que me days
tomar, como es justo, el uno.
Ningun parecer condeno
ni digo qual es mejor,
mas en materia de honor
el mas riguroso es bueno;
y aunque el que Tirseo dio
no sea el que me conviene,
porque el por bueno lo tiene
le huviera seguido yo.
Que el honrrado y principal
ha de hazer cosas que asombre
por vengarse, si halla un hombre
que diga que queda mal,
so pena de no tener
nunca el pecho sosegado :
quel que es de veras honrrado
para todos lo ha de ser.
Fabricio. Por esso le dixe yo,
quando el parecer te dava,
que su raçon te obligava
y la ley del mundo no.
Carlos. De esso no ay ya que tratarme,
pues me doy por offendido;
solo parecer os pido
para el modo de vengarme.
Valerio. Si estas en esso resuelto,
no tienes mas que esperar
de ausentarte y procurar
dexalle en su sangre embuelto.
Fabricio. ¿Y no es vengança bastante
dalle con un palo?
Nestorio. Bien.
Fabricio. ¿O tirarsele?
Licipo. Tambien.
Tirseo. Tendra la suerte del guante.
Fabricio. ¡Que as dado en contradezirme!
Nestorio. Pues, ¿no es vengança en rigor?
Tirseo. Si, mas estotra es mejor.
Licipo. Es cruel.

1094. *Ms.* se.

Tirseo. ¿Gustas de oyrme?
Vereys que esotra es mas fuerte.
Si a su honor Carlos responde
afrentando al conde, el conde
¿no ha de procurar su muerte?
Licipo. No ay duda.
Nestorio. En lo cierto estas.
Tirseo. Y en tal caso, ¿no se obliga
a matar quien le persiga
para assegurarse mas?
Licipo. Esta llano.
Nestorio. Cierto es.
Tirseo. ¿Parecete?
Valerio. ¿Quien lo ignora?
Tirseo. Pues mas vale hazer agora
lo que abra de hazer despues,
porque es trabajo perdido
el que hasta alli a de tomar,
y no es cordura dexar
un enemigo offendido.
Nestorio. Digo que raçon te mueve.
Licipo. Tu parecer seguiria.
Fabricio. Desafialle podria
y hazer la vengança en breve.
Tirseo. Quando este sin esperança
de vengarse, eso ha de ser,
porque no es justo poner
tan en duda la vengança.
Valerio. Bien dize.
Fabricio. Digo que si.
Licipo. Muy bien esta lo tratado.
Nestorio. Assi queda ya assentado.
Carlos. Assi queda.
Todos. Quede ansi.
Fabricio. Mi hazienda teneys sigura
y mas a offreceros vengo,
que manos tendre, aunque tengo
los pies en la sepultura.
Nestorio. Disponed a vuestro gusto
de mi hazienda y mi persona.
Licipo. La misma raçon abona
mi voluntad, como es justo.
Tirseo. Si de mandarme te agradas
como siempre te obedesco:
yo como pobre te offresco
consejos y cuchilladas.
Carlos. A todos beso los pies
por merced tan singular,
y no dudeys que he de honrrar
mi sangre, pues vuestra es.

Vanse todos y queda Carlos y Valerio. Carlos mirando a su padre dize :

Carlos. ¿De que te has entristezido?
Valerio. Imagino...
Carlos. ¿Que, señor?
Valerio. Que con solo tu valor
no cobras tu honor perdido.
Carlos. ¿Como, padre?
Valerio. ¡Ay, hijo amado!
Carlos. ¿Que otra cosa es menester?
Valerio. Agora hecharas de ver
que es ser pobre y ser honrrado;
que aunque la honrra es thesoro
que solo Dios le concede,
sin oro agora no puede
pesarse con peso de oro.
El que yo gaste quisiera
darte y por esso me afflixo,
porque con dartele, hijo,
pienso que el honor te diera;
que como culpado estoy,
vengo a sentillo infinito,
porque pienso que te quito
la honrra que no te doy.
Con raçon triste y lloroso
te miro, pues has quedado
con un padre desdichado
y un contrario poderoso.
Carlos. No te de pena, señor,
que yo hare que el mundo entienda
que si a ti te falta hazienda
a mi me sobra el valor.
No vea affligirte mas
y ten, padre, no estes triste,
en mas el ser que me diste
que el oro que no me das.
Vida al cielo pedir quiero
para soldar mi deshonrra,
pues el precio de la honrra
es la vida y no el dinero.
Valerio. Si, mas me quita el consuelo
ver que permita mi estrella
que aun para el sustento della
te falte.
Carlos. Daralo el cielo;
¿y esso me puede faltar
para tan buena occasion
entre mis deudos, que son
de los buenos del lugar?
De los que de aqui se an ydo

no oyste el offrecimiento?
Valerio. Palabras de cumplimiento
no obligan.
Carlos. ¿Al bien nacido?
[Y] ¿por que? No digas tal.
Valerio. Pues, prueva la execucion,
veras quales deudos son
[los] deudos que pagan mal.
Carlos. Si es lo que tu boca pinta,
desseo, señor, saber.
Valerio. Pues luego lo puedes ver.
Sepulveda, pluma y tinta.

Sale Sepulveda.

Sepulveda. ¿Tinta y pluma?
Carlos. Si.
Sepulveda. Está bien:
¿Traheré papel?
Carlos. ¿No está llano?
¿Suele escrivirse en la mano?
Sepulveda. ¿Y salvadera?
Carlos. Tambien.
Pesado soys.
Sepulveda. Voy ligero.
Valerio. A cada uno escriviras
un papel, y en el veras
tus engaños.
Carlos. Verlos quiero.

Salen Sepulveda y Felicio; sacan un tintero, dos plumas y tres pliegos de papel.

Valerio. Yo te ayudare a escrivir,
pues en causa tan forçosa
es toda una misma cosa.
Carlos. ¿Que dire?
Valerio. Puedes dezir
Que te presten cien ducados,
que yo lo mesmo dire.
Carlos. ¿Podras pagallos?
Valerio. No sé.
Carlos. Sino, pedirelos dados.
Valerio. El cielo me ha de ayudar
a pagallos.
Carlos. El honrrado
no puede pedir prestado
si tiene en duda el pagar.

1214. *Ms.* deudas.

Hablan los dos criados mientras escriven.

Sepulveda. ¿Nota bien el viejo?
Felicio. Bien.
Sepulveda. ¿Buena prosa?
Felicio. Milagrosa.
Sepulveda. ¿Y escrive con buena prosa
el moço Carlos?
Felicio. Tambien.
¿Deve de ser singular
tu nota?
Sepulveda. Asi.
Felicio. Sera brava.
Sepulveda. En otro tiempo notava.
Felicio. ¿Y agora das que notar?
Valerio. Corto escrives.
Carlos. Soylo en esto,
porque siempre el bien nacido
como esta al pedir corrido,
habla poco y pide presto.
Valerio. Pues este no va muy lleno;
otro escrive.
Carlos. Bastan tres;
bastante dinero es
trecientos ducados.
Valerio. Bueno;
lo mejor agora resta.
Carlos. Esso es cierto.
Valerio. ¡Plegue a Dios!
Carlos. Llevad este, y tu estos dos,
y esperareys la respuesta,
porque la estoy esperando
bonissima.
Valerio. Puede ser.

Salen Laudomia y Theodora, y vanse los criados.

Laudomia. No vengo como muger
a lastimarte llorando,
ni vengo a mostrarte amor
de tu daño en mi provecho,
que como estes en mi pecho
tengo tu mismo valor;
ni el proposito condeno
en que agora te desvelas,
antes servire de espuelas
como otras sirven de freno;
pues solo vengo a dezirte
que el alma quisiera darte,
tan fuerte para ayudarte

como leal en servirte.
Theodora. Y yo, hermano, solo vengo,
ya que mis desdichas sigues,
a que mi culpa castigues,
si imaginas que la tengo,
y a que tus manos te den
bastante satisfaction,
si matando la occasion
muere el agravio tambien;
mas, por lo que del me alcança,
de suerte, hermano, lo siento,
que a mi proprio sentimiento
puedes fiar la vengança.
Carlos. De suerte me afflixe el veros
y el adoraros tambien
que, por responderos bien,
no acertare a responderos.

Buelto a Laudomia, su muger.

Pues por tu amor estoy tal,
mi Laudomia, que a no verme...
mas no quiero enternecerme
quando me estara tan mal.
Que mireys por vuestra fama
solo os dare por consejo,
pues que por arrimo os dexo
un arbol de quien soy rama,
y dad mil gracias al cielo,
pues os dara su nobleza
con las rayzes firmeza
y con la sombra consuelo;
y el verme sin honrra a mi
no sintays, que si sabeys
conservar la que teneys
cobrare la que perdi.

Sale Sepulveda con el mesmo papel y dalo a Carlos.

Sepulveda. Este, Fabricio me dio.
Carlos. Vere lo que viene en el.
Valerio. ¿No te lo dize el papel,
que es el mesmo que llevo?
Carlos. Con tu parecer conviene
la respuesta.
Valerio. Crehesme;
y aun temo no sea ansi

1283. *Al margen :* contricion.

las otras; ¿Que duda tienes?
Carlos. Mas no seran tan crueles.
Valerio. Poco un desengaño cuesta.

Sale Felicio con dos papeles.

Felicio. Luego me dieron respuesta;
no buena, pues fue en papeles.

Lehe Carlos.

[Carlos]. Este mismo se responde,
pues tambien le escrivi yo.
Valerio. ¿Escriviste essotro?
Carlos. No;
quiça mejor corresponde
y amistad me quiere hazer.
Valerio. Pienso que te has engañado.
Carlos. Este papel que ha gastado
le tendre que agradecer.
Valerio. Lehe y veras tu engaño.
Carlos. Perdona.
Valerio. No lehas mas,
que en su principio veras
el fin de tu desengaño.
Carlos. ¿Como es possible que haga
mi sangre tal villania?
Valerio. Quien de su sangre se fia,
en sangre espera la paga.
Carlos. ¿Que mayor vileza espero?
Valerio. Agora, Carlos, veras
que el deudo es sangre no mas,
y carne y sangre el dinero;
y de aqui es bien que arguya
que tanto le guardaran
que, por no dalle, daran
la sangre que tienen tuya.
Con raçon estas perplejo,
pues ves desde tu pobreza
este agravio, esta belleza,
esta moça y este viejo.

1315. *Falta la rima en estos versos, tal vez se deban leer así :*

Carlos. Con tu parecer convienne
la respuesta.
Valerio. Cree a mi;
y aun temo no sea ansi
las otras; ¿Que duda tiene?

Carlos. ¡A padre, en esta occasion
me adviertes estos cuydados!
que muchos no son honrrados
porque desdichados son.
Pero yo lo pienso ser,
que un monte no ha de faltar:
mas no lo sere en dexar
con pobreza a mi muger:
que siento dexalla assi
pongo al cielo por testigo,
que aunque la dexo contigo
queda en effeto sin mi;
y aunque su valor crecido
me dize que bien se emplea,
¿quien dira tal que la vea
pobre, hermosa y sin marido?
¡A cielo!

Laudomia. Pierde el cuydado
que a tal dolor te convida,
por no dexarme corrida
de ver que no te aya dado:
y piensa que he de seguirte,
pues me ha dado el adorarte
valor para acompañarte
y gusto para servirte,
y que solo de muger
me queda el talle y el nombre:
por un marido tan hombre
bien puedo trocarme el ser;
y assi es bien que te prometa
favor, pues podre obligada
colgar al lado la espada
y del tahali la escopeta.
Sabre seguir y alcançar,
retirar y acometer,
offender y deffender,
sabre morir y matar.
Sabre, por llegar temprano
a ver seguro orizonte,
yr trepando por el monte
y corriendo por el llano.
Sabre dessear segura
del sol la antigua costumbre
y sabre hazer de la lumbre
luz clara en la cueva obscura.
Sabre con ojos despiertos
mirar siempre por tu vida,
sabre buscar la comida
en los montes mas desiertos.
Sabre, siguiendo la huella,

seguir la caça y matalla,
y sabre, si no se halla,
cortar la hierva y coçella.
Sabre, quando alegre cara
el tiempo a los montes muestre,
coger la fruta sylvestre
y buscár la fuente clara,
y, no hallandola, sabre
darte de bever llorando
y sabre estarte adorando
como tu sabes que se;
y sabre, amigo querido,
hazer que mi suerte alabes,
sabre...

Carlos. Mi bien, tanto sabes
que consolarme has sabido;
y pues me anima y regala
tu gusto, seguille es justo,
que siguiendo tan buen gusto
ninguna fortuna es mala.
Vamos a donde imagino
ver tus gracias peregrinas.

Valerio. ¿A esso te determinas?

Carlos. A esso me determino,
padre, que no ha de perder
el que fuere honrrado y sabio
ni el cuydado de un agravio
ni de vista a su muger.

Valerio. Pues, vamos luego de aqui,
que con vosotros he de yr
en el coche hasta salir
de la ciudad y de mi.

Theodora. Dios el remedio te offresca
como el consuelo te da.

Carlos. Dichoso monte sera,
Laudomia, el que te meresca.

Vanse y queda sola Theodora.

¡Ay falso conde! ¿que has hecho?
¡Ay enemigo! ¡Ay traydor!
¡Que hidalga prueva de amor
hizo tu amoroso pecho!
Ya te tengo aborrecido,
pero mucho honor te offresco,
que es dezir que te aborresco
confessar que te he querido.

1439. *Ms.* le.

Sale el Conde.

Conde. Matame, pues me aborresces,
que a tus pies estoy rendido.
Theodora. ¡Valame Dios! tu has venido
a matarme muchas vezes.
¿Comos entraste?
Conde. Espera.
Theodora. ¿Quien
cupo en tan gran traycion?
Conde. Nunca le falta occasion
al que quiere y quiere bien.
Theodora. Suelta ¡que te sufro tal!
Conde. Espera.
Theodora. ¿Quieres que espere
que diga que bien me quiere
quien me hizo tanto mal?
Conde. Oye.
Theodora. El alma se me abrasa.
Villano, arete matar;
pero tu ¿a donde has de estar
mas seguro que en mi casa?
Y no errare si te digo
que aqui quisiste venir
por faltarte donde huir
de mi hermano y tu enemigo.
Pero mas aqui no esperes,
pues vendras...
Conde. Oyeme.
Theodora. Calle,
infame, porque afrentalle
por tantos caminos quieres;
no me tengas...
Conde. Si te tengo
el alma; ¿como...
Theodora. Es mucha
tu maldad.
Conde. Señora, escucha
y veras a lo que vengo.
Theodora. No quiero.
Conde. Assi de tus ojos
se alegren las luces bellas,
contando con las estrellas
los causas de mis enojos;
assi tu alma offendida
venges de mi agravio injusto;
anssi des vida a tu gusto
con la muerte de mi vida,
que escuches a quien te adora.

Theodora. Solo el ser contigo fiera,
conde, obligarme pudiera
a escucharte; di...
Conde. Señora,
no vengo como solia
en otro tiempo dichoso
a ver en tu cielo hermoso
los glorias del alma mia.
ni a que me abriese ha llegado
su favor no merecido.
que como cielo offendido
ya le imaginava ayrado:
mas ha llegado a tus pies
casi muerto el coraçon
por darte satisfaccion
quando la muerte me des.
Matame.
Theodora. No ay que cansarte.
pues me offendiste de suerte
que no he de darte la muerte
solamente por no darte.
Quando el cielo te distruya
mi satisfaccion espero
porque tuya no la quiero
por no tener cosa tuya.
Conde. Ya que en esse pecho hallo
tantos estremos crueles.
toma al menos tus papeles.
pues son tuyos.
Theodora. Tomo y callo.

Dale tres papeles.

Conde. Dartelos he procurado
para que veas que soy
tan tu esclavo que te doy
lo que mi suerte me ha dado.
Theodora. Pues no hiziste como sabio
si essa fue tu pretension.
que el mostrar tu obligacion
sirve de crecer mi agravio.
Para desfogar mi pecho.

Abre un papel.

lehertelos quiero aqui:
veras en lo que escrivi

1484. *Ms.* auiesse.
1503. *Ms.* porque.

a que obliga lo que has hecho.
Conde. Esso no podre esperar.
porque sin duda ha de ser
que si los oyo leher
me los bolvere a llevar;
y porque se que te offendo
en esso, me yre bolando
donde acabare llorando
lo que padesco muriendo.

Vase el Conde y Theodora halla un papel en blanco.

Theodora. Vayan a darle mis quexas
vengança de tì, cruel:
mas firmado este papel
en blanco ¿como me dexas?
¿Dize *el Conde Arnaldo?* Si;
y no es mucho que me asombre;
tanto me agrada tu nombre
que me le dexas aquì.
Sin duda deve de ser
porque mi pena eternize:
tiene sobre escrito y dize:
A Ricardo, mercader.

Abre el otro papel.

¡Succeso tras ordinario!
Estotro es lo mesmo; bien.
Ay sobre escrito tambien:
A mi amigo Bellisario

Abre el ultimo papel.

¡Valame el cielo! ¿que veo?
El tercero mirare;
escrito esta del; sabre
su pretencion; yo leo.

CARTA

Por no fiar de la condicion de tu hermano [¿que no?], daria lugar de conocer lo que tu vales, he tomado este medio. Valdraste de Ricardo si te falta dinero y de Bellisario si te falta favor, que entrambos acudiran a servirte.

El conde Arnaldo.

Todas las coplas que quedan hasta que se entre se an de dezir como imaginando.

No se que siento: quisiera
disculpar su proceder,

pero vieneme a offender
lo que obligarme pudiera.
No soy ingrata, aunque diga
que mas mi colera enciende,
que del enemigo offende
lo que del amigo obliga.
Nacera, pues, mi rigor
de sus mismas occasiones,
que quando vengan traysiones
es honrrado el que es traydor.
Dexare de ser muger,
mas esso no importa nada,
que una muger enojada
es lo mas que puede ser.

Vase y salen Carlos y Laudomia; el con un capotillo de dos faldas y ella con habito corto de muger, y entrambos sus tahailes y escopetas.

Carlos. Pues ¿en tres dias estas
en essas armas tan diestra?
Laudomia. La necesidad maestra
y el desseo pueden mas.
Carlos. Quando te contemplo, amiga,
considero en recompensa
si me obliga mas mi offensa
que tu voluntad me obliga.
Si quien me offendio te viera
desa suerte en mi favor,
de respecto y de temor
no pienso que se atreviera.
Mas ¿quien huviera pensado,
querida Laudomia hermosa,
que en tu presencia otra cosa
pudiera darme cuydado?
¿Que fuera el tiempo tan malo
que me offreciera contigo
este monte por abrigo
y este campo por regalo?
Sabe el cielo lo que siento
el verte assi...
Laudomia. Yo estuviera
contenta, si no estuviera
en ti tan gran sentimiento.
Solo en alegra[r]te piensa
seguro en tu confiança,
que aspirando a la vengança
no es mengua passar la offensa;
que yo, mi bien, me entretengo.

1578. *Ms.* obligo.

con lo que mi suerte ordena.
y no imagines que es pena
lo que por regalo tengo.
Da credito a esta verdad,
pues veo estando a tu lado
un reyno que de poblado
parece todo ciudad.
Veo hazerse una guirnalda
de flores este orizonte,
miro la cumbre del monte
quando descança en su falda.
y entre sabroços enojos
miro la fuente y me quexo
quando, por servir de espejo.
hurta el officio a tus ojos:
ya la contemplo elevada.
la pruevo menos quieta,
al disparar la escopeta
y a desenvaynar la espada,
y ya blandiendola trato
de hazer prueva de mis braços
y un arbol hago pedaços
pensando que al conde mato.

Carlos. No lo nombres; ¡a ser el
mi agravio...!

Laudomia. No mas; ¡que bella
es aquella torre!

Carlos. ¿Aquella
donde luze un chapitel...?
Raçon quisiste mudar
por divertir mi passion
y esa segunda raçon
me la pudiera augmentar.
Aquel lugar es despojo
del conde; imagina...

Laudomia. ¡Ay triste!

Carlos. ¡Donde los ojos pusiste
para divertir mi enojo!

Laudomia. ¿Y esso te lo ha dado?

Carlos. ¡Ay cielo!

Laudomia. Aquel lugar que parece,
cerca de essotro...

Carlos. No offrece
menos pena ¡es de Marcelto!

Laudomia. ¡Que no acierto a darle gusto!

Carlos, Hasme acordado...

Laudomia. Señor...

Carlos. De un tyrano de mi honor

1630. *Tachado :* amor.

y un contrario de mi gusto.
Laudomia. Pienso que mi suerte es poca.
Carlos. Mira la mia si es buena,
pues vienen a darme pena
las palabras de tu boca.
Laudomia. Perdoname el darte enojos.
Carlos. No tengo que perdonar,
mi bien, pues todo el pesar
me has quitado con los ojos.
Laudomia. Corrida estoy.
Carlos. No has de estallo,
pues lo quiere quien te adora.
Laudomia. Felicio a llegado agora
y a un arbol ata un cavallo.
¿Por que lo trahe? ¿Si huviesse
algo de nuevo?
Carlos. No fio
de que huviesse deudo mio
que prestarmelo quisiesse.

Sale Felicio como que trahe un saquillo de dinero y una cesta de comida.

Carlos. ¡Felicio!
Felicio. Vengo a servirte
y harto el hallarte me cuesta.
Laudomia. Pues ¿que novedad es esta?
Carlos. Di, que muero por oyrte.
Felicio. A Valencia, señor, dexo
con un alboroto estraño;
todos hablan de tu daño
el niño, el mancebo, el viejo.
Cansado vengo de oyllos
por tu causa litigando,
por las calles passeando,
por las plaças en corrillos;
siempre haziendose contraste,
porfiando sin compaz,
unos que obligado estas,
otros que tu te obligaste.
Este alboroto, este fuego
supo el viernes y hecho brasa,
como si ardiera en su casa,
mando que saliessen luego
alguaziles por la posta
a dar rebato en las villas,
de arcabuzeros quadrillas
y ginetes de la costa,
y orden de prenderte han dado.

1631. *Ms.* de un.
1665. Viernes. *Errata evidente. Léase* virrey.

Porque firmes paz sera;
y el Conde dizen que esta
en un lugar de su estado.
Algun peligro te corre:
tu padre espera la muerte
por no poder socorrerte
y tu hermana te socorre.
Embiate aquel cavallo
y aqui en oro mil doblones.

(Ponese Carlos muy suspenso.)

aqui un pavo y dos capones
pan blanco, y lo [de]mas callo.
De tus deudos me han hablado,
muchos y dizen, señora,
que para servirte agora
des su enojo por passado.

Carlos. Ayer un pan no tenia
y hoy, perdiendome el decoro,
con tanta abundancia el oro
y estos regalos me embia.
¿Sera que su pecho ingrato
en mi deshonrra consiente,
pues a su infame presente
sirve mi afrenta de plato?
Lo que estoy mirando aqui
el coraçon me deshaze,
que quien este plato haze
ya le abra hecho de si.

Laudomia. ¿Que tienes amigo?

Carlos. Muero.

Felicio. No tienes de que temer,
teniendo aqui de comer,
muger, cavallo y dinero.

Carlos. ¡O necio desbaratado!
¿Yo puedo temer? ¿de que?
Calla o vete.

Felicio. ?Callaré
como un muerto

Carlos. ¿Hase casado
mi hermana? ¿Que dizes?

Felicio. No.

Carlos. ¿Pues como tan rica esta?

Felicio. Que tomes lo que te da
dize y que despues...

Carlos. ¡Yo, yo!
Carlos, Carlos, ¡que permita

1684. *Ms.* sus tus.
1699. *Ms.* le abrale.

esto mi desdicha! ¿como?
¿no sabe que si lo tomo
vendo el honor que me quita?
Pero mi pobreza deve
hazer que mi aliento cobre,
porque al fin al hombre pobre
todo el mundo se le atreve.
Pero yo quando supiera
yr como fiera bramando
por estos montes, y quando
aqui comiera y beviera,
puesto al sol, rayos de luz,
agua elada o nieve en copo,
o la tierra como el topo,
y el hierro como abestruz,
y como el camaleon
me sustentare del viento,
y quando de puro hambriento
me comiera el coraçon,
esto ni desto comiera,
que si quien pudo embiallo
me deshonrra por comprallo
pasto de mi affrenta hiziera.
Quemallo luego es mejor,
pues con tal sospecha llega,
que como peste se apega
y aun mas presto el deshonor.
Felicio. Yo, señor, que estoy mortal
de hambre, comere un poco
con tu licencia.
Carlos. ¿Estas loco,
o se te ha apagado el mal?
¿Tu eres honrrado?
Felicio. ¡En que ha dado!
¿Pues el comer es afrenta?
¿El que es mas flaco a la cuenta
parecera mas honrrado?
Carlos. Quemalo.
Laudomia. ¡Esposo querido!
Carlos. Dexame.
Laudomia. ¡Triste de mi!
Carlos. Estoy por quemarte a ti
solo porque lo has traydo.
Felicio. ¿Do esta el fuego?
Carlos. ¿No le ves
salir de mi coraçon?
Felicio. Comiesseme yo un capon
y quemasenme despues.
Laudomia. Señor, pues tantos enojos...
Carlos. ¡Infame!

Laudomia. Dexa el pesar.
Carlos. En este poço has de hechar
estos infames despojos.
Felicio. Yo le hecho y abra sido,
si engañado no lo ignoro,
la primera vez que el oro
se ve del honor vencido.

Hecha el dinero en el poço.

Carlos. Arroja esotro.
Felicio. ¡Que gozo
fuera el poderlo eximir!
Bien puedo agora dezir
que esta mi gozo en el pozo.
Laudomia. ¿Que veo, Dios soberano?
Algo que mi pena augmente.
Señor, gran tropel de gente
va ya por el monte al llano.
¿Si es la justicia?
Carlos. Huir quiero,
porque si es ella y me alcança,
vengo a perder la esperança
de la vengança que espero.
Pero, ¿como he de dexarte?
Esta es occasion forçosa.
Dios te guarde, dulce esposa.
Laudomia. En passando yre a buscarte.
Felicio. Sube en el cavallo y buela.
Carlos. Y ¿dexarame corrido
la causa que le ha traydo?
Felicio. ¿Esso agora te desvela?
Señor, sube en el cavallo
que tu remedio ha de ser.
Carlos. A no avelle menester,
¿que huviera hecho en dexallo?
Laudomia. Corre, esposo, vete, pues
es forçosa la occasion.
Carlos. Las alas del coraçon
daran aliento a los pies.
Laudomia. Mientras yo esperando estoy,
sube a cavallo y bolando
yran tras ti imaginando
que eres Carlos.
Felicio. Pues yo voy.

Sale Felicio y suena ruydo de voces de dentro y dize uno de los quadrilleros :

Quadrillero 1°. Corred, que el es, no ay dudar:
salid por alli al camino.
Laudomia. Serca llegan; imagino

que no se podra escapar;
¿Que hare? a mi cargo tomo
el detener los primeros.

Salen 3 o 4 quadrilleros y ella los detiene y no se quieren detener, dispara[1] la escopeta y passa el uno, y entrasse el y los demas tras ella.

Laudomia. Deteneos a mis hazeros
o hos haran los pies de plomo.
Quadrillero 2°. Aguija (Licino), a fe no es mala
la burla; alcansalle quiero.
Laudomia. ¿Como alcançalle? primero
os alcançara esta bala.
Quadrillero 2°. ¡Ay!
Quadrillero 3°. Matole.
Laudomia. Justo ha sido.
Quadrillero 3°. Llega, hajilda.
Laudomia. ¡Soys crueles!
(Todo se haze dentro.)

Suena dentro ruydo de caxas y sale por otra parte Marcelo; consigo 3 o 4 casadores.

Caçadores. To, to.
Marcelo. Dexad los lebreles
y acudid a este ruido.

Sacan a Laudomia atadas las manos.

Laudomia. ¡Infames!
Quadrillero 1°. Llevalda atada:
las manos le atad.
Quadrillero 3°. Son bellas.
Laudomia. Muy bien hazeis, que con ellas
soy leona desatada.

Sale Marcelo con sus casadores y dize:

Marcelo. ¿No es Laudomia? ¡cielo santo!
¿que miro? atados sus manos:
al cielo offendeys, villanos.
Dales; morireys de espanto.

Meten mano, huyen los quadrilleros y dexan a Laudomia.

Quadrillero 4°. Huye.
Marcelo. ¡Que vana esperança!
Procuradlos de alcançar,
mientras me quedo a gozar
de la gloria que me alcança.

Vanse todos y quedan Marcelo y Laudomia atadas las manos.

Laudomia. ¡Ay triste.!

1. *Ms.* despara.

Marcelo. ¡Que buena suerte!
Tanto bien me pudo hazer
que te veo en [mi poder],
quando llorava el no verte.
Mi Laudomia, mi alegria,
¿como a tanta gloria vengo?
porque en mi poder te tengo
me atrevo a llamarte mia.

Laudomia. Marcelo, engañado estas,
que los cavalleros buenos
se obligan a pedir menos
quando pueden tomar mas,
provando en tales jornadas
su valor el bien nacido.

Marcelo. La fortuna te ha traydo
y con las manos atadas
a que mi suerte mejores
y tu creces mi cuydado.

Laudomia. ¿Y quando no lo han estado
para hazerte a ti favores?

Marcelo. No me las niegues.

Laudomia. ¡Ay Dios!

Marcelo. No las desato.

Laudomia. ¡Ay fortuna!

Marcelo. Por que con tomarte una
tu puedas tener las dos.

Laudomia. No, Marcelo, yo confio
que con terminos mas llanos
este laço de mis manos
pasaras a tu alvedrio.
¿No eres cavallero? y quando
esto no bastara, el ser
yo quien soy y el ser muger
que te lo ruega llorando,
a escuçar estos desdenes,
quando no te obligue el cielo,
ha de obligarte, Marcelo,
el mismo amor que me tienes,
si como es justo lo mides.

Marcelo. No llores.

Laudomia. Estoy quexosa.

Marcelo. Que te hazes mas hermosa
y es impedir lo que pides;
o anegareme en tu llanto
para que a vengarte aciertes.
¡O manos bellas y fuertes,
pues atadas podeys tantó!
¿No estan ya desenlazadas
porque se venga a saber
que me vence una muger

y con las manos atadas?
Mas, ¿ que son chimeras locas ?
Desatallas es mejor.

Vale a desatalle las manos y ella huye.

Laudomia. Haras el daño mayor,
si al desatallas las tocas.
Marcelo. Es forzosa la occasion.
Laudomia. Injustamente porfias,
que estas manos no son mias
mientras que de Carlos son.
El fue el primero y postrero
que las merecio gozar,
y no las ha de tocar
quien no las corte primero.
Marcelo. Si lo que dizes creyera
como aqui me lo has pintado,
de loco o desobligado
me matara o te offendiera;
mas pienso por consolarme
que cortallas no te atreves,
por saber lo que me deves
y no obligarte a pagarme.
Y assi quiero, pues de verte
ha de nacer desearte,
de desearte gozarte
y de gozarte offenderte,
que escuçemos los enojos
de tus ojos soberanos:
tu escuchandome sin manos,
y yo hablandote sin ojos.

Ponese Marcelo un pañisuelo delante de los ojos. Sale Leonor, hermana del conde, vestida de caça, de manera que tenga a Marcelo de cara, y de espaldas a Laudomia.

Leonor. Facilmente me he perdido
por este bosque caçando
y halle en las fieras buscando
al que para mi lo ha sido.
Laudomia. Con alabanças espero
pagar mis obligaciones.
Marcelo. Bello yman de coraçones,
duro coraçon de azero,
una mano puedes darme,
pues te obligas a valerme,
sino por favorecerme,
a lo menos por guiarme.
Favor es no merecido,

1905. *Ms.* tus mis.

mas de suerte viene a ser,
que nadie lo podra ver
ni aun yo mismo que lo pido.

Laudomia ap^te. Pues tengo libres los pies,
emplearé la occasion.

Leonor. ¿Sueña la imaginacion
o es cierto? Desdicha es.

Llegasse Leonor quedita.

Marcelo. Que, ¿aun responderme no quieras?

Leonor ap^te. ¿Ay mas zelos en que arder?
Una burla le he de hazer
para vengarme de veras.

Dale la mano callando.

Marcelo. Para tan grande favor
la gloria del alma es poca;
pues no me ha muerto, la boca
quiero llegarle.

Leonor. ¡Ha, traydor!

Marcelo. Cesad, amorosos duelos,
de affligirme noche y dia,
no me acabeys, alegria.

Leonor. De mi misma tengo zelos.

Marcelo. ¡Ay mano! cuyo rigor
me acaba; bien es que prueve
el ardor de vuestra nieve
con este gusto.

Leonor. ¡A traydor!

Marcelo. Bella hechura de los cielos,
que, quitando su hermosura,
soys su imagen y figura.

Leonor. De mi misma tengo zelos.

Marcelo. Nuevo impossible, el mayor
que formo naturaleza
por mostrar en su belleza
sus milagros.

Leonor. ¡A traydor!

Marcelo. Gozad, boca, los consuelos
de tan alegres despojos:
desdichados fuistes, ojos.

Leonor. De mi misma tengo zelos.

Marcelo. A mi coraçon os llego
y un milagro aveys de hazer.

Leonor. El mayor que pueda ser
en bolver la vista a un ciego.

Quitale el paño de los ojos.

Leonor. ¡A falso!

Marcelo. ¡ Si se a trocado
el cielo !
Leonor. ¡ Infame alevoso !
Marcelo. Que conmigo de embidioso
se quiso mostrar ayrado.
Leonor. ¿ Es que aqui se representan
tus trayziones y te espantan ?
Marcelo. Son visiones que me encantan.
asombros que me atormentan :
pero no...
Leonor. ¿ Vaste, cruel ?

Buelve Marcelo los ojos al monte y empieça de yr : mitigale Leonor : dize Marcelo :

Marcelo. Que subiendo el monte va
aquel angel. ¿ Que querra ?
¿ Subirse al cielo por el ?
Dexame.
Leonor. Y dexasme en calma.
Marcelo. Tormenta come.
Leonor. Bien pruevas ;
di, ¿ porque el alma me llevas ?

Vase Marcelo.

Marcelo. ¿ Porque me llevan el alma ?
Leonor. ¡ Como corre ! Si no buelo,
no podre alcançalle ; espera.
¿ Como, pues fui tan ligera,
no lo soy agora ? ¡ A cielo !
¿ Como mi embidia no os duele
Que a tanta miseria venga
Un rayo que le detenga
O un angel que me consuele ?

Sale Carlos.

Carlos. ¿ No es Laudomia ?
Leonor. Pues no ay cosa
que mi amparo venga a ser.
fieras det. . .
Carlos. ¿ Pues, no ha de aver,
si ay nobleza ? ¡ Estraña cosa !
No te turbes.

Hechase Leonor de rodillas.

Leonor. Antes piensa
que a tus pies contenta estoy ;
pues sangre del conde soy.

comiença a vengar la offensa.
Prueva en mi tu hazero fuerte,
pues a tal tiempo has llegado
que la vida huviera dado
por albricias de la muerte.

Carlos. Señora, no esteys ansi,
que satisfacer me entiendes
y segunda vez me offendes
con lo que piensas de mi.
Pues quando no fuera mengua
disgustarte ¿ has de pensar
que en la sangre he de vengar
lo que me offendio la lengua ?
Que si conocer querras
lo que devo a las mugeres
y a ti que, por ser quien eres,
vienes a obligarme mas.
Pero dime tu cuydado
que justa causa ha tenido :
veras si el verme offendido
me ha quitado el ser honrrado.
Por el supremo Hazedor,
que pondre como tu quieras
en servirte aquellas veras
que pongo en cobrar mi honor.

Leonor. Quiero besarte los pies.

Carlos. ¿ Que hazes señora ?

Leonor. Señor,
assi te hablaré mejor.

Carlos. No me corras.

Leonor. Oye, pues.

Romançe.

Leonor. Ya sabes como Marcelo,
corrida estoy de nombrallo,
haziendo estremos de loco
me anduvo galan tres años.
Lo que passaron de cosas
en un discurço tan largo,
pues imaginarlas puedes,
por no cansarte las callo.
Basta dezir que en mi calle
le vi enternecer llorando
a los cielos con las quexas
y a las piedras con el llanto.
Miravamelo yo todo
ligera, para imitallo;

2011. *Tachado :* no agas tal.

le di para darle el alma
puerta abierta y libre paso.
Diome palabra de esposo,
logro su desseo y quando
crey que abriera conmigo
para el gusto de mi hermano,
quiso competir contigo
de Laudomia enamorado,
dexandome a mi burlada.

Carlos. ¡Vil hazaña!

Leonor. Amante ingrato.
Un año passe muriendo
y sufri un siglo esperando
que mis quexas le movieran
y le obligassen mis daños.
Pero ni las quexas mias,
mis desdichas, mis agravios,
mis lagrimas, mis suspiros,
mi raçon, pudieron tanto.
Antes, por seguir su gusto,
tanto me aborrece el falso
que con la boz le inquieto
y con la sombra le espanto,
y quando por este bosque
de muy perdida le hallo,
huyendo se va y me dexa.

Carlos. ¡Duro pecho!

Leonor. Amante ingrato.
Y agora en este lugar,
perdiendome por buscallo
de mi hermano y de su gente,
con quien andava caçando,
le halle. De congoxa muero,
quando vengo a imaginallo,
porque estava de rodillas
y con los ojos vendados
delante de una muger
como adorandola, Carlos,
y arrojandose a sus pies
porque le diesse las manos.
Dexole assi y yo llegue
a vengarme con burlallo;
dile la mano, tomola
como favor soberano,
creyendo que fuesse suya
y me la estuvo besando
y yo rabiando de zelos.

Carlos. ¡Cosa estraña!

Leonor. Amante ingrato.
Con zelos y sin honor,

jusga tu agora si hago
mal en pedirte favor
y justicia ¡cielo santo!
Carlos. Yva a responderte y veo
venir gente; yo me alargo,
que cobrar tu honor y el mio
no podre si no me escapo.
Leonor. Guiete el cielo.
Carlos. Mañana
en este puesto te aguardo.
Leonor. Vendre, siendome possible,
a tenerte por mi amparo
y a fiarte la vengança
de un cavallero villano.
Carlos. Y a ver en este lugar
quien es Marcelo y quien Carlos.

JORNADA TERCERA

Salen el Conde y un criado.

Conde. ¿Y mi hermana, donde esta?
¿Ha salido?
Criado. Señor, no,
que como ayer se perdio
cansada agora estara.
Conde. Yo tambien estoy cançado
del monte y la vega llana,
y assi pienso que mañana
me recogere a poblado.
Ve, di que venga Leonor

(Vase el criado.)

a entretenerse conmigo.
Si entrase a cuentas contigo,
¡quanto me deves amor!
Contigo quisiera entrar
en cuenta para obligarte;
mas ¿de que sirve alcançarte
si esta en tu mano el pagar?
Tan sin consuelo me dexas
que no puedo en mis enojos
bolver al cielo los ojos
por no darle injustas quexas.
Quisiera de mi enemiga
quexarme por consolarme,
pero no puedo quexarme
pues con raçon me castiga;
que caber puede en mi boca
cosa que fuesse su mengua.

¡O maldita infame lengua,
facil, suelta, libre y loca!

(Sale Leonor.)

Conde. ¡Hermana!
Leonor. Puedes mandarme.
Conde. ¿Como te perdiste ayer?
Leonor. Y aun hoy me pienso perder *(Aparte.)*
por ver si puedo ganarme.
Vi una corzilla volar
y corri para alcançalla.
Conde. Siempre perdido se halla
quien corre por alcançar.
Pues ¿alcançaste la palma
de mas ligera?
Leonor. Alcance,
pero luego se me fué *(Aparte.)*
de las manos y del alma

(Sale Bellisario.)

Conde. ¡Bellisario!
Bellisario. A tu presencia
sin tu licencia he llegado,
porque la occasion me ha dado.
Conde. ¿Antes de llegar licencia?
¿Tu has menester occasion?
¿En mi casa alegre estas?
Bellisario. En este papel veras,
señor, si tengo raçon.
Conde. Ver esta fortuna mia
me promete algun consuelo,
que voy leyendo que el cielo
tan grande gloria me embia.
El gusto me buelve loco.
¿Es cierto?
Bellisario. ¿Pues no ha de ser?
por que el pesar y el plazer
an de darse poco a poco.

Bellisario levanta una cortina y sale Theodora de camino.

No entre conmigo, Señora.
Conde. . . . .

2133. *Tachado :* Bellisario.
2136. *Ms.* El ver.
2141. *Tachado :* es cierto. *Bellisario.* — Pues no ha de ser.

¿de que meresco esta dicha?
doña Leonor.
Leonor. ¡Theodora!
Conde. ¡Que fortuna favorable!
Theodora. Antes que me digas mas
en la que sigo veras
como no ay ninguna estable.
Yo te ame, Conde, y luego
troque por tu desvario
fuego ardiente en hielo frio
y agora a tus manos llego.
De mi padre y de mi hermano
vengo huyendo a tu poder,
y en esto hecharas de ver
lo que pierdo y lo que gano:
porque la misma criada
que en mi casa te escondio
el secreto revelo
de amenaças obligada.
Avisome y quiso Dios
que mi daño adevinaste,
pues dos firmas me dexaste
y me valieron las dos.
A Bellisario escrevi,
y el que se precia de fiel
vino y partime con el
donde me tienes sin mi.
Lo que suplicarte tengo
es que mires por mis prendas,
pues no vengo a que me offendas
sino a que me ampares vengo.
Conde. Vienes a hazerme dichoso.
Theodora. Vengo a matarte, bien dixe, *(Aparte.)*
que arto mata quien afflige
con lagrimas.
Conde. Cielo hermoso,
essas nubes de tristeza
agora no han de llover:
dexa que podamos ver
claro el sol de tu belleza,
y adviertame tu memoria
de que cosa sera buena
para divertir tu pena
y para crecer mi gloria.
Salgamos al bosque, al prado:
veras tu alegre orizonte
por el llano y por el monte:

2152. *Ms.* amo.
2175. *Ms.* empares.

veras al lebrel armado
tras el animal mas fiero
trepar por el monte arriba,
y a la liebre fugitiva
huyr del galgo ligero,
bolar la garça el nebli
y la perdiz el alcon,
y otras mil cosas que son
de mas gusto para ti;
veras llevar su[s] despojo[s]
al mar el agua corriente
y veraste en una fuente,
sino te agradan mis ojos,
hasta que, viendo en tu cara
el soberano arrebol,
veras que se esconde el sol,
si a mirarte el sol se para.
Theodora. Y vere tambien tu muerte. *(Aparte todo.)*
Leonor. Y yo vere mi vengança
Conde. Y yo vere mi esperança
en las manos de mi suerte. *(Vanse.)*

Salen Marcelo, Laudomia y Leonardo.

Marcelo. Si ayer te seguia y hoy
hago tan hydalgas pruevas,
ha sido porque me devas
la libertad que te doy;
y es hazaña soberana,
Laudomia, pues es verdad
que hoy te offrece libertad
quien no llegara mañana.
Ve luego y ciñan tus braços
aquel venturoso cuello,
aunque el mio este por ello
con tan differentes laços.
Laudomia. Escrivan tu valor raro,
el de agora y el de entonces,
assi en laminas de bronces
como en marmoles de Paro;
y yo la vengo a estimar
tanto, que por dar indicio
de agradecida, el officio
a la fama pienso hurtar.
Porque el cielo me destruya,
sino es tal tu proceder
que tu fama quiero ser
por ser honrada y ser tuya.

2224. *Ms.* bravo.

Dame, Marcelo, tus pies.
Marcelo. Y no el coraçon deshecho
en llanto.
Leonardo. Marcelo ha hecho
lo que debe a ser quien es,
y assi no es raçon que aprueve
el verse tratado ansi,
porque te ha pagado a ti
lo que a si mismo se deve.
Marcelo. Con Leonardo yras segura
y vera Carlos mejor
que le imito en el valor,
pues no puedo en la ventura;
y dirasle como he dado
por darte gusto la vida.
Laudomia. Yo te quedo agradescida,
y el te quedara obligado;
que puedes assegurarte
que su hydalgo pecho fuerte
lo que yo se agradecerte
ha de procurar pagarte.

Sale un criado y da a Marcelo un papel y lee para si.

Criado. Este un villano me dio
que te diese.
Marcelo. ¿Donde esta?
Criado. Ya se fue.
Marcelo. ¿Cuyo sera?
¿Dixo cuyo?
Criado. Señor, no.

Lehe la firma.

Marcelo. *Carlos,* dize.
Laudomia. Aquella letra
es de Carlos.
Leonardo. ¿Desde aqui
puedes conocella.?
Laudomia. Si,
y el coraçon me penetra
la congoja y el dolor,
pronóstico de mi mal,
que nunca el pecho leal
tiene el coraçon traydor.
Marcelo. El color tienes turbadó.
Laudomia. Essa letra he conocido.
Dime, señor, lo que ha sido.
Marcelo. Sosiega el pecho alterado.

Lehe el papel.

CARTA.

Hoy todo el dia te aguardo en el mesmo puesto donde ayer te dexo una muger y otra te dio la vista, con una espada y daga.

CARLOS.

Marcelo. Sin duda señala aqui
Carlos que llego a saber
lo que le pude offender,
mas no lo que le servi.
Laudomia. Pues el remedio mejor
para el mal que le provoca
sera el saber de mi boca
lo que deve a tu valor.
Marcelo. Si, mas no es respuesta honrrada
para quien esta tan fiero,
lo que dizes, si primero
no se la doy con la espada;
que pues el me desafia
y tu vas, sospechar puedo
que dira que es puro miedo
lo que es pura cortezia.
De mas de que da señal
de estar contigo enojado
y hasta estar desengañado
podria tratarte mal;
y assi, Laudomia, querria
que no fuesses desa suerte
en duda a provar tu suerte
hasta yo provar la mia.
Laudomia. ¿A donde, Marcelo, yre
con mas sosegado pecho
que a poder de quien ha hecho
tantas pruebas en mi fe?
¿Que mayor seguridad
que mi raçon que es tan fuerte?
Marcelo. ¿Y quien podra defenderte
de un engaño?
Laudomia. Una verdad:
y ansi la vence mi daño.
Mas quiero con tratos llanos
morir martyr a sus manos
que confessando su engaño.
Demas de esto no es raçon
que por un puntillo leve
no haga Carlos lo que deve
a tan grande obligacion.
Advierte, señor, que es justo
esto que espero de ti

y que el hazello por mi
le ha [de] obligar.

Marcelo. Darte gusto
quisiera, mi cielo hermoso.

Leonardo. Y es raçon que se le des.

Marcelo. Vamos y sabreys despues
mi intento.

Laudomia. Querido esposo,
hierro heziste, no ay dudar,
ciego del dolor profundo;
pero ¡quantos en el mundo
erraron por acertar!

Vanse y sale Carlos.

Carlos. Mi desdicha y mi deseo
la devieron de esconder,
pues ha un siglo desde ayer
que la busco y no la veo:
mas no es mucho que me asombre,
si descuydo en mis cuydados
entre estos montes cansados,
de oyr mi voz y tu nombre.
Tu vida sola me da,
Laudomia, pena y temor,
que mi honrra en tu valor
bien se quan segura esta;
Pero ya en el puesto estoy
del desafio aplazado,
que me importa el ser honrrado
mostrar que en esto lo soy.
Aqui, pues lo quiere el cielo,
espero hazer resistencia
de mi Laudomia a la ausencia
y a la espada de Marcelo.

Sale doña Leonor

Leonor. Con facilidad agora
de mi hermano me he apartado,
porque le dexo ocupado
en adorar su Theodora.
¡Sabe Dios si me atormenta
ver de Carlos el valor,
que aca procura mi honor
y alla procuran su afrenta!
Pensativo esta y elado.
Carlos, señor ¿a quien digo?
Quien espera un enemigo
tiene suspenso el cuydado.

Carlos. ¡O señora! ya prevengo
disculpa de nuestro ser,
pensar que ha de valer
la mucha raçon que tengo.
Pero a buen tiempo se apea
de su cavallo, Marcelo.
Leonor. Dete su favor el cielo
porque de mi honor lo sea:
Aunque ver de lo que trata»
me amenaças con la muerte.
Carlos. Aqui podras esconderte:
esta peña y estas matas...

Escondese Leonor y sale Marcelo.

Marcelo. Guardeos el cielo.
Carlos. Y a vos.
Marcelo. Porque no vença el covarde, *(Aparte.)*
mexor sera que no guarde
a ninguno de los dos.
Carlos. No le sere yo importuno; *(Aparte.)*
si quiere, a la mira este,
que yo me contentaré
con que no valga a ninguno.
Raçon debes de tener.
Marcelo. Tengo la que a ti te falta.
Carlos. ¡ Empresa famosa y alta
afrentar a una muger!
Pues tal agravio le toca,
como tu sabes mejor,
que hasta bolvelle el honor
no me la pongo en la boca.
Marcelo. No muestres ingrato brio
contra la nobleza suya
pues atento que era tuya.
el seso que no era mio,
pues solo tuve cuydado
de servilla y aun de honrralla.
Carlos. ¿ Honrralla ha sido dexalla
despues de avella gozado?
Marcelo. Entender esto no puedo. *(Aparte.)*
¿Que me dizes? ¿Yo, gozar?
¿ Si esta loco de pensar? *(Aparte.)*
Carlos. ¿ Si esta turbado de miedo? *(Aparte.)*
Marcelo. Carlos, declarate ya.
Carlos. ¿No es verdad que la gozaste?
Marcelo. Tu mismo te affrentaste.
Carlos. (Baste) miedo tiene. *(Aparte.)*

2390. *Tachado :* gozalla.

Marcelo. Loco esta. *(Aparte.)*
Gusto de ver que me prueves
con la porfia en que das.
Carlos. Pues, ¿como negando estas
lo que a Leonor le deves?
Marcelo. Gracioso engaño a fe mia.
Como inaduertido estava. *(Aparte.)*
el de Leonor me hablava.
(y) yo de Laudomia entendia.
No niego; verdad es; di...
Carlos. Gracias a Dios que me entiendes.
Marcelo. Pero dime ¿tu defiendes
a tus enemigos?
Carlos. Si.
De mi valor obligado,
tu mal termino condeno
para que veas ques bueno
hasta el enemigo honrrado,
y aqui a deffender me obligo
de Leonora la querella:
has de casarte con ella
o has de matarte conmigo.
Marcelo. Quiero que de la respuesta.
para que vaya acertada.
una cortadora espada
a una lengua descompuesta.
Carlos. Yo lo mismo determino.
pero importanos buscar
otro puesto, otro lugar
no tan cerca del camino.
Marcelo. Hazia alli podremos yr
sobre aquella verde alfombra.
Carlos. Y de aquel arbol la sombra
el sol nos podra partir.

Entranse y sale Leonor de donde estava escondida.

(Falta lo demas.)

RELATION DU VOYAGE FAIT EN 1679

AU-DEVANT ET A LA SUITE

DE LA

REINE MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, FEMME DE CHARLES II

(Suite et fin[1])

Domingo. — El domingo 5 de noviembre salio Su Magestad de Yrum en la carroza que se llebo de Madrid, que es toda de tela berde toda bordada de oro, con escudos de Castilla y flores de lis de clavazon, muy rica dorada y sus bidros christalinos, dos muy grandes a las testeras y quatro pequeños a los lados, acompañando a su Magestad las compañias de cavallos que van mençionadas y por todos los lugares que passo hasta llegar a Hernani, donde hizo noche, las de ynfanteria de las milicias de naturales provincianos haziendo salba con la mosqueteria. — 4 leguas de Yrum esta Ernani[2].

Su Magestad salio a los balcones de la possada mas de dos oras, dejandose ver de todos, vestida a la françesa con un bestido bordado de plata, su sombrero negro con plumas blancas y una bengala en la mano, que mas pareçia un baliente campeon que no señora muger. Çeno en publico Su Magestad mandando dejasen entrar en palaçio a los monsiures françeses que ya se despejavan como se estila en España, con que todo el mundo entra asta la cama de Su Magestad, aunque sean lacayos, a todas oras, con que resultara de esta desorden alguna nueba orden.

Por la mañana Su Magestad salio de Hernani a cavallo y la tocadora françesa que tray consigo que se llama Madama de[3]... y la camarera mayor en la puerta de palacio para marchar, y al lado derecho de Su Magestad el marques de Astorga a cavallo, como mayordomo

1. Voir le *Bulletin hispanique* de juillet-septembre, p. 247-255.

2. Note en marge.

3. C'est la dame d'atours, Mademoiselle de Grancey, Louise-Élisabeth de Rouxel, fille du feu maréchal de Grancey; d'après Saint-Simon, elle aurait été la maîtresse en titre du duc d'Orléans, qui lui aurait fait donner ce titre de dame d'atours pour qu'elle pût s'appeler Madame. Elle mourut en 1711 (Saint-Simon, *Mémoires*, édit. Chéruel, t. IX, p. 130. — Villars, *Mémoires*, édit. Morel-Fatio, p. 87). — En marge de ce passage : *Lunes, a Tolosa, 3 leguas.*

mayor, el duque de Osuna se entro con su cavallo por entre los dos, quedandose en medio al lado derecho; de que resulto que llegando Su Magestad a Tolosa este mismo dia, un cochero de los de un coche lumbado embaraço el passo al marques de Astorga en la puerta de palacio, haziendo tanta junta que le obligo el marques mandasse a un soldado de la guarda le diesse de palos, y al mismo tiempo vajo el duque de Osuna, que estava en el balcon, y con el bastoncillo se los dio a los soldados de la guarda, diciendo no havia de consentir se maltratasse a ningun criado de la Reyna, y el marques cabeçeando y montado en colera : yo tampoco he de dar lugar a que se me embaraze el passo y se de orden para ello, siendo mayordomo mayor, y no lo he de consentir. Y a todo esto esta presente la Reyna, y la camarera mayor con su mucha prudencia lo medio de suerte que por entonçes se apaçiguo. Quiera Dios no pase a mayor demonstrazion.

Este mismo dia quiso el duque de Osuna ordenar a Don Joseph de Salaçar, capitan de la cavalleria que va de orden de Su Magestad el Rey nuestro Señor, acompañando a la Reyna nuestra Señora, para que pasase adelante, y no lo quiso haçer, diçiendo no podia obedecer a su Excelencia, pues solo la orden de su Rey obedeçia y no otra alguna, y marcho delante.

Las señoras françesas las desnudan ombres y descalçan, con que se aorran de muchas criadas, dandonos a entender el estilo y llaneza y la poca maliçia con que se sirben.

El Arsediano de Madrid cumpliendo con su sangre y grandes prendas procuro el que Su Magestad este con gusto, procurando contarla algunas cosas de que Su Magestad gusta mucho, con que se pasa con alegria algo de las descomodidades del camino.

Martes, 6. — Vino Su Magestad a hazer noche a Villafranca. En el zeno en publico Su Magestad, haviendo antes jugado a los naypes con algunos françeses y francesas y perdido 60 doblones. Llamaronme para quitar la mesa y no halle ninguno encima de ella. Mientras Su Magestad cenava, toda la turba multa *(sic)* de ynstrumentos musico[s] sonavan a un mismo tiempo, con que en acavando la canzion enpezaron a recivir dinero. Dimos algunos compañeros pobres memorial el dia antes, por los años de el Rey nuestro Señor, para que se nos diese ayuda de costa, y no tubo efecto. Dios delante.

Este mismo dia, martes, un criado de la guarda mayor tubo unas palabras con un cochero de los coches de Toledo, sobre acomodar un colchon, si yba o no bien, y despues de haverle tirado al misero hombre un pistolazo, y faltadole lumbre despues de ajustado, saco el espadin y se le atraveso por el cuerpo, que con las ansias de la muerte açia cosas dignas de lastima. Sele prendio y mando Su Magestad le alcabuzeasen. Por cierto que es arta desdicha el salir de su casa para ganar trajinando a pie por los caminos una triste comida y carrear la

muerte, como suçedio a este misero. Dios le haya dado por su misericordia el Reyno de los cielos.

Su Magestad andubo esta noche muy alegre, provandose chapines y a bezes cayendose con ellos, que era comedia berla por aquella casa echa un bibo retrato del Rey nuestro señor, assi en lo pareçido que es el rostro coma en la viveza que tiene. Quiera nuestra fortuna la tenga para darnos a España tantos ynfantes que podamos repartir para otros reynos.

En este lugar de Villafranca note una cosa nueba para mi y fue en una cassa principal donde havia sobre la puerta un escudo de armas de piedra cubierto todo de luto, diciendome era señal havia muerto el dueño de la cassa. Y en la yglesia estava una compañia de ynfanteria y un soldado haziendo zentinela sobre la sepultura, dando a entender hazia guarda a los difuntos. De esta novedad no pude contener la rissa.

Miercoles, a 8 de noviembre. — Vino Su Magestad a hazer noche a Villa Real de Zumarraga. Llego Su Magestad de noche por haver comido tarde, diçiendo no se sentia buena, preguntando en la mesa donde se hallava el Rey, y esto con tanto cuydado que se presumio era su curiosidad juzgar yba el Rey nuestro Señor siguiendola y que ya la havia visto, segun el cuydado que llevava en llegando a palacio, mirando muy despaçio no solo su quarto pero lo mas ynterior de las piezas apartadas, y haviendola dicho si Su Magestad gustava de quedarse aquel dia a descansar, respondio deseava mucho llegar presto a los ojos del Rey y que assi elixia el caminar passando adelante. Hubo esta noche musica y jugo Su Magestad con algunas madamas françesas.

Juebes 9. — Vino Su Magestad a la villa de Oñate. Este dia se quebro una pierna un moço de el lugar yendo a ver la Reyna nuestra Señora, y en el camino cojio un coche por medio del cuerpo a un mozo de Toledo que corre la carrera y sus mismas mulas le hiçieron la merçed. Dios por su misericordia nos lleve en paz.

Este mismo dia llego a encontrar a Su Magestad el conde de Altamira, marques de Almazan[1], con recaudo del Rey nuestro Señor. Yba vestido a la françesa con su bestido todo bordado quajado de oro.

Las camaristas se quedaron esta noche sin posada por haver entrado en la que tenian repartida dos damas, siendo de arto sentimiento para todos se hiziese esta demostrazion con criadas tan de adentro de la Reyna nuestra Señora. Ceno Su Magestad en publico con grande

1. D. Luis de Moscoso Osorio Mendoza y Rojas, VIII[e] comte d'Altamira et de Monteagudo, marquis d'Almazan. Il fut vice-roi de Valence et ambassadeur à Rome où il mourut le 23 août 1698, d'après l'abbé de Vayrac (*op. cit.*, t. IV, p. 35), et non en 1703 comme le dit Imhof (*Genealogiæ, etc.*, p. 222).

ynmensidad de jente forastera que se hallo pressente. Hubo musica de françeses cantando y tocando, siendo tantos los que havia que no dejaban servir la vianda, recostandose sobre las mesas sin cortesia ni atencion, y todo se tolera, deseando hallar el Rey nuestra Señor para lograr la execucion de etiquetas.

En este lugar de Oñate esta un retablo en la yglesia parrochial de las mas maravillosas cosas de España, todo de talla dorado con la historia de la Nuestra Señora y Nuestro Señor con 20 quadros, cosa tan primorosa que no la he visto en mi vida. Esta enterrado en esta capilla, como patrono y fundador de ella, Dⁿ Rodrigo de Mercado, natural de Oña *(sic)*[1], governor que fue y birrey de Navarra y obispo de diferentes partes. Tiene su sepulchro de marmol blanco de escultura con admirable perfeccion executado.

Este dia se cree llego orden del Rey nuestro Señor para que el Duque de Osuna pasase delante. Diçese ha sido por el disgusto que tubo con el mayordomo mayor.

Biernes, 10. — Vino Su Magestad a Salinas, lugar mas nombrado por su cuesta que por su grandeza, pues no cupo la midad de la familia. Este dia por la mañana el mozo que lleba el agua, cayo el macho en que yba y los cantaros de cobre le hizieron una herida de cuydado en la frente. Muchas señoras subieron la cuesta a pie siendo toda ella de mas de un quarto de legua.

Savado, 11. — Venimos a Victoria, haviendo llovido todo el dia de forma que Su Magestad no entro en publico por el mal temporal, ocasionando el que cayesen malos mas de 40 personas, no reservando a nuestro marques de Astorga, y de alli abajo el de Villamayna, Dⁿ Antonio Bracamonte menino[2], Dⁿ Bernardino de Guzman, brazero, hijo de el Marques de Villa Manrrique y otras muchas personas, haviendo estado el autor en las manos de Dios con un creçimiento que le duro tres dias.

La azafata Dª Maria de Molina se maltrato, cayendo la litera en que venia y el litero tambien en la cuesta de Salinas. Dieron a Nuestro Señor este dia a una Dama de la camara françessa que estava con gran dolor de costado.

Domingo. — Al otro dia, que fue Domingo, salio Su Magestad en publico, Su Magestad a cavallo desde Sancta Maria a palacio, llevando las varas de el palio unos cavalleros a quienes ofrecio el arzediano de Madrid avitos, a que respondio Dⁿ Joseph de Villaran, un hidalgo muy conozido, si su Señoria tiene mano en Logroño, les podra despachar mas aprisa que no por el consejo de Ordenes.

1. Lire *Oñate*. Un peu plus loin l'auteur, dans un passage qu'il a rayé, avait mis : *el obispo Mercado natural de Oñate*. — Rodrigo Sanchez de Mercado, évêque de Palma (1512-1530), puis d'Avila, mort le 25 janvier 1548.
2. En marge : *hijo del marques de Fuente del Sol.*

A la ora que llego Su Magestad la noche antes, tubo ymbençion de fuego con muy buen artifizio, despues la comedia, que dieron titulo: *El jardin de Falerina*[1], estando adornados *(sic)* assi las piezas donde se representa como el demas quarto de la Reyna de la tapizeria rica que el Rey nuestro Señor tiene, que se llama de los Atributos de la Fama, por causa de que se juzgo llegase Su Magestad a Victoria, y asi le puso quarto Dⁿ Garcia Marban y Villagran, su aposentador mayor de palacio, su secretario y su canchiller mayor de Castilla y Dⁿ Phelipe de Torres, tapicero mayor, ambos ayudas de camara de el Rey nuestro Señor. Su Magestad se sento en la silla que le sirvieron, siendo ella y la almoada de las luzidas que yo vi en mi vida, de ymagineria de seda y oro, alaja como de su dueño. Tenia el teatro dos mutaziones, una de bastidores de flores encarnadas y despues otra de jardines, y en medio un circo de muy buena prespetiba *(sic)*, alumbrandole una araña grande de plata y blandones, sin otras muchas luzes. Estava Su Magestad vestida a la françesa con muchos diamantes y el pelo puesto a riços en forma de guirnalda y a trechos muchos clabos de piedras muy preciosas, brazeletes de lo mismo y una gargantilla de perlas mayores que abellanas gruesas (remito a la vista), con que Su Magestad hermosa, el bestido rico, mucha gracia, abundanzia de diamantes y mirada con ojos de Españoles, simbolos de lealtad, discurra el curioso qual estaria. Yo me alegrara la viera tan çerca en esta ocasion mi Rey y Señor. Estava el Marques de los Balbases, la duquesa de San Pedro, su hija, a la mano izquierda, detras de las damas, y a la derecha marques de Astorga, camarera y marquesa de los Balbases y luego la de Mortara y Madama de Granse, que se dize es parienta de la Reyna nuestra Señora[2]. Quisieron la dar una almoada y a otra señora françesa en aquella misma linea en que se hallavan, y lo contradijo la Mortara, teniendo causas lexitimas para ello y le valieron. Empezose la Loa. Fue muy buena y a trechos repetian en ella con musica de a 4, esta redondilla:

Si no naçiera
Reyna preçissa,
por si lo fuera
Maria Luysa.

Assi no tubiera algunos equibocos que se pudieron excusar, que en tocando al menor apize al solio soberano de los Reyes es querer ber executado quien tal haze, lo que con las burlas tramoya, en las beras buelo, que al enojo de el prinçipe sobran cordeles y no faltan berdugos, y a personas que se hallan tan veçinas al cielo, la adorazion es

1. Il existe sous ce titre une comédie de Calderon et une de Lope de Vega, cette dernière inédite.
2. Madame de Grancey. Elle n'était pas parente de Marie-Louise d'Orléans.

mas devida que la satira. La comedia tubo su conque. A los que la representaron echara yo a galeras, por que no discurren, que las comedias las ocasiones en que se dizen las hazen buenas o malas. En fin se acabo y muy gustosa Su Magestad passo a su quarto, donde pidio la çena a las 12, tocando primero la turba de musicos galianenses, con que Su Magestad se fue a recojer a las 12 y media.

A otro dia, aunque malo, me levante y fui a la yglesia mayor, que es colejial, creyendo pudiesse oyr missa, y la calentura no dio lugar mas de para tenderme en un banco veçino a los muertos, aunque la tarde antes havia reconozido este templo, que es de los buenos de España. Hermosa lonja para entrar en la yglesia, con su portada en figuras de piedra de talla, grande coro pero muy pulido, grande yglesia y enpotrada a trechos de estribos de arco que abrazaban las columnas, haziendo eterna aunque vistosa su fabrica. El retable todo de escultura, que mas pareze echo por mano de angeles (y el de una capilla) que por la de los hombres. Es toda la historia de Christo y Maria. Tiene una torre de buena echura, fundada de dibersas labores sobre unos arcos, dando a entender que ay obras en España, si las ay en Roma. — Ay en la yglesia de *(sic)* otro retablo pasmosso de escultura.

Hubo fiesta de toros y al dia siguiente lo mismo. Beso la mano el obispo de Calahorra[1] a la Reyna nuestra Señora, haziendo no se que ofreciimiento, compliendo con nosotros tambien, siendo el primer agasajo que tubimos en la jornada.

Hallose en Victoria el conde de Fuensalida, Birrey de Navarra[2], y pegado a su possada, en las cassas veçinas al palaçio de los condes de Ablitas[3], se pego fuego y fue Dios servido se aplacasse luego.

Hubo comedia y fuego esta noche. La de Pedro Urdemalas[4], la qual no pude ver por mi enfermedad. Su Magestad se vistio a la Española, pero luego al punto se pusso a la françessa.

Desde aqui fue como secretario de estado, por ausencia de el otro, Dn Garzia Marban.

Vino et marques de la Vega, mayordomo de la Reyna madre, nuestra Señora, como embaxador a Su Magestad, con la joya de diamantes y perlas, aracadas, manillas y otras cosas, siendo de tan exçesibo valor, hermosura y grandeza que solo pudo hallarse en

1. Gabriel de Esparza, successivement évêque de Badajoz, de Salamanque et de Calahorra (depuis le 12 mai 1670), mort le 10 janvier 1686.

2. D. Antonio de Velasco, Ayala y Cardenas, IXe comte de Fuensalida, fut vice-roi de Navarre de 1677 à 1681 (cf. *Instructions, Espagne*, t. I, p. 312, n. 2).

3. Le titre de comte de Ablitas était assez récent. Il avait été créé le 14 avril 1652 en faveur de D. Gaspar Enríquez de la Cana (Salazar de Mendoza, *Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon*, p. 483).

4. Lope de Vega, Cervántes et Montalbau ont chacun composé une comédie portant ce titre.

poder de una reyna de España, mujer de un monarcha de el Orbe (aunque difunto), hermana de un emperador de Alemania y Rey de Romanos, hija y nieta de otros, y para deçirlo todo madre de nuestro gloriosso monarcha de Dos Mundos, Catholiquissimo y Piadoso Rey de las Españas, Carlos segundo de este nombre, nuestro Señor que Dios guarde, Aurora de Alemania, ymperial aguila de nuestra España, la exçelsa y gloriosissima Dª Maria Ana de Austria.

Lucio mucho el marques, assi por el gusto y riqueza de sus bestidos de golilla, como el de haver dispuesto lo tan aprissa en termino de cinco dias.

Quedo Dª Maria de Molina enferma de su cayda en Victoria.

Aqui se supo sus Magestades no yban por Valladolid, por ser hibierno y el tiempo riguroso, aunque se le represento al Rey nuestro Señor los grandes gastos y prevençiones que tenia echa la ciudad; se resolbio havia yncombeniente.

Todas las 3 provincias desde Miranda de Ebro, a la yda y venida, nos fue acompañando de suerte que todo era vesamanos de sindicos, procuradores generales y diputados, que ya estabamos muertos segun el acompañamiento, sin hazer otra galanteria mas que dar lugar a que nos llevasen un ojo por los mantenimientos y en plata, que no pasa la moneda de Segovia, sino es la calderilla y ochabos gordos, y Dios me es testigo que a Dⁿ Juan Clavero, mi aposentador mayor de palacio en Villa Real de Zumarraga, en cassa de un santo sacerdote, por dalle un pan, un poco de vino y asarle una polla, le llebo 5 Reales de a ocho, y a la buelta el mismo por poco mas a Dⁿ Andres Belde y Sevillano y a Dⁿ Joseph Marques, ayuda de oratorio de la Reyna nuestra Señora, les[1] llebo ocho Reales de a ocho, de donde el piadoso lector puede considerar la piedad de estos lugares, y tan pagados de su tierra que no ay otra mejor, en medio que siempre esta llobiendo y no se ve legua de cielo de montuossa que es. Dios me libre de tierra tan desbenturada, que cada ynstante se enoja y encapota el cielo con ella.

El Padre Maestro Fray Luys Perino, de la orden de Nuestra Señora del Carmen, confesor que fue en esta jornada del mayordomo mayor, me conto tenia un amigo, antiguo cavallero del avito de Santiago, el qual hallandose enojado con alguna persona le deçia : permita Dios yo te bea con 6 mil ducados de renta de mayorazgo en Victoria, con calidad que ayas de vivir en ella rigurosamente, que arta desdicha te mando, pues si esto es en la raya de Castilla la Viega y ciudad grande, que se puede discurrir de los demas lugares donde solo se be en lugar de çielo arboles y en lugar de tierra llana riscos ynhabitables, que es menester ser muy cursados en ella para caminar a pie, y digo yo que

1. Le manuscrit porte : *lles*.

la causa de salir tantos Castellanos asi de Madrid, Sevilla, Valençia, Granada, Cordova y otras ciudades grandes y bolberse a sus tierras sin ser ombres en otra, es por no hallar patria ajena tan grande, ancha y rica como la suya; mas los Bizcaynos, Guipuzcuanos y Alabeses pasan a Yndias, siendo grandes soldados asi maritimos como por tierra, grandes...[1] grandes mercaderes y todo lo demas que se puede ymajinar, siendo la causa que por no bolber a tierra tan desengañada como es la suya, quieren y procuran ser ombres y padezer travajos por tener quatro Reales en la agena.

Martes. Vino Su Magestad en litera a Miranda de Ebro, primer lugar de Castilla, patrimonio del Rey nuestro Señor, donde tenian dispuesto fuego y luminarias y en algunas partes achas. Este dia por la mañana mando Dn Juan de Villabizençio a Dn Clemente Luzio, o a Dn Pedro Bermudez, otros diçen, y es lo mas cierto que a Dn Phelipe de Salamanca, este cerrero mayor y los otros uno sausier y otro despensero mayor, llevasen a Dn Joseph de Guerra, el auctor, en un estrivo de un coche hasta Burgos, a ver si combaleçia y, embiadoles papel el contralor, no hizieron caso alguno ni se movieron, cumpliendo con la profeçia que dijo un discreto : que estos tres oficios o quien los exerçen, no son hijos de Dios, pues exercen solamente los provechos para si y no conozen la piedad para el proximo, accion que se publico y sintio mucho de todos, haziendo extremos de esta tirania Dn Garzia Marban, aposentador mayor de el Rey nuestro Señor : en fin corresponde a su sangre. Tiene una fundazion esquisita y es que un lugar de su juridizion, llamado Çellorigo, la qual dejo dispuesta su fundador en forma de congregazion, teniendo numero señalado de cavalleros hijosdalgo, los quales van cada año en dia señalado a este lugar, y les dan a todos los hidalgos a comer assi y a un cavallo, un alcon y un perro y un criado, y festejan a todos los cavalleros aquel dia con muchos regalos.

En este lugar fue donde el Marques de la Corzana, Dn... Urtado de Mendoza Sandoval y Cordova[2], regalo al duque de Pastrana, viniendo de Francia de llebar la joya, poco antes de venir Su Magestad, con tanto numero de perdizes que no le señalo por pareçerme excesibo : vaste el dezir fue echo como a tan gran principe.

Miercoles. — El martes[3] vino su Magestad a la villa de Pancorbo, y haviendose sentido yndispuesta, receto un yngles doctor quimico, que no entiende de medicina, una bebida de tres onças de jarabe de adormideras, sin dar quento al mayordomo mayor, como es de obligazion,

1. Il y a ici une abréviation que nous ne nous expliquons pas.

2. D. Diego, fils de D. Estévan Hurtado de Mendoza et de Da Tomasa de Sandoval; il fut IIIe comte (et non pas marquis) de la Corzana. (Imhof, *Genealogiæ*... p. 198.)

3. C'est *miercoles* qu'il faut lire, l'auteur ayant rectifié en marge la mention erronée *Martes*, mais ayant omis de faire dans le texte la rectification correspondante.

ni saverse en la botica, siendo milagro de la gran misericordia del Señor no se quedase muerta, segun lo afirmaron los doctores, haziendo las mayores exclamaçiones del mundo el doctor Correos, pues diçe no se receta jamas a un enfermo que necesita de tal jarabe mas que media onça, tomando Su Magestad tres que eran vastantes a malograr su tierna edad y mas estando agüardando el achaque; y despues tenia una vevida que darla, y saviendolo el mayordomo y camarera, alborotando palaçio, entraron al quarto de la Reyna y reconoziendo la vevida, la probo el mayordomo mayor y los doctores, hallandola calida en terçer grado y de tan mal sabor y color que se presumio alguna trayzion, y preguntado que vevida era y de que se componia, respondio no lo queria deçir, con que se confirmo la sospecha por nuestros doctores. Otros discurrieron en esta materia muy largo, pero vaste lo dicho para dar graçias a Dios.

Fue forzoso no salir de Pancorbo asta el dia biernes por la mañana.

Esta noche antezedente, un mozo de mulas catalan fue corriendo en alcanze de un religiosso, al parezer del orden del Carmen, que anda pidiendo para su combento, con animo de darle con algo, y el por escaparse se dio contra un hierro de un coche, partiendoze la frente. La causa fue el estar hablando en françes el religiosso con uno de los criados que tray la Reyna algunas cosas de los Españoles, que el cathalan entendio, sintiendolo mucho, pero mas nosotros viendo la poca veneraçion y respecto que tubo a un hombre, que solo el castigo (si es que tubo culpa) esta reservado a Dios y que devemos temer su yra ajando sus ministros.

Ay en esta villa una cassa solariega de el apellido de Çellorigo; esta aruynada sin tener en pie mas que la pared maestra en que se conoze su antiguedad, fortaleza y hermosura. Dizen se quemo, muchos años ha. La portada y escudo de armas, que se compone de un castilla *(sic)* y ençima del una rapossa y dos salbajes a los lados, es de prodijiosa escultura. Conserbanse las nobles familias de los Sanz de Carranza, que son las mas antiguas de Pancorbo (aunque lo es mucho la de los Pardos Alonsos y Salazares en ella). Fueron tres hermanos de el apellido de Sanz, castellanos de los castillos de la Bastida, Poza y Pancorbo. Oy lo es de este el duque de Ijar. Esta derotado.

Esta noche su Magestad estubo muy alegre y nos mostro el jubon rico que se componia de la joya que la Reyna madre (nuestra Señora) le ymbio y de la que le havia dado el señor Duque de Orliens, su padre, y la que se imbio el Rey nuestro Señor, y otras muchas de diamantes y piedras preçiosas, estando tal jobial que fue motibo para que la marquesa de Mortara hiçiesse representazion a Su Magestad de los Españoles, suplicandola los mirase siempre como a buenos basallos, usando siempre de su mucha piedad, haviendolo echo en otras partes

Dn Juan de Villabicençio con tan christianissimo çelo y con tal eficazia que mas pareçieron palabras de San Pablo durante grande rato la orazion que hizo a Su Magestad, dejando a las circunstantes admirados de su prudençia, a los Françeses confusos y a los criados españoles de Su Magesdad agradecidos y deseosos del serviçio de Su Magestad y de su salud, dando a entender la sangre tan illustre que le assiste.

Supimos despues la galanteria que el Marques de Astorga hizo en Victoria, donde la ciudad o tenia o queria firma de Su Magestad en satisfazion de 19 mill Reales que se devian, causados de diferentes cosas, y el marques, sentido de que se tratasse materia en que le pareçia no caminava vien el credito, la rompio y dijo a la ciudad que si haçia algun servicio a Su Magestad, lo estimaria mucho y daria quenta al Rey nuestro Señor, para que lo tubiesse siempre pressente, pero que el quedar con firma de Su Magestad ni se havia de hazer, ni el lo havia de consentir, y dando de contado 400 Doblones para ayuda de pagar el carroaje, llevo mill en un bolsillo a Su Magestad para los gastos que se le ofreçieran, llegando Su Magestad a tan alta estimazion, que lo dio a entender a todos los criados. No se hubiera echo viaje sino fuera por su gran cuydado, gasto y atençion, pues cada dia se querian yr los arieros y dueños de las mulas porque no los davan satisfazion.

El viernes. — Su Magestad, Dios la guarde, hizo noche en Bribiesca, lugar del condestable de Castilla, en un gran palacio suyo, donde esta junto el combento de Santa Clara, no menos grande por su fabrica que por su retablo, siendo el mejor que se puede creer.

Hubo diferentes danças, aunque no tam buenas como las de Brunete.

Savado. — El savado se vino a Quintanapalla, lugar de sangroñado (?), muy corto y muy pantano[so], haviendo en las Cuencas, que es un camino entre el monasterio de Rodilla y Quintanapalla, quedadose atascado el coche de la familia de la marquesa de Mortara, siendo preçisso traer a las criadas a cavallo diferentes personas por venir cerrando la noche y ser grande la niebla. El consuelo que pudieron tener era el que los pantanos perdieron el respecto a la persona de Su Magestad, pues cayo la litera en que venia, dos vesçes, siendo Dios servido no hiziesse daño ni espanto.

Esta misma noche dieron la estrema unçion a la dama de la camara francesa que venia enferma, la qual viene en litera, rara etiqueta.

Se pego fuego a una cassa en este lugar por un pajar.

Llego esta misma noche el Patriarcha de las Yndias, capellan y limosnero mayor del Rey nuestro Señor y Presidente de la Cruzada, Dn Antonio de Benavides y Bazan[1], con los capellanos de onor,

1. D. Antonio de Benavides y Bazan, archevêque *in partibus* de Tyr, patriarche des Indes, mort le 25 février 1691 (Cf. *Mémoires de Villars*, p. 37).

Dⁿ Alonso Torrero, receptor de la Real Capilla, y Dⁿ Diego Phelipe de Uturricha, su theniente de limosnero mayor, con orden del Rey nuestro Señor, para llegar primero a disponer todo lo necessario en el oratorio donde a Sa Magestad se le havian de dar las bendiçiones. Con que entre las 10 y las 11, domingo por la mañana, llego Su Magestad y el duque de Ijar[1], Medina Celi[2] y el condestable[3] en Quintanapalla, donde se hizo esta ceremonia, sirviendo el belo el arzediano de Madrid, rebalidandose el matrimonio. Entro Su Magestad y le salio a la penultima pieza la Reyna nuestra Señora y se turbo algo y se fue a poner de rodillas y el Rey nuestro Senor la recivio en los brazos, y acavada esta funçion se metieron en el coche, dando el Rey nuestro Señor el mejor lugar a su esposa.

Sus Magestades bolbieron a Burgos dentro del coche entrambos, haviendo por aquellos caminos y calles gran numero de onrrados y afectos castellanos biejos, que mobian a terneza ber la lealta *(sic)* y amor con que se desaçian por berlos, no siendo nuebo en tales vassallos. Dios permita se les alivien las cargas y tributos que pagan, estando rematados sin tener un pan que comer.

Asi que Su Magestad llego a Palaçio, se despejo luego. Sin duda no ygnorava las desordenes de los françeses, entrando hasta la cama y aun en Pancorbo, segun el estilo de Francia, un doctor entro y hizo una untura en parte reserbada a persona harto soverana. Diçen es costumbre usar esta llaneza en Françia, pero yo digo aquel refran tan bulgar de: a la tierra que fueres, haz como vieres. Ceso esta constumbre, reformandola el Rey nuestro Señor con su mucha prudençia.

Lunes. — El lunes por la tarde (fue)[4] Su Magestad la Reyna nuestra Señora salio en ppublico *(sic)* a cavallo devajo de palio; fue a la yglesia mayor acompañada de la camarera mayor y damas, bestida a la española, tocada en melena, sombrero de plumas blancas, admirablemente prendida. Llevaba el palafren a la Reyna nuestra Señora Dⁿ Pᵒ Escarcha y un cavallerizo que se llama Dⁿ Francisco Fernandez de los Rios. El cavallo era...

Assi que entro en la yglesia se le canto el Te Deum laudamos *(sic)* con grande obstentaçion, estando el cabildo con toda deçençia y adorno asistido de un obispo de anillo, Dⁿ Juan de Balatorre, por haver

1. D. Jaime-Francisco de Silva Fernandez de Hijar, Vᵉ duc de Hijar, plus tard vice-roi d'Aragon, chevalier de la Toison d'Or, grand écuyer de la Reine, mort en 1700. (*Mémoires de Villars*, p. 299.)

2. D. Juan Tomas Lorenzo de La Cerda Enríquez de Ribera y Portocarrero, VIIIᵉ duc de Medinaceli. Il allait, peu de mois après (février 1680) être déclaré premier ministre, charge qu'il exerça jusqu'en avril 1685. (Cf. *Instructions, Espagne*, t. I, p. 304-305).

3. D. Iñigo-Melchor Fernández de Velasco, VIIᵉ duc de Frias, à cette époque mayordomo mayor du Roi. Mort le 27 septembre 1696. (*Op. cit.*, t. I, p. 229 et 230).

4. Ce mot est à supprimer pour le sens.

muerto por la mañana el honrrado y birtuosso Dn Enrrique de Peralta y Cardenas, Arzobispo de esta ciudad, de edad de 84 años[1], dejando a Su Magestad por heredero de mucha hazienda, para ayuda a los muchos gastos de su jornada.

Al anochecer fuy a ber el cuerpo. Estava en su cama, pobremente atabiado, dos luzes y dos personas que le acompañavan, los *(sic)* quales eran justiçia de la ciudad. ¡O soberano Dios! ¡o desengaño de esta caduca vida! Un principe de la yglesia y que tanto vien hizo, se vio despues de muerto solo, gracias a la Divina Providençia que assi lo permite. Hizo notable sentimiento de ver esta yngratitud. Sirbame por su misericordia de desengaño.

Salio con su capa de choro el Abad de Salas en preheminente lugar, como dignidad de esta Santa Yglesia. Asistio a esta funzion el Patriarcha de las Indias de Pontifical, con un terno de tela blanca guarneçida de oro realçado y un petoral muy preçioso de diamantes.

Servi el banquillo de tijera al mayordomo mayor.

Acavada esta funçion, que fue breve, salio Su Magestad acompañada de muchos Grandes de España, bolbiendo a cavallo. Llevaban las baras de el palio la Ciudad. Estavan las calles entapiçadas y colgadas. La yglesia mayor tenia una hermosa colgadura de ferciopelo *(sic)* encarnado con franjas de oro. Era muy alta, porque lo es la capilla mayor y lo pide assi. Fue Su Magestad a palaçio y se comenzo una ymbençion de fuego muy vien dispuesta, muchas luminarias y luzes. Empezose la comedia de Eco y Narcisso, y no se concluyo por estar Su Magestad cansada, aunque se lebanto a las diez y media de la mañana. Haviendo pasado a descansar a la misma ora por la noche, y entrando por la mañana la primera vez, estava Su Magestad, y el Rey nuestro Señor, sin bestirse, luego passo a su quarto, dejandose por olbido el espadin en la cavezera de la cama de la Reyna nuestra [Señora], con que entrando mi compañero Dn Miguel Vidal le tomo y Su Magestad al otro dia le rescato por quatro doblones. No me toco nada.

Estava el palacio, que es muy grande, todo adornado de las tapicerias ricas del Rey nuestro Señor y entre ellas la de Carlos Quinto y Vatalla de Tunez y la Goleta, obra sin segunda[2].

Antes que la Reyna nuestra Señora fuese a la yglesia en ppublico,

1. Il avait été successivement évêque d'Almeria (1655) et de Palencia (1658), puis archevêque de Burgos (1665). Il mourut le 20 novembre 1679, ce qui est conforme au récit de notre auteur. (Gams, *Series Episcoporum.*)

2. La série de tapisseries connue sous le nom de *La Conquista de Túnez* fut tissée au milieu du XVIe siècle par Guillaume de Pannemaker, d'après les cartons du peintre Jean Vermay. Sur les douze tapisseries qui la composaient, dix subsi tent encore dans la collection royale d'Espagne. (Voir le discours de réception à la Real Academia de la Historia, prononcé le 6 avril 1902 par le comte de Valencia de Don Juan, et intitulé : *Armas y tapices de la Corona de España*, p. 17-19).

estubo en el combento de las Huelgas, fuera de los muros de esta ciudad, archibo y deposito de tantos Reyes, siendo su Abadesa señora de lo espiritual y temporal. Son de la orden de nuestro Padre San Bernardo. Al presente lo es Dª Ysavel de Mendoza, de la cassa del Ynfantado.

Murio este dia la dama de la camara francessa que venia mala. Sintiolo Su Magestad mucho aunque no tanto sus compañeras, que repartieron luego que espiro su hazienda, dejandola estar como un pobre del hospital sola y cubierta con una vayeta en la yglesia, pudiendo combertir este dinero y alajas en decirle misas. Ay del que muere. — Enterrose en Burgos en la yglesia de San Lesmes.

Martes. — El martes fue el Principe de Ancur, de la sangre Real de Francia, a besar la mano a Su Magestad en una muy graçiosa carroza y grande acompañamiento. A la tarde hizo la misma funzion el cabildo, haziendo oficio de prelado el obispo de anillo.

Esta tarde hubo una muy graçiossa mogiganca en borricos y los que yban cavalleros yban rediculamente figurados, unos de gallos, otros abestruzes, otros de papagayos en sus jaulones y otras mill maravillosas fuguras *(sic)*. Por lo orrible rematava la fiesta un carro y dentro una matrona sentada en su silla y por sitial dos biejas tan lindas como ella con su caratulas de una bara con grande alboroto. — Despues hubo una mascara muy luzida, aunque no tubo luzes, por ser por la tarde. Era de cavalleros çiudadanos y jente honrrada. Corrieron muchas parejas. Despues acavo la comedia comenzada la noche antes de Eco y Narcisso.

Esta misma tarde, despues de haver besado la mano el cabildo, pedi audiencia y hable al Rey nuestro Señor, y me hizo mill honrras, riendose mucho conmigo. Hizele relazion de lo que contenia el memorial y respondiome despecharia. Estava pressente el duque de Ijar, Dⁿ Phelipe de Torres y Dⁿ Juan Teran, ayudas de camara. Dios le toque en el corazon se despache vien, que arto travajo y neçesidad he pasado en esta jornada sin haver tenido un maravedi de ayuda de costa.

Las galas y libreas de los señores es cosa yncreyble y en particular las de el marques de Astorga, que fueron tres, una de escarlata guarnecida de ricas franjas de oro y sombreros de plumas; la otra de..., y la otra la de Dⁿ Joseph de Silba y Mendoza, marques de Melgar [1], jentilhombre de camara y primer cavallerizo del Rey nuestro Señor: era de felpa berde, toda guarnecida de muy costosos encajes de oro. La de el marques de la Vega de la misma forma y a es[te] tenor las demas de algunos señores. Tubo el condestable en todos los balcones achas

1. Premier marquis de Melgar, du chef de sa femme. Né en 1659, premier écuyer en 1679, mort le 23 avril 1682 (*Mémoires de Villars*, p. 15).

blancas. Es suyo el Palaçio donde hospedaron Sus Magestades. Es buena fabrica sino la desluciera su gran capilla de la yglesia mayor, toda llena de piramides de piedra muy altos por la parte de afuera, a echura de la yglesia mayor, toda de muchas labores y figuras de piedra de pasmosa escultura. Por adentro tiene lo mismo y las paredes de escudos de armas de su casa con los maravillosos sepulchros de Dn Pedro Fernandez de Velasco y Da Mençia de Mendoza, condestables que fueron de Castilla, de jaspe blanco, en que se echa de ver su grandeza y su fabrica, no siendo menos un San Geronimo de escultura de madera del tamaño de media vara, echura bien estimada en toda esta tierra. El retablo del altar mayor es de el nazimiento : pareze de una mano segun su echura. Tiene en medio de la capilla, sobre unos rodillos de madera, una piedra de jaspe encarnado, tan particular su hermosura y grandezá que tiene de largo 4 varas y un palmo, y de ancho dos y un palmo, y de gruesso media vara y quatro dedos, cosa que pone espanto de donde se pudo sacar tal piedra. — Al lado de la capilla tiene escritas las grandezas de los fundadores, las vatallas que gano, que fueron muchas, y otras cosas particulares. Tiene por grandeza una piedra en forma de escalon que sale mas de una vara fuera de la capilla a la yglesia mayor, raras veçes vista en yglesias cathedrales; dicen costo ynumerable hazienda el conseguirlo. — Frente de esta capilla, a espaldas de la mayor de la yglesia estan aquellos tres passos tan celebrados de la pasion de Christo que pareçe estan bivos aquellos bultos sobresaltados, mas de media vara, de maravillosa escultura[1]. — Mas adelante en la capilla de Santiago esta un sepulchro en la pared, detras de una reja donde yace Lesmes de Astudillo, hijo de Pedro de Astudillo, que en la ciudad de Colonia, en el ymperio de Alemania, hizo a su costa en la yglesia prinçipal de ella la capilla, bultos y reja, donde estan sepultados los cuerpos de los gloriosos tres Reyes Mayores, obra vien ponderada de los que la han visto y gloria de Burgos en haver tenido tal hijo omrrador *(sic)* de otras naçiones. Estubo cassado con Da Mençia de Paredes, natural de Burgos. Murio en el año de 1541, la qual esta enterrada en este mismo lugar y en el Dn Andres de Astudillo, capiscol y canonigo de esta santa yglesia, su hijo; murio el año de 1590[2]. A este otro lado en la yglesia mayor

1. Il s'agit des trois scènes de la Passion, sculptées en haut-relief, placées au *Trascoro,* derrière l'autel principal, et qui furent sculptées, vers 1540, par un artiste bourguignon, Philippe Vigarni.

2. Nous n'avons pas trouvé ce nom d'Astudillo, parmi les artistes ayant travaillé à la cathédrale de Cologne et, d'après une information que nous devons à l'obligeance de M. J.-J. Marquet de Vasselot, attaché au Musée du Louvre, le nom d'Astudillo est inconnu à Cologne même. Nous n'avons relevé qu'une mention relative aux Astudillo dans le petit livre sur Burgos de Martinez y Sanz (p. 215) celle d'un Alfonso Ruiz de Astudillo, argentier (platero) qui vivait à Burgos en 1416.

esta sepultado Pedro Fernandez de Villag^ (sic), arzediano y canonigo de esta Santa Yglesia. Murio en 6 de dixiembre de 1536 [1].

Ay en esta yglesia muchos cuerpos en opinion de santos, ynumerables cuerpos de reyes, ynfantas, ynfantes y reynas, que apenas se puede dar paso sin hallar en que reparar. Deste otro lado esta recien acavada la capilla que ha echo Dn Enrrique de Peralta y Cardenas, con su media naranja pintada y echa una asqua de oro, su retablo de escultura muy pulido, su organo, su atril grande con un remate de una figura de un aguila de bronze dorada, con sus rejas y otras muchas memorias que ha dejado.

Esta noche, a ora de las nuebe de la noche, un franzes entro en una taberna y fueron tantas las borracheras que hizo y sobre no pagar, que los taberneros le quisieron por su desberguença matar, de que resulto gran disgusto, alborotandose la calle de la Jerrageria [2] junto a la yglesia, que le obligo en persona al principe de Ancur a venir con achas sosegar la gente, assi de la ciudad como soldados de la guarda, que ya estavan para romper con todo, dejando los criados sola a la prinçesa en medio de la calle. Fue milagro apaciguar este fuego estando tan ençendido.

Este dia dieron una estocada a Dn Luys de la Peña, frutiel del Rey nuestro Señor. Dizese no es cosa de cuydado.

Miercoles. — Hubo fiesta de toros en Burgos. Uno de ellos maltrato a un archero y se entretubo con un alguaçil de corte.

La noche antezedente tubieron un disgusto los pajes del Rey nuestro Señor y los del Duque de Medina Celi y algunos del condestable, obligando el tumulto a que se cerrasen las puertas de palacio.

Este dia Don Pedro de Villa Real, contralor de la Reyna nuestra Señora, le dijo al auctor en la antecamara, estando pressente Dn Antonio de Toledo, que porque no servia, aunque estubiesse malo, que rebentasse, que tambien el estava con calentura y servia, — a que respondi no era de guarda, lo uno, lo otro que si rebentava, aria falta a mi familia; que pues havia jefe para dar ordenes de mandar, los hubiere para asistir los quando estubiesen malos y sin dinero, que es arta enfermedad. — Con que hube de salir de noche con la tanda de comer, camino de Cogollos, y se quedo en el lugar donde esta el Santo Christo de Sarrazin, por ser las 9 de la noche, mucho el frio, con que esto y el perderse en un monte por la mucha oscuridad y sobrebenirme una calentura, fue preçisso echarme en aquel suelo, rabiendo, y a la mañana tratar de pedir lizençia para yrme a Madrid, laqual me concedio el mayordomo mayor, y dando aviso a Dn Francisco Manzano, contralor del Rey, me asistio en todo lo que se me ofrecio, mandando poner mi

1. Pedro Fernández de Villegas, traducteur de Dante.

2. Le nom de cette rue qui longe le côté nord-ouest du chœur de la cathédrale est : *calle de la Pellejeria*.

ato en la galera, regalandome mucho : no es de nuebo en sus obligaziones y en el fabor que siempre me haze.

Este dia se bolbieron a Francia Madama Grançe, deuda de la Reyna nuestra Señora, y el principe de Ancur. Es çierto era harto hermosa criatura, desembuelta y ayrosa, y montaba a cavallo con gran valor. Diosele de ayuda de costa para el camino mil doblones y otras cosas, y diçen que 2 mil ducados de renta en el Reyno de Napoles[1].

Juebes, 23 de noviembre, venimos a la villa de Lerma y llegando Sus Magestades al entrar por junto a los mesones, siendo mas de las 6 de la noche y haziendo muy obscuro, cayo la litera y por[2] ser tanta la diligençia de Dn Raphael Sanguineto y Don Francisco de Castro, cavallerizo del Rey nuestro Señor, que yban junto a ella, hubiera sido la cayda mayor. No se lastimaron cosa, a Dios gracias, que nos mira misericordiosamente. Tambien se apeo al mismo tiempo Dn Joseph de Silba y Mendoza, marques de Melgar, primer caballerizo.

El Rey nuestre Señor venia a los cavallos, dando mejor lugar à la Reyna nuestra Señora. Todo lo puede el cariño. Quiera Dios se gozen mill siglos.

Viernes. — El viernes vinieron Sus Magestades a la villa de Aranda de Duero, tan nombrada assi por su caudaloso rio aunque ay otros tres que la cercan : son Arandilla, Bañuelos y la Nava. Como por ser Patrimonio Real estava toda la villa llena de luminarias y luzes haviendo gastado 2 mil Reales en fuegos y para el dia siguiente 16 toros, dando a entender estos vassalos que, aunque pobres y llenos de tributos, no faltan a la lealtad que acostumbran. Es esta villa tan abundante de vino que se diçe por cierto no ay otro lugar en España que en su tanto coja mayor cosecha, y se sale de esta duda con decir esta tomado por testimonio de ssrio (secretario?) como aora tres años, fue tan grande la abundançia de vino que se cojio, que despues de haverse llenado una ynmensidad de cubas muy grandes que ay, que por la justiçia se arrojaron al rio treynta y tres mill cantaros de vino vien cumplidos, de forma que se conoçia distantemente la parte por donde yba el vino de color tinto y la otra por donde yba el agua, quedandose mas de otro tanto de uba en las viñas, por no haver quien vendimiasse, tanto como abia pregonado publicamente si ha persona, que fue a cojerlo para si, de suerte que se despoblaron muchos vecinos de los lugares de la serrania a llebar para si lo que pudieron. Esto consta por ynstrumento autentico. Pareze asombro, mas a la misericordia del Altissimo no le es nada ymposible. Sea Dios loado.

1. « Elle (La Reine) a aussy souhaitté de faire avoir à Madame de Grancey une pension de mille pistoles. On vient de me dire qu'elle l'avoit » (Arch. des Aff. Étrang., *Correspondance d'Espagne*, t. LXIV, fol. 192, d'Harcourt à Louis XIV, Burgos, 22 nov. 1679).

2. Le sens semble exiger ici l'interposition de la négation *no*.

Planta de los ofiçios de la cassa de la Reyna que fueron a la jornada de las reales entregas el año de 1679, el dia... del mes de septiembre año de 1679.

Furriera. — Azemilas 11.

Aposentador mayor : Dn Juan Clavero, guarda de Damas de la Reyna nuestra Señora.

Ayuda de la furriera mas antiguo : D. Miguel Vidal.

Otro ayuda : Dn Miguel de los Arcos.

Moços de ofiçio : D. Gabriel de Silba y Dn Joseph Miguel de Guerra.

Carpintero de la furriera : Gabriel Garzes.

Thesorero : Dn Pedro Balduyn.

Por emprovechedores : Miguel de Garati y...

Contralor : Pedro de Villa Real, ofiçial suyo, y Manuel Ribote.

Furriera.....

Varrenderos : Pedro el Cerro y Gabriel de Rueda, barrenderos de camara ; y de saleta, Esteban Gonzalez.

Tapiçeria.

Dn Andres de Belde, ayuda de la tapiçeria.

Pedro Miguelez, ayuda.

Moço de oficio : Antonio del Valle.

Fue sirviendo de moço de oficio de ella : Manuel de la Mota.

Caba.

Sumiller : Dn Francisco de el Campo.

Ayuda : Dn Lorenço Çibrian.

Mozos de ofiçio : Dn Julian Jimer, y...

Paneteria.

Sumiller vino sirviendo Gabriel de Cubas, por ser el ayuda mas antiguo y comprador mayor electo.

Ayuda : Francisco Gonzalez de Sales, que es confitero mayor.

Mozos de ofiçio : Jayme de Seris, y Dn...

Fruteria.

Vino por frutiel a la jornada Dn Francisco de Loaysa, ayuda mas antiguo.

De ayuda : Diego de Paredes.

Mozos de ofiçio : Gregorio y... Caro.

Sauseria.

Sausier : Dn Clemente Luçio Antoniano.

Ayuda fue Dn Fuo Crespo.

Mozos de ofiçio : Alonso Varela y Manuel Ribote.

Zereria.

Zerero mayor : Dn Phelipe de Salamanca.

Ayuda : Gaspar de la Concha, y mozo de ofiçio : Lucas.

Guarda joyas.

Ayudas de la guarda joyas : Dn Joseph Garzia de la Puente, que por ser mas antiguo vino haziendo ofiçio de guardaxoyas.

Dn Manuel de Ojironda[1].

Mozos de ofiçio : Dn Melchor de... y Dn Bernardo de...

1. La forme correcte est *Ojirando.* — *Cf. Indice de pruebas de los caballeros... de Santiago.*

Estado de Damas.

Maestre sala : Dⁿ Agustin de la Parra.

Ayudas : Dⁿ Juan de Herrera y Ygnaçio Casado.

Moços de oficio : ... y...

Estado de las Camaristas.

Maestre sala : Dⁿ Francisco Abad, y moço de oliçio :...

Guardas de Damas.

Dⁿ Manuel Zorrilla.

Dⁿ Alonso Aguayo, mas antiguo, que quedo en Burgos, asistiendo a la Dama enferma.

Dⁿ Juan Clavero, que vino juntamente haziendo ofiçio de aposentador y tapiçero mayor de la Reyna nuestra Señora.

Y Dⁿ Juan Manuel.

Reposteros de camas: Dⁿ Joseph de Aponte, Berna[r]do Trabesedo, Dⁿ Christoval de Otero y Dⁿ Francisco Gonzalez, que se quedo en Burgos a assistir a la Dama enferma por ser criado de el conde de los Arcos su padre.

Ugieres de saleta : Dⁿ Juan Gallardo, que es juntamente maestre sala de el estado de cavalleros; Lucas de Aguayo y Dⁿ Raphael de Ojeda.

Ugieres de vianda : Dⁿ Juan de Noboa.

Porteros de camara :...

Fiambrero : Dⁿ Francisco Sarmiento.

Despensero mayor : Dⁿ Pedro Bermudez, y viene sirviendo el ofiçio de guarda manjier Joseph de Olea, mozo de ofiçio del.

Cozineros mayores : Juan Francisco, y Francisco Vilon. — Ayudas :...

Portadores :... Ayudas :... Mozos de ofiçio :... Entretenidos :...

Busier : Dⁿ Ambrosio Gonzalez.

Escuderos de a pie : Pedro de Castro ;... Cordova ; Juan de Zarate;... ;... y...

Porteros de Damas y ayudas : Dⁿ Mathias de Pagola, portero. — Ayudas : Alexandro Travesedo, Thomas Fernandez.

Cozinera : Ana de Vera.

Barrendera de camara : Ynes Calbo; — la de retrete : Maria de Aredondo.

Enfermera : Ana de Arredondo, su hermana.

Labanderas : la de camara, la de boca y la de estado.

Monteros de cama : Dⁿ Juan de la Escalera... Son 4.

Panadero de boca : Dⁿ Francisco Teran.

Pastelero...

Proveedor de la niebe : Dⁿ Andres Sevillano.

Capellan y limosnero mayor : El arçediano de Madrid.

Capellanes de Onor de Su Magestad : Dⁿ... de Valladolid y Cañedo, abad de Salas; Dⁿ Antonio... — Ayuda de oratorio : Dⁿ Joseph Marquez.

CAVALLERIZA DE EL REY NUESTRO SEÑOR QUE VINIERON A ESTA JORNADA DEVAJO DE LA JURISDIÇION DE EL CAVALLERIZO MAYOR DE LA REYNA NUESTRA SEÑORA.

Cavallerizos : Dⁿ Gedeon de Ynojosa, que juntamente viene governando las guardias, y Dⁿ...

Furrier : Dⁿ Juan de Artasso que es ayuda de la cavalleriza.

Correos : Joseph Morodo, y Andres de la Vega, y...

Aposentadores de caminos : Dⁿ Torribio de la Flor (no pudo seguir) y Dⁿ Manuel Sanchez Prieto.

H. LÉONARDON.

VARIÉTÉS

Simón et Birlocho.

Deux noms de voitures qui datent l'un et l'autre du XVIIIe siècle. Le premier a désigné, et désigne de nos jours encore, une voiture de louage, un fiacre. Ce nom de *simón* est, on le sait, le nom propre français *Simon* : Ramón de la Cruz, dans ses *Sainetes*, parle de *coches de Don Simon*, et Leandro Moratin, dans une pièce connue, de *coche Simon*[1]. Mais peut-être ignore-t-on généralement le nom exact et complet du carrossier, auquel ses produits ont assuré une assez longue célébrité, ainsi que l'époque approximative où il exerçait sa profession à Madrid. Une ordonnance de Charles III, donnée à Aranjuez le 30 avril 1772, répond aux deux questions. Cette ordonnance est intitulée : *Real Cedula de S. M. y Señores del Consejo, por la qual se manda que los maestros de coches estrangeros ò regnicolas, aprobados en sus respectivas capitales de tales maestros, que quisieren establecerse en Madrid, ò en otras partes de el Reyno, à exercer este oficio, se les incorpore en el gremio correspondiente, presentando su titulo ò carta de examen original, y contribuyendo con las cargas y derramas que les correspondan; y se declara lo que deben saber para ser examinados, con lo demás que contiene. Año 1772. En Madrid. En la Imprenta de Pedro Marin.* (Impr. de 6 ff. in-fol.) Le passage qui nous intéresse est ainsi conçu : « Y ahora, con motivo de haverseme representado por Simon Garrou, de nacion Françés, vecino de Madrid, maestro charolista, y de hacer coches en ella, aprobado en la corte de Paris, las extorsiones y perjuicios que le causaban los maestros de este arte, sin determinar incluirle en él, como lo solicitaba, sin embargo de estar pronto à pagar los correspondientes derechos à mi Real Hacienda, como los demás; por mis Reales ordenes de diez y siete de junio, y quatro de septiembre del año proximo pasado tuve a bien remitir al mi Consejo los recursos del citado Simon Garrou, para que me consultase su parecer en el asunto, con lo demás que tuviese por conveniente para el adelantamiento de dicho arte, » etc. Ainsi, c'est en 1771 que Simon Garrou, carrossier français établi à Madrid, se plaignait des mauvais procédés de ses confrères espagnols. On a vu par l'intitulé de

1. *A Clori, histrionisa, en coche Simon.*

l'ordonnance que le Roi lui donna raison, en plaçant les carrossiers étrangers sur le même pied que les nationaux, à la condition qu'ils se fissent admettre dans la corporation et supportassent les charges imposées à ce corps de métier.

Birlocho est défini par l'Académie espagnole « carruaje ligero de dos ó cuatro ruedas y dos asientos, con la caja abierta por delante. » C'est une sorte de cabriolet. Le nom ne remonte pas au delà des dernières années du XVIII[e] siècle, car il ne se trouve ni dans les *Autoridades* (1726-39) ni chez Terreros (1786-88)[1]. Ce lexicographe connaît, en revanche, *barrocho*, qu'il traduit par « coche en forma de tahurete, á que otros llaman faetonte. V. esterso ». *Esterso*, qui est l'italien *sterzo*, « sorta di carroza aperta capace di due persone » (Tommaseo), signifie, d'après Terreros, « barrocho ó faetonte cuya cubierta ó pavellón se baja ó sube como conviene ». Diez a bien vu que l'espagnol *barrocho* n'est que la transcription de l'italien *baroccio*, qu'on trouve aussi sous la forme *biroccio*, et qui, conformément à l'étymologie, a le sens général de véhicule à deux roues. *Baroccio* et *biroccio* ont donné l'allemand dialectal *barutsche* et *birutsche*, et la première forme germanique se continue dans l'anglais *barouche*. On doit admettre que les deux formes italiennes ont également passé en Espagne ; la première, comme on vient de le voir, a donné *barrocho*, la seconde, par une altération facile à expliquer, *birlocho*. C'est évidemment sous l'influence de mots tels que *birlar*, *birlo*, *birlocha*, *birlonga*, très usités dans le langage courant, que *birrocho* est devenu *birlocho* ; et ce *birlocho* doit être l'origine du *birdoche*, qui en *caló* signifie « diligence » ; voy. Francisco Quindalé, *Diccionario gitano*, 1[a] parte, Madrid, 1867, p. 13 : « *o birdoche e Safacoro á Madrilati*; la diligencia de Sevilla á Madrid. »[2].

A. M.-F.

Publications de M. Archer M. Huntington.

M. Huntington, dont on connaît le goût intelligent et passionné pour toutes les choses d'Espagne, vient d'adresser au *Bulletin Hispanique* un lot de publications fort intéressantes, et d'abord une œuvre originale, le récit d'un voyage dans les provinces du nord de l'Espagne (*A Note-Book in Northern Spain*, New-York et Londres, G. P. Putnam's Sons, 1898, in-4°). M. Huntington a visité les Asturies, la Galice,

1. On en trouve un exemple dans *La Lugareña orgullosa*, acte II, sc. 13, d'Andrés de Mendoza, qui est une contrefaçon du *Baron* de Moratin.

2. Cette étymologie est bien plus vraisemblable que le *bedo* ou *berdo* indiqué par le dernier éditeur de G. Borrow, *The Bible in Spain*, Londres, J. Murray, 1901, p. 801.

l'Aragon et la Navarre; il a fait aussi un pèlerinage à Yuste. Dans son récit, il cherche à peindre exactement les mœurs des habitants, à reproduire leurs conversations. Il insiste beaucoup sur les souvenirs historiques des localités qu'il a visitées, et les photographies qu'il a prises lui-même de sites, de monuments, d'objets et de costumes, donnent à la riche illustration de ce beau volume une valeur documentaire considérable.

Les autres publications sont des reproductions phototypiques d'œuvres littéraires importantes ou de livres et de pièces historiques de la plus grande rareté, provenant, croyons-nous, de la collection du marquis de Jérez de los Caballeros, récemment acquise par M. Huntington et transportée aux États-Unis. Ces fac-similés nous rendent l'édition princeps de l'*Araucana* d'Ercilla (Madrid, 1569), la Glose des *Coplas* de Jorge Manrique par Diego Barahona (1541), le *Bias contra Fortuna* du marquis de Santillane (Séville, 1502), les *Julianas* de Hernando Merino, poème en octaves dédié à Julien de Médicis, frère de Léon X (s. d.), le livre de chevaleries *Oliveros de Castilla y Artus d'Algarbe* (Burgos, 1499), le *Reportorio de todos los caminos de España* de Juan Villuga (Medina del Campo, 1546), la *Cartilla para enseñar a ler a los niños* (Pampelune, 1606), la Relation du départ de Madrid du prince de Galles (texte espagnol imprimé à Barcelone en 1623 et traduction anglaise), plusieurs *Index* de livres défendus, celui de Louvain 1546 et ceux du grand inquisiteur Valdés de 1551, 1554 et 1559, enfin un curieux traité d'escrime mathématique, la *Cartilla y luz en la verdadera destreza, sacada de los escritos de D. Luis Pacheco y Narvaez*, par D. Nicolas Tamariz (Séville, 1696).

De la somptueuse édition du *Poema del Cid* publiée par M. Huntington d'après une nouvelle revision du manuscrit, vient de paraître le deuxième volume, qui contient la traduction du texte; un troisième volume sera consacré aux notes et variantes, et sera illustré de nombreux fac-similés.

A. M.-F.

AGRÉGATION

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES AUTEURS
DU PROGRAMME DE L'AGRÉGATION D'ESPAGNOL
(Concours de 1903)

I. Juan Manuel, *El Conde Lucanor.*

Il n'existe malheureusement pas d'édition satisfaisante de ce charmant ouvrage. En attendant celle que prépare Dª Maria Goyri, il faut se contenter des réimpressions de l'édition princeps d'Argote de Molina (Séville, 1575) publiées par A. Keller (Paris, 1840) et D. Manuel Milá y Fontanals (Barcelone, 1853), ou de l'édition de D. Pascuál de Gayangos (*Escritores en prosa anteriores al siglo* XV de la Bibl. Rivadeneyra), ou de l'édition posthume de H. Knust (Leipzig, 1900), à propos de laquelle on lira avec profit un article critique très important de Dª Maria Goyri, dans la *Romania,* t. XXIX, p. 600. Tout dernièrement, l'érudit et si méritant éditeur de Vigo, D. Eugenio Krapf, qui, en 1898, avait publié une édition populaire du *Conde Lucanor* d'après les textes d'Argote, Keller, Milá et Gayangos, vient de nous donner la reproduction exacte d'un manuscrit encore inutilisé provenant de la bibliothèque des comtes de Puñonrostro (Vigo, 1902). En fait de traductions, on peut consulter celle de Puibusque (Paris, 1854). Les sources des récits du *Conde Lucanor* ont été étudiées par de nombreux érudits, surtout des orientalistes et parmi eux le célèbre Benfey. On trouvera dans les notes de l'édition Knust beaucoup de renseignements, mais ce laborieux éditeur, qui a rendu de grands services à la littérature espagnole du Moyen-Age, était malheureusement assez dénué de sens critique; son commentaire laisse beaucoup à désirer. Sur Juan Manuel, sa vie et ses autres écrits, il convient surtout de lire la notice de Milá y Fontanals (en tête de l'édition du *Conde Lucanor*), l'étude de M. G. Baist sur la chronologie des œuvres de Juan Manuel (à la fin de son édition du *Libro de la caza,* Halle, 1880) et l'introduction du *Libro del Cavallero et del Escudero* par S. Gräfenberg (t. VII des *Romanische Forschungen.* Erlangen, 1893).

II. **Pedro López de Ayala**, *Rimado de palacio*, str. 233 à 706.

La seule édition de cet important ouvrage est celle de Janer (*Poetas castellanos anteriores al siglo* xv de la Bibl. Rivadeneyra), qui a été faite d'après une copie moderne appartenant à l'Académie espagnole de la Langue. Cette édition a été sévèrement et justement critiquée par M. Knust (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, t. VIII (1867), p. 361 et suiv.), qui a montré par beaucoup d'exemples tout ce qu'on pouvait tirer d'un manuscrit de l'Escurial pour améliorer le texte très défectueux du manuscrit de Madrid. Les strophes 233 à 706 contiennent une sorte de déclamation sur l'état politique et social de l'Espagne au xive siècle et nous offrent une série de portraits satiriques des principales conditions, professions, etc., qui se rattachent étroitement à la littérature des satires sur « les états du monde » si abondamment représentée dans nos littératures occidentales. Les strophes 422 et suivantes dépeignent la cour du roi de Castille, puis l'auteur compose ce qu'on pourrait appeler un Miroir du bon prince. Cette partie du poème, de beaucoup la plus réussie, et que n'encombrent pas trop les moralités banales qu'on trouve ailleurs, a un très grand intérêt historique : on y apprend à connaître la société espagnole du xive siècle à une époque fort troublée, et celui qui nous la décrit est un homme qui y a joué un rôle considérable. Les meilleures pages qu'on ait écrites sur le *Rimado de Palacio* se trouvent dans les *Studien* de F. Wolf et dans le tome IV de l'*Antología de poetas líricos castellanos* de Menéndez y Pelayo qui dispensent de recourir aux auteurs antérieurs; mais on fera bien de lire les passages les plus connus des chroniques d'Ayala et de comparer le style de sa prose à celui de ses vers.

III. **Francisco López de Gómara**, *Historia de las Indias* (pp. 155 à 224 de l'éd. Rivadeneyra : *Historiadores primitivos de Indias*, t. I).

Ces chapitres de la première partie de l'*Hispania victrix* du chapelain de Fernán Cortés vont de la découverte de l'Amérique à la conquête du Pérou (non comprise). L'ouvrage de Gómara est la première histoire populaire des découvertes et des conquêtes des Espagnols aux Indes occidentales et orientales; c'est une sorte d'épopée en prose, écrite en style familier *(el romance que lleva es llano y cual agora usan)*, destinée à glorifier les prouesses des Espagnols et en particulier celles de l'un des plus grands *conquistadores*, Fernán Cortés. Gómara fut très attaqué de son temps; ses renseignements n'étaient pas toujours sûrs, il avait des partis pris et froissa beaucoup d'intérêts particuliers. Néanmoins son livre subsiste et garde sa valeur en tant qu'œuvre patriotique et œuvre d'art : il faut l'avoir lu si l'on veut se donner une impression d'ensemble de la gigantesque entreprise. La polémique

de Bernal Díaz del Castillo avec Gómara est fort curieuse ; les candidats feront bien de consulter à ce sujet les notes de la traduction de la *Conquête de la Nouvelle Espagne* par J. M. de Heredia ; ils pourront lire aussi quelques lettres de Cortés qui se trouvent dans le même volume que l'Histoire de Gómara. Le style de Gómara mérite une attention particulière ; il est très vivant, très coloré, plein de bonnes locutions : l'auteur a voulu intéresser et amuser ses lecteurs et être compris de tous. Une comparaison s'impose avec la manière *afeitada* de Solís.

IV. **Fr. Luis de León**, *La perfecta casada.*

La meilleure édition de ce morceau achevé de prose castillane du XVI[e] siècle reste celle du P. Merino (Madrid, 1804-1816), mais il faut se méfier des réimpressions, en particulier de celle de Madrid 1885 (*Obras de Fr. Luis de León*). Nous avons annoncé ici même (*Bulletin hispanique*, t. IV, p. 288) qu'une nouvelle édition due aux soins de M[lle] Wallace paraîtra prochainement en Amérique et présentera certainement toutes les garanties désirables d'exactitude. *La perfecta casada* a pour nous surtout la valeur d'un texte de langue : il convient que les candidats en étudient de très près la syntaxe et le vocabulaire. Pour le fond, on peut comparer à l'écrit de León l'*Instrucción de la muger cristiana* de Vives.

V. **Cervantes**, *Quijote, 1ª parte* (à l'exception des chapitres 33, 34, 39 et 41).

Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie du *Quijote ;* on trouvera au besoin tous les renseignements désirables à ce sujet dans la *Bibliografía crítica de las Obras de Cervantes,* par M. Leopoldo Rius (Barcelona, 1895-97, 2 vol.). On n'oubliera pas, d'autre part, qu'il convient de compléter et parfois de redresser les biographies de Cervantes par les *Documentos Cervantinos hasta ahora inéditos* publiés en 1897 et en 1902 par D. Cristóbal Pérez Pastor (Madrid, Fortanet, 2 vol.). Le texte du *Quijote* (la 1[re] édition a été reproduite en fac-similé par D. Francisco Fabra, Barcelona, 1871-73, 3 vol.) n'a pas encore été l'objet d'un travail critique d'ensemble, fait avec le soin que mériterait une œuvre de cette importance. La plupart des éditeurs se sont bornés à reproduire la vulgate de l'Académie espagnole (Madrid, 1780), en y ajoutant souvent des erreurs. Parmi les éditions modernes, l'une des plus recommandables, au point de vue de l'attention apportée à la correction du texte, est celle de M. Fitzmaurice Kelly (Londres, 1898-99). L'édition de Clemencín (1833-39, 6 vol.) mérite toujours d'être consultée, surtout pour l'abondant (et parfois diffus) commentaire qui l'accompagne. Ce commentaire cependant, très riche en remarques littéraires, historiques ou critiques,

offre peu de ressources au point de vue de la langue et de la grammaire. Son maniement a été rendu plus commode par l'*Indice (alfabético) de las notas de Clemencín,* par C. F. Bradford (Madrid, 1885, 1 vol.), qui peut, à ce point de vue, remplacer l'ouvrage lui-même.

Malgré ses imperfections, la traduction Viardot reste encore la plus estimée parmi les françaises, mais il sera souvent utile de la rapprocher des anciennes (par exemple celles de 1614 et de 1618, réimprimées en 1884, avec une préface de M. Gebhart : *le Roman de D. Quichotte*), ou même, quand on le pourra, des traductions étrangères (par exemple de l'allemande de L. Tieck, de l'anglaise de Ormsby, 1885), etc. On peut, à propos de presque tous les chapitres de la première partie, consulter quelques-unes de ces monographies, dont on a tant abusé en Espagne, mais où il se rencontre parfois d'utiles indications (*Cervantes geógrafo, marino, médico, jurisperito, teólogo, filósofo, economista, psicólogo, vascófilo,* etc.). Mais nous engageons les candidats à porter de préférence leur attention sur la parfaite intelligence du texte, soigneusement étudié dans son vocabulaire, sa syntaxe, sa grammaire, et rapproché de l'usage des grands écrivains contemporains.

VI. **Góngora**, Les poésies insérées dans le *Tesoro* de Quintana.

Quintana a inséré dans son *Tesoro* (éd. Baudry, 1861, pp. 323-346) un certain nombre de poésies de Góngora, qui, sans doute, ne donnent pas une idée très complète de l'œuvre du poète (on en a, de propos délibéré, exclu ce que cette dernière présente de plus discutable, mais aussi de plus caractéristique), mais qui suffisent, toutefois, pour bien montrer les rares qualités de l'auteur. Ce sont des *canciones,* quelques sonnets, et surtout des *romances,* parmi lesquels les *burlescos* et les *letrillas* occupent une assez grande place. On ne manquera pas de lire le jugement précis et modéré porté sur Góngora par Quintana lui-même.

Le texte, tel que le donnent la plupart des recueils modernes, y compris la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra (t. 32), laisse beaucoup à désirer. La première édition des poésies parut quelques mois après la mort de l'auteur (*Obras en verso del Homero español, que recogio Juan Lopez de Vicuña,* Madrid, 1627). La deuxième est de 1633 (*Todas las obras de D. Luis de Góngora en varios poemas. Recogidos por D. Gonzalo de Hozes y Cordova,* Madrid, 1633). Les *Delicias del Parnaso* (Barcelona, 1640) contiennent la plupart des *obras líricas y jocosas* que l'éditeur prétend avoir « recueilli des originaux et corrigé des erreurs qui les corrompaient ». Mais ces premières éditions elles-mêmes ne donnent qu'un texte peu sûr et parfois inintelligible. Elles devraient être rapprochées des manuscrits et surtout de celui de la *Nacional* de Madrid (*ms. Chacón*), décrit et analysé par M. Foulché-Delbosc (*Revue Hispanique,* n°s 23 et 24), qui doit le

livrer à l'impression. Le présent *Bulletin* publie, d'après ce manuscrit, les principales variantes des pièces portées au programme. Ce manuscrit indique la date des pièces, renseignement précieux, s'il est exact. — Quoique les œuvres essentiellement cultistes de Góngora (les *Soledades* et le *Polifemo*) restent en dehors du programme, il sera bon de se faire une opinion raisonnée de la grande querelle littéraire du cultisme ou gongorisme. Les renseignements abondent, depuis les *Lecciones solemnes*, de Pellicer de Salas (1630), jusqu'à l'essai de E. Charton (*Góngora an historical and critical Essai on the times of Philip III and IV, of Spain*, London 1863, 2 vol., dont le premier contient trop de digressions historiques, et le second renferme des traductions). La question du gongorisme comparé au marinisme a été souvent étudiée en Italie (v., entre autres, les ouvrages de E. Canevari et de Arullani, analysés dans le *Bulletin italien* (tome II, n° 3, pp. 233, 244), et les indications éparses de Croce, Farinelli, Mele, Borinski, etc. — Enfin, la métrique et la prosodie de Góngora méritent d'arrêter particulièrement les candidats.

VII. **Moreto**, *El desdén con el desdén.*

Nous n'avons pas encore de cette pièce célèbre d'édition satisfaisante pour le texte, qui demanderait à être revu très exactement sur les éditions anciennes, dont la bibliographie soulève d'ailleurs d'assez grosses difficultés. Aucun érudit ne s'est non plus occupé de la commenter dans le détail et d'en expliquer les difficultés de style et de pensée plus nombreuses qu'on ne le croit. Les candidats pourront se procurer l'édition donnée par Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos (*Tres flores del teatro antiguo español*, Leipzig 1870), et consulter, pour l'ensemble du théâtre de Moreto, l'édition de D. Luís Fernández Guerra dans la Bibliothèque Rivadeneyra. Les pièces du théâtre espagnol plus ou moins apparentées avec celle de Moreto et où il peut avoir pris quelques idées sont indiquées par A. von Schack et Schaefer dans leurs histoires de la littérature dramatique espagnole. Parmi les nombreuses imitations du *Desdén con el desdén*, la comparaison avec la *Princesse d'Elide* de Molière s'impose.

VIII. **Ramón de la Cruz**, *Sainetes* (tome 35 de la *Biblioteca Universal*).

Les *Sainetes* contenus dans ce volume suffiront à donner une idée du talent de La Cruz et de son œuvre si originale et si riche. Cette œuvre, en partie encore inédite, commença à paraître de 1786 à 1791 dans le *Teatro ó colección de los Saynetes y demás obras dramáticas de D. Ramón de la Cruz*, Madrid, 10 vol. La collection fut sensiblement enrichie par A. Durán, dans une édition en 2 volumes (Madrid, 1843), qui comprend 120 *Sainetes* et reproduit divers jugements critiques de Martínez de la Rosa, Signorelli, Moratín, Hartzenbusch. Le libraire

parisien Baudry imprima une vingtaine de *Sainetes escogidos,* en 1845. — Mentionnons aussi la jolie édition illustrée de la bibliothèque *Artes y letras* de Barcelone (2 vol., 1882, avec un *prólogo,* pp. I-LXIII, de Feliu y Codina). M. Antoine de Latour a publié (Paris, Lévy, 1865, 1 vol.) la traduction de 17 *Sainetes* précédés d'une introduction.

La plupart des questions relatives à La Cruz ont été traitées, avec une grande richesse de détails, par D. Emilio Cotarelo (*D. Ramón de la Cruz, Ensayo biográfico y bibliográfico,* Madrid, 1899, 1 vol.). Les *apéndices* (pp. 235-608) forment la meilleure contribution à l'étude de l'auteur et de l'œuvre. Depuis, M. Cambronero a publié une nouvelle série de *Sainetes inéditos existentes en la biblioteca municipal de Madrid* (1900, XXII-333 p.). Cette bibliothèque en contenait une centaine, tous inédits. Signalons enfin deux articles de B. Pérez Galdós sur Ramón de la Cruz dans la *Revista de España* (28 nov. 1870 et 13 janvier 1871).

IX. Espronceda, *El Diablo mundo.*

Le poème, composé en 1840, parut l'année suivante : *El Diablo mundo, poema,* Madrid, Boix, 1841, in-8°. Il a été souvent réédité, soit séparément (Madrid, 1849; Madrid, s. d., Gaspar; plusieurs fois par la *Biblioteca Universal*), soit dans la collection des poésies complètes (*Obras poéticas, ordenadas y anotadas por J. E. Hartzenbusch, con el Angel y el Poeta, fragmento inédito del Diablo mundo,* Paris, Baudry, 1848; — *Obras poéticas y escritos en prosa. Colección completa, enriquecida con varias producciones inéditas... ordenada por D. Patricio de la Escosura,* Madrid, 1884; — *Obras... 6ª edición,* Paris, s. d., Garnier).

On peut consulter sur le *Diablo mundo* et sur Espronceda :

P. Blanco García, *Literat. Esp. en el siglo XIX*, I, pp. 159-76; — A. Lista, *Ensayos literarios y críticos;* — Enrique Gil, *Semanario pintoresco,* 1840, pp. 221-31; — Ros de Olano, *prólogo* de la première édition; — P. de la Escosura, *Discurso... en la Academia Esp.,* 1870, et articles dans la *Ilustración Española y Americana,* 1877; — J. Valera, *Continuación de la Hist. de España de Lafuente,* t. VI, lib. X, chap. III; *Florilegio de poesías Castellanas,* t. I, pp. 102-19; — Boris de Tannenberg, *Poésie Castillane,* pp. 53-76; Rodríguez Solís, *Espronceda, su tiempo, su vida y sus obras. Estudio histórico biográfico,* Madrid, 1883 (peu utile).

Le *Diablo mundo* a été traduit par M. Paul Agost (pseudonyme de M. L. Van Keymeulen) : *Le Monde Diable d'Espronceda, traduit de l'espagnol, précédé d'une étude biographique et critique* (pp. 1-56). Bruxelles-Anvers, 1877 (En dépôt, chez Boyveau, Paris). — Plusieurs auteurs (Miguel de los Santos Alvarez, P. A. de Alarcón, Carrillo de Albornoz) ont essayé, sans grand succès d'ailleurs, de continuer ou de terminer le poème inachevé.

X. J. M. de Pereda, *Sotileza*.

Le roman de *Sotileza* parut en mars 1885, à Madrid. Il a été réimprimé dans les *Obras completas de D. J. M. de Pereda*, dont il forme le tome IX (Madrid, viuda é hijos de Manuel Tello, 1894). — Les critiques espagnols ou étrangers se sont souvent occupés des *Novelas* du grand romancier *montañés*. Voici, entre bien d'autres, quelques lectures à faire : P. Blanco García, o. c. tome II, pp. 514-33; — *Tipos y paisajes* (1871), préface de l'auteur; — Leopoldo Alas, articles sur divers romans de Pereda (*Solos de Clarín*, 2ª ed. Madrid, s. d. (1881), p. 203, 283, 299); — *El sabor de la tierruca* (1882), préface de B. Pérez Galdós; — *Escenas Montañesas*, 2e édit., préface de D. M. Menéndez Pelayo : — *J. M. de Pereda*, par D. Augusto Charro Hidalgo y Diaz, *Revista Contemporánea*, 15 avril 1884, pp. 332-51; — Article de Léo Quesnel, *Revue Bleue*, 19 sept. 1885; — Dª E. Pardo Bazán, *Pereda y su último libro*, in *Teatro Crítico*. mars 1891; la polémique entre Mme Pardo Bazán et Pereda, dans les *Lunes del Imparcial*, 9, 21, 22 février 1891; *La cuestión palpitante*, 1883; — Juan Fernández Lujan, *Pardo Bazán, Valera y Pereda, Estudios críticos*, Barcelona, Tasso (le 3e chap. est consacré à *Sotileza*); — Orlando, *Sotileza* (*Rev. de España*, 25 mars 1885); — Boris de Tannenberg, *J. M. de Pereda* (*Rev. hispanique*, 1898, pp. 330-65). Une traduction de *Sotileza* par M. Jacques Porcher a paru dans la *Rev. des Deux Mondes* (1er-15 sept., 1er-15 oct., 1er nov. 1898), puis en volume (Hachette).

Toutes ces lectures ne sauraient dispenser d'étudier dans son ensemble l'œuvre de Pereda et particulièrement ceux de ses romans qui, par le lieu de la scène, les personnages et la langue offrent quelque analogie avec *Sotileza*, par exemple : *El sabor de la tierruca, la Puchera, Peñas arriba, Escenas Montañesas, Tipos y paisajes*, etc. La langue, et surtout celle des dialogues, si savoureuse, mais pleine d'expressions locales, offrira sans doute quelques difficultés. On sait que Pereda lui-même a fait suivre *Sotileza* d'un vocabulaire « de algunas voces técnicas y locales usadas en este libro » (pp. 559-66). On trouvera un assez grand nombre d'autres expressions ou formes *montañesas*, soit dans les romans du même auteur indiqués plus haut, soit dans le travail de Pedro Mugica : *Dialectos Castellanos, 1ª parte*, Berlin, Heinrich et Kemke, 1892. Le premier chapitre (pp. 1-41) est consacré au *Dialecto Montañés*. Il renferme une morphologie et un vocabulaire assez riche de mots typiques (pp. 23-38).

E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO.

SUR LE TEXTE DES POÉSIES DE GÓNGORA

Nous donnons, à l'usage des candidats à l'Agrégation, les variantes importantes aux textes de Góngora portés au programme de 1903, d'après le manuscrit *Chacón*, actuellement à la Bibliothèque nationale de Madrid. [Voir la description de ce manuscrit dans la *Revue hispanique*, nos 23-24, p. 454-485.] Ce qui fait la valeur de ce manuscrit, c'est que le copiste, D. Antonio Chacón Ponce de Leon, avait réuni ces pièces du vivant de l'auteur, les lui avait soumises, et, à la mort du poète, les avait recopiées avec grand soin. Voici les termes dont il se sert dans la dédicace à Olivares (12 décembre 1628) : *Quando juntè todas las obras que la diligencia de D. Luis, i la mia pudo adquirir en ocho años, quando trabajè con el las emendasse en mi presencia con diferente atencion que solia otras vezes, i quando le pedi me informasse de los casos particulares de algunas cuia inteligencia depende de su noticia, me dixesse los sujetos de todas, i los años en que hizo cada una, solo tuve por fin el interes que mi affición à estas obras lograva.* — Cette déclaration, formulée dans le titre [*Obras de... G. Reconocidas i comunicadas con el*], est encore confirmée par l'auteur anonyme de la Vie de G. que contient le manuscrit.

Toutes les variantes ont été relevées avec soin sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale par M. A. Talut, boursier d'agrégation, qui a bien voulu me les communiquer. À part quelques-unes, choisies à dessein pour montrer le système orthographique du copiste, nous ne reproduisons ici que celles qui offrent quelque intérêt au point de vue du sens ou de la grammaire. Nous laissons les poésies dans l'ordre où elles se trouvent dans le *Tesoro* de Quintana (Baudry); le numéro des vers se rapporte à cette édition.

[**Cancion primera** [1]]

V [2]. — **De la armada que fue à Inglaterra.** — [1]588.

[T. I, p. 153 du ms. *Canciones heroicas.*]

V. 2. Desde el Frances Pirenne al Moro Athlante. — 4. embuelta —

1. Le premier titre, entre guillemets, se rapporte au *Tesoro*.

2. « *Los numeros que van en letras de quenta castellana encima del titulo de cada obra, o del primer verso de las que no los tienen, denotan el numero sucesivo de cada genero de poesia. Y los de guarismo que les corresponden en las margenes el año en que cada una se hizo.* » Avertissement du copiste.

durissimo. — 8. [p. 154.] Fieras naciones. — 9. tus espadas. — 10. tus arneses. — 14. la blanda cera desatados. — 16. grauados. — 19, 25. humido. — 31. lexos. — 32. Illustrarà — plaias. — 41. [p. 155.] — 47. de sceptro i. — 51. trezze. — 52. Otthomanos. — 53. jonias — Sicanno beue. — 57. remos. — 62. inchadas. — 67. Lunas bordada. — 69. Fixa. — 73. colunnas. — 74. [p. 156.] — 76. [*Il manque ici, dans Quintana, un vers :* Enarbola, o gran Madre, tus banderas.] — 79. illustran. — 89. El Carro elado.

[Cancion. II]

XV. — 608. [T. I. *Canciones amorosas*, p. 169.]

V. 2. oi — Alua. — 6. tus sienes. — 7. destos.

[Cancion. III]

XVII. — 600. [*Ibid.*, p. 172.]

V. 1. inuidiosos. — 3. contienden. — 4. yelo. — 7. [cuan] que. — 9. viste plumas. — 10. Ni à las tinieblas — obscura. — 11. Ni à los yelos. — 19. bueles. — 24. agrauien. — 27. dulçuras. — 30. [p. 173.] — 34. la anudada. — 36. I à el. — 54. batalla.

[Cancion. IV]

XIX. — 602. [*Ibid.*, p. 174.]

V. 11. [p. 175.] — 17. thalamo. — 27. raio à raio.

[Cancion. V]

XVI. — 582. [*Ibid.*, p. 170.]

V. 10. Nympha. — 12. accento. — 29. [p. 171.] — 30. Partho. — 40. misma. — 41. solo.

[Sonetos. I]

LXXXII. — 584. [T. I. *Sonetos amorosos*, p. 46.]

V. 1. voca. — 2. distilado. — 13. Huien de el que incitan ahora.

[II]

XCIV. — 582. [*Ibid.*, p. 52.]

V. 8. argenta, las.

[III]

CXI. — 582. [*Ibid.*, p. 60.]

V. 1. Rei de los otros, rio caudaloso. — 3. tu frente, tu. — 11. Tu noble.

[IV]

Ce sonnet ne se trouve pas dans le manuscrit.

[Romances. I]

x. — 590. [T. II. *Romances amorosos*, p. 95.]

V. 8. I en Ceuta. — 10. podia. — 11. la adarga. — 15. Beleripha. — 21. Aphricano. — 24. I aun. — 26. [p. 96.] — 29, 37. Mirauale. — 36. respectada. — 39. de las Damas. — 42. estremo. — 46. un bien labrado jaez. — 56. Que se usaua. — 59. [p. 97.] — 66. Hace que arratos. — 69. captivas. — 83. lilios. — 84. saberla. — 90. A hacer.

[II]

xxxii. — 587. [*Ibid.*, p. 140.]

V. 2. Hespañol. — 5. [p. 141.] — 12. sus adargas. — 38. [p. 142.] — En marge: *Estos dos ultimos quartetes son agenos en lugar de otros seis o siete suios, que no se han podido hallar.*

[III]

xii. — 585. [*Ibid.*, p. 101.]

V. 9. le lleue. — 10. I à un Moro. — 11. Vn Moro que ha captiuado. — 12. cient ginetes. — 15. [p. 102.] — 16. (vientos) alas. — 30. sin escusas le obedece. — 41, 42. En los Gelues naci el año Que os perdistes en los Gelues. — 47. que perdi à mi padre. — 48. [p. 103.] cosario de tres baxeles. — 51. Dama de el. — *Les vers 57 à 61 manquent dans le manuscrit.* — 62. Salia un sol. — 63. ceñido. — *Les vers 65 à 69 manquent dans le manuscrit.* — 72. difentes *(sic).* — *Les vers 77 à 117 manquent dans le manuscrit.*

[IV]

xiii. — 584. [*Ibid.*, p. 103.]

V. 10. afflige. — 11. ramos. — 24. Si eres Diosa o si eres tigre. — 30, 33. robre. — 45. de ello. — 52. *Vers qui manquent dans Quintana:* Por el rastro que dejauan De rosas, i de jazmines, Tanto que eran à sus campos Tus dos plantas dos Abriles. — 59. dejame *(sic).* — 67. [p. 106.] — 71. Achiles.

[V]

xiv. — 584. [*Ibid.*, p. 106.]

V. 6. (Y) admirado. — 14. De victoriosos tropheos. — 22. [p. 107.] — 34. le manda. — 38. hovero. — 49. Sobre una marlota. — 51. las colores. — 56. Que dice : estos. — 71. de dos Alcaides. — 72. del Marmolejo. — 75. por do passan. — 87. emmudecida. — 88. [p. 109.] 96. appello. — 97. con esto. — 99. cient.

[VI]

XV. — 580. [*Ibid.*, p. 109.]

V. 36. arè i sembrè. — 38. Sembrè una esteril. — 39. affan. — 43. raridad. — 44. Nembroth.

[VII]

XVII. — 602. [*Ibid.*, p. 112.]

V. 2. robres. — 3. Le dexò. — 4. O le. — 8. del llano. — 9. [p. 113.] — 15. Le hallo. — 27. Catai. — 34. el primer. — 42. [p. 114.] — 62. orizonte. — 75. [p. 115.] — 82. Cupidillos. — 88. arrulos. — 103. le. — 104. le. — 105. *Vers omis :* El pie calça en laços de oro Porque la nieue se goce, I no se vaia por pies La hermosura del orbe. — 109. [p. 116.] alfombras. — 117. Frexno. — 130. *Les vers suivants manquent dans Quintana:* Cortesanos labradores, Aires, campos, fuentes, vegas, Cuebas, troncos, aues, flores, Fresnos, chopos, montes, valles.

[VIII]

LXXXVI. — 602. [T. II. *Romances varios*, p. 301.]

V. 12. Virrei. — 17. Derrotole. — 19. [p. 302.] — 31. Grandeza del Duque. — 32. de el Marques. — 34. I en. — 50. humida. — 52. [p. 303.] — 69. Que seruicios tan honrados. — 70. Achates.

[IX]

XCIII. — 596. [*Ibid.*, p. 316.]

V. 5. [p. 317.] — 17. Espiandola. — 18. (cala) punta. — 21. en el punto. — 25. cudicia. — 29. Faborable cortes viento. — 31. Valgasme. 38. [p. 318.] — 39. Suelen. — 43. de halcon.

[X]

XXVI. — 586. [T. II. *Romances amorosos*, p. 129.]

V. 6. Maior de los Sultanes. — 9. *Les vers suivants manquent dans Quintana :* Mancebo de altos principios I de pensamientos graues De esperanças vinculadas Con su generosa sangre. — 9. [p. 130.] — 16. Sophi. — 28. todo el Levante. — 29. turquesas tan finas. — 30. comparen. — 38. Le disminuie i deshace. — 40. Que sin. — 42. [p. 131.] — 46. un fiero. — 49. Por tener sujeto. (*Notes marginales :* v. 1. El Duque de Alua cuia persona disimula con la de Jorge Castrioto. — 6. Los mas de los quartetes ultimos son agenos, puestos en lugar de otros suios, que se an perdido.)

[XI]

XXVII. — 583. [*Ibid.*, p. 131.]

V. 8. De el remo. — 10. plaia serena. — 12. cient. — 14. tus crecientes. — 21. [p. 132.]. — 26. mis demandas. — 28. lengua. — 32. viuo io.

[XII]

XXVIII. — 583. [*Ibid.*, p. 132.]

V. 3. de el. — 5. las vocas. — 12. [p. 133.] — 14. le. — 15. i le da nubes. — 16. i le da espumas. — 19. grande. — 21. (mas) veer. — 27. años. — 36. fauorecele. — 42. aquesa. — 46. [p. 134.]

[XIII]

LI. — 621. [*Ibid.*, p. 174.]

V. 11. firmeza. — 19. [p. 175.] — 24. Las ramas. — 25. una. — 28. borda. — 32. que le. — 38. le. — 40. Tenga — infiel. — 49. si imitares. — 52. [p. 176.] — 58. A tu.

[Romances cortos y Letrillas. I]

XLV. — 590. [T. II. *Romances amorosos*, p. 162.]

V. 3. Le texeis. — 13. [p. 163.] — 15. esmeraldas. — 17. donde á las Nymphas. — 18. I à las Zagalejas. — 21. llamastes. — 29. traxistes. — 33. del velo. — 46. [p. 164.] — 50. el cielo. — 51. las rocas. — 52. En vidrio. — 55. al templado seno. — 79. [p. 165.] — 81. *Les vers suivants manquent dans Quintana :* I al pie se recueste De la dura peña De quien ella toma Leccion de dureza : Llegaos à orealla Pero no mui cerca, Que lleuais suspiros I ha corrido ella. — 88. de la aldea — 97. (Que en) en. — 112. [p. 166.] — 112. I à arrastrar.

[II]

XLIX. — 580. [*Ibid.*, p. 170.]

V. 37. peor fuera. — 48. [p. 172.]

[III]

XLVIII. — 590. [*Ibid.*, p. 169.]

V. 6. creo io. — 26. [p. 170.] — 31. dellos. — 42. I lleuò.

[IV]

XLIV. — 608. [*Ibid.*, p. 161.]

V. 7. le. — 15. (amantes) aquellos. — 22. Te ecclypsan.

[V]

LXXVII. — 580. [T. II. *Romances burlescos*, p. 265.]

V. 3. a la amiga. — 14. Trairè. — 19. traxo. — 28. [p. 266.] — 29. tardecica. — 39. de ello. — 42. Andrehuela. — 44. (mi m.) Madre. — 50. almenas. — 54. huerta. — 61. [p. 267.] — 71. Barbolilla. — 72. Barbola.

[VI]

Ne se trouve pas dans le manuscrit.

[VII]

XXXI. — 601. [T. II. *Letrillas satyricas*, p. 36.]

V. 16. [p. 37.] — 25. *Les vers suivants sont omis dans Quintana :* En Valencia mui preñada, I mui doncella en Madrid, Cebolla en Valladolid, I en Toledo mermelada, Puerta de Eluira en Granada, I en Sevilla doña Eluira Mentira. — No ai persona que hablar dexe Al necessitado en plaça, Todo el mundo le es mordaça, Aun que el por señas se quexe Que tiene cara de herege, Y aun fee la necessidad Verdad. — 35. [p. 38] I entre el rio de la Plata. — 41. perras.

[VIII]

XLV. — 583. [T. II. *Letrillas burlescas*, p. 57.]

V. 6. fojas. — 17. Mui bien hace si culpare. — 35. Pues el mar brama. — 43. guarda. — 44. guarda mas secreto. — 45. I si muere el indiscreto. — 46. toroçon.

[IX]

XLVIII. — 581. [*Ibid.*, p. 63.]

V. 1. Ande me io. — 4. [p. 64.] — 8. agua ardiente. — 18. De blanca nieue el Henero. — 35. Del golfo de mi lugar. — 36. La blanca, ò roja corriente. — 37. [p. 65.]

[X]

LIV. — 581. [T. II. *Letrillas varias*, p. 72.]

V. 8. Honras i haziendas. — 10. sambenitos. — 15. [p. 73.] — 23. solo un hueuo. — 24. Al sol bambolea.

[XI]

Cette pièce est placée par Chacón parmi celles qu'il a trouvées du vivant de Góngora et que ce dernier a désavouées. Elle ne figure pas dans le manuscrit.

[XII]

XXVII. — 592. [T. II. *Letrillas amorosas*, p. 30.]

V. 8. Escriben las plumas.

Romances burlescos.

[I et II]

Ne se trouvent point dans le manuscrit.

[III]

LXXI. — 586. [T. II. *Romances burlescos*, p. 240.]

V. 16. tisseras. — 18. se le. — 19. I el enuueltas en. — 28. [p. 241.] — 29. Piensos se da. — 38. Duraznicos. — 49. mora bella. — 61. [p. 242.] — 66. varonil. — 69. *Vers omis dans Quintana:* Tambien se apea el galan, Porque quiere en el arena Sembrar peregil guisado Para vuestras reverencias. — *Notes marginales:* v. 1. Son alternados los quartetes deste Romance, uno de veras, i otro de burlas. — 15. Alude à un sastre que ubo en Toledo que hiço algunas comedias.

[IV]

LXI. — 591. [*Ibid.*, p. 203.]

V. 1. Sant. — 2. (junto à) par de. — 3. Alfonso. — 6. fuerte i peor. 7. padrastros. — 8. de un R. — 16. [p. 204.] — 22. de ese. — 23. en Diciembre. — 37. *Vers omis dans Quintana :* En las ruinas ahora, De el sagrado Tajo viendo Debajo de los membrillos Engerirse tantos miembros, Lo callas à sus maridos Que es mucho à fee, por aquello Que tienes tu de Ceruantes I que ellos tienen de cieruos. — 49. [p. 205.] — 41. (Mira) Como. — 52. damissimo. — 58. Que las oirà pues. — 74. [p. 206.] despertarà. — 81. diria. — 90. I tienes menos pertrechos.

[V]

LX. — 590. [*Ibid.*, p. 199.]

V. 8. Cegueçuelo. — 10. cient. — 12. la pinto. — 14. ni florin. — 19. [p. 200.] — 22. deriua. — 34. No tienen. — 39. bolsa. — 50. I esto, señor, baste. Al fin. — 64. tahali. — 81. quedando en. — 85. [p. 202.] 86. forçoso partir. — 90. I à suspirar. — 100. No quedasse sin. — 101. I assi la. — 103. Que me espiò a mi en. — 118. [p. 203.]

[VI]

N'existe pas dans le manuscrit.

[VII]

LXXXII. — 590. [*Ibid.*, p. 280.]

V. 13. [p. 281.] — 14. esparto *(sic)*. — 42. pesadumbre. — 53. *Vers omis dans Quintana :* Quando ha de echarme la Musa Alguna aiuda de Apollo Desatacase el ingenio I algunos papeles borro. — 53. Una ausente. — 69. *Vers omis dans Quintana :* Salgo alguna vez al campo A quitar al alma el moho, I dar verde al pensamiento Con que purgue sus enojos. — 79. [p. 283.] — 84. monstro. — 90. Affirmando.

Les variantes qui précèdent suffisent, croyons-nous, d'une part, à montrer le système orthographique suivi par le copiste, et, de l'autre, à prouver la valeur du manuscrit, lequel, s'il n'est pas exempt de fautes manifestes, fournit souvent d'excellentes leçons, complète et éclaire des passages obscurs.

E. MÉRIMÉE.

BIBLIOGRAPHIE

El libro de Patronio ó El Conde Lucanor compuesto por el príncipe **Don Juan Manuel** *en los años de 1328-29. Reproducido conforme al texto del códice del conde de Puñonrostro. Segunda edición reformada.* Vigo, librería de Eugenio Krapf, 1902; XXVIII-230 pages in-8°.

L'intelligent et érudit éditeur de Vigo, D. Eugenio Krapf, auquel nous devons déjà plusieurs publications importantes et entre autres une édition annotée du *Diablo cojuelo* de Guevara, dont il sera rendu compte ici prochainement, nous offre aujourd'hui la fidèle reproduction d'un précieux manuscrit du *Conde Lucanor*, récemment acquis par l'éditeur et dont nous ne connaissions que les extraits publiés par Amador de los Rios. Cette reproduction, qui paraît faite avec beaucoup de soin, facilitera singulièrement l'établissement d'un texte critique. L'introduction de ce volume, où est retracée l'histoire bibliographique du livre, est exacte et bien informée.

A. M.-F.

A infanta D. Maria de Portugal (1521-1577) e as suas damas por **Carolina Michaëlis de Vasconcellos.** Porto, Typ. de Arthur José de Souza & irmão, 1902; 122 pages in-4°.

Il s'agit de la fille du roi Emmanuel de Portugal et d'Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint : une victime de la politique et de toutes sortes d'intrigues qui l'empêchèrent toujours de se marier, quoiqu'elle fût un des plus beaux partis de la chrétienté. Elle mourut donc *innupta,* comme disent les généalogistes en leur jargon; triste *sempre-noiva,* comme dit joliment Mme Michaëlis de Vasconcellos. Elle se consola en partie dans l'étude dont le goût lui était venu de bonne heure, grâce à de fortes institutrices, telles que les deux Sygée, Louise et Angèle, et deux Portugaises Joanna Vaz et Paula Vicente. Mme Michaëlis fait, dans le chapitre « La princesse érudite », un tableau très intéressant des « humanités » à la cour de Portugal, et décrit non moins bien, dans les chapitres suivants, le côté mondain de cette cour, fêtes et intrigues galantes. Une iconographie très soignée complète cette belle publication.

A. M.-F.

Études sur Lope de Vega, par **D. K. Pétrof**. Saint-Pétersbourg, 1901; II, 458 et 78 pages in-8° (en russe).

L'auteur de ces *Études*, qui sont une thèse soutenue devant l'Université de Saint-Pétersbourg, a bien voulu nous en adresser un résumé en français dont nous nous servirons pour donner aux lecteurs du *Bulletin* une idée de ce travail très original et intéressant.

M. Pétrof a choisi, dans l'immense répertoire dramatique de Lope, l'espèce qu'il intitule le *drame conjugal* et qui se subdivise en deux groupes : le *drame d'honneur*, et le drame qui a pour sujet *la glorification de la femme vertueuse*. Ces groupes répondent aux catégories particulièrement recommandées par Lope dans l'*Arte nuevo,* ce qu'il nomme *los casos de la honra* et *las acciones virtuosas*. Comme types du genre, M. Pétrof signale et étudie *En los indicios la culpa, Los peligros de la ausencia, La gran victoria de la honra, El sufrimiento de honor, El castigo del discreto, La bella malmaridada, El desposorio encubierto, Los hidalgos del aldea, Virtud, pobreza y mujer, La pobreza estimada* et *Viuda, casada y doncella.*

A propos de ces drames, M. Pétrof se pose deux questions : dans quelle mesure ces conceptions dramatiques sont-elles originales ; dans quelle mesure nous représentent-elles l'état de la société espagnole au XVIIe siècle et en particulier les mœurs familiales et conjugales des Espagnols contemporains de Lope ? En ce qui concerne le plus ou moins de réalité et d'exactitude historique du théâtre de Lope, — et ici M. Pétrof étend ses recherches à d'autres catégories de ce théâtre, à ce qu'il appelle les *drames d'amour*, — notre auteur est porté à croire que Lope n'a peint que quelques aspects de la famille espagnole. Le père despote, farouche et grondeur, le frère ombrageux et violent, la mère très effacée, la *doncella liviana*, n'accusent que certains traits de la vie familiale espagnole : ces types ne nous donnent qu'une idée bien incomplète et trop défavorable des relations entre époux, entre parents et enfants, entre frères et sœurs ; et quant aux caractères comiques qui apparaissent souvent chez Lope, tels que pères bafoués, vieillards amoureux, mères éprises des amants de leurs filles, il serait sans doute imprudent d'y voir quelque chose de spécifiquement espagnol du XVIIe siècle : la plupart ne sont qu'un héritage de l'ancienne comédie espagnole ou italienne. Restent le dogme de l'*honneur* et ses conséquences. Ici nous sommes sur un terrain exclusivement national, et M. Pétrof ne croit pas que le drame d'honneur soit une peinture exagérée d'un sentiment qu'il regarde comme « le fondement de la vie de famille en Espagne, le principe par lequel on est guidé dans les relations mutuelles » ; il pense que « les drames d'honneur sont une photographie exacte de la vie espagnole : les relations entre époux, les idées sur l'honneur et la vengeance ont été les mêmes dans la vie et

dans la poésie. La femme soumise au joug du mari et cloîtrée dans sa maison, l'époux jaloux, non de sa femme, qu'il tient pour une créature inférieure, mais de son honneur, la vengeance cruelle de la moindre atteinte portée à l'honneur marital par une faute de la femme ou l'apparence d'une faute, tout cela a été reproduit par Lope avec une exactitude absolue ». Il fait remarquer justement que l'amour ne joue presque aucun rôle dans ces pièces; les maris bien souvent n'y aiment pas leurs femmes, et quand ils tuent ce n'est pas pour la même raison qu'Othello; il rappelle à ce propos le témoignage de Mme d'Aulnoy : « On dit que la jalousie est leur passion dominante; on prétend qu'il y entre moins d'amour que de ressentiment et de gloire. »

A la question sur l'originalité du *drame conjugal,* M. Pétrof répond que Lope est incontestablement l'inventeur du premier genre, le *drame d'honneur,* qui a ceci de particulier que le caractère en est tragique, tandis que ses héros appartiennent à la classe moyenne. Avant Lope, l'adultère entre personnes de cette catégorie sociale est traité plaisamment; nous avons des maris trompés et ridicules, et non pas des maris vengeurs; « de même la femme coupable n'est pas une héroïne tragique dont le cœur est déchiré par des sentiments opposés, mais une simple dévergondée. Lope a été le premier à traiter ce thème sérieusement; il est le père du drame d'honneur conjugal. » L'autre variété, celle de la glorification de l'épouse, est peut-être moins originale et les sujets de plusieurs de ces drames se rencontrent ailleurs, mais Lope a donné au thème une portée plus générale; il semble avoir voulu en faire, à certains égards, une contre-partie du drame d'honneur, en revendiquant pour la femme espagnole le droit de sortir de sa condition inférieure et de montrer par sa fidélité inébranlable, son esprit de sacrifice, qu'elle méritait d'être traitée autrement qu'une esclave. M. Pétrof va peut-être un peu trop loin quand il dit que « Lope en plein XVIIe siècle s'est fait le champion de l'émancipation de la femme qui se réalise de nos jours » ; mais il a raison de montrer que, grâce à ces drames de Lope, « nous voyons combien de souffrances se cachaient dans l'intérieur d'une maison espagnole du XVIIe siècle, quels trésors de vertu gardaient ces femmes si souvent méprisées et soupçonnées par leurs maris. » Il remarque avec beaucoup d'à-propos que « dans les récits des contemporains, par exemple chez Duque de Estrada, nous trouvons des faits qui correspondent exactement aux données des drames de Lope : un mari libertin et cruel, une femme abandonnée, pleurant au logis et tremblante devant le maître ».

Dans ces *Études*, pleines d'idées et de suggestions qui invitent à réfléchir, on appréciera surtout les efforts de l'auteur pour dégager les intentions morales de Lope et préciser la valeur sociale d'une partie de son œuvre dramatique. Le point de vue purement esthétique sous

lequel on se plaît le plus souvent à considérer ce théâtre n'est pas le seul; il en est d'autres non moins importants, et il faut savoir gré à M. Pétrof d'avoir réussi à montrer ce que le drame espagnol contient d'enseignements et de précieuses informations sur la vie espagnole de l'ancien temps, quand on sait le lire. Nous souhaitons vivement que ce premier volume, qui est un brillant début, soit suivi de plusieurs autres destinés à le compléter.

En appendice, M. Pétrof a réimprimé *El sufrimiento de honor*, pièce très peu accessible, car elle ne se trouve que dans la *Parte XXXII* (Saragosse, 1640).

A. M.-F.

Catálogo de la Biblioteca municipal de Madrid. Madrid, imprenta municipal, 1902; XIII, 536 et 70 pages in-4°.

L'auteur de ce catalogue, D. Cárlos Cambronero, le très zélé chef de la Bibliothèque municipale de Madrid, nous raconte dans un avant-propos l'histoire du dépôt confié à ses soins. La création de cette bibliothèque est due au célèbre écrivain et historiographe de Madrid, Mesonero Romanos, qui donna à la municipalité madrilègne un important lot de livres historiques et autres. A ce premier fonds sont venus se joindre beaucoup de nouvelles acquisitions et de dons, puis une très précieuse collection de comédies en grande partie manuscrites et de partitions musicales du XVIIIe siècle provenant des théâtres de la Cruz et del Príncipe. Pour l'étude du théâtre du XVIIIe siècle, la Bibliothèque municipale de Madrid, comme en témoigne ce catalogue, offre des ressources incomparables. La section de l'histoire de Madrid est également assez riche. Il faut féliciter M. Cambronero d'avoir publié cet inventaire, rédigé d'une façon très exacte et très pratique et qui répandra la connaissance d'une bibliothèque destinée à rendre de bons services.

Rappelons que M. Cambronero, qui sait à fond l'histoire théâtrale et musicale de l'Espagne au XVIIIe siècle, a publié il y a deux ans un choix de sainetes inédits de Ramón de la Cruz tirés de la collection municipale : *Sainetes inéditos de Don Ramón de la Cruz existentes en la Biblioteca municipal de Madrid y publicados por acuerdo del Exmo. Ayuntamiento de esta villa.* Madrid, Impr. municipal, 1900, pet. in-4° de XXII et 333 pages.

A. M.-F.

Armada española desde la unión de los reinos de Castilla y de Aragon, por **Cesáreo Fernández Duro**, tomo VII, in-8° 493 pp.; Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1901.

L'auteur de cette monumentale histoire de la Marine espagnole,

Cesáreo Fernández Duro, est un des meilleurs érudits de l'école historique contemporaine en Espagne. Il appartient à l'Académie d'histoire de Madrid et y compte parmi les membres les plus actifs de cette célèbre association qui a tant fait pour le progrès des études historiques chez nos voisins. La carrière déjà longue du savant académicien a été presque tout entière occupée par des recherches sur l'histoire de la marine aux divers âges. Si l'on en excepte un ouvrage important en quatre volumes relatif à la province et à la ville de Zamora, c'est, en effet, au passé des institutions navales que sont consacrés les nombreux travaux de Duro. Il a étudié dans ses *Recherches nautiques*[1] la marine des anciens. Son histoire de la *Grande Armada*[2] est le meilleur exposé qui ait été rédigé en Espagne sur la téméraire entreprise de Philippe II. Des études approfondies sur la marine du duc d'Osuna[3], sur Colomb et les navigateurs ou amiraux contemporains de ce grand homme[4], sur des traditions d'histoire navale mal fondées[5], sur les voyages de souverains à bord des vaisseaux[6], ont permis au savant espagnol de connaître jusque dans le détail l'organisation navale de son pays au XVIe et au XVIIe siècle. Elles l'ont préparé à écrire l'œuvre d'ensemble dont il poursuit lentement la publication depuis dix ans, à savoir l'*Histoire de la Marine de l'Espagne* depuis la réunion de la Castille et de l'Aragon (1476) jusqu'à nos jours.

Cette histoire est certainement une des entreprises qui font le plus d'honneur à l'érudition espagnole et qui en reflètent le mieux les qualités et les défauts. La composition de l'ouvrage de Fernández Duro ne répond pas, en effet, à cet idéal de sobriété et de précision que nous assignons volontiers à nos travaux historiques. Elle est loin d'être rigoureuse et aurait peut-être gagné à être moins touffue. Ainsi, tout un volume de 493 pages, le tome VII, n'embrasse qu'une période importante, il est vrai, de l'histoire de la marine espagnole, celle du règne de Charles III, c'est-à-dire un peu moins de trente années (1759-1788). Bon nombre de faits y appartiennent à l'histoire politique et diplomatique plutôt qu'à celle des institutions navales de l'Espagne. L'exposé gagnerait à être plus précis; un lecteur français trouve souvent la trame insuffisamment serrée et remarque la rareté des idées générales. Mais on aurait mauvaise grâce à insister sur ces petits côtés d'une œuvre qui doit être surtout considérée comme un travail d'érudition. La variété des aperçus et des faits donne beaucoup d'intérêt au récit, et à chaque pas on admire la profondeur, la richesse

1. 6 vol. in-8°.
2. *La Armada invencible*, 2 vol. in-8°.
3. 1 vol. in-8°.
4. 3 vol. in-8°.
5. 1 vol. in-8°.
6. *Viajes regios por mar*, 1 vol. in-8°.

et l'abondance des recherches d'un savant pour lequel les archives et les bibliothèques d'Espagne semblent ne pas avoir de secrets. A tout prendre, on est en présence d'un vrai monument d'une construction riche et puissante et qui paraît d'une solidité incontestable.

L'auteur, dans les vingt et un chapitres de son volume, procède suivant la manière familière aux anciens érudits. Après l'exposé de chaque groupe de faits, il insère des analyses de textes relatifs aux événements politiques et militaires, ou même il publie ces textes *in extenso*. Il donne des extraits de correspondances de tout ordre, surtout militaire et de diplomatique; des notices biographiques sur les personnages dont il s'occupe; des statistiques ou inventaires des forces navales. Il a illustré son ouvrage par l'insertion d'un certain nombre de portraits, de médailles, de cartes et de plans. Il n'est pas jusqu'à l'exécution typographique qui ne confirme, par le soin avec lequel elle a été surveillée, l'impression de patience et d'exactitude que donne l'ouvrage lui-même.

Le fond du travail de C. F. Duro est très solide. Appuyées sur une multitude de documents, manuscrits ou imprimés, ces recherches sur la marine de Charles III méritent de ne pas rester inaperçues. Bien des historiens, notamment ceux qui s'occupent en France de notre organisation navale du XVIIIe siècle, trouveraient avantage à pratiquer des travaux qui restent le plus souvent inconnus de nos savants. Il semble encore que des deux côtés des Pyrénées, on ignore l'effort d'érudition qui se déploie fréquemment dans des genres d'étude presque semblables. C'est ainsi que le nouvel et remarquable historien de la marine française sous Louis XV et Louis XVI, M. Lacour-Gayet, ne semble pas connaître l'ouvrage de C. F. Duro qui lui eût été très utile, de même que le savant espagnol en est resté pour la marine française à la vieille histoire de Léon Guérin. Les trois périodes successives de l'histoire de la marine espagnole sous Charles III ont été étudiées par C. F. Duro avec une égale patience. Sur chacune, il a su réunir une masse énorme de renseignements, auxquels il ne manque qu'une mise en œuvre un peu plus méthodique. Nul ne pourra écrire désormais l'histoire de cette seconde moitié du XVIIIe siècle au point de vue militaire et naval, sans consulter ce riche répertoire. Les quinze premières années du règne sont remplies par la tentative que fait Charles III pour restaurer la puissance navale de l'Espagne. Duro expose en détail les efforts que déploya Charles III pour ruiner de concert avec la France la suprématie maritime de l'Angleterre. Dans cette première lutte marquée par la conclusion du Pacte de Famille, les résultats sont peu satisfaisants. Le Portugal, allié des Anglais, tient en échec les forces espagnoles. La marine anglaise menace Cuba et les Philippines; la Havane et Manille sont obligées de capituler devant les forces britanniques. Tous les

succès des Espagnols se réduisent à la conquête de la colonie du Sacramento sur la lisière de La Plata aux dépens du Portugal. Néanmoins, la France indemnise l'Espagne de ses revers en lui cédant la Louisiane, et le gouvernement de Madrid recouvre toutes ses colonies sauf la Floride (1760-1763). La paix est mise à profit par Charles III pour la réorganisation de la marine. Aidé d'un ministre laborieux, Arriaga, et de deux hommes de mérite, le marquis de la Victoria et le savant spécialiste D. Jorge Juan, il donne une vive impulsion aux constructions navales, si bien que la flotte espagnole arrive à un effectif de soixante-dix vaisseaux de premier rang. Les défenses de la Havane sont réorganisées. Le recrutement du personnel de la flotte est amélioré. On institue un service de courriers maritimes. Le commerce se développe, et, pour lui assurer une plus large expansion, on conclut des traités de navigation avec les puissances étrangères, notamment avec la France. On tente de mettre fin à la course; don Antonio Barcelo se distingue dans cette rigoureuse répression des pirateries barbaresques, dont les épisodes principaux sont l'expédition infructueuse d'O'Reilly contre Alger (1775) et l'attaque malheureuse des Marocains contre Mélilla et Peñon. Les voyages de Birt, de Gonzalez Haedo, de Domonte, permettent de mieux connaître les côtes de l'Amérique du Sud depuis le rio de La Plata jusqu'au détroit de Magellan. Les marins espagnols explorent les îles de Pâques, de Juan Fernández et de Tahiti. D'autres, à savoir Perez, Hezeta et Arteaga, relèvent les côtes de la Californie, alors possession espagnole.

Cette activité, dont C. F. Duro trace le tableau très nourri et plein d'intérêt, fait présager le rôle que l'Espagne va jouer dans la guerre d'Amérique. Charles III, en vrai patriote, n'a jamais perdu de vue les intérêts de son État, qu'il savait contraires à ceux de l'Angleterre. La couronne de Castille ne peut espérer en effet la restauration de sa puissance, tant que la Grande-Bretagne restera maîtresse des mers. La conquête de Gibraltar, de Minorque, des Florides et même de la Jamaïque hante la pensée du tenace roi d'Espagne. Déjà, en 1770, il a essayé d'entraîner la France à la guerre commune contre les Anglais, en mettant à profit l'incident de l'occupation des îles Malouines par les marins britanniques. Le gouvernement de Louis XV sut sagement résister à ces excitations et ne pas se laisser entraîner dans une aventure où il n'eût recueilli que des déboires. Duro ne reconnaît pas assez les raisons très plausibles de cette réserve. De même, il n'a pas connu la grande publication de Doniol, qui a montré avec quelle prudence et quelle sagesse Vergennes et Maurepas avaient su préparer l'intervention franco-espagnole dans la guerre d'Amérique. Il semble que le patriotisme castillan égare un peu le savant espagnol. Il résulte, en effet, des pièces publiées par Doniol, que la politique de Charles III et de Floridablanca, soit dans les préliminaires de la guerre, soit

pendant les hostilités, ne fut pas toujours cohérente ni même exempte de duplicité et de faiblesse. La diplomatie française parvint d'abord à calmer la bouillante ardeur de notre alliée et de son ambassadeur Aranda. Elle ménagea la paix du 1er octobre 1777 entre l'Espagne et le Portugal qui, depuis un an, venaient de se brouiller à propos des territoires contestés des frontières du Brésil. Mais, après avoir lutté à Madrid pour empêcher une guerre prématurée, en retour, quand il s'agit d'engager la lutte, la France éprouva plus d'une difficulté pour entraîner l'Espagne. La raison essentielle qui l'obligea à s'efforcer de déterminer l'adhésion de Charles III n'était autre que l'importance acquise par la marine espagnole. Le concours de celle-ci n'était point à dédaigner dans cette lutte difficile qu'on avait résolu de limiter à la mer. Duro a réuni sur les préliminaires de l'alliance des renseignements pleins d'intérêt, mais il s'en tient aux sources espagnoles. De même, il expose avec beaucoup de soin l'histoire de la fameuse campagne navale de la Manche en 1779, qui devait aboutir à un débarquement en Angleterre. Cette campagne vient d'être l'objet d'un travail très fouillé de G. Lacour-Gayet, qui a consulté surtout les archives de la marine française. Les deux historiens diffèrent d'avis sur plusieurs points, faute d'avoir comparé les sources différentes que l'on possède sur la question. D'après Lacour-Gayet, l'ignorance des Espagnols, l'insuffisance de leur matériel naval, l'incapacité de leur amiral, don Luis de Cordoba, auraient compté parmi les causes principales de l'insuccès de l'expédition. Il semble bien, d'après le récit de Duro, qu'il y a là quelque exagération, sinon erreur absolue, comme le voudrait l'érudit espagnol, trop optimiste. Si l'incapacité de Cordoba semble hors de doute, il s'en faut de beaucoup que l'état-major castillan, qui comptait des hommes distingués, comme don Miguel Gaston et don José de Manzanedo (que Lacour-Gayet appelle à tort Mazarredo), méritât dans son ensemble le même reproche. Ce trait prouve, parmi bien d'autres, l'avantage qu'il y aurait pour les historiens espagnols et français à mieux se connaître. Après la campagne de 1779, les autres épisodes de la guerre, la conquête de Minorque, le blocus et le siège de Gibraltar, les batailles navales de Santa-Maria et de San-Roque, les expéditions du Honduras, de Nicaragua et de Floride, le soulèvement des Indiens Túpac Amaru et Tomas Cátari au Pérou et à La Plata, occupent une place considérable dans l'ouvrage de Duro. La conclusion de la lutte met en évidence l'utilité de la politique navale de Charles III. Cette politique reçoit une récompense sinon complète, du moins appréciable à cette paix de Versailles où l'Espagne recouvre Minorque et les Florides.

La troisième période du règne affermit les résultats obtenus par la patiente initiative du roi d'Espagne. Le Pacte de Famille maintenu assure aux Bourbons une grande place en Europe. Une action vigou-

reuse contre les Barbaresques, entreprise avec le concours du Portugal, de Naples et de l'ordre de Malte, oblige Tunis, Tripoli et Alger à des ménagements envers le commerce espagnol dans la Méditerranée. Le trafic s'accroît avec l'Amérique et les Philippines. La marine militaire arrive à un effectif de 76 vaisseaux de premier rang, de 51 frégates et de 6 corvettes. La solde du personnel est accrue. L'enseignement naval est fortifié. On crée des chaires de mathématiques supérieures, des bibliothèques, des cabinets d'instruments de physique et d'astronomie, un jardin botanique à Carthagène, pour perfectionner l'instruction des officiers de marine. On organise une escadre d'évolutions. On ouvre à Malaga et à Séville des collèges pour la marine de commerce. Sous l'influence de Jorge Juan et du Français Bouguer, l'art des constructions navales est renouvelé; Gautier et Romero y Landa poursuivent à cet égard l'œuvre des initiateurs. La marine espagnole est l'une des premières à emprunter aux Anglais la méthode du doublage en cuivre. L'artillerie de marine progresse; les fonderies de Cavada et de Liergànes sont en pleine activité; les artilleurs espagnols emploient les nouveaux obus inventés par Rovira, et les caronades imaginées par les Écossais. La médecine navale est créée. Don Vicente Tofiño publie le grand *Atlas maritimo español* (1783-1788), et le relevé des côtes des colonies espagnoles est poussé activement. Ainsi a été fondée, grâce à la ténacité des Bourbons, la puissance navale de l'Espagne, et cette puissance explique les ménagements que gardera envers l'État voisin la diplomatie de la France révolutionnaire. C. F. Duro a su exposer la réorganisation de ces forces navales avec une abondance de détails, une connaissance approfondie du sujet qu'atteste l'inventaire copieux placé à la fin de son ouvrage, enfin, avec une chaleur communicative qui montre toute la conviction de son patriotisme. Ces qualités méritent qu'on oublie les défauts de mise en œuvre et de critique qu'on serait parfois tenté de trop remarquer. Aussi ne peut-on que souhaiter à l'infatigable érudit espagnol de mener jusqu'au bout l'œuvre de longue haleine qu'il a su jusqu'ici conduire avec tant de science et de distinction.

P. BOISSONNADE,
Professeur à l'Université de Poitiers.

B. Haendcke, *Studien zur Geschichte der spanischen Plastik* (1er fascicule de la collection : *Zur Kunstgeschichte des Auslandes*, Strassburg, Heitz, 1900; grand in-8°, 56 pages et XI planches).

M. Haendcke retrace, en suivant l'ordre chronologique, les biographies des principaux sculpteurs de l'Espagne méridionale au XVIIe et au XVIIIe siècle. Tous ces artistes sont loin d'avoir la même valeur, et

trois ou quatre d'entre eux méritent seuls une sérieuse attention. Juan Martinez Montañes (vers 1580-1649) compte parmi les plus importants : certaines de ses œuvres, comme le *Crucifix* de la cathédrale et la *Vierge* du musée de Séville, présentent de très grandes qualités. Parmi ses élèves, le plus connu est Alonzo Cano (1601-1667), sculpteur, peintre et architecte, à qui M. Haendcke n'attribue pas (comme on l'avait fait jusqu'à présent) le célèbre *saint François* debout, qu'il donne à Pedro de Mena (vers 1625-1693), l'auteur des stalles de la cathédrale de Malaga. Avec Zarcillo (1707-1781), dont certains groupes offrent un curieux mélange de réalisme et de prétention, se termine la grande floraison de la sculpture dans l'Espagne méridionale.

Bien qu'il manque totalement de références, ce petit livre sera le bienvenu, car l'on connaît encore très mal l'histoire de la sculpture espagnole. Nous regrettons seulement que son auteur ait cru devoir éviter toute idée générale, et se soit contenté de décrire les diverses œuvres qu'il a examinées. Quelques lignes sur l'état de la sculpture en Espagne à la fin du XVIe siècle (v. p. 11 et 25) n'eussent pas été inutiles, et il aurait fallu indiquer dans quel sens l'art espagnol a évolué, des premiers travaux de Montañes aux derniers de Zarcillo : rien n'eût été plus instructif qu'un tableau, même sommaire, de la lutte entre le réalisme propre au génie espagnol et les influences classiques venues de l'étranger.

J. M. V.

La comtesse d'Aulnoy (Collection pour les jeunes filles. Choix de mémoires et écrits des femmes françaises aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, avec leurs biographies, par **Mme Carette, née Bouvet**), 2e édition, Paris (P. Ollendorff), 1902 ; in-16, VIII-333 pages.

Peut-être les hispanisants auront-ils cet hiver la rare surprise d'entendre passer dans une conversation mondaine les noms de Marie-Louise d'Orléans, de Charles II, de Medinaceli ou de quelque autre grand personnage de la cour de Madrid et s'ils sont interrogés par quelque jeune fille sur les *Cosas de España*, c'est à Mme Carette qu'ils seront, indirectement, redevables de cette délicate flatterie. Qu'ils ne s'étonnent pas, d'ailleurs, si leur aimable partenaire attribue à Philippe III[1] une vie dévotieuse à l'excès, si elle fait de Don Juan d'Autriche le fils — sans épithète — de Philippe IV, et si la fameuse explication par un *antojo* du soufflet donné par la reine à la Terranova

1. Nous voulons croire, d'ailleurs, qu'il y a là (préface, p. VII) un lapsus : il s'agit sans doute de Philippe IV, puisque l'auteur lui donne pour successeur immédiat Charles II.

à ses yeux conserve quelque chose d'assez énigmatique. La critique dans cette nouvelle édition s'est exercée non au profit de l'érudition, mais selon les exigences de la morale la plus scrupuleuse. Aussi ne nous arrêterons-nous pas à éplucher de près le texte de ces mémoires. Il est regrettable qu'ils ne soient éclairés d'aucune note, mais s'ils sont lus, tels quels, par le jeune et charmant public auquel ils sont destinés, nous nous en réjouirons encore.

H. L.

Augusto Conte, *Recuerdos de un diplomático.* Tomo segundo. Madrid (J. Góngora y Alvarez), 1901; in-8°, 557 pages.

Il a été déjà rendu compte ici du tome I de ces *Souvenirs.* Le tome II nous mène à Florence, Turin et Naples, de 1852 à 1858, et à Londres,de 1858 à 1865. Il nous donne toutes sortes de menus détails sur les cours italiennes, sur les princes, leur entourage, le personnel diplomatique, presque les « potins » mondains de l'époque. Il y a là évidemment bien des petits traits curieux, difficiles peut-être à récolter ailleurs. De même, çà et là, on rencontre au passage quelque touche discrète — trop discrète — sur les hommes politiques espagnols: Bermúdez de Castro, González Bravo, Istúriz, Cánovas del Castillo. C'est aussi avec une réserve, bien diplomatique mais regrettable, que M. Conte effleure les questions de grande politique. A l'époque où notre diplomate séjournait en Angleterre, le cabinet O'Donnell entreprit des expéditions qui ne furent pas sans occuper assez fort les chancelleries européennes. M. Conte a dû savoir bien des choses qu'il ne dit pas sur les négociations contemporaines de la campagne du Maroc. Pourtant il nous livre une indication intéressante, l'ébauche de pourparlers tendant à offrir à l'Angleterre, en échange de Gibraltar. Ceuta et d'autres *presidios* occupés par les Espagnols. De même nous pouvons recueillir comme une confirmation d'une certaine valeur ce qu'il nous dit des projets espagnols d'établissement d'une monarchie au Mexique, au moment où se décida l'action commune des trois puissances. Il y a là une petite erreur à signaler au passage. M. Conte voit dans la mort de Santa-Anna un événement qui, pour les affaires du Mexique en 1860, aurait eu les conséquences les plus sérieuses. Mettons retraite ou déchéance à la place de mort, car Santa-Anna a vécu jusqu'en 1876. Bref, nous aimerions dans ces *Souvenirs* un peu plus d'histoire politique, et pour lui faire la place plus large, nous lui sacrifierions volontiers des descriptions que l'auteur se croit obligé de nous faire à chacun de ses changements de résidence et qui rappellent trop la littérature et les énumérations des *Guides du voyageur.*

H. LÉONARDON.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

III. Bibliographie.

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

Planches.

30 novembre 1902.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PQ
6001
B8
année 4

Bulletin hispanique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY